

LA LOGIQUE.

OU

LES PRINCIPES DE L'ÉPISTÉMOLOGIE

DE L'ART DE PENSER.



Library
of the
University of Toronto

Ex Libris



LA
THEOLOGIE
NATVRELLE DE
RAYMOND SEBON.

*Traduite en François par Meſſire Michel,
Seigneur de Montaigne, Cheualier de
l'ordre du Roy, & Gentilhomme
ordinaire de ſa chambre.*

Derniere Edition reueuë & corrigee.



A PARIS,

Chez TOUSSAINTS DV BRAY, rue S.
Iacque aux Epics meurs, & au Palais
en la gallerie des prisonniers.

M. D. C. XI.



A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR

de Montaigne.



MONSEIGNEVR, suiuant la charge que vous me dōnastes l'année passée chez vous amōtaine, i'ay taillé & dressé de ma main à Raymōd Sebon, ce grand Theologien & Philosophe Espagnol, vn accoustrement à la Françoisē, & l'ay deuestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche, & maintien Barbaresque, que vous luy vites premierement: de maniere qu'à mon opinion, il a meshui assez de façon & d'entre-gent pour se presenter en toute bonne compagnie. Il pourra bien estre, que les persōnes delicates & curieuses y remarqueront quelque traict, & ply de Gasconne: mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'auoir par leur nonchalancelaissé prendre sur eux cet aduantage, à vn homme de tout poinct nouveau & apprenti en telle besoigne. Or Monseigneur, c'est raison que sous vostre nom il se pousse en credit, & mette en lumiere, puis qu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendement & de reformation. Toutesfois ie voy bien que s'il vous

plaist de conter avec luy, ce sera vous qui luy
deurez beaucoup de reste: car en eschange de ses
excellens & tres-religieux discours, de ses hau-
taines conceptions & comme diuines, il se trou-
uera que vous ny aurés apporté de vostre
part, que des mots & du langage: mar-
chandise si vulgaire & si vile, que
qui plus en a, n'en vaut, à l'a-
uanture, que moins.

*Monseigneur, ie supplie Dieu, qu'il vous doime
treslongue & tres-heureuse vie.*

*Vostre tres-humble & tres-obeissant fils,
Michel de Montaigne.*



PREFACE DE

L'AUTHEVR.



La loüange & gloire de la tres-haute & tres-glorieuse Trinité, de la vierge Marie, & de toute la cour celeste: au nom de nostre Seigneur Iesus-Christ, au profit & salut de tous les Chrestiens, s'ensuit la doctrine du liure des creatures: ou liure de Nature: doctrine de l'homme, & à luy propre en tant qu'il est homme: doctrine conuenable, naturelle & utile à tout homme: par laquelle, il est illuminé à se cognoistre soy-mesme, son createur, & presque tout ce, à quoy il est tenu comme homme: doctrine, contenant la reigle de Nature: par laquelle aussi, vn chacun est instruit de ce à quoy il est obligé naturellement tant enuers Dieu, qu'enuers son prochain: & non seulement instruit, mais esmeu & poussé à ce faire de soy-mesme par amour & par vne

*L'vtilité
du liure
present.*

*Ce liure
aprend la
verité fa-
cilement.*

P R E F A C E

allaigre volonté. En outre ceste doctrine aprèd
a tout homme de voir a l'œil sans difficulté &
sans peine la verité, autant qu'il est possible à
la raison naturelle pour la cognoissance de Dieu
& de soy-mesme, & de ce dequoy il a besoin
pour son salut, & pour paruenir à la vie eter-
nelle: luy donne grand accez à l'intelligence de
ce qui est prescrit & commandé aux saintes
escritures, & fait que l'entendement humain
est deliuré de plusieurs doutes, & consent har-
diment à ce qu'elles contiennent concernant la
cognoissance de Dieu, ou de soy-mesme. En ce

Ce liure
dissout
plusieurs
doutes
conten-
és saintes
escri-
res.

Ce liure
confute
les er-
reurs pa-
yennes.

Ce liure
sert a en-
tendre les
docteurs
de l'egli-
se, & leur
est com-
me un al-
phabet.

gere. Voila pourquoy en ceste decadence & fin
du monde, il est besoin que tous les Chrestiens
se roidissent, s'arment, & s'asseurent en ceste
foy là, contre ceux qui la combattent, pour se
garder d'estre seduits, & s'il en est besoin, mou-
rir allaigrement pour elle. D'auantage, ceste do-
ctrine ouure à un chacun la voye à l'intelli-
gence des saintes Docteurs; voire elle est in-
corporee en leurs liures (encores qu'elle n'y ap-
paroisse point) comme est un Alphabet en tous
escripts. Aussi est-cel' Alphabet des Docteurs:

Et comme tel il le faut premierement apprendre. Parquoy pour t'acheminer aux saintes escritures tu feras bien d'acquiescer ceste science comme rudimens de toutes sciences, Et pour mieux estre resolu, apprens là deuant tout autre chose, autrement à grand peine parviendras tu à la perfection des sciences plus hautes: pour ce que c'est ici la racine, l'origine Et les petits fondemens de la doctrine appartenante à l'homme pour son salut. Ainsi qui conque a le salut par esperance, doit premierement auoir en soy la racine de salut, Et se doit par consequent garnir de ceste science, qui est une fontaine de verité salutaire. Et n'est besoin que personne laisse à la lire ou apprendre par faute d'autre doctrine: car elle ne presuppose ni la Grammaire, ni la Logique, ni autre art liberal, ni la Physique, ni la Metaphysique, attendu qu'elle est la premiere: Et que c'est elle qui reuge, qui accomode Et qui dresse les autres à une sainte fin, à la vraye verité Et à nostre profit: Par ce qu'elle instruit l'homme à se cognoistre soy-mesme: à sçauoir pourquoy il a esté créé, Et par qui il l'a esté, à cognoistre son bien, son mal, son deuoir, de quoy Et à qui il est obligé. Or à l'homme ignorant de ces choses, que peuvent seruir les autres sciences? ce n'est que vanité: attendu que les hommes n'en vsent que mal, Et à leur

Ce liure
fonde les
hōmes.

La do-
ctrine de
ce liure
n'a be-
soin d'au-
cun des
arts libe-
raux.

Ce liure
apprend à
l'homme
la co-
gnoissan-
ce de soy
mesme,
& le but
de son es-
tre.

P R E F A C E

La vanité des sciences mondaines. Ce liure est vtile a tout le monde indifferemmet.

La facilité de la doctrine de ce liure.

Ceste doctrine à plus au depart, qu'à la venue.

domage: veu qu'ils ne scauent ni où ils vont, ni d'où ils viennent, ni où ils sont. Parquoy on leur apprend ici à entendre que c'est que la corruption & deffaut de l'homme, sa damnation, & d'où elle luy est venue, à cognoistre l'estat auquel il est, ceuy auquel il estoit en son origine, d'où il est cheu, & cōbien il est esloigné de sa premiere perfection, de quelle façon il se peut reformer, & les choses necessaires à ce faire. Par ainsi ceste doctrine est cōmune aux laics, aux clerics & à toute maniere de gens: & si se peut comprendre en un mois & sans peine. Il ne la faut apprendre par cœur, ni en auoir des liures: car depuis que elle est cōseuë, elle ne se peut oublier. Elle rend l'homme content, humble, gracieux, obeysant, ennemy du vice & du peché, amoureux de vertu, sans l'enfler pourtant ou l'enorgueillir pour sa suffisance. Elle ne se sert d'argumēs obscurs qui ayent besoin de profond & long discours: car elle n'argumente que par choses apparètes & cogneues a chacun par experience, comme par les creatures, & par la nature de l'homme: par lequel, & par ce qu'il scait de foy, elle prouue ce qu'elle veut: & principalement par cela, qu'un chacun a essayé en luy mesme, aussi n'a elle mestier d'autre resmoin que de l'homme. Au reste elle semble de prime face desprisable & de neant, d'autant qu'elle a des commandemens vulgaires

Et fort bas: mais elle ne laisse pas d'apporter un fruit grand & notable, à sçauoir la cognoissance de Dieu & de l'homme: & d'autant qu'elle part de plus bas, d'autant plus monte-elle & s'élève aux choses hautes & celestes. Par ainsi qui se voudra resentir de son fruit, qu'il se exerce premierement, aux petits principes de ceste science, sans les desdaigner: car autrement il n'en pourra goustier: non plus qu'un enfant n'apprend à lire sans l'intelligence de l'alphabet, & de chaque caractere à part soy. Et ne pleigne hardiment sa peine: car il se rendra par ceste doctrine en peu de mois sçauant & versé en plusieurs choses, pour lesquelles sçauoir il conuiendroit employer long temps à la lecture de plusieurs liures. Elle n'allegue nulle autorité, ni celle mesme de la Bible, pour ce que son but est de confirmer ce qui est touché aux saintes Escriptions, & de ietter les fondemens, sur lesquels nous puissions bastir ce que s'ensuit en icelles obscurement. Ainsi quant à nous elle va deuant le vieil & nouveau Testament. Dieu nous a donné deux liures, celuy de l'universel ordre des choses ou de la nature, & celui de la Bible. Cestuy-là nous fut donné premier, & dès l'origine du monde: car chaque creature n'est que comme une lettre, tirée par la main de Dieu. De façon que d'une grande multitude de creatures, comme d'un nom-

Cōment
il faut tirer fruit
de ceste
doctrine;

Dieu
nous a
donné
deux li-
ures.

PREFACE

Les crea- bre de lettres, ce liure a esté composé : dans le-
tures s'ô- quel l'homme se trouue, & en est la lettre capi-
côme let tale & principale. Or tout ainsi que les lettres,
tres escri- & les mots faits des lettres font vne science, en
tes de la comprenant tout plain de sentences & signifi-
main de cations differentes, tout ainsi les creatures ioin-
Dieu. tes ensemble & accouplees l'une a l'autre em-

L'hom- portent diuerses propositions & diuers sens,
me est la & contiennent la science, qui nous est necessai-
lettre ca- re auant tout autre. Le second liure des saintes
piales des Escritures a esté depuis donné à l'homme, &
escripts de ce au defaut du premier: auquel (ainsi au euglé
la main comme il estoit) il ne voyoit rien: si est-ce que
de Dieu. le premier est commun à tout le monde, & non
Lez liure pas le second: car il faut estre clerc pour le pouuoir
que Dieu lire. En outre, le liure de nature ne se peut, ni sal-
nous a sifier, ni effacer, ni faussement interpreter: par
donné. ainsi ne le peuuent les heretiques faussement

Le liure entendre: & nul en celuy-là ne deuient hereti-
de natu- que: là où il va tout autrement de celuy de la
re ne se Bible. Si est-ce que l'un & l'autre est party de
peut fal- mesme maistre: & Dieu a basti les creatures
fifier ni comme il a reuené ses escritures. Aussi s'accor-
effacer. dent ils tres-bien l'un avec l'autre & n'ont
L'home garde de s'entrecontredire: quoy que le premier
naist a- symbolize plus avec nostre nature, & que le se-
etuelle. cond soit bien loin au dessus d'elle. Puis que
mêt gar- l'homme, tout raisonnable & capable de disci-
nidemil-
le scien-
ces.

plins qu'il estoit, ne se trouuoit toutesfois à sa naissance garni actuellement de nulle science, & que nulle science ne se peut acquerir sans liure, où elle soit escriite, il estoit plus que raisonnable (afin que ceste capacité d'estre sçauant ne nous fut pour neant donnée) que la diuine intelligence nous fournist de quoy pouuoir, sans Maistre d'escole, naturellement, & de nous mesmes nous instruire de la doctrine qui nous est seule necessaire. A ceste cause bastit elle ce monde & nous le donna comme vn liure propre, familier & infallible, escrit de sa main, où les creatures sont reengees ainsi que lettres non a nostre poste, mais par le saint iugement de Dieu, pour nous apprendre la sapience & la science de nostre salut : laquelle toutesfois nul ne peut voir de soy, ni lire en ce grand liure (bien que tousiours ouuert & present a nos yeux) s'il n'est esclairé de Dieu & purgé de sa maculle originelle. D'où il est aduenü que les anciēns philosophes payēs, qui en ont tiré toutes leurs autres sciēces & tout leur sçauoir, n'y ont pourtāt iamaïs peu apercevoir & descouvrir (auengles en ce qui concernoit leur souuerain bien) la sapience, qui y est enclose, & la vraye & solide doctrine, qui nous guide à la vie eternelle. Or veu que de l'assemblage des creatures, tout ainsi que d'un bien ordonnee cousture de paroles

le mode
 visible
 est le li-
 ure na-
 turel des
 homes.

Pour-
 quoy les
 Philoso-
 phes ne
 peuvent
 voir la
 vraye do-
 ctine
 cōprise
 au liure
 de natu-
 re.

P R E F A C E

comme *s'engendre la vraye intelligence en celuy qui a*
il faut *la suffisance de la concevoir, la façon de trait-*
traicter *ter ce liure est d'assortir & rapporter les crea-*
ce li- *tures l'une à l'autre, considerant leur poix &*
ure. *signification, pour apres en auoir tiré la diuine*
L'Eglise *sapience qu'elles contiennent, la ficher & em-*
Romai- *praindre bien auant en nos cœurs & en nostre*
ne mere *ame. Or pource que la sacrosainte Eglise Ro-*
de tous *maine est mere de tous les Chrestiens fideles,*
Chrestiens *maistresse de grace, reigle de foy & de verité, ie*
fideles, *sous-mets entierement à sa correction tout ce*
maistres- *qui est dit & contenu en ce mien ouurage.*
se de gra-
ce, reigle
de foy &
verité.







LA
THEOLOGIE
NATURELLE
DE RAYMOND

SEBON.

*De l'eschelle de nature par laquelle l'homme
monte à la cognoissance de soy &
de son Createur.*

CHAPITRE I.

PAR l'inclination naturelle des hommes, ils sont continuellement en recherche de l'evidence de la verité & de la certitude: & ne se peüent assouvir ny contenter qu'ils ne s'en soient approchez iusques au dernier point de leur puissance. Or il y a des degrez en la certitude & en la preute, qui sont les vnes preuues plus fortes, les autres plus foibles, quelque certitude plus grande, quelque autre moindre. L'autorité de la preue & la force de la certitude s'engédre de la force & autorité des tesmoins & des tesmoignages, desquels la verité

*Les hommes
sont naturellement
inclinez à
chercher la
verité.*

*Il y a des
degrez en
la certitude
& en la
preuve.*

*Descriptio
d'un bon
tesmoyn.*

*Tesmoins
incertains.*

*Ce qui est
verifié par
foy-mesme
il est tres-
bien.*

*Rien n'est
plus voisin
à l'homme,
que l'hom-
me.*

*L'homme &
sa nature
sont le mo-
yen des ar-
gumens de
ce luy.*

*L'homme se
doit cognoi-
sre s'il
veut scri-
fier quelque
chose de soy.*

*Le misera-
ble estat de
l'homme
pour peu
d'occasion.*

depend: & de là vient que d'autant que les tes-
moins se trouuent plus veritables, apparens &
indubitables, d'autant y-a-il plus de certitude en
ce qu'ils preuuent. Et s'ils sont tels que leurs tes-
moignages par leur euidence ne puissent tōber
en nul doute, tout ce qu'ils verifierōt nous sera
tres-certain, tres-euidēt & tres-manifeste. Aussi
d'autant que les tesmoins sont plus estrangers
& pl^s esloğnez de la chose, de laquelle on dou-
te, d'autant sont-ils moins de foy & de creance:
& plus ils sont voisins, plus ils aportent avec
eux de certitude Mais il n'y a rien plus familier,
plus interieur & plus propre à chacun, que soy-
mesme à soy: il s'ensuit donc, que tout ce qui est
verifié de quelque chose par elle mesme & par
sa nature, reste tresbien verifié. Puis que nulle
chose créée n'est plus voisine à l'homme que
l'homme mesme à soy, tout ce qui se prouuera de
luy par luy-mesme, par sa nature & par ce qu'il
sçait certainement, de tout cela demeurera-il
tres-assuré & tres-esclarci. Car en ce point cō-
siste la plus cōmode certitude, & la plus assu-
ree creāce qui se puisse faire, ou tirer de la preu-
ue. Voila pourquoy l'homme & sa nature doi-
uent seruir de moyen, d'argument & de tesmoi-
gnage, pour prouuer toute chose de l'homme,
pour prouuer tout ce qui cōcerne son salut, son
heur, son mal-heur, son mal & son bien: autre-
ment il n'en sera iamais assez certain. Qu'il cō-
mēce donc à se cognoistre soy-mesme & sa na-
ture, s'il veut verifier quelque chose de soy. mais
il est hors de luy, esloğné de luy d'une extrême
distance, absent de sa maison propre qu'il ne

vid oncques, ignorât sa valeur, mescognoissant
 soy-mesme; s'eschangeant pour chose de neant,
 pour vne courtte ioye, pour vn leger plaisir,
 pour le peché. S'il se veut donc recognoistre,
 son ancien pris, sa nature; sa beauté premiere;

*Comment
 l'homme peut
 de rechef
 cognoistre
 son excel-
 lence.*

qu'il reuienne à soy & rentre chez soy : & pour
 ce faire, veu qu'il a oublié son domicile; il est
 necessaire que par le moyen d'autres choses ou
 le ramene & reconduise chez luy. Il luy faut
 vne eschelle pour l'aider à se remonter à soy &
 à se rauoir. Les pas qu'il fera, les eschellons qu'il
 en amblera, ce seront autant de notices qu'il ac-
 querra de sa nature. Toute cognoissance se préd
 par argument des choses que nous scauons pre-
 mieremēt & le mieux, a celles qui nous sont in-

*l'eschelle
 & les es-
 chellōs par
 où l'homme
 remonte
 chez soy.*

cogneuēs : & par ce qui nous est euidement
 notoire; nous montons à l'intelligence de ce
 que nous ignorons. Aussi nous entendons pre-
 mierement les choses plus petites & plus basses,
 & apres les plus grādes & les plus esleuees: d'oū
 il aduient que l'homme, comme estant la plus

*Toute co-
 gnoissance
 va des co-
 gneu à l'in-
 cognē.*

excellente & la plus digne chose de ce monde,
 cognoist toutes autres choses auant qu'il se co-
 gnoisse soy-mesme. Or afin qu'ainsi hors de
 luy, comme il est; & s'ignorant, il puisse estre ra-
 mené a soy & instruit de sa nature; on luy pre-
 sēte ceste belle vniuersité des choses, & des crea-

*L'homme se
 cognoist le
 dernier de
 toutes cho-
 ses de ce
 monde.*

tures, comme vne droite voie & ferme eschelle,
 ayant des marches tres-assēurees, par où il puis-
 se arriuer a son naturel domicile, & se remonter
 à la vraye cognoissance de sa nature. Pour cest
 effet tout y est diuersifié par vn bel ordre de
 rangs de tres-iuste proportiō. Les choses y sont,

*L'uniuersi-
 té des cho-
 ses est l'es-
 chelle, par
 où l'homme
 remonte en
 soy-mesme.*

les vnes basses, les autres hautes, celles-ci parfaites, celles-là imparfaites : quelques vnes y sont extrêmement vtilles, & quelques autres d'un pris inestimable. pour accommoder les pas & pour s'acheminer cōtre mont iulques à soy, de degré en degré à la mode d'une eschelle : de laquelle s'il se veur seruir, voicy cōme il luy en conuient vser: voicy le train qu'il luy faut tenir pour paruenir à sa cognoissance. Premièrement, qu'il considere la valeur de chaque chose en soy : & puis la generale police de cest vnivers, distribuee en differentes dignitez & diuers rangs de creatures. Celà fait, il luy faudra cōparer l'homme, qui en est la plus noble & premiere partie, à toutes les autres : & les cōparer en double facon. Tantost regardant en quoy il conuient, tantost en quoy il differe d'avec celles. De ceste ressemblance, ou dissemblance s'engēdrera en luy l'intelligence qu'il cherche de soy, & qui plus est, celle de Dieu son createur immortel: car par la voye des choses inferieures, il s'acheminera iulques à l'hōme : & tout d'un fil il enjambera de l'homme iulques à Dieu. Il est impossible d'arriuer par ailleurs à ceste double cognoissance. Ce sont deux montees & deux traictes à faire : l'une par les choses, qui sont au dessous de l'homme iulques à luy, & la seconde de luy iulques à son createur. Quant à la premiere, il y a une grande diuersité & distinction de degrez & de choses de ce monde: desquels fermes & immobiles comme ils sont, est bastie l'eschelle de nature. Il nous les faut nombrer & poiser chacun à part soy. La generalité estre duite à quatre mar-

*L'usage de
leste, par ou l'homme monte
en la cognoissance
de soy-me-
me.*

*La double
facon de
comparer
l'homme au
reste des
creatures.*

*L'homme
par se co-
gnestre co-
gnost Dieu.*

*On monte à
la cognois-
sance de
Dieu neces-
sairement
par deux
montees.*

*Les quatre
generales
marches des*

ches, encorés qu'il y ait sous chacune d'elles diuers ordres particuliers, & diuerses especes. Ces quatre se rengent ainsi. Tout ce qui est, ou il a l'estre seulement sans vie, sans sentiment, sans intelligence, sans iugement, sans libre volonté: ou bien il a l'estre & le viure seulement, & rien du reste, ou bien il est, il vit, il sent, & c'est tout: ou bien il est, il vit, il sent, il entēd, & veut à sa liberté. Ainsi ces quatre choses, estre, viure, sentir & entendre, comprennent tout, & rien n'est au delà. Car sous l'intelligēce est aussi logé le iugement & la liberté de vouloir. Ce premier ordre des choses qui n'ont que l'estre, contient vne grāde multitude d'especes, lesquelles, bien que pareilles & semblables en celà, reçoivent toutesfois sous cest estre seulement, beaucoup de difference: d'autant que l'estre de l'une est plus noble que celui de l'autre, & qu'elles ont leurs vertus, & leurs operations plus ou moins excellentes. Là sont les quatre elemens, chacun garny de sa particuliere nature: & si ont des reings entr'eux. La terre est la plus abaissée & de moindre pris, l'eau est plus noble que la terre, l'air encorés plus noble que l'eau, & au feu est reserué le dernier honneur. Il les faudra considerer chacun à part soy, tout vulgairement, pour voir ce qu'il a de propre & de particulier. Là sont aussi toutes choses qui s'engendrent dans le ventre de la terre, comme les mineraux & les metaux, qui sont dissemblables en pris. L'argent vif, le plomb, le fer, le cuyure, l'or, l'argent & l'estain: l'azur y est aussi, qui excēde tout metal en valeur: le souphre, le sal-

choses du monde.

*Estre, Viure
sentir &
entendre,
compren-
nent tout.*

*Distributiō
de l'ordre
des choses,
qui n'ont
que l'estre.*

*La dignité
des quatre
elemens cō-
parez en-
tre eux.*

*Les metaux
& miné-
raux.*

*L'azur
precieux
par dessus
tout autre
metal.*

Les pierres precieuses. pestre, le salgemme, & l'alun : toutes choses de grande efficace. Ces pierres en sont, & les pierres precieuses: precieuses, non par leur grandeur, mais par leurs proprietiez singulieres, l'escarboucle, le hiacinthe, l'esmeraude, le cristal & autres. Le ciel est encores en cest ordre, & tous les corps celestes. planettes & estoilles, comme aussi toutes choses faites par art: car de celles-là nulle ne peut auoir quel'estre. La seconde marche de nostre eschelle comprend toutes choses qui ont l'estre & le viure seulement: & dit-on qu'elles ont vie, d'autant que de soy elles se mouuent contremont, contrebas, deuant, derriere, à dextre & a senestre: là sont toutes les plantes, les arbres & les herbes, qui viuent, d'autant qu'elles ont ce mouuement par elles mesmes. Nous les voyons croistre en hauteur & en grosseur, & tirer de la terre leur nourriture, par laquelle continuellement elles s'augmentent, s'entretiennent, engendrent de la semence & du fruit. Ce nourrissement, ceste generation & augmentation par leur vertu propre, fait que nous leur attribuons la vie: & cela n'est aux elemens que par similitude. Ce rend souffre vne sous-distinction des arbres & des herbes. Les arbres sont plus nobles, les herbes le sont moins. Des arbres il en est vn million d'especes, differētes en qualitez, en vertu & en estimatiō: ne plus ne moins y a-il vn infini nombre de sortes d'herbes, desquelles l'vne n'est pas l'autre, & a chacune sa particuliere nature & efficace. En l'ordre troisieme loge tout ce qui a estre, vie & sentiment: le sentiment comprend sous soy le veoir, l'oyr, le goust, le fleur.

Division de la seconde marche.

Pourquoy on dit que les plantes

Les elemens ne viuent que par similitude des plantes.

Distinction des arbres & des herbes.

Division de la troisieme marche.

rer, & le toucher, avec toutes les operatiōs que nous voyons aux animaux plus qu'aux plantes. A ce rang faut-il attribuer toutes especes de bestes, soient en terre, en l'air, ou en l'eau. Et voyés combien il y a de façons de bestes terrestres, combien de difference & de diuersitez de forme & de valeur entre elles, combien entre les oyseaux & les poissons. Tous les animaux sont triplement departis & diuersifiez entr'eux. Les vns n'ont quel'attouchement sans memoire & sans ouye: cōme toutes ces coquilles, & ces petites bestes qui sont attachees aux arbres & aux racines. Ce premier rāg est le plus bas & le plus vil: les autres ont l'attouchemēt & la memoire, sans l'ouye cōme le fourmy. D'autres plus parfaits ont l'attouchement, la memoire & l'ouye, comme chiens, cheuaux & semblables. D'en trouuer vne quatriesme espece de tels qui eussent l'ouye sans memoire, il ne se peut faire: parce que tout par tout où l'ouye se trouue, la memoire qui la suit, s'y trouue aussi. Les animaux de la premiere façon, d'autāt qu'ils n'ont point de memoire, n'ont point aussi de prudence: & d'autant qu'ils n'ont point d'ouye, sont incapables de tout apprentissage. D'auantage, ils sont priuez du mouuement de lieu a autre, attendu que sans memoire nulle beste ne se peut ainsi mouuoir. Ceux de la seconde, à cause de la memoire, ont mouuement de place en place, & si peuuent auoir de la prudence: comme nous disons des fourmis, lors que no^r leur voyōs faire prouision de grain, mais à faure d'ouye ils sont incapables d'estre instruits. Quant à ceux de la

Ce qui comprend le sentiment.

Tous animaux sont departis en trois.

Qui a l'ouye ne cesse point de la memoire.

Sans memoire l'animal ne se meut naturellement de lieu a autre.

troisieme, par ce qu'ils ont & le souuenir & l'ouyr, ils sont disciplinables en quelque façon: cōme les chiens & les oyseaux. Toutes ces trois especes sont comprinses, cōme ayans sentimēt, sous le tiers general ordre. Il est vray que la premiere, pour estre plus voisine des plātes, est aussi la moins honorable. La secōde est plus noble pour en estre plus eslongnee, & la tierce a mesme mesure. Voila quant au troisieme ordre. Sous le quatriesime sont les choses qui ont estre, viure, sentir, entendre, iuger, vouloir & ne vouloir à leur fantasie, c'est à dire le liberal arbitre. Icy sont les hōmes, desquels la nature est si accomplie qu'il est impossible d'y riē trouuer à redire, ne d'y rien adiouter, attendu qu'il n'y a rien en perfection & en dignité au dessus du liberal arbitre, ny reng auquel l'homme puisse monter au delà. Or parce qu'ils sont raisonnables, ils ont aussi l'intelligence, la discretion, le iugement la ratiocination: sont suffisans pour conceuoir par experience & par art: sont capables de sciēce & de doctrine, ce que ne sont pas les autres animaux. Et parce qu'ils ont naturellement le liberal arbitre, ils peuuent vouloir, & ne vouloir pas, consentir & choisir d'eux-mesmes librement & sans contrainte, ce qui defaut aussi aux bestes. Il se traittera ailleurs plus au long de ce quatriesime ordre. Ainsi voila nostre eschelle de nature depeschee avec ses marches, de laquelle le premier effet (fondement de tout le reste de ceste doctrine) consiste à la cōceuoir & planter en nos entendemens, telle que realement elle est.

*Division de
la quatries-
me marche
Liberal ar-
bitre.
L'excellēce
de la nature
humaine.*

*Que peut
le liberal
arbitre.*

C H A P. II.

A Pres auoir dit des quatre degrez des choses naturelles, desquels nous sommes instruits indubitablement par nos sens & par l'experience: il nous faut à ceste heure assortir les vnes choses aux autres, & l'homme aux autres creatures: pour veoir en quoy il est accordant, ou en quoy il differe des choses qui sont au dessous de luy. Par ceste comparaison l'homme paruiendra à la cognoissance de soy & de Dieu son createur qui est au dessus. Voyons doncq' premierement en general, & puis en particulier, en quoy il se rapporte aux autres choses. Il se rapporte aux corps insensibles, en ce qu'il a ce qu'ils ont: toutes leurs perfections & en toutes manieres. Il a en soy l'estre comme eux: voire il a en soy les elemens mesmes qui en sont, encore que ce soit inuisiblement & sous autre forme. Il en est nourry, il loge chez eux, il vit par leur moyen, & ne s'en peut passer vn seul moment. Quant aux creatures du second degré, comme plantes, arbres & herbes, il a de commun avec elles l'estre, la vie, l'aliment, la generation, & leurs autres condicions. Il vit, se nourrit, croist, engendre de mesme qu'elles. Aussi s'accorde-il avec les choses du troisieme degré: c'est à sçauoir avec les bestes qui ont l'estre, le viure & le sentir: d'autât qu'il a le veoir, l'ouïr, le goustier, le toucher, le flairer, le dormir, le veiller, le manger, & le boire, com-

*L'homme cō-
gnoist Dieu
& soy mes-
me se com-
parât avec
les creatu-
res plus
basses.*

*Cōment les
elemens sont
en l'homme.*

*La cōmuni-
té de l'hom-
me avec les
plantes.*

*L'homme a
ensemble
que tous les
autres ani-
maux ont à
part.*

me elles. Reste doncq' que tout ce qui est és
trois marches inferieures est aussi en l'homme.
Et qu'a ceste cause il a vne grande alliance, con-
uenance & amitié avec les autres creatures. Mais
il est a poiser, que tout ce qui est distribué diuer-
sement entre elles, est en luy tout en vn, & as-
semblé. Car il a les quatre degrez: & ne luy en
peut estre rien adiousté, & si n'y a nul degré au
dessus des siens en dignité, puis qu'il a l'estre, le
viure, le sentir, l'estendre & le liberal arbitre: de-
quoy les autres n'ont que des parcelles depar-
ties à chacune selon son rang.

*Qu'il y a un maistre inuisible, qui a
basti le monde.*

CHAP. III.

Sçachons maintenāt ce que l'homme peut ti-
rer & conclurre de ceste comparaison.

*Vn mesme
a doué les
creatures
& assemblé
leurs perfe-
ctions en
l'homme,*

Puis que ce que les autres ont en pieces, il
l'a tout en vn, il s'ensuit que quiconque ait ainsi
distribué & departy ses biens entre ses creatu-
res, celuy-là mesme. & nul autre, les a aussi as-
semblez en vn & amocellé en l'homme, accou-
plent l'estre, le viure, le sentir, l'entendre & le li-
beral arbitre: & que celuy mesmes qui a donné
aux choses inferieures ce qu'elles ont, luy a fait

*L'homme ne
peut rien
donner à soy-
mesme.*

aussi presēt de ce qu'il a. Car tout ainsi que l'hō-
me n'a pas donné aux autres creatures l'estre, le
viure & le sentir: ainsi ne s'est il pas donē à soy-
mesme l'estre, la vie, le sens & l'intelligēce. Par-
quoy vne mesme main a fait & l'vn & l'autre:

Vn mesme architecte a proportionné, limité, & rangé toutes ces choses. De vray, pourquoy est ce que les creatures du premier degré n'ont que l'estre? pourquoy sont les elemens priuez du viure & du sentir? qui leur a taillé les morceaux si court? qui a rangé les plantes à n'auoir rien que la vie, les bestes à n'auoir que le sentir? qui a presté la main aux animaux pour se monter au dessus des plantes, & des herbes, d'un eschellon & non plus outre? qui a compassé leurs pas a ceste mesure? Pourquoy ont les hommes, outre ces trois qualités premières, le vouloir, le non vouloir & l'intelligence? & celle-cy qui les a iointes ensemble, & mises en vn, pour en faire le liberal arbitre, absoluë perfection & consommation de tout biē? Seroit-cel l'homme mesmes qui les auroit ainsi assemblees pour parfaire son excelēce, & s'esleuer bien loin au dessus de toutes autres creatures: où si ce seroit quelq' autre? & les autres creatures, se sont elles ainsi rāgées, mesurees & parties: ou si quelqu'un au dessus d'elles l'a fait? Chaque chose s'est-elle prinse ce qu'elle a: ou si d'ailleurs on luy a fait sa part? Il est sans doute impossible qu'elles se soyent si iustement prouueues & proportionnees. Or tout estant ce neantmoins si bien rangé, aduouions hardiment que tel ordre est party de quelque autre au dessus de nous, & que c'est vn mesme maistre, mesme artizant, & mesme main qui a tout estably, & donné à chaque chose sa place. C'est luy qui a monté les plantes en dignité au dessus des elemens: les bestes au dessus des plantes: & qui nous a donné nostre ad-

liberal arbitre perfection des biens de l'homme.

Les arbres tirent leur nourriture.

uantage. Comme il a voulu que les arbres veſ-
quiſſent & ſe nourrissent, attirant leur aliment
de terre par leurs racines. Tout ainſi a-il ordon-
né que les animaux ſe nourrissent & s'allimētaſ-
ſent par la bouche. Les animaux ont vne plus
noble maniere de viure que les plâtes, & enco-
re les hōmes plus nobles que les animaux: mais
qui a trouué ces trois differentes modes de ſe
nourrir & de viure? n'est-ce pas le meſme mai-
ſtre & le meſme artizan? D'auantage qui eſt-ce
qui maintient ce bel ordre? qui fait que rien ne
bouge de ſa place, de ſon eſtat & de ſon rāg? qui
a planté ces degrez ſi fermes qu'ils ſe puiſſent
maintenir continuellement ſans conſuſion? qui
conſerue la terre, le ciel, & la mer en leur eſtre?
n'est-ce pas celui-là meſme qui les a rengez &
donnez? Or ſus donc homme, tien hardimēt ce
que tu as de celui, duquel les autres choſes ont
ce qu'elles ont. Tu es vne piece de l'ordre des
choſes, tu fais vn corps avec elles, & vne hierar-
chie: tu es donc certainement à celui à qui eſt
tout le reſte: tu es cōſeruē & gouuernē par celui
qui gouuerne & maintient le reſte, Et tout ainſi
que les autres creatures ne ſont pas à elles-meſ-
mes, mais à celui qui les a engēdrees: Auſſi n'eſ-
tu pas à toy, ains à celui à qui elles ſont, & la ter-
re & l'eau, & les elemens où tu habites. Appren
encores que puis que tu ne t'es pas donē ce que
tu as, ny les choſes inferieures à toy ne te l'ont
donē, ny ne t'ont fait tel que tu es que c'eſt dōc
quelqu'vn qui eſt plus grād que toy ny qu'elles.
Quelqu'vn qui eſt au deſſus de toy t'a fait ces
preſens: & d'ailleurs faut-il biē qu'ils ſoyent ve-

*Exhorta-
tion à l'hom-
me de reco-
noître ſon
createur.*

hus, puis que ny tu ne teles as pas petit fournir,
ny ne les as euz de toute eternité.

*Qu'il n'y peult auoir qu'un seul Maistre
au dessus des hommes.*

CHAP. IV.

ENcores s'ensuit il necessairemēt q̄ celuy qui
est au dessus de l'hōme, duquel l'hōme tiēt
ce qu'il a, est vn seul maistre: & qu'il n'y en peut
auoir qu'un. Car bien qu'il y ait vne grāde mul- *Il ny a que
un ordre en
la diuersité
de l'vni-
uers.*
titude de diuersité de choses en ces quatre de-
grez: toutesfois il n'y a qu'un mesme ordre & v-
ne pareille disposition. Elles sont reengees & or-
dōnees ensemble en vn corps & en vne societé:
de façon qu'elles montent tres-mesurément de
degré en degré: du petit au grand: tirant tous-
iours vers le plus digne. Ceste vnté d'ordonnā-
ce nous preuue vn seul ordonnant, vn seul gou-
uerneur & vn seul ouurier, qui a ioinct en mes-
me compagnie tant de diuerses pieces. Aussi se-
roit-il impossible que choses tant diuersement
cōtraires, l'eau, le feu, le sec, l'humide, & sēbla-
bles, se fussent si constāmēt entretenus en ceste
vnion, si vn seul en nombre ne l'auoit establie:
car deux contraires ne se peuuent naturellemēt
mettre en vn, si vn seul ne les y entretiēt. D'auā- *Deux con-
traires nesi
peuuent
estre en vne
vnité: ne
les y con-
tiner.*
tage les elemēs se coulent dans les herbes pour
leur donner vie: les animaux se nourrissent des
herbes, & nous des herbes & des animaux: pa-
reillemēt les corps celestes, le Soleil & la Lune
enuoyēt leurs influences aux creatures inferieu-

Toutes choses tendent au profit les unes des autres.

res, leur fournissans continuellémēt de vigueur, de chaleur & de lumiere. L'expériēce dōc nous apprend que toutes choses visent au profit l'une de l'autre: qu'elles s'entre-soustienēt & s'entraident par plaisirs mutuels: & que les plus basses par esgalle proportion seruent à celles qui leur sont au dessus. Ainsi sont-elles vn ordre, vne police, & quand tout est dit, vne vnitē. Par conséquent, il nous faut cōclurre que c'est vn seul qui ordonne, qui gouuerne, qui racointe, & vnist tout en mesme société. En ouīre, nous nous ap-

S'homme a que luy semblable en son degré.

perceuons que le premier, second & tiers rang vise au quatriesme, comme au plus excellent & superieur. Il y a au premier, vne grāde diuersité d'especes, si a-il biē au secōd, & encores au tiers: mais au quatriesme & dernier il n'y a qu'vn gēre semblable & de mesme nature. Les hommes sont naturellement tout vn, & de mesme dignité, comme ayant tous esgallement liberal arbitre: qui est la premiere & principale piece de leur estre, qui leur donne vn rang a part: & par laquelle seul il differe d'auec les autres creatures. Si donc tant & tant de choses differētes qui

Ciberalat. bitre le plus beau de l'estre humain

sont en ce monde, respondent & seruent a vne seule nature, a sçauoir a l'humaine; comme plus excellente qu'elles, & non à plusieurs: combien plus est il raisonnable que l'humaine n'en serue qu'une superieure & maistresse de toutes, & nō diuerses? autrement que seroit-ce a dire? que les natures inferieures, & moins dignes visassent a l'vnité & a vne seule nature comme a la plus digne: & l'humaine, qui est beaucoup plus excellente: & a laquelle les autres cedent, visast a la

diuersité a plusieurs natures cōme plus grandes & maistrisantes, l'ordre des choses ne scauroit souffrir, que ce qui est plus bas & moins digne respondist à ce qui est plus fort, le meilleur & le plus noble: & que le plus haut & le plus digne respondist au pire & au plus foible. Or est-il plus honorable & plus beau sans doute de tirer a l'vnité qu'a la diuersité, & a vn qu'a plusieurs: par ce que viser a l'vnité & a l'vn, c'est viser a la cōseruation, a la force, au bien & a l'estre: mais viser a la diuersité & multitude, c'est viser a la diuision, a la foiblesse, a la ruine, au mal & au non estre. Arreston donc qu'il n'y a qu'une seule nature au dessus de l'homme, & qui luy commande.

*Que la nature qui est au dessus de l'homme
est non seulement vne, mais plus vne
que la nature humaine.*

CHAP. V.

IL nous faut a ceste heure monstrier que la nature, qui est au dela de celle de l'homme, & qui luy commande, est non seulement vne, mais plus vne que l'humaine. Car si l'humaine nature, a laquelle tendent toutes les autres inferieures, est plus vne qu'elles ne sont: comme nous voyons qu'il y a entre elles vne grāde multitude & diuersité de natures & d'especes, & bien peu d'vnité, & qu'il y a en nous vnité & de nature & d'espece: or donc il s'ensuit que la nature qui est au dela de l'homme, & a laquelle

*La nature
humaine
est plus vne
que les
inferieures*

il est soumis, doit estre plus vne que la sienne. Les natures inferieures qui nous seruent sont beaucoup. & diuerses, non en indiuidus seulement, mais en especes: la nostre est certainemēt vne en espece, mais elle reçoit multitude & diuersité en indiuidus. Concluons donc que celle qui est au dessus de nous, & qui nous commande, doit estre vne en nature, vne en espece & vne en indiuidu: autrement elle ne seroit pas plus vne que l'humaine nature. Parquoy, tout ainsi que l'humaine nature est vne seulement en espece, tout ainsi celle dau dessus doit estre vne en nombre, & en nulle façon multipliable. Car outre l'vnité en espece il n'y a point de plus grande vnité que l'vnité en nombre. Comme donc toutes les natures, inferieures à l'homme, sont attachees à vne seule nature en espece, à sçauoir à l'humaine: ainsi soit l'humaine, seule en espece, attachée à vne autre superieure nature vne en nombre: afin que de ceste façon tout le monde se termine & aboutisse en la plus parfaite & derniere vnité, qui puisse estre. Et de mesme, que nostre nature est separee & autre que les inferieures: de mesme croyt-on celle qui est au dessus de l'homme, creatrice de toutes choses, auoir vne particuliere essence à part soy: & estre par son excellence bien fort eslongnee de nous & de tout le reste. Voilà donc la diuine nature commandant, engendrant & conseruant toutes choses.

*La nature
superieure
à l'humaine
est vne
en nombre.*

*L'univers
finist en
une parfaite
vnité.*

Que

Que telle nature est actuellement infinie.

CHAP. VI.

EN outre la diuine nature, qui est au dessus
 de toutes les autres, doit estre par raison *Nature hu-
 maine est
 possiblemēt
 infinie.*
 plus grande qu'elles, & plus grande que l'hu-
 maine nature. Or l'humaine nature est possi-
 blemēt infinie: d'autāt qu'elle est en ce qui est
 en celle infinimēt multipliable. [Car riē n'ēpes-
 che que d'un masle & d'une femelle ne s'engē-
 dre tousiours vn tiers naturellement. De mes-
 me est infini le feu, qui luy fourniroit tousiours *Le feu est
 infiny en
 possibilité.*
 d'aliment. Et la nature diuine, comme n'ayant
 point esté créée, est encores plus excellēte que
 celā. Parquoy si celles icy créées sont possible-
 ment infinies, il s'ensuit que la diuine nature
 doiue auoir quelque infinité plus grande. Elle
 est doncq nécessairement actuellement infinie *Il n'y a rien
 entre la
 puissance
 & l'effect.*
 car il n'y a rien entre la puissance & l'effect: ny
 entre l'infinité par puissāce & l'infinité actiuel-
 le: Puis donc que, comme nous auons dit par
 cydeuant, la nature diuine n'est aucunement
 multipliable en indiuidus: il s'ensuit qu'elle est
 actuellement infinie en vn indiuidu seul: tout
 ainsi comme tous les hōmes ensemble qui sōt
 par puissance infinis, ne seroient qu'un seul hō-
 me & vn indiuidu. Nous auons donc proué
 que la nature qui est au dessus de l'humaine, &
 l'indiuidu qui nous aengendrez, est vn seul en
 nombre, & en effect infiny. Ainsi nous tenons
 vn seul Dieu & maistre de tout es choses. S'ils e-
 stoient beaucoup, où ils seroient discordans &
 contraires, ou accordans & bons amis. Si dis-
 cordans, il ne pourroit estre vn seul ordre des

*Pluralité
 de deux
 refutée.*

choses, ny le monde ne se maintiendroît ainfi ioinct & vny comme il est : Si bons amys ou tous ensemble ser oient necessaires, ou vn seul suffiroit. S'ils estoient necessaires l'vn à l'autre, l'vn ne se pourroit passer de son compagnon: & à ce cōpte, ils ne pourroient donner a aucune chose ny l'estre, ny le viure, ny le sentir, ny l'entendre: ny ne pourroient conseruer le monde en son estat: Parce qu'ils seroiēt eux memes defectueux & indigens, ne se pouuās passer l'vn de l'autre. Et si vn seul suffisoit: pour neāt y seroit l'autre sans besoin: & l'ordre des choses ne peut receuoir celà: comme il n'y a pas deux Soleils, par ce qu'vn seul suffit. Les bestes & les hommes n'ont pas deux testes, par ce qu'ils en ont assez d'une. Il n'y a pas deux mondes, par ce qu'il baste d'vn. Si donc aux choses plus basses il y a telle vnitē, & rien de superflu: comment se pourroit-il trouuer superfluitē en ceste nature si haute & si parfaicte, & quia creē toutes les autres? Sus donc hōme, de cestetienne comparaison avec les autres choses, considerant la conuenance qu'elles ont avec toy, qu'elles ont l'vn à l'autre, & les quatre degrez entre eux: Tu as trouué vne nature inuisible au dessus de toy, comme tu es au dessus du reste: Tu as trouué l'ouurier qui a basti & mesuré tous ces ordres, plus grand & plus digne que toy. Tu es son ouurage, sa facture, sa creature: ses mains t'ont formé tel que tu es. C'est donc sans doute ton pere & ton maistre, & de toutes autres choses qui sont au dessous de toy. Il est vn & seul dominateur de toy & de tout l'vniuers.

*Il n'y a
qu'un Dieu
non plus
qu'un So-
leil pour
mesurerai-
ser.*

*L'homme
est l'ouura-
ge de Dieu.*

Comment par la comparaison des quatre degrez il
se preuue que Dieu à l'estre, le viure,
le sentir, l'entendre, & le li-
beral arbitre.

CHAP. VII.

P Vis que par la comparaison de ces quatre
degrez l'un à l'autre, nous sommes montés
à vne si haute cōtemplation, que de descouurir
nostre createur: & auons apprins qu'il est reale- *Dieu a l'es-*
ment vn en nombre, & réellement infiny, ne *tre, le vi-*
no^r laissons pas de nostre poursuite, & trauail- *ure, le sen-*
lons pour, s'il est possible, voir encores de plus *tir, l'enten-*
pres ses condiçions & qualitez particulieres. Ce *dre, & le*
que nous ferons en cōparant ces quatre degrez *liberal ar-*
auec luy. Car puis q^e c'est luy seul qui les a pro- *bitre.*
duits & mesurez en distribuant plus ou moins
par parcelles à chaque creature; Il s'ensuit qu'il
les a tous quatre en soy: qu'il est, qu'il vit, qu'il
sent, qu'il entend, & qu'il a le liberal arbitre.

Comment Dieu a eu en soy ces quatres qualitez.

CHAP. VIII.

E T parce qu'il n'a prins ces choses de nul
autre: d'autant qu'il n'y a rien au dessus de
luy, qui les luy eust peu donner, il les doit auoir
en soy sans borne & sans limite. Qui les luy au-
roit proportionnees, veu qu'il ne les tient de *Dieu a l'es-*
personne? Luymesme ne les peut auoir mesu- *tre, le vi-*
rees en soy: car il ne peut se les auoir donnees, *ure, le sen-*
autrement il faudroit qu'autrefois il ne les eust *tir, l'enten-*
pas eues: ainsi quelquefois il n'auroit pas esté. *dre, & le*
liberal arbi

*estre, sans
borne ny
mesure.*

Or n'estant point, comment auroit-il peu donner ny à soy mesme ni à autrui ? Toutesfois il les a : il les a donc de soy de toute eternité & sans commencement. Et s'il les a realement & à la verité sans les auoir receuës, il s'ensuit qu'elles sont en luy sans mesure, & que son estre, sō viure & autres qualitez sont sans proportion, sans terme, & infinies.

Que l'estre est fondement des trois autres qualitez.

CHAP. IX.

NOUS voyons par experience que l'estre se peut trouuer en certaines choses sans la vie, sans le sentiment & sans l'intelligence: cōme en celles du premier degré: mais nō pas au rebours, le viure, le sentir, & l'entendre ne se peuuent trouuer sans l'estre: & tout ce qui vit est: tout ce qui sent a vie: & tout ce qui a entendement a aussi sentiment: mais non pas au contraire. Toutes choses donc se fondēt & s'establisent en l'estre. Et à ce compte il est cōmencement, appuy & fondement de tout, & rien ne l'est de luy.

En Dieu le viure, le sentir & l'entendre ne sont autre chose qu'estre.

CHAP. X.

PVis qu'il est verifié que ces quatre qualités sont en Dieu, l'estre sera dōc en luy la baze de tous les autres. Et veu qu'il ne doit à persō-

ne son estre, il n'a non plus prins de persōne le viure, le sentir & l'entendre. D'auantage, il est certain que sa vie n'a pas esté receuë par son estre, ni son sentiment par son viure, ny son intelligence, ou son liberal arbitre par son sentir. Le viure n'est point attaché à l'estre, ny le sētir au viure, ni l'intelligence aux autres. Ces choses sont en Dieu sans cousture: car qui les auroit cousues? qui les auroit accouplees l'une à l'autre? puis qu'il ny a rien au dessus de luy ni auāt luy? S'il y auoit de la conionction, il s'ensuiuroit par necessité que quelqu'un l'eult engendré & fait en luy cest assemblage: ainsi quelquefois il n'auroit pas esté: & si ne le peut auoir fait luy mesme en soy, autrement il ne seroit pas parfaitement simple, parce que la composition & la simplicité sont contraires. A ceste cause tenons infailliblement qu'ē luy le viure, le sentir, & l'entendre n'est autre chose que son estre, & que son estre est viure, sentir & entendre: Tout ce qui est en luy est vne mesme chose avec son estre: sō estre est toutes choses, & toutes choses sont son estre: autrement il faudroit qu'il y eust en luy liaison & assemblée de choses diuerses, ce qui est impossible.

Dieu ne doit rien à chose qui soit.

Rien n'est en Dieu conjoint ny composé.

Tout est en Dieu mesme avec son estre.

Par l'estre de Dieu on prouue toutes les autres conditions qui sont en luy.

CHAP. XI.

SI dōc l'estre est le premier en Dieu, & si toutes les autres qualitez qui sont en luy, sont mesme chose que son estre, il est cōsequēt que

Ce qui se dit de l'essence de

*Dieu, le dit
de tout ce
qui est en
luy.*

tout ce qui se dit de l'essence de Dieu, se dit aussi de toutes autres choses qui s'ont en luy. Tout ce qui s'attribue à son essence s'attribue à toutes les autres parties: & en mesme maniere que l'estre est en Dieu, se portent enuers luy son viure & son sentir, son intelligēce & sō liberal arbitre. Puis que l'estre est le principal, tout respond à Dieu par son essence: de façon que qui voudra sçauoir quel est son viure, son sentir, son intelligēce & sa volonté, qu'il sçache seulement quel est son estre: & toutes telles cōditiōs qu'il trouuera en l'estre, qu'il les attribue au reste: car tout ce qui est en dieu, se preuue par le moyē de son essence. Voicy donc vne bien aizee & courte science, puis que nous tenōs vn seul & certain fondement, sur lequel nous pouuons bastir la cognoissance de nostre createur. Son essence cogneuē, tout le reste nous aparoiſtra tres-manifeste: parquoy voyons qu'elle elle est, & ses proprietiez.

Des conditions de l'estre de Dieu.

CHAP. XII.

*Pluralité
ne tombe en
l'essence de
Dieu.*

PVis que l'estre de Dieu nous sert de passage pour nous acheminer à vne plus parfaicte intelligence de sa grandeur, l'espluchons par le menu les conditions & proprietiez. Nous auōs desia dit que ny Dieu n'auoit par ses mains receu son estre, ny ne l'auoit receu pas les mains d'vn autre: & que par ainsi il est impossible que son essence puisse souffrir pluralité, multitude ny conionction de deux ou de plusieurs cho-

ses ensēble: car nul ne les pourroit auoir iointes en luy. Il est dōc certain que l'estre de Dieu exempt de meslange & de diuersité, est formé d'une entiere & parfaite vnitē, & qu'il est trespur & vniforme. Or s'il est simple & indiuisible, dieu ne l'a receu de personne, & s'il l'a de soy, concluons qu'il est luy mesme son essence, & que son essence c'est luy. Cela ne se peut dire d'aucune autre chose, d'autant que c'est dieu qui a donné aux creatures leur estre: dont il aduient qu'elles ne sont pas leur estre, & qu'elles n'ont d'elles-mesmes que le n'estre pas seulement. Car tout ce qui tient d'autrui son essence, a de soy par necessité non estre, attendu qu'il n'y a nul milieu entre l'estre & le n'estre pas: dieu seul est doncques son essence. De toutes autres choses il faut dire que d'elles mesmes elles ne sont point, ou sont rien: & en elles nous deuons entendre vn estre, & vn nō estre, le non estre du leur, & l'estre receu d'autrui. Mais en dieu nous ne pouuons imaginer vn non estre, parce qu'il a de soy l'estre & nullement le non estre. Des creatures nous disons qu'elles ont l'estre qui n'est pas le leur, mais dieu a l'estre qui est le sien propre: bien qu'à la verité ce seroit impropremēt parler de dire que dieu a son estre: car il ne l'a pas, mais il l'est luy mesme. Il suit de ces presuppositions que l'estre de dieu est infiniment esloigné du non estre & du rien, & qu'il ne vient ny d'autrui ny du rien, ny du non estre, ains qu'il est premier auāt tout le reste: Car s'il n'estoit premier, le nō estre & le rien le seroient, desquels il est impossible

*L'estre de
Dieu est
parfaite
vnité.*

*Dieu n'a
propremēt
estre.*

*L'estre de
Dieu est
infiny.*

que l'estre fust engendré. L'estre est donc par nécessité, origine & commencement, & chasse par consequent à toute force de soy le nō estre & le rien. Voilà pourquoy ils ne peuuent auoir aucune place en Dieu, ni ne peuuent apporter aucune alteration ou diminutiō à son essence: ainsi il est impossible que l'estre qui est Dieu ne soit pas, ou qu'il soit moindre & autre que ce qu'il est. Il est donc sans commencement, sans fin, eternal, sans bout & sans origine. Et attēdu que l'estre qui va deuāt repousse entieremēt le non estre, il s'ensuit qu'il est infiny, sans borne, sans limite & sans closture: car il ne peut estre retrainct ou racourcy par le non estre, son contraire: Puis-que le nō estre ne peut loger en l'estre, l'estre s'entend infiniment, & cōprend en soy tout ce qui appartient à l'essence, vn infiny nombre de manieres, de façōs & de degrez d'estre: tout ainsi qu'une grandeur infinie contie-droit toutes les especes & ordres de quātité, & ce qui seroit infini en nombre auroit aussi en soy la multitude infinie de maniere de nōbrer. Or vn tel estre comprenant en soy le nombre infiny des façōs d'estre, chasse par consequēt & esloigne de soy le nombre infini des façons & degrez de n'estre pas: repousse l'infinité du nō estre & tout ce qui en depēd: ainsi puisque nulle maniere d'essence ne defaut à ce grand estre originel, qui est Dieu, puis qu'il ne peut rien receuoir de nouueau, & qu'il ne luy peut estre rien adiousté (autrement il auroit en soy quelque non estre) il nous faut resoudre qu'il est en effect & actuellemēt tout ce qu'il peut estre, &

qu'il n'est en nulle façõ par puissance: veu que s'il estoit ainsi, il ne seroit pas encore ce qu'il pourroit estre:& ceste essence nouuelle arriuee seroit adioustee à la sienne premiere. Il est dõc tres-accomply, tres-parfait & tres-actuel. Aussi est-il tres-immuable, d'autant que s'il ne l'estoit pas, il auroit le non estre en quelque façõ, ioint avecque soy: comme, auant se bouger de sa place, il auroit le non estre en celle où il voudroit aller: & apres s'estre bougé encore auroit il le non estre en celle qu'il viendroit de laisser. Croyõs donc, certainement qu'il est constant & permanet en son essence, sans se chager & sans se mouuoir de l'un à l'autre: qu'il n'a point vn estre passé, & vn estre à venir, mais vn estre tousiours present: qu'il ne peut riẽ acquerir de nouueau, ny rien perdre de ce qui est en lui. Somme, Dieu est vne mer, vn gouffre, & vn profond abisme d'essence, sans fons, sans bord & sans mesure, & qui n'est tenu de son estre à personne. Ainsi est-il premier, tres-simple, infiniment esloigné du non estre, & par mesme moyentres-actuel, tres-parfait, tres-immuable, & tres-immortel.

*Dieu est un
abyssme
d'essence.*

*La maniere de prouuer toutes choses
de l'estre.*

CHAP. XIII.

POur auoir quelque regle & quelque maniere certaine de prouuer toutes choses de l'estre, afin que nous suiuiõs le droit fil de nostre carriere, il nous faut poser deux fondemẽs,

*L'essence de
Dieu, est
Dieu mes-
me.*

vn, qu'il n'a nullement esté pris d'autrui ni de soy-mesme: & à ceste cause qu'il est auant tout: l'autre qui pend du premier, qu'il est infiniment éloigné du non estre & du neant, lesquels il repousse de soy à toute force. Ces deux racines nous produisent tout ce que nous voudrions conclurre de l'estre: car de ce qu'il n'est point pris d'autrui nous gagnons qu'il est premier, qu'il est sans parties, tres-simple, que l'essence de dieu, c'est dieu luy-mesme, & dieu son essence: qu'il est extrémement escarté du rié & que le non estre n'a nulle puissance sur luy: de là se tire le reste. De ce que dieu chasse de soy le non estre: nous argumentons qu'il est impossible que dieu ne soit pas, ou qu'il se diminüe, augmète, corrompe ou altere: aussi qu'il est tres-parfait & tres-accomply, iouyssant de toute plénitude d'essence, separée du non estre d'une distance infinie. De ce qu'il est premier & eternal, nous concluons que le neant & le non estre le fuyent totalement, que ny eux ny rié de leur suite ne le peut en nulle façon approcher ou ioindre, & que par consequent dieu est acompagné de tout ce qui appartient à l'estre, & le comprend en soy. Somme de la comparaisō de l'estre au non estre, de ce qui leur appartient, & de ce qui en depend, nous pouuons decouurir l'etiere cognoissance, & tout ce qui se peut dire ou pēser des qualitez de l'vn & de l'autre. Or mettons deuant nos yeux premierement ces trois choses; dieu n'a pris son estre de personne, dieu est luy-mesme son estre, & repousse totalement de soy le non estre: par ces trois pro-

positions jointes ensemble la nature de l'estre
 no^r sera manifeste, tout ce qui se rapportera cō
 uenablement à ces principes sera necessairement
 veritable, & tout ce qui leur repugnera sera faux
 & impossible : pour exemple. Qui demandera
 s'il se pourroit trouuer deux estres sēblables à
 celuy que nous venons d'establi, nous respon-
 drions incontinent que non, & apperceurons
 euidemment la contradiction : car s'il y auoit
 deux tels estres, desia l'estre ne chasseroit pas
 totalement le non estre, par ce que l'un d'eux
 auroit en soy le non estre de l'autre : & puis
 qu'ils seroient deux, l'un ne seroit pas l'autre.
 Qui plus est, puis que l'estre est de soy indiuisi-
 ble, chacun de ces deux estres auroit à dire en
 soy vn autre estre pareil : ainsi en chaque estre
 seroit compris le nō estre infiny, d'autant quelle
 non estre del'un seroit en l'estre de l'autre, &
 que chaque estre est infiny de soy : parquoy
 nous encourriōs vne ridicule absurdité, l'ogeāt
 en mesme suiet l'estre infiny & l'infini nō estre.
 Il n'y a donc qu'un seul Dieu. C'est luy qui est
 tout essence & son essence luy mesme, & qui
 chasse entierement le non estre. De mesme qui
 s'equerra si Dieu est toute force, toute vertu, &
 toute puissance, il luy faudra sur le chāp respon-
 dre, qu'ouy : d'autant qu'en luy cōsiste tout ce
 qui appartient à l'estre, & tout ce qui depēd du
 non estre, en est extremement esloigné. Or la
 foiblesse, l'impuissance & la fragilité depēd du
 non estre : de l'estre, la force, la vertu & la puis-
 sance. Ces dernieres qualitez sont infiniment en
 Dieu, tout ainsi que les autres en sont infiniment

*Deux es-
 tres tels
 que celuy
 de Dieu
 ne peu-
 uent estre.*

*Dieu est
 toute force,
 toute ver-
 tu, & toute
 puissance.*

*Dieu peut
de rien ba-
stir quel-
que chose.*

esloignees: il est dōc tres-fort, tres-puissant & tres-vertueux, extrémemēt diuers du fressle, du foible, & de l'impuissant. Aussi qui demanderoit si de neāt Dieu peut bastir quelque chose, il luy seroit pareillement satisfait, par ce qu'en Dieu est necessairement tout ce qui appartient plus a estre qu'au n'estre pas: & par ce que la puissance d'engendrer appartient a l'estre, & l'impuissance au non estre, il s'en suit que ceste puissance est en Dieu, ou bien il y auroit en luy quelque non estre, ce qui est impossible.

De l'estre double, & du double non estre.

CHAP. XIII.

*L'homme
ne repousse
pas de soy
tout non
estre.*

NOUS venōs de monstrier comme l'esēce de Dieu repousse de soy tout nō estre, & que par ce moyen nul estre ne luy defaut, veu qu'il n'y en peut auoir aucun hors du sien. Comme au rebours, nous disons que l'hōme n'a pas l'estre de la terre, ny de l'eau, ny du feu ny del'arbre, & qu'il a autant de non estre en soy, qu'il y a de choses autres que luy: d'autant qu'il n'est pas elephant, il n'a pas l'estre d'un elephant, ne d'un caillou, d'autant qu'il n'est pas caillou. Ainsi l'homme ne repousse pas de soy tout non estre, ains vn seul non estre: mais parce que l'estre de Dieu chasse de soy tout nō estre, il a l'estre de la terre, du feu, de nos quatre marches, & de tout ce qu'elles cōtiennēt: parquoy sō estre est le general & vniuersel estre des estres: or y a il double esēce en toutes creatures, l'une est en elles & en leur propre na-

ture, & celle-là nous la voyons: l'autre est en l'essence de Dieu, laquelle nous ne pouuons veoir: tout ainsi qu'en vne maison il y a double estre, l'un en sa propre nature qui se monstre exterieurement, l'autre en l'entendement de l'ouurier qui l'a bastie, laquelle nous est ocul- te. Mais d'autant que l'estre exterieur des crea- tures, lequel elles ont en leur propre nature, est muable, finy & corruptible, & qu'à l'opposite nous auons presupposé celuy de Dieu immua- ble, eternal & indiuisible, il s'ensuit que leur estre visible n'est pas en l'essence de Dieu: car Dieu n'est pas la terre, l'eau, & le feu, que nous voyons: toutes fois puisque nous auons desia gaigné que son estre est tout estre, & q rien ne peut estre hors de luy, il nous reste necessaire- ment à cōclure qu'il y a vn autre estre des cho- ses, outre le leur propre, par le moyen duquel elles sont en Dieu, seblable à celuy de la mai- son qui est en l'esprit, de l'architecte: sauf que l'estre du bastiment s'est quelquefois mis en la teste du maçon (car il n'y a pas esté des tous- iour) & l'estre de Dieu ne peut riē receuoir de nouueau, par ce qu'il est infinimēt vn & tres- simple. Arreston donc que l'estre de Dieu a de toute eternité en soy l'estre de toutes les crea- tures, que l'estre de toutes les creatures est e- ternel en luy, ne faisant qu'un avec son estre, incapable de mixtion, de multitude & de tou- te nouuelleté.

*Double es-
sence de
toutes les
creatures.*

*L'estre par
lequel les ani-
maux sont
en Dieu.*

CHAP. XV.

AYant presuppôsé que l'estre de Dieu cō-
 prēd en soy toute autre essence, & recule
 de sa cōpagnie le nō estre, & puis ayāt adiousté
 qu'il y a toutesfois realemēt en toutes les crea-
 tures vn estre propre à elles & particulier, di-
 ferant de celuy de Dieu, & qui n'est point en
 luy: nous accorderons la diuersité qu'il semble
 y auoir en celà, si no^o. disons que ce real estre &
 particulier des creatures est certainement en
 dieu, non comme estant semblable ou vn auec
 le sien, mais cōme en ayant pris asseuremēt son
 origine: car l'essence de dieu estant premiere
 non receuē, ne commēcée, il est tout certain q̄
 d'elle, comme d'une viue racine, ont esté pro-
 duites & engendrees toutes les autres. Si est. ce
 que d'autāt que le diuin estre & premier est in-
 diuisible & extrêmement simple, il est impos-
 sible que cest estre des choses en ait esté distrait
 ou retranché: & s'il ne vient delà, il faut par ne-
 cessité qu'il vienne du neant & du non estre:
 non qu'ils puissent engendrer quelque chose,
 mais l'estre premier a produit du rien & du nō
 estre, l'estre real & particulier, comme le feu le
 feu, & le semblable son semblable. Puis donc
 que l'essēce visible des creatures n'est pas mes-
 me chose auec celle de dieu, ains qu'elle est dif-
 ferente, il faut croire que celle de dieu premie-
 re & principale l'a engendrée de rien & du nō
 estre. Ainsi nous auons gaigné que cest estre se

cond est en dieu en tant qu'il vient totalemēt de luy & de son estre, que par lui il a esté fait du rien, & qu'il ne se maintient ny ne se conserue tel qu'il est que par luy: voire que si de toute eternité les creatures n'auoient en dieu & en sō estre vne essence premiere, elles ne pourroient auoir la leur teale, par ce que l'vne depēd & viēt entierement de l'autre. nous tenōs donc deux estres, l'vn eternal & immuable, l'autre produit du neant. Cestuy-cy appartient aux creatures, aussi est-il multipliable & premieremēt diuise par quatre degrez en general, & puis en particulier sous-diuisé en vn grand nombre d'especes & indiuidus. Or puis qu'il n'y a que deux estres, il est necessaire que le premier ait engēdré le second, autrement ils seroient egaux & cōternels, ce qui est impossible, cōme nous auons mōstré: & parce que le premier & parfait estre ne se peut partir ni diminuer, que le secōd n'en a peu estre osté, & que nul estre ne se produit que par son semblable, concluons que le secōd estre a esté engendré du neant & du non estre par le premier estre.

Comparaison des deux estres l'un a l'autre.

C H A P. XVI.

Puisque le premier estre, qui est par soy, a produit de neāt vn autre estre, il estoit necessai-remēt en luy auāt qu'il le produisist, parce que naturellement il ne se fait nulle generatiō, où celui qui engendre n'ait premierement en soy ce qu'il veut engēdrer; ainsi a le maçon la mai-

son en son dessein auant qu'il la batisse, autrement il ne la pourroit mettre hors en l'estre que nous luy voyons, ny le peindre son image. Il est donc certain que le secōd estre estoit au dedās du premier, auant qu'il en fust engendré : mais parce qu'il a esté fait, & fait du non estre, il a des conditions bien differentes du premier. Il ne peut esgaler sa grādeur diuine, comme il est, & imparfait dès sa naissance ; n'ayant qu'une partie d'estre, & ayant rapporté du riē duquel il est fait beaucoup de nō estre meslé avec son essence, qui est par cemoyē necessairemēt finie, limitée & mesuree. Le premier estre dōc differe du second, d'autant qu'il ne vient de nul lieu, & que l'autre a pris son origine du nō estre : & les qualitez qui suyuent le premier pour estre sans origine sont entieremēt opposites à celles qui sont au secōd pour auoir esté engendré : ainsi l'un est premier & principal, d'autāt qu'il n'a pas eu de commencement : l'autre est secōd & moindre, par ce qu'il en a eu : par mesme raisō l'un est tres-simple & nullemēt multipliable & l'autre est composé, receuāt beaucoup de pluralité en sa nature. Aussi en toute autre essence nous presupposōs quelque autre chose que l'estre, à sçauoir le non estre, d'autāt qu'elle en est venue, & qu'elle y peut retourner puis qu'elle en est partie : là où en l'estre de dieu, par ce que il n'a riē de semblable à cela, nous ne pouuons aussi riē imaginer de pareil. D'auantage, cōme Dieu est le souuerain estre, ainsi, excepté Dieu, riē n'est son estre, riē n'est le mesme estre, ains est autre chose qu'estre, veu qu'il souffre de la pluralité

*Dieu n'est
autre chose
qu'estre.*

pluralité, & qu'il est reçu du non estre. Aussi dieu repousse totalement de soy, & s'esloigne infiniment du n'estre pas, là où les autres esseces s'y en revont, comme en estant originellement parties. En outre de mesme que l'un ne peut recevoir changement ni variété, l'autre est tres-muable & tres-variable. Voila cōmēt ces deux estres de Dieu & du monde realement distinguez, nous fournissent chacun de fondement particulier, & different pour prouuer de luy ce que nous voudrons, à sçauoir l'un sa création, l'autre son eternité. Mais continuons encore à les comparer l'un à l'autre. L'estre du monde diuisé en quatre marches nous estant tres-notoire & tres-manifeste de soy, no^r a cōduit à la cognoissance de l'autre estre, qui nous estoit occulte, & auons trouué infailliblement quel estre du monde est produit & viēt du non estre, & qu'il y en a vn autre, qui est le vray estre, subsistant par soy-mesme, non produit du neāt ni d'autre chose. Ainsi l'estre de Dieu semble proprement la racine, & celui du monde le tronc, les branches & les feuilles de l'arbre. Car tout ainsi que l'une ne partie de l'arbre paroist au des^s de la terre, & l'autre est cachée au dessous, & que ce qui se voit est nourry & engendré par ce qui ne se voit pas: tout de mesme en va-il à nos estres, l'un nous est descouuert, multiplié en rameaux & fleurs, en feuilles & en brâches: l'autre produisant & engendrant est uniforme & caché. Toutefois nostre exemple est māque en ce que la racine est vne piece de l'arbre, mais dieu ne peut estre piece d'aucune cho

*Comparai-
sō des deux
estres à un
arbre.*

*Dieu n'est
piece d'au-
cune chose.*

se: & qui plus est, il est impossible de composer vn corps de ces deux estres. Or comme par la cognoissance du mode, nous auons eschellé iusques à la cognoissance de Dieu, auons cogneu qu'il estoit premier & sans origine: tout ainsi par la cognoissance de Dieu, nous sommes descendus à vne plus particuliere notice de la nature du monde: auons appris qu'il a esté fait & engendré de neant, & que son estre n'est qu'un petit point ou cêtre à la comparaison de celuy de Dieu, qui est le vray estre, grand, immense, actuellement infiny & extremement esloignée du non estre.

Que Dieu a créé le monde par sa simple volonté, non par aucune nécessité naturelle.

CHAP. XVII.

Sçachon maintenāt si Dieu a fait le mode par quelque necessité naturelle, cōme necessai-remēt le feu engēdre la chaleur: ou si ç'a esté volontairemēt comme l'architecte bastist la maison. Sans doute il l'a fait comme par art, & non par aucune cōtrainte. Car si l'estre de Dieu est vne mesme chose avec son intelligēce & sa volonté, certainement sa volonté & son intelligēce sont les moyens de la creation: & aussi tost qu'il a voulu, aussi tost il a produit ce que bō lui a semblé. D'auantage, puis que l'estre du monde est hors de l'estre de dieu, & de nature différente à la sienne, il doit auoir esté produit, comme toutes autres choses faites par art, qui sont

semblablement differentes à la nature de l'arti-
 san, & luy est leur essence estragere. Parquoy le
 mode, c'est vne artificielle besogne de dieu pro-
 duite par art, comme vn palais ou vne maison: *Comparai-
son de Dieu;*
 & de mesme que l'ouurier forme volontaire- *Et d'un ar-
tisen.*
 ment son ouurage, non contraint par aucune
 necessité naturelle, de mesme dieu a produit le
 monde; nō naturellemēt, ains artificiellement:
 Et comme l'artisan a la forme, l'image & l'idee *Dieu est un
estre engē-
drant.*
 du bastiment en sa ceruelle auant qu'il le pro-
 duise, ainsi l'estre engendrant, c'est à dire dieu
 entendant & voulant engendrer le monde,
 auoit necessairement en soy son idee & sa for-
 me, autrement il eust esté impossible de le pro-
 duire. Or parce que nous auons monsté que *L'idee du
mode estoit
en Dieu e-
ternellemēt*
 Dieu ne peut rien receuoir d'autrui, la forme
 donc & l'idee du monde estoit en luy de toute
 eternité. Et si le monde est en Dieu, & que l'es-
 tre de Dieu soit tres-simple, tres-vn, l'estre du
 monde qui est en luy, est donc luy-mesme, &
 vne mesme chose avec son estre. Et d'autant q̃
 Dieu est plus parfait & plus digne que l'estre
 du monde qui a esté produit de neant, d'autant
 est plus excellent & plus noble sans comparai-
 son le mode, en l'essēce de Dieu, où il est eter-
 nel, esloigné de tout non estre, qu'il n'est en sa
 propre essence & particuliere nature. Au reste
 l'ouurier à besoin de matiere, en laquelle il met
 te la forme de son ouurage: mais Dieu fait tout
 de neant, & sauf luy toute chose a esté par son *Dieu n'a
besoin de
nature.*
 moyen engendree du non estre. Tout ainsi que
 le maçon peut produire vne infinité de mai-
 sons par la maison qu'il a en son imagination

Dieu a créé le monde sans peine. sans que celle-là se diminuë: ainsi Dieu peut faire vn million de mondes, par le moyen & sans l'interest de celuy qui est en son intelligence, veu mesmemēt que de riē il produit toutes choses. Attendu qu'il engendre par la seule volōté, il a crée ce monde sans peine, sans ennuy & sās trauail: & comme l'artisan, selon le besoin de la maison la bastist en la meilleure maniere qu'il peut, de mesme Dieu a estably ce mōde parfait en toutes ses commoditez, de façon qu'il n'y peut estre adiousté ny diminué aucune chose, car il n'y a faute de rien, ny rien de superflu. Or

L'assistance de Dieu est necefaire a la cōseruation des choses. d'autāt que l'ouurier ne fournist point de matiere, & luy donne seulement la façon & la forme, sa continuelle presence ne fait nul besoin a maintenir & conseruer son ouurage. Il est tout autrement du monde à l'endroit de son createur. Car Dieu ayantourny & de matiere & de forme, & les ayant produites du rien, son assistance fait incessamment besoin à la conseruation de son bastiment qui ne peut sans elle subsister vne seule minute, & qui tout soudain reuiendroit a rien, d'oū il est party, s'il auoit esloigné l'œil de son facteur. Voila pourquoy il est necefaire que toute l'essence de Dieu soit infuse en tout l'estre du monde, non enclose pourtant, car elle s'estend au delà. Ainsi ce grand maistre ouurier ni endormy ni nonchalant, porte sans cesse, enferme & soustient en sa main, sans peine & par la seule volōté ceste machine, son bel ouurage: mais biē que sa pres-

Dieu peut se faire & abandonner sence ne puisse pas manquer au monde, d'autant que son estre est tout par tout, si estce que

parce que ce n'est pas par contrainte ou par necessité naturelle, qu'il le maintient, ains par sa simple volonté: il est en luy, quand il luy plaira de le perdre, destruire & aneantir, comme fait du neant. Dauantage si Dieu, ce parfaict ouurier, maintient continuellement & conserue ce monde, il le bastist aussi par consequent & engendre continuellement, tout ainsi que le Soleil ses rayons qu'il fait & refait si dru, qu'il en continue la lumiere: autrement nous en serions incontinent priuez, comme nous essayons la nuit en son absence. Le monde donc finiroit sans doute, s'il n'estoit regeneré incessamment & maintenu par son creteur.

*le monde,
quand bon
luy semble.*

*Que Dieu a engendré le monde sans besoin
qu'il en eust.*

CHAP. XVIII.

IL est indubitable que Dieu est luy-mesme son estre, entier & infiny, repoussant de soy tout non estre. C'est luy qui a basti le monde, volontairement & non naturellement, autrement il s'ensuiuroit que ceste essence parfaite auroit eu besoin de l'estre engendré du neant, ce qui est absurde & impossible. Car comment pourroit-il aduenir que ce grand estre, qui est Dieu tres-parfaict, tres-eternel & tres-accomply, eust affaire de cest autre estre engendré, & fait du non estre? croyons donc certainement que Dieu l'a créé, sans nul besoin qu'il en eust.

*Dieu n'a
uoit besoin
du monde.*

*Que le monde n'a point esté de toute eternité,
ains que Dieu l'a produit de nouveau.*

CHA P. XIX.

*Dieu a creé
le monde.
pour mon-
strer sa
bon té.*

*Le monde
n'est eter-
nel.*

DE ce que nous auōs dit de l'estre premier, & de l'estre secōd, de leurs differences, & de la creation du monde, nous auōs assez veri-
fié qu'il n'y a en Dieu nulle defaillāce, & qu'il
seroit impossible & entierement contraire à sa
perfectiō, qu'il eust créé cest vniuers pour quel
que siē besoin, ou par quelque cōtrainte: Mais
il faut plustost croire que ç'a esté pour faire co-
gnoistre sa bonté, la liberalité & la differēce de
son estre à l'autre: aussi a-il esté produit de nou-
veau, & nō de toute eternité: Car s'il estoit au-
tremēt, & que Dieu ne deuançast point le mō-
de en duree, en cela se troueroit egalité entre
eux, & par consequent nous tirerions que dieu
ne se seroit peu passer du monde, ni estre sās sa
compagnie: & par mesme moyen, que naturel-
lemēt & par necessité le mōde auroit esté pro-
duit, non par vnelibre & simple volōté: qui est
chose merueilleusemēt cōtraire à la grādeur &
excellence de Dieu. Là où si nous prenōs qu'il
ait aduātage en duree, & que de nouveau il ait
fait le mōde, nous concludrōs tout le cōtraire,
manifestērōs tousiours pl⁹ l'excellēce & la per-
fection de sa puissance, & verrōs qu'il n'a point
créé le monde contre son hōneur, & qu'il l'a
créé volontairement. Aussi, est-il vray-sembla-
ble d'vne merueilleuse aparēce, que le produi-
sant luy-mesme, ill'a produit de la façon qui

estoit la plus cōuenable & auātageuse à sa gloire & à sa grādeur, ayant aussi esgard aux cōmoditez de sa creature, & qu'il luy a dōné vne forme nullement repugnante à son excellēce, diuine, propre aussi & reuenāte à l'vsage du bastiment qu'il construisoit. Le mōde n'est dōc pas eternal, autrement il auroit esté produit au preiudice de l'honneur de son createur. Et si pour auoir dieu fait ce nouuel ouurage, il ne faut pas pēser qu'aucune nouveauté ou volōté nouuelle, luy soit suruenue, ains est à croire que de toute eternité il auoit en ses saintes resolutiōs desseigné de creer cest estre, corporel, esloigné du sien cōme fait du nō estre: & desseigné de produire le mōde en la maniere qui plus pourroit manifester, & faire luyre la diuinité & la grandeur de sō essence, & la differēce, qui est entre elle, & celle qui a esté produite: desseigné aussi à ceste cause que sō essence passeroit en duree, celle du mōde, duquel il auoit de tout temps assigné la generatiō à l'heure qu'elle a esté faite.

Que Dieu a créé le monde pour soy.

CHAP. XX.

INdubitablemēt Dieu a produit le mōde de neāt, & par art cōme vn artisā sa besongne. Or si l'artisā ne dresse nul ouurage sās viser par son intētiō à quelque fin, & à quelque cause: de mesme Dieu ce grand ouurier, produisant le monde, a eū certain emēt quelque but proposé à son entreprinse: & n'y ayant riē lors en l'univers que luy seul, il s'esuit qu'il n'a peu croer le

*Dieu a creé
le monde à
quelque fin*

monde pour autre chose que pour soy. D'auantage il est impossible qu'il l'eust créé pour neât & pour le non estre: c'est dōc pour l'estre: ainsi pour soy-mesme, qui est estre luy seul. Et bien que le second estre, attendu qu'il a esté créé, n'ait pas dés tousiours esté pour le premier, qui est sans commencement, si est-ce que puis qu'il n'y a que deux estres, il faut, que l'un soit faicte pour l'autre. Mais si, comme nous auons dit, Dieu n'auoit nul besoin du mode, à quoy faire l'a-il engendré pour soy? Il nous faut respōdre, qu'il ne l'a pas engendré pour affaire qu'il en eüst, ains pour se donner par communicatiō à vn autre estre hors de soy, luy qui est tres-parfait, tres-incorruptible, & communicable à autrui, sans aucune diminution sienne. Parquoy il a produit de rien vn estre nouveau, afin que cest estre créé participast au sien eternal. Non que l'un estre se change en l'autre, (car cela est impossible:) mais l'estre produits vnist à l'autre qui est immuable, & se parfait en luy. Ainsi se demonstre la merueilleuse liberalité de Dieu en deux façons enuers le second estre, & pour l'auoir créé, & pour l'auoir voulu produire, participant à son tres-excellent & tresbon estre, sans que de sa part il eust besoin de sa production, ni communication. Des circonstances de ces deux estres nous pouuons conclurre, que l'un, comme estant engendré & fait du neât, a esté créé & ordōné pour l'autre souuerain, qui est Dieu: & que Dieu comme tres-diuin & tres-eternel est l'accomplissement, la fin & la perfection de l'estre second & engendré.

*Pourquoy
Dieu a créé
le monde
pour soy,
qui n'en a-
uoit que
faire.*

*Comment le monde est attaché à Dieu
par triple respect.*

CHAP. XXI.

EN toute chose faite par art, il y a triple respect: le premier, de l'ouurier, cōme de la cause efficiēte. Le secōd, de l'image & similitude de l'ouurage, que l'artizan tiēt en son entendemēt comme de cause exemplaire. Le tiers, de la fin pour laquelle il l'a produict, comme de cause finale: par ainsi l'estre du monde, ayant esté en maniere d'art, basti par Dieu, il faut necessairement qu'il regarde son facteur par triple cōsideration, comme cause efficiēte, cause exemplaire, & cause finale: il n'y a en luy nul respect de cause materielle, parce qu'il est fait de neāt: ainsi l'estre du monde, en toutes façons ne regarde que Dieu, aussi est-il tout de Dieu, selon Dieu, & a cause de Dieu: Dieu l'a produit de soy, selon soy, & pour l'amour de soy.

Triple respect est es choses artistielles.

Comparaison des deux estres au deux non estres.

CHAP. XXII.

Comme nous auons dit qu'il y a realemēt deux estres en c'est vniuers, l'vn eternal, l'autre nouueau: & q̄ tout estre a pour son cōtraire obiect le nō estre: ainsi nous faut-il trouuer à present deux nō estres & deux neāts, qui leur respondent vis a vis, pour les opposer, l'vn au premier estre, l'autre au second. Considerōs donc diligemment comme ces estres diuers se portent differemment, chacun enuers son non

Estre a pour son contraire le non estre.

estre contraire: nous trouuerōs aussi en quelle diuersité les non estres dissemblables entr'eux, respondent à leurs estres opposez. I'ay mōstré cōme l'estre eternal precede le non estre, & le rien qui luy est opposite, cōme il est en possession de primauté, repoussant infinimēt son cōtraire, & par consequent s'estendāt sans mesure, & occupāt tout lieu, comme premier logé.

*Non estre
n'a aucune
place en
l'estre.*

Or de tout cela, il s'ensuit qu'il faut que le non estre n'ait en l'estre nulle place, tout ainsi qu'il en fust aduenū, si le nō estre eust gaigné le rāg: car s'allōgeāt & s'espandāt par tout, il eust osté entierement a l'estre le moyen de trouuer place, & de trouuer origine: car le nō estre n'eust eu garde de l'engendrer. Mais d'autant que l'estre passe deuāt, & que nulle chose n'engēdre son cōtraire, il a, nō qu'égēdré, le nō estre, mais repoullé & destruit de toute sa puissance: de façō qu'il a luy-mesme en soy, de soy, par soy, & de sa nature l'estre, & tout ce qui est cōtraire au nō estre; veu que si quelque chose luy defailloit, qui peust paruenir a estre quelq iour, elle ne seroit pas encore: ainsi riē se trouueroit en luy: ce qui est impossible. Parquoy l'estre est necessairemēt premier, eternal, tres-simple, tres-actuel tres-parfait, tres-vn, tres-immuable: infiny, ne dependāt de persōne. Car ce sōt la toutes les qualitez de l'estre: & cest estre la nō l'appellōs Dieu, auquel nulle imaginatiō ne pourroit songer nul opposite cōtraire: aussi a-il toute authorité & tout cōmandement sur le nō estre, en quoy consiste la souueraine puissance.

*Qualitez de
l'estre.*

*La comparaison de l'estre du monde avec son
non estre contraire.*

CHAP. XXIII.

IL nous reste de voir à present, cōment l'estre du mōde se porte à l'endroit dunō estre, qui luy est cōtraire. Il est euidēt que c'est tout au rebours du premier estre, car ce nō estre precede d'anciēneté l'estre du mōde: nō celui que nous disions tātost loger en l'imaginatiō de son createur (veu que celuy-là ne peut auoir nul non estre auant lui) mais celuy qui est propre au mōde & selō sa nature, lequel a vn particulier rien qui luy est opposé & cōtraire. Or ce rien a sans doute pour le respect de l'estre propre du monde la primauté & l'anciēneté pour soy: de façō que le monde n'eust iamaïs eu essence, ni ne se fust desuelopé du neāt, où il estoit, veu que c'est son contraire, si Dieu, qui a tout cōmandemēt sur le non estre, ne l'en eust retiré & deliuré par sa puisſance absolue: & y retōberoit à toute heure, tāt il luy est de sa nature en bute & en prise, si dieu par sa main toute puisſante, ne l'en cōseruoit & gardoit continuellemēt. Mais par ce que le rien n'a nul moyē de resister a ceste premiere essence diuine, luy estant subiet de tout point, elle ordonne & fait de luy comme il luy plaist: voire de luy elle a produit vne essence corporelle par sa simple volōté, & sans difficulté: d'autant qu'il n'y a pas eu de resistēce. Nous comprenons de là, que ce n'est rien que du mōde s'il est cōparé à son createur: & cognoissons de *le monde tend à riē.* *Ce n'est rien du monde au regard de Dieu.* deormais nostre Dieu tout puissant, eternal, in-

finy & inmuable, qui a crée le mōde de neant,
& nous aussi qui en sommes la principale par-
tie. D'où il y a bien de quoy nous esioiir & glo-
rifier, pour nous sçauoir estre produits par les
mains d'un si excellent & si puissant ouurier,
qui de rien a peu bastir vne si belle & si noble
creature, que nous ne sommes.

Cōparaison de deux estres au Soleil & à la Lune.

CHAP. XXIII.

*La Lune
n'a aucune
lumiere
de soy.*

CEs premier & second estre ressemblent en
beaucoup de sortes au soleil & a la lune,
Car tout ainsi que la Lune n'a aucune lumiere
de soy, ains l'emprunte toute du Soleil ; ainsi le
monde n'a aucune essence, que celle qui luy est
departie par le grand & eternal estre : & come
le soleil a la clarté continuelle en soy sans que
autre creature la luy fournisse, ainsi a Dieu de
soy-mesme son estre perpetuel qu'il n'a receu
de personne. Et tout ainsi que par ce peu de lu-
miere que nous auōs la nuit, nous imaginōs la
lumiere du soleil qui est esloigné de nous : de
mesme par l'estre du mōde que nous cognois-
sons, nous argumētōs l'estre de Dieu qui nous
est caché. D'auantage comme la clarté de la
Lune se perd & s'esuanoiiist en la presence du
Soleil, ainsi s'obscurcit l'estre du monde assorti
à l'estre de Dieu : & plus nous l'en approchons
plus il s'appetisse : là où si nous le cōsiderōs tout
à part soy, il nous semble grand & merueilleux,
comme la lune esclaire largement lors qu'elle
est esloignee du Soleil. Ces deux estres seruent

donc comme de deux lumieres à nostre entendement: l'une eternelle & perpetuelle, qui est Dieu: l'autre creëe & nouvelle, qui est le monde: & les rayons de celle cy sont les creatures.

*Les creatures
sont les
rayons de
l'estre du
monde.*

Or pour la foiblesse & petitesse de la lumiere creëe, nous la pouuons à nostre aise, & sans dommage de nostre veüe, cōtempler, tout ainsi que nous faisons la lumiere de la Lune: Mais la cōsequence de celle-cy nous meine à la contēplation de Dieu, cōme de la brillante & vehēte clarté du soleil, de laquelle, comme nos yeux esbloüis, ne peuent supporter la lueur extreme: ainsi empeschez par la tēdresse des yeux de nos entēdemens, de pouuoir pendāt que nous sommes çà bas, contempler vis à vis & de droit fil l'esclairante & lumineuse grandeur de l'estre de Dieu, il faut que l'estre du mōde nous serue de passage & de moien par où nous puissions conduire & pousser nostre veüe iusques à ce grand & resplendissant miroir, de l'essence de Dieu, & comme d'un ombre, au trauers de laquelle ainsi que nous faisons regardans le soleil nous montions iusques à la haute & diuine consideration de nostre createur. Voilā la double nature des deux estres, & des deux non estres despechee.

Le viure fait d' soy un second ordre.

CHAP. XXV.

AYant par la grace de Dieu traité suffisamment de l'estre, fondemēt de tout le reste, il nous faut ores poursuiure à parler du viure. Il

*Tout ce qui est certain que tout ainsi quel'estre se rapporte
Sic, ne sent à la vie, ainsi se rapporte la vie au sens & à l'in-
pas. telligence: & comme l'estre se trouue en certai-
nes creatures sans les autres trois, & à ceste cau-
se fait le premier ordre des choses, ainsi pouuôs
nous trouuer le viure à part du sentir & de l'en-
tendre: mais nō pas au rebours. Car tout ce qui
a sentimēt, à vie: & tout ce qui a vie, n'a pas sen-
timent: ainsi des autres. Voila cōment le viure
né peut pas estre sans l'estre, mais ouy bien sans
les subsequens: ainsi fait-il vn secōd ordre plus
noble que le premier, d'autāt qu'il vaut mieux
auoir ces deux qualités que l'vne d'elles seule.*

Le viure se preuue en Dieu de deux façons.

CHAP. XXVI.

*Deux ma-
nieres de
prouuer le
viure estre
en Dieu.*

COMME nous auons considéré l'estre en Dieu à part des autres qualités, cōsiderons tout de mesme en luy, le viure sans intelligēce & sās le sentimēt. Or y a-il deux manieres pour prouuer le viure estre en dieu. La premiere, par la vie, que nous voyons tres-manifestement auoir esté donnée par luy au monde, & aux autres creatures, qui nous contraint à conclurre necessairement qu'il en adonc vne autre luy-mesme, comme par semblable argument nous prouuôs tantost son essence. La seconde se prend par la consequence de son estre, que nous auons depeint, infinimēt garny de toutes choses, qui appartiennent à vne essence parfaite & de tout ce qui est entieremēt contraire au non estre. Car cela presuppōsé, il s'ensuit que le

viure, qui est vn des accidens qui embellissent
 l'estre, est necessairement en Dieu: & par mes-
 me raison y sont aussi, le sens, & l'intelligence:
 voire, & la puissance, la volonté, la bonté, la ve-
 rité, & toutes autres telles choses: de façon que
 quand nous disons que Dieu vit, qu'il entend,
 qu'il peut, nous ne disons non plus, que si nous
 disions, qu'il est simplement: ce qui ne se peut
 accommoder aux creatures qui ont ces quali-
 tez diuisees les vnes des autres.

*Viure est
 vn des or-
 nemens de
 l'estre.*

*Tout ce qui est l'estre de Dieu conuient
 aussi à son viure.*

CHAP. XXVII.

Mais par ce qu'il semble qu'il s'õne vn peu
 plus dignement, quãd nous accouplons
 beaucoup de qualitez en Dieu, & que nous di-
 sons qu'il est viuãt, bon, iuste, fort, & veritable;
 que quand nuẽment nous disons qu'il est: c'est
 raison que no^s parliõs de chaque qualité l'vne
 apres l'autre. Il est vray qu'attendu que l'estre
 de Dieu comprend sous soy toutes autres cho-
 ses qui sont en luy, nous sommes contrains de
 suyure mesme train & mesme façon en tout le
 reste, que nous auons tenu parlãt de son essen-
 ce, & comme nous disions que l'estre de Dieu
 est eternal & tres-simple, non receu de person-
 ne, ni du non estre: ainsi nous faut-il dire que
 le viure est eternal, tres-simple, nõ receu de per-
 sonne, ni du non viure. Et comme son estre est
 mesme chose que luy & lui son estre, tout ainsi
 le viure de Dieu c'est Dieu mesme, & Dieu est

*Le viure de
 Dieu, c'est
 Dieu mes-
 me.*

la vie, & n'est autre chose que vie. D'auantage comme en toutes autre choses qui ont essence nous pouuons entendre le non estre sauf en Dieu, & que son estre est extrémement esloigné du non estre: & comme nous disions aussi que l'estre de Dieu est infini, immuable, tres-actuel & tres-parfait: de mesmes nous le faut il penser du viure, car ce qui sert à l'un, sert aussi à l'autre.

*Generale doctrine de l'estre & du viure,
qui sert aussi aux autres.*

CHAP. XXVIII.

*L'estre se
compare en
deux sortes
au non estre.*

*Estre nega-
tif.*

*Estre pri-
uatif.*

ENCORE que ce que nous auons dit de l'estre de Dieu, conuienne necessairement à toutes les autres qualités qui sont en luy, toutesfois afin que nous puissions considerer l'une sans l'autre, & auoir particuliere notice de chacune, il nous faut tenir vne regle generale & commune, qui nous serue à cela. Accommodon-la d'oc premierement à l'estre, par ce que de la par mesme moyē nous nous en pourrōs seruir aux autres. L'estre se doit comparer en deux manieres avecque le non estre. Car il nous faut considerer doublement le non estre: l'un qui aille deuant l'estre, & celuy-la nous le pouuōs appeller negatif, aussi est-ce le rien tres-parfait: l'autre, qui suiue souuent & soit apres l'estre, nous dirons cestuy-cy priuatif ou corruptif. Or si comme nous auons desia prouué, il y a tel estre, qui n'a iamais eu le non estre auant soy: il s'ensuit aussi qu'il n'en peut auoir apres: ainsi
deschargé

Dechargé du non estre negatif & priuatif, il est
 certainement eternal : & cest estre là cest Dieu.
 L'autre estre, comme celuy du monde, qui a eu
 le non estre auant soy, peut aussi auoir celuy qui
 vient apres : & comme il est party du non estre,
 il y peut aussi retourner. Cest estre là est logé
 entre le non estre negatif & priuatif. Ce que
 nous auons dit de l'estre, nous le pouuons dire
 du viure & des autres qualitez ; & faire deux nō
 viures, l'vn precedent, l'autre subsequēt : & puis
 nous enquerir lequel a esté plus ancien, le viure,
 ou le non viure. Mais puis que nous auons gai-
 gné dés tantost, que si le non viure estoit plus
 ancien d'autāt qu'il auroit occupé toute la pla-
 ce, & qu'il n'auroit iamais engēdré le viure son
 contraire : il seroit consequent par necessité que
 le viure n'eust iamais esté : ainsi puis qu'il est a-
 uant le nō viure, voire qu'il est tres-pur, & tres-
 parfait ; espandu en tout lieu, chassant infin-
 iment le non viure, & le priuant entierement de
 place : & non le non viure negatif, seulement,
 mais aussi le priuatif & corruptif, que nous nō-
 mons la mort. Ce viure là c'est Dieu, en la na-
 ture duquel on ne peut considerer nul auant &
 nul apres, ny imaginer le non viure ou prece-
 dent ou subsequēt. Il est seul sans commence-
 ment & sans fin : seul immortal de soy mesme,
 & seul ioüissant d'une vie incapable d'accrois-
 sance, de diminution & de changement : & cō-
 me nous auons monstré que l'estre du monde
 est de toute eternité en l'essence de Dieu, ainsi
 puis qu'il est tout vie, que viure c'est luy, il

Deux *vi-*
 ures.

Le *viure*
 est plus an-
 cien que le
 non viure.

s'ensuit, que tout ce qui est créé, est viuant en Dieu, & qu'en luy rien ne meurt. D'auantage, puis que Dieu seul est la vraye vie, sans doute l'autre vie qui a esté produite, a esté produite,

Dieu est la par luy du non viure : voire que si elle n'estoit
vraye Vie. maintenuë continuellemēt par luy, elle retom-

beroit incontinant, quāt à sa nature, au non viure & à la mort. Mais Dieu, qui a toute puissance, toute authorité & tout commendemēt sur le non viure & sur le mourir, peut arracher du non viure pour mettre en vie tout ce que bon luy semble sans empeschement, & sans re-

*Dieu cōser-
ue les vius
en vie.*

sistence : & par sa seule volonté, comme souverain maistre de la vie & de la mort, rendre le viure à la Creature morte. Voila comment (tout ainsi comme nous auons fait tantost de l'estre) nous auons trouué certainemēt deux viures en nature : l'un occulte, l'autre manifeste : l'un eternal, l'autre nouueau & créé du non viure : Ainsi homme recognois ton createur, Seigneur immortel de la mort & de la vie, qui est l'eternité luy-mesme, qui t'a donné la vie que tu as du non viure. & qui par sa main toute-puissante te garde de rechoir au ne viure pas & au mourir.

Du sentiment qui fait le troisieme degré.

CHAP. XXIX.

A Presauoir traitté de l'estre & du viure, il no⁹ faut pareillemēt dire du sentimēt, qui fait en nature vn troisieme degré, car l'estre & le viure peuent estre sans luy, & luy sans l'intelligence. Tout ainsi donc qu'il y a deux e-

Pres & deux viures, l'un occulte, l'autre manifeste, de mesme y a-il double sens : & par celuy *Deux sens,*
 que nous descouurons en toutes les creatures, *l'un en*
 nous argumentôs qu'il en y a vn autre en Dieu *Dieu, l'autre*
 qui leur a donné : & le concluons aussi d'autant *est des crea-*
 que le sentiment rend l'estre plus accom- *tures.*
 pply. Il est donc necessairement en Dieu, autrement il y auroit quelque non estre meslé avecques son essence, & son essence ne cōprendroit pas en soy toutes choses, & si seroit priuee de *Dieu est sē*
 quelque qualité contraire au non estre, ce que *sentir.*
 nous auons monsté estre impossible. Et outre comme nous auons dit que Dieu est son estre, & son viure, ainsi est-il son sentir: car le viure & le sentir sont en luy-mesme chose que son estre: ainsi il est tout veü & tout ouye: non qu'il ayt en luy ce mesme sentiment que nous auôs, mais *Double sen-*
 vn autre bien plus excellent & plus parfait, cō- *tir, negatif*
 uenable & respōdant à sa diuinité. Ce que nous *Es priuatif.*
 venons aussi de dire du viure, & du non viure, qui est auant negatif, & de celuy qui viêt apres, priuatif. Cela en mesme façon se doit accommoder au sentir : & puis que le sens qui est en Dieu est necessairement auant le non sentir negatif, il est euident qu'il ne peut iamais tomber au non sentir second, ny estre insensible. Le sens est donc eternal en luy, & tout autre sens a esté produit par luy du non sentir, & y peut re- *Les choses*
 choir, s'il n'est maintenu par Dieu, qui seul ne *sensitives*
 peut estre insensible : & tout ainsi que tout ce *sont en*
 qui vit, vit en luy, ainsi toutes les choses qui ont *sorte*
 sentiment, oyent, touchent, voyent goustent *par Dieu.*
 & flairēt par luy: somme tout ce que nous auôs

dit de son estre doit aussi estre accommodé a son sentir.

De l'intelligence.

CHAP. XXX.

*Intelligence premier
ornement
de l'estre.*

D'Autant que l'intelligence fait la dernière marche en nostre eschelle de nature, & par consequent que c'est la plus parfaite : il nous en faut dire vn peu plus largement, que du viure & du s'ir. Puis que tous les quatre degrez desquels nous auons parlé, ont esté par Dieu creéz du non estre, il est nécessaire que le createur les eust tous quatre en soy : ainsi auoit-il l'intelligence, qui est la principale & plus noble partie de toutes. D'auantage aussi puis que c'est le premier ornement de l'estre, il ne peut de faillir en la tres-parfaite essence de Dieu. Et si, puis que ceste essence est tres-simple & sans meslange, il s'ensuit qu'elle & l'intelligence ne sont qu'vn en Dieu, parquoy toutes les qualitez que nous auons monstré appartenir à l'estre, conuiennent aussi à l'entendre. Voilà pourquoy nous ne reprendrons pas la peine de les prouuer de nouueau, ains de les luy accommoder seulement par ordre. Comme l'estre qui est en Dieu, n'a esté receu par luy, ny de soy-mesme, ni d'autrui, qu'il est auant toutes choses, qu'il est tres-simple, tres-indiuisible, & tres-vn, ainsi l'est son entendre : & tout ainsi que Dieu est son estre, ainsi est-il son intelligence, & toute intelligence, & l'intelligence est Dieu : & comme l'estre de Dieu est esloigné du non estre, con-

*L'entendre
de Dieu est
tres-sim-
ple.*

*Excellence
de l'intelli-
gence de
Dieu.*

me il le repousse infiniment, comme il ne l'a ny
deuant ni apres soy, d'autant qu'il est premier:
ainsi l'entendre de Dieu comme premier aussi,
& estant mesme chose avecques l'estre, est esloi-
gné d'une extreme distance du n'entendre pas,
il ne peut receuoir auant soy ny le non enten-
dre negatif qui est rien, ny apres soy le non en-
tendre priuatif, qui est ignorer: aussi est l'intelli-
gence de Dieu immuable, eternelle, infinie, &
sans mesure, qui ne se peut amoindrir ny re-
strindre par l'ignorance d'aucune chose, con-
tenât en soy tout ce qui sert & appartient à l'en-
tendre, comme nous auons dit de l'estre. En ou-
tre, elle n'est en nulle façon par puissance, ains
actuellement & en effet, tout par tout, & en
toutes choses: elle ne se manie pas d'une chose a
autre: rien ne luy est ne futur ne passé, ains tout
present, de toute eternité, de mesmes que nous
disions de l'estre: & tout ainsi que Dieu pour
maintenir son essence n'a besoin du secours
d'autrui, non plus n'en a-il besoin pour enten-
dre: car comme il est de soy-mesme, il entend
aussi de soy-mesme. D'auantage, d'autant que
l'essence de dieu est vne mesme chose avecques
son entendre, & que ceste essence est infinie en
toute proportion, contenant en soy non seule-
ment le monde & toutes les choses qui ont es-
sence, mais encore toutes celles qui en pour-
roient auoir: il s'ensuit, que l'intelligence de
Dieu est aussi incomprehensible & infinie, &
qu'elle contemplant ce grand estre, comme vn
miroir vniuersel, contemple par mesme moyen
& conçoit la perfectiō, l'immortalité & la tou-

*Entendre ne-
gatif &
priuatif.*

*Dieu n'a
soin d'au-
truy pour
entendre.*

*Dieu com-
teplant son
estre y sont
tout com-
me en un
miroir.*

te puissance, ce qui a esté, ce qui est, ce qui sera, & ce qui pourroit estre. L'ordre & la nature de ses creatures, les quatre premiers genres, leurs especes, & leurs indiuidus luy sont en vn instant representez, avec l'infinité des figures triangulaires, quadrangles: rōdes, & autres, & l'infinité des nombres, elle y voit & compte actuellemēt & tout en vn coup, les gouttes de la mer Oceane, & la graue de ses riues, les estoilles, les iours, les heures & les minuttes, elle y list & sçait ce que la terre cache dans ses entrailles, ce qu'elle decouure: les pierres, les herbes, les arbres, les fueilles, les grains, les oyseaux, les poissons, les imaginations, les intentions, les souhaits, les faits, & les paroles de tout autant d'hommes qui ont esté, qui serōt, & qui pourroient estre. Voila quelle est l'intelligence de nostre createur, & cōme sa sapiēce est infinie. Ainsi ce n'est pas merueille si toutes les choses de ce monde ne sont rien enuers luy. Encore pouuons nous, comme nous auons fait des autres, comparer l'entendre de Dieu avecques vn double nō entendre: l'vn negatif, l'autre priuatif, que nous appellons ignorance: & renir pour certain que puis qu'il est plus ancien que le non entendre, il ne peut retomber au non entendre priuatif. Toutes autres choses comme ayans prins d'autrui leur intelligēce, ne la peuuent auoir entiere, non plus que l'entier estre, & non mesuree & limitee, de façon qu'elle ne peut comprēdre l'infinité ensemble, ains successiuement. Et veu que l'entendre des creatures a prins son origine du non entendre, tout ainsi que leur estre du nō

*Ignorance
entendre
preseruatif.
Toutes les
intelligēces
sont impar-
faites, ex-
cepté celle
de Dieu.*

estre, il retomberoit naturellement en l'ignorance, s'il n'estoit maintenu par Dieu, qui est toute intelligence. Aussi cōme nous disons que Dieu a toute puissance sur le non estre, d'autant qu'il est le mesme estre: & sur le non viure, comme estant luy-mesme la vie: & sur le non sentir, cōme estant tout sens: De mesme l'a-il sur le non entendre & sur l'ignorance, par ce que Dieu c'est mesme chose que science & intelligence. C'est donc à luy à faire quand il luy plaist de bastir du non estre & du nō entēdre l'estre & l'intelligence, & d'engendrer le sçauoir de l'ignorance.

Dieu & son intelligence sont un.

Regle generale pour tout ce qui a esté dit par cy deuant.

CHAP. XXXI.

LOge on en cest endroit vne regle generale, qui serue & à ce qui a esté dit par cy deuant, & à ce qui se dira par cy apres. Tout ainsi qu'en Dieu estre est mesme chose que viure, que sentir, & qu'entendre, qu'estre tresbon, tres-veritable, tres-iuste, & trespuissant: de mesme au contraire, en luy le non estre, c'est mesme chose que le non viure, le non entēdre, le n'estre pas bon, & ainsi des autres. Parquoy quiconque dit que Dieu ne vit pas, que Dieu n'entēd pas, qu'il n'est pas bon, qu'il n'est pas veritable, qu'il n'est pas iuste, ou qu'il ne peut pas quelque chose, il dit que dieu n'est pas. Et d'autāt qu'il est impossible qu'il n'est pas de Dieu, d'autant est-il impossible qu'il ne viue, qu'il ne sente, qu'il n'entende pas, qu'il ne soit bon, iuste, veritable, & tout

puissant: car comme il dechasse de soy tout non estre, toute ignorance, toute impuissance, aussi repousse. il l'iniquité, le mensonge & l'iniustice.

Par l'intelligence, il se verifie que Dieu n'est pas chose corporelle.

CHAP. XXXII.

l'intelligence actiō incorporelle

D'Autant que nous auons verifié que l'intelligence est en dieu mesme chose que son estre, & qu'en elle consiste la supreme & parfaite essence, il nous reste à croire, qu'elle tire & renga à soy tout le reste, à sçauoir l'estre, le viure, & le sentir, & qu'elle les accommode à sa façon & à sa nature: parquoy l'essence de dieu est toute intellectuelle & spirituelle, & semblablement sa vie, ses sens, & tout ce qui est en luy. D'autant aussi que son estre est tres-simple, sans pieces, & subsistant par soy-mesme, il est tres-purement & tres-parfaitement intellectuel, & spirituel, & par consequent n'est pas corporel. Ce que ie prouue par la quatriesme marche de nostre eschelle. Car l'intelligence n'est pas actiō corporelle, ni ne se fait avecques le corps.

Cela mesme se preuue par son viure & par son sentir.

CHAP. XXXIII.

A Vsi n'est-ce pas chose corporelle le viure, ni le sentir; car encore que l'une & l'autre de ces qualitez se voyent ioinctes au corps, elles

n'y font pas pourtant attachées par quelque necessité de la nature, ains distinctes & séparées: *Le corps ne voit ni ne sent de soy-mesme.* tefmoin ce grand nombre de corps qui n'ont ne vie ne sentiment, desquels nous auons monstré estre composé le premier ordre de nostre eschelle. D'auantage, le corps ne vit ni ne sent de soy-mesme, ains le viure & le sentir, sont pieces, qui luy sont adioustées, & qui s'en peuuent esloigner. Les arbres demeurent corps, encore apres qu'on leur a osté la vie: si font bien les animaux, apres auoir perdu le sentir & le viure: ce sont donc choses differentes. Or d'autant qu'en Dieu il n'y a nulle conionction & nul meslange, que sa vie est plaine d'une tres-parfaite simplicité, il s'ensuit qu'il est d'une nature tres-spirituelle, n'ayant rien de corporel en soy.

En Dieu n'y a conionction ny meslange.

*Que de toutes les creatures le seul homme
peut cognoistre Dieu.*

CHAP. XXXIII.

ET parce qu'il est tout intellectuel, nous n'y pouuons attaindre de nostre veüe corporelle, d'autant qu'il n'est capable ne de couleur, ne de figure: aussi n'est-il palpable, ny sensible à nul des sens, que nous auons communs avecques les bestes: car de la force de ces sens. là corporele, ne s'estend que iusques aux choses & qualitez, qui sont aussi corporelles. Ainsi la veüe sert à nous descouurir les couleurs, les figures & la lumiere: l'ouye à recevoir les sons qui se font en l'air: le fleurer les odeurs: le goustier, les saveurs: le toucher nous apprend le chaud & le

L'usage des sens.

*Dieu est
tout esprit.*

froid. Or d'autant que Dieu est tout esprit & tout ame, il ne peut estre compris ou apperceu que par l'intelligence. Voila comme de toutes les creatures, le seul homme peut paruenir à sa cognoissance, & luy a Dieu fait present de ceste grande & particuliere partie de l'entendement, afin qu'il le puisse recognoistre.

*Comme les choses spirituelles sont beaucoup plus
excellentes que les corporelles,*

CHAP. XXXV.

SIl'estre de Dieu est infiny & sans mesure, s'il comprend actuellemēt sous soy vne infinité d'essences, s'il est tout intellectuel, spirituel, & inuisible, & que toutes ces choses corporelles, visibles & sensibles, ayent esté engendrees par luy du non estre, & qu'elles soient finies & mesurees, comme nous auons desia arresté: il s'ensuit que les choses intellectuelles & spirituelles, comme estant infinies, surpassent sans mesure les sensibles & corporelles. Voila pourquoy ce Royaume inuisible n'est borné ni clos d'aucune mesure ou limite. Et puis que nostre entendement a esté basty, pour contempler les choses inuisibles, & le sens pour comprendre les corporelles: puis qu'aussi les choses sensibles sont le propre heritage de nos sens, & les intellectuelles sont la vraye possession de nostre entendement: il nous faut conclure que les biens de nos sens sont de nouveau creéz, muables, variables, mesurez & perissables: & ceux de l'entendement eternels, innumerables, infinis & immuables.

*L'entende-
ment est pour
contempler
les inuisi-
bles, le sens
pour les
corporelles.*

C H A P. XXXVI.

PVis que Dieu nous a dōné la liberté de vouloir à nostre poste & sans contrainte, c'est à dire le liberal arbitre, & que c'est vn si beau & si riche present, il s'ensuit qu'il l'a en soy. Nous pouuons aussi prouuer cecy par son essence intellectuelle: veu que par consequence necessaire le liberal arbitre se trouue tout par tout où est l'intelligence. Or d'autant que le vouloir de Dieu est auant toute autre volonté, il ne peut estre attaché, ne suiure aucun autre vouloir que le sien mesme: & tout ce qu'il veut il le veut de sa seule & propre affection: & par ce que son estre & sa volonté est vne mesme chose, & que son estre est tres-accomply, inuariable & eternal, n'ayant besoin de rien, comme nous auons prouué, sa volonté est donc aussi tres-parfaite, inmutable, eternelle & toute-puissante comme son estre. En outre attendu que son estre est premier, plus noble, meilleur & plus excellent que nulle autre chose, & que Dieu se cognoist premierement & son essence, il nous faut croire, qu'auant toutes autres choses, il veut son bien & la perfection de son estre: & par consequent que tout ce qu'il veut de surplus, il le veut a cause de soy: non qu'il en ait affaire, mais pour se communiquer aux autres hors de soy. S'il veut donc soy-mesme & son bien plus que nulle autre chose, il ne peut ni vouloir, ni faire rien qui luy soit contraire, ni ne peut vouloir n'estre pas: ainsi iouissant d'vn tresparfaict contentement.

Dieu iouïst ment & entier accomplissement de ses volōtez,
sans cesse il a vne aise continuel & nourrist en soy vne ioye
de parfait eternelle, infiniment esloignée de tristesse.
contente-
ment.

*Par l'intelligence de Dieu nous pouuons
 conclurre la grandeur & perfe-
 ction de son vouloir*

CHAP. XXXVII.

Nous auons conclud tantost que l'intelli-
 gence de dieu est actuellement infinie &
 incapable d'ignorāee. Or son vouloir & son en-
 tendement estant enluy vne mesme chose, com-
 me nous venons aussi de dire, il est impossible
 qu'il vaeillerien contre raison & contre, se sain
 iugement d'vn parfait entendement, duquel la
 premiere operation est de conceuoir le sens des
 mots, & des paroles. La seconde est de poiser
 par viue raison si la chose conceuē est vraye ou
 faulse, iuste ou iniuste, approuuant & affirmant
 ce qui est bon & veritable, nyant & reprouuant
 ce qui est au contraire. Voila les deuës naturel-
 les & necessaires operations de l'entendement,
 comme nous'dirons, ailleurs, lesquelles sont en
 Dieu reglees, & guydees par sa diuine raison.
 Ainsi il ne peut rien vouloir de desordonné ou
 d'inique, autrement il auroit vne volonte differ-
 rente de son intelligence: ce qui ne peut estre.
 Sa volonte est donc droicturiere, iuste, tres-or-
 dōnee & tres-reglee: mais reglee & ordōnee nō
 par autrui, ains par soy-mesme: Car c'est eille
 qui est la regle des regles, regle qui ne se peut
 rordre, biaiser ni desmētir. C'est la vraye & pre-

miere iustice, c'est la mesme verité, la mesme bonté & la mesme sapience. Parquoy il est impossible qu'elle face rien d'inique & sans ordre. Dieu de sa nature est impuissant de mal faire : & il ne peut rien vouloir faire qu'il ne le puisse faire, & encore qu'il permette, que le mal se face ce n'est pas toutesfois sans ordre: car il ordonne ce mal là à quelque bonne fin.

Dieu impuissant à mal faire.

Nulle volonté ne peut estre bonne, si elle ne s'accorde avec celle de Dieu.

CHAP. XXXVIII.

LA volonté de Dieu estant premiere & avant toutes choses, estant la regle & la iustice elle mesme, il ne peut estre rien de bon ni de iuste s'il ne luy est conforme: ainsi toute volonté escartee ou esloignée de celle de Dieu, est vicieuse & desordonnée, comme desuoyee de la pure & souveraine droicteure.

La volonté de Dieu est avant toutes choses.

Comment par le liberal arbitre de Dieu nous pouvons argumenter toutes perfections en luy.

CHAP. XXXIX.

NOUS auōs arresté que le liberal arbitre est en Dieu : & d'autant qu'il est premier & eternal, ceste siene liberté est aussi premiere, eternelle, tres-parfaicte, tres-accōplie; & telle qu'en nulle façō elle ne peut estre n'amoindrie, ne forcée, comme ayant en soy tout ce qui sert & qui appartient à la consommation & perfection d'y.

ne entière liberté. Parquoy tout ce qu'il veut est, & est en la matiere; & en la façon qu'il le veut estre: & ce qu'il ne veut pas n'est pas. Il est donc luy-mesme tout tel, qu'il veut estre en toute façon, autrement sa liberté seroit retrainte: ainsi il est tout puissant, tresbõ, tresbenin, tresiuste, tres-misericordieux, tres-sçauant, & produisant toutes choses de neant: car il veut estre tel, & ainsi grand: il s'ensuit aussi qu'il est souverain Empereur, Roy, maistre & dominateur, & que nul autre ne l'est que luy: car il veut estre tel & ainsi grand. S'il n'estoit tel & aussi grand qu'il veut, il ne le deuiendrait iamais, veu que nul autre ne l'en pourroit faire iouir, ny luy mesme. Il voudroit donc, & ne pourroit: & seroit par consequent en peine perpetuelle, ce qui est merueilleusement absurde. Arrestons donc qu'il est necessairement en soy-mesme tel & aussi grand, quel & combien de grand il veut estre: & que hors de luy riẽ ne se peut estre qu'e la maniere & condition qu'il le permet & ordonne. Voila comment par son liberal arbitre nous pouuons argumenter toute grandeur en luy, & specialement son commandement sur toutes choses: d'autant que sa maistrise & sa puissance est naturelle, premiere & eternelle, tout ainsi que sa liberté. Aussi est-elle seule, parce que son autorité ne peut estre empeschée par nulle autre semblable, veu que le non estre, mesmes ne luy peut faire aucune resistance. Dieu est donc plein d'une souveraine puissance, maiesté & liberté, en laquelle il ne peut eschoir nulle subiection.

Bien qu'en la deduction des quatre marches de nostre eschelle, nous n'y ayōs pas expressement logé le pouuoir: il est toutesfois necessairement en chacune d'elles: chacune le presuppose & enclost en soy. Car tout ce qui est peut estre, encore que tout ce qui puisse estre ne soit pas: semblablement, tout ce qui vit peut viure, mais tout ce qui peut viure ne vit pas: & tout ce qui a sentiment, intelligence & volonté le peut auoir, & non au contraire. Si est-ce que le pouuoir ne fait pas vne particuliere marche en la nature: parce qu'e nulle chose il ne se peut trouuer separé & distingué de l'estre: toutesfois l'estre du monde qui a esté engendré de neant, auoit le pouuoir estre auāt qu'il fust: car s'il n'eust peu estre, il ne seroit pas: mais ce pouuoir estre n'estoit point quelque chose hors de Dieu, ains le monde pouuoit estre, d'autāt que Dieu, pouuoit luy donner essence: & quant au monde, il n'auoit de soy que le non estre.

*Pouuoir ne
se peut di-
stinguer de
l'estre.*

Or en Dieu l'estre & le pouuoir estre, c'est vne mesme chose: & d'autāt que Dieu est, d'autant a-il peu estre: & d'autant qu'il peut estre, d'autāt est-il. Tout ainsi, nous pouuons dire de sa vie, de son intelligence, & de sa volonté. Sō viure est mesme chose avec son entēdre & son pouuoir: & mesme chose est son vouloir que son pouuoir: parquoy comme l'estre de Dieu est infiny, & sans mesure, ainsi l'est sa puissance: Sa puissance est premiere, eternelle, immuable,

*Dieu ne
peut pas ne
pouvoir.*

infiniment esloignée du nō estre, & de l'impuissance: aussi Dieu ne peut n'estre pas & ne viure pas, par ce qu'ē luy viure & pouvoir viure c'est tout vn. Dieu ne peut n'entendre pas, d'autant qu'en luy c'est mesme chose entendre, que pouoir entendre. D'auantage, par ce qu'il est pure action, c'est en luy tout vn estre & pouoir estre: & par conséquent au rebours, c'est mesme chose en luy ne pouoir pas estre que n'estre pas, & mesme chose ne pouoir pas estre; qu'estre impossible d'estre: parquoy si Dieu n'est pas, il est impossible qu'il soit. Si Dieu n'est pas bon, n'est pas iuste, n'est pas veritable: il ne peut estre ny bō, ny iuste, ny veritable, & ainsi du reste: ce que no^r pouuōs cōfirmer par ceste raison. Qu'autre ne luy peut auoir donné ce qu'il n'a pas: & comme nul ne peut dōner à soy-mesme quelque chose, ains Dieu ne se peut dōner ny son essence, ny quoy que ce soit: car il s'ensuyuroit qu'il auroit eu indigence ou defaillance, au moins de qu'il auroit peu se dōner: qui est chose contraire à son absoluē perfection: il a donc toutes choses en soy, ou il est impossible qu'il les ait.

*Dieu ne se
peut rien
dōner.*

*Interpretation de la toute puissance
de Dieu.*

CHAP. XLI.

Dieu est tout puissant, par ce qu'il peut tout ce qui appartient à la puissance: car pouoir mourir & deffaillir, pouoir estre aneanty & corrompu, & choses semblables, qui tesmoi-

gnent

gnent la foiblesse, appartient plustost au ne pou-
 uoir pas qu'au pouuoir: & ceste mesme puissan-
 ce conclud l'impuissance: de façon, que qui pl^o
 en est prouueu, plus peuet sur luy les choses ad-
 uerses & contraires: dont il est rendu d'autant
 plus debile & defectueux. Mais quant à Dieu, il
 peut seulement les choses, lesquelles pouuoir
 c'est puissance: & de luy nous dechassons toutes
 ces autres circonstances: comme qu'il ne puisse
 estre foible, qu'il ne puisse estre iniuste, & sem-
 blables, significatiues de mal, d'imperfection &
 d'impuissance.

*Par la grandeur de la sapience de Dieu on prouue la
 grandeur de sa puissance.*

CHAP. XLII.

PVis que nous auons appris que l'intelligēce,
 la science, la sapience de Dieu & son pou-
 uoir, sont vne mesme chose avec son estre, ils e-
 suit qu'il n'y a rien de plus grand ni de meilleur
 en son intelligēce qu'en sa puissance, & que son
 estre & son pouuoir comprennent & contien-
 nent, ce que sa sapience entend & sçait de plus
 excellent: autrement si son entendement ima-
 ginoit quelque chose qui seruiſt à la consom-
 mation de la perfection qu'il n'eust pas reale-
 ment en soy, il aduiendroit que sa science s'e-
 ſtendroit plus auant & plus loin que sa puis-
 sance, & par consequent qu'une mesme chose
 seroit en soy & plus grande & plus petite. Et si
 Dieu pouuoit imaginer quelque augmentation

*L'estre de
 Dieu & la
 pouuoir
 compren-
 nent sans
 ce qu'il en-
 tend.*

à son pouuoir ou accroissāce, il auroit quelque chose de plus grand en son intelligence qu'en sa puissance. Or son intelligence & sa puissance ne sont autre chose que son estre : ainsi il y auroit plus & moins en vn mesme subiet, ce qui est impossible. Il faut donc dire que puis que l'entendement de Dieu comprend & considère le dernier degré, & l'extrême ligne de toute puissance, & tout ainsi de toute autre perfection : que Dieu ne peut cognoistre rien de plus grand ny de meilleur que soy, & qu'il a en luy tout ce qu'il peut imaginer d'excellence tres-accôplie.

*Par la grandeur de la puissance de Dieu.
on preuue en luy toute autre grandeur.*

CHAP. XLIII.

*Là où la sapience est
entiere & parfaite, la
puissance est pareille.*

Comme la perfection du pouuoir de Dieu se comprend par la perfection de sa sapience, ainsi par la perfection de la puissance diuine, nous pouuons prouuer la perfection de sa sapience : & là où il y a vne entiere & accomplie sapience, il n'y peut auoir nulle defectuosité en la puissance. Car s'il manquoit quelque point à la plenitude de la sagesse de Dieu, il manqueroit aussi en son pouuoir : & s'il a la perfection de l'un, il a aussi la perfection de l'autre : d'autant que sa diuinité est exempte de mixtion & de composition, & que toutes ces qualitez ne sont qu'un en luy : d'où nous pouuons aussi conclurre que s'il est infiniment puissant, il est aussi infiniment bon, veritable & parfait en toute façon.

Qu'il ne peut estre qu'un seul tout puissant.

CHAP. XLIII.

OR quiconque est tout puissant, il a en soy *Dieu seul est tout puissant.* tout degré de puissance : ainsi il peut faire sans difficulté, que nul autre ne puisse, & a neantir tout autre pouuoir : autrement sa force ne seroit pas entiere. Et si nul autre ne se peut dire tout-puissant, puis qu'il peut estre reduit à ne rien pouuoir : car comme Dieu peut reduire toutes choses, (sauf que soy-mesme) au non estre, ainsi fait il au non pouuoir. D'auantage s'il y auoit deux tout-puissans, l'un pourroit ruiner l'autre, autrement il ne seroit pas tout-puissant : & s'il le ruinoit, le ruiné le seroit encore moins, qui auroit peu resister à la force de son compaignon. Attribuons donc l'omnipotence à nostre seul Dieu viuant & eternal :

Conclusion des choses précédentes.

CHAP. XLV.

L'Estre du monde, qui est comme vn corps diuisé & départi en quatre membres, nous a serui de marche, pour no' enleuer à la cognoissance de l'autre estre, par lequel il a esté de nouveau produit du neant. Nous auons trouué en luy ces quatre qualitez, estre, viure, sentir, & entendre, ou le liberal arbitre : & y auons encore trouué le pouuoir, qui ne fait point de degré, mais establist & appuye les autres, & si est enclos en eux. Par là nous auons infalliblement argumenté, que le facteur & createur du monde

est, vit, sent, entend, veut & peut, & que toutes ces parties sont mesme chose avec son estre. Nous auons descouuert les tres-nobles & tres-parfaites proprietéz & conditions de l'essence diuine, comme elle est sans commencement, immuable, incorruptible & eternelle, & comme toutes ces circonstances s'approprient aussi par mesme raison à son intelligence, à sa vie, à sa puissance, & autres siennes qualitez : toutesfois bien que toutes choses conuiennent à Dieu, par le moyende son estre, il y en a ce neantmoins les vnes, qui luy conuiennent plus proprement par son viure, les autres par son entendre, autres par son vouloir, & autres par son pouuoir. Comme a cause du viure, nous luy accommodons l'immortalité : a cause de son intelligence, la sapience, la prudence & la verité de son iugement : par sa volonté, la bonté, la douceur, la benignité, la saincteté, la rectitude, la iustice & la liberalité : & par son pouuoir, la toute-puissance, qui sont toutes pieces encloses & comprises en son essence infinie. Or accouplant les vnes aux autres, comme l'intelligence avec son pouuoir, & son pouuoir avec son vouloir, comparant la grandeur de sa puissance, à celle de sa volonté, de sa volonté à celle de son intelligēce, qui sont toutes pareilles, comme estant mesme chose entre elles & mesme chose avec son estre, nous arri-uons à la parfaite cognoissance de la diuinité.

Par la creation du monde faite de neant nous concluons la creation d'une autre nature diuine & toute pareille à celle de Dieu.

C H A P. XLVI.

P Vis que par l'estre du monde diuisé en quatre ordres qui nous estoit cogneu par certaine experience, nous auons monté à l'intelligence de l'autre estre, infini & tres-parfait, qui nous estoit incogneu: & que nous auons appris que cest estre du monde a esté par l'autre supérieur, nouuellement produit de neant: & qu'il n'est qu'un petit point au pris de l'immensité & éternité du premier: puis que nous auons decouvert cesté creation du monde faite par Dieu, il nous faut donner plus auant, & essayer avec sa grace si de ceste production nous pourrons paruenir à en cōclure vne autre meilleure que excellente & plus haute: afin que nous montions de degré en degré, de generatiō à generatiō, comme nous auons fait d'un estre à un autre estre. La premiere creation faite du neant & du non-estre singulierement belle, comme elle est, nous manifeste la grandeur, la puissance & la bonté de la diuine essence: mais sans doute la generation qui se feroit de l'essence mesme diuine, infinie & tres-parfaite, seroit bien plus propre & naturelle à Dieu, que celle qui est faite du riē: & si seroit plus noble, plus digne & plus excellente, d'autant qu'il y a de difference entre l'éternel & diuin estre, & le neant; Tout ainsi que l'hom-

*L'artisan
ne produit
la maison
comme
homme.*

me artisan produit la maison, non comme homme, mais comme artisan, d'une autre nature que de la sienne: & produit aussi un autre homme à sa semblance, de sa propre nature & substance; & cela non comme artisan, mais comme homme. Ceste dernière production luy est bien plus propre & conuenable comme à homme, & plus noble & digne, que celle de la maison: car un homme vivant, produit de soy un autre homme vivant: & de pareille nature: & là, une maison est produite par l'homme mais d'une nature estrangere & differente à la sienne. De mesme l'estre du monde a esté produit par Dieu, qui est l'estre eternal: comme par un artisan, non de son estre ni de sa nature, ains du neant qui est infiniment esloigné de luy. Mais veu que nulle chose ne peut rien produire de sa substance qui luy soit estrangere ou different. Si Dieu engendre son semblable, si le Dieu vivant engendre un dieu, vivant aussi, & de sa tres-glorieuse nature, sera-ce pas une bien plus excellente generation? sera-elle pas bien plus naturelle, conuenable & propre à Dieu, entant qu'il est Dieu, que celle du monde? Cherchons donc puis qu'il a fait ce monde de neant comme artisan, si comme Dieu il n'a pas produit un autre de sa propre nature & de son essence: afin que par une generation nous en concluons necessairement une autre, comme par l'un estre nous en auons gaigné deux.

*Les argumens qui preuuent la generation faite par
Dieu d'une nature toute pareille à la sienne.*

CHAP. XLVII.

OR qu'il faille par necessité, que Dieu ayant engendré de sa propre nature : voire qu'il ne puisse pas autrement estre, il se monstre par beaucoup de raisons ; comparant l'artificielle generation à la naturelle. Premièrement, la generation qui appartient à Dieu, entant qu'il est Dieu, luy est beaucoup plus conuenable, & familiere, que celle qui luy appartient comme estant artisan : mais la generation qui produit vn Dieu de Dieu, & de son essence, luy est propre & interieure, entant qu'il est Dieu, & celle par laquelle il a produit le monde de neant, ne luy appartient que comme estant artisan, & luy est estrangere. Si donc il a peu produire & en l'une & en l'autre façon, comme tout puissant, & que nous voyons actuellement estre l'une de ses generations, & celle qui moins luy est cōuenable, & qui n'est qu'artificiellement siene, concluons hardiment, que celle qui mieux luy appartient comme à Dieu, est mieux aussi, & qu'elle est premierement, puis qu'elle luy est plus conuenable. Secondement, ce que l'homme produit naturellement de sa substance & à sa semblance, luy est beaucoup plus cher & plus agreable, qu'un bastiment ou autre chose qu'il fait par artifice, & d'une substance estrangere : par mesme raison Dieu se plaist d'auantage en produisant naturellement vn autre à sa semblance

*Ce que
l'homme
produit de
soy luy est
plus cher
que ce que
par artifi-
ce.*

de sa nature, qui soit dieu, qu'en bastissant le monde, qui n'est pas Dieu & fait de neant, nature totalement contraire à la sienne. Tiercemēt, s'il a voulu produire quelque chose de rien, il est biē plus vray semblable qu'il ait voulu produire quelque autre chose de soy s'il a peu: Or qu'il l'ait peu, nous l'auons prouué suffisammēt: parquoy cōme il a produit le monde de neant, il a produit dieu de sa nature. d'auantage, s'il s'est agréé à bastir du riēdu mōde, (& il s'en est agréé des tousiours, autrement il ne l'eust pas à ceste heure basti) beaucoup plus s'est-il agréé à engendrer Dieu de soy, d'autāt que ceste generation est infiniment excellente au dessus de l'autre, & que pour luy estre plus semblable, elle lui est aussi plus plaisante, tout ainsi que le pere maçon se resioüist plus en son fils qu'en son bastiment. Nous tirons encore de là, que puis qu'il luy estoit plus desirable & plus beau, de produire de sa propre nature que de l'estrangere: il a premierement produit Dieu que le monde: voire, que s'il n'eust pas produict Dieu, il n'eust peu produire ny le monde ny nulle autre chose: car il a actuellement (comme nous auons preuüé) tout ce qu'il veut, & s'il vouloit & ne pouuoit pas, il seroit en perpetuel desplaisir de son impuissance: & il aduiendroit de ceste desplaisance eternelle, qu'il n'auroit du tout rien engendré, veu qu'il faut qu'il ait du contentemēt: & du plaisir en tout ce qu'il agit & qu'il engendre. En outre, les productiōs, les plus delectables à dieu, sont celles qui luy ressemblent le plus. Il luy en faut donc vne, qui

soit de sa propre substance, nature & essence, afin qu'elle luy soit parfaitement semblable: car celles qui sont faites de neant ne le peuuent pas estre. Puis donc qu'il est nécessaire que la perfection du contentement, & le dernier point de delectation soit en Dieu, il nous reste à croire, qu'il a engendré quelque autre qui luy est extrememēt conforme, pareil & semblable: ou il auroit du mescontentement en luy, ce qui est absurde. Pareillement, Dieu s'agree & se plaist en la société, autrement il n'eust point engendré le mode. Or s'il a aymé la cōpagnie d'une sienne creature faite de neant, combiē plus luy doit plaire la société d'une nature produite de la sienne & de sa propre substance. Il y en a donc une, autrement l'extrême plaisir de la société qui se prend par la conformité de la compagnie ne seroit pas en luy. Aussi Dieu est reellement infini, plein de vertu & de vigueur incomprehensible: & les natures les plus parfaites sont les plus actives & le plus en actio. Afin donc qu'il ait fait quelque generation selon toute sa vigueur & toute sa force, & afin que la pluspart de sa vertu generante ne soit demeurée oyssive, il faut qu'il ait produit quelque chose qui soit infinie, & quelque chose de telle grandeur qu'il ne s'en puisse imaginer de plus grande. Car quant à la creation du monde, puis qu'il est infiny, puis qu'il est fait du neant, c'est comme la façon d'un poinct ou d'un centre comparé à l'infinité de la puissance de Dieu: & ne peut estre rien fait du neant, qui soit actuellement infini: ou bien ils s'ensuyuroit qu'il y pou-

*Les natures
plus parfaites
sont les
plus actives.*

*Rien fait du
neant n'est
actuellement
infiny.*

*Il faut que
Dieu engē-
dre son pa-
reil.*

roit auoir deux maistres diuers; & contraires, tous deux actuellement infinis : mais nous auons prouué qu'il est impossible. Il a donc engendré vn autre infiny, de son essence infinie, de sa nature, & de sa substance : & puis que nous trouuons en Dieu l'appetit de produire, il faut que son engeance soit de grandeur incomprehensible, & d'infinité pareille à la sienne: ce sera donc infailliblement son image. Et comme il a produit de neant le finy, croyons par necessité qu'il auoit produit premierement l'infiny de soy-mesme: à fin que nous trouuions en luy la plénitude de generation, qui doit estre naturelle non artificielle: & celle là est naturelle & non artificielle, & par consequent necessaire, comme nous dirons tantost. Voila comme par la creation du monde faite par art, & par la comparaison de la production naturelle à l'artificielle nous auons trouué vne generation naturelle en Dieu, & auons appris que necessairement elle est allée auant l'artificielle.

*Par les generations qui se font par les creatures, en
Dieu se peut prouuer la generation
de Dieu.*

CHAP. XLVIII.

*Deux façons
de produire
sont en
l'homme.*

ENcore pouuons nous confirmer les choses susdites par argumens tirez de la generation que font les creatures : En l'homme qui tient la quatriesme marche de nostre eschelle: il se lvoit deux façons de produire, la naturelle & artificielle: car il produit de soy vn autre hom-

me naturellemēt, & la maison non de foy, mais d'une autre substance: ainsi artificiellement: Mais si ces facultez ont esté donnees à l'homme par Dieu: pourquoy ne serōt elles en luy? pourquoy n'aura-il ces deux moyens de produire, naturellement & artificiellement? mēme que nous voyons euidemment par la creation du monde qu'il a faite de neant, qu'il a l'artificiel: il a donc aussi la naturelle, par laquelle vn Dieu s'engendre de Dieu. Il est vray que celle là nous est plus cachee & occulte, comme si est bien son essence. D'auantage, l'estre du monde à esté par luy produit de rien, mais chaque creature de celle que nous cognoissons engendre naturellement & incessammēt sa semblance, cōme le soleil ses rayons qui sont son image, le feu la chaleur, qui est son image, & de mēme toutes autres choses leur image: tesmoin l'effet du miroir: pourquoy donc ne croirons nous que Dieu, duquel nous auons ceste propriété, produise aussi de soy-mēme sa naturelle image & semblance continuellement & incessamment. Or puis que Dieu est comme nous auons dit tres-intellectuel, tres-spirituel, & tres-simple, il faut necessairement que l'image produite par luy de soy-mēme, & de sa nature, le soit aussi: car si les choses corporelles qu'il a faites de neant sont viuantes & intelligentes, combien à plus forte raison doit estre pourueue de vie & d'entendement son image, qui est emanée de sa substance & produite de sa nature? Voire il est tres-necessaire qu'elle luy soit entieremēt cōforme, esgalle, & non moins

*Si Dieu
produit ar-
tificielle-
ment, il le
peut natu-
rellement.*

*Chaque
creature ex-
gendre son
semblable.*

dre: par ce qu'elle prend son origine de luy comme rayon, lumiere & figure de son essence.

La generation de Dieu, se preuue encore en Dieu par la perfection de la lieffe qui doit estre en luy.

C H A P. XXIX.

*Rien n'est
meilleur
qu'une ioye
parfaite.*

*Solitude est
chose de soy
malplai-
sance.*

IL n'est rien plus souhaitable, plus doux ny meilleur, que la parfaite ioye & lieffe: elle est donc en Dieu si grande, qu'il est impossible de plus: mais elle ne peut estre telle, sans la societé & compagnie d'un autre qui luy soit singulierement semblable & conforme, meslee & attachee d'une affection & amour parfaite, qu'il ne s'en puisse imaginer qui la surpasse. Car quel plaisir peut-il estre en vne extrême solitude: là où si Dieu produit quelque vn de sa substance, qui soit Dieu parfait comme luy, il y aura par consequent vne entiere ioye, societé & dilection: le produisant cherira infiniment celuy qu'il aura produit, & de mesme mesure le produit le produisant: ainsi fleurira de tous costez vne amitié reciproque, & par consequent vne lieffe tres-accomplie. Mais si Dieu a faite de ceste cōpagnie d'une nature pareille à la sienne, il sera priué de la perfection de ce plaisir: car il ne peut dresser vne telle societé avec la creature faite de neant: afin donc que Dieu iouysse de ce plain contentement, il faut qu'il produise vn autre de sa propre essence, qu'il ayme comme soy-mesme, & duquel il soit pareillemēt aymé: S'il tient à n'auoir pas la puissance de le produi-

re, sa foiblesse luy fait perdre vn plaisir infiny, & sa nature demeure defaillante en ce qu'il luy estoit le meilleur, le pl^r à propos & le plus souhaitable, mais cela est plein d'absurdité: car nous auons desia monstré qu'il n'y peut auoir en Dieu nulle defectuosité: & cōme il a de toute eternité toute perfection en soy, il a aussi tout parfait contentement.

*Dieu a tout
parfait cō-
tentement.*

*Par la liberté de Dieu se preuue en luy la genera-
tion d'une nature pareille à la sienne.*

C H A P. L.

D'Autant que le donner est tres-propre à Dieu, il nous faut prouuer par la nature de la liberalité, & par la singuliere cōuenāce qu'elle a avecques Dieu, qu'il y a en luy vne eternelle production & sainte Trinité. Or que le donner soit tres-naturel à Dieu, nous le pouuons cognoistre premierement par la creation du monde: car nous voyons qu'il a dōné à chasque chose son estre accompli, suiuant sa portee & capacité, bien qu'il n'eust rien prins d'elle. & qu'il n'en fust aucunement tenu: ce qu'il n'eust pas fait, si le donner ne luy eust esté naturel. Nous pouuons encore cōfirmer cela, par l'ordre qu'il a gardé en donnant: car ce qu'il a donné à chasque chose, il l'a donné afin qu'elle le peust redonner à vn autre: nous voyons que les creatures, d'autant qu'elles sont plus grandes & superieures, d'autant prennent elles moins, & dōnent d'auantage. Les corps celestes enuoient in-

*Donner est
propre à
Dieu.*

*Dieu a dō-
né à chasque
chose, en
sorte qu'elle
peut aussi
donner.
La liberali-
té conuient
aux grāds.*

cessamment leurs influences aux inferieurs, & n'en reçoivent rien en recompence: & si ceste leur liberalité continuelle ne leur apporte ny décroissance, ny diminution: de maniere que nous ne voyons point que le Soleil restreigne par succession de temps la largesse qu'il nous fait de sa chaleur & de sa lumière. Les elements nous l'apprennent plus euidément, car ils ont reçu de Dieu leur essence a ceste condition qu'ils se donnent & communiquent à chaque créature, & qu'elle puisse bastir son estre de leur contribution. Les choses produites par les elements nous l'apprennent: come les arbres & herbes: car elles donnent aux hommes & aux animaux pour la conseruation de leur vie, non seulement ce qu'elles engendrent, comme les feuilles & les fruits, mais elles se donnent elles-mesmes, leurs troncs, leurs brâches, leurs racines pour le bastiment, pour le chauffage & semblables necessitez: ainsi est-il des autres. D'où nous descouurons manifestement la noblesse du donnet, & par consequent qu'il est plus en Dieu qu'en nulle autre chose, d'autant qu'il y a plus sans comparaison de grandeur en luy: comme entre les hommes mesmes, les plus grâds & les plus nobles donnent le plus. La liberalité est donc tres-naturelle, tres-propre, & tres-cōuenable à Dieu. Elle est mesme chose avecques son estre: autrement il y auroit assemblage de diuerses pieces en luy, ce que nous auons dit estre impossible. Or si son estre est infiny & sans mesure, & qu'il soit tout estre, il s'ensuyura que son dōner s'esloignera infiniment de ne donner pas, & qu'il

De la noblesse du donnet.

ne peut qu'il ne donne tout, & ne peut cesser de donner, qu'il n'ait tout donné. Ainsi il est par nécessité le parfait donneur & eternal, infiniment donnant & receuant, ou communiquant. Mais il ne pourroit estre tel, s'il donnoit seulement à autrui quelque partie de sa substance, & de sa nature: car son present seroit mesuré, il faut donc qu'il communique & donne toute sa nature, sa substance infinie, sa noble & grande essence, & qu'il y en ait vn engédre par luy, qui luy soit en toutes choses pareil, aussi grād, aussi noble, & autant infiny en toute perfection. Et d'autant que le donner actuel est plus grād que le potētiel, l'interieur que l'exterieur, le substa-
 tiel que l'accidētal, de la nature propre que de la nature produite du neant: à ceste cause il est nécessaire que tel dōner soit eu Dieu de toute eternité, & qu'il y ait en luy vne generation cō-
 substantielle, actuelle & pareille en grādeut & en noblesse avecques l'engendrant. Car quant au donner que Dieu a pratiqué enuers les creatures, lors qu'il leur a basti de rien leur essence, ce n'est qu'un festu, voire encore moins, eu respect à l'infinité & à l'imurēsité de sa liberale
 bōté: comme au rebours le plus grād present qu'il puisse faire c'est de donner & communiquer sa nature & sa substance à vn autre. Mais aussi s'il ne donne toute son essence, s'il ne fait qu'un autre l'ait aussi bien que luy, puis qu'elle est indivisible, il ne donne rien du sien, ny ne donne ce qui est le meilleur en soy: ains le re-
 tenant, il devient auare & espargnant: quali-
 tez entierement contraires à sa nature. Pour at

*Donne a-
 ctuel plus
 grand que
 le poten-
 tiel.*

*Le donner
 de Dieu
 aux crea-
 res n'est
 rien au re-
 gard de sa
 liberalité.*

*Auarece
 qualitez con-
 traires à
 Dieu.*

*Ou Dieu
n'est pas
Dieu, ou il
produit son
pareil.
En quoy
consiste la
vraye gloi-
re de ma-
gnificence.*

teindre au souuerain poinct de la liberalité, il ne suffit nullement de donner vn tel estre comme celuy des creatures; car il est venu de neant & se peut aisement aneantir: Parquoy ou Dieu n'est pas Dieu; ou il a produit vn autre, à qui il a donné toute la nature, à fin qu'il n'eust rien qui ne fust donné & communiqué: & en cela consiste proprement la vraye gloire & grandeur de la magnificence de n'auoir rien en soy qui ne soit communicable à autrui; voila comment nous auons prouué la generation de Dieu faicte par Dieu.

De l'unité des deux personnes en la diuine essence & comme il n'y peut auoir qu'un fils du pere.

CHAP. XXXII.

*Donner
n'est sans le
prendre.*

D'Autant que le donner ne peut estre sans le prédre, & que tout donnant presuppose vn receuât: il faut qu'ils soient deux en la diuine nature: luy qui donne, l'autre qui reçoie: l'vn qui engendre, l'autre qui soit engendré. D'autant aussi que l'essence de Dieu est simple, indiuisible, sans pieces & sans parts, elle ne peut estre donnée par moitié, & retenuë par moitié: ains il faut par necessité qu'elle soit entieremēt toute donnée, & entieremēt toute reçeuë. Aussi l'est elle: & la personne donnant & la personne receuant, ont ce mesme estre indiuisible & tres-simple, ont reallement vne mesme nature en nombre, ont vne & mesme substance: de façon qu'il n'y a entr'elles nulle difference, si ce n'est

n'est q l'une est celle qui dōne, l'autre celle qui reçoit: l'une a ceste diuine essence de soy-mesme, l'autre l'a d'autrui: l'une est produisante, l'autre l'a produite. Et par ce que celle qui donne, en tant qu'elle donne, n'est pas celle qui reçoit: ny celle qui reçoit, celle qui donne: & celle qui produit, en tant qu'elle produit, n'est pas celle qui est produite, ains qu'elles sont pour ce respect necessairemēt distinctes: à ceste cause nous trouuons qu'il y a en la diuine essence deux personnes, desquelles l'une n'est pas l'autre, bien qu'elles ayent mesme nature & mesme essence. Or ceste parfaicte & entiere communication de l'essence diuine vne en nombre & indiuisible, conclud vne conioction consubstantielle & inseparable, vne coeternité, vne semblable puissance, & vne toute pareille perfection. Et nous oste le moyen de croire que l'un, d'autant qu'il donne, soit plus grand que l'autre qui reçoit, ni qu'il y ait deux Dieux: au contraire nous aprenons infailiblement par là qu'essentiellement, substantiellement & naturellement, il n'est qu'un. Aussi en matiere d'eternité & de duree, l'un n'est pas premier, l'autre apres: car encore que l'un soit engendré de l'autre, toutesfois & l'un & l'autre est sans commencement, & de toute eternité Dieu a donné: car c'estoit sa nature de donner: & Dieu a reçu, car c'est sa nature de recevoir. Ainsi inseparablement, continuellement & des tousiours, ils ont respectiuement & donné & reçu: ce donner & prendre, est sans com-

Quelle difference est entre Dieu pere & fils

L'entiere communication du pere au fils, conclud vn seul Dieu en deux personnes.

Dieu le fils coeternel au pere.

*La volonté
sust l'intelli-
gence.*

*Deux seu-
les manie-
res de pro-
duire.*

mencement & sans fin : perpétuellement , il y a vn donneur & receuant : d'autant que si le donneur & produisant finissoit, il n'y auroit plus aussi qui receust. Voila comment par l'aide de Dieu nous auons appris qu'il y a eu l'essence diuine vne generation naturelle & necessaire : & par ce que Dieu est d'une substance spirituelle, intellectuelle & nullement corporelle, il faut qu'il ait engendré & communiqué à vn autre son essence, par vne voye spirituelle aussi & intellectuelle. Or d'autant qu'en toute chose capable d'intelligence, il y a volonté & entendement, & que l'entendement est naturel, par ainsi qu'il œuvre naturellement & par necessité, la volonté est libre & non necessaire: ainsi elle œuvre librement & sans contrainte: il s'en suit, que quelque generation qu'il y ait en l'essence diuine, ou elle est naturelle & necessaire, comme faite par la voye de l'entendement, ou libre & non necessaire, comme faite par la voye de la volonté: car il n'y a que ces deux manieres de produire. La premiere productiō, qui est l'essence diuine, est naturelle & necessaire, comme partant de son intelligence: d'autant que dieu cognoissant & entendant sa nature, a produit necessairement son image & sa figure de son essence, comme le Soleil son rayon, & a communiqué à ceste sienne image toute sa substance, & par ce que ceste production est faicte par vne naturelle façō, elle s'appelle generatiō: & d'autant que celui qui a esté produit subsiste de soy-mesmes, & est aussi noble que le produisant duquel il est la parfaicte ressemblance,

l'un s'appelle pere, l'autre fils, d'autant aussi que le pere a produit le fils, par l'intelligence qu'il a de sa propre essence, le fils s'appelle le verbe de son pere, & s'appelle aussi l'image, la parole & la sapience du pere : par ce que tout ce qui est produit par la voye de l'entendement, nous le nommons ou parole intellectuelle, ou notice, ou sagesse. Au reste, veu que & l'un & l'autre, subsiste par soy-mesme, & est nature intellectuelle & raisonnable, nous les appelons tous deux personne. Il y a donc en la diuine essence deux personnes, également puissantes & coeternelles. Or il n'y peut auoir en Dieu qu'une seule generation, par la voye de nature, & par une maniere: d'autant que Dieu produisant naturellement, a produit autant qu'il a peu, & a raison de toute sa vertu & puissance: car comme il est tout parfaite & pure action, & tout infiniment actuel, il a engendré en un coup tout ce qu'il pouuoit engendrer en ceste façon là. Parquoy il n'y peut auoir qu'un seul produit naturellement par luy: & celuy-là a parfourny & accompli toute ceste maniere de production: & ne peut le pere plus produire par ceste voye de nature. Un seul engendré luy suffit, un seul fils unique, une seule production de ceste façon, par ce qu'elle est infinie, & son fils produit infiny, il n'y peut donc auoir qu'une image, qu'un fils, qu'un verbe & sapience du pere.

*Personne
en Dieu,
que c'est.*

*Vne seule
generation
naturelle
en Dieu.*

*Donner &
 recevoir
 engendre
 l'amour.*

IL nous faut pourſuiure par meſure, noſtre carriere, & marchant de degre en degre, puis que par la grace de Dieu nous auons trouué vne generatiõ en l'eſſe ce diuine, eſſayer ſi nous n'en y pourrons pas trouuer encore vn autre: Puis que & le pere donnant, & le fils receuant ſont pleins d'intelligence, & que ce donner & ce recevoir ſont tres, parfaits, il faut qu'il en procede, & qu'ils'enſuiue vne tierce choſe, qui n'eſt ni le donner, ni le prendre, à ſçauoir l'amour: parquoy, puis que le dõner & le prendre, vn dõneur & vn receuãt ſe trouuẽt, en la diuine nature: il faut q l'amour procede & de la part de celuy qui dõne enuers celuy qui reçoit, & de celuy qui reçoit enuers celuy qui donne. Ainſi amour c'eſt vne tierce productiõ qui n'eſt ni le pere, ni le fils: mais qui par tneceſſairemẽt de tous deux, Car le pere ne peut n'aymer pas ſon image, & le fils à qui il a fait preſent de tout ſon auoir, & le fils ne peut auſſi n'aymer pas le pere qui l'a engendré, en toutes choſes pareil à ſoy. Ainſi par l'vne production de l'eſſence diuine nous en auons trouué vn autre: & la premiere nous a appris la ſeconde. Elles ſont toutesſois bien differentes: par ce que la premiere eſt faite par la voye de l'entendement, naturelle & neceſſaire: & l'autre par celle de la volõté, libre & volontaire: car celle-cy, n'eſt qu'amour & charité: or l'amour part du vouloir. D'auantage, la où

la premiere est faite par le seul pere, ceste se-
 condel'est par le pere & le fils ensemble : car *Le saint*
 parce que le pere n'est pas plus ancien que le *Esprit est*
 fils, & qu'ils sont tous deux sans commence- *produit du*
 ment, l'amour ne procede pas plustost du pere *pere & du*
 enuers son fils, que du fils enuers son pere, & *fils.*
 n'y a point diuerse production d'amour l'une
 de l'un, l'autre de l'autre, ains seule & vnique:
 car elle est faite par eux deux, comme par vn
 seul & d'une mesme maniere : à sçauoir par
 leur libre volunté. Or comme celuy qui est
 produit par la voye naturelle de l'intelligence *Le fils de*
 se nomme image, verbe & fils de son pere : ima- *Dieu s'appelle*
 ge comme rapportant vne parfaicte conformi- *image*
 té & figure de son pere : fils comme consubstan- *de Dieu &*
 tiel & connaturel avecques luy : verbe com- *uerbe.*
 me estant son intellectuelle ressemblance. De
 mesme celuy qui est produit par la voye de
 voluntés s'appelle don, amour, neud, lien & le *Noms du*
 saint Esprit du pere & du fils : car tout cecy *S. Esprit.*
 appartient au vouloir. Il s'appelle don, comme
 present ou don volontaire. Amour, neud, cha-
 rité & lien, comme commencement & premier
 present volontaire : saint Esprit comme don
 volontaire : subsistant par soy-mesme ou hypo-
 statique. Voyla comme nous auons distingué
 deux manieres de produire, & distingué aussi
 reallement deux choses produites, esgales tou- *Le S. Esprit*
 tesfois & entierement pareilles, d'autant qu'el- *egal aux*
 les ont vne mesme essence en nombre & indi- *deux au-*
 uisible. Car comme le fils est vn avecques le *tres.*
 pere, que l'un deux n'est pas plus grand que
 l'autre : de mesmes le saint Esprit est egal en

*En la trinité
il y a rang
à l'origine,
non de du-
rée.*

*Trois res-
pects en l'e-
stre de Dieu*

*Spiration
est la produ-
ction du S.
Esprit.*

*Le Soleil
n'est plus
ancien que
ses rayons.*

toutes choses & au pere & au fils, par ce qu'il est produit de tous deux comme d'un seul, & si pour estre troisieme il n'est pas posterieur à eux, ains ils sont ensemble de toute eternité, vœu qu'entr'eux il n'y a nul rang de duree, ains d'origine seulement. Ainsi le pere est premier, n'ayans prins de nul ny son essence, ny son origine : Le fils est second par ce qu'il est premierement engendré du pere, non toutesfois d'une primauté temporelle. Le saint Esprit est le troisieme, comme procedant de tous deux. Or ils sont tous pareils: car ils ont en commun l'estre diuin, & vne mesme substance indiuisible, mais ils l'ont par trois differens respects. Car le pere comme fontaine de deité à de soy-mesme ce qu'il a & l'a comme donnant seulement. Le fils l'a par la maniere de generation, & comme le receuant d'autrui, d'autant qu'il n'a rien qu'il ne doye à son pere : le saint Esprit à ce mesme estre, comme procedant de tous deux par la voye de volonté. Voila pourquoy sa production s'appelle spiration ou procession: ainsi en l'essence diuine bien qu'elle soit parfaitement vne, il y a & vraye distinction & vraye origine sans priorité ny posteriorité de duree ny de procession. Le Soleil engendre ses rayons, est il pourtāt plus ancien qu'eux en duree? La chaleur & la lueur que le feu produit de sa nature naissent-ils pourtāt apres luy, sont-ce pas qualitez qui le suyuent dès le premier momēt qu'il commence à estre: Concluons donc qu'il y a vne extrême equalité entre le pere, le fils, & le saint Esprit, & que cōme le pere & le fils sont infinis

le saint Esprit l'est aussi. Car il est necessaire que l'affection du pere enuers le fils, & du fils au pere soit infinie, d'autant qu'ils s'entr'aiment l'un l'autre de toute leur puissance qui est infinie: & qu'estant infiny comme eux, il faict avec eux vne tierce persõne. Ainsi nous auons trouuë par la grace de Dieu deux eternelles generations en l'estre diuin, trois personnes esgales & realement distinguees en mesme substance, mesme nature & mesme essence, indiuisible entre elles & infinie.

Argumens pour nous rendre tres-aisez à croire, le mystere de la Trinité.

C H A P. LIII.

IL semble incomprehensible à nostre entendement qu'une mesme substance, indiuisible, soit reallemēt en plusieurs, mais par la comparaison de quelques choses naturelles qui nous sont tres-manifestes, il se rendra non possible seulement, mais tres-aisé à conceuoir. S'il est certain qu'une mesme nature en espee & nature faite de neant & finie peut estre reallemēt en plusieurs: comme la nature humaine est reallemēt en Pierre, Iean & Guillaume, & si est vne en espee: pourquoy ne donnerons nous vn point d'auantage & à vn degré au dessus à vne nature eternelle, infinie & toute puissante? Pourquoy ferons-nous difficulté de croire, que celle-là vne en nombre puisse estre en trois personnes realement distinguees: attendu que la plus voisine vnitè qui soit apres l'vnitè en espee, est la nature humaine communicable à plusieurs. La plus voisine de l'vnitè apres l'vnitè en espee, est l'vne en nombre.

ce, c'est l'vnité en nôbre: puis donc qu'e toutes autres choses la nature diuine est esleuee en toute perfection bien loin au dessus de l'humaine, pourquoy ne sera aussi sa simplicité & son vnité sans mesure plus excellente & plus singuliere que l'vnité de la nostre? Parquoy si l'humaine nature vne en espee se voit en vn million d'hommes, & si nulle qualité sienne ne repugne à cela: il est tres-aise à croire que la diuine vne en nombre se trouue reallement en trois personnes, & que rié ne l'en empesche. D'auantage la plus grande vnité signifie aussi plus grande amitié, plus de concorde & plus de perfection: elle est donc en l'essence diuine la plus grande qu'elle se puisse imaginer: il y a donc vnité de substance entre ces trois personnes, autrement ce ne seroit pas la plus grâde que nous pourrions concevoir, voire elle ne seroit pas plus grande que celle qui est entre les creatures, & qu'elle est entre vn homme & vn autre homme: & par conséquent côme entre nous il se voit de la diuision & de la discorde: elle pourroit aussi suruenir entre ces trois personnes, au moins elle s'y pourroit imaginer, ce qu'il ne faut pas. Comme donc il est necessaire qu'il y ait pluralité de personnes en la diuine nature, tout auât est-il necessaire qu'il y ait vnité de substance. Or quand bien nous ne pourrions entendre côme cela peut estre, nous ne deuions pas pourtât nous opiniastrer à le m'escroire, d'autant que mille & mille choses peuuent estre qui excedent nostre capacité: & combié en cognoissons nous par experience que par nostre raison nous n'eussions iamais seu

La plus
grande vni-
té, signifie
la plus
grande a-
mitié.

concevoir? Nous voyons que le corps & l'ame, pieces si differentes, sont vn homme, mais comme elles le font nous n'en sçauons rien. Et si ce qu'on sçait estre par experience on ne sçait pas pourtant comment il est: combié par plus forte raison doit-on ignorer la façon & la cause de ce qui ne se peut voir par nulle humaine experience? Or comme nous ne sçauons pas les causes de tout ce que nous voyons à l'œil, aussi ne faisons nous pas de toutes celles que nous apprehendons par la raison. La raison nous instruit que le pouuoir, l'intelligence & le vouloir sont mesme chose en Dieu & mesme chose avec son estre: ainsi trois choses sont vne: & toutesfois comme cela se puisse faire nous ne le pouuons imaginer. Si est-il aussi incomprehensible que l'essence de Dieu soit ces trois choses, puissance, volonté & intelligence, que cela, que trois personnes soient vne mesme substance: & si chacun aduoué aisement le premier.

Comparaison tres-familier pour nous esclaireir encore plus ce mystere de la Trinité.

C H A P. LIV.

POur ranger & accommoder la hauteur & la diuinité de ce discours enleué de si loin au dessus de nostre entendement à nostre suffisance & à nostre capacité, il nous le faut rendre familier par les plus vulgaires & aisez exemples que nous pourrons, comme par le verbe actif & passif, que les enfans sçauēt à l'escolle dès le premier iour de leur apprentissage. I'assortiray ceste

comparaison si proprement & de si pres à ceste haute contemplation, qu'elle nous y seruira d'une merueilleuse lumiere. Tout ainsi que le verbe actif se porte enuers le passif & au contraire, ainsi se porte en la diuinité le pere enuers le fils, & le fils enuers le pere. Le pere est l'agissant & la personne active: le fils est le patissant & personne passive. Et comme le verbe actif est premier plain & parfait ne prenant son origine de nul autre verbe & n'estant produit de nul, entant qu'il est actif: ainsi en la deité le pere est Dieu parfait, Dieu accomply, non produit de personne: il est premier & commencement en l'essence diuine. Comme aussi le verbe actif a de soy-mesme vne signification entiere, & qu'il comprend tout ce qui est signifié par luy: de mesmes a le pere l'entiere deité, & comprend en soy toute l'essence diuine. Or la chose signifiée par le verbe actif, est comme l'essence & substance diuine. En outre come le verbe actif, encore qu'il soit entier & parfait de soy-mesme, produit toutesfois le verbe passif: & comme le passif est produit, & non pas produisant, second & non premier, de mesme le pere tout parfait & accomply qu'il est, a produit son fils: le fils est la seconde personne, & non la premiere. Et tout ainsi que le verbe actif engendre par necessité le passif, qu'il est impossible qu'il soit sans le produire: & par consequent que le verbe actif n'est pas plustost, & le verbe passif apres: ains qu'ils sont en mesme temps & ensemble, ou que du tout ils ne sont pas: tout ainsi le pere qui est tout actif, a produit par necessité son fils, par ce qu'il

stant Dieu tres-actuel, il estoit impossible qu'il n'engendrast son propre passif : & le pere actif, n'est pas plustost ny auant son fils passif. Aussi tout ainsi que le verbe actif communique à son passif en le produisant toute sa signification & tout ce qui luy vient de la part de ce qu'il signifie: sôme, tout ce qui est en luy, hors mis sa qualité actiue, car ceste propriété, la n'est pas communicable, veu que le verbe passif en a aussi vne autre qui luy est peculièr & propre, à sçauoir la passiue, que l'actif ne peut auoir : car l'actif n'est pas passif, ny au rebours, d'autant que ces deux qualitez ne peuuent pas estre ensemble en mesme subiect: & par consequent, comme il est necessaire que ce soient deux verbes distinguez par leurs diuers accidens: comme ils ne peuuent estre vn, signifient toutesfois vne mesme chose: & commel'actif n'a rien, qui ne soit au passif, mais en autre mode: tout ainsi en l'essence diuine, le pere qui est tout actif communique à son fils passif en le produisant toute son essence & tout ce qu'il a de la part de son estre, sôme tout ce qui est en luy hors sa qualité actiue, par le moyen de laquelle il est pere: car celle-là il ne la peut communiquer, veu que le fils en a aussi vne particuliere diuerse, à sçauoir la passiue, que le pere ne peut auoir; ainsi le fils n'est pas son pere ny au rebours, encore que toutes autres choses soient entr'eux communes, & que tout ce que Dieu a par le moyen de sa qualité actiue & paternelle, soit aussi en son fils sous sa propriété passiue & filiale: pourquoy le pere & le fils sont distinguez à cause de leurs proprieté incômu-

Dieu le pere communique tout au fils, excepté la paternité.

nicables, D'auantage cōme le verbe passif est tout partout pareil à l'actif, que l'un n'est pas plus que l'autre, & que cōme le verbe actif a vne significatiō & vne particuliere maniere de signifier, aussi le passif à ceste mesme significatiō, & pareillemēt vne autre propre mode pour signifier: ainsi le fils est tout par tout pareil au pere, & il n'a entr'eux nul inegalité de grandeur. Le pere ne peut auoir que son essence diuine avec la particuliere propriété, & ceste mesme essence est au fils & son autre propre qualité: de façon que la substāce & l'essence sont toutes vnes entr'eux, & quāt aux circonstances differentes, chacun en a la sienne. En outre cōme nous voyōs que le verbe actif, entāt, qu'il est actif, a vn cas qui luy est particulieremēt assigné, à sçauoir l'accusatif, & que le passif en a vn autre qui luy est aussi propre & peculier comme a passif, à sçauoir l'ablatif, lesquels ils ne se peuuent entre-communiquer, attendu qu'ils leur sont attribuez en contēplatiō de leurs proprietēz differentes & particulieres: toutesfois si le verbe actif a quelques autres cas outre son propre accusatif, cōme vn genitif, d'atif ou vn autre accusatif, nous voyōs que par ce qu'il les a pour le respect de la chose qu'il signifie, & non pour le respect de sa qualité actiue, il les cōmunique aussi incōtinēt à son passif: & ces cas icy deuiennent communs entr'eux, d'autāt qu'ils ne leur appartiennent pas par le droit de leurs proprietēz diffētētes, ains par le droit de la signification qu'ils ont toute pareille & semblable: il est vray qu'ils appartiennent premieremēt à l'actif & puis au passif. Tout de mesme il y

a certaines choses particulieres qui sont deuës à
 Dieu, entant qu'il est pere & actif, comme d'en-
 gendrer, d'estre premier, de n'auoir point en
 d'autrui son commencement en la deité, estre de
 soy-mesme, estre sans naisſance & sans productiō,
 estre la premiere personne & celles-la d'autant
 qu'elles luy conuiennent par sa qualité pecu-
 liere, il ne les peut communiquer a son fils: com-
 me aussi le fils a entant qu'il est passif, certaines
 circonstances qui luy conuiennent particuliere-
 ment & a luy seul: d'auoir esté produit par la
 voye intellectuelle & naturelle, d'estre la secon-
 de personne, d'estre l'image & le verbe de son
 pere: mais au reste tout ce qui est au pere com-
 me à Dieu, tout ce qui est à luy de sa part de son
 essence diuine, tous les accidens & circonſtan-
 ces de sa nature, l'eternité, la toute puissance, la
 sagesse, sa parfaite verité, la volonté, la vie &
 autres sont pareillement au fils, il l'en a fait
 participant. D'auantage, comme le verbe passif
 a receu d'autrui tout ce qu'il a, bien qu'il en ait
 autant que l'actif: ainsi le fils est tenu a son pere
 de tout ce qu'il a, encore qu'il ait autant que
 son pere. Et comme si le verbe actif estoit de
 toute eternité, il faudroit que le passif fust con-
 temporané avec luy: ainsi le fils est sans com-
 mencement, par ce que le pere l'est aussi: & de
 mesme qu'un verbe actif n'a qu'un seul verbe *Dieu le pe-*
 passif, & n'en peut auoir d'autres, & celuy la *re n'a que*
 luy suffit: De mesmes le pere n'a qu'un seul fils *un seul fils.*
 vnique, n'en peut auoir d'autre, & se contente
 de celuy la.

Voila comment ceste comparaison nous es-

claircist merueilleusement la cognoissance de ce diuin mystere : car & en l'un & en l'autre il y a communauté d'essence & particularité de propriété. Au verbe actif & passif la signification est toute pareille, car il y a mesme subiect quand ie dy, ie suis ayiné, ou quand ie dy, que j'ayme : mais en dispareille façon. Le pere & le fils ont vne mesme essence, mais il a aussi en eux des qualitez distinguees. Et tout ainsi qu'au verbe actif & passif il y a vne cōparaison intellectuelle, aussi en y a-il entre le pere & le fils. Et cōme le pere par la voye de l'intelligence a produit son fils, de mesme le verbe passif a esté necessairement produit de l'actif par la vertu de l'intelligence : & si ces verbes estoient capables de sens, nous eussions encore peüy trouuer quelque ressemblance au saint Esprit, & à la tierce personne de la Trinité : car si l'actif auoit cognoissance de son passif sans doute il l'aimeroit cōme sa geniture & son image, & le passif son actif, cōme ayant receu de luy tout ce qu'il a.

Ainsi puis qu'ils sont attachez par nécessité l'un à l'autre, ils eussent aussi ensemble produit l'amour, toutesfois encore pouuōs nous sans cela comparer en beaucoup de sortes le verbe impersonnel de la voye passiue à ceste tierce personne : car c'est vn tiers verbe produit de l'actif & du passif qui tient d'eux tout ce qu'il a. De l'actif il tire sa signification actiue, & du passif sa terminaion passiue : & si a sa particuliere qualité & propritē, de façon qu'il n'est ny actif ny passif, & est distingué de tous deux, veu qu'il

porte sa signification indeterminée, sans certaine personne & nombre, & sia mesme essence avec les autres: C'est à dire mesme signifiace. Car ie signifie mesme chose quand ie dis, ie lis ma leçon, ou la leçon se list, ou il se list, simplement prins & impersonnellement: ainsi c'est vne pareille signification comme vne pareille essence en trois verbes, qui signifient vne mesme chose, chacun à sa mode particuliere.

Conclusion des choses precedentes.

CHAP. LV.

RAmassant en vn ce que nous auons appris par nostre eschelle aux quatre marches: il nous doit resouuenir cōme par la comparaison de la conuenance generale qui est entre l'homme & les choses inferiennes, & des choses inferiennes entre elles, nous sommes montez a la cognoissance d'une nature qui est au dessus de la nostre, supreme & infinie, nous auons descouvert ses qualitez & sa grandeur, & auons trouué en elle l'estre, le viure, le sentir, & l'entendre, bié autre que celuy de nostre eschelle de nature: de façon que sur ce, diuine stre, nous auons dressé vne nouuelle montée, marchant de degré en degré, par laquelle nous auons appris qu'en nostre Dieu c'est mesme chose estre, que viure, que sentir & qu'entendre, & que son estre n'a esté receu ny engendré d'autrui: ains qu'il est eternal, que par luy à esté produite nouuellement & de neant l'essence du monde, & toute l'eschelle de nature. Et passant outre par ceste creation du monde faite de rien nous nous som-

mes enleuez à la cognoissance d'une autre tres-noble & eternelle generation d'un autre estre, qui est le mesme estre diuin : & en nous tire deux personnes en la diuinité & vn Dieu naturellement engendré par Dieu. Et plus auant encore par ceste premiere productio de Dieu nous en auons apperceu vne seconde, faite par la voye de la volonté & de la liberté : qui fait vne tierce personne en la deité. Ainsi nous auons en general quatre choses, Dieu, & trois siennes productions. La premiere du monde, faite de neant & exterieure : la seconde, de Dieu, interieure & eternelle ; faite de la substâce diuine par la voye de nature : la tierce de Dieu faite d'une nature diuine par la voye de la volonté. Ces deux dernieres sont eternelles, continuelles, sans commencement & sans fin. Par quoy il y a trois choses produites, le monde, le fils, & le saint Esprit, & y a le pere, qui est sans production : le fils par le pere : le S. Esprit du pere & du fils : Et par le pere, par le fils & par le saint Esprit, comme par vn seul, à esté créé le monde : de façon que nous pouuons conclure ainsi. Tout ce qui est, ou il est eternel & de soy-mesme, ou il n'est ni eternel ni de soy-mesme, ou il est eternel, mais non pas de soy-mesme, ains par autrui. La premiere piece de ceste diuision remarque le pere, la seconde le monde, la troisieme le fils & le S. Esprit. Voila comment par nostre ordre nous auons trouué vn Dieu en Trinité, vn en essence & triple en personne, duquel, auquel & par lequel sont toutes choses, qui vit, glorifié es siecles des siecles.

Trois choses produites

Comparaison particuliere de l'homme qui est en la
quatriesme marche avec les choses de la
premiere.

C H A P. LVI.

AYant cōsideré la similitude & correspon-
dance generale de l'homme avec les crea-
tures des trois degrez inferieurs, d'où nous a-
uons recueilly vn fruit inestimable, voyons à
ceste heure la speciale & particuliere. Premiere-
ment avec les choses de la premiere marche
qui ont seulement l'estre, comme les elemens
& corps celestes, il conuient en ce, que com-
me elles sont reugees & ordonnees entre elles: *Les plus di-
gnes des*
ainsi l'est-il en soy-mesme. Car comme entre *insensibles*
elles les choses plus dignes & plus nobles sont *son les plus*
superieures & plus enleuees, & les moins di-
gnes sont les plus basses & inferieures. Le ciel
est en haut, la terre en bas. Et comme aussi en-
tre les elemens la terre comme plus desprisee
est la plus basse, l'eau au dessus comme plus di-
gne, l'air plus haut que l'eau, & le feu tout au
dessus pour son excellence: ainsi y a-il en l'hom-
me vn dessus & vn dessous: la teste est logee au
plus haut de son corps, comme plus noble &
plus digne que nul autre membre exterieur: &
pour pareille consideration les pieds au plus
bas, qui ont la charge de soustenir les autres mè-
bres, comme la terre porte les elements. D'a-
uantage, tout ainsi que les corps superieurs re-
gissent les inferieurs: ainsi sont en l'homme les
membres. Et comme és corps celestes le Soleil

*Le Soleil
tient le mi-
lieu des
corps cele-
stes.*

qui donne la vie & la lumiere à tous ses compa-
gnōs est colloqué au milieu des sept planettes,
& espand ses influences au dessus & au dessous
de luy : pareillement en l'homme le cœur, qui
fournist de vie & de chaleur à tous les mem-
bres, est assis au beau milieu du corps, prou-
voyant & le haut & le bas de son influence.

*Comparaison de l'homme avec les choses
de la seconde marche.*

C H A P. LVII.

*Conuenan-
ce de l'hom-
me avec les
plantes.*

NOus conuenons encore bien fort avec les
choses du second degré qui ont l'estre &
le viure seulement, comme arbres, plantes &
herbes. Et tout ainsi que le grain & la semence
d'où naissent les arbres & les herbes, doit estre
premierement plantee & semee en terre, y estre
enferree & enfermee: & comme là elle prend
son aliment & sa nourriture de la terre durant
certaine saison: ainsi la semence qui nous en-
gendre, doit estre premierement donnee
en garde à nos meres, & puis enclose dans leurs
ventres prend d'elles vn long temps son alimēt,
& la matiere de laquelle se font & croissent nos
membres, à sçauoir leurs menstres. Et comme
d'vn bien petit grain qui est quasi tout par tout
semblable à soy-mesme, au moins qui ne reçoit
nulle difference remarquable: nous voyons tāt
de diuerses choses estre produites. Les racines,
le tronc, l'escorce, la moële, les branches, les
fueilles, les fleurs & les fruiçts: ainsi de ce peu
de semence de nos peres qui ne reçoit nulle dif-

semblance, sort vne merueilleuse diuersité de *Les mem-*
membres extérieurs & intérieurs: la teste, les *bres exte-*
yeux, le nez, les oreilles, les dents, la langue, *rieurs.*
les doigts, les mains, les pieds & autres: & au
dedans, le cœur, le poulmō, l'estomach, le foye, *Les mem-*
les intestins, les reins, les os, les nerfs, & les vei- *bres inte-*
nes. Ceste contemplation, ô homme, te *rieurs.*
doit seruir de certain aduertissement que tu es
l'ouvrage d'un grand Dieu: d'un Dieu, qui d'une
seule & si petite chose tire vne si grande &
esmerueillable varieté de membres. C'est luy
seul qui d'un grain engendre les fueilles, les brâ-
ches, les racines, & le tronc: & luy encore, qui
d'une goutte de semēce bastist ceste innombrable
diuersité de pieces qui sont en toy. De
vray si ce n'estoit luy qui seroit-ce, qui d'un si
petit corps auroit fait naistre tant de parts?
qui auroit multiplié vne goutte d'humeur en
tant de membres, de tant de formes de si di-
uerse disposition? Qui les auroit ainsi mesurees
& proportionnees à certaine grandeur, cer-
tain nombre, certaine façon? Qui auroit com-
mandé à la nature de nous fournir seulement
de deux mains, de cinq doigts, de deux yeux?
& qui la maintiendrait tousiours en ceste rei-
gle? Qui a disposé, rangé, mesuré toutes ces
choses d'une si belle & constante maniere? Qui
leur a donné à chacune sa charge & son office
particulier? N'est-ce pas celuy, qui nous faict
voir ses miracles aux arbres, qui nous les faict
aussi voir en nous-mesmes? Parauenture se-
roit-ce ton pere, ô homme, ou ta mere qui
t'auroit façonné les membres, comme tu les as:

*Ce n'est
pas le pere
humain qui
façonne les
membres
de ses en-
fans.*

mais quoy? tu vois bien qu'ils naissent souvent, grossissent & se façonnent, eux ignorans & endormis: voire quelquefois en despit d'eux, & contre leur volonté: & quelquefois aussi eux le voulans & le souhaitans, ne les peuuent pourtant engendrer. Reconnois donc, reconnois hardiment par la noble architecture de ton corps l'immense sapience, l'ineestimable douceur & benignité de ton createur, qui a rengé & organisé tes membres d'une telle puissance, prudence & bonté: qui les a bastis & ordonnez d'une telle harmonie, que sans que ta mere l'ait senty, voire qu'elle l'ait sçeu, il t'a fait la plus belle & la plus excellente creature du monde. Tout ainsi qu'entre nous celuy qui entreprend vne besongne par ordre & par prudence, la conduit sans violence iusques au but & fin parfaite de son intention: ainsi les arbres à la modé d'un bon ouurier, produisent proportionnément l'une chose apres l'autre: & comme s'ils visioient à quelque but, engendrent les fucilles & les fleurs à cause du fruiët, & ne cessent d'engendrer & d'ouurer, qu'ils ne l'ayent conduit iusques à sa maturité. Or de mesme que nous sommes engendrez & nourris sans que nous le sçachions, aussi le sont les plantes: & comme elles prennent leur aliment de la terre meslee avec l'eau, de la terre aussi & de l'eau, prenons-nous le nostre & de la nourriture qui vient de ces elemens-là.

*Nourriture
des plantes.*

CHAP. LVIII.

IL y a bien plus grande ressemblance de l'homme avec les bestes qu'avec les arbres & les plantes: car il est comme elles engendré dans le ventre de sa mere par la conionction du masle & de la femelle, il a semblables membres aux leurs, semblable marcher: elles voyent, oyent, boyuent, mangent, se nourrissent, digerent comme luy. Mais il a encor' de commun cecy & avec les arbres & avec les animaux. Comme leur corps retourne en terre, aussi fait le sien: Et puis qu'il retourne en mesme matiere que les leurs, nous pouuons seurement conclurre qu'il est aussi fait & basti de mesme matiere, a sçauoir de terre.

*Communi-
té del'hom-
me avec les
animaux.*

*Quel profit nous pouuons tirer des compa-
raisons precedentes.*

CHAP. XLI.

Ceste comparaison de la speciale & particuliere conuenance que nous auons avec les autres trois degrez, conclud qu'il ya vn seul conseil, vne seule prouidence, vn seul Dieu & facteur de l'homme, des animaux & de toutes les autres choses, plain de puissance, de prudence & de bonté parfaite. D'autant que s'il y auoit plus d'vn createur, la conuenance & conformité ne pourroit estre telle que nous la

*Les corps
des hommes
& autres
choſes ani-
mees ſont
d'une ma-
tiere.*

voyons entre toutes les creatures: & la multitude de conſeillers, de gouverneurs & d'ouuriers feroit que l'operation des plantes & des arbres ne ſe conduiroit pas ainſi ordonnément, comme elle faiſt à la maniere d'un humain artiſciel ouurage: ni d'une ſi conſtante reſſemblance ſi celui-là meſme ne les regifſoit qui a donné à l'homme l'art & la raiſon. Car veu que nous liſons en l'operation des arbres la conduite & le progrez tout pareil à celui que fait noſtre intelligence, & qu'ils n'ont pas en eux un particulier entendement qui les guide: il faut ſans doute que celui-là & non autre dreſſe leurs operations qui nous à donné l'entendement que nous auons. Encore ſemble-il que l'argument que nous pouuons tirer de l'vnité de la matiere de laquelle ſont compoſez les corps, tant des hommes que des arbres & animaux, nous pouſſe plus viuement à croire l'vnité d'un createur. Or que ce ſoit une meſme matiere des uns & des autres nous le voyons: d'autant que comme la neige, la glace & le ſel qui ſont faits de l'eau retournent auſſi en eau: tout ainſi ceux-cy reuiennent en poudre, ſignetres-euident qu'ils ſont baſtis de terre. Si eſt-ce que ny l'homme ny ſon corps ne s'eſt fait ſoy-meſme de terre, ny ne ſe ſont tant d'eſpeces d'animaux baſtis auſſi eux-meſmes & faits de cete matiere: & non plus les plantes & les arbres: car il paroît bien que tout cela c'eſt la beſongne d'un artiſan prouueu de ſageſſe & d'entendement. Il n'en y a donc qu'un qui d'une meſme matiere à créé toutes choſes: atten-

duques'ils estoient deux, ils n'eussent pas obserué
 mesme art ny rencontré mesme progres en leur
 creation : & l'un n'eust pas communiqué à l'autre
 sa matiere. La toute puissance, sagesse & bon-
 té de ce grand ouurier se montre en ce qu'il a
 peu, sceu & voulu faire d'une mesme estoffe vne
 si merueilleuse diuersité de choses & d'especes.
 Et se montre encore mieux en ce qu'il a d'une
 si grossiere & vile matiere fait le corps humain
 si noble & si accompli, capable d'une ame rai-
 sonnable & intellectuelle, image de son crea-
 teur : d'autant qu'il y a bien plus d'industrie &
 de difficulté à forger vn bel ourage d'une abie-
 cte & vile matiere, que d'une belle & precieuse :
 à donner la cherté, le pris & la valeur a vne be-
 songne estoffee d'argille ou de bouë, qu'a celle
 qui seroit d'or ou de pierrerie. Et qu'est-il plus
 esloigné de la noblesse de l'homme que la ter-
 re ? Par toutes ces choses pouuons nous com-
 prendre vne infinie puissance & sapience de
 nostre facteur, & argumenter que celuy qui de
 terre & de fange nous a peu, sceu & voulu for-
 mer & façonner en telle excellence au dessus
 de toutes les autres creatures, nous pourra quād
 il luy plaira bien-heurer encore & anoblir d'a-
 uantage, & nous esleuer à quelque estat bien
 plus digne & plus glorieux que le nostre de ce-
 ste heure. Voila les saintes imaginations qu'en-
 gendre en l'entendement de l'homme : voila le
 bien & le profit que luy apporte la compari-
 son de sa nature avecques les choses inferieu-
 res. Qu'il se garde donc bien de les mespriser :
 ains qu'il les ayme, qu'il ait continuellement de-

*Miracle de
 la puissance
 & sagesse de
 Dieu qui
 d'une seule
 matiere a
 tiré tant de
 diuersité.*

*Les saintes
 imagina-
 tions pre-
 cedentes de
 la compa-
 raison de
 l'homme aux
 choses infe-
 rieures.*

*L'homme
 ne doit mé-
 priser les
 choses infe-
 rieures.*

*L'homme
dost cher-
cher la co-
gnoissance
des choses
inferieures
à luy.*

uant les yeux la fraternele ressemblance qu'il a avecques elles, qu'il nourrisse, qu'il abreuve son ame de ceste société: car elles recognoissent tres-bien la perfection de sa nature, son excellence, la dignité en laquelle il est constitué au dessus d'elles. Mais il ne s'en doit pas pourtant enorgueillir, veu que quelque perfection, qui soit en luy, si est-il tousiours creature: il est du nombre des autres & de leur compagnie, il leur ressemble en mille façons: & principalement en ce qu'il est de mesme matiere & basty par vn mesme ouurier. Qu'il estudie donc & s'exerce a les cognoistre: car d'autant qu'il sçait mieux leurs natures, & leurs qualitez, d'autant se sçait-il mieux soy-mesme, & sa noblesse, & approche d'autât plus de la cognoissance de son createur. Plus ils s'attache & ioinct à elles par affection, plus il les a en son intelligence, plus clairement aussi se voit-il & son facteur: Et à mesme mesure qu'il s'en esloigne, il s'esloigne aussi de soy-mesme & de Dieu. Faisons donc, que la science des choses naturelles augmente tousiours en nous, afin que celle de nous mesmes & de Dieu y augmente aussi: attendn que la diminution de celle-là aneantist par consequent celle-cy, & que l'une s'engendre de l'autre.

Comme l'on a espluché la conuenance que l'homme a avecques les trois degrez inferieurs, aussi faut-il la difference.

CHAP. LX.

*Conferer la
semblance.*

Nous venons de voir la ressemblance que nous auons avecques les creatures, qui

nous sont inferieures: voyōs à present la difference: car toutesfois & quantes que nous comparons l'une chose a l'autre, nous descouvrons & l'accord & la disparité, qui est entr'elles, & par ceste double consideration, comme par une voye tres-certaine, & tres-naturelle, nous sommes guidez à la cognoissance de chascune chose. Parquoy si nous voulons atteindre à la vraye notice de nostre nature, & par là nostre à celle de Dieu, il nous faut assortir l'homme aux autres creatures, & sçavoir exactement en quoy il leur est semblable ou dispareil. Et attendu que par la grace de Dieu nous auons desia tiré vn si grand profit de la conuenance qu'il a avecques elles, nous auons grande occasion d'esperer qu'il nous en retiendra encore autant de la difference: voire en cela consiste le salutaire & necessaire fruit de nostre congregation & societé: & la premiere consideration ne peut rien sans la seconde.

De la diuersité qui est sous chaque marche en general.

CHAP. LXI.

Auant que passer outre à la comparaison que nous auons à faire, il nous faut remettre en memoire ce que i'ay suffisamment traité par cy deuant, de la distinction generale des trois marches de nostre eschelle, du progrez & de la difference qui est entre elles en dignité, & de l'auantage qu'à la quatriesme au dessus des autres. Secondement il nous faut considerer les parti-

*Les choses
insensibles
sont toutes
vnes, & no-
unes.*

culieres diuersitez, qui sont en chaque marche : Car chacune comprend sous soy des especes dissemblables, & de la difference en noblesse & en valeur, sous vne conuenance generale. Pour exemple, les choses de la premiere sont toutes vnes en ce, qu'elles n'ont que l'estre : si est-ce pourtant, qu'elles ne sont pas pareilles en nature & en effet. Comme entre les elemens, la terre est la moins prisee, l'eau a de l'excellence au dessus de la terre, & en a moins que l'air, & l'air encore moins que le feu. Entre les metaux, l'or vaut mieux que l'argent, l'arget que l'estain, & l'estain que le plomb. Il est tout de mesme des pierres. Au reste les corps celestes, le Soleil, la Lune, les Estoilles, sont bien plus nobles que toutes les autres choses de leur classe. Pareille-

*Difference
des mar-
ches entre
elles & de
leurs especes
quant à la
valeur.*

ment en la seconde marche, encore que tout ce qui y est, conuienne en ce qu'il a l'estre & le viure seulement : si est-ce qu'entre les arbres, plantes & herbes, il y a vn million d'especes, desquelles chacune a sa particuliere nature & qualité. Tout autant pouons nous dire de la troisieme, qui est composee d'un seul genre de choses, qui ont l'estre, le viure & le sentir : mais diuersifiee en vn million d'especes d'animaux. Il y en a qui logent au dessus de la terre, les autres au dedans : Les vns tiennēt la fleur des eaux, les autres le fonds : d'autres sont en l'air : & tout cela infiniment diuers en valeur & en pris.

Quāt à la quatrieme marche, qui est composee des creatures qui ont le liberal arbitre, elle reçoit quelque varieté, mais d'une autre maniere, d'autant qu'és autres nous auons trouué de

la difference en especes & en natures : Mais en celle-cy, il n'y a qu'une seule nature & espece multipliee en indiuidus. De maniere que les choses qui sont de cest orde, sont toutes vnes & pareilles, quant à leur nature : Car pour ce respect-la, il n'y a point d'homme plus excellent que l'autre : & chacun de nous a le liberal arbitre ; qui nous donne un rang à part, & par lequel nous sommes distinguez des autres. Toutefois bien que les hommes soyent vns & pareils, quant à leur nature, si reçoivent-ils accidentellement de l'inegalité en valeur & en pris, & acquierent ou par eux-mesmes ou par la liberalité d'autrui de circonstances estrangeres, qui engendrent en eux une merueilleuse variété. Et comme en la seconde & tierce marche il y a un grand nombre de rangs & despeces differentes de nature entre elles : ainsi en la quatriesme il se trouue sous une espece beaucoup de degrez de disparité engendrez par les accidens plus ou moins nobles, estimables ou desestimables, qui se ioignent diuersement à nostre nature commune : de façon que ce que la nature fait es autres choses, l'accident le fait en nous : la premiere difference des hommes, c'est d'auoir plus ou moins d'excellence. Or ceste qualité concerne nostre intelligence. Aussi les accidens dequoy ie parle : d'autant que l'homme est distingué des autres choses par le liberal arbitre seulement & par l'intelligence, concernent aussi seulement nostre intelligence, nostre ame, & nostre volonte, non le corps : & ne sont de la façon de ceux qui touchent aussi les autres creatures : car il est

Les hommes excellent les uns les autres accidentellement, non de leur nature.

Liberal arbitre & entendement distinguent l'homme des autres choses.

*Les accidens
distinguant
les hommes
entre eux.*

raisonnable que l'inequalité en excellence & en valeur, qui est entre les choses de la seconde & tierce marche soit entierement naturelle, par ce que ces choses la œurent naturellement & non volontairement. Et au contraire, d'autant que nous ouurons selon nostre volonté & la liberté de nostre intelligēce, il faut que la distinction, qui se voit entre nous de valeur & d'excellence, s'engendre par les accidens suruenus en nostre liberal arbitre, & qu'ils soient intellectuels & volontaires. De ceux cy il y en a diuerses façons, qui sont diuers degrez entre les hommes: Comme puissance, iurisdiction, office science, art, vertu, sagesse, & autres que nous acquérons quelquefois par nous-mêmes, & quelque fois aussi ils nous sont donnez par Dieu: & d'autant que ce sont accidens, ils se peuuent perdre: toutes fois leur perte ne fait pas q̄ nous soyons moins hommes pourtant. Par où nous aprenōs, qu'ils ne nous sont pas naturels. Mais si est-ce qu'ils embellissent merueilleusement & annoblissent nostre nature, qui resteroit sans eux nuë & impolie. Ce sōt les habitudes qui la reuetissent, & desquelles elle se pare cōme de riches accoustremens. Et tout ainsi que les belles robes seruent a ceux qui en sont vestus de quelque marque de grandeur: ainsi sont plus nobles à la verité ceux qui sont ornez de ces qualitez accidentales. De mesme que le drap qui estoit au commencement de bien petit pris & pareil à vn drap commun, s'enrichist & s'érichist par la façon & teincture qu'on luy dōne: aussi les hommes estans naturellement esgaulx, il aduient que

ceux d'entre nous, à qui ces circonstances sont adioustées, s'esleuent bien loin au dessus de leurs compagnons, & à mesme raison approchét aussi plus de la diuine essence. Car si la nature humaine a beaucoup plus d'excellence que les autres, combien doit exceller celle qui a ioinct encore à sa beauté premiere l'ornement de si nobles accidens?

La generale defference qui est entre l'homme & les trois degrez inferieurs.

CHAP. LXII.

A Pres auoir consideré par double conferen-
ce, la difference qu'il y a en dignité & en honneur premierement entre les quatre marches, secondement entre les choses contenues sous chacune d'elles: il nous reste a voir comment l'homme differe de toutes les choses inferieures. C'est icy la clef & le secret de la vraye sciéce du bien & parfaite cognoissance de nostre nature. Il en differe en deux façons, l'une generale, l'autre particuliere. l'appelle generale, celle qui se trouue aussi entre les autres marches: Car comme elles sont dissemblables entre elles, & comme l'une nature est plus noble que l'autre: celle de l'arbre plus que celle de la terre, & celle du cheual plus que celle de l'arbre: aussi l'est la nostre, plus que nulle autre. Mais si nous poisons de pres l'aduantage que nous auons en dignité sur tout le reste, nous y trouuerons vne singuliere & plus qu'ordinaire excellence: à sçauoir celle que nous donne nostre

*En deux
sortes l'homme
deffere
des choses
inferieures.*

*L'usage du
liberal ar-
bitre.*

*Excellence
du liberal
arbitre*

liberal arbitre, par le moyen duquel nous iugeons, nous ratiocinons, nous discernons & entendons, nous iouïssons d'une plaine volonté; d'une liberté naturelle exempte de toute contrainte, qui besogne en toute franchise non forcee d'autre necessité. D'où l'homme se peut attribuer deux priuileges au dessus des autres creatures. Le premier à cause de la dignité de sa nature, qui surpasse de bien loin la nature des animaux, des plantes & de toutes les choses comprises sous les trois degrez inferieurs. Le second à cause de son liberal arbitre, qui luy dōne maîtrise & commandement sur tout ce qui est au dessous de luy: & l'aduantage de ne pouuoir estre subiet à nulle creature. Ce second priuilege est le plus grand qui puisse estre en nature. C'est le dernier point d'honneur en dignité & superiorité, il est impossible qu'il y en ayt vn au dessus. Mais sa grandeur se cognoist mieux par la comparaisō de son contraire, qui se trouue aux choses inferieures. Car les elemens qui sont au premier degre produisent par necessité naturelle les arbres, les herbes, & tout ce qui s'engendre d'eux au dedans & au dessus de la terre. Les arbres, & les herbes qui sont du second, produisent aussi iournellement par mesme necessité leurs branches, leurs fueilles, & leurs fruits. Pareillement les animaux, qui sont le troisieme degre n'engendrent que par vn appetit, mouuement & force naturelle, par laquelle ils sont poussez à toutes leurs actions, & ne font ny ne peuuent faire aucune chose que par le moyen de ceste inclination contrainte. Voila

pourquoy nous disons que tout ce qu'ils font, ^{L'homme} ils le font forcez, ou naturellement. Le seul hō- ^{seul est li-}
me œuvre en toute liberté. Aussi est-ce le libe- ^{bre.}
ral arbitre qui nous separe des autres choses : &
à cause de luy dit-on que l'homme se sied au
dessus des creatures.

*De la comparaison de l'homme avecques les choses
inferieures, nous tirons vne tres-belle
regle & generale pour la cognois-
sance de Dieu.*

CHA P. LXIII.

PVis que nous auons au dessus des bestes &
de toutes les creatures inferieures l'intelli-
gence & la volonté, il est besoin pour nous
rendre plus manifeste la difference qui est entre
elle & nous, que nous considerions par le me-
nu les operations & les effets, qui nous sont at-
tribuez plus qu'à elles par le moyen de ces deux
qualitez particulieres. Premièrement l'homme
entend les paroles & les sentences, conçoit leurs
significations & les discours, là où les autres
animaux ne peuuent qu'en ouyr le son seule-
ment. Voila comment nous sommes separez
de bien loin de toutes les bestes par ceste pre-
miere faculté de nostre intelligence. Je traite-
ray de la seconde aux chapitres ensuyuans, de la
quelle nous tirons nostre plus grand honneur
& aduanrage. Il est vray que nous nous mesco-
tons tous les coups à estimer ces priuileges &
ces biens-là ce qu'ils valent, à faute de pren-
dre garde & bien considerer le merueilleux

deffaut qui est aux autres creatures pour ne les auoir pas. Ainsi si l'homme en veut conceuoir la grâdeur telle qu'elle est; il faut qu'il entretienne son ame, la nourrisse en ces contemplations & en la conference continuelle de sa nature, auecque celle des autres animaux: autrement il est impossible qu'il sçache ce qu'il est, & qu'il recognoisse les obligations qu'il a enuers son createur. Là où au contraire; d'autant plus qu'il aura ce discours fiché en son imagination; d'autant montera-il tousiours plus auant en la cognoissance de soy-mesme, d'autant fera-il plus de compte & se resiouyra d'auantage des beaux presens & des particulieres faueurs qu'on luy a faites, & s'en tiendra d'autant plus redevable à son facteur. Ce n'est pas peu de chose de pouuoir non pas ouyr les paroles seulement, mais les entendre & leurs significations de pouuoir remascher & digerer en nostre ceruelle la diuersité des sentences & des propositions, de monter & d'argumenter del'vne à l'autre, du moindre au plus grand, de pouuoir à la suite des vnes imaginations en engendrer & conclurre d'autres, de sçauoir discourir que c'est vne grande puissance d'vne chose en pouuoir bastir vne autre, mais bien plus grande & entierement parfaite, faire quelque chose de rien: de sçauoir comprendre que tout ce que nous auons de bel & de bon, nous l'auons reçu de Dieu nostre createur: que celuy-là mesme qui a donné le seul estre aux choses des la premiere marche, l'estre & le viure à celles de la seconde: l'estre & le viure & le sentir à celles de la tierce,

tierce, nous a aussi donné l'estre, le viure & le sentir, en y adioustant, pour le comble de toute excellence, l'entendement, la volonté, le discours, & tout ce que nous auons plus que les bestes. Or d'autant qu'il est impossible que la creature eniambe au dessus de son createur, il est aussi impossible que l'homme par son discours voye & monte au dessus de la diuine essence: ainsi nostre intelligence, nos cogitations, nos souhaits mesmes ne peuuent ny imaginer, ny embrasser rien de plus haut ou de plus grand que celuy de la liberalité, duquel nous tenons toute nostre suffisance. Et tout ce que nous pouuons conceuoir de meilleur ne peut estre meilleur que Dieu: autrement la creature auroit quelque chose en soy, qui seroit plus grande que le createur mesme, à sçauoir l'homme, son cœur capable d'une telle conception: ce que nous voyons estre plein d'une merueilleuse absurdité. Car comment auroit le createur donné quelque present à sa creature plus grand qu'il n'est? Si donc l'extrême force de nostre intelligence ne se peut alonger outre la grandeur de nostre facteur, & que toutesfois elle soit capable de l'infinité, tout ainsi que les nombres: desorte que se presentant quelque chose finie à nostre imagination, nous puissions tousiours la pousser au de là, & en imaginer vne plus grande & meilleure: il s'ensuit infailliblement que nostre facteur est infiny en toute perfectiō. Par la difference de l'homme aux autres choses, qui se tire de la puissance qui est en nous d'entēdre, de penser & de desirer, il s'en engendre vne tres.

La creature ne peut comprendre plus que son createur.

Preuue de l'infinité de Dieu.

belle consideration, qui sert comme de racine & de moyen pour cognoistre & prouuer tres certainement & sans peine toutes les qualitez & circonstances qui sont en Dieu. Et qui plus est, ceste maniere d'argumentation nous est d'autant plus familiere, que nous la prenons de nous-mesmes & de nostre propre intelligence, sans qu'il soit besoin de nous mettre en queste d'autres exemples hors de nous ou d'aucunes preuues estrangeres. La consideration & reigle dequoy ie parle est telle : Dieu est ce qui se peut conceuoir de plus grand : ou bien Dieu est plus grand que nulle autre chose qu'on puisse conceuoir: Il est donc tout ce qui se peut imaginer, de plus accomply, & est tout ce qu'il vaut mieux estre que n'estre pas. Il est tout ce que nous pensons de plus parfait, de meilleur, de plus digne, de plus noble & de plus haut. Et les plus parfaites, meilleures, plus digne, plus nobles & plus hautes choses, qui tombent en nostre intelligence, nous les luy deuons accommoder & attribuer. Voila vne reigle sur laquelle nous pouuons establir l'etiere cognoissance de sa nature.

*Reigle de
l'entiere
cognoissance
de Dieu.*

*L'usage de ceste reigle pour trouuer toutes les
qualitez, qui sont en Dieu.*

CHAP. LXIII.

*Il vaut
mieux estre
que
ne estre pas.*

ET voicy comme nous la pratiquerons, en toutes ses circonstances. D'autant qu'il est meilleur estre, que n'estre pas, il nous faut croire que Dieu est, & ne pouuons penser qu'il ne

soit pas. D'autant qu'il vaut mieux estre de
 toute eternité, estre de soy, n'estre pas pro-
 duit du non estre, & estre soy-mesme son essen-
 ce, que le contraire : & que ce discours peut
 tomber en nostre imagination : croyons certain-
 nement que l'essence de Dieu est sans commen-
 cement, qu'elle est de soy, qu'elle n'a esté nulle-
 ment produite du non estre, & qu'il est luy
 mesme son essence. D'autant que ie suis capa-
 ble de conceuoir qu'il y a quelque essence bor-
 née de fin & de commencement, quelque au-
 tre qui pourroit auoir de commencement & estre
 sans fin, & vne tierce qui n'auroit ni commen-
 cement ni fin. Ie suis tenu d'attribuer à Dieu la
 dernière : veu qu'elle est la plus excellente que
 ie puisse conceuoir. Car comme ie disois tan-
 tost, il est ce que ie puis imaginer de plus par-
 fait : il est tout ce qu'il vaut mieux estre que
 n'estre pas, & il ne peut tomber en mon intelli-
 gence rien plus grand que luy : d'où il s'ensuit
 encore, qu'il est le souverain estre de tous les
 estres, seul subsistant par soy mesme, qu'il a fait
 toutes chose de neant : car tout cela peut entrer
 en ma ceruelle & sert a la perfection d'une grā-
 deur excellente. D'auantage ie diray que Dieu
 est iuste, veritable, tres-heureux, plain de vie
 & d'intelligence : attendu que ie scay qu'il vaut
 mieux estre iuste que meschant, veritable que
 mensonger, heureux que miserable, viuant que
 sans vie & intelligence. Et d'autant aussi que
 c'est plus estre la mesme bonté, la mesme iusti-
 ce, la vie, la sapience, la verité & ainsi des au-
 tres : que d'estre bon, iuste, viuant, sage & ve-

*Les especes
 de meil-
 leur estre.*

*Dieu est ce
 qu'on peut
 imaginer
 de plus
 parfait.*

*L'vnité
meilleure
que la di-
uision.*

*Toutes par-
ties se peu-
uent sepa-
rer.*

*Tout com-
posé se peut
dissoudre.*

*Dieu ne
peut estre
enclos ni de
lieu ni de
temps.*

*Dieu est en
tout lieu
tout, et hors
de lieu.*

*Dieu est
plus que
nous ne
pouuons
imaginer.*

ritable. Je concluray par necessité que Dieu est bonté, iustice, vie, sapience & verité. Ne voy-ie pas que l'vnité est beaucoup plus excellente que diuision, mere de la corruption? Dieu est donc sans doute indiuisible, tres-simple & tres-vn. Et d'autant que toute composition se fait de parties, & que toutes parties se peuvent separer, & par consequent aneantir: la bonté, la sapience, la vie, la verité & semblables qualitez ne sont pas parties en Dieu, ny pieces adioustées à son essence: ains elles sont vn, & chacune d'elles c'est Dieu mesme: autrement il ne feroit pas le plus simplement vn, que nous puissions imaginer. Et veu que tout par tout là où il y a meslange & corps composé de diuerses pieces, il peut estre dissout & despiécé, ou actuellement ou intellectuellement: ne croyons iamais que ces inconueniens tombent en la nature diuine toute parfaite. Pareillement si ce qui ne peut estre enclos par nulle mesure ny de lieu ni de temps, est plus grand que ce qui le peut estre: il nous faut confesser que Dieu (qui est tousiours plus grand que nostre cogitation) est exempt de toute closture & limite de temps & de lieu. En outre si voyant par experience qu'une seule chose occupe en vn temps vne seule place, nous imaginons qu'il seroit bien plus esmerueillable s'il y en auoit vne qui fust ensemble & en vn instant en plusieurs & diuers lieux: & plus grande encore, si vne seule estoit en mesme temps, & en tout lieu entiere & hors de toute place: Il s'ensuit que ceste derniere & extrême grandeur doit

estre accommodee a la nature diuine, puis que nostre imagination est allee iusques là & qu'elle ne peut aller plus outre. Semblablement si disant que Dieu est beaucoup plus puissant que l'homme ne peut songer, il m'appert clairement que ie luy donne plus de force & de grandeur, que si ie mesurois & restraignois sa puissance à la portee de l'humaine intelligence: i'argumenteray suyuant la necessité de nostre regle, que Dieu estend donc sa vertu & ses effets bien plus loin, que nous ne pouuons faire nos imaginations. Nostre regle nous apprend encore d'attribuer à Dieu toutes proprieté diuines par vne autre maniere de parler plaine de dignité & de consolation, en ceste façon : Dieu est si bon, si benin, si iuste & si doux, qu'il est impossible de le penser d'auantage. Autant en pouuons nous dire de sa science, force, amour, retribution, communication, gloire & beatitude. Quant aux qualitez, qui luy sont contraires, nous pouuons dire ainsi : qu'il hait le mensonge, le vice, la luxure & la tromperie d'une telle haine, qu'il est impossible d'en songer de plus grâde. Et de mesme train qu'il ayme l'humilité, l'obeissance, la charité, la vergongne, la crainte de la plus parfaite amour qui se puisse imaginer. Et si nous y adioustons ces mots eternellement & infiniment, nous bastirons vne clause plaine de pieté & de contentement parlant ainsi: Dieu est vne eternelle & infinie bonté, vne eternelle & infinie pieté, ainsi des autres: Et multipliant en ceste maniere nous accroissons en nous la cognoissance de Dieu, & engendrōs

*Manieres
d'attribuer
dignement
à Dieu ses
proprieté
se.*

*Production
est parfaite
en Dieu.*

en nos cœurs vne ioye & satisfaction merueilleuse. D'auantage par la consequence de nostre reigle nous monstons la Trinité : attendu qu'il faut qu'il y ait en Dieu vne entiere production & telle communication, qu'il ne s'en puisse concevoir de plus grande. Sa production sera dōc d'vne personne infinie, de sa propre nature, aussi noble que luy. Sa communication sera aussi actuellement infinie : & par consequent il aura donné à vn autre toute sa substance : autrement ny la production ny la communication ne seroient pas les plus grandes que nous sceussions imaginer. Au reste il faut qu'il y ait en luy double production naturelle & volontaire, qu'elles soient routes deux de sa diuine substance & nature, & qu'il ait produit deux personnes, entièrement esgales & pareilles : autrement il manqueroit quelque chose en Dieu, & il se pourroit concevoir quelque chose plus grande que luy. Voilà comment par la grandeur de ses conceptions, par la propre & interieure operation de son entendement qui luy est tres-certaine, l'homme cognoist euidemment quel & cōbien grand est celuy, qui l'a fait & engendré de neant : d'autant qu'il a necessairement à confesser, & ne peut aller au contraire, que son createur est-ce qui se peut songer de plus grand : & par consequent qu'il est plus grand que tout ce qu'on peut songer, & qu'il est tout ce qu'il vaut mieux estre que n'estre pas. Et n'est pas seulement obligé à confesser cela & à le dire, ains tenu par le droit & commandement de nature de faire, de donner & d'accommoder à son createur tout ce

*Dieu est
tout ce que
il vaut
mieux estre
que n'estre
pas.*

qu'il peut imaginer de plus grande bonté, excellence, noblesse, dignité, & puissance. Et vrayement c'est bien raison puis que Dieu luy a fait tant de grace & de faueur que de l'esleuer par sa liberalité sur les autres creatures, qu'il employe toute sa force à le glorifier, honorer & benir. Puis qu'il a receu de luy la suffisance de discourir & d'imaginer, que peut-il moins faire, que d'employer son discours & son imagination à le conceuoir le meilleur & le plus grand qu'il pourra? Et si nous ne le faisions, ne nous faudroit il pas declarer ennemis capitaux & traistres à nostre createur, de vouloir employer les vtils qu'il nous a mis en main, à cōbattre sa grādeur & à diminuer, entant qu'il est en nous, & appetisser sa puissance & sa gloire, là où nous en pouuions l'accroistre & l'augmenter? Certes l'homme est merueilleusement desnature & malin, s'il ne se sert de ses moyens à l'aduantage & profit de celuy de qui il les a receus, & a le faire le meilleur & le plus grand qu'il peut. Or d'autant que nous iettons nos cogitations & nos souhaits iusques a la nature supreme par la puissance que Dieu nous a dōnee de ce faire (afin que nous luy quittons pour le moins vne marche au dessus de nous) il nous faut croire, qu'il monte aussi iusques à ceste hauteur derniere & infinie, non par imagination seulement comme nous, mais essentiellement & actuellement. Ainsi nous lui garderons l'aduantage qu'il doit auoir en toutes choses sur nous: d'autant que c'est bien plus d'estre par effet & actuellement infiny, que par cogitation seulement. Et la grandeur extrême qui

*Dieu est
actuelle-
ment su-
preme, que
nous ima-
ginons
seulement.*

n'est que pensée est moindre que celle qui est, & en l'imagination & ensemble en existence.

Et qui diroit que ceste grandeur infinie fust en la conception seulement & non en effect, s'enfermeroit d'une absurde : car il aduiendroit par là qu'une mesme chose seroit & la plus grande que ie pourrois songer & moindre aussi. Parquoy il faut aduoüer necessairement que ce qui est conceu en nostre entendement plus grand que nulle autre chose, est aussi realement en existence.

Regle par laquelle l'homme est instruit de ce qu'il doit affermer ou nier és choses qui concernent son salut.

C H A P. LXV.

Nous auons outre les autres creatures l'intelligence : par elle donc nous differons d'avec elles & par ses offices. Le premier consiste à conceuoir outre le son des paroles leur signification & les sentences qui en sont composées. J'ay suffisamment traité de celuy-là aux chapitres precedens, & de la belle consideration & regle qui s'en engéde. Ainsi voila le premier huis de la maison franchy. Il me reste à dire du second office, bien plus noble que le premier, & qui fait entre l'homme & les animaux une bien plus apparente distinction : car il consiste à affermer ou nier les propositions qui luy sont presentées : dequoy toutes autres creatures sont entierement incapables : Aussi ne sont en nous les effects, que par l'operation de la seule

intelligence. Or d'autant que l'entree & l'ad-
 uenue de nostre intelligence, c'est la creance &
 l'affirmation: de façon que nous appellons ac-
 cepté & reçu ce qu'elle approuue, & refusé
 & reieté ce qu'elle nie: d'autant aussi que depuis
 que nous auons approuué quelque chose, nous
 sommes regez & contrains d'aduouier tout ce
 qui l'accompagne & qui est attaché à celle-là
 par consequence, & que tout de mesme nous
 sommes aussi tenus apres auoir nie & reietté
 quelque proposition de refuser encore toutes
 les autres qui la suyuent par necessité de raison:
 il nous faut prendre garde bien soigneusement
 à l'approbation ou refus que nous auons à faire
 des premieres choses qui s'offrent à nostre ima-
 gination: puis que par là nous liōs & obligeōs
 la liberté de nostre entendement: principale-
 ment en celles qui touchent le bon-heur ou
 mal-heur del'homme, entant qu'il est homme:
 car nous pourrions bien embrasser au lieu de la
 verité le mensonge & nostre mal & nostre mi-
 ne, comme aussi reietter pour faulse, la verité
 & nostre bien & nostre salut. Pour nous gar-
 der de mesconte, il faut apprendre vn art d'af-
 fermer & de nier, d'aduouier & de cōtredire, qui
 puisse engendrer en nous vne constante resolu-
 tion & assurance: non vn art qui serue à tou-
 tes choses qui se proposeront, mais à celles seu-
 lement qui nous concernent, en tant que nous
 sommes hommes. Et puis que nous auons bien
 le soin de nous prouoir de sciences, qui nous
 apprennent à lire & escrire: combien plus iuste-
 ment deuons nous traouiller à acquerir celle

*L'entree de
 nostre intel-
 ligence.*

*Il faut nier
 les conse-
 quēces des
 choses niees*

qui nous apprend à croire ou à mescroire les choses desquelles dépend nostre entière felicité ou misere. Je traite donc icy de l'art & regle d'affermir ou nier ce qui appartient a l'homme en tant qu'il est homme, mesmes és choses qui sont au dessus de luy & de son intelligence, non pourtant que i'espere le contraindre a approuuer par effect ou refuter ce qu'il deura, car cela n'est pas en ma puissance, mais i'entreprends bien de monstrier ce qu'il est tenu de croire, si euidemment, que celuy mesme qui n'en fera rien, verra toutesfois qu'il estoit obligé par raison & par droit de nature a le faire. Et c'est bien autre chose sçauoir & entendre son de-
Sçauoir & exccuter bien différens.
 uoir, que de le mettre a execution, car iournelle-
 ment nous sçauons assez ce que nous auons a faire & si n'en faisons rien pourtant: semblablement ie pourray bien apprendre a l'homme ce qu'il doit croire par necessité naturelle: & si par auenture il n'en croira rien. De vray toutes-
 fois & quantes que nous donnôs des preceptes pour les actions humaines, & que nous entreprenons de regler ces operations qui appartiennent a l'homme, en tant qu'il est homme, nous ne pouuons le forcer a nous croire autrement que par raison. Et si nous pouuions y adiouster la contrainte, l'obliger par necessité a faire son deuoir, nous luy osterions la liberté de faire au contraire, & le priuerions du chois & de son liberal arbitre. Aussi quand nous disons quel'homme est tenu a faire cecy ou cela, nous ne disons pas pourtant qu'il face ne l'un ne l'autre. Et d'autant qu'il est maistre de ses œuures,

quand nous parlons de ses actions, nous parlons de ce qu'il doit par raison, non de ce qu'il executera. Il en va tout au rebours és choses de la seconde ou tierce marche, qui font tout ce qu'elles font par necessité de leur inclination naturelle. Il suffira d'oc d'autant que ceste science n'est que pour l'homme de luy prouuer & faire toucher au doigt son deuoir, & ce à quoy il est obligé naturellement comme homme: car il sçait assez & l'experience luy apprend qu'il est, qu'il a vie, qu'il a sentiment & qu'il a intelligence: mais il ne sçait pas encore quel il doit estre, ce qu'il a à faire: & cecy seul luy reste à apprendre de tout ce qui le concerne entant qu'il est homme. Aussi iusques a present nous auons argumenté par les choses qui nous estoient notiores de l'homme & des autres creatures: comme, par ce que nous sçauions par experience que l'homme estoit, viuoit, sentoit & entendoit: & que des choses du premier, second & tiers degre les vnes auoient l'estre seulement, les autres l'estre & se viure, les autres l'estre, le viure & le sentir, nous auons conclud qu'il y auoit vn Dieu, quel & combien grand il estoit, & que sa grandeur & puissance est necessairement éternelle: ainsi nostre doctrine iusques a ceste heure a esté plus de Dieu que de l'homme: mais celle que nous traiterons d'oresnauat concernera plus l'homme que Dieu. Au reste nous la conduirons comparant vn homme a l'autre, comparant l'homme a Dieu & le comparant aussi aux creatures inferieures: considérant a ceste heure la ressemblance, qu'il y aura:

tantost la difference, & quelque fois tous les deux ensemble. Et par ce que les propres & particulieres enseignes de l'homme, & les parties qui le rendēt dissemblable aux choses inferieures ce sont l'entendement & le liberal arbitre, ie suis necessairement rangé, quelque chose que ie vueille prouuer de luy comme homme, de citer mon argument & ma conclusion de l'vne de ces deux qualitez, ou de toutes deux : attendu que le deuoir de l'homme, en tant qu'il est homme, regarde ou son entendement, ou sa volonte, ou l'vn & l'autre, & que tout ce qui luy appartient, luy appartient à raison de ces parties. Parquoy puis que l'affirmer & le nier sont offices de son intelligence, aprenons-luy come il s'en doit aider, & ce qu'il est obligé naturellement d'affirmer ou de nier.

Chaque chose doit naturellement pourchasser son bien & euitier son dommage.

CHAP. LXVI.

*Tout cher-
che sa con-
seruation.*

Toutes choses sont obligees par vn expresse commandement de nature d'employer ce qu'elles ont & leurs moiens, non à s'edommer & offencer, mais a s'agrandir & embellir, à cōseruer & amēder leur nature, & a repousser a toute force tout ce qui leur est nuyisible, & tout ce qui les peut ou affoiblir ou destruire. Voila la proposition, sur laquelle ie veux establir le fondement de ce que i'ay à dire par cy-apres. Or qu'elle soit vraye & que les forces & les qualitez que dieu a mises en main a chaque creature, luy

ayent esté baillées pour sa garde, pour sa perfection & pour son bien, non pour son dommage, & à son dam, ou pour luy fournir dequoy se nuire & se combattre soy-mesme, l'experience nous en fera certains, si nous considerons la nature des choses de la premiere, seconde & tierce marche. Voyōs des elemēs, il est euident qu'un chacun d'eux s'augmēte, se multiplie & destruit son contraire autant qu'il est en luy: nul de ses effets ne vise au dommage ou corruption de sa propre nature: tesmoin le feu qui attire a soy l'huy le de la lampe, & qui se coule quelque autrefois au dedans du suif pour se nourrir & alimenter. Les arbres & les plātes succent la terre pour leur profit, & en tirent l'humeur qui sert a leur accroissance, non celle qui leur est nuisible: elles poussent & fermissent leurs racines en terre pour asseurer & alonger leur duree, & multiplient leur espeece autant qu'elles peuuent. De mesme font les animaux à leur mode. Puis donc que l'homme est du nōbre des choses naturelles & la plus noble d'entre elles: d'autant plus est-il obligé a obeyr & suyure ce commandement expres de nature & a se preualoir a son utilité, bien & profit, en tant qu'il est en luy, des forces & facultez qui luy ont esté donnees: autrement il feroit contre l'ordre & regle generale de toutes les creatures ses compaignes: il seroit desuoyé du train ordinaire de l'univers s'il les employoit à sa ruyne, mal & dommage. Il s'enfuit donc par necessité, veu qu'outre les autres animaux il a l'entendement & la volōté, & que ces pieces-là le font hōme, qu'il est tenu natu-

rellement d'en user à son profit & aduantage: c'est à dire, pour s'acquérir le plus qu'il peut de ioye, de liesse, d'esperance, de consolation, de paix, de repos & de confiance: & pour en combattre la tristesse, le malheur, le desespoir & toutes autres choses cōtraires à son bien. Et d'autant que toutes les forces & moyens, qu'il a comme homme pour acquérir de la perfectiō, dignité & noblesse, consistent en son intelligence & volōté, il se doit prendre garde à les bien employer & a s'en aider pour l'homme, non contre l'homme.

*Règle de ce que l'homme a à croire ou à mescroire
quant à son salut.*

CHAP. LXVII.

*L'homme
est tenu de
croire ce
qui luy est
meilleur.*

LA seconde operation de nostre entendement c'est affermer ou nier, croire, ou mescroire: car elle va apres l'apprehension. Au reste elle est diuisee en deux effets opposites: d'autant que toute proposition qui se presente a nostre imagination en a aussi vne autre entièrement repugnante & contraire; & de ces deux l'une est par necessité vraye, l'autre faulle: voila pourquoy c'est nostre office d'en accepter l'une & refuter l'autre. Et il n'y a point de doute par ce que nous venons de dire que l'homme ne soit tenu d'accepter, d'affirmer & de croire celle-la, qui luy apporte plus d'utilité, de commodité, de perfection & de dignité, entant qu'il est homme, par laquelle il peut engendrer en soy du contentement, de la consolation, de l'esperance, de la confiance, de la seureté, & en esloigner le desplaisir.

& le desespoir: & par consequent qu'il doit embrasser celle qui est plus aymable & plus desirable de sa nature, & en laquelle il y a plus d'estre & pl^{us} de biē: & nier, mēscroire & repousser l'opposite & contraire à celle-là, cōme fausse & ennemie de son profit. Là où s'il fait au rebours, il abuse contre soy-mesme de son entendement, il renuerse entierement la regle generale de nature, il combat & soy-mesme & l'ordre vniuersel des choses: puis que là où toutes les autres creatures inferieures employent leurs forces & moyens à leur bien & aduantage, cestuy-cy s'en acquiert sa ruine & le desespoir: & a la verité, il a son entendement merueilleusement depraué & corrompu: voire, il ne merite point d'estre appellé homme, puis qu'il combat l'homme. Or s'il me dit qu'il n'y a pas d'apparence qu'il croye ce qu'il n'entend pas, & qu'il aduoüe pour veritable ce dequoy il ne voit pas la raison: veu qu'a ce compte il pourroit bien prendre le mēsonge pour la certitude, ie luy respōds, que son ignorance ne luy petit seruir d'excuse, & que ceste seule intention d'approuuer ce qui est a son profit & a son vtilité, luy sert d'une suffisante & iuste occasion de croire: attēdu que ce que nous faisons selon la regle de nature ne nous peut estre imputé a faute, & nostre intelligence fait son deuoir & le profit de soy & de la volonté toutesfois & quantes qu'elle consent à ce qui est son grand bien, & a ce qui est entierement contraire a la ruine de l'homme, voire elle est obligée d'en vser ainsi, par ce qu'elle ne nous a esté donnée que pour nostre seruice & cō-

*Qui cherche
sa ruine, ne
merite, le
nom d'homme.*

modité: ainsi il nous doit suffire de nous ioin-
dre tousiours à la part qui est de nostre costé &
à nostre aduantage, bien que nous ne scachions
pas cōme elle est. Car s'il nous auenoit de choi-
sir le contraire & la priuatiō de nostre biē, nous
logerions & receurions chez nous nostre enne-
my, qui en déplaceroit ceux qui font pour nous:
nous serions aduerfaires & traistres à nous mes-
mes, & a bon escient insensez, tres-dignes d'e-
stre hays & chastiez par toutes les autres creatu-
res. Aussi c'est vn signe euident que l'homme est
possédé par son ennemy mortel, quāt il ne veut
pas croire ce qui luy est de plus aduātageux: par
vn ennemy qui tyrānise sa volonté & son en-
tendemēt, & qui les tient liez & garrotez estroi-
tement pour les empescher de faire leur deuoir,
& pour les ranger par contrainte à employer
leurs effets au dommage de leur maistre, à sa
ruine contre tout ordre de nature. Cest homme
là est semblable aux malades: car comme ils re-
fusent les viandes qui leur sont propres & salu-
taires, & les reiettēt par le vice de leur estomach
desuoyé à force de mauuaises humieus: ainsi par
la maladie de son intelligence, cestuy-ci ne peut
receuoir en sa creance ce qui luy est bon & pro-
fitable: voila la reigle naturelle d'affermir ou de
nier despechee.

L'usage de la reigle precedente par diuers exemples.

CHAP. LXVIII.

*Premiere
reigle d'af-
firmer ou
nier.*

VOyon-en à present l'usage & la pratique:
Si on nous presente pour approuuer ou
nier

nier quelque proposition qui se puisse conce-
voir par la raison : nous devons soudain consi-
derer celle qui luy est directement opposée &
cōtraire. Et par ce que l'une de celles-là sera par
nécessité vraie, l'autre fautive : il nous faudra pour
ne faillir point au choix les comparer première-
ment ensemble, & puis à l'homme : car de là nous
descouvrirons & celle d'entre elles qui est la
plus aimable de soy & souhaitable, & celle qui
a plus d'estre & plus de bien. Nous verrons aussi
de l'autre part celle qui est plus de nostre côté,
qui nous apporte plus de profit, de consolation
& de sécurité. Ainsi ayant apperceu celle qui fait
pour nous, & par même moyen celle qui nous
est contraire, nous en croirons & affermerons l'une,
& refuterons l'autre : car il est impossible que
toutes les deux soyent vraies, & impossible
aussi de les croire toutes deux. Pour exemple, on
nous propose, il y a un Dieu : il ne faut soudain
imaginer son contraire, il n'y a point de Dieu : &
puis assortir ces choses l'une à l'autre, pour voir
laquelle d'elles convient plus à l'estre & au bien,
& laquelle y convient le moins. Or celle-là, il y
a un Dieu, nous présente une essence infinie, un
bien incompréhensible : car Dieu est tout cecy.
La contraire, il n'y a point de Dieu, apporte avec
soy privation d'un estre infiny, & d'un infiny bien.
À ce compte par leur comparaison il y a autant
à dire entre elles, qu'il y a entre le bien & le mal.
Passant outre accommodon-les à l'homme. La
première luy apporte de la fiance, du bien, de la
consolation & de l'espérance : La seconde du mal
& de la misère : il croira donc & recevra par no-

estre regle de nature, celle qui est & meilleure de foy, & plus profitable pour luy: & refusera celle qui est reiettable d'elle mesme, & qui luy apporteroit toutes incommoditez: autrement il abuseroit de son intelligence & s'en seruiroit à son dam: ce qu'il ne peut ny ne doit faire entât qu'il est homme. Mais quel bien pourroit-il esperer de croire que dieu ne fust pas? quel fruct en pourroit-il recueillir? pourquoy se ioindroit-il à la part sterile de tout biē? a quoy faire la logeroit-il en son cœur & en sa foy? Ne luy vaut-il pas mieux attacher sa créace à celle qui est fertile & fructueuse? Car celle-cy, s'il la reçoit biē en bon escient, s'il la plante bien viuement en foy, voyez quelle suite de biens elle luy mene. Son intelligence se rēd plus noble & plus digne, laissant le non estre pour se ioindre à l'estre, & logeant en foy l'infinité du bien: elle prend vne merueilleuse accroissance de perfection, elle reçoit de ceste sainte créace vne influēce de bonté & participe à la grandeur & excellence de la chose qu'elle croit: là où si l'homme s'associe avec la part contraire, son entendemēt se rend depraué ne visant qu'au non estre, au rien & à l'infinité du mal. Parquoy il est tenu de croire que Dieu est. Toutes les autres creatures le conuient à ce faire par leur exemple. Nature mesme le luy comāde: & ne peut faillir de l'en croire: car il est certain qu'elle ne ment pas, qu'elle ne nourrist point en foy la fausseté, & que toute obligation naturelle nous pousse à la verité, non a la mensonge. Voila la maniere de conuier a la foy les meſcreans, d'apprendre a l'homme d'affirmer ce

*Tout nous
conuie à
croire que
Dieu est.*

qu'il n'entend pas & de renforcer & roidir nos entendemens a croire plus ferme.

Exemple pris de l'unité de Dieu.

CHAP. LXIX.

POUR nous exercer mieux en l'usage de nostre regle, practiquōs-la encore en quelques exemples. Si ie veux m'esclaircir de l'vnité de Dieu, ie me proposeray les deux extrêmes contraires. Il ya vn seul Dieu, il n'y a pas vn seul Dieu mais plusieurs. Necessairemēt l'vne de ces deux propositions est seule vraye. Pour cognoistre laquelle c'est, ie les compareray comme i'ay fait tantost: premierement l'vne a l'autre, & puis toutes deux a l'homme, & par la ie trouueray infailliblement que la premiere est beaucoup plus aymable & souhaitable, & qu'elle s'accommode plus a nostre bien que l'autre: veu que la pluralité de volonte de substance, de puissances & de sapiences apporteroient par necessité de la diuision & de la discorde: d'autant que chaque Dieu tireroit a son profit particulier & pourchasseroit sa propre gloire: d'où s'ensuyuroit l'entiere ruyne de l'vniuers par leur dissension. L'homme mesme en seroit en perpetuelle peine & tribulation. Qui plus est, nature ne pourroit souffrir deux maistres: la où au contraire en aduoüant qu'il y en ait vn seul, nous euitons tous ces inconueniens & nous accompagnons de tout bien. Il me faudra donc par mon obligation naturelle croire a celle icy comme m'estant plus auantageuse.

*Meilleur à
l'homme
d'avoir un
Dieu second
qu'un sie-
rle.*

POur me résoudre de ce doute: Si Dieu a produit vn fils de sa propre nature entierement pareil à soy: ou au contraire s'il n'a rien engendré de sa propre nature, ie considereray qu'il est bien mieux seant que Dieu ait produit de sa substance, que de le croire sterile. Aussi il est plus auantageux à l'homme d'avoir vn Dieu, qui soit de si grande vertu que de pouuoir engendrer Dieu de soy-mesme, que de le penser impuissant en ceste part-là. En outre que ceste production conclud par necessité vne extrême communication, qui engendre raisonnablement en l'homme tout plein de fiance & de consolation de voir en son createur tant de liberalité, & de bonté, que de communiquer à autrui sa sapience, sa puissance & soy-mesme, & de ne vouloir rien se reserver de particulier. Ie considereray à l'opposite que la mescreance de ce point-la, ne m'apporte nul profit, voire qu'elle diminue la grandeur de Dieu & par consequent mon bien mesme: parquoy il s'ensuit que ie deuray affermer que Dieu a engendré vn fils de sa nature & nier le contraire, l'un estant mon aduantage, l'autre mon dommage.

De la toute puissance, sapience & bonté de Dieu.

CHAP. LXXI.

D'Auantage il nous est commode & utile d'avoir vn Dieu tout-puissant, tout bon, &

tout sage, & tel qu'il soit impossible de rien songer de plus parfait. Au contraire c'est nostre honte & nostre dam de le croire moins sage, moins bon & moins puissant. C'est donc raison que nous receuionsce qui nous est le plus a propos, plus conuenable a la nature de Dieu, & ce qui a en foy plus d'estre que du non estre.

De la verité & autres vertus qui sont en Dieu.

C H A P. LXXII.

C'Est aussi l'honneur & le profit de l'homme d'auoir vn Dieu plein de verité, de foy, de benignité, de pieté, de clemence, & de misericorde : & le contraire luy est entierement dommageable : il croira donc certainement cela & niera le reste, d'autant qu'il est obligé de pour-
L'homme est obligé à se pour-chasser son bien.
 suyure son bien & non sa perte.

De la creation.

C H A P. LXXIII.

D'Autant que c'est nostre commodité d'auoir vn Dieu de telle puisſance qu'il ait peu creer de neant le ciel, la terre, la mer & ce qui y est enclos, & le contraire est nostre mal ou priuation de nostre bien : d'autant aussi qu'il nous vaut mieux auoir esté faits de neant, par ce que nous tirons de là vne esperance pleine de confiance & de ſeureté, que ſi Dieu nous a peu baſtir en ceſte mode, il pourra bien auſſi nous remettre & reſuſciter apres la corruption de la
Avoir esté creé de neant est meilleur à l'homme, que autrement.

mort, que nous voyons nous estre certaine, & nous refaire plus grands que nous ne fusmes oncques. Et d'autant que si nous le prenons de l'autre part, nous diminnerions beaucoup de l'authorité du pouuoir de Dieu, comme c'est plus sans comparaison de nous auoir produits de neant que de quelque matiere, il est raison que nous croyons & receuions l'opinion qui nous est la plus salutaire : parquoy nous tiendrons pour certaine ceste proposition: l'homme, & le monde ont esté engendrez de neant.

Del'Incarnation.

CHAP. LXXIV.

DE mesme puis que c'est vn tres-grand heur à l'homme que la diuinité & l'humanité se soient iointes en vn, qu'en cela consiste son souuerain bien, sa grandeur, sa gloire, sa noblesse: il s'ensuit que celuy d'entre nous qui nie que cela se puisse faire, s'efforce par mesme moyen de nous desrober nostre bon-heur, & priue la nature humaine de sa principale excellence: par consequent il nous siera beaucoup mieux de croire que Dieu soit fait hōme que son cōtraire.

De la conception du fils.

CHAP. LXXV.

*Profit &
honneur à
l'homme de
s'incarnar*

Aussi d'autant qu'il y a bien plus de dignité & de reuerence à croire que Dieu ait esté conçu par le saint Esprit, & né d'une vierge,

que d'y penser quelque operation charnelle, & que c'est l'honneur de nostre nature, d'auoir eu vn homme si excellent & si parfait, duquel la conception & la naissance ayent esté accompagnees d'un si diuin mystere, qui tesmoigne tant de grace & de faueur de Dieu enuers elle: il est raisonnable que nous prenons ce party: veu que l'opinion contraire nous apporte tout plein d'incommodité & diminution d'honneur à la nature humaine.

*tion de
Dieu.*

De la resurrection des morts.

CHAP. LXXVI.

IL vaut beaucoup mieux à l'homme d'esperer avec toute certitude de foy la resurrection apres sa mort, que le rebours: car il est plain de liesse, de fiance & de plaisir d'affirmer & peser certainement que la nature humaine doit estre regeneree quelque iour, & faite immortelle. Cela nous donne grand aduantage sur les autres creatures, & est souhaitable merueilleusement pour nostre bien, & le contraire au rebours: car nous n'en pouuons tirer que de la perte & du des-advantage, & le croyant nous nous combatons nous-mesmes & l'honneur de nostre nature. D'auantage, de penser qu'il y a eu desia vn corps glorifié & fait immortel, cela nous donne bien plus de consolation & d'occasion d'en esperer autant pour nous-mesmes, que de croire simplement la resurrection generale: & celui qui croit ceste particuliere, croit bien plus volontiers & plus asseurement l'autre.

*Resurre-
ction des
morts.*

Receuon-là donc hardiment en nostre entendement, & en reieton ce qui luy est opposite.

De l'Ascension.

C H A P. LXXVII.

C'Est vne grande gloire à nostre nature que desia vn homme soit monté au ciel : telle creance engendre en nous vne aligre volonté de le suyure, & nous aduertist de ne nous attacher pas si ferme aux choses terriennes & mortelles : c'est donc raison que l'homme le croye.

Du iour du iugement.

C H A P. LXXVIII.

*Foy du iugement generalpro-
fite*

Liberal arbitre.

Si nous esperons assurement qu'il y ait vn iugement vniuersel, auquel chacun d'entre nous reçoyle loyer de ses œuvres, cela nous incite a amander nostre vie, a corriger nos actions, pour en meriter recompense; & a euitier le vice, pour n'en encourir la peine & le chastiment. Cebien nous touche a la contemplatiō de nostre liberal arbitre, veu qu'estant en plaine liberté de choisir le bien ou le mal, & estat obligez par raison à faire le bien, il nous est tres.vtile de croire certainement ce futur iugement, auquel nous receuons tous selon les demerites de nostre vie la souueraine peine ou recompense, la souueraine gloire ou confusion: car sans ceste creance nous serions en grand danger de nous abandonner a nos concupiscences, & de nous laisser emporter à la chair & aux voluptez comme les bestes brutes.

CHAP. LXXIX.

IL est euidentement meilleur à l'homme d'estimer son ame immortelle que mortelle: car il n'est rié qui l'esloigne tât de l'imperfectiō des autres creatures, il n'est rien qui l'approche plus de la diuinité, ny rien d'où il puisse plus tirer de consolation & de resiouissance: la où l'opinion de la mortalité de l'ame n'apporte que du desdain de nous-mesmes, de la tristesse & de la desolation. Or si l'homme est obligé a croire ce d'où il retire plus de plaisir, de contentement & d'esperance; c'est a dire le bien souuerain: car il consiste en ces accidens-la, & des contraires s'engendre le mal extreme: Il faut dire que celui qui refuse de loger en soy les creances, qui luy apportent de la satisfaction & de la liesse, est ennemy de soy-mesme & de l'homme, & cause de son mal & de sa ruine.

L'ame humaine est immortelle

En quels accidēs consiste le bien souuerain.

De la foy chrestienne en general.

CHAP. LXXX.

TOut ainsi nous faut-il dire en general de toute la foy chrestienne: car il est certain qu'elle est sans comparaison plus aymable & plus desirable a l'homme que son contraire: d'autant que les choses qui sont les plus conformes a nostre bien & a l'estre eternal (comme elle est plus que nulle autre) sont aussi les plus souhaitables. La creance de ses articles & preceptes nous enrichist d'un grand nombre de biens. El-

Utilité de la foy chrestienne.

*Ce qui apprend
la foy chre-
stienne.*

le nous apprend que l'homme est fait à l'image de Dieu son createur, que Dieu s'est fait homme à cause de nous, que ce mesme nostre corps doit estre quelque iour glorifié & iouyr d'une vie eternelle: qui sont les plus agreables & plaisantes imaginations que nous sceussions auoir. Là où son contraire nous apporte la priuation de ce contentement-là & de nostre bien. Puis donc qu'il nous faut croire ou la foy chrestienne ou son opposite, nous sommes tenus de la choisir: veu qu'elle nous est beaucoup plus profitable: afin que nous nous seruions de nostre entendement à nostre vtilité, à nostre ioye & consolation, comme les autres creatures employent leurs forces & leurs moyens à leur profit & aduantage: autrement nous combattrions l'expresse ordonnance de nature, nous nous montrerions estre hors de nous, desuoyez de l'orde de toutes les choses: l'homme s'armeroit & banneroit contre l'homme. Parquoy quiconque s'opiniastre à mescroire nostre foy, il est certainement gasté & corrompu par quelque passion & humeur ennemie de foy-mesme. Il est saisi de quelque des-naturee & monstrueuse qualité qui le bande contre son genre: L'honneur, la gloire, la dignité de nature humaine, pend de la foy chrestienne: & par consequent l'honneur aussi de toutes les autres natures, qui seruent à celle-la. Comme le contraire de nostre foy auilist, destruit, & aneantist non la nature humaine seulement, mais toutes les autres creatures: car qui offence le Seigneur, offence aussi son subiet, & toutes les choses de ce monde sont fai-

*L'honneur
de l'homme
pend de la
foy chre-
stienne.*

res pour l'homme. D'où il s'ensuit que qui embrasse nostre foy, ne peut estre reprins ny de Dieu ny de nulle autre creature : par ce qu'il a esté guidé a ceste creance par la main mesme de nature: voire quand elle seroit faulse, ce qui est impossible, si auroit-il tres-bien de quoy s'excuser enuers Dieu, & enuers les autres creatures pour s'estre ioint à la part qui estoit meilleure & plus aymable d'elle-mesme, & qui rapportoit plus de bien & perfection à l'homme, en tant qu'il est homme. Or estant poussé à ce faire & par la voix de nature & par l'exemple de toutes choses, il failloit sans doute qu'il le fust : & qui fait ce qu'il doit, n'a nul besoin d'excuse. Mais celuy qui fait au contraire, qui a laissé le bien pour courir au mal, la part profitable pour la nuisible, qui s'est ietté à quartier & hors de la carriere commune de toutes les creatures, doit estre tenu pour coupable deuant Dieu & deuant le monde.

Qui embrasse la foy chrestienne ne peut estre reprins.

Aduertissement pour nous confirmer en la foy chrestienne.

CHAP. LXXXI.

D'Auantage nostre foy n'est pas seulement plus aymable & plus souhaitable que son opposite, mais encore elle est publiée & annoncée par tous les coings du monde. Des personnes tres-saincts & tres-sçauans de toutes nations l'ont maintenüe : ont pronostiqué aux mescreans la peine & damnation eternelle, & predit aux croyans des biens & recompenses

Preuves de la foy chrestienne.

immortelles. Pour le tesmoignage de sa verité beaucoup d'hommes excellens ont couru tres-volontairement a la mort & au martyre. Vn nombre infiny de personnes nobles & grandes en toute qualite ont passé leur vie heureusement & vertueusement sous ceste foy. Au contraire, son opposite n'a esté ny publié ny presché par tout le monde: nul à faute de le croire ne nous menace du dernier supplice, ny ne nous promet pour le croire la vie eternelle: il n'est pas mort pour le maintenir, vn grand nombre de deuotes personnes. Toutes ces considerations rendent les infidelles inexcusables & confirmēt en leur creance ceux qui croyēt: il est dōc plein de toute seureté de se tenir en ceste part-là & d'embrasser la foy, par laquelle l'hōme croit sa perfection & le bien pour lequel il a esté créé & ordōné de Dieu. Telle est la science qui s'engēdre en nous par la cōparaison de l'homme aux choses inferieures: c'est elle qui nous apred à cognoistre nous mesmes, entāt que nous sommes hommes, nostre nature & nostre deuoir.

Difference de l'homme aux autres choses à cause de son liberal arbitre, d'oū il se tire une grande cognoissance de sa nature & de ses œuvres.

CHAP. LXXXII.

PAr ce que la cognoissance de Dieu qui s'engendre par la consideration de nostre nature, nous est la plus agreable & manifeste, il nous faut mettre peine de bien entendre ce que

nous sommes: Car si par le moyen de la nature qui est en nous, nous y attirons ceste science, il est certain qu'elle sera extrêmement familiere, propre & vnice a nous. Or bien que iusques a ceste heure nous ayons en beaucoup de sortes prouué l'essence de Dieu & ses qualitez par la comparaizon de l'homme auecques les choses destrois marches inferieures si nous en reste il encore quelque autre maniere si euidente & grossiere, que les plus simples la pourrôt apperceuoir, par laquelle nous apprendrons & la science de la nature de l'homme & de ses œuvres, & au dela encore vne tres-certaine cognoissance de Dieu. Je la tire de la difference qu'il y a entre nous & les autres creatures, a cause de nostre liberal arbitre, qu'elles n'ont pas: d'où il aduiuent que leurs operations ne sont ni libres ny volontaires comme les nostres, ains poussees par violence ou necessité de nature. Aussi n'y a il que l'homme maistre de ses œuvres: les autres creatures ny ne cognoissent les leurs, ny n'en peuuent iuger, & ne scauent ce qu'elles font, a faute du liberal arbitre. Nous deliberons auant que de faire, & iugeons de ce que nous auons fait. Voyla donc la generale distinction de l'homme d'un costé, & de toutes les autres choses de l'autre. Il manie, entant qu'il est homme, ses actions a sa fantasie & volonté & elles ont les leurs attachees & obligees à la contrainte, & a la necessité. Il s'ensuit de la que leurs operations sont entierement dissemblables aux nostres, qu'elles sont d'une differente condition & qualité. Les nostres sont de leur nature

Cognoissances de Dieu par l'homme est la meilleure.

*Les opera-
tions hu-
maines sont
nobles &
libres.*

tres-nobles & tres excellētes, surpassant de bien loin les leurs en toute dignité, comme estant engendree par la deliberation, & par la libre volonté, deux propriétés inestimables. Il aduiant aussi à ceste cause que les actions de l'homme nous les disons estre siennes: d'autant qu'il estoit en luy de les faire, ou de ne les faire pas: & celles des autres creatures nous ne les disons pas leurs, par ce qu'à la verité on agist en elles, & elles n'agissent pas. D'auantage ou impute à l'homme ses œuvres, & nullement aux autres creatures: elles sont subiettes a estre examinees & iugees, a estre estimees, les vnes louables, les autres desprifables, les vnes dignes de recognoissance, les autres de chastiment. Dou

*A l'homme
on impute
ses œuvres.*

*Merite est
des œuvres
de l'homme.*

il aduiant qu'il y a en l'homme outre ses œuvres quelque autre chose qu'elles engendrent & laissent en luy apres elles: à sçauoir le merite ou le demerite: car d'autant qu'il agist librement & par raison ou volonté, qu'il peut choisir a faire le bien ou le mal, les actions luy acquierent de la peine ou de la recompense: elles l'honorent ou le diffament, elles l'embellissent ou le tachent, elles le parent ou le difforment par ces deux qualitez, qu'elles luy laissent. Rien de tout cecy ne conuient aux autres creatures. Au reste il nous faut continuellement ouurer, il nous faut entant qu'il est en nous, remplir le monde de nos operations & euitier l'oisiueté, comme

*Oysivete
doit estre
classée.*

*Le liberal
arbitre est
en l'homme
pour bien
faire.*

sont toutes les autres choses que nous voyons incessamment embesongnees. Ce sont les actions vertueuses de l'homme qui doyuēt embellir l'univers: car il n'a pas son liberal arbitre pour ne

rien faire, mais pour ne faire pas mal. Et si la liberté luy auoit esté donnée pour mal faire, elle luy auroit esté dōnée pout sa perdition & pour sa ruine: ce que nous ne deuons nullement croire en luy: veu qu'aux autres creatures inferieures, il n'a esté rien naturellement donné pour leur dommage, ains pour leur profit & aduantage. Il adonc le liberal arbitre pour faire son deuoir sans cesse, comme font les autres choses: & en outre pour en acquérir la retribution & le loyer que les autres ne peuuent esperer à faute de ceste liberté: ainsi si l'homme est oysif & sans rien faire, il oublie son office, il mesprise la charge a laquelle, il est naturellement destiné. S'il fait mal, si estant en sa liberté de choisir le bien, il embrasse le vice, il fait contre l'exemple de toutes les autres creatures, qui ouurent par nécessité. C'est donc luy seul qui renuerse & qui ruine l'ordre des choses, c'est luy qui offense sa propre nature, qui fait son dommage, qui pourchasse sa ruyne, qui trouble & desaccorde à son escient la belle ordonnance & harmonie de cest vniuers, duquel il est le principal membre: dont il encourt auecques raison la haine de toutes les autres creatures, & s'acquiert de la honte & de la confusion: comme au rebours s'il fait son deuoir, il decore & embellist le monde, & se gaigne de la reputation. Voila donc quatre choses qui suyuent particulièrement les actions de l'homme, le merite & le demerite, la recompense & la peine: toutes quatre attachees si ferme l'vne à l'autre, que l'vne ne se trouue iamais sans la compa-

*l'homme
seul cher-
che son dō-
mage.*

*Quatre
choses suy-
uantes les
actions de
l'homme.*

gne : par ce qu'il y a du merite ou du demerite apres chacune de nos actions : & le merite requiert par necessité la recompense : le demerite, la peine. Reste donc que nos œuvres, entant que nous sommes hommes, ont ces proprietes, qui leur sont ioinctes particulièrement & plus qu'aux operations des autres choses, qu'elles nous sont imputees, qu'elles nous acquierēt le loyer ou le chastiment, qu'elles sont ou honorables ou honteuses, loüables ou desprifables, qu'elles embellissent ou en laidissent le monde : & tout cecy de tant qu'elles sont volontaires & libres en nous. Voyez comme par la comparaison de l'homme, eu esgard à son liberal arbitre, nous sommes entrez bien auant en la science de sa nature & de ses œuvres. Il nous faut passer outre, & voir comme elle nous menera encore à la cognoissance de dieu.

Comme la consideration du liberal arbitre de l'homme nous mene à la cognoissance de Dieu.

CHAP. LXXXIII.

PVis que nous sommes tels, entant que nous sommes hommes, que nos actions ont du demerite ou du merite en elles, qu'elles nous acquierent de la peine ou de la recompense, qu'elles sont punissables ou dignes de recognoissance, & subiectes à estre iugees & examinees : il s'ensuit, veu que l'homme, entant qu'il est homme, n'a de quoy recompenser ou punir ses œuvres, qu'il y en a quelqu'un au dessus de luy qui la peut faire : autrement ce-

L'homme, cōme homme n'a de quoy recompenser ses œuvres.

ste qua-

ste qualité particuliere luy auoit esté frustra-
toirement attribuee : ses actions mesmes se-
ront de néant & inutiles ; voire qui plus est sa
creation seroit entierement vaine : & par con-
sequent, attendu qu'il est la principale piece du
monde, que tout respond à luy, qu'il n'y a rien
du reste qui n'ait esté fait pour son seruice, il
s'ensuyuroit que l'entier bastiment de cest vni-
uers seroit inutile, & que tout y seroit confus
& sans ordre. Si est-ce que nous touchons au
doigt & à l'œil que les autres natures iusques à
l'humaine sont tres-bien reengees. Or ce n'est
point l'homme qui les a ainsi ordonnees : il est
donc luy-mesme ordonné & respond par ne-
cessité à quelque autre ; ou bien il y auroit en
l'vniuers beaucoup de vuide : & quant tout
est dit tout en seroit, d'autant que les actions
humaines seroient vaines, qui de leur nature
requierent ou punition ou recompense : & si
elles ne peuuent auoir ni l'un ni l'autre : il nous
restera certainement cela de vuyde : ce qui est
impossible, & plustost verrions nous raualler le
ciel contre bas : nature ne le peut souffrir aux
plus petites choses, & beaucoup moins aux
plus grandes, comme sont les actions de l'hom-
me, entant qu'il est homme. Et qu'il soit vray,
considerons cōme elle a donné à chaque chose
à quoy s'adresser & à quoy se rapporter propor-
tionnellement pour son besoin & pour ce
qu'il luy faut naturellement, comme il y a de la
relation & de la correspondance en tout son
ordre, comme rien n'y est sans cause, & rien de
vuyde. Pour exemple. Aux choses visibles res-

*L'homme
est ordonné
par autre
que par soy.*

*Toute chose
naturelle-
ment serap-
porte à une
autre.*

pond l'œil, pour les voir : à celles qu'il faut ouyr, l'oreille : aux intellectuelles, l'entendement, & ainsi du reste : afin qu'il n'y ait rien pour neant. Pourquoy ne respondra tout de mesme aux choses recompensables vn recompenseur, aux punissables vn punisseur, aux iugeables vn iuge : & cela afin que le merite & le demerite, n'ayent pas esté frustratoirement produits par nature, qui n'engendre rien sans son effet. Tenons donc certainement qu'il y a quelque payeur, ou chastieur plus grand que nous, auquel l'homme se rapporte pour le regard de ses operations. En outre, nos œuvres nous sont imputees : on se prend iustement à nous du mal que nous faisons : la coulpe de nostre vice est en nous, par ce qu'il estoit en nostre puissance de le faire ou de ne le faire pas. Or s'il y a coulpe, il y a iniure & offense à autrui : nous sommes donc obligez & liez par nos meffaits : car de leur propre nature, ils nous rendent debtours de la peine : de façon qu'autant qu'il y a de fautes, autant s'engendre-il soudainement en nous d'obligations à la punition & au chastiment : il est impossible autrement : ainsi il y a quelque vn plus grand que nous, auquel nous sommes tenus pour nos demerites. Aussi d'autant que nous n'é pouvons estre absous ni deschargez, que par le pardon ou par la peine, & que l'homme, entât qu'il est homme, ne scauroit se pardonner soy-mesme : il faut necessairement croire, que la charge de ce faire appartient à quelque autre. Si donc la coulpe del'homme conclud qu'il y a vn Dieu, semblablement, si son merite le cōclud aussi, l'argumē-

*Les œuvres
del'homme
luy sont im-
putees.*

*L'homme ne
se peut par
donner.*

tation fera bõne en ceste maniere. L'hõme peut faillir: il y a donc vn Dieu. L'hõme peut biẽ faire: il y a dõc vn Dieu. Parquoy en toutes façons nos œuures, entant que nous sommes hommes, *Les œuures del'homme preuuent* preuuent qu'il y a au dessus de l'humaine nature quelque guerdonneur, quelque chastieur, *vn Dieu,* quelque recompenseur & quelque punisseur.

Par nos œuures il se monstre que le guerdonneur & chastieur, qui est au dessus de nous, est tres-puissant, tres-sage & tres-juste.

CHAP. LXXXIV.

Pour guerdonner bien à poinct chacune operatiõ & selon sa nature, pour la payer de *Discretiõ doit estre employee en guerdõnant,* ce qu'elle a iustemẽt gaigné, il faut qu'elles soiẽt toutes au prealable rangees, controlees, poisees & bien iugees: autrement tout seroit plein de confusion. Nous voyons que le corps d'un hõme est garny d'une plus noble ame que le corps d'un cheual, par ce qu'il est deu a l'vndu loyer & de la recompense, & non à l'autre: Aussi les operations de l'homme sont plus ou moins recompensables, plus ou moins punissables, selõ qu'elles sõt pires ou meilleures. Parquoy celuy, a qui appartient la charge de les guerdõner ou de les chastier, les doit scauoir discerner exactement & examiner, doit cognoistre leurs qualitez & leur grãdeur, doit auoir parfaite science de toutes nos œuures & de toutes celles de l'humaine nature, voire de nos paroles. Et d'autant que nos *Volontés ou les actiõs* actions se iugent par nostre volõte ou intentiõ, encore luy faut-il passer au dedans de nous pour

y controler nos desirs, nos affections & nos cogitations les plus occultes : car c'est là le fondement & clef de sa iurisdiction : afin que rien ne le trompe, que son iugement soit droicturier & infailible, & que tout soit proportionné en nature, qu'il n'y ait rien en desordre, comme il y auroit si quelque vne de nos œuvres ne receuoit le payement qui luy est deu. D'auantage d'autant que tous les hommes qui viuent en mesme temps œurent aussi ensemble: il est necessaire qu'en vn moment toutes les actions, paroles & volonteiz des hommes se presentent a luy, non de ceux qui sont seulement, mains de tout autāt qu'il en fut oncques: que la moindre de celles-là

Dieu voit en vn moment toutes actions. soit continuellement presente en sa memoire, de peur que quelqu'un de ses debtes ne luy escape. Or si nous considerons combien il seroit mal-aisé de ramentenir celles d'un seul homme, depuis le iour qu'il a esté capable de iugement, iusques à la fin de sa vie: combien il seroit encor plus difficile de le faire en trois ou en quatre: que deuon-nous dire en vne si grande multitude de milliers ? De vray, si nous pensons de pres à multiplier premierelement le nombre des hommes qui sont & qui ont esté, & puis a y adiouster le nombre de leurs actions, de leurs paroles, de leurs desirs & de leurs cogitations : & en outre encore la peine ou la recompense qu'il faut a chacune d'elles, sans doute nous concluons aisément que la sapience & science de celuy, qui est au dessus de nous, est entierement sans borne & sans mesure, qu'il est extrêmement sage, sçauant & cler-voyant, & que tou-

ces choses luy sont descouuertes, rien ne se pou-
uant desrober de sa veuë. Il est iuge plein de
science & de sapience, il est l'entier estre. La na-
ture de nos œuures, entant que nous sommes
hommes, l'argue tel par necessité, & la charge
qu'il a de nous payer & punir iustement de nos
operations, tesmoigne la hauteur infinie & in-
comprehensible de sa suffisance.

Que Dieu est tout puissant.

C H A P. LXXXV.

PAr ce que pour nous récompenser ou cha-
stier selon nos œuures, la sapience & la sciē-
ce ni suffisent pas, & que la puissance y est aussi
requisse: afin que celui a qui ceste charge tou-
che, ait de quoy donner & paier chacun selon
son merite, & de quoy aussi le punir selon l'exi-
gence de sa faute: & afin qu'il ne lui manque ni
force ni autorité pour executer sa sentence, il
nous faut tenir pour certain, que comme les o-
perations de l'humaine nature sont quasi infi-
nies, aussi est infinie la puissance de remunerer
& de punir. Et comme la diuersité des actions
pires ou meilleures requiert aussi moindres ou
plus grandes peines ou récompenses, tout ainsi
faut-il que non seulement il voie & cognoisse
toutes choses, mais qu'outre cela il ait vne tres-
entiere puissance, & multipliee en vn million de
moiens, de retribuer & de chastier, à ce qu'a fau-
te de pouuoir, il ne laisse rien à recognoistre ou
à punir: autrement il y auroit quelque chose de
desordonné & de vuide en l'vniuers: ce qui est

impossible, comme nous venons de dire: il est donc tres-puissant, guerdonneur & punisseur: car il le faut tel pour les actions de l'homme, entant qu'il est homme.

Qu'il est tres-iuste.

CHA P. LXXXVI.

OR d'autant que ce n'est pas encore assez qu'il ait la science & la sapience, pour bien iuger & discerner, & la puissance pour executer sa volôté, s'il n'a aussi la volonté sainte & droituriere, pour distribuer en equité & avec raison à chacun ce qui luy appartient, & pour retribuer ou punir nō par faueur, mais selon le merite ou le demerite d'un chacun: afin donc qu'il ne reste nulle faute impunie, & nul bien mal recompensé, il faut necessairement qu'il soit prouueu d'une iustice constâte, invariable & inflexible, pour ne réuerfer l'ordre de nature: parquoy il est tres-iuste remunerateur & chastieur. Retenons donc des choses precedentes, que l'homme a le liberal arbitre, entant qu'il est homme, par lequel il fait ses œuvres meritoires ou de meritoires: d'où il s'ensuit par necessité qu'il y a en nature quelque guerdonneur & quelque punisseur, & que celuy-là est tres-sage, tres-puissant, & tres-iuste iuge. Il est sage, afin que par son ignorâce il ne demeure rien indecis: puissant, de peur qu'à cause de sa foiblesse il ne laisse quelque chose mal recompensée ou impunie: iuste, de peur que par sa volonté corrompue, rien ne demeure indetermined, & que tout ce qui part du liberal

Le guerdoneur doit estre iuste.

Dieu tres-sage, tres-puissant, et tres-iuste.

arbitre reçoïue son parfait & accomplÿ salaire.
 La voix de l'vniuers, duquel l'homme est le plus
 excellent membre, ne crie autre chose: la nature
 mesme de nos œuures demande à toute instance
 qu'on leur rende ce qu'on leur doit, à sçauoir le
 pris ou l'amende.

*L'homme
plus excel-
lent mēbre
du monde.*

Qu'il ny a qu'un seul iuge de nos œuures.

CHAP. LXXXVII.

D'Autant que nos œuures sont meritoires
 ou de meritoires par vne seule raison &
 seul fondement commun à tous hommes, c'est
 qu'elles sont engendrees par le liberal arbitre,
 origine & racine de la retribution, du merite &
 demerite, estant d'une seule & mesme nature en
 tout le genre humain, il est vray semblable qu'il
 n'a aussi qu'un seul iuge de ses effets. En outre il
 faut que nos œuures soient recogneuës ou cha-
 stiees exactemēt, & qu'il n'en eschappe vne qui
 ne reçoÿue le guerdon de son merite. Or s'il y
 auoit plusieurs souuerains remunerateurs ou iu-
 ges, ceste iurisdiction seroit plaine de desordre
 & de confusion, & les aētiōs humaines ne pour-
 roient estre deuēment recompēsees ou punies,
 ni iustement examinees & iugees: car pour ce
 faire il faudroit que l'un de ces iuges eust autant
 descience, de sapience, de puïssance, & de iu-
 stice que l'autre, & qu'ils fussent perpetuellemēt
 d'accord: mais cela repugne à la nature de la
 multitude & de la pluralité: car s'ils estoient
 beaucoup & chacun garny de toutes pareilles
 qualitez, il y pourroit escheoir de la discorde

*Nos œu-
res meri-
tent par le
liberal ar-
bitre.*

*Nos œu-
res sont
exactemēt
examinees
de Dieu.*

*L'accord
perpetuel
repugne à
la multitu-
de.*

entr'eux. Outre ce qu'il y auroit en nature de la superfluité, & par consequent nos actions ne feroient ni rangees ni iugees. Voila comment nos œuures, entant que nous sommes hommes, demandent vn seul guerdonneur, chastieur & iuge: veu qu'autremēt il seroit impossible qu'elles eussent leur iuste salaire. L'vniuers mesme seroit sans ordre & ne se pourroit maintenir.

Que le principal salaire de l'homme, entant qu'il est homme doit estre spirituel & inuisible.

CHAP. LXXXVIII.

P Vis qu'il est ainsi que les actions de l'homme sont punissables ou recompensables a cause du liberal arbitre, qui est la racine de la remuneration & du chastimēt, & puis que l'homme est homme pour raison de son liberal arbitre, & pour ce regard separé & distingué des bestes brutes: semblablement, puis que le liberal arbitre est intellectuel, spirituel & inuisible, nullemēt corporel & sensible, il s'ensuit que la principale remuneration ou peine de l'homme, entant qu'il est homme, doit estre intellectuelle, spirituelle & inuisible, nullement corporelle ou sensible. Car le guerdon doit regarder & respoindre au premier fondemēt: & attendu que la racine, qui engendre le merite, est toute spirituelle, il ne faut pas que le payement, soit corporel: car le corporel ne se peut assortir a l'intellectuel, voire toutes les choses corporelles ne pourroient paier vne action de l'homme, entāt qu'il est homme, si on la vouloit suffisamment recompenser.

Le liberal arbitre est intellectuel & incorporel.

Les choses corporelles sont insuffisantes pour salaires de nos œuures.

Or si nos operations requierent vne remuneration spirituelle, nous en deuons autāt dire du chastement, qui doit estre aussi intellectuel & inuisible. D'auantage puis que le guerdon, qui nous est deu, doit estre receu par nous, doit estre en l'homme & nō hors del'homme, il est necessaire que nostre liberal arbitre le reçoie, duquel s'engendre le merite, & necessaire aussi par consequent qu'il y ait en luy de la capacite & de la place pour leloger. Parquoy puis qu'il cōprend en soy la volonte & l'intelligēce, il s'ensuit que le principal salaire de l'homme: entant qu'il est homme, est en ses parties-là, & qu'elles sont capables de la souueraine recompense. De façon que le guerdō de nos œures, entant que nous sommes hommes, c'est le guerdon de nostre volonte & entendemēt, & nostre principal biē, est le bien de nostre intelligence & volonte. Aussi par cōsequēt le royaume, les richesses, les thresors de l'homme, entant qu'il est homme, sont intellectuelles, inuisibles & non comprehensibles par aucun sens corporel. En outre par ce que le liberal arbitre de sa nature est hors de temps & de lieu, non subiet ny à l'vn ny à l'autre, il s'ensuit que le bien de l'homme, entant qu'il est homme, n'est aussi ny local ny temporel, que ses richesses sont hors du temps & du lieu, qu'elles ne coulent pas du present au futur, ny ne passent, mais sont permanentes en mesme estat, eternelles, immuables & incorruptibles. Pareillement le bien de l'homme, entant qu'il est homme, ne consiste pas en quelque chose qui luy soit commune avec les bestes, comme

Nostre principal biē est celui de nostre intelligence.

Le vray biē de l'homme n'est ny local ny temporel.

Le bien de l'homme ne tombe sous les sens.

*Le vray
mal de
l'homme
ne concer-
ne le sens.*

en chose qui se puisse ouyr, voir, toucher, gouter ou flairer, ni mesme imaginer de grâdeur, largeur, profondeur, longueur, ou autre dimension corporelle : & par consequent ne consiste pas aussi en aucune corporelle delectation. Ce que nous auons dit de nostre bien, il le faut aussi dire de nostre mal, & ne penser pas qu'il concerne aucunement nos sens, ni que ce soit quelque peine corporelle : ainsi en coucluant, nous dirons que la souuerainerecompense ou peine de l'homme, entant qu'il est homme, est intellectuelle, spirituelle & inuisible : car tout tel qu'est le liberal arbitre, tout tel doit estre aussi le guerdon & le chastiment.

Comment l'homme cognoist quelle loy il doit tenir.

CHAP. LXXXIX.

*Toute secte
qui met le
souuerain
bien éscho-
ses corpo-
relles, est
fausse.*

SI, comme nous venons de prouuer, la remuneration principale de l'homme, entant qu'il est homme, est intellectuelle, spirituelle & inuisible, nullement corporelle ny sensible, certainement toute loy & secte qui establist nostre bien & nostre souuerainerecompense en choses corporelles, visibles & sensibles, est fausse, trompeuse, mensongere & ennemie de l'homme, entant qu'il est homme. Ceux qui sont de ce party sont deceuz, esgarez & empoisonnez de vanité & d'erreur, & quiconque se met à leur trace se pipe soy-mesme & autrui.

Au rebours, la loy qui loge nostre principal heur & souuerain salaire és choses intellectuel-

les spirituelles & eternelles, & és choses qui plus s'esloignent des plaisirs corporels est sans doute tres-veritable & tres-salutaire : est la certaine loy de l'homme, entant qu'il est homme. Ceux qui suiuent vne telle conduitte sont à la suite du vray bien, aspirent aux solides thresors & vrayes richesses. Quiconque l'a establie a esté saint, parfait & vray legislateur, non seducteur & trôpeur, il a aymé nostre profit, & l'a singulierement bien cogneu. Voila comment nous auons aprins à l'homme la creance qu'il luy faut prendre, & en laquelle il doit viure.

Comment Dieu ne recognoist ny ne punist soudainement les œures de l'homme, ains surçoit son iugement iusques à la fin.

CHAP. XC.

D'Autant que le merite & la coulpe naissent du liberal arbitre, que la recognoissance suit le merite, & la punition la coulpe : car qui osterà le liberal arbitre, il osterà ensemble la coulpe, la punition, le merite & la recognoissance, esquelles quatre choses consiste entierement le bien ou le mal de l'homme : & plus il a de merites, plus a-il aussi par consequent de recompenses, & son bien en accroist d'autant d'auantage. D'où il s'ensuit qu'il ne faut pas que chaque action siene soit, sur le champ salariee de la finale & souueraine retribution : car à ce compte l'homme deslors ne pourroit plus auoir de merite ny d'autre recompense, iouissant de l'entiere & derniere. Mais par ce qu'il peut con-

*L'homme
peut ad-
iouster me-
rite sur me-
rite.*

*Pourquoy
Dieu ne
punit in-
continent
le pecheur.*

tinuellement amonceler en soy des merites, il doit attendre iusques à la fin leur souueraine remuneration, afin qu'il soit en vn coup payé de tout ce qui luy est deu, & qu'il recoiue ensemble son entier salaire. De mesme si soudain que nous sommes faits coupables, nous receuons nostre peine finale, & que le iuste iugement de nostre demerite fust sur le champ executé, nous serions lors deslors totalement perdus, & priuez du moyen de nous pouuoir plus remettre. Mais dattant que l'homme durant sa vie se peut conuertir du mal au bien & du bien au mal par la nature de son liberal arbitre, & peut quand il a failly recognoistre sa faute & reuenir à soy, il le faut attendre & le laisser faire, pour voir s'il se corrigera & se radressera de luy-mesme. Ceste surseance là & ceste attente luy est deuë, non par ses œuures, qui ne luy auoient rié acquis que de la peine, mais pour la liberté naturelle qu'il a de se pouuoir changer & amender pendant sa vie. A ceste cause il faut necessairement que son iuge soit misericordieux, & lent à punir & à donner sa derniere sentéce: car il est meilleur que l'homme soit sauué que damné. Nostre nature au regard du liberal arbitre demande vn tel remunerateur & punisseur, qui ne guerdonne ni ne chastie si soudain, qui regarde tousiours à nostre bien & aduantage, qui nous donne loisir de nous repentir & de nous corriger, surseant cependant par sa naifue douceur & bonté, l'execution de son iuste iugement.

Par nos œuvres nous pouvons conclurre deux diuerses demeures, le paradis & l'enfer.

CHAP. XCI.

BIen que les hommes soient tous de mesme nature & semblables, quant au liberal arbitre, toutesfois par ce que le liberal arbitre se peut acheminer par deux diuerses voyes, & contraires carrieres, à sçauoir du merite & du demerite : à la suite du bien & de la vertu, ou du vice & de l'oisiueté, & que ces deux sentiers n'ont garde de se rencôtrer, il s'ensuit que les hommes peuuent aussi estre diuisez, separez & opposez les vns aux autres, tenans les vns le chemin du merite, les autres du demerite. Et d'autant qu'il n'y a que ces deux voyes contraires, la nature humaine ne peut aussi estre departie qu'en deux troupes. Celle qui prend son quartier à gauche par le sentier de la coulpe & des œuvres punissables, se ligue & se bande de toute sa puissance contre celle qui suit la carrière du merite, & des œuvres remuneratoires. D'où il aduient qu'elles s'escartent l'une de l'autre de telle distance de lieu, qu'il n'en peut estre de plus grande : tout ainsi qu'il y a extrême difference entre la volonté qui embrasse le bien, & celle qui embrasse le mal. Or la separation de ces deux bandes est necessaire & naturelle : car s'il n'y auoit point de distinctiō locale, il n'y auoit point de retributiō suffisante. Il faut que les bons soiēt à part des mauuais, & les mauuais apart des bons : & voila pourquoy Dieu, nostre souuerain iuge,

Deux sentiers du liberal arbitre.

La nature ne se peut departir qu'en deux bandes.

Rien n'est tant loinde la circonference que le centre.

punisseur & recompenseur nous escartera enfin les vns des autres d'une infinie distance, Et d'autant qu'il n'est rien tant esloigné de la circonference que son centre, & que le milieu de la terre c'est le centre du monde, il en logera les vns en ce lieu-là, & les autres au dessus du dernier ciel pour y faire leur demeure eternelle. Aussi est-il tres-raisonnable & tres-naturel que le diuers salaire, qu'il fait aux vns & aux autres, soit aussi fait en lieux conuenablement respondans en diuersité, & par consequent qu'il y ait deux citez & deux habitations différentes, le paradis & l'enfer. L'une plaine du vray bien de l'homme, entant qu'il est homme, & l'autre de son parfait & souuerain mal: l'une en laquelle il n'y ait rien que le guerdon & recompense des bonnes œuvres, & en l'autre rien que la punition & chastiment des mauuaises. Ainsi il y a trois demeures : celle en laquelle le mal & le bien se fait, en laquelle s'acquiert le merite ou le demerite : nous viuons en celle-là : celle d'en-haut, où loge la remuneration & la beatitude : celle d'embas, domicile du supplice & de la misere. Nous parlerons ailleurs du purgatoire.

Trois demeures, la terre le ciel, & l'enfer.

De l'immortalité du liberal arbitre.

CHAP. CXII.

PAr ce que de nos œuvres, entant que nous sommes hommes, nous acquerons & engendrons continuellement durant nostre vie du merite & du demerite, qui sont suyuis du

guerdon & du chastiment, que nous ne receuons pas toutesfois pour lors: & par ce qu'aussi l'ordre de l'vniuers ne peut souffrir qu'il reste vne seule chose tant legere soit-elle impunie ou non recompensee: nous deuons croire que le liberal arbitre, demeure apres nostre vie pour receuoir ce iuste salaire, qui ne pourroit estre payé sans luy. Et puis que le merite & le demerite sont encore apres nostre mort, il en faut par necessité autant penser du liberal arbitre, qui les a produits, à qui il touche d'estre recogneu ou puny, & qui a en soy, comme nous disions tantost, le lieu & la capacité pour y loger la peine & la retribution. Or que la coulpe & le merite puissent estre eternels, il se preuue, d'autant que chaque chose dure iusques à ce qu'elle soit destruite, & ne peut estre destruite que par son contraire: ainsi la seule coulpe peut destruire le merite: & par ce qu'il tire apres soy la recompense, qu'il la reçoit en soy & se parfaict par elle, & le merite & la recompense dure pendant qu'il n'y a point de coulpe. Or il n'y peut auoir coulpe là où il y a merite ou recompense: il s'ensuit donc que le merite de l'homme, entant qu'il est homme, est eternal de soy, & par consequent le liberal arbitre aussi, qui est son fondement. Semblablement le demerite ne peut estre tollu que par le merite: car il s'en faut tant que la peine l'oste ou l'efface, qu'au contraire c'est son parfournement, c'est la perfection, elle luy est deue, il se ioint à elle & la reçoit comme la matiere

*Tout bien
fait serare-
compensé,
tout mes-
fait puny.
Liberal ar-
bitre im-
mortel.*

*Toute de-
struction se
fait par un
contraire.*

*Le demeri-
te n'est de-
struit que
par le me-
rite.*

*La peine
efface le
démérite*

fait sa forme. Aussi de chastier la coulpe ce n'est pas l'oster, le chastiment & la coulpe s'accordent & s'entretiennent tresbien, tant s'en faut qu'ils s'entre-ruynent. C'est le seul pardon qui peut la destruire & effacer : & le pardon ne se donne qu'à celuy qui le merite : & nul ne le merite qu'il ne se soit deffait de la coulpe & du demerite. Or la coulpe nous est imputée iusques à ce que nous l'ayons chassée par son contraire, & que comme elle a esté engendree par la volonté, & qu'elle est entrée chez nous librement, volontairement & de gré, que tout ainsi par vne contrainte volonté, par vn remors de conscience, par vne desplaisance elle soit librement & volontairement repoussée de nous & haye, autrement elle demeure tousiours : par où nous pouons conclure qu'elle dure encore après la mort, & qu'elle peut estre perpetuelle : d'où nous tirons par consequent que le liberal arbitre le peut estre aussi. D'auantage si le chastiment ne ruyne point la coulpe, il vit autant qu'elle, mais le chastiment ne peut pas estre sans celuy qui est chastié : ainsi puis qu'il peut estre perpetuel, le liberal arbitre le fera aussi, qui le reçoit. Et tout ainsi que les symptomes propres à vne maladie durent autant qu'elle & elle autāt que sa cause, ainsi la peine & la douleur, qui sont les accidens du demerite, sont de pareille durée avecques luy. Il est de mesme du merite & de la recompense : car la recompense dure autant que le merite, & le merite peut tousiours durer d'autant qu'il ne se destruit que par la coulpe.

Or si

Or si la recompense dure tousiours, celuy qui est recompensé durera aussi : car l'un ne peut estre sans l'autre. Ce qu'on recompense c'est le liberal arbitre, qui peut par consequent estre eternal : & à la verité il l'est de sa nature. Somme ou le liberal arbitre est oisif, ou il fait bien ou mal, d'où il s'acquiert du loyer & du merite, ou de la peine & de la coulpe : il est donc eternellement recompensé & puny : eternellement en plaisir ou en peine. Il n'y a rien entre deux, par où il puisse eschapper l'un ou l'autre. Voila comment nous aprenons manifestement par nostre liberal arbitre, quel l'homme, entant qu'il est homme, est eternal & immortel : car son intelligence & sa volonté le sont, qui sont le liberal arbitre : & par consequent aussi son ame. Ce n'est pas mon dessein de traiter en celieu de la forme & qualité de nostre salaire & de nostre punition, ny de la façon de iuger nos œuvres en particulier : Il me suffit d'estre montré par la comparaison de l'homme aux choses inferieures & par le privilege que luy donne son liberal arbitre à vne si parfaite cognoissance de l'homme & de ses œuvres, & par celle-cy à celle de Dieu. Et d'autant que la principale science de nostre nature en general, entant que nous sommes hommes, est fondée sur le liberal arbitre, il est tres-vtile de nourrir & exercer nos entendemens à considerer souuent la difference qu'il y a par son moyen entre nous & les autres creatures.

La principale science de nostre nature est sur le liberal arbitre.

Comparaison de l'homme aux trois marches inferieures, par la consideration de la difference particuliere qu'il y a entre luy & elles.

CHAP. XCIII.

NOUS auons traitté de la comparaison de l'homme aux autres choses par la consideration de la differéce generale qu'il y a entre elles & lui, qui estoit le premier membre de nostre diuision : il nous reste à le comparer, ayant respect à la difference particuliere & speciale. Nous auons tiré beaucoup de proffit de la premiere partie, celle-ci parfera en nous la science de la nature de l'homme. La maniere de differer de quoi nous auons parlén'est pas propre à l'homme, ains generale & commune à toutes les marches, voire a chaque chose particuliere: car l'vne marche est distinguee de sa compagne: pour auoir quelque qualité au dessus ou au dessous d'elle: & chaque chose y est differente des autres, pour auoir ou sa nature ou quelque circonstance plus ou moins digne qu'elles. Et cōme nous auons trouué en l'homme de l'excel-
lence au pris des autres creatures, aussi en y a-il entre elles. Les animaux en ont plus que les arbres, les arbres que les pierres, l'or que l'argent, le feu que l'eau, le Soleil que la Lune, la lune que les estoilles. Mais il y a vne autre maniere de differer speciale & particuliere a l'homme, qui ne se prend pas comme l'autre pour auoir, mais pour cognoistre qu'on a. Toutes les choses inferieures ont eu de leur createur des natures &

*Distinction
des marches.*

*Maniere de
differer speciale
a l'homme.*

proprieté particulieres, qui plus qui moins parfaites : mais elles n'ont pas la capacité de cognoistre ce qu'on leur a donné & sa valeur, ni mesme d'entendre qu'elles ayent. Elles ignorent leur pris & leurs rangs. Les bestes ne conçoient point qu'elles soiét plus que les arbres, ni les arbres qu'ils ayent aduantage sur les pierres, ainsi des autres. L'homme a receu de son createur non seulement l'excellence sur le reste : mais encore la suffisance de l'appercevoir. Il n'a pas seulement plus de dignité & de noblesse, *L'homme seul entre les animaux se* mais en outre il le sçait & la cognoist, & cognoist que les autres creatures ont ce defect de *cognoist.* ne se pouoir pas cognoistre, & que luy seul est capable de ce faire. Luy seul voit les natures & rangs des autres, seul peut discerner & iuger les bonnes choses & mauuaises, les prisables & desprisables.

Des cinq degrez compris sous ceste facon de difference.

C H A P. XCIII.

POur nous esclaircir plus euidentement de la nature de ceste differēce, voyons cinq mem- *Cinq degres de la difference parti- culiere de l'homme & des inferieurs.* bres qu'elle contient en elle. Le premier est, auoir quelque perfection, ou auoir l'estre, le viure, le sentir & le reste. Le second, cognoistre qu'on a, & cognoistre que les autres ont. Le troi- siesme, sçauoir que ce que nous auons, nous ne l'auons pas de nous-mesmes, mais d'autrui, & que ce que les autres choses ont, nous ne le leur auons pas donné, ny elles ne l'ont d'elles.

mesmes. Le quatriesme, pouuoir trouuer & imaginer celuy qui nous a donné ce que nous auõs, & qui l'a donné aussi aux autres. Le cinquiesme, apres l'auoir trouué & imaginé de le pouuoir retenir, de le pouuoir remercier incessamment, & estre inseparablement avecques luy. Le premier membre est commun à toutes choses: car chacune a sa nature, sa perfection & sa propriété. Les autres quatre appartiennēt au seul homme: il n'y a que luy en ce monde qui sçache ce qu'il a, qui cognoisse l'auoir receu d'autruy, qui puisse chercher & trouuer celuy qui l'a ainsi estrené, & puis le garder & recognoistre.

Le seul homme se peut esiouyr des biens qu'il a en soy.

CHAP. XCV.

Nul plaisir sans cognoissance. **M**Ais à quoy faire la dignité & la perfection à qui ne la peut conceuoir? à quoy faire les grands thresors à celuy qui ne sçait pas qu'il les ait? Quel plaisir ou quel profit luy en peut il aduenir? Certes nul. Il est tout ainsi comme s'il ne les auoit pas: & de telle condition sont toutes les creatures au dessous de l'homme. Car quel plaisir peut tirer l'eau d'estre plus noble que la terre? quel le feu pour l'excellence qu'il a au dessus de l'eau. Quel contentement est-ce au Soleil d'estre plus noble que tous les autres corps celestes? quel à la rose d'estre en beauté la premiere des fleurs? Quelle gloire est-ce à l'or d'estre le plus précieux de tous les metaux? & aux arbres d'estre d'vn rang enleuez au des-

fus des elemens? Les animaux reçoivent-ils quel-
 que contentement & satisfaction en eux, pour
 estre d'une plus digne nature que les arbres?
 Non certes. Rien de tous ces biens-là ne les tou-
 che, veu qu'ils ignorent leur noblesse, leur ex-
 cellence, leur beauté, & leurs avantages: car le
 plaisir ne s'engendre pas pour avoir quelque
 chose, mais pour sçavoir qu'on l'a. Et pour neant *D'où vient
le plaisir.*
 aurions-nous tant de priuileges au dessus des au-
 tres creatures, pour neant nous auroit esté faict
 ce riche present du liberal arbitre, si nous en
 estions ignorans. Nulle gloire, nul plaisir, nul
 contentement ne nous en reuiendrait pourtāt.
 Voila donc le commencement de nostre felicité
 & de nostre bien, de ce que nous cognoissons
 ce qui est en nous. Mais nous apperceuans que
 nous tenons d'autrui ce que nous auons: enco- *L'homme
seul reco-
gnoist Dieu
pour son bien
faicteur.*
 re serions nous tres-mal satisfaits, si nous ne
 pouuions atteindre à la cognoissance de celuy
 à qui nous deuons tant de biens: & puis de le
 cognoistre simplement sans auoir moyen de
 iouir de luy, & de le remercier deuëment ce
 seroit vne merueilleuse peine. Or le seul hom-
 me en tout l'vniuers peut tout cela. Il s'apper-
 çoit tresbien de sa nature, il sçait qui la luy a
 donnee, & si peut iouyr de luy, & luy rendre
 graces immortelles. Ainsi sont toutes ces pieces
 enchainees l'une à l'autre, de façon que l'une est
 inutile sans sa compagne. Il nous reste de ce
 discours qu'il n'y a que nous, qui nous puissions
 esjouyr de nos biens pour la notice que nous en
 auons: les autres choses n'en ont nul sentiment,
 par ce qu'elles sont priuees des quatre dernie-

res pieces, desquelles s'engendre la ioye & la satisfaction.

De l'obligation infinie que l'homme a envers Dieu, & comme il est endebté, non pour soy seulement, mais pour toutes les creatures.

CHAP. XCVI.

Nous auons monsté que nul ne peut recevoir plaisir de ce qu'il a, s'il ne le sçait. Que Dieu à donné à toutes les choses inferieures vn estre, ores moins, ores plus noble: mais il les a priuees du moyen de voir ce qu'il leur a donné, d'apprendre qu'elles ne l'ont pas d'elles-mesmes, mais d'autrui, de pouuoir monter à la cognoissance de celuy de qui elles le tiennent, & de le remercier apres l'auoir cogneu. Le seul hōme est capable de toutes ces choses. Il nous fait à present trouuer la cause de ceste ordonnance de Dieu, de ceste particuliere faueur qu'il nous a faite, & que signifie cestuy sien dessein. Sans doute c'est vn argument infallible que le souuerain createur de toutes choses a basti les inferieures à l'homme, & les a faites & ordonnees, non pour elles-mesmes ni pour leur commodité, mais à nostre contemplation, pour nostre bien & vtilité, pour le seruice de nos necessitez, pour nostre plaisir & passe-temps, ou pour nostre doctrine & apprentissage. Elles ont receu tout ce qu'elles ont a cause de l'homme. De vray quel profit en tirent-elles pour elles, puis qu'elles ignorēt qu'elles l'ayent? De là pouons nous conceuoir que toutes les creatures

Toutes creatures sont pour l'homme.

d'au dessous se ioignent & s'attachent à nous, car ce qui leur defaut nous l'auons pour elles: nous cognoissons ce que nous auons, & ce qu'elles ont aussi, & combien elles ont. Puis donc quel homme a ceste qualité qui leur manque, & qu'elle luy a esté donnée pour toutes les autres choses, certainement elles font avecques luy vn corps, vne société & vn royaume, duquel il est le chef & le prince. Et aiant par la liberalité de mesme main qu'elles, reçu tout ce qu'il a, en aiant reçu seul & particulièrement la suffisance de se cognoistre, de voir les qualitez qui sont en soi, & celles qui sont en autrui, de sçauoir qui en a esté le dispensateur, & de le pouoir recognoistre: il s'ensuit que c'est à lui seul sans doute de le remercier aussi, non pour soi seulement, mais pour toutes les autres creatures: car il ne fait qu'un avecques elles: & à la verité c'est à lui qu'on a donné les biens qu'elles ont, lui seul les a prins à proprement parler, veu que les autres les ont reçeus pour son profit, non pour le leur. Et si c'estoit pour le leur, infailliblement elles fussent garnies de capacité pour sentir qu'elles les auroient reçeus, elles eussent de quoi venir à la cognoissance de celui qui les leur a donnez, & de quoi lui pouoir rendre graces, comme nous auons. Or fus donc homme, tu es seul obligé de tout ce qui est en l'vniuers, tu as prins seul le bien qui est, & les autres choses, elles n'ont rien que pour toi, il n'a que toi de receueur en ce monde, non plus qu'un seul donneur qui est Dieu. Parquoi tout reuiert à trois pieces, vn don, vn receueur, & vn

*L'homme a
ce qui man-
que à toutes
les crea-
tures infé-
rieures.*

*Trois pieces
géné-
rales de l'v-
niuers, vn
donneur,
vn don, & vn
receueur.*

*Qui reçoit
s'oblige.*

*L'homme
obligé à
Dieu pour
toutes les
creatures
inferieures.*

*Dieu à
l'homme
à l'homme.*

donneur. Dieu est celuy qui donne, l'homme qui reçoit, le monde & les creatures c'est la chose donnée. Et d'autant que naturellement il s'engendre en celuy qui reçoit vne obligation de ce qu'il a receu, & que quicōque fait vn bien ou quelque liberalité de sa franche & non contrainte volonté, oblige necessairement à soy celuy à qui il l'a faict, principalement si le present est tel que celuy qui le reçoit ne s'en puisse passer : Il s'ensuit que nous auons par necessité naturelle vne merueilleuse obligation à Dieu des biens incomprehensibles qu'il nous a faicts, esmeu de sa seule bonté. Et parce qu'il n'y a que nous seuls qui ayons prins, comme il a doné luy seul, & que les autres creatures ne luy sont tenues de rien, il nous faut sans doute porter leur debte & la nostre. Nous sommes obligez à Dieu pour toutes les creatures ensemble, & pour chacune d'elles particulierement, elles crient & tesmoignēt par leur nature que c'est a nous que ceste charge touche, que c'est à l'homme de les en releuer indammes, qui est tenu non seulement de cela, mais encores de tout ce qui est en soy : car il sçait bien qu'il n'a rien qu'il n'ait receu. Ainsi Dieu a donné à l'homme, premiere-ment tout le monde, & luy a donné en outre tout ce qu'il a : c'est a dire, il a donné l'homme mesme à l'homme, l'homme a esté donné à soy, il est le receuant, & si est la chose receuë ; il est donc obligé pour soy & pour tout le monde, veu qu'il a receu & l'vn & l'autre. Ainsi auons nous trouué nostre naturelle obligation enuers Dieu infallible & eternelle si apparammēt & si

manifestement qu'il est impossible d'aller au contraire.

Comme tout ce qui est au monde est fait pour l'homme & sert à ses commoditez & premierement de celles qui touchent le corps.

CHAP. XCVII.

CE n'est pas assez d'auoir monsté que tout ce que les autres creatures ont en elles, elles l'ont pour nous, si ie n'enseigne encores cōment tout reuient à nostre profit, afin que i'imprime plus auāt & par experience visible l'obligation que nous auons enuers Dieu. L'homme est composé du corps & de l'ame : ainsi tout ce qui le concerne regarde son ame, ou son corps: & les choses qui luy seruent, luy seruent pour le respect de l'une ou de l'autre de ces deux parties.

L'homme est composé du corps & de l'ame.

Voyōs premierement du corps, & comme toutes choses sont accommodées ou à sa necessité, ou à son plaisir, ou à son secours. Premierement il y en a de si necessaires, qu'il est impossible que le corps soit ny viue sans elles, comme les quatre elemens, le Soleil & beaucoup d'autres, desquelles il nous faut vser continuellement, mais nous nous apperceuons mieux du besoin que nous en auons imaginant leur deffailance: comme, si nous considerons qu'il n'y eust point de terre, d'eau, de feu, d'air, de Soleil, il est euident que nous ne sçaurions estre. Ces choses donc nous sont entierement necessaires. S'il n'y auoit point d'arbres, de plantes & de bleds, nous ne sçaurions commodément viure. S'il n'y

Les choses dont nostre corps ne se peut passer.

*L'uniuers
baptisé pour
l'homme.*

auoit point de bestes, qui nous seruent les vnes de viande, les autres de defense, les autres de recreation, & quelques vnes d'instruction exemplaire, il est certain que nostre vie seroit plaine d'extrême incōmodité. Toutes ces choses sont donc necessaires au corps humain: l'homme ne s'en sçauroit passer & en reçoit continuellemēt & incessamment du plaisir & du seruice, vueille ou non. Parquoy il n'y a rien en ce monde qui ne trauaille iour & nuict pour le bien de l'homme, l'uniuers est pour luy, à cause de luy, & à esté d'une merueilleuse structure compassée & ordonné pour son bien. Et si on me dit que les bestes s'aident à leur besoin aussi bien que nous de la pluspart des choses que i'ay alleguees, comme de la respiration de l'air, de la lumiere du Soleil, de l'eau de la terre, & choses semblables, ie leur respondray que ceste commodité, que les animaux en reçoient, est à cause de nous & retourne en fin à la nostre: car si eux-mesmes sont pour nous & non pour eux, le profit de leur commodité est plus nostre que leur. Soit donc que telles choses seruent à l'homme, soit qu'elles seruent à ce qu'il se sert, tout reuiert à vn. Nous les pouuons tousiours dire nous estre necessaires, nous estre donnees & estre employees pour nous. Or sus, homme iette hardiment ta veuë bien loin au tour de toy, & contemple si de tant de membres, si de tant de diuerses pieces de ceste grande machine, il y en a aucune qui ne te serue. Considere comme le soin & la sollicitude de nature ne vise qu'à ton profit, comme elle a asseruy

*Exhortatiō
à l'homme
de recognoi-
stre Dieu
par le serui-
ce des crea-
tures.*

tous ses desseins & tous ses effects a ton seul
 besoin & vtilité, de quelle affluence elle te
 fournist incessamment de toute façon de biens,
 iusques aux delices mesmes & à tes plaisirs. Ce
 ciel, ceste terre, cest air, ceste mer & tout
 ce qui est en eux, est continuellement embeson-
 gné pour ton seruice. Ce branle diuers du So-
 leil, ceste constante varieté des saisons de l'an
 ne regarde qu'à ta necessité & à te pouuoir re-
 nouueller continuellement des fruits pour ton
 vsage. Pense donc, pense qui est le createur
 de ce bel ordre, qui d'un si ferme & durable
 lien a voulu attacher la nature a tes commo-
 ditez. Tu sens bien la grandeur de ce present,
 tu ne le scaurois nier. Mais pourquoy ne sçais-
 tu soudain qui en a esté le donneur? C'est par ce
 que ce n'est pas vne debte qu'on t'ait payee,
 ains vn bien-fait party de la franche liberalité
 d'autrui. Il n'y a rien du tien, tu n'as rien en
 toy de toy-mesmes, non plus que les autres
 creatures n'ont d'elles-mesmes ce qu'elles ont,
 autrement elles seroient plus grandes que toy.
 Au reste quant elles te seruent, quand elles
 font quelque chose pour toy, quād tu ne les vois
 assiduellement si seruiables, souuienne toy que
 ce n'est pas par ton moyen qu'elles ont ce qu'el-
 les ont, car tu n'auois pas de quoy le leur don-
 ner. Ce n'est pas toi qui les as engendrees &
 ordonnees pour te seruir: elles ne te recom-
 pensent pas de quelque chose qu'elles te doi-
 uent: ainsi tu en restes certainement obligé,
 mais non pourtant a elles, car a la verité, ce
 n'est pas librement, ains par quelque contrain-

*Les creatu-
 res seruent
 l'homme par
 contrainte.*

*Le ciel par-
lant à l'hom-
me.*

*L'air parlant
à l'homme*

*L'eau par-
lant à l'hom-
me.*

*La terre
parlant à
l'homme.*

*Le monde
parlant à
l'homme.*

te qu'elles s'employent pour toy. Garde donc ceste obligation pour vn autre : inferieur à toy ne peut-il estre, il est donc superieur. C'est luy qui a rengé les autres creatures sous ton obeissance, il t'a fait sans doute vn beau & riche present, tu luy es merueilleusement tenu: & serois estrangement des-naturé, si tu ne le remerciois de toute ta puissance. Escoute la voix de toutes les creatures qui te crie, reçois, mais paye: prens mon seruice, mais recognoy-le: iouy de ces biens, mais rends-en graces. Le ciel te dit, ie te fournis de lumiere le iour, afin que tu veilles: d'vmbre la nuit, afin que tu dormes & reposes: pour ta recreation & commodité, ie renouuelle les saisons, ie te donne la fleurissante douceur du prin-temps, la chaleur de l'esté, la fertilité de l'automne, les froidures de l'hyuer. Ie bigarre mes iours, ores les alongeant, ores les accourcissant, ores ie les taille moyens, afin que la varieté te rende la course du temps moins ennuyeuse, & que ceste diuersité te porte de la delectation. L'air, ie te communique la respiration vitale, & offre à ton obeissance tout le genre de mes oyseaux. L'eau, ie te fournis de quoy boire, de quoy te laver, j'arrouse & humecte les lieux secs & arides, & si te fay present pour tō viure de l'infinie diuersité de mes poissons. La terre, ie te soustiens, tu as de moy le pain de quoy se nourrissent tes forces, le vin de quoy tu esioys tes esprits, tous les fruicts que tu manges sont de moy, & si ta table se voit chargée d'vn grand nombre de mes animaux. Le monde, considere de quelle affection ta chery

celuy qui m'a ordonné pour te seruir: mais iete
fers afin que tu serues celuy qui m'a fait, il m'a
fait pour toy, & toy pour luy. Puis que tu iouys
de ses benefices, paye-les, recognoy-les, & l'en
remercie. Voila comment nous apprenons par
experience, que tout ce qui est en ce monde est
fait pour le bien & commodité de l'homme, eu
respect à son corps.

Côme tout ce qui est, est fait pour le bien de nostre ame.

CHAP. XCVIII.

LE monde n'est pas seulement assigné à no-
stre seruice en cōtemplation du corps, mais
encore plus peut l'vsage de nostre ame: Car
il n'y a nulle créature, si vile soit-elle, dont
l'homme ne puisse tirer quelque instruction ou
quelque bien. Elles apportent toutes ou de la
doctrine ou du contentement à son ame. Et *il n'y a créa-*
quant au contentement, ie disois tantost que *ature qui*
luy seul se peut esiouyr de ce qu'il a & de ce *ne puisse*
qu'elles ont. I'ay monstré qu'elles ne peuuent *profiter à*
auoir nulle paticipation de ceste lieffe, d'autant *l'homme.*
qu'elle s'engendre de la cognoissance du bien
qu'on a en soy, & il n'y a que nous qui scachions
ce qui est en nous, & qui scachions aussi ce qui
est en elles. Ainsi c'est à l'homme de s'esiouyr *L'homme*
non de ses biens seulement, mais des leurs mei- *seul a plai-*
mes, veu qu'ils ne leur ont esté dōnez que pour *sir de soy*
sa commodité, & qu'elles les ont pour luy: & *des crea-*
tures.
l'une des plus plaisantes & agreables imagina-
tions qui tombe en nous, c'est considerer que

Doubling de l'homme. ce qui est és autres creatures y est pour nostre seul contentement, & que nous iouïssons seuls de tout le plaisir que chacune d'elles deuroit auoir de sa beauté & de sa nature. Il y a donc doubleioye en nous, à sçauoir celle qui naist des nobles & excellentes qualitez, desquelles nous sommes naturellement prouueus, & celle que nous tirons de voir vne si grande diuërsité de proprieté singulieres mises és autres choses à nostre occasion. Pour exemple, toute la satisfaction qui deuroit estre en l'eau à cause de sa pureté & de sa clarté, tout le contentement qu'auroit la rose de se voir si belle & premiere des fleurs. Toute la gloire qui seroit au soleil pour sa lumineuse grâdeur est demeuree à l'homme, l'homme seul en iouïst: parquoy c'est pour nostre seul contentement que toutes les choses ont ce qu'elles ont.

Comme nous tirons des creatures inferieures de la doctrine & du contentement en nostre ame:

CHAP. XCIX.

D'où vient plus grand contentement de l'homme. Pour monstrier plus euidëment que les creatures inferieures sont faites pour nostre seul contentement, il nous faut souuenir que la plus grande qui soit en nous vient de la cognoissance que nous auons de la perfection & excellence de nostre nature. Or elle ne s'engendre que par la comparaison de nous à elles, & par la differëce que nous y trouuons à cause de l'aduantage qui est de nostre costé en bonté & en

dignité, ainsi elles seruent de lustre à nostre grandeur & l'accroissent tout de mesme que font les suiets, les Gentils-hommes, & les Princes la noblesse de leur Roy. Ceste consideration de se voir plus beau & plus digne que tant d'autres creatures, de cognoistre qu'il luy a esté plus donné qu'a toutes elles, de se voir assis en rang d'honneur au dessus des elemens, des pierres, des arbres & des animaux, apporte sans doute à l'homme vne merueilleuse consolation: & principalement de ce qu'il se sent estre la chere facture de Dieu & sa plus fauorie creature, qui de sa seule volonté, benignité & bonté a logé la nature humaine en si haute dignité au dessus de tout le reste: nous ne pourriôs rien imaginer de cela, sans assortir l'homme aux autres creatures, tantost a toutes elles generally, tantost a chacune en particulier: d'où se prend nostre plus grand contentement, & d'où se tire l'entiere cognoissance de nous-mêmes, non d'ailleurs. De façon que pour comprendre la beauté naturelle de la proportion de nos mēbres, nous considerons que les autres animaux ont leur regard contre-bas, & courbé le bastiment de leur corps, la où nostre stature est droite, & nostre visage esleué contre-mont & tourné vers le ciel.

Et suiuous apres de mesme train a comparer leurs membres aux nostres, leurs mouuemens & leurs maniemens a nos gestes: d'où il reuiet a l'homme vn singulier plaisir, pour se voir si riche & si parfaicte image de son createur, qu'il l'a estrené de la raison & du liberal arbitre outre toutes les autres creatures, qui sōt serues au pris

L'excellence de l'homme se voit par la comparaison de luy aux autres creatures.

*Ignorance
de soy, ex-
trême mal
de l'homme.
Les bestes
seruent a
l'homme
d'instructio*

de luy. Ainsi sont elles cause de son contentement, d'autant qu'elles luy apprestent le moyen de cognoistre sa nature: & l'extrême mal de l'homme est s'ignorer soy-mesme. Encores nous seruent-elles d'instruction: comme, pour nous estre aperçus que les bestes ont entiere iouissance des plaisirs corporels & sensibles aussi bien que nous: qu'elles mangent, boyuent, & tout le reste de mesme l'homme, nous auons argumenté par l'excellence de nostre nature, par les prerogatiues que nous auons au dessus d'elles, que nostre vray dernier & final bien deuoit auoir quelque excellence plus grâde que ces delectations corporelles, & que ce deuoit estre tel bien duquel les bestes n'eussent nulle communication. Sans ceste consideration que nous auons prise d'elles, il est possible que nous eussions perdu l'esperance des thresors & richesses eternelles. Et qu'il les suyua l'une apres l'autre, il ne se trouuera nulle chose de laquelle nous ne puissions tirer quelque exemplaire doctrine a nostre vtilité. Au reste i'ay desia monstré par le discours de l'eschelle de nature comme les creatures inferieures nous guident & nous acheminent à la cognoissance de Dieu nostre createur, à la vraye science & seule necessaire à l'homme, & nous instruisent aussi de celles qui ne sont pas necessaires d'elles-mesmes, mais qui valent bien pourtât que l'homme les apprenne pour sa delectation & pour son agencement: comme la geometrie, l'arithmetique, la musique, l'astrologie, la philosophie naturelle & la metaphysique, qui toutes ont des creatures leur principe & leur

*Sciences
nō
tāt necessai-
res que les
bestes a
l'homme.*

leur origine. Voila comme il n'y a nulle chose qui ne face pour nostre corps, ou pour nostre ame, ou pour tous les deux ensemble. Concluõs donc, que le monde & tout ce qui est en luy est fait pour l'homme, qu'au dessous del'hõme nulle chose n'est faite pour elle-mesme, ni pour son bien, mais pour le nostre, pour seruir a nostre corps ou a nostre ame, pour nostre necessitè ou vtilitè ou secours, ou consolation, ou doctrine: d'où il s'ensuit q nous sõmes tenus a Dieu pour tout son ouurage d'une tres-ferme obligatiõ & solennellemēt escrite en son liure des creatures. C'est elle qui fait le premier nœud, & le premier lien d'entre Dieu & nous: & comme les autres creatures sont iointes, & se rapportent a nous pour estre faites a nostre contemplation. ainsi sommes nous attachez & ioints a Dieu par nostre debte & par ceste obligation.

Des qualitez & circonstances de l'obligation de l'homme enuers Dieu.

C H A P. C.

Pris que i'ay parlé de nostre obligatiõ enuers Dieu, & q iel'ay establie sur deux fõdemēs, à sçauoir sa donation & nostre acceptation, il est besoin pour nous en esclaircir d'auātage que ie deschiffre plus particulierement ses qualitez, cõditions & circonstances, qui procedent ou de la part du receuant, ou de celuy qui donne, ou de la chose donnee. Voyons premierement de sa grandeur quelle elle est, & de quelle proportion. Il est vray-semblable que nous la trouue-

consaisément, veu que le present qui nous a esté fait, est euident & manifeste à tout chacun, & que la mesure de l'obligation suit celle de la liberalité & de la chose donnée. La debte est aussi grande qu'est grand le plaisir qu'on a reçu: Parquoy il me faut premierelement poiser & nombrer, entant qu'il sera en moy, tous les biens & faueurs que Dieu nous a faites, pour lesquelles nous luy sommes redevables. L'homme est obligé pour tout le monde & pour toutes les creatures qui y sont comprises. Il doit donc à Dieu autant que vaut le monde & toutes les creatures. Et pour esplucher de plus pres ceste debte. La terre a reçu de Dieu tout ce que elle a: car elle a reçu l'estre du non estre & du neant, & par conséquent tout ce qu'elle est plus que le rien. Or c'est pour l'homme qu'elle l'a reçu, il est donc obligé de recognoistre enuers Dieu, & de luy payer pour elle tout autât qu'elle deuroit elle-mesme, si elle auoit esté faite pour soy. Il est obligé de ce qu'elle vaut, & elle vaut autant que quelque chose vaut mieux que rien, & vaut en outre autant que se monte le seruice & le profit qu'elle fait à l'homme. Car ce n'est pas tout vn d'estimer ce qu'elle vaut d'elle-mesme, & ce qu'elle vaut pour l'homme, & ces deux considerations sont bien differentes. D'auantage l'homme est tenu à Dieu pour l'eau en autant qu'elle luy seroit obligee elle-mesme, si elle auoit reçu pour elle ce qu'elle a, & non pour l'homme. Et si est tenu des qualitez particulieres, qui sont en elle plus excellentes qu'en la terre, & encore des commoditez qu'il en reçoit.

*L'homme
doit à Dieu
autant que
vaut le
monde.*

*La valeur
de la terre.*

Pareillement l'air a de la liberalité de Dieu tout ce qu'il a. Dieu luy a fait vn estre du non estre, & si luy a donné vne nature plus noble qu'à l'eau & qu'à la terre: ainsi il doit plus que les autres deux: mais il est ignorant de tous ces biens. C'est donc a nous de payer tout ce qu'il payeroit s'il en auoit cognoissance, & en outre de remercier Dieu, & a luy recognoistre autant que se monte le seruice que nous en tirons, & autant que nous voudrions auoir employé auant que de perdre son v'sage. I'en pourrois autāt dire du feu & du reste. L'homme est donc par double moyen obligé a Dieu pour les creatures. Le

*L'homme
doublemēt
redevable
a Dieu pour
les crea-
tures.*

& de prédre en soy la charge de payer, & de faire ce que chacune d'elles deuroit si elle pouuoit, veu qu'il n'y a que luy en ce monde qui puisse & qui sçache. Comme si quelque ville se trouuoit pleine de fols & de petits enfans, & qu'il n'y eust parmy toute ceste multitude que vn seul hōme capable & sensé, ne seroit-ce pas a luy seul de porter la parole pour remercier le Roy qui feroit du biē a sa ville & a chaque particulier de ceste communauté. Ne seroit-ce pas a luy seul qu'on se prédroit de la faute ou negligence qu'il y auroit en cela? Ainsi est-il de Dieu enuers les creatures: car entre toutes elles le seul homme a la suffisance de luy rendre graces & de recognoistre ses biens-faits: c'est donc a luy a faire. La seconde occasion de nostre obligation

*Le seul hō-
me d'entre
les crea-
tures pour
mercier
Dieu.*

*Estimation
de ce que
doit l'homme
pour chaque
creature.*

*Le pris du
service se
mesure ala
qualité du
servant.*

se prend de ce que les autres choses ont pour nous & pour nostre service ce qu'elles ont, non pour elles-mesmes : & par ainsi comme le maistre & le seigneur est obligé de ce qu'on donne pour luy à ses officiers & a ses seruiteurs, ainsi le sommes nous de tout ce que nostre contemplation on a donné aux autres creatures, afin qu'elles nous en fissent service. Or pour estimer à ceste heure combien se monte la debte à laquelle l'homme est tenu pour chaque creature, il faut premierement sçauoir combien elle vaut de soy-mesme, & combien l'une vaut mieux que l'autre. Et en second lieu il faut auoir respect à la commodité de l'homme en reçoit, combien se monte le profit qui luy en reuiet, & le besoin qu'il en a. Car encore que l'une des moins nobles & des plus viles creatures soit plus necessaire à nostre vsage qu'une autre plus digne, & que nous en tirions par aduenture plus de service, si est-ce que le service qui nous fait la creature plus noble est plus digne & plus estimable, & nous charge d'une obligation plus grande que l'autre. Car comme l'une chose excède l'autre en dignité, aussi le service qu'elle nous fait passe en pris son service, encore que pour la consideration de nostre necessité il soit moindre. Tout ainsi qu'un Roy guerdonne mieux le service d'un gentil-homme que de dix autres, & mieux celui d'un Prince que de dix Gentil-hommes : ainsi l'estimation du service regarde la qualité de celui qui sert : d'autant qu'il reuiet un grand honneur & aduantage à celui qui est seruy de la grandeur &

noblesse de ceux qui le seruent. Parquoy l'homme sera plus tenu à dieu pour le seruice qu'il reçoit de l'eau que pour celuy qu'il reçoit de la terre, & plus pour celuy de l'air que de l'eau, & du feu que de l'air, plus aussi pour celuy du Soleil que pour celuy de la Lune, plus pour celuy des estoilles que pour celuy des elemens, plus pour le seruice des choses viuâtes que pour celles qui n'ont que l'estre, plus pour les animaux que pour les herbes & plantes. De mesme est-il en la consideration de nos membres, car le seruice du cerueau, de la teste & du cœur est bien plus honorable que celuy des iambes, des pieds & des autres parties inferieures. Voicy d'oc l'ordre qu'il nous faut garder à mesurer nostre obligation. Comptons premierement ce que chaque creature a receu, à quoy se monteroit sa debte, si elle sçauoit ce qu'elle a, & si elle l'auoit pour soy. Et comme elles sont toutes rangées par marches, estimons vne fois leur valeur par la differēce de l'une à l'autre marche; & puis, d'autant que sous chacune marche il y a encore entr'elles des degrez, examinons derechef ces degrez-là & les poisons. Comme, les choses de la premiere marche sont tenuës à Dieu de leur essence seulement, ainsi elles doiuent autant que l'estre vaut mieux que le non estre. Et parce que sous ce rang il y a encore beaucoup de distinctions, d'autant que l'estre de l'une est plus noble & plus digne que celuy de l'autre, & par consequent que d'entre-elles les vnes sont plus obligées que les autres, il nous faut attacher à l'homme ces debtes: ainsi exactement cōtrolees.

*La dignité
du seruant
honore le
seruy.*

*L'ordre
qu'il faut
tenir au
compte de
ce que nous
deuons à
Dieu.*

*L'homme
general re-
ceueur du
monde.*

Pareillement l'obligation des creatures de la seconde marche est plus grande que celle des premieres, car elles doiuent ce que doiuent les autres, & puis ce qu'elles ont d'auantage : autant en faut-il dire de la tierce. Parquoy l'homme qui est le general receueur du monde rendra compte & sera tenu de ce que Dieu a donné pour luy, & à tout l'vniuers en general & à chasque creature en particulier : Quand il ne deuroit que cela, il seroit chargé d'une merueilleuse obligation.

*Quel homme est plus obligé à Dieu pour les biens
qu'il a reçeus en soy que pour tout le
reste du monde.*

C H A P. CII.

*Nous devons
à Dieu au-
tant que
nous valons.*

P Vis que nous sommes obligez à Dieu de ce qu'il a donné à toutes les autres creatures par ce qu'il le leur a donné pour nous, & par ce que nous sçauons tous seuls qu'elles l'ont reçu, & combien il se môte à plus forte raison luy sommes nous tenus de ce qu'il nous a donné à nous mesmes pour nous, veu que nous en sçauons la valeur & cognoissons par mesme moyen que les presens qu'il nous a faits particulièrement surpassent de bien loin en pris ceux qu'il a faits aux autres choses. Ainsi, comme nous sommes obligez pour tout le monde, aussi le sommes nous pour nous : car Dieu nous a donné nous-mesmes, comme il nous a donné le monde. Parquoi pour ce respect nous luy devons tout autant que nous valons. Or que nous valions beaucoup & combien la nature humaine soit de haut pris, l'v-

niuers & toutes les choses qu'il contient le mō-
 stre clerement, estant toutes faites pour elle &
 pour son seruice. Elle vaut donc mieux toute
 seule que le monde & que tant de nobles & ex-
 cellentes creatures qui sont en luy, plus que les
 elemens, plus que les corps celestes perpetuelle-
 mēt incorruptibles, plus encore que ce beau &
 grand Soleil chef & capitaine de ceste belle
 bande. Et puis que, comme ie disois tantost, la
 grandeur & excellence de celuy qu'on sert se
 cognoist par la noblesse & qualité de ceux qui
 le seruent : considerons de quelle perfection &
 valeur doit estre la nature humaine, qui a tout
 l'vniuers continuellement à son seruice.

*Nature hu-
maine vaut
beaucoup.*

Que l'ame de l'homme est immortelle.

CHAP. CH.

Certes le pris & la noblesse de tāt de creatu-
 res qui seruēt l'homme nous aduertist suf-
 fisamment qu'il y a quelque chose en luy d'im-
 mortel & d'incorruptible : attendu qu'il y en a
 d'entre-elles qui durent perpetuellemēt en leur
 essence sans diminution ou alteration, cōme le
 Soleil & les corps celestes. Quel ordre seroit-ce :
 qu'elle raison y auroit-il ? que les choses faites
 pour nostre seruice fussēt incorruptibles & per-
 petuelles, fussent d'vne si grande perfectiō & ex-
 cellēce : & que nous, qui en sōmes les maistres,
 qui sommes cause de leur creation, fussiōs mor-
 tels, corruptibles, & n'eussions rien de perdura-
 ble ? Sans doute il y a en nous quelque partie e-
 ternelle. Ce n'est pas le corps, car nous le voyōs

*La noblesse
des creatu-
res qui ser-
uent l'hom-
me le mon-
stre im-
mortelle.*

*Il y a en
l'homme
necessaire-
ment quel-
que partie
immortelle*

*Liberalar-
bitre im-
mortel en
l'homme.*

mourir iournellement: c'est donc quelque autre chose au dessus de luy, & la plus noble partie de nous, par consequent c'est le liberal arbitre. Et si le liberal arbitre est immortel, nostre ame l'est aussi, en laquelle il est planté & enraciné. Voila comment la grandeur de nostre nature le tesmoigne par la valeur & dignité des choses qui la seruent. Car attédu que l'homme est plus digne qu'elles, & qu'il s'en trouue d'entre elles qui sont perpetuelles, il s'ensuit que la plus grande partie de l'homme l'est aussi: autrement il y auroit en l'univers vn ordre desordonné & disproportionné, & le seruant y seroit plus grand que le seruy. Parquoy nous sommes d'une grande & singuliere valeur, & le plus grand present que Dieu ait fait, c'est d'auoir donné l'homme à l'homme: Il luy a plus donné lors qu'en luy donnant le monde. Or il est obligé de tout ce qu'il vaut.

De l'estimation de l'homme par l'excellence du liberal arbitre.

CHAP. CIII.

SI pour sçauoir le pris du monde, & par consequent à quoy se montoit nostre obligation enuers Dieu à son occasion, il nous a fallu le diuiser en beaucoup de membres, & les esplucher l'un apres l'autre: A plus forte raison, cherchant maintenant combien nous deuons à Dieu à cause de nous-mesmes, qui sommes beaucoup plus que le monde, nous faut-il diuiser l'homme en diuerses parties pour les poiser & estimer piece à piece: autrement nous ne tirerions pas aisement la

somme entiere de sa valeur, ni ne pourrions par consequent iuger à quoy se monte nostre debte, à cause de ceste partie. Diuisons le donc en deux, *Diuisiō de l'homme.* & puis nous le sousdiuiserons encore selon que la chose le requerra. Mettōs d'un costé son estre, son viure, & son sentir: & de l'autre sō intelligēce, & son liberal arbitre. Ou biē son corps d'un costé, & son ame de l'autre. Prisons premieremēt chacune de ses deux parties, & puis no^r estimerons les diuerses pieces, qui sont sous elles. Que l'hōme considere en premier lieu son estre, qu'il se resouuienne qu'autrefois il n'a point esté ou qu'il a esté rien: il a donc reçu de Dieu cela d'auoir cōmencé à estre, n'estant pas & d'auoir esté fait de rien quelque chose. Et bien que Dieu ait aussi fait du neant vn estre aux autres creatures, si est-ce que puis qu'il le leur a dōné pour le seruice de l'estre de l'homme, il s'ensuit que le sien est de bien loin plus excellant que le leur: de façon que quand il n'auroit eu que cela, encore seroit-il de beaucoup tenu à Dieu pour auoir vn estre surpassant le rien en valeur, *L'estre de l'homme meilleur que celui des autres creatures.* de beaucoup plus que ne fait l'estre des autres creatures. D'auantage ce n'est pas vn estre simplement, ni simplement quelque chose, mais vn estre embelly & formé d'un merueilleux artifice. Assez de choses ont l'estre, mais nō pas ainsi orné que le nostre: & celles mēmes qui en ont vn enrichi de quelque belle facon, premieremēt ne l'ont pas si riche que le nostre, & puis tout tel qu'il est, elles l'ont pour nostre commodité. Voila comment l'homme estant obligé à Dieu pour son essence luy est obligé d'un tresbeau &

*C'est plus
d'estre ani-
mée que
free.*

*Le Viure
humain est
excellent
par jurons.*

*Excellence
du liberal
arbitre.*

tres-noble present. Disons a ceste heure de son viure. La liberalité de nostre souuerain createur n'a point esté assouuie pour nous auoir donné vn tresbel estre, il ya voulu ioindre la vie. Or viure est sans comparaison plus qu'estre, & il est plus grand de receuoir le viure du non viure que l'estre du non estre, Dieu a donné la vie a d'autres creatures, mais c'a esté pour accommoder la nostre, toutes choses viuent pour l'hōme: ainsi nostre viure est infiniment plus excellent que le leur. Le leur ne regarde, ne se rapporte, ne vise qu'au nostre. Nostre viure c'est le maistre viure & chef de tous les autres : par ainsi la debte que nous auons a Dieu, à cause de nostre vie est plus grāde que celle qu'il a sur nous, pour la vie de toutes les autres creatures. Toutes ces circonstances se peuuent accommoder a son sentiment qui est multiplié en cinq manieres. O de quelle noblesse & de quelle excellence est ceste partie icy. Mais passōs outre, & venōs a estimer l'hōme par sa propre & particuliere qualité, asçauoir par son liberal arbitre. Nous n'auōs pas seulement receu vn tresbel estre, vn viure & vn sētir tres-accompły, mais au dessus de tous cecy nous auōs receu le liberal arbitre, la plus grāde, la plus singuliere & la plus parfaite chose qui soit en nature. Voyez sa valeur inestimable. Les autres creatures ont l'estre, le viure, & le sentir, tout le reste de nos biens nous est cōm an avec elles. L'aduantage, le priuilege, la prerogatiue de l'hōme, c'est ce beau & riche present. Puis que Dieu l'a ainsi particularisé, certainemēt c'est quelque chose de pris infiny: il vaut plus seul que l'estre, que le vi-

ure & que le sentir ensemble. Aussi est-il assis au plus enleué & plus digne lieu de l'vniuers, comme estant à la verité l'Empereur, le Roy l'honneur de la nature. Car tout ainsi que tout l'estre tout le viure, tout le sentir qui est és autres creatures est à cause de nostre estre, viure & sentir, ainsi l'estre, le viure, & le sentir, & leur, & nostre, sont à cause de nostre liberal arbitre & pour son seruice. Reconnoissez le merueilleux mystere de nature, la préeminence que nos qualitez ont au dessus des autres pareilles, qui sont és creatures inferieures, c'est par ce qu'elles seruent immédiatement ce grand Prince, l'honneur, de nostre estre, de nostre viure, & de nostre sentir : c'est d'estre le siege du liberal arbitre, c'est de soustenir & porter ce Roy comme sur leurs espaulles : ainsi que les subiets font leur Prince souuerain, & le cheual son maistre. Toutes nos inclinations, tout ce qui est en nous, ne regarde incessamment, ne veille qu'à la conseruation de l'estat & siege de ce grand monarque, diuin, perpetuel & immortel. Toutes les autres creatures sont en perpetuelle sollicitude pour l'hôme, afin que le siege du liberal arbitre qui est en luy, s'y maintienne inuiolablement perdurable. Or les choses inferieures sont en quelque façon encloses en nous, & ont en nous quelque estre. Les elemens, les plâtes, & les animaux ont vn estre en l'hôme : car il est avec les elemens, il vit avec les plantes, & sent avec les animaux. Et les elemens ont en nous vn estre plus noble que le leur, les plâtes vn viure, & les animaux vn sentir. La raison de cela vient de ce que toutes choses ont vn

Tout ce qui est en nous ne tend qu'à la cōseruation du liberal arbitre.

Les choses inferieures s'ont en quelque sorte encloses en l'homme.

*Toutes
creatures
ne sont es-
gallement
iointes au
liberal ar-
bitre.*

humain estre en l'homme, & qu'elles sont attachees, & se rapportent au liberal arbitre, qui est l'absolution & perfection de la creation, & qui donne à l'homme la principauté & la maistrise sur tout le reste. Voila pourquoy il anoblit & honore tout ce qui se ioint à luy: à ceste cause il aduient que les elemens, les plantes & les animaux ont leur vifée continuellement tendue vers leur plus parfaict estre qui est en nous. Ils sont faicts, ils sont rengez & ordonnez pour luy, & veulent sa conseruation, d'autant que leur honneur en depend. Mais toutes les creatures ne sont pas immediatement attachees & iointes au liberal arbitre, ny ne s'en approchent toutes de mesme mesure: ains par vn tresbel ordre, selon qu'elles sont ou plus ou moins dignes ou nobles, elles ont aussi le credit de l'accoster de plus pres ou de plus loin.

*Siege du
liberal ar-
bitre.*

D'autant que l'estre elemetaire qui est en nous, est le plus bas & le moins digne, c'est à luy à seruir de siege & à porter nostre vie vegetatiue. C'est à la vegetatiue comme estant inferieure, de soustenir la sensitiue. Finablement le sentir ou vertu sensitiue avec toutes ses pieces comme plus noble loge en soy & appuye le liberal arbitre. C'est là le throne de ce grand Empereur: c'est là où il maistrise & où il cōmande. Il n'est au dessous de rien qui ait esté crée. Nulle chose créée ne se soustient ny ne se sied sur luy. Il est au dessus de toutes les creatures: aussi est-il le siege du seul createur; c'est en luy que Dieu doit auoir sa place: car il est raison puis que cōme estant au dessus de toutes choses crees, il se sied sur elles.

*liberal ar-
bitre siege
de Dieu.*

qu'il serue de siege & de logis au createur de toutes choses, qui est au dessus de luy. Voila donc le liberal arbitre fait siege & domicile de son Dieu, sa sainte maiesté doit seule commander en luy, y doit presider & y exercer sa sacrosainte autorité. Voyez comme de pres & immediatement nous l'auons attaché & ioint à Dieu, comme il n'y a rien plus voisin de nostre createur que nostre liberal arbitre, comme il le touche, porte & soustient. De vray la grande excellence & perfectiō que nous tirōs à cause de luy, procede de ce qu'il a cet honneur d'estre faict perpetuel & immortel siege de Dieu. Il n'est rien en nature qui ne presche & qui ne trōpette le haut pris du liberal arbitre & son excellence au dessus de tout le reste. L'ordre des creatures le monstre euideimment. Et qu'il soit ainsi, nous voyons quel'estre parce qu'il est tout le moindre de ses cōpagnons, est aussi commun à toutes choses: le viure est vn peu plus noble, aussi est-il communiqué à moins de creatures: le sentir vaut mieux que le viure, aussi est-il plus rare: & beaucoup pl^{us} le liberal arbitre, duquel le seul hōme est participāt, qui denote clairement sa perfectiō. D'auātage c'est lui qui could & qui enchaine le mōde avec Dieu. Les elemēs se tiennēt à nostre vie vegetatiue, la vegetatiue à la sensitiue, la sēsitue au liberal arbitre, & le liberal arbitre immediatement a Dieu. Voila cōme nostre souuerain createur a mōté l'hōme de degré en degré & cōme par vne eschelle iusques a soy, & l'a esleué en telle dignité, naturelle qu'il est impossible de plus, asçauoir iusques a sa sem-

Toute nature presche le liberal arbitre.

Le seul hōme capable du liberal arbitre.

*Le liberal
arbitre est
l'image de
Dieu.*

blâce: car le liberal arbitre est la vraye image de Dieu. Et que peut tomber en nostre imagination de plus noble, plus digne & meilleur que l'image de Dieu vivant? Il nous donna beaucoup quand il nous donna l'estre du non estre: plus, quand il nous pourueut de vie: plus encore quand il l'accompagna du sentiment: Mais le comble de sa liberalité & de sa magnificence fut, de nous estrener du liberal arbitre immortel & incorruptible: car par ce moyen il nous fist semblable à sa grandeur & quasi de son genre, laissant le monde & les autres creatures bien loin au dessous de nous: Le plus parfait de la creation de Dieu c'est d'auoir creé & fait en nous son image: rien ne peut estre au delà. L'ordre mesme de nature nous le monstre: Car les creatures qui viuent ressemblent plus à Dieu que celles qui sont seulement, & encore plus celles qui sentent que celles qui n'ont que le viure. Parquoy la derniere marche & la plus haute de l'eschelle de nature est celle en laquelle loge le liberal arbitre, qui parfait le dernier trait & le dernier point de ressemblance qui puisse estre entre la creature & son createur. Qui pourra donc estimer le pris & la vraye valeur de l'homme, ayant respect à son liberal arbitre? Qui pourra mettre en somme combien il doit à son createur pour vn present si admirable? luy qui de neant a esté fait la plus parfaite creature de toutes, qui seul a receu ceste qualité immortelle & receu en outre tous les biens de tout l'vniuers. Ainsi departant l'homme en ces deux pieces principales, & les confi-

derant l'un ne apres l'autre, nous auons trouué sa
vraye estimation, qui môte a beaucoup plus que
celle de tout l'univers. D'où il aduient qu'il est
plus tenu à Dieu pour soy-mesme, que pour
toutes les autres creatures, & qu'estant si extré-
mement obligé, il faut qu'il veille & trauille
continuellement pour satisfaire à sa dette.

*De l'estimation de l'homme par la conside-
ration de son corps.*

CHAP. CIIII.

MAis par ce que l'homme n'est pas seule-
ment distribuable en ces deux parties ge-
nerales que ie viens de traiter, ains qu'en ou-
tre on le diuise communement en ces deux
membres desquels il est composé, à sçauoir le *Le corps*
corps & l'ame, il me faut (si ie veux d'une au- *humain ou*
tre façon & encore plus clairement descouurer *usage ex-*
son entiere valeur & combien il a reçu de son *cellent.*
createur) poiser & estimer l'une apres l'autre
ces deux siennes parties generales: & premie-
rement le corps basti & façonné d'un artifice
tres-parfait & excellent au dessus de tous les
autres corps du monde. Considerons'un peu
l'accomplie proportion de sa constitution, le
iuste assemblage & cousture de ses pieces, com-
me elle s'entr'aydent, comme elles s'entre-ser-
uent, comme il n'y a rien de superflu, rien d'in-
utile: Sa droite stature, la beauté singuliere
de sa face, la souplesse de ses mains & de ses
pieds. Qui pourroit iustement poiser & estimer *L'homme*
l'entiere valeur de ceste fabrique? Certainemēt *doit plus à*
Dieu pour

*son corps
que pour
l'estre du
monde.*

l'homme est plus tenu à Dieu pour ce beau bastiment qu'il n'est pour tout le reste du monde: & s'il fait difficulté de m'en croire, qu'il prise particulièrement chacun de ses membres, qu'il voye combien il les estime luy-mesme, pour combien il voudroit auoir perdu ses mains, ou dequoy il les voudroit auoir racheppees. Il n'y a homme de bon entendement qui ne les ayme mieux que tout le monde, & qui ne voulsist auoir donné le monde pour les rauoir, s'il les auoit perduës. Or nous sommes tenus à Dieu, d'autant que nous voudrions employer pour les recouurer, car il nous les a dōnees. Mais à quoy faire parle-je des mains ? veu que pour bien grande chose, nous ne voudrions auoir perdu vn seul doigt. Nous deuons donc à Dieu ceste grande chose: & puis adioustez y en encōre vne semblable pour vn autre doigt, & encore vne autre, & vne autre, iusques a vingt. Somme, que l'homme suyue ainsi ces membres les vns apres les autres, qu'il les prise & qu'il mette en ligne de recepte ceux mesme qu'il aura de fortune perdus, car il les auoit tousiours reçeus: & puis, qu'il arreste qu'il doit à Dieu pour son corps tout ce qu'il resulte de ce comte.

Du pris de l'homme par l'estimation de son ame

CHAP. CV.

Ainsi que le corps humain est basti d'une merueilleusemēt artificieuse structure, sur passant en beauté le grand nombre & diuersité des autres corps de ce monde: ainsi est-il prou-
ueu

ueu par iuste proportion d'une tres-belle ame
 & tres-parfaite, s'estendant & remplissant toute
 sa capacite, viuifiât les membres & leur four-
 nissant de sens & de mouuement. Et comme le
 corps est multiplié en vne tres-accordante di-
 uersité d'organes dissemblables, comme de ce-
 ste belle varieté est couzu, tyllu & lié son par-
 fait bastiment: tout ainsi est nostre ame diuer-
 sifiée en vn grand nombre de tres-nobles & dif-
 ferens offices ou vertus & puissances naturel-
 les inuisibles, iouxte l'intelligence & besoin de
 nos organes corporels. De sorte que tout autant
 qu'il y a de diuers offices & vertus inuisibles
 autant y a-il de diuers offices & vertus inuisibles
 en nostre ame; afin qu'elle puisse combler &
 remplir toute la capacite des parties de nostre
 corps, & que nulle n'en reste vuide. Et comme
 vn seul homme peut auoir des arts & des offi-
 ces diuers qu'il exerce par instrumens & vtils
 differens: de mesme nostre ame exerce diuerses
 puissances & effets par membres dissembla-
 bles & diuers. Par ainsi la diuersité des organes
 corporels, qui est en nous conclud par necessité
 vne pareille diuersité de vertus & d'offices en
 l'ame: non toutesfois que tous ces offices &
 vertus s'effectuent par nos organes. Or puis que
 toutes operations procedent d'elle, il faut qu'elle
 ait autant de puissances que nous voyons
 d'operations differentes. Et d'autant qu'en ce
 desordre de l'vniuers, il y a iusques à nous vne
 continuelle cōsideration du grand & du moin-
 dre, du superieur & de l'inferieur, du plus & du
 moins digne: voire que les royautez & Repu-

*Autant de
 facultez
 en l'ame
 que de
 membres
 organiques
 au corps.*

Les facultez de l'ame sont distinguées selon leur dignité.

Royaume de l'ame.

Les plus viles operations de l'homme.

bliques sont composees & establies de la diuersité & dispareille qualité des charges & offices: A plus forte raison, attendu que l'ordre du monde ainsi proportionnément policé n'est fait ni ordonné que pour l'homme, doit-il auoir les vertus & puissances de son ame diuisees & reengees selon leur valeur & noblesse. Aussi le sont-elles: tout n'y est pas vn & pareil, ses effets reçoquent de l'inequalité & de la disparité. Les vns sont premiers, les autres derniers, & d'autres au milieu: il y en a de tres-nobles, de viles & de mediocres. Parquoy il semble que nostre ame ainsi equipée de diuers offices & puissances dresse en soy comme vne royauté, en laquelle ses superieures vertus commandent aux inferieures, les regissent & les gouernent: Les inferieures reçoquent les commandemens qui leur sont faits & y obeyssent. Voila pourquoy la petite monarchie s'entretient si bien & si paisiblement, d'autant que l'autorité souueraine commande iustement aux subalternes, & les subalternes la seruent & respectent comme elles doiuent: qui sont les vrayz moyens de maintenir tout ciuil gouernement. Commençons par les moindres & plus viles operations, par le nourrir, augmenter & engendrer. De vray aussi sont ce celles qui paroissent communement les premieres en l'homme, nourriture, generation & augmentation. Or si nous auons trouué trois operations differentes, il faut qu'il y ait par consequent en l'ame trois vertus, qui leur soient correspondantes, & faut qu'il y ait en elle la vertu de nourrir, d'augmenter & d'engen-

drer : voila donc trois offices naturels qui se cōprennent sous vne puissance generale, que nous nommons vertu vegetatiue. Ces trois qualitez de nostre ame tiennent en sa roiauté le rang des paysans laboureurs & marchands. Car comme la charge de ceux-cy est trauailler continuellement pour l'entretienement & seruicedes plus nobles & dignes estats, & comme sans leur trauail continuel les autres ne pourroïent subsister, & qu'ils seruent comme de base & de fondement pour soustenir tout le reste de la communauté: pareillement ces trois inferieures vertus de nostre ame appuient & soustiennent les plus nobles, sont continuellement embesongnees pour leur seruice, portent les charges & le fais du royaume & des autres estats plus dignes. Au reste celles icy en ont quatre au dessous qui leur sont subiettes & seruantes. L'appetitiue ou l'attractiue, de laquelle le deuoir est de desirer & de receuoir la viande: la retentive qui la retient, la digestiue qui cuit & digere: L'expulsiue qui descharge le corps des superfluites. Nostre ame fait tous ces quatre offices par instrumens corporels. Ses vertus sont iointes & liees à nos membres, & leurs operations se font avecques, & moyennant le corps. D'où il aduient qu'elles s'affoiblissent & se fortifient à mesure que le corps se trouue aussi ou vigoureux ou debile: Parquoy nous les appellons vertus corporelles. L'autre ordre des operations de l'homme plus noble que le premier, nō toutesfois suprême mais entre-deux, contient le voir, l'ouyr, le goustier, le fleurier & le toucher.

Les laboureurs du royaume de l'ame.

Distributiō de l'ame Vegetatiue.

Second ordre des opérations de l'homme compris sous l'ame sensitive.

Operations corporelles & charnelles.

Comparaison des sens entre-eux.

En voila cinq differentes: il nous faut donc trouver cinq puissances en l'ame qui leur respondent. Ce sont la visive qui reçoit & cognoit les couleurs, les figures & la lumiere. Celle-cy est attachee à nos yeux, & nostre ame l'effectue par leur moyen: La puissance d'ouyr, qui sçait & entend les sons, les voix & l'harmonie: celle-cy est iointe à nos oreilles, & nos oreilles seruent d'instrument à nostre ame pour la mettre en v'sage. Il est de mesme du goustier, du flairer, & du toucher. Voila pas vne estroite societé & merueilleux mariage entre les mēbres organiques de nostre corps, & les vertus & puissances de l'ame. Voyez le corps enrichi d'un grand nombre de tres-beaux organes, & l'ame embellie d'un pareil nombre & variété de tres-noble vertus. Ces dernieres sont cōprin'ses sous la generale q̃ nous nommons sensitive. Elles s'appellent aussi corporelles, charnelles & organiques, d'autant qu'elles sont attachees au corps, à la chair & aux organes, que leurs opérations se font par le moyē de nos membres & que leur force & vigueur se mesure & suit l'estat & la santé des organes: Aussi les disons nous serviles & non libres, à raison qu'elles sont subiettes à d'autres puissances naturelles plus dignes. Mais bien qu'elles soient toutes cinq comprin'ses sous le seul tiltre de corporelles, si sont elles distinguees en dignité. Et qui a le rang aduantageux en assiette de lieu, a aussi en vertu de l'excellence sur sa compagne. Le flairer passe le goustier en honneur de siege, aussi s'estend son action bien plus loin que l'aurre. L'ouyr loge au dessus du flairer, car

nous oyons bien de plus loin que nous ne flâ-
rons. Les yeux ont la plus digne place, aussi es-
tendent-ils leur vertu plus que les oreilles. Le
dernier & le plus desprisé des sens, c'est le tou-
cher, qui est espandu par tout le corps. Outre
ces sens & vertus interieures nostre ame en a
d'autres bien plus dignes, occultes & interieu-
res, qui se rapportent aussi à d'autres parties &
organes, qui sont au dedans de nous & en no-
stre ceruelle: Le sens commun, l'imagination, la
fantasie, le iugement & la memoire : au delà
desquelles il y en a encore vne autre qui manie
le mouuement de lieu à autre, par laquelle no-
stre ame dilate & estend, retire & estraint nos
membres, marche de place en place, & exerce
les œuures mécaniques & artificielles. Celle
cy se conduit encore par organes corporels, à
sçauoir nos nerfs, nos muscles, nos pieds &
nos mains. Toutes les precedantes vertus &
puissances de l'ame sont liees & attachees a nos
membres, & ne s'effectuent que par leur moyē.
Il nous reste à dire du dernier ordre & plus no-
ble estat qui soit en nostre Royaume, de l'estat
qui commande à tous les autres, d'une vertu qui
regist & gouuerne entierement celles desquel-
les nous auons parlé iusques à present. Il nous
reste à dire de deux puissances qui sont en l'hō-
me, au dessus desquelles il n'y a plus rien en luy. *del'intelli-
gence & vo-
lonté.*
Elles se nommēt intelligence & volōté. Nous *L'intelli-
gence &
volonté ne*
les despartons en deux, d'autant que leurs ope-
rations sont differentes, & que c'est autre chose *sont atta-
chees au*
vouloir, autre chose entendre. Elles font vn *corps.*
rang & comme vn genre à part, par ce qu'elles

ne sont pas obligees à nostre corps comme les autres, ny a nos organes, ains qu'elles œuurent d'elles mesmes sans nos membres: de façon que la force ou foiblesse de leur agir ne pend nullement de la vigueur ou debilité de nostre corps: Aussi les furnommons nous spirituelles, incorporelles & intellectuelles. Nostre ame par leur moyen se desprend & se demesse de toute obligation corporelle, se deliuré de la subiection de toute chose materielle ou temporelle, s'esleue au dessus du corps & se met en plaine & entiereliberté. A ceste cause faisons nous de ces puissances & vertus, le dernier estat & le plus honorable du royaume de l'ame, & comme vn conseil priué des Princes de son sang & principaux officiers de sa couronne. Car comme c'est leur rolle de deliberer & iuger des occurrences qui se presentent & d'en donner aduis à leur Roy à qui il touche, apres d'en resoudre & ordonner suiuant la deliberation & aduis de son conseil: Ainsi en ce dernier estat du royaume de nostre ame, il ya l'intelligence & la raison qui sont comme conseillers & derniers iuges, & puis il y a la volonté royale qui ordonne souverainement & commande sans contredit l'exécution de ce qui luy a esté conseillé. Ceste derniere & non limitee autorité s'appelle liberal arbitre, supreme puissance de l'ame. Voila comment l'ame de l'homme vne en nombre & seule contient en soy l'entiere ressemblance d'une police royale, contient diuers ordres & diuers estats singulierement bien rangez par la diuerse varieté de ses puissances, offices &

Liberal arbitre.

L'ame contient en soy comme une police royale.

vertus moyennes, supremes & infimes. Voyez comme elle est naturellement paree de tant de beaux ornemens & ioyaux : Si en peut elle encore acquerir d'autres & s'embellir d'auantage, ou par son propre soin & diligence, ou par la liberalité de son createur, & adiouster des offices, puissances & vertus morales & gratuites aux naturelles, qui sont en elle. Quel homme conçoit à present l'extreme obligation de laquelle il est tenu à Dieu, pour le respect d'une ame naturellement si riche & si esmerueillable en excellence, garnie de tant d'offices, puissances & vertus, capable d'en acquerir d'autres nouvelles plus parfaites encore, & plus nobles que les premieres. Qu'il compte ces particulieres parties, & les prise l'une apres l'autre. Comment prisera-il la memoire? comment trouuera il la iuste valeur de l'intelligence, de la volonté & de la liberté? & semblablement de la veüe, de l'ouye, du flairer, du goustier, & du toucher, ainsi des autres. Qu'il imagine donc la grandeur de sa debte enuers Dieu son createur, tant à cause de ce qu'il a receu hors de soy, & de ce qui a esté donné pour luy au monde & aux creatures, que pour ce qu'il a receu en soy, pour son corps & pour ses membres, pour son ame & pour toutes les vertus & puissances qui sont en elle. Je pense auoir monsté en partie par mon discours la grandeur de nostre naturelle obligation enuers Dieu, eu respect aux presens qu'il nous a faits, que nul ne peut ignorer.

*Comme l'obligation que nous auons à Dieu à cause
de son amour surpasse toutes les autres.*

C H A P. CVI.

*Les presens
se mesurent
plus à la
Volonté
qu'aux
choses.*

*Dieu nous
a fait deux
presens.*

*Les presens
sont seule-
ment signes
visibles, de
la Volonté
inuisible.*

OR d'autant que les obligations ne se mesurent pas seulement par la grâdeur ou multitude des presens qu'on a receus, mais beaucoup plus par la volonté & affection de celuy qui les a faits, voyon à quoy se monte la nostre pour le respect du donnât, de Dieu nostre createur. Il nous a fait deux presens, l'un visible, sensible & manifeste, l'autre inuisible & occulte. Le manifeste c'est le monde & les qualitez qui sont en nous, l'occulte c'est son amour & bonne volonté enuers nous. Cestuy-cy bien qu'il soit à la verité le premier, que l'affectiō soit tousiours la premiere chose qui se donne, qu'elle serue de racine & de fondement au reste, que tous les autres presens partent de l'amitié, & la suivent cōme leur cause: Si est-ce que d'autant qu'il est inuisible & occulte, nous ne le mettōs quasi point en ligne de compte, ny ne l'estimons present. Toutesfois à la verité les autres dōs ne sont que signes de l'amitié, sont tesmoignage & declaration de la bonne volonté de celuy qui donne, inuisible de soy: mais elle se descouure & reluit és presens qu'il fait. Et comme la fumee argüe infailliblement le feu, aussi font les presens l'amour, qui se voit par consequent le dernier, encore qu'il ait esté le premier donné. J'ay monstre comme la creation que Dieu a faite de ce monde visible, nous apprenoit un autre sienne production cachee, infinie & eternelle, de mes-

me par son present visible, nous en argumentōs certainement vn autre inuisible & caché, c'est son amour qui est le premier des deux. Car, s'il ne nous eust premierement aymez, il ne nous eust rien donné: ainsi la consideration des biens extérieurs qu'il nous a faits, nous sert d'eschelle & de voye pour nous conduire à la cognoissance de son amour. Et d'autant que ses presens sont argument infailible de son affection, nous pouons par leur grâdeur & valeur argumenter aussi, & conclurre la force & grandeur de son amour. Puis qu'il a fait le monde pour l'homme, il a aymé sans doute premierement l'homme, & principalement, & les autres creatures à cause de luy, & n'ayme rien en elles que nous. D'autât qu'il nous a doüez d'un corps & d'une ame, surpassât tout le reste en excellence: L'amitié qu'il nous porte, surpasse aussi celle qu'il porte à tout le reste. D'autât que ce sien amour (qui est son present occulté) excède en pris tous les presens qu'il a creez, & toutes choses, d'autant nous ayme-il mieux aussi que toutes les autres creatures. Puis que son amitié est tres-pure, tres-vraye, tres-asséuree, tres-sincere & tres-franche: que c'est luy qui a commencé à aymer, esmeu de sa seule bonté, non d'aucun nostre merité; qui a donné gratuitement à l'homme son affection, son present inestimable, mesme auant qu'il fust: Puis que l'amour de Dieu vaut mieux que toutes les creatures, il s'ensuit que nous luy sommes beaucoup plus tenus de ceste affectiō-là tres-liberale, de laquelle il nous a premieremēt embrassez, que nous ne sommes de tous les autres

Argument de l'amour de Dieu.

*L'amour de
Dieu en-
uers nous
vaut autant
que Dieu.*

biens, voila donc deux choses qu'il nous faut exactement poiser, les dons de Dieu, & son amour. Nous luy auons grãde obligation à cause des dons, mais tres-grande à cause de son amour. Ce sont les deux nœuds & les deux liens par lesquels il tiët l'homme attaché a soy. Ainsi auon-nous descouuert la grandeur de nostre obligation, de la part du donnant, qui s'engendre de la sincerité & franchise de son tres-noble amour surpassant en valeur tous autres presens, par ce qu'il vaut autant que vaut celui qui aime. Et qu'est-il plus excellēt, plus puissant, meilleur ny plus noble que Dieu? Il n'est donc rien de plus noble, de meilleur, de plus puissant ny de plus excellent que son amour.

De la grandeur de nostre obligation par la consideration de nostre necessité.

CHAP. CVII.

*Nous rece-
uons des
biens de
Dieu mal-
gré nous.*

*L'inevita-
ble besoin
des biens de
Dieu.*

CE n'est pas seulement la valeur des presens de dieu ny la tres-sincere affection enuers nous, qui cause la grandeur de nostre obligatiō, mais aussi l'extreme necessité del'homme receuant: Car la libre & gratuite volonté que nous descouurons en Dieu qui donne, n'est aucunement en nous, ains au cōtraire: vueillons nous ou non, nous sommes contrains & necessitez de recevoir le bien que Dieu nous offre par vn besoin si forcé, qu'il est impossible de nous en passer vn seul moment. Refusons pour voir, & disons, ie n'ay que faire de son air, de la terre, ny de son Soleil. Que nous chaut-il de ces benefi-

ces & de ses obligations, ie viuray bien sans cela: Que l'homme braue hardiment ainsi, s'il peut. Considerōs donc nostre ineuitable & cōtinuel besoin des presens de Dieu, & de l'autre part la fraîche liberalité de laquelle il nous pouruoit iournallemēt & incessammēt de ses biens: comme sa bonté ne nous manque iamais, comme il n'est iamais las ny ennuyé de nous bien faire. Mais encore y a-il en nous vne autre façon de nécessité plus grande: Car, estant engendrez de neant nous y recherriens incontinent, comme i'ay dit ailleurs, si nous n'estions continuellement maintenus & conseruez par la main de Dieu toute puissante. Voila l'extremé besoin que nous auons de luy, comme nostre estre & nostre vie pendent entierement de sa bonté, cōme nous ne serions plus, s'il nous auoit abandonnez vne seule minute. Or puis que tout bien & tout secours nous vient de luy & non d'ailleurs, puis que nul autre ne nous peut fournir de ce qu'il nous faut, c'est a luy seul que nous sommes tenus comme à nostre vray & entier amy, duquel nous ne sommes ny oubliez ny delaissez en nostre nécessité: ainsi auons nous accru nostre obligation enuers Dieu par la cōsideration de nostre besoin.

De quelques autres circonstances de nostre obligation enuers Dieu.

C H A P. C V I I I.

VEu que nostre obligation nous attache à Dieu, & nous a ttache plus estroit, à mesu-

*Souuerain
bien de
l'homme
est estre
ioint a
Dieu.*

*L'obliga-
tion des
hommes a
Dieu est es-
crite en pa-
piers im-
mortels.*

re qu'elle est plus cogneüe: & veu que le souue-
rain bien de l'homme est estre ioint à Dieu
& separé de toutes autres choses: car ce n'est
rië que de le cognoistre, si nous ne iouyssons de
sa societé & compagnie: il nous est tres-vti-
le & tres-necessaire de rechercher curieusement
& autant qu'il est en nostre puissance les condi-
tions & circonstances de nostre obligatiõ. Nous
auons veu desia sa grandeur, sa cause & son ori-
gine, mais elle a encores d'autres accidēs & pro-
prietez, comme d'estre premiere & auant tou-
tes les autres, & d'estre de telle cõditiõ qu'il n'y
en peut auoir nulle raisonnable ou iuste qui ne
se rapporte à elle, & qui ne s'y fonde. De vray
aussi est-elle la racine du premier droit, & de la
premiere action. Il est impossible de la faire es-
garer, de l'effacer, changer, corrompre ou de la
maintenir de faux: Car Dieu qui l'a escrite de sa
sainte main s'est serui pour ce faire de papier &
d'encre immortels. Il l'a escrite en nous, en no-
stre ame, en nostre corps, en chacune creature:
& puis l'a couzue eternellement en la liasse du
liure de nature: nous & tout le monde en ren-
dons continuellement tesmoignage, elle est ou-
uerte, publique & cõmune à tout chacun: aussi
est-ce l'obligation de l'vniuers & faite a son oc-
casion. Elle a encore assez d'autres circonstan-
ces, que i'obmets pour ceste heure, d'autant
que chacun les pourra trouuer de soy-mesme,
s'il y pèse. Ainsi auons nous par la grace de dieu
descouuert la debte de l'homme, entant qu'il
est homme enuers son createur.

De quelle qualité doit estre la recompense que nous
 deuons à Dieu pour ses bienfaits, & co-
 me elle est en l'homme.

CHAP. CIX.

PVis que i'ay aprins à l'homme comme il est
 obligé à Dieu, entant qu'il est homme, pour
 tout ce qu'il a receu de sa liberalité, il me le faut
 à ceste heure instruire de quelle mōnoie il pour-
 roit satisfaire à son debte: car puis qu'il doit, il
 doit quelq̃ chose. Or d'autāt qu'il n'a nul créa-
 tier que Dieu, & qu'il luy doit tout ce qu'il a re-
 ceu & par cōsequēt tout ce qu'il a: sans doute il
 est raisonnable qu'il employe pour sa descharge
 ce qui est en sa puissance & ce qu'il a de plus
 beau, de meilleur, de pl^r noble & de plus aimable:
 & qu'il le rende en la meilleure & plus de-
 cente maniere qu'il pourra: il est donc naturel-
 lement redeuable de tout ce qu'il peut. Si nous
 faut-il tant chercher que nous trouuions en lui
 quelque chose propremēt siēne, qu'il puisse of-
 frir pour recompense, & qui soit acceptable à
 Dieu. Il faut par necessité qu'il y en ait: car l'hō-
 me estant extrêmement endebté, voire naissant
 tel, & le sçachāt, frustratoire & vaine seroit son
 obligation (ce que l'ordre des choses ne peut
 souffrir) s'il n'auoit naturellement dequoy y
 satisfaire. D'auantage il seroit d'vne bien mise-
 rable condition, cognoissant la grandeur de sa
 debte, & se voyant iournellement & cōtinuel-
 lement chargé de nouueaux bien-faits & nou-
 uelles obligations, s'il se trouuoit au reste priué
 de tout moyen de payer & de rendre, mesmes

*L'homme
 n'a créa-
 tier que
 Dieu.*

*L'homme a
 dequoy sa-
 tisfaire
 puis qu'il
 doit natu-
 rellement.*

*Se vouloir
acquiescer
naturel.*

*On donne
vrayement
du sien non
d'autrui.*

ayant vne bien grâde enuie de ce faire. Car il est naturel de vouloir s'acquiescer & recognoistre les plaisirs qu'on a receus d'autrui. En quelle plus grâde peine pourroit-il estre se voyant accablé de debtes que d'auoir tres-bône deuotiõ de les payer, & de n'en auoir pas la puisâce? Parquoy il est necessaire qu'il ait en foy quelque chose qu'il puisse redre à Dieu. Et par ce que riẽ ne se peut vrayemẽt dõner s'il n'est entieremẽt propre à celuy qui le donne & totalement sien, autrement ce ne seroit ni don entier, ny recompense ou retribution conuenable, ny acceptable: aussi il faut que ceste chose-là qui est en luy soit totalement & entierement sienne: qu'il en soit seul maistre & possesseur en toute liberté, que nul en nulle façon ne la luy puisse oster ny arracher par violence & contre sa volonté. Car si elle n'est telle, elle ne sera pas acceptable à Dieu, veu que le payement & la recompense doiuent respondre à l'obligation & aux qualitez & conditions du prest. Dieu a donné librement, franchemẽt, volontairement & gratuitement, sans necessité & sans contrainte, esmeu d'une tres-sincere & pure affection. Nostre obligation, est engendree comme d'une racine de cest amour, de ceste liberté & de ceste franche volonté: par cõsequẽt il faut que le paiement se rapporte & se cõforme à ces circõstâces: qu'il soit libre, volontaire, franc, & non cõtraint. Aussi le biẽ qui ne part du cœur n'est pas receuable. Cherchondõc, si nous trouuerõs en l'hõme quelque chose qui soit tellement sienne, que nul ne la luy puisse oster sans son consentement. Si elle y est, elle ne

peut estre hors de luy: car ce qui est hors de no⁹ n'est pas en nostre entiere puissance: il no⁹ peut estre desrobé & arraché par force, & ne peut par consequent estre dit à la verité nostre: parquoy nous ne contenterions pas nostre creancier de cela. Semblablement elle n'est pas nostre corps, ny rien qui en depēde: car & nostre corps & nostre vie corporelle, & chacun de nos membres nous, peut estre osté par violence & en despit de nous: ainsi cela n'est pas assez nostre, pour le pouuoir employer à cet effet. Outre ce que nous sommes obligez du plus beau & du plus precieux qui soit en nous, & tout cecy ne l'est pas: il reste donc que ce soit nostre ame ou quelque chose qui soit en elle. Ce ne peut pas estre nostre entiere, car il ya quelques parties d'elle & quelques siennes puissances attaches à nos organes corporels, & qui par consequēt ne sont pas assez nostres non plus que le corps. Ce sera donc ceste noble & excellente partie d'elle, que nous appellons le liberal arbitre, qui est aussi la meilleure & la plus precieuse chose qui soit en l'homme. Elle est entierement separee du corps & tres-parfaitement spirituelle, d'où elle cōuiendra d'autāt mieux à nostre Dieu spirituel & incorporel. Le liberal arbitre a deux mēbres l'intelligēce & la volōté. La volōté est seule libre, fraîche, puissante & maistrisante, exēpte de toute contrainte & violence, se commandant seule à soy-mesme: car tout cōmandement vient d'elle, autrement ce ne seroit pas cōmandemēt. Parquoy la chose que nous cherchōs en l'homme ce sera la volōté, ou bien vn present franc

Ce qui est hors de no⁹ n'est pas en nostre entiere puissance.

Liberal arbitre recon- pense donc l'homme ac- quise envers Dieu.

Deux mē- bres du li- beral arbi- tre.

Tout com- mandemēt vient du li- beral arbi- tre.

*Amour
plus preci-
eux don de
la volonté.*

& libre, partant de la vraye & entiere liberté & maistrise de la volonté, & ce present-là, c'est l'amour. La seule volôté le peut donner, & le donne certainement avant toute autre chose : ainsi l'amour c'est le meilleur, le pl⁹ precieux & premier don de la volonté, tout volôtaire, tout frâc & tout libre, qui ne peut estre forcé ni osté à l'homme par aucune violence. L'hôme n'a rien qu'il puisse dire à la verité & proprement sien que l'amour, d'autant qu'il est logé en la volonté, seule maistresse, royne & emperiere, seule ayant commandement & puissance en l'homme. L'amour est donc tout son thresor, & le joyau le plus honorable, le plus precieux, le plus cher, & le plus sien qu'il puisse donner. En fin ay-ie trouué ce que ie cherchois, & tout tel que je le cherchois : quelque chose en nous qui ne fust pas hors de nous, mais en nous, non en nostre corps, mais en nostre ame : non en toute ame, mais en sa plus noble partie. Or sùs, voila donc l'homme fourny de bonne & loyale monoye pour satisfaire à sa debte, & cõtéter ce grand creancier : mais aussi qu'il la garde, qu'il la mesnage & reserue toute à ce besoin, qu'il se resouuienne que tout son amour est voüé & destiné à cest vsage, qu'il le doit tout à Dieu pour la descharge de son obligatiõ. Qu'il le luy paye donc, qu'il le luy donné en la meilleure & plus conuenable forme qu'il pourra, car il luy est hypotequé & assigné tout entier pour la recompense de ses biens-faits.

*L'amour est
le plus beau
joyau de
l'homme.*

Comment l'amour de l'homme enuers Dieu est suffisant payement de nostre debte, & luy est acceptable.

CHAP. C X.

I'Ay dit par cy deuant, qu'il nous estoit venu deux choses de la part de Dieu, son amour & ses presens: que l'amour auoit deuanté les presens: car si Dieu ne nous eust premierement aimez, il n'y auroit eu rien de donné, ny rien de receu: son amour donc à esté le premier donné, & par son moyen tout le reste. Or d'autant que l'amour naturellement requiert amour, & l'aimer estre aimé, & ne peut la bonne affection estre recompensee que par vne autre reciproque, voire ellè se plaint continuellement, si on ne luy rend la pareille: il faut donc payer l'amitié par sa semblable. En outre, veu que le premier present de Dieu c'est son amour, que c'est le fondement & cause de tout ce qu'il a donné depuis: il s'ensuit quel'homme le doit recognoistre & recompenser auant toute autre chose, luy rende amour pour amour: afin qu'il y ait de la proportion & de la correspondance, & que comme Dieu l'a aimé auant que de luy donner autre chose, & comme depuis à l'occasion de son amour il luy a fait tous ses autres presens, qu'il l'aime aussi premierement, qu'il luy rende son amour en payement, & puis toutes autres choses à cause de son amour: autrement il n'y auroit ni ordre ni conuenance en nostre paiement: par consequent il ne seroit pas acceptable à Dieu qui n'ayme rié de desordonné. D'auantage, comme

Amour naturellemēt requiert vne contr'amour.

*L'amour
est le plus
beau pre-
sent de
l'homme.*

*L'amour
est de joy
souhaita-
ble.*

*L'homme
doit aymer
Dieu pour
la recom-
pense de ses
bien-faits.*

l'amour de Dieu est tres-liberal, cōme il est sans comparaison de plus grand pris que tous ses autres presens extérieurs, tout ainsi le franc amour de l'homme est beaucoup plus noble, pl^{us} precieux & plus aimable que toute autre chose qu'il peut donner: il le doit donc employer pour la descharge de son obligation, & doit avant toute autre chose offrir son amour en contre-eschange de l'amour de Dieu, cause & fondement de tous ses autres bien-faits: autrement il y auroit de la disproportion qui luy seroit desagreceable. En outre l'amour est souhaitable & acceptable de soy sans les autres choses, & nulle autre chose n'est ni plaisante ni agreable sans l'amour: la reuerēce mesme, la crainte & l'honneur n'ont rien desirable sans luy, non plus que les autres presens, mais l'amour n'est iamais refusable ni desplaisant: De façon que quelque puissance & richesse qui soit en nous, si cherchons-nous tousiours l'amitié & bien-vueillance d'autrui. Et nostre createur tout abondant qu'il est en biens, en grandeur & en gloire, si veut-il estre aymé de nous, si ne refuse il pas nostre bonne affection: parquoy c'est vne excellente & parfaite chose quel'amour, seul aimable de soy, seul acceptable, & en nulle façon refusable. Or puis que l'homme l'a en soy, & qu'il est tenu de donner a Dieu a la descharge de sa debte ce qu'il a de plus beau, de meilleur & de plus parfait, qu'il luy donne son amour & qu'il s'assure qu'il ne luy scauroit faire present plus agreable ni luy rendre vne plus acceptable recognoissance de ses bien-faits.

Comme l'homme ne peut respondre à la grandeur
de son createur, ni luy rendre la pareille
en nulle chose qu'en l'amour.

C H A P. CXI.

DE vray le pris, l'excellence & la dignité de
l'amour est merueilleuse, veu que c'est
la seule chose par laquelle nous puissions cor-
respondre a nostre createur & le contre-payer.
Quand Dieu se corrouce a nous, nous ne nous
courrouçons pas a luy : au cōtraire nous trēblons
sous sa colere : S'il nous reprend, nous ne le
contr'accusons pas, nous ne le reiuageons pas
quād il nous iuge: il est autremēt de son amour.
Quand il nous aime, il veut que nous l'aimons:
il endure qu'il y ait en cela de la correspondan-
ce entre luy & nous, & de la reuenche, signe eui-
dent de la noblesse de l'amour. Il y a toutesfois
tousiours vne bien grande inequalité, car nostre
affection n'a garde de contrepoiser la sienne: *Nous ne*
nous l'aimons sans comparaison moins que luy *saurions*
nous: & quand nous ne serions qu'amour, en- *tantamer*
core seroit-il extrêmement foible & petit au *Dieu qu'il*
pris de l'infinité de l'amour de Dieu. Mais c'est *nous aime.*
nostre deuoir, d'essayer de tout nostre cœur, de
toute nostre ame, de tout nostre vertu & puis-
sance a respondre de nostre affection a la sien-
ne. C'est a nous de nous employer entiers a l'ai-
mer de la meilleure & plus sincere façon qui se-
ra en nous. Dieu ne nous demande que nostre
bonne volonté en recompense de la sienne, &
de tant de biens qu'il nous a fait. Il demande
nostre amour tres-sincere, tres-monde, tres-cha- *Dieu ne*
demande
que la bon-
ne volonté.

ste & tres-pure, d'autant que la sienne est de ceste nature: autrement il n'y auroit ni proportion ni ressemblance: & il seroit laid & des-raisonnable de payer vne tres-saincte & tres-diuline amour par vne amour viciée & corrompue: Il faut donc que l'homme rende amour pour amour, puis qu'il l'a, & le s'ie approchant des toutes parfaites qualitez qui sont en celuy de Dieu autant qu'il sera en sa puissance. Voila comme nous auons dequoy correspondre & contre-payer en Dieu, ce que nulle autre creature n'a: & comme l'amour est vne bien excellente & grande chose, puis qu'il nous rend de si pres semblables a nostre createur.

De l'ordre que l'homme doit garder à payer sa dette enuers Dieu.

CHA P. CXII.

NOUS auons traité particulieremēt des debtes qui engendrent l'obligation de l'homme enuers Dieu, & traité aussi des choses qu'il luy doit donner en recompense & pour sa descharge, desquelles la cognoissance pend entierement de la parfaite intelligence de ceste obligation eternellement establie: parquoy toutes fois & quantes que nous aurons a nous esclaircir de quelque doute concernant nostre payement recourōs à la nature de la dette. C'est vne infaillible lumiere esclerant perpetuellement nos pas au seruice de Dieu & a nostre deuoir enuers luy, c'est la racine & le fondement sur lequel se bastist la science de ce que nous deuons

donner & payer à nostre createur. Qui ne cognoist les qualitez & circonstances de nostre obligation, il est impossible qu'il sçache à quoy il est tenu enuers Dieu. Or d'autât qu'elle s'engendre du dōner & du receuoir (car si dieu à seul dōné, & l'homme seul reçu.) Et que s'il n'eust dōné, ny nous reçu, il n'y auroit point de debte, ny ne serions en peine de debattre du païemēt: ores estant à mesme de traiter de la forme qu'il nous faut tenir a payer, ie dois recourir a celle du donner & du receuoir: attendu que comme l'homme est obligé de ce qu'il a reçu, aussi est il obligé de le rendre en la façon qu'on le luy a donné. Et veu que le premier present qu'il a reçu c'est l'amour de Dieu (car Dieu l'aymoit deslors que premierement il le fist de neant) il est aussi obligé de recompenser auant toutes autres choses l'amour de son createur par le sien propre, comme nous auons desia monsté. Mais voïas a present de quel ordre & en quelle maniere ce païement ce fera. L'homme a reçu de Dieu tout le bien qu'il a: il n'a rien eu, ny de soy-mesme ni d'autrui. Dieu l'a seul aimé: c'est par consequent a luy seul qu'il est obligé nō a autrui ny à soi-mesme. N'ayant rien reçu de soy, il ne se peut rien deuoir: Parquoy qu'il dōne a Dieu son amour, & toute entiere: car il auroit tort si deuât tout a luy seul il alloit diuisant son amitie pour en faire part a soy-mesme ou a d'autres. En outre, d'autant qu'il est continuellement & incessamment conserué par son createur, qu'il en reçoit iournellement des presents les vns sur les autres, qu'il ne peut estre

*Amour
premier
present de
Dieu a
l'homme.*

*L'homme
ne se doit
rien.*

*L'homme
est tenu
d'aymer.
Dieu sans
cesse.*

vn seul moment sans luy : il s'ensuit qu'il est tenu de luy rendre & donner son amour sans intermission aussi, & sans cesse, & de l'aymer pour chaque minutte de temps qu'il passe. Voila l'ordre & la maniere de laquelle l'homme doit aymer son createur, l'aymer premier, l'aymer du tout, l'aymer continuellement & pour chaque chose.

L'ordre par lequel l'homme doit aymer Dieu.

Comme nous sommes aduertis par l'exemple des creatures de nostre deoir enuers Dieu.

CHAP. CXIII.

NOn seulement la continuelle liberalité & affection de Dieu enuers l'homme, l'aduertist & admonnest incessamment de l'aymer luy seul, luy premierement, luy entierement, de toute sa puissance, de tout son cœur, en la plus sincere & sainte maniere qu'il pourra : d'autant qu'il a esté aussi le premier aymé, d'autant que son createur n'a rien qu'il ayme mieux, voire qu'il n'aime rien que pour luy, iusques à auoir basti le monde & toutes les creatures à son occasion : mais l'ordre mesme des choses le presche & le crie à haute voix.

Nous deüons seruir Dieu de nostre meilleur.

Car comme le monde nous sert par le commandement de Dieu, comme toutes les creatures nous fournissent de ce qu'elles ont de meilleur & nous en seruent : ainsi deüons nous donner & employer pour le seruice de nostre createur tout ce que nous auons de bon & de plus parfait, qui est nostre amour. Comme les autres

creatures nous seruent par le volontaire & libre commandement de Dieu de la plus syncere & moins sainte maniere qu'elles peuuent : ainsi deuons nous donner à Dieu l'amour engendré de nostre volōté & liberté, & le luy offrir de la plus entiere & pure affection que nous auons. Comme les autres creatures par l'ordonnāce de dieu no^r seruēt de toute leur force & puissance, aussi deuōs-nous de toute la nostre & de tout nostre cœur rendre à Dieu le deuoir de nostre amour, suyuant la vraye obligation que nous en auons. Comme les autres creatures s'employēt iour & nuict incessammēt & de toutes façons pour nostre seruice : ainsi deuons nous continuellement & à toute heure fournir à Dieu de nostre bonne volōté & de nostre amour. Comme les autres creatures ne seruent qu'au seul homme, que elles ne visent qu'à ce but, qu'elles sont ordonnees & renees par la volōté de Dieu à ce seul effet : ainsi deuons nous seruir nostre seul createur, renger à ceste fin là seule nos desseins, nos desirs, & nos intentions. Comme le seruice que nous font les creatures nous est desirable & plaisant, nous deuons aussi mettre ordre que le nostre le soit à Dieu. Or il ne luy peut rien venir de nostre part si acceptable que nostre amour. Comme les autres creatures nous seruent selon leur nature, & de la façon qui leur est la plus propre, à sçauoir neceffitez & contraintes, quasi à la mode des serfs, d'autant qu'elles son nées sans liberté : seruons aussi librement & volontairement, veu que nostre nature est d'agir ainsi : elles seruent comme creatu-

Il faut aymer Dieu volontairement.

Il faut aymer Dieu de toute sa force.

Faut tousiours aimer Dieu.

Faut seruir à Dieu seul.

*Amour
chose libre
en l'homme.*

*Deux ma-
nieres de
servir.*

res & à leur maniere, que l'homme serue com-
me homme, & à sa façon : c'est à dire, volontai-
rement & sans contrainte. Que tout ce qu'il
donnera a Dieu, il le donne franchement & li-
brement. Et d'autant qu'il n'y a rien en luy
plus volontaire, plus plain de liberté & de
franchise que l'amour (car il ne peut estre don-
né ny par contrainte ny par nécessité, & par
consequent que le service qu'il en fait luy est
seul propre, entant qu'il est homme) qu'il en ser-
ue donc son createur. Ainsi il y a deux manieres
de servir, la contrainte & nécessaire qui est es
creatures, bien que ceste nécessité ait esté atta-
chée a leur nature par la libre & volontaire or-
donnance de Dieu : L'autre franche & libre
qui est en nous, produite de nostre volonté.
Voyez comme d'un costé la tres-sincere affec-
tion de laquelle Dieu nous a preuenus, & nous
tient continuellement embrassez, & de l'autre
le service que les creatures font incessamment
au seul homme de toute leur puissance & ver-
tu, en la meilleure & plus propre maniere qui
soit selon leur nature, crie apres nous, & nous
admoneste de servir Dieu seul, de luy don-
ner ce que nous auons de meilleur, de luy four-
nir en tout temps & sans cesse de nostre amour
en la plus pure & moins sainte façon que nous
pourrons selon nostre nature, c'est a dire, tres-
librement & tres-volontairement. Apprenons
nostre deuoir au moins par leur exemple que
nous auons iournellement deuant les yeux.

*Comme les creatures se portent enuers nous
ainsi nous deuons nous porter enuers
nostre createur.*

C H A P. CXIII.

Dieu veut que l'homme le paye de ce qu'il luy doit naturellement, & qu'il le paye en la façon qu'il le doit payer: car ny nostre seruice, ny nulle autre chose de nostre part ne luy sera acceptable, si nous ne la luy rendons en la maniere qu'elle luy doit estre renduë. Affin donc que l'homme ne perde pas son temps & son seruice, il luy faut sçauoir ce qu'il doit, à quoy se monte son obligation, & l'ordre d'y satisfaire agreable à son creancier. Les creatures inferieures le luy apprendront clairement, car Dieu les ordonnant par sa bonté & bien-veillance pour nostre seruice, nous a monsté par là, qu'il veut aussi estre seruy de nous, & comme il le vouloit estre. Ce premier seruice sert d'exemple au second duquel nous sommes tenus enuers luy. Car puis qu'il a esté rangé & réglé par Dieu, il est sans doubte très-bien réglé, & tel qu'il doit estre: c'est donc bien raison qu'il serue d'exemple & de regle au nostre. Parquoy considérons que les arbres ne nous donnent pas seulement les fruits, mais qu'il nous les donnent mœurs, plaisans & acceptables, qu'ils trauaillēt continuellement par l'ordonnance de Dieu à les adoucir & meurir, pour nous les pouoir deuëment presenter & bien à propos. Nous ne les rece-

*Exēple de
seruir Dieu
pris du ser-
uice que
nous fons
les arbres.*

*Les creatu-
res nous ser-
uent à la
bonne foy.*

urions pas volontiers verds, aigres ou corrompus: & si nous les mesprisons, ce leur seroit autant de peine perduë. Nous voila donc instruits de rendre à Dieu non seulement seruice, amour, crainte, reuerence, & honneur, mais de le rendre encore meur, doux & plaissant, bon, vray & parfait: de mettre peine & trauailler sans cesse pour le luy pouuoir presenter dignement, de peur qu'il ne le refuse, & qu'il ne rende nostre peine frustratoire: car il est certain qu'il ne receura pas vne amour corrompuë ny vn honneur ou seruice feint ou fardé. Puis que les autres creatures nous seruent de bonne foy & sans feintise, que toute leur occupation est en cela, de nous rendre leurs presens propres à nostre vsage & agreables, c'est bien raison que nous en faisons autant à nostre createur pour ceux que nous luy deuons. Ainsi c'est vne tres-certaine, tres-vtile regle à l'homme & generale, qu'il se doit porter enuers Dieu & le seruir, en fa facon, comme les creatures inferieures se portent enuers luy & le seruent à la leur: qu'il doit mettre tout soin & diligence à les imiter & ressembler en cela: Or elles luy apprennent euidentement que rien de vicieux, de corrompu & d'immonde n'est acceptable à la diuinité, ains qu'il luy est desplaissant & à contre-cœur.

Le payement que nous deuons à Dieu de nostre amour
est si aisé, qu'il ne se pourra trouuer nulle excuse
à ceux qui ne l'auront payé.

CHAP. CXV.

LEs hōmes ont esgallement le liberal arbitre, *Proprena-
ture de la
volonté.*
& l'un a autant de liberté en sa volonté que
l'autre: car c'est de la propre nature de la volon-
té de n'estre nullement subiette a la violence ou
a la contrainte, d'où il s'ensuit que tout cha-
cun est maistre de la sienne: & par consequent
attendu que l'amour s'engēdre de nostre liberté
volōtaire, que chacū est aussi esgalemēt maistre *La volonté
est toujours
accōpagnée
d'amour.*
de son amour, qu'il le peut dōner a qui bon luy
sēble, & qu'il n'en sçauroit estre empesché. D'a-
uantage la volonté est toujours accōpagnée &
plaine d'amour, l'amour n'y māque iamais, elle
ne se peut ni affoiblir ni diminuer pour aymer.
Puis qu'il est ainsi & que nous sommes obligez
naturellement d'aymer Dieu sans cesse: certai-
nement il est impossible que nous trouuions
quelque legitime excuse de ne l'auoir pas fait.
Nulle façon d'indigence, ou d'impuissance ne
nous en seruira. Nos actions, le boire, le man-
ger & autres ne peuuent empeschier ny destour- *Il n'y a pei-
ne ni des-
plaisir a ay-
mer.*
ner le cours de nostre amitié: Par ainsi comme a
chaque minute d'heure nous receuons nouuel-
le obligation d'aymer Dieu, rien ne nous gar-
de que nous ne puissions aussi continuellement,
incessamment, iour & nuict, a toute heure & en
tout lieu l'aymer si nous en auons enuie. En ou-
tre, veu qu'il n'y a ny peine ny desplaisir a ay-
mer, voire que ceste affection apaise les ennuis,

*Amour
n'est suiet à
société, ne
lasseté.*

soulage nostre travail, nous fournit de contentement & de liesse: car il est doux & plaisant d'aymer: pour neant irons nous cherchant nos excuses sur la peine insupportable de nostre charge ou sur la difficulté de l'executer, si de fortune nous n'auons rendu à Dieu le seruice & l'amour perpetuelle que nous luy deuions. En toutes les autres operations il y a de la société, de l'ennuy ou lasseté. Celle-cy d'aymer est seule exempte de tous ces accidens: d'où l'homme doit tirer vne merueilleuse satisfaction de voir sa premiere & principale obligation si legere à satisfaire. Ceste grande partie qu'il doit à son createur pour tant de bien-faits, assignée sur vn payement si aisé à trouuer, si facile & si plaisant à rendre, est vn singulier tesmoignage de la bonté de Dieu & de sa benignité, de n'auoir voulu requerrir de l'homme pour son immense liberalité nulle recompense pesante, mal-aisée, ou laborieuse d'autant moins sera-il aussi excusable, s'il n'y satisfait, & s'il ne paye.

*Comme le seruice que nous faisons à Dieu reuiet
entierement à nostre profit.*

CHAP. CXVI.

Ay prouué clairement ailleurs, que Dieu est infini, tres-parfait & tres-accomply; garny à suffisance de tout ce qu'il luy faut, nullement indigent d'aucune commodité nouuelle. D'autre part, l'experience nous apprend iournellemēt que le seruice des creatures inferieures n'est pas oisif, veu qu'il reuiet au tres-grand bien & vti-

ité de l'homme. Que dirons-nous donc de ce-
 luy que nous deuons à Dieu? sera-il vain? Nulle-
 ment : il faut qu'il engendre du profit & de la
 commodité tout plain. Car il n'est pas croya-
 ble, que le seruice qui part des choses moin-
 dres que nous, fust ainsi fructueux, & que le no-
 stre demeurast inutile : voire il doit estre d'autât
 plus profitable, que nous excedons en pris les
 autres créatures. Mais puis qu'il ne le peut estre
 à Dieu, a cause de son infinie plénitude, incapa-
 ble d'accroissance, il s'ensuit que le seruice que
 nous luy faisons reuiet à nostre propre com-
 modité, & non à la sienne : & par conséquent
 veu que celuy que nous receuons, des creatures
 nous est de grande vtilité, que le nostre nous en
 rapporte vne autre sans comparaison plus gran-
 de. Ainsi de toutes parts l'acquest est nostre. Ce-
 ste consideration peut bien iustement seruir
 d'esperon à nous poullier au seruice de Dieu, de
 toute nostre force & puissance : & à la verité,
 nous nous combattrions nous-mêmes, si nous
 n'estions beaucoup plus enclins à seruir Dieu
 pour nostre propre profit, que les creatures ne
 sont à nous seruir, d'autant que nous sommes
 plus tenus à nous-mesme, qu'elles ne sont. O
 l'admirable & incomprehensible bonté de no-
 stre createur & bien-veillance enuers nous, d'a-
 uoir rengé & ordonné toutes choses pour no-
 stre commodité, & non pour la sienne ! Nous
 serions vilainemēt ingrats, si nous ne la recom-
 pensions de la plus feruente amour qui soit en
 nous.

*Le seruice
 que nous
 deuons à
 Dieu n'est
 pas inutile.*

*L'homme qui
 ne sert à
 Dieu se com-
 bat soy-
 mesme.*

*Comparaison des deux services, de celui que les
creatures nous doiuent à celui que nous
deuons à Dieu.*

CHAP. CXVII.

*Dieu con-
trainct les
creatures à
nostre ser-
uice.*

Comme nous venons de dire, il y a deux ser-
uices, celui que les creatures doiuent à l'hô-
me, & celui que l'homme doit à son createur:
tous deux ordonnez pour nostre seul bien &
aduantage. Comparons les l'un à l'autre, & les
conferons à l'homme. L'un est produit d'une
naturelle necessité, car les creatures sont com-
mandees de nous seruir, & ne pourroient faire
autrement: d'où s'ensuit, qu'il ne peut meriter
de la remuneration, & qu'elles n'en reço-
uent nul salaire. L'autre, encore que l'homme
soit tenu & obligé de le faire, si est-il libre &
volontaire: par consequent, il tire aussi natu-
rellement apres soy du guerdon & de la recom-
pense. Cestuy-cy est plus noble & plus digne
que l'autre, d'autant que la liberté vaut mieux
que la seruitude. Voila leurs differences: voyons
ores pourquoy ils sont tous deux necessaires à
l'homme. Considerons le profit qu'il reçoit de
l'un & de l'autre, lequel des deux luy est plus ne-
cessaire ou plus vtile. Nous n'auons pas seulemēt
besoin d'estre, & de nous maintenir en essen-
ce: Mais nous auons encore besoin de bien

*Nature s'ed-
rout s'ours à
bien estre.*

estre, & d'estre de la plus accomplie essence que
nous pouons. Nostre nature ne se contente ja-
mais autrement, & n'estudie à nulle autre cho-
se incessamment, qu'à embellir & accommo-
der nostre estre. Ces deux services se rapportent
à l'homme par ces deux considerations. Le pre-

mier des creatures, regarde la duree & la conseruation de son estre : Le second, de l'homme enuers Dieu, en regarde l'amelioration & l'agecement. Les creatures le seruent pour le maintenir & entretenir : il doit seruir Dieu afin qu'il enrichisse & bien-heure son essence. Parquoy puis qu'ils sont tous deux à son profit, & que tous les biens qu'il peut receuoir sont enclos dedans l'un ou l'autre de ces deux circonstances d'estre long temps, ou d'estre heureusement, & que l'experience nous monstre que le premier vise à sa conseruation & duree : Il s'ensuit que l'autre comme plus excellent luy acquiert le bien & commodément estre. Et d'autant que le bien estre vaut mieux que l'estre, le second seruire est aussi plus digne que le premier. Au reste comme le seruire des creatures est continuellement necessaire a l'homme, pour conseruer son estre, aussi necessairement doit-il sans cesse seruir a Dieu pour en acquerir le bien estre. Côme tout soudain que le seruir des creatures luy deffaut, il se meurt & perd son estre, qu'il ne scauroit durer vn moment, si l'air ou la terre luy manque : semblablement deslors qu'il intermet le seruire de Dieu, incontinent qu'il ne le sert plus, sans doute il perd son bien estre, & encourt le mal estre. Et tout ainsi que la cessation du seruire des creatures luy causera la ruine de son estre, ainsi fait l'intermission du seruire qu'il doit a Dieu la perte entiere de son bon-heur. De facon, que comme nous disons estre mort celuy qui n'est plus, aussi appellons nous mort celuy qui est esloigné de la grace de Dieu, pour ne le

*L'homme
perd son
bien estre,
laissant le
seruire de
Dieu.*

*Sans la gra-
ce de Dieu
l'homme
est mort.*

seruir pas. Ainsi que les autres choses le seruent continuellement & incessamment, afin qu'il viue : aussi faut-il qu'il serue son createur, afin qu'il viue heureusement. Et veu qu'il a pour neant l'estre, s'il n'a le bien estre, il s'ensuit qu'il ne se peut nullement preualoir du seruice des creatures, si de son costé il ne sert aussi son createur. D'auantage comme il est beaucoup plus desirable & plus necessaire à l'homme de bien

il est meilleur à l'homme servir Dieu que de l'estre des creatures.

estre que d'estre seulement : aussi luy est-il beaucoup plus vtile & souhaitable de faire seruice à Dieu, que de le receuoir des creatures. Et comme il a plus de besoin du bien estre que du seul estre, aussi a-il pl^{us} a faire de l'un que de l'autre seruice. Parquoy de mesme que l'heureu-

l'homme qui ne sert Dieu est à tort seruy des creatures.

sement estre se porte enuers l'estre seulement, de mesme se porte nostre seruir enuers le seruir des creatures. Comme l'estre ne vise & n'est que pour le commodément estre, ainsi le seruice des creatures ne regarde & n'est que pour le seruice que nous faisons à Dieu. Comme elles sont pour nous seruir, aussi sommes-nous pour seruir nostre createur. Si le second seruice manque, le premier est frustatoire. Le seruice des creatures est perdu, qui est employé à celuy qui ne sert point son createur, & celuy-la (entant qu'il est en luy) renuerse & aneantist l'ordre de l'univers. Comme il est ordonné que l'homme ne puisse estre sans le seruice des creatures : ainsi est-il ordonné qu'il ne puisse bien estre, s'il ne sert son createur. Voyla comme nous auons comparé l'un seruice à l'autre, & tous les deux à l'homme.

Comme

Comme par le service que nous font les creatures nous pouvons necessairement conclure que c'est Dieu qui maintient toutes choses en leur estre.

C H A P. CXVIII.

CE que nous voyons par experience, que la duree & conseruation de nostre estre depend entierement du service que nous font les creatures, nous doit seruir de tres-certaine instruction, qu'elles & nous sommes maintenus par la seule main de Dieu. Car si nous, qui sommes plus nobles & plus dignes, ne nous pouuons aucunement passer de leur secours, il n'est nullement croyable, qu'elles, qui sont inferieures, se puissent passer du secours de quelque autre : attendu que, s'il estoit ainsi, elles seroient sans comparaison plus grandes que nous & plus accomplies. Or puis que ce n'est pas de nous pourtant qu'elles sont soustenuës, veu que ce sont elles qui nous soustiennent, certainement il faut que ce soit quelque autre qui les maintienne en leur estre, & par consequent nous au nostre : car en nous maintenant il les maintient pour nous, & en les maintenant il nous maintient par elles. Ainsi l'homme est obligé à Dieu elles pour le service qu'il en reçoit.

Comment ces deux services font vne société en l'uniuers & nous attachent à Dieu.

C H A P. CXIX.

VOyez en ces deux services vne merueilleuse cousture de l'uniuers, & vn singulier or-

*bonniers
es deux ser-
uices.*

*Amour
boucle ge-
nerale au
monde.*

*Le service
à l'homme
honore les
creatures:
pour tout
loyer de
leur peine.*

*Differen-
ces des
deux servi-
ces.*

dre. Les creatures inferieures sont faites pour l'homme, elles le seruent, & en le seruant, elles s'vnissent & se ioignent à luy : voila le premier assemblage de toutes les choses inferieures avecques l'homme, tissu par ce premier service. L'homme par son amour sert Dieu son createur, & en le seruant il se joint & attache à luy : voila la seconde & derniere cousture. Or la generale boucle & commun fermeil de ceste riche enchainure & vnion du monde, c'est l'amour. L'amour est la perfection & la consommation de ce bel ordre. C'en est le commencement & la fin. L'amour de Dieu a premierement ordonné les creatures pour l'homme, & l'homme apres par l'amour s'vnist & s'attache à Dieu. Parquoy si l'homme ne se joint à luy en le seruant & en l'aymant il faulse & brise les liens de ceste vniuerselle societé. Ces deux services ne sont que pour luy. Nul autre n'a part au bien qui en prouient. Le premier le fait estre, le second bien estre. Les creatures ne reçoivent nul loyer du service qu'elles nous font, sinon que ce leur est honneur de nous servir : & l'homme retire à soy tout le profit & commodité qui reuiet du service qu'il fait à Dieu, & si l'honore & s'anoblit en le seruant. Ces deux services vnissent le monde en soy, & puis l'vnissent à Dieu. Consideron en les deux nœuds. Le premier, des creatures à l'homme : cestuy-cy est naturel & necessaire, car elles le seruent contraintes par le commandement de Dieu : bien que ce commandement soit party de sa libre & volontaire puissance. Le second, est de l'homme à

Dieu : cestuy-cy est franc & non cōtraint. Aussi le premier ne bouge, & tient continuellement ferme. Il n'est pas ainsi du second : car il se prend quelquefois & s'elafche en quelques hōmes. Le premier est tresbeau & très-admirable : Le second encore plus. Le premier est visible, sensible & manifeste à tout chacun : le second insensible, inuisible & occulte. Le premier est corporel & exterieur : le second est interieur, spirituel & intellectuel. Le second est plus excellent que le premier, d'autant que le spirituel excède le corporel. Voila comme l'homme sert de moyen entre Dieu & les créatures cōme il fait la liaison entre son createur & les choses inferieures. C'est luy qui noie ces deux extrêmes & ces deux bouts si dissemblables. Tout cecy nous apprend combien est bonne & admirable l'obligation de laquelle l'homme est tenu envers Dieu, de son amour, qui remplist & parfait l'vnivers, qui nous attache à Dieu, afin que nous en receuions le tresbon estre.

*L'homme
sert Dieu
librement
& pour ce
non tous-
iours.*

*L'obligation d'aymer nostre prochain est engendree de celle que nous auons premiere-
ment d'aymer Dieu.*

CHAP. CXX.

Nous auons gaigné par la doctrine mesmes del'experience, que nous sommes tenus à Dieu de tout nostre amour, que c'est nostre principale obligation & premiere debte, que c'est faire iniustement & contre raison de le payer ou rendre à vn autre, attendu que nous

ne le deuons certainement qu'à luy seul. Par-
 quoy pour faire nostre deuoir il nous faut don-
 ner nostre entiere affection à nostre createur,
 nous ne la pouuons diuiser ni departir pour en
 distribuer à d'autres : d'où il s'ensuit que l'hom-
 me n'est obligé naturellement d'aymer nulle
 creature pour les commoditez qu'il en reçoit:
 Il en est redevable à Dieu : car c'est Dieu qui le
 secourt par le moyen des creatures qui sont sién-
 nes, & par consequent est sien aussi tout le bien
 qui part d'elles : autrement nous osterions l'o-
 bligation generale du monde enuers son crea-
 teur. Il s'ensuit aussi que nul homme ne peut de-
 mander recompense du plaisir qu'il fait à son
 compagnon, ni requerir d'en estre aymé, ho-
 noré, ou payé de luy : ni s'attribuer ceste debte,
 ains le doit attribuer & laisser à Dieu. Mais par
 ce que nous sommes tenus de rendre à nostre
 createur premierement nostre amour, comme
 luy estant iustement deuë, nous sommes aussi
 obligez d'aymer toutes les choses qui sont sién-
 nes, entant qu'elles sont siennes. Et d'autant que
 toutes creatures le sont, il il nous les faut aymer
 pour ceste consideration, & sommes tenus à ce
 deuoir par vne secōde obligation engēdree ne-
 cessairement en consequence de la premiere: de
 sorte qu'à la verité ce n'est qu'un, & la premiere
 comprend la seconde. Or d'autāt que toutes les
 creatures ne sont pas pareilles, & que celle qui
 est l'image de son createur est la pl^e digne, nous
 sommes obligez d'aymer incōtinent apres Dieu
 celle qui porte sa ressemblance: car immediate-
 ment apres luy suit son image : & veu que ceste

*L'homme
 n'est tenu
 d'aymer les
 creatures,
 bien qu'il
 s'en serue.*

*L'homme
 ne peut na-
 turellement
 demander
 recompense
 des plaisirs,
 qu'il fait.*

*Il faut ay-
 mer toute
 chose com-
 me appar-
 tenant à
 Dieu.*

creature c'est l'homme, que l'homme est la viue image & ressemblance de son createur, nous le devons aymer comme tel: attendu que tout ainsi que nous sommes tenus d'aymer Dieu premierement, aussi sommes nous d'aymer incontinent apres luy son image.

*L'homme
doit aimer
l'homme
incontinent
apres Dieu.*

*Il appert par l'ordre des choses que nous sommes la
vraye image de Dieu.*

CHAP. CXXI.

L'Ordre del'vniuers nous apprend que l'homme est la tres-parfaite & tres-accomplie ressemblance de son createur. Il y a beaucoup de reings entre les creatures, comme nous auons dit par cy deuant. Celles qui viuent ressemblent plus Dieu que celles qui ne viuēt pas, celles qui sentent que celles qui sont priuees du sentimēt; celles qui ont intelligence plus que celles qui n'en ont pas. Parquoy, puis qu'il y a entre elles vne eschelle & vn ordre de ressemblance, comme l'experience nous monstre: & que l'homme est en la derniere & plus haute marche, que ceste montee finist en luy: Il s'ensuit qu'il parfait le dernier poinct de ressemblance: autrement pour neant seroit-il le dernier, pour neant auroit nature arresté son eschelle en cest endroit. Il est donc par sa nature, entant qu'il est homme la vraye & viue image de Dieu: tout ainsi que le cachet engraue sa figure dans la cire, ainsi a Dieu empreint en l'homme sa semblace. L'homme le represente entierement. Et d'autant qu'il est spirituel & intellectuel, son image le doit

*L'homme
est le scel
de Dieu.*

*L'ame est
toute spiri-
tuelle.*

estre aussi, & nullement corporelle, d'où il s'en-
suit puis que nous sommes composez du corps
& de l'ame, & que l'ame est toute spirituelle,
que c'est aussi pour le respect d'elle que nous
sommes l'entiere image de nostre createur. Or
d'autant que l'homme est obligé d'aymer apres
Dieu sa semblance, il faut qu'il aime apres dieu
son prochain, semblance & image spirituelle de
Dieu.

Il nous faut aymer tous hommes indifferemment.

CHAP. CXXII.

*Il faut ay-
mer tous
hommes,
amis &
ennemis.*

ET parce que tout homme, entant qu'il est
homme, porte en soy l'image de son crea-
teur, & que tout chacun est tenu d'aymer l'i-
mage de Dieu apres luy, il nous faut aymer in-
differemment nos amis, nos ennemis, ceux qui
nous profitent, ceux qui nous nuient : car ce
sont tousiours hommes, & par consequent ima-
ge & ressemblance de Dieu.

*De l'amitié commune que nous devons porter
les uns aux autres.*

CHAP. CXXIII.

*Faut aimer
son pro-
chain com-
me soy.*

D'Auantage comme l'homme est obligé d'ay-
mer soy-mesme, d'autant qu'il est la viue
image de Dieu, par semblable consideration
doit-il aussi aymer tout autre homme comme
soy-mesme, & autant que soy: car tous hommes
sont de mesme nature, entant qu'ils sont hom-
mes, & par consequent vniiformement image

de Dieu: Parquoy ils se doiuent entr'aymer les vns les autres, cōme one mesme nature & mesme image. Chacun doit estimer son compagnō comme soy-mesme, nullement different nullement diuers. Tout le bien de l'homme, entant qu'il est homme, & entant qu'il est image de Dieu, est vn & semblable à tous hommes; il cōvient à l'vn comme à l'autre: ainsi le bien que chacun se veut & se souhaite; entant qu'il est homme & image de Dieu, il le doit esgalement vouloir & souhaiter à tout autre homme: car ils ne font ensemble qu'une mesme nature. Voila comme necessairement il y doit auoir entre nous vne extrême societé & conionction par droit de nature, vne parfaite paix, concorde & vnité, veu que la cause d'aymer est pareille & commune à tout nostre genre. Et d'autant que ceste seconde obligation de nous entr'aymer est entierement engendree de la premiere que nous auons à Dieu, que la premiere est tres-iuste & tres-raisonnable, estable sur l'inuiolable droit de nature: Il s'ensuit que ceste-cy l'est aussi. Comme nostre premiere debte c'est la premiere iustice naturelle, ceste seconde debte est aussi la secōde. Et puis que chaqu'homme pour le respect de son ame est image de Dieu, certainement nous deuons tous aymer l'ame de nostre prochain comme la nostre. Parquoy il y a en nous deux naturels liens d'amitié: Le premier, de chaqu'homme enuers Dieu, car par nostre generale obligation nous sommes attachez à luy premierement: Le secōd, de nous entre nous, qui s'engendre par la vertu & force du

Tous hommes entant qu'hommes sont gaux.

Aymer l'ame de son prochain comme la sienne.

premier: Car nous nous deuõs entr'aymer, d'autant que chacun de nous est la ressemblance de son createur: Ainsi, puis que le second est fondé sur le premier, si le premier n'y est, le second n'y peut estre: & au rebours, tout partout où est le premier, le second y est aussi necessairement. Les creatures s'attachent à l'homme en le seruant, l'homme se ioint à Dieu en l'aymant, par consequent il se ioint encore apres par amitié à tout son genre. Voila la perpetuelle enchainure que l'amour dresse en l'vniuers. Dieu a premierement aymé, & ayme continuellement les hommes. Ses creatures par leur seruice ordinaire tesmoignent sa perpetuelle affection enuers nous. Par ce sien eternal amour & par l'obligation qui s'en engendre continuellement, il nous tire & ioint à soy, & par mesme moyen nous ioinct aussi & vnist entre nous.

Lentireprofit de l'amitié que nous deuons les uns aux autres reuiet à nous.

C H A P. CXXIII.

PVis que nous auons verifié que la recompense des seruices que nous faisons à Dieu, reuiet entierement à nostre profit & vtilité, il s'ensuit necessairement, veu que le deuoir d'amitié duquel nous sommes obligez les vns aux autres est engendré & part de ceste premiere obligation que nous auons à Dieu que le bien qui en prouient tourne aussi à nostre commodité & aduantage. C'est donc bien raison que nous nous entr'aymons, puis que tout le profit

*L'amitié
mutuelle
des hommes
tourne
à leur
profit.*

de ceste amitié & societé est nostre. Et d'autant que nostre premier deuoir consiste en ceste partie il s'ensuit que d'aymer Dieu premierement & puis nostre prochain comme estant son image, c'est nostre premier & principal bien: voire que tout autre bien que nous puissions auoir doit venir de celuy-là, comme du commencement & racine de nostre heur: & tout ce qui n'en vient pas ne peut estre proprement appelé bien. Plus nous rendōs le deuoir a Dieu, plus nostre commodité & bō-heur s'augmēte. Ainsi ont esté toutes choses faites, non pour la commodité de Dieu, mais pour celle de l'homme, & il est pour foy & pour son profit, non pour celui d'autrui.

Le seruice que nous receuons des choses inferieures nous apprend clairement que nous ne sommes tous qu'un.

CHAP. CXXV.

LEs hommes se doiuent estimer vns, chacun d'entr'eux se doit particulièrement aymer, & aymer son compaignon comme soy-mesme, non seulement par la vertu de nostre premiere obligation, mais aussi par l'exemple & instruction des autres creatures. Car elles qui sōt faites pour nous & qui nous seruent suruant l'ordonnāce de Dieu, ne font en nous seruant, nulle distinction ou difference de personnes: Autant leur est le royturier que le gentil-homme, autant le pauvre que le riche: elles nous seruent esgallement, elles traueillent de mesme pour

*Les hōmes
ne font
qu'un.*

*Les creatu-
res seruent
l'hōme sans
respect.*

Le Soleil esclaire sans respect de personne.

l'un que pour l'autre. Qu'il soit ainsi: La terre ne fait pas plus de seruice a vn Roy, qu'a vn laboureur, ne fait pas l'eau, l'air & le feu: Ne font pas les arbres, les plantes & les animaux. Il est plus apparent au Soleil, qui est plus noble, & qui nous fournit plus de commodité que les autres. Il esclaire egallement au mode & de part la lumiere sans faueur. Qu'est-ce, que par le commandement de Dieu les creatures seruēt ainsi indifferemment les hommes? si ce n'est qu'ils ne sont reputez que pour vn, & qu'ils se doiuent estimer tout vne mesme chose. Elles seruent l'homme, entant qu'il est homme & cōme creature de dieu, & pour ce elles seruēt esgallement tout le genre. Et puis que c'est à ceste seule contemplation, c'est vn argument infailible que ce seruice n'est assigné qu'a l'image & ressemblance de nostre createur. Receuōs-le donc dignemēt avec respect, & cōme estāt cela, autrement nous nous faisons tort & prenons chose qui nous est indeuē. Ainsi ce monde garny de tant de belles creatures est fait pour l'homme, par ce qu'il est image de Dieu: & l'image de Dieu est si noble qu'elle vaur que tant d'excellentes creatures la seruent. Que l'homme ne pense pas que ce seruice luy ait esté destiné pour autre respect, ny pour quelque consideration qu'on ait eu de ce qu'il est Pierre, ou Guillaume. Or si les choses inferieures le seruent par ce que il porte l'image de Dieu, beaucoup plus doit-il honorer & seruir son semblable pour ceste mesme raison, d'autant qu'il cognoist mieux la grandeur & perfection de ceste qualité, & d'autant

L'vniuers fait pour l'homme entant qu'il est image de Dieu.

aussi qu'il attend de ce sien deuoir du bien & de la recompense. Parquoy les creatures nous instruisent que tous hommes sous vne mesme vocation & pour vne mesme cause, se doiuent entre-aymer les vns les autres, car ils sont esgallement image de Dieu. Puis qu'elles nous seruent indifferemment, sans acception de personne, & nous seruent à tous comme à vn seul homme, c'est raison que nous-nous entre-aymions de mesmes, & que chacun cherisse son semblable comme soy, c'est à dire comme homme.

Comme les hommes ne sont qu'un, & de la double frater nité.

CHAP. CXXVI.

LA communauté d'un mesme & seul Dieu viuant, la conformité qu'il y a en tout le genre humain d'estre chaque homme, entant qu'il est homme, image de son createur : la generale & commune affection que Dieu porte à tous les hommes, entant qu'ils sont hommes & son image : la ressemblance de ses bien-faits enuers tous, la pareille necessité & pareil besoin de son secours, la conformité de l'obligation enuers mesme maistre & pour mesme cause, la pareille conseruation qui nous maintient tous en nostre estre, le mesme seruice que nous luy deuons l'un comme l'autre, le seruice que nous font à tous indifferemment les creatures, la mort pareille d'elles & de nous, la conformité & vunité de la nature & du nom. Toutes ces circonstances ioinctes en vn, nous apprennent

*Double
fraternité
de l'homme.*

euidemment & nous disent que nous deuons bastir entre nous vne extrême vnitè, & nous estimer tous comme vn seul homme: d'où s'engendre la tres-belle consideration d'une double fraternité, premierement de l'homme avec toutes les autres choses inferieures: car luy estant creature de Dieu, & elles aussi creatures de ce mesme Dieu, ceste origine commune d'un seul pere conclud aussi vne generale fraternité de l'homme à toutes les autres creatures: l'autre est particuliere entre les hommes comme estans enfans de mesme createur, & chacun de nous estant son image: il n'en est point de plus grande ny de plus estroite que celle-cy.

De nostre vnion procede tout nostre force.

CHA P. CXXVII.

Vnion merite de force.

Toute force s'engendre de la conionction, & de la diuision toute foiblesse: si qu'il y a tousiours plus de force là où il ya plus d'vniõ. Or elle doit estre singuliere entre les hommes: premierement par ce qu'ils sont tous vnīs en Dieu par amour: premierement par ce qu'ils sont tous la vraye & viue image de leur createur, & que par consequent ils doiuent estre extrémement vnīs par amitié, & ioints entr'eux: car il est impossible qu'aucun ayme Dieu, qu'il n'ayme aussi la ressemblance: & plus on l'ayme, plus ayme-l'on son image. Ainsi nous aymons nostre semblable, à mesure que nous aymons nostre createur. Et à mesure que nous nous entretenons, s'estressite aussi & se lie plus ferme no-

estre vniõ generale. Ceste vniõ durera autant que durera l'amour, & l'amour peut tousiours durer, si fait donc bien aussi l'vniõ : Parquoy elle peut estre perpetuelle entre nous, & si parfaite qu'il n'y ait rien plus vn que le genre humain : car la conionction qui s'engendre d'une telle amour bastist de nous vne parfaite vnitè, elle change & fait d'un homme l'autre, & au rebours. Ainsi puis que la force & la puissance dependent de la coustume de nostre societé, *Les homes bien unis sont inuincibles.* il s'ensuit que les hommes liez en ceste matiere seront fournis d'une force & puissance inuincible. Voila comment plus nous visons & regardons à Dieu, plus nous nous entr'aymons & vniõs, & fortifions par consequent : & au contraire plus nous visons & regardons à nous, plus nous-nous diuisions & pluralisons, & affoiblissions aussi. Parquoy l'vniõ est toute la force & bien de l'homme : plus elle s'augmente, plus s'augmente sa puissance & son bon-heur. Comme nous pouuons estre tous participans de ceste societé, aussi pouuons-nous estre ensemble iouyssans de ce biẽ sans qu'il se diminue, & sans que nous nous empeschons l'un à l'autre, & en pouuons estre perpetuellement iouyssans, d'autant qu'elle peut aussi estre perpetuelle : car puis que ceste vniõ procede de nostre franche volõté & liberté, elle ne peut estre destruite par aucune violence ou puissance. Ainsi nostre force est inuincible, qui est nostre vray bien incorruptible & immortel. Voyez combien de profit l'home peut tirer de son amour enuers Dieu & enuers son prochain, & cõme en cela seul cõ-

siste tout le parfait & vray bonheur du genre humain.

Conclusion des choses precedentes.

CHAP. CXXVIII.

I'Ay suiuy le progrez de ce liure iusques à ce lieu, commençant par le dernier ordre des creatures, & montant contre-mont iusques a la vraye cognoissance de nostre Dieu, inuisible: tout puissant, tout sage, & tout bon. Elles nous ont monté & conduit comme par vne eschelle tresbien ordonnee, iusques à vn souverain pere, createur & commencement de toutes choses, & plus auant encore iusques a nous descouvrir les affections de son cœur, le grand amour qu'il nous porte, l'extrême obligation que nous auons de l'aymer : & par ce moyen nous ont vnisa luy, dressant par maniere de dire vn tres-estroit mariage entre nous: & puis de cest amour elles nous ont rauallé a celuy que nous deuons a toutes les autres choses a cause de Dieu, & par ce qu'elles sont siennes. Ainsi nous sommes montez des creatures au createur, & descendus apres par mesme voye du createur aux creatures. Nous aymions premierement les choses inferieures pour la beauté qui est en elles, pour le seruice que nous en receuons, & quant tout est dit nous les aymions a cause de nous: ores nous les aymons a la contemplation de nostre createur, par ce qu'il les a faites & par ce qu'elles sont siennes: voire nous ne nous aymons nous-mesmes, que d'autant que nous

sommes siens; Ainsi cest amour ayant son origine en Dieu est tresgrád, tres-noble & immortel, aussi ne faut-il pas croire que l'amour qui se donne premierement à nostre createur se perde ou se diminue, tout au rebours il s'estend & se multiplie infiniment. C'est luy qui produit & qui engendre l'affection que nous portons à toutes les creatures, & à tout ce qui est à Dieu, c'est par la force & fertilité de ce seul amour que toutes choses sont aimees, & il n'y en a nulle qui ne le soit. Voila comme il croist & s'amplifie sans mesure.

L'amour de Dieu ne se perd, ny diminue.

De la nature de l'amour.

CHAP. CXXIX.

IL est euident que nous n'auons rien qui soit proprement nostre, rien qui soit totalement en nostre puissance que l'amour, & que par consequent tout nostre thresor, tout nostre bien c'est la bone amour, tout nostre mal, tout nostre dommage, c'est la mauuaise amour. Car puis que nous n'auons rien vrayement a nous que l'amour : s'elle n'est bonne, nous n'auons rien qui vaille : s'elle est bonne, tout ce que nous auons est de mesure. Si nostre amour est bonne nous sommes bons : nous sommes mauuais si elle est mauuaise, elle nous rend tels qu'elle est. Et comme il n'y a rien meilleur que la bonne amour, aussi n'y a il rien de pire que la mauuaise. Au reste puis que l'amour est seule proprement nostre, quand nous l'auons donnee, nous auons donné tout ce que nous auons; & il ne nous reste rien que nous

Tout nostre bien ne gist qu'en la bonne amour.

*Si nous per-
dons l'a-
mour, nous
nous
perdons.*

*Vertue est
la bonne a-
mour.*

puissions donner : ainsi si nous la perdons, nous perdons tout nostre auoir, & par consequent nous nous perdons nous-mesmes, & la perdons, quand nous la donnons à qui nous ne la deuons pas. D'auantage si tout nostre bien c'est la bõne amour, tout le mal la mauuaise amour : la vertu n'est autre chose que bon amour, & le vice rien que le mauuais amour. Et qui a la science & cognoissance parfaite de l'amour, a par mesme moyen la cognoissance du bien de l'homme : & qui ignore sa nature est necessairement ignorant aussi de son bien. Voila pourquoy, afin que ceste science soit cogneuë à vn chacun, ie traicteray particulierement de la nature, conditions & circonstances de l'amour & du fruiet qu'il apporte.

Des effets de l'amour.

CHAP. CXXX.

*Proprietez
d'amour.*

*Amour
n'est que
don.*

L'Amour a vertu & puissance d'vnir, de charger, de conuertir & de transformer : telles sont ses proprietiez naturelles & inseparables. Il vniſt l'amour à la chose aymee, & puis il le trāsforme & conuertist en elle. Bien que cela nous soit notoire par experience, toutesfois ie suis content de le prouuer par la cõsideration de sa nature. L'amour ce n'est que don, & premier don. Or puis que c'est naturellemēt chose qui se doit donner, il est impossible de la garder sans la donner. Aussi puis qu'elle est entierement exempte de contrainte & de force, c'est vn don partant d'vne plaine & franche liberalité, & ce qui est ainsi

ainsi donné est entierement à celuy à qui on le donne. L'amour est donc du tout a la chose aymee : elle est transferee & transmise sous sa seigneurie & puissance : celuy a qui on l'a donnée en est maistre & possesseur, comme de chose toute sienne, & qu'on luy a liberalement offerte. Et d'autant que l'amour mene & tire à sa suite toute la volonté, que la volonté a tout commandement & tout empire en l'homme, il s'ensuit que où qu'il aille, il traîne & emporte avec soy tout l'homme, & par consequent à quiconque on donne l'amour on donne aussi toute la volonté & tout l'homme. Ainsi l'amour & la volonté se changent, se conuertissent, & sont transferees en la nature & seigneurie de la chose aymee. Voyla cōme l'amour charge ce qui ayme en ce qui est aymé, comme elle vnist l'amant à la chose aymee, comme elle en fait de deux vn comme par sa vertu l'amant est fait mesme chose avec ce qu'il ayme. Sa force est merueilleuse de pouuoir ainsi vnir, changer, conuertir & transformer vne chose en autre.

*On se dōne
tout a qui
on donne
son amour*

De la transformation & changement de volonté qui se fait par l'amour.

CHAP. CXXXI.

CE changement ou ceste conuersion n'est pas naturelle & contrainte : n'est pas violente & penible, ains au contraire franche & agreable. Et d'autant que l'amour va, où qu'il aille, librement, volontairement, & avec plaisir a volonté qui se ioint & s'vnist par amour à la

*On ne peut
forcer de ne
aymer pas.*

chose aymee n'en peut estre separee que librement aussi, & par son consentement. Il est impossible de l'en contraindre: car si elle pouuoit estre forcee, ce ne seroit ny amour ny volonté. Voila pourquoy ceste liaison est tres-forte, car nulle violence, ne la peut desprendre, la volonté ne peut estre des-accouplée de la chose aymee par nul effort estranger, & s'il ne luy plaist. Or bien que l'amour change & conuertisse la volonté en la chose aymée, toutesfois il demeure tousiours amour, & où qu'il aille, il ne change pas de nature. La volonté demeure volonté & ne se destruit pas quand elle se change, mais elle reçoit en soy la forme & la nature de la chose aymee, elle s'accoustre de ses vestemens, & porte son habit: elle prend aussi d'elle son surnom: car tel est l'amour quel est ce qui est aymé, & telle est la volonté que l'amour. La chose premierement aymee surnomme l'amour & la volonté: car la volonté de soy n'est que volonté, & n'a point d'autre nom, ny l'amour autre que d'amour, mais il le prend de la chose aymee, en laquelle il se change, de façon que la volonté qui ayme la terre on la dit terrestre & l'amour terrien. Si elle aime les choses mortes & muettes, on l'appelle morte & muette aussi: Si les brutales & bestialles, on la surnomme brutale & bestialle: Si les hommes humaine: si Dieu, diuine: parquoy l'homme peut estre par son amour conuertty librement & volontairement en autre chose plus noble ou plus vile qu'il n'est.

*L'aymé
surnomme
l'amour.*

Comme nostre volonté s'anoblif & s'auilif selō que
ce qu'elle ayme, est prisable ou deprisable.

CHAP. CXXXII.

D'Autant que la volonté se conuertist par
amour en ce qui est premierement aymé, ^{L'aymee}
qu'elle reçoit sa matiere & sa forme, & qu'elle ^{an. blif ou}
s'en surnomme: elle est aussi anoblīe ou auilie, ^{auilif la}
honoree ou desprisee selon que ce qui est aymé ^{Volonte.}
est plus ou moins excellēt qu'elle. Car il est cer-
tain que la chose que nous aymōs premieremēt,
peut estre ou superieure ou inferieure ou esgale
à nostre volonté: ainsi si elle donne premiere-
ment son amour à chose plus digne & plus no-
ble que soy, elle croist en noblesse & en dignité,
elle monte en honneur au dessus de soy: si c'est à
vne pareille, elle ne bouge de son ordre, si à vne
inferieure elle s'auilif & perd son rang. Et par ^{Tout chan-}
ce que tout changemēt doit estre en mieux, no- ^{gement}
stre volonté ne doit dōner son amour qu'à cho- ^{doit estre}
se plus noble & plus digne que soy, afin qu'elle ^{en. mieux.}
amende tousiours en se transformāt. Mais il n'y
a rien que Dieu immediatemēt au dessus d'elle:
c'est donc luy seul qu'elle doit premierement ai-
mer, si elle veut en quelque façon s'honorer &
s'anoblir. L'experience nous apprend cela en
nos quatre marches generales. Car les choses de
la premiere, comme les elemens, se changent en ^{La trans-}
celles de la seconde. L'eau, la terre & l'air se font ^{formation}
arbres & plantes, d'autant que cest estre est plus ^{en mieux}
noble que le leur. Les arbres, les plantes se chan- ^{des autres}
gent par leurs fruiets en animaux, & y pren- ^{creatures.}

nent vne essence plus honorable que la leur. Les animaux se changent en nous, pour y acquerir vn estre plus digne que celuy qu'ils laissent: ainsi la volonté estant entierement libre, estant à mesme de choisir ce qui luy est le plus aduantageux, doit croistre de rang, doit changer son essence a l'essence diuine, autrement elle feroit contre soy-mesme, & contre la regle de nature qui nous crie, qu'attendu que nostre createur est sans comparaison plus noble & plus digne que tout le reste, nous luy faisons tort si nous ne l'aymons auant toutes autres choses. A tant ay-ie monstré que nostre volonté peut croistre ou diminuer de reng, s'anoblir ou s'auilir.

*Que c'est contre nature d'aymer premierement
autre chose que Dieu.*

CHAP. CXXXIII.

Nostre amour est vn dō tres-noble, tres-digne & plain de grande vertu. Or d'autant qu'il change la volonté en la nature de la chose aymee, & la sous-met à sa puissāce, & que ce qui est premierement aymé a toute domination & autorité sur la volonté qui ayme: il s'ensuit, que nulle chose inferieure à nous ne merite de soy que nous l'aimons, car elle nous commanderait, & il n'est aucunement raisonnable que l'inferieur seigneurie son superieur, & qu'il ait puissance sur luy. Nostre volonté qui est de sa nature intellectuelle & spirituelle, est par consequent au dessus de toutes choses corporelles: parquoy, nulle d'elles n'est digne de nostre

*Nulle chose
inferieure
ne merite
nostre a-
mour.*

amour, ni les animaux, ny l'or, ny l'argent, ny les arbres, ny le Soleil, la Lune ou les elemens, n'y nostre corps mesme. D'auantage, il est iniuste qu'une chose commande à sa pareille: ainsi puis-
 que nostre volonté a esté créée, toute autre vo-
 lonté, entant qu'elle est créée, luy est pareille: a
 ceste cause nulle telle volonté ne merite de foy
 que nous l'aimions premierement, de peur que
 elle ne commande à sa compagnie. Puis donc
 que c'est aux choses superieures & plus dignes
 d'auoir autorité sur les moins dignes & infe-
 rieures, & qu'il n'y a rien au dessus de nostre vo-
 lonté que Dieu nostre createur: certainement
 luy seul merite de foy, que nous l'aimions pre-
 mierement, & a cause de luy. Voila cōment nous
 auons conclud par la nature mesme de nostre
 amour: que nulle autre chose n'en est digne que
 Dieu. En outre, d'autant que l'amour est vn
 don & le premier don, qu'il n'y a rien propre-
 ment nostre que l'amour, que nostre volonté ne
 peut donner du sien que celà, qu'elle ne se re-
 tient rien quand elle le donne: & qu'il n'est pas
 raisonnable qu'elle donne tout ce qu'elle a, sans
 receuoir quelque chose, qu'elle doit receuoir
 amour quand elle donne le sien, veu qu'amour
 demande l'amour, que les biens & thresors de
 la volonté c'est amour, & qu'elle n'a soin d'au-
 tre chose: Il s'ensuit que rien ne merite que nous
 luy donnons nostre franc amour, s'il n'a de quoy
 nous en rendre vn pareil, & s'il n'a aussi la suffi-
 sance de cognoistre le present que nous luy fai-
 sons, & d'estimer sa valeur. Et parce que l'a-
 mour est vn don libre & volontaire, rien ne

*Il est inu-
 ste de com-
 mander a
 son pareil.*

*Rien ne me-
rite d'estre
aymé s'il
n'a volonte*

merite aussi d'estre aymé s'il n'a en soy vne vo-
lonté, par laquelle il puisse librement & fraîche-
ment nous recompenser d'une pareille affe-
ction : car la liberalité demande la liberalité : par-
quoy les elements, les metaux, les animaux, tou-
tes choses corporelles ne valent pas que nous
les aimions, car elles n'ont pas d'amour pareil
à nous redre. Et toutesfois & quantes que nous
aymons ces choses qui n'ont point de quoy
nous contre-aymer librement, nostre volonté y
souffre des treis lourdes pertes. Premièrement el-
le degene de sa dignité naturelle, elle quitte
son rang & s'auilist, s'unissant à choses totale-
ment estrangeres & se rendant semblables, &
toute telle que les choses inferieures & corpo-
relle qu'elle ayme. Secondement elle perd en-
tierement ses biens & son auoir, employant son a-
mour en lieu d'où elle ne peut retirer aucune re-
compense, ny aucun pareil amour. D'auantage,
elle s'estrange de sa nature, elle se perd à son ef-
ficient, elle se banist de son propre domicile à la
suinte de son amour, pour loger en terre estran-
gere, où il ne croist point de bien-veillance, &
par consequent terre sterile & infertile de tout
bien : & il fait iniure aux choses dignes de son
amour, de ne les auoir pas vouluës aymier.
Celles qu'elle ayme ne se donnent point a elle,
car elles ne peuuent. Concluons donc qu'elles
ne meritent nullement que nous les aymons,
voire que c'est contre nature si nous le faisons :
car quand nostre volonté donne son amour, el-
le n'en demande pas seulement vne autre, mais
vne plus noble & plus digne que la sienne, &

*Pertes que
souffre la
volonté en
l'amour des
inferieures
creatures.*

faut que l'amour qu'elle donne s'honore & s'anoblisse par la chose aymee. Or c'est nostre createur qui luy peut seul fournir de cela, luy seul est au dessus d'elle, & nous peut donner vne amour infiniment plus grande & plus excellente que la nostre. Il n'y a que la sienne qui soit sans creation & qui soit infinie. Aussi est-ce luy seul qui peut dignifier & meliorer l'amour que nous luy donnerons. Ainsi nulle chose n'est premierement aymable que Dieu, & si nous luy en preferons vne autre, nous luy faisons vne tres-grande offense & a nostre deuoir.

*Nostre amour & volôté s'estend à mesme que
s'estend la chose premierement aymee.*

CHAP. CXXXIII.

PVis quel amour trāsforme l'amāt en la chose aymee, qu'il le sousmet a sa puisſāce, qu'il fait que ce qui est aymé cōforme a ſoy ce qui ayme, luy cōmunique sō image, & luy fournisse de ſurnō: en maniere que l'amour est tout de la nature de la chose aymee, tāt ils'attacheestroitement & se ioint de pres a elle: il s'ensuit que ni la volonté, ni l'amour ne peut monter dessus de ce qu'il aime. Il s'estend autant que la chose premierement aymee, & ce qui depend d'elle, mais non outre. D'autant que la chose premierement aymee sera plus vtile & plus commune, d'autant sera l'amour plus communicable aussi & plus profitable, & comme elle sera particuliere & moins cōmune, de mesme le sera l'amour. Or attendu que la volôté est transformee par amour

*L'amour
ne monte
au dessus de
l'aymé.*

en ce qu'elle ayme, qu'elle le suit continuellement, sans doute ce qui est aymé iouist totalement d'elle, & possède entierement son amour. Et cōme la chose premierement aymee n'est qu'une, ainsi s'engendre-il en la volōté vne seule premiere amour : de façon que comme il n'y peut auoir plusieurs choses premierement aymees, de mesmes ne peut il y auoir en la volōté qu'une premiere amour. Ainsi, ce qui est premierement aymé bastist, plante & establist en la volōté la premiere amour, qui sert d'origine, de racine & de commencement à tous les autres amours qui bourgeonnent en elle. Ce premier amour reçoit toute sa vertu de ce qui est premierement aymé, parquoy il se fait en l'ame cōme vn arbre d'amour, duquel la racine est ce premier amour qui se multiplie en autant d'autres amours qu'il ya de choses iointes ou dependantes de la chose premierement aymee. Tous ces amours sont enclos au premier, c'est leur baze & fondement commun: car de mesme qu'un grain en produit vn milion d'autres, ainsi naist de cest amour comme de sa semence vne infinie multitude d'autres amours. Et comme les grains qui ont esté produits du premier, sont de sa qualité & nature, de mesmes sont tous les amours de la nature & qualité du premier qui les a engendrez. Quelle est la racine tel le fruiet, quelle est la fontaine tels sont les ruisseaux: si la premiere amour est bonne toutes les autres sont bonnes, iustes s'elle est iuste, & sont aussi mauuaises & corrompues s'elle est telle. A la verité elles ne sont qu'un. Car il n'y a qu'une chose premiere-

*L'arbre
d'amour.*

ment aymee, & toutes les autres qu'on ayme secondement, on les ayme à sa contemplation, à cause d'elle, & d'autant qu'elles en depēdent, on n'ayme rien en elles que ceste premiere. Cōme necessairement nous aymōs tout ce qui depend de la chose premierement aymee, ainsi hayssons nous tout ce qui luy est contraire, & engendrōs autant de diuerses haynes qu'elle a de choses ennemies. Comme es plantes la racine est cachee & tout ce qu'elle produist est apparent: ainsi est la premiere amour occulte, ne paroissant pas hors de soy, & les autres amours qu'elle engendre sont en euidence, & manifestes. Par ce que la chose premierement aymee, comme estant premier, se ioint de grand force à nostre volōté, & la tire a soy, & que nostre volōté s'attache a elle de pareille vehemence, veu que rien ne l'en empesche. Aussi est la premiere amour si ferme & si solide, qu'il est impossible de la destruire s'il ne suruiuent encore vne chose premierement aymee, plus grande & plus forte que l'autre premiere, qui la surpasse en excellence, & qui de racine de la volōté la premiere amour, ce que la volōté mesme ne peut faire, ni ne veut, n'en peut vouloir de soy. Et par ce que toute la noblesse, force, vertu & estenduë de la volōté, s'engendre de la chose premierement aymee, & que Dieu que nous aymōs premierement est tres-vn, tres-puissant & tres-immortel, il s'ensuit que nostre volōté qui se ioint a luy par amour, se rend aussi tres-vne, tres-puissante & tres-immortelle: qu'elle se roidist & fortifie par sa vertu. Ceste amour foysonne en

*Force de la
premiere
amour.*

*La premiere
re amour
est fertile*

vn milliō d'autres, car elle est vniuerselle, cōmune, s'estendant à toutes choses, comme fait Dieu, qui est la chose premierement aimée. Et par ce que toutes creatures se rapportēt à Dieu, & sont siennes, ceste premiere amour s'estend aussi à toutes elles, elles sont toutes aimées de nous, par la vertu de ceste premiere amour. L'amour de Dieu encloist en soy toutes les autres amours, encloist en soy l'amour de toutes les autres creatures, de mesme qu'elles se rapportent aussi toutes à leur createur. Mais si la chose premierement aimée est quelque creature, nostre amour se rend toute telle qu'elle est, & de sa nature : elle ne se peut estendre au createur que secondement, & a cause de sa creature : Nous aimons Dieu lors, non pour soy, mais pour le regard d'elle, à la contemplation de ce qu'il fait pour elle, & de ce qu'il la secourt. Ainsi c'est elle que nous aimons, non pas luy, car nous ne l'aimons que par la vertu, & en consequence de l'amour que nous portons à sa creature. Reste, que nostre amour & volonté s'estendent à mesure que s'estend la chose premierement aimée, qui plante en nostre affection vne seule premiere amour, fontaine & origine de toutes les autres amours. Or nous pouuōs tirer de ceste proposition vn grand nombre d'autres cōclusions.

Comparaison du mariage à la liaison qui se dresse entre la volonté & la chose aimée.

CHAP. CXXV.

LA chose que nous aimons premierement à toute seigneurie, principauté, & superi-

ré en nostre volonté, elle la trans-forme en soy, elle la marque & la surnomme, elle l'anoblit. honore & dignifie, elle la fortifie, affermist & conforte, par le moyen de l'vnion & conionction franche & libre que l'amour dresse entre elles: de façon qu'elle en bastist comme vn mariage, auquel ce qui est premieremēt aymé tient lieu d'espoux & de mary, & la volonté represente la mariee, & en a les conditions. Car cōme és mariages la maistrise & superiorité appartiennēt au mary, & la subiection à la femme, de mesme se porte la chose premierement aymee enuers nostre volonté. D'auantage & l'une & l'autre societé est tissüe par vne libre & franche amour. Comme la femme n'a qu'un mary, aussi n'a la volonté qu'une chose premierement aymee. Comme le mariage depuis qu'il est fait ne se peut desioindre que par la mort: de mesme la liaison de nostre volonté, & de la chose premierement aymee ne se peut descoudre que par ce moyen, & cela de soy ou par soy: Ainsi à raison de ceste conuenance, nous pouons voir à l'œil & par experience en nos mariages, tout ce que nous auons dit de l'amour: Comme que la volonté se transforme en ce qui est aymé, que selon la condition & nature elle change aussi de rang & d'estat, qu'autant qu'il s'estend & allonge, autant s'estend elle aussi & non d'auantage. Qu'il soit ainsi: Je m'en vay le monstrer par exemple.

Mariage de la volonté & de la chose aymee.

Le lien de mariage dure iusques à la mort.

QV'un pauvre homme & de basse qualité ait huit filles, il est certain qu'elles sont en hōneur de race & en dignité de maison toutes pareilles : que l'une d'entr'elles espouse un payfant, la seconde un marchand, la troisieme un gendarme, la quatrieme un gentil-homme, la cinquieme un Conte, la sixieme un Duc, la septieme un Roy, la huitieme un Empereur: Voila leur naturelle equalité merueilleusement diuersifiée par ces mariages. La premiere retient son ancienne condition, la seconde passe la premiere d'un rang: la tierce, la seconde: la quatrieme, la tierce: & ainsi iusques à la huitieme, qui est anoblie du dernier point d'honneur.

*Le mary
honore la
femme.*

Comme ce changement & anoblissement ne vient pas d'elles, ains des maris qu'elles ont espouse: & comme il appert par la, que la femme s'honore de son mary, & en prend son tiltre & son rang, de mesme est-il de la volonté: elle se rehausse aussi, & s'anoblit selon la nature de la chose aymee, & en prend son tiltre. Si ce qu'elle ayme premierement est terrien, on la surnomme terrienne, si brutal brutale, si humain humaine, si c'est Dieu diuine. Et par ce que Dieu est Roy & Empereur de toutes choses, elle se surnommara aussi: Roynie & Emperiere, elle sera logee au plus digne siege, cōme ayant espouse le plus honorable mary qu'elle eust peu rencontrer: toutes fois les volontez sont toutes pareilles auant qu'elles reçoient ceste diuersité

& difference de ce qu'elles aiment. D'auantage, comme la femme espouse, conçoit en soy premierement vne parfaite amour, qui en engendre secondement par sa vertu d'autres nouuelles, en aussi grand nombre qu'il y a de choses qui attouchent son mary en quelque façon: comme elle ayme tout ce qu'il ayme d'une nouuelle affection (car si elle l'aimoit auparauant, c'estoit d'une autre mode, à ceste heure elle ayme tous les amis & parens de son mary, en consequence del'amour qu'elle luy porte) comme ceste premiere amour encloist toutes ces autres en soy, & qu'ils s'engendrent de celuy-là ainsi que d'une viue racine: comme ceste premiere amour s'esuanouïst, & par consequent toutes celles qui en despendoient, si ce mari vient à mourir, & qu'elle se remarie: Et comme elle est lors saisie d'une nouuelle amour qui en engendre aussi secondement vne nouuelle multitude d'autres: Tout ainsi est-il de la volonté enuers sa chose premierement aymee, sauf que leur mariage est occulte & spirituel. Si nous espousons Dieu, ceste premiere affection que nous luy porterons, en engendrera infailliblement vn million d'autres, enuers ses creatures & enuers tout ce qu'il ayme: Ainsi receura nostre volonté vne merueilleuse estendue, elle se rendra capable d'infiniement aymer, comme estant garnie d'une amour trescommun & tres-vniuersel, par lequel elle peut embrasser toutes choses sans peine & sans difficulté: elle aymera tout par luy seul, sans se diuiser aucunement, & sans se departir de sa chose premierement aymee. En outre, comme la fem-

*Fecōdité de
l'amour en-
uers Dieu.*

me qui espouse vn bõ mary, vn mary riche, puissant & de maison, se met en repos, en seureté, en paix & en liesse: là où, si elle en prend vn mauuais & necessiteux, elle se met en perpetuelle tribulation & misere: de mesme la volonté qui s'accouple par amour à quelque chose bonne, puissante, eternelle, invariable, pleine de force & de tout bien, se loge sans doute a son aise en lieu plain de consolation, de paix & de contentement: car elle ne peut estre affligee ny troublee, que pour sa chose bien aymee: Or elle l'a choisie telle, qu'elle ne peut ny leur estre ostee, ny souffrir disette ou violence: Parquoy la volonté trouue en elle tout ce qui luy faut à suffisance, & si ne doit estre en nulle peine de la perdre, veu que cela depend d'elle mesme, & ne luy peut aduenir que par son consentement. Et d'autât que Dieu, qui est ce qu'elle ayme, est immuable, tres-puissant, incapable d'indigence & de foiblesse, telle est aussi nostre volonté: Mais au rebours, si elle s'attache aussi à quelque chose infirme, variable & souffreteuse, elle se met en mal-aise & hors de repos: car il faut qu'elle se resente de ses qualitez, & que ces maux & imperfections la touchent. Il faut qu'elle ayme tout ce dequoy sa chose premierement aymee a besoin, & dequoy elle ne se peut passer: elle aymera donc toutes choses mortelles & corruptibles, & deuiendra par consequent de leur nature & conditiõ. Qui plus est, depuis qu'elle aura logé sa premiere affection en quelque creature, elle ne la pourra non plus retirer que faict vne femme celle qu'elle doit à son mary. Son

*Premiere
affection
durable.*

amour durera tousiours & ne peut estre ostee, que par vne autre chose premierement aymee, Aussi comme il seroit monstrueux d'associer vne femme à vne beste brute, de mesme il est cōtre nature de lier nostre volonté à quelque chose premierement aymee, qui soit d'une nature dispareille & estrangere, comme à l'or, l'argent & autres choses irraisonnables. Aussi comme nous disons perduë la femme qui est mariee avecques vn meschant homme & de dangereuse conuersation, de mesme pouuons-nous dire estre perdue la volonté, que nous auons iointe par bien-veillance à quelque mauuaise chose & vicieuse. Somme, tout ce que nous disons de l'amour de la volonté, & de la chose premierement aymee, se peut rapporter tresbien à propos à l'exemple du mariage.

*Aimer les
créatures
inferieures
de l'amour
premiere
est un mō-
stre.*

*Cōme il n'y peut auoir que deux premieres amours,
l'amour de Dieu & l'amour de nous.*

CHAP. CXXXVII.

IE viens de dire que de ce qui est premierement aymé & de la volonté, il s'engendre en nous vne amour qui sert de fondement, de racine & de commencement à tous les autres amours. C'est par sa vertu que nous aymons toutes choses, il est fertile d'un infini nombre de secondes affectiōs. Parquoy il faut s'arrester premierement & principalement à la recherche des qualitez & conditions de celuy là, à qui aura enuie de s'instruire suffisamment de la science

*Combien il
a de pre-
mieres
amours.*

*Creature
propre a
estre pre-
mierement
aimée de la
volonté.
La volonté
humaine
retourne
en soy-mes-
me.*

generale de l'amour. Et d'autant que i'entre-
prends d'en traicter en ce lieu autant qu'il est
besoin, & que nostre vtilité le requiert, ie com-
menceray a parler de l'amour en ce qu'elle est
premiere. Nous disions tantost qu'il n'y peut auoir
en nous ny en nostre volonté qu'une seule
premiere amour, & qu'il est impossible qu'il y
en ait deux ensemble : d'autant que nostre vo-
lonté ne peut premierement aymer qu'une seu-
le chose. Voyons a present combien il y a de pre-
mieres amours, & comme elles s'entre-rapportent
l'une a l'autre. Certainement il y en peut
auoir autāt qu'il y peut auoir de choses pre-
mierement aimees. Et puis que tout ce qui est pre-
mierement aimé est par necessité ou dieu ou
quelque creature faite de neant, & quelque au-
tre chose que Dieu : il s'ensuit que la premiere
amour, est ou enuers Dieu ou enuers quelque
creature & quelque chose qui n'est pas Dieu.
Par consequēt si l'amour de Dieu n'est premie-
re, ce sera l'amour de la creature : & si Dieu n'est
pas la chose premierement aimée, ce sera quel-
qu'autre chose que luy, ou quelque creature.
Or entre les creatures celle-là sera premieremēt
aimée de la volonté, qui luy est la plus iointe
& la plus prochaine. Et par ce qu'elle se peut
manier & contourner en soy-mesme, & se peut
aider de soy comme de deux pieces, certaine-
ment elle s'aimera donc premierement soy-
mesme, comme estant la plus iointe a soy, & la
plus prochaine: ainsi entre les creatures la chose
premierement aimée sera nostre propre volon-
té, & nous mesmes, & infailliblemēt si Dieu n'est

pre-

premierement aymé de nous, il reste que chacun d'entre nous s'ayme soy-mesme auant toute autre chose. L'amour de soy est le premier, si l'amour de Dieu ne l'est. Nous tenons donc par la cognoissance de deux choses premierement aymées deux premieres amours, ausquelles se rapporte tout autant qu'il y en a d'autres. Nous scauons assez de ce poinct là, & en auons aprins autant qu'il nous en faut, cherchōs à present leurs proprieté, & les assortissons l'un à l'autre.

Deux premieres Amours.

Les deux premieres amours sont capitalement contraires.

CHAP. CXXXVIII.

P Vis qu'il n'y peut auoir deux choses ensemble premierement aimées de la volonté, comme il n'y peut auoir deux espoux d'une mesme espouse, ny deux Euesques d'une Eglise, il est necessaire que ces deux amours s'entre-hayssent capitalement : car ils ne peuuent estre ensemble que chacun d'entre eux soit premier. Et d'autant que ceste primauté est enuieed de l'un & de l'autre, ils s'entr'empeschent & s'entrechocquent, tout ainsi que deux hommes qui seroient à la poursuite d'une mesme chose, & ne peuuent loger chez nostre volonté en pareil siege. Si l'amour de Dieu est le premier, & que l'amour de soy-mesme y vueille loger, il faut qu'il entre second, & qu'il quitte à l'autre l'aduantage du premier rang. Si l'amour de nous mesme y est premierement logé, il faut que l'amour de Dieu se contente de la seconde place, &

Deux choses ensemble ne peuuent estre premierement aymées.

qu'il souffre que l'autre luy soit au dessus: d'où il aduient qu'en ceste querelle de la primauté l'amour de Dieu n'a nul aduersaire que l'amour de nous-mesmes, il n'y en a nul autre qui luy face partie en ceste controuerse. Or ces amours estant ainsi contraires, pour ce respect, ils ont aussi des conditions toutes contraires, de façon qu'ayant trouué celles de l'un, nous verrons par mesme moyen celles de l'autre.

Auquel de ces deux amours appartient la prerogative d'estre le premier.

CHAP. CXXXIX.

D'Autant qu'il y a débat pour la préeminence entre ces deux amours, & qu'elle ne peut appartenir qu'à l'un d'eux, nous sommes tenus de la donner à celui à qui elle est due. Par cy-deuant nous auons monsté par le témoignage de la nature & de l'ordre des creatures qui ne peut mentir, que l'amour de Dieu a de droit la prerogative d'estre le premier, que Dieu doit estre la chose premierement aimée, que toute nostre affection est due à luy seul & à nul autre, que nous sommes tenus à luy rendre par vne tres-estroite & tres-iuste obligation. C'est donc l'amour de Dieu, à qui de toute iustice appartient la possession de la primauté & de la préeminence: La nature mesmes de nostre amour nous l'enseigne: car il n'y a nulle chose qui merite d'en iouyr que Dieu. Si donc nous attribuons à ceste seule amour le premier rang en nostre volonté, comme nous sommes tenus par nostre obligation, & comme le droit & la

*L'amour de
Dieu doit
auoir le
premier
lien.*

raison nous le commandent : nostre affection sera très-ordonnée & tresbien rengeée, elle sera droite, vraye & raisonnable. C'est la premiere iustice & droicture de nostre volonté. Mais si nous faisons premier, l'amour de nous mesmes, si nous nous aimons auant toute autre chose, que nous soyons la chose premiere-ment aimée : nostre affection est desordonnée, iniuste, fausse, indeuë & vicieuse, contre Dieu, contre verité & contre tout ordre de nature. C'est le premier vice, le premier mal, & le premier desordre. Car quand ie me donne premieremēt à moy-mesme, l'amour que ie ne me doy pas, & que ie ne le donne pas à Dieu, à qui ie le deuois premierement, ie luy fais iniure, & si le cōtemne, desdaigne & mesprise, c'est la premiere des offenses, & la plus grande que ie luy puisse faire. L'homme qui attribue à sa propre volōté la premiere amour, iniurie son createur en deux manieres: Premierement d'autant qu'il se fait le premier aymé, & son createur estoit seul premierement aimable, & par droit de nature & pour le respect de sa dignité propre. Ainsi il prend le lieu & se saisist de la prerogative qui appartenoit à autrui. Secondement il desrobe à Dieu le premier amour qui estoit sien, pour le donner à qui bon luy semble : il dispose iniurieusement de l'honneur qui estoit à son createur. Parquoy il l'offense & en receuant & en donnant, & plus que s'il aimoit premierement quelqu'autre creature : car lors il ne l'offenserait qu'en donnant à autrui ce qui luy appartient.

*Qui ayme
Dieu en se-
cond lieu,
aime desor-
donnemēt;*

L'homme qui s'aime premierement soy-mesme, se fait Dieu, entant qu'il est en luy.

CHAP. CXL.

On prend pour Dieu tout ce qu'on aime premierement.

SI la prerogative de devoir estre aymé avant toutes choses, appartient a Dieu seul & a nul autre, quiconque aymé premierement vne creature, la prend pour Dieu : & l'homme qui donne son amour a quelque autre chose qu'a soy, l'establist & la fait son Dieu. Si c'est a soy, s'il est la chose premierement aimée, il se fait comme Dieu soy-mesme, & lors il ne fait pas seulement iniure a son createur, de ce qu'il luy oste ce qui luy appartient, mais beaucoup plus de ce qu'il se l'attribue, & de ce qu'il s'empare de la preéminence & superiorité qui luy est deuë : & que par consequent il destruit directement la deité, il l'aneantist entant qu'il est en luy, & fait que Dieu ne soit pas Dieu. Ainsi il se bande mortellement contre luy, il le combat à outrance, & luy contrarie de toute sa puissance, comme il n'est point de plus capital enneiny de son Roy, que celui qui se veut emparer de la royauté. Et d'autant que l'amour transpose & conuertist l'aimant en la chose aimée, il aduient que l'amour d'un tel homme, & sa volonté se conuertist en soy-mesme, qu'elle se transforme en soy, fait de soy tout son appuy, oubliant Dieu au grand preiudice de sa gloire : elle ne suit & n'aime que soy, & tout ce qu'elle aime au reste, elle l'aime pour son respect & profit. Toutes ces autres affectiōs regardēt & visent a celle qu'elle se porte : elle n'aime riē es autres choses que soy. Auf-

Amour conuertist l'aimant en la chose aimée.

si attendu que sa volonté est sa chose première-
ment aimée, elle a tout commandement & toute
maîtrise sur luy, elle se commande seul à soy
mesme, elle ne suit nulle autre volonté, car elle
s'est faite premier. Parquoy il outrage indi-
gnement son createur : car c'est à luy seul d'a-
voir vne propre volonté qui soit première, qui
soit auant toutes les autres, qui n'en ait nulle
au dessus qu'elle puisse suynre, c'est à luy seul de
se reigler soy-mesme par son vouloir. Or l'hō-
me qui s'ayme premierement & a sa volonté, la
fait première, la fait guyde de toutes ses affe-
ctions, & oste à Dieu par ce moien sa dignité
& sa couronne. Car comme les couronnes appar-
tiennent aux Rois seuls, aussi appartient-il à Dieu
seul, & non à autre d'aimer sa propre volonté :
& c'est vne pareille iniure faite à Dieu de luy
oster ce sien priuilege, que ce seroit à vn Roy de
le priuer de sa couronne. A ceste cause veu que
l'amour de nous-mesmes nous soubmet à no-
stre volonté, & qu'il engendre en nous ceste
forcenee presumption de nous estimer comme
dieux, il s'ensuit qu'il dresse vne guerre mortel-
le contre nostre createur : car il nous renga à
souhaitter & à desirer ce qui appartient à luy
seul, à sçauoir nostre propre honneur, & nostre
propre gloire. Et comme celuy qui aspire à la
royauté, aspire par consequent à toutes les qua-
litez royales, de mesmes l'homme qui se fait
Dieu veut certainement qu'on luy rende le re-
spect & la reuerence deuë à la diuinité. Il dresse
en soy-mesme vne souveraine seigneurie, & vn
autre royaume directement cōtraire à celuy de

*A Dieu
seul appar-
tient s'ai-
mer pre-
mierement.*

*L'amour de
nous-mes-
mes dresse
une guerre
cōtre Dieu.*

nostre createur. Ainsi l'homme qui s'aime soy mesme, hait Dieu capitalement: il est son ennemy mortel, il le priue par tous les efforts des priuileges & préeminences qui luy appartiennent, & se les attribue continuellement en tant qu'il est en luy. L'amour de nous mesmes en ce qu'il nous soubmet entierement & souverainement à nostre volonté, est la seule & vni- que cause de la hayne de Dieu enuers nous.

*Comme l'amour de Dieu est racine de tout bien,
aussi est l'amour de nous mesmes racine
de tout mal.*

CHAP. CXLI

CEs deux premiers amours sont racine & fondement de toutes les affectiōs qui naissent en nous, par ce que l'amour est cause de tout, & que toutes choses se font par l'amour. Or d'autant que ces deux sont capitaux ennemis, il faut que si l'un est bon l'autre soit mauvais. Et attendu que comme nous auons mon- stré, c'est l'amour que nous donnons premie- rement à Dieu, qui est la bonne, iuste, veritable & selon raison, que c'est elle qui engendre en nous toutes les autres amours, & que tout ce qui se fait se fait selon elle: il s'ensuit puis que la racine est bonne qu'elle est origine de tout bien, car les fruiets suivent la nature de leur ti- ge. Puis que d'aymer Dieu premierement c'est nostre premier bien, certainement tous nos biēs partent de là, ce qui n'en vient pas ne peut estre bon, & nul mal n'en peut venir. C'est nostre pre-

*Aimer
Dieu pre-
mierement
est nostre
premier biē*

miere iustice: toute nostre autre iustice en est
 donc engendree. C'est nostre premiere lumiere:
 il n'est donc nulle lumiere en nous que par cel-
 le-là. C'est la premiere droicteure; elle sert donc
 d'origine à tout ce que nous en auons. C'est le
 premier ordre: il est donc fondement de tout
 l'ordre qui est en nous. C'est la premiere, vraye
 & bonne amitié: toutes les autres vertueuses
 amitez en sont donc produites. C'est nostre
 premier amour, nostre premier bien, nostre
 premiere force, vie, paix tranquillité, & conso-
 lation. Puis que cest en nous le fondement &
 commencement de tout bien, la bonté, la recti-
 tude, le repos, la vertu, la verité, le contente-
 ment, la vraye amitié, toutes bonnes œuvres &
 generalement tout ce qui est bien à l'homme en *L'amour de*
 est infailliblement engendré: & qui a la premie- *Dieu con-*
 re amour de Dieu en soy, il a le fondement de *uertist*
 tout bon heur qui procede de la chose premie- *l'homme en*
 rement aimée, à sçauoir de Dieu qui est tout *Dieu.*
 bien. Car puis que l'amour couuertist nostre vo-
 lonté en ce que nous aimons premierement, il
 conuertist: il change & transforme totalement
 l'homme en Dieu & en sa volonté: il fait l'homme
 diuin, il le fait vn avec son createur, & coust
 entre-eux vne amitié inuiolable. D'autant que
 la vertu diuine est tres-communicable a toutes
 choses & tres-vniuerselle, & qu'autant s'estend
 l'amour que la chose premierement aimée: par
 consequent l'amour de Dieu estend nostre vo-
 lonté à toutes choses, la rend commune, vniuer-
 selle & tres-communicable, & fait qu'elle em-
 brasse les creatures non en contemplation de

sa necessité ou besoin, mais pour ce seul respect qu'elles sont a son createur. Et comme Dieu n'a nul besoin d'elles, aussi n'a nostre volonté, elle n'a nulle indigence, elle n'est pas florante ou variable: mais stable, ferme & solide: & tout cecy a cause qu'elle aime Dieu auât toute autre chose. Or comme l'amour de Dieu premiere est en

*Amour de
foy est cause
de tous
mal.*

nous racine & origine de tout bien, ainsi a l'opposite l'amour propre, & l'amour de foy premiere, est en nous fondement & fontaine de tout mal, il est fondement de toute iniustice, vice, peché, aueuglement, ignorance, & pour abbreger de toute douleur, & de tout mal-heur. Ainsi de luy prend naissance toute poison, peste & misere. Qui l'a planté en foy, y a planté la tige de tout mal-encontre: & cela non d'autant qu'il s'aime foy-mesme, mais d'autant qu'il s'aime auant toutes autres choses. En ce qu'il donne le premier rang à l'amour qu'il porte a foy, il est cōtre Dieu & sans Dieu. Et comme Dieu est la racine de tout bien, ainsi est la volonté qu'on

*Volonté en
bangee en
aux dieux.*

aime premierement, racine de tout mal: elle est ennemie mortelle de nostre createur, d'autant qu'elle se fait premiere volonté, a son grand preiudice, & se fait par consequent vn Dieu mensonger. Et comme le vray Dieu est auteur de toute vertu, ainsi nostre propre volonté qui est vn faux Dieu est nourrice de tout vice. Comme la chose premierement aimée est vne creature faite de neant, n'ayant aucune fermeté de foy, ains visant continuellement & penchant de sa nature vers le non estre: Ainsi est l'amât toujours infirme, indigent, flottant & sans repos.

car il est changé par la vertu de son affection en la creature qu'il aime, a sçauoir en soy-mesme: il est transformé en pure vanité, car toute creature n'est autre chose. Par ce qu'il ne se peut passer des autres choses, ni estre sans elles, il faut qu'il les ayme pour le present besoin qu'il en a & s'y assuiettisse: & d'autant qu'elles se corrompent & se changent tres-aïseement, sa volonté sera necessairemēt en continuelle peine, & sollicitude. Parquoy l'amour de soy s'elle est premiere rend l'hōme ennemy mortel de Dieu, le rend inique & peruers, l'accable de misere, & le fait subiet a toutes les creatures. Nous tenons donc deux fondemens entierement contraires, l'un de tout mal, l'autre de tout bié: desquels necessairement l'un ou l'autre est tousiours en nous, & engendrent en nostre volonté des operations diuerſes comme ils sont. L'un qui est l'amour de Dieu rend nostre volonté commune, vniuerselle & communicable: l'autre, qui est l'amour de nous, la rend singuliere, propre, priuee, toute a nous-mesmes, & incommunicable: l'un fait nostre volonté iuste, sainte, bonne, humble & debonnaire: l'autre la fait maligne, inique & fiere. L'amour de Dieu rend nostre volonté reposée, pacifique & amiable: celle de nous la red trouble, farouche & querelleuse. L'un l'agradit, la dilate & l'eslargist, l'autre l'estressit, l'accourcist & l'appetisse. L'un la met en toute liberré hors de la subiection des creatures, & luy donne entiere maistrise sur elles, l'autre la met en prison captiue, & la sous-met à toutes les choses qu'iluy sont inferieures. L'un la fait immo-

Effets contraires des deux amours.

bile, stable & ferme, l'autre la fait incertaine, mobile & variable. L'une la r  d en soy tres-vnie & par c  sequ  nt plaine de force: l'autre la decoust & la diuise & affoiblist par consequent. L'une la rend plaine assouuie & riche: l'autre la rend vuide, affamee & indigente. L'une la maintient en son propre royaume, en sa propre terre, pais & demeure: l'autre la bannist de sa maison & de sa propre habitation pour la loger vagabonde en terre estrangere. L'une la fait belle & agreable: l'autre laide & desplaisante à chacun.

L'amour de Dieu, & l'amour de soy sont les deux fondemens de la science du bien & du mal.

CHAP. CXLII.

PAR ce que tout s'engendre de ces deux amours, que tout en part, que tout en est gouverné (ie dy, ce qui se fait volontairement par les hommes) & qu'ils sont origine de toutes autres amours, il s'esuit que d'eux dep  d la science de toutes choses: c'est à dire du bien & du mal: car l'amour de dieu nous acheminé à la

*L'amour de
Dieu nous
fait cognoi-
stre le bien.*

cognoissance des biens de l'homme, & l'amour de nous à celle de son mal & de sa ruyne. Qui est ignorant de l'amour diuine, est ignor  t aussi de ce qui est bon à l'homme: & qui est ignorant de l'amour de soy-mesme, l'est aussi de ce qui luy est mauuais. Qui n'est instruit des fondemens & causes du bien & du mal n'en sçauroit conceuoir les effets: car il n'apperçoit pas l'entree & la porte par ou l'on va à leur cognoissan-

ce. Il y a toutesfois bien grande differēce entre ces deux premiers fondemens: car qui a premièrement en soy l'amour de Dieu, il le cognoist par luy-mesme, & si cognoist l'autre amour de nous, & tout ce qui en depend: mais qui a premièrement l'amour de nous, il ne cognoist ni l'amour de Dieu, ni le sien, ni leur suite: & cela prouient de ce que l'amour de Dieu c'est vn flābeau lumineux, nous descourāt tout a clair sa propre nature, & la nature aussi de l'amour de nous, son contraire. Au rebours, l'amour de nous obscur de soy & tenebreux desrobe de nostre veüe & de soy-mesme & son aduersaire, tant il offulque & aueugle de sa nuict les yeux de nostre entendement: & quiconque s'en est garny, il s'est priué de la science du bien & du mal de l'homme il est ensepueli dans l'horrible & espois nuage de l'aueuglement & de l'ignorāce. Car c'est vne cause latente, & occulte racine de tous maux. Par ainsi cōme nous auons deux fondemens du bien & du mal, ainsi auōs nous deux aduenüs pour arriuer à leur intelligence. Ayons les donc continuellement deuant les yeux: remarquons bien l'vne & l'autre entree: C'est par la qu'on s'achemine aux deux grandes & differentes citez, des bons & des mauuais.

*Difference
des deux
fondemens
de la co-
gnissance
du bien &
du mal.*

*L'amour de
soy mesme
est obscur
es hommes.*

*Comme l'amour de soy produit tous les
vices du monde.*

CHAP. CXLIII.

PAr ce que l'homme est composé du corps & de l'ame, qui sont deux parties diuerfes, & qui n'appetent pas mesme chose, il s'engendre

*Deux a-
mours di-
verses pro-
duites de
l'amour de
soy.*

de l'amour de nous, deux autres amours diuer-
ses, & qui ne causent pas l'un l'autre : l'un se rap-
porte a nostre ame, l'autre a nostre corps. A rai-
son de nostre ame naist en nous l'amour de
nostre propre honneur & excellence, à raison
du corps l'amour des plaisirs & voluptez cor-
porelles. Parquoy quiconque s'ayme premiere-
ment, ayme tout soudain sa propre grandeur
& gloire, & aime les delectations charnelles :
il tend & regarde a ces deux fins, comme a ses
deux souverains biens. A la suite de ces amours
il en croist encore d'autres en luy, car il aime
necessairement toutes choses qui seruent a aug-
menter ou maintenir son honneur & ses vo-
luptez corporelles : il contracte avec elles al-
liance, mais plus ou moins estroite, a mesure
qu'elles sont apres a ses intentions : il s'attache
d'une grande affection aux biens externes &
temporels, comme aux richesses, par ce qu'el-
les peuuent beaucoup a l'un & a l'autre de
ses desseins : il dresse avec elles vne singuliere
amitié & confederation. Il ayme aussi les scien-
ces, les charges, les dignitez, comme instrumens
propres a accroistre & conseruer sa grandeur
& sa gloire. Ainsi s'engendre-il de l'amour de
nous, tout plain d'autres amours vilaines & cor-
rompues, qu'on nomme vices : la superbe, qui
est l'amour desmesurée de nostre propre hon-
neur & excellence : la gourmandise & la luxu-
re, qui sont l'amour de la volupté corporelle :
l'auarice qui est l'amour desordonné des cho-
ses externes, & principalement des richesses
Et d'autant que quiconque aime sa propre gloi-

*Vices pro-
cedans de
l'amour de
soy-mesme.*

*Source de
corruptions.*

re & son plaisir particulier, hait tout ce qui l'en destourne, qu'il les appetisse & qui leur contrarie: de la part le courroux, qui est l'amour de vengeance contre tout ce qui s'efforce en quelque façon de blesser ou nostre honneur ou nostre plaisir corporel. L'enuie en part aussi, bastie de la haine que nous portons au bien d'autrui, entant qu'il peut diminuer le nostre propre, & de l'amour que nous portons a son mal, entant qu'il assure & establist nostre bien. Il s'engendre encore de nostre affection enuers les voluptez vne autre amour du repos corporel & de l'oisiueté, qu'on appelle paresse, nonchalance & negligence. Voila comme l'amour de foy produit tous les vices du monde.

Enuie.

*L'amour de Dieu est cause de toute union entre les hommes, & l'amour de foy fonde-
ment de toute discorde.*

C H A P. CXLIV.

LAmour transforme la volonté en la chose premierement aimée, parquoy si elle est vne en nombre, cōmune a tous hōmes, & que chascun l'aime, leurs affections seront sans doute entierement conformes & semblables, & tous les amans ne seront qu'un. Si l'amour de Dieu est premiere en chaque homme, ce n'est qu'une mesme chose, veu que ce qui est premierement aimé n'est qu'un en nombre indivisible, & que toutes ces amoursont prins commencement de mesme racine, de mesme lieu, & de mesme ri-
ge: par consequent elles engendrent vne par-

*L'amour de
Dieu engē-
dre paix en
tous les
hommes.*

faite vnit , vne vraye paix & concorde entre les hommes : attendu que nul d'eux n'aime sa propre volonté, ains qu'ils visent tous à celle de Dieu. La diuision & la discorde ne peuuent trouuer d'entree pour s'y mesler, car ceste generale & vniuerselle amour de Dieu les boucle, & les enferme, de sorte qu'il n'y l'aisse rien de entr-ouuert. Et par ce que le nœud de ceste commune liaison part, d'ailleurs que de nous-mesmes, il nous coust necessairement, & nous attache par amour les vns aux autres, & chascque particuliere affection se rapporte à vne commune origine. Parquoy ou quel amour de Dieu soit premier, il engendre la paix, la concorde & l'uni  inseparable: il est tout au rebours qu d l'amour de soy, & de sa propre volonté, tient le premier rang : lors la chose premierement aymee de chacun, n'est pas commune à tous, n'est pas vne en nombre. Il y a autant de choses premierement aymees qu'il y a d'hommes, chacun est transformé particulierement en soy & en sa propre volonté, il se laisse guider à elle, par consequent il n'ayme rien que sa particuliere gloire & grandeur & son plaisir corporel. Ainsi il ne peut aimer nulle autre gr deur, gloire ou plaisir, que pour le respect qu'il fert au sien, & d'autant qu'il l'accroist, ou qu'il le maintient, il combat l'honneur d'autruy pour defendre le sien, il loge le sien au deuant de tout autre, il veut mal à tout autre gloire qui peut diminuer la sienne. Et comme nous disions tantost veu qu'il s'ayme le premier, veu qu'il suit la volonté au  toute autre, il se fait Dieu entant qu'il est en

*Effets de
l'amour de
soy-mesme.*

luy. Autant qu'il y aura d'amans de ceste condition, autant y aura-il de dieux au monde, differens diuers & des-vnis, par ce que la chose premierement aimee d'eux n'est pas vne en nombre, d'où s'engēdre la vraye vnté & societé entre les hommes : tout y sera plein de querelles, d'inimitiez, de courroux, d'enuie & de guerre, chacuns s'estudiant a accroistre & conseruer sa propre reputation & aduantage, ce qui ne se peut faire sans rancune, & sans haine : attendu *Volupté corporelle n'affouist l'homme.* que nul homme ne peut en ce monde estre de foy content & assouuy d'honneur & de volupté corporelle ; & qu'il a tousiours besoin du secours d'autrui. Voila comme l'amour de foy & de sa propre volonté produit le debat, le desordre, les procez & la guerre au monde : comme il est cause de tout mal, & de tout vice, tout ainsi que l'amour de Dieu est cause de tout bien, & de toute concorde.

Quiconque s'aime foy-mesme, s'aime, non comme homme, mais comme cestui-cy, ou cestuy-la.

CHAP. CXLV.

TOut ce qui est, est ou particulier, ou commun. La particularité & la communauté, *Tout est commun ou particulier.* sont qualitez qui s'accommodent a toutes choses, & qui sont opposites l'une a l'autre : d'où il aduient que quiconque s'aime premierement, il faut sans doute qu'il s'aime comme Iean, ou Pierre, & non comme homme : car la, chacun se considere comme vn en nombre, comme ayant vne singuliere essence, & entant qu'il est person-

ne distinguee & diuisee d'une autre. Ainsi, qui s'aime, il s'aime en consideration de ceste particularité non de ce qu'il a en commun, ny de ce qu'il est generalement homme. Il est a part de tous les autres, car son amour l'a conuerty en ce qu'il aime : & ce qu'il aime c'est vn indiuidu & vn homme singulier : il est transformé en celuy-là, il est attaché & ioint à soy comme à Iean & a Pierre. Puis qu'il est distingué de tout autre homme & de toute autre chose quelle qu'elle soit, qu'il ne conuient avec rien en cela : son amour est singuliere, propre, priuee & nō cōmune. Et parce que l'amour s'estend iustement autant que la chose aimée, & que ce qu'il aime ce est vn homme, entant qu'il est Pierre, son affection ne peut s'allonger, ni monter à la generale & commune consideration de l'homme, elle ne se peut estendre à l'homme, entant qu'il est homme. Cela excède sa capacité & sa force : parquoy il ne peut aimer les autres hommes cōme hommes, car son amour ne peut eniamber outre ce particulier homme, entant qu'il est Pierre : & toutes les autres amours comme engendrees en luy de ce premier, n'embrasserōt que son honneur, profit & plaisir peculier : il faudra qu'ils retirent à la nature de leur racine & origine qui est ainsi priuee, & se regardāt qu'à la gloire & vtilité de vn seul. Cet hōme-la aimera les autres, à raison de ce qu'il se peut preualoir d'eux, & de l'vtilité & profit qu'il en peut rapporter, non autrement : il n'aimera nulle chose qu'à la cōtemplation de son interest, & n'aimera à la verité rien aux autres choses que soy-mesme. Ainsi pouuōs nous

conclurre

*Quis aime
soy-mesme
ne peut bien
aimer au-
truy.*

conclurre puis que l'amour de nous ou amour particuliere est racine de tout mal, & qu'elle s'engendre de cest homme Pierre, que nous aimons premierement: que cest homme entant qu'il est Pierre, est aussi racine & fondement de tout mal. Car quiconque s'aime ptemieremēt, il s'aime comme Iean ou Guillaume, & par consequent, il s'escarte & se diuise de tous les autres hommes. Mais d'autant que Dieu est commun à toutes creatures, car toutes viennent de luy, & en sont maintenues: quand nous l'aymons auant toute autre chose, nostre amour est vniuerselle & origine de tout bien. Par ainsi la communauté rend l'amour bonne, & la particularité la rend mauuaise: plus l'amour est vniuerselle, mieux elle en vaut, & s'empire d'autant qu'elle est plus particuliere: Tout cela, pour le respect de la chose premierement aimée, qui est ou singuliere ou generale.

*Dieu est
commun à
toutes crea-
tures.*

*Comme l'homme peut tirer tres-certainement de soy
mesme la doctrine de son deuoir enuers Dieu.*

CHAP. CXLVI.

L'Homme se doit estudier de toute sa puissance à cognoistre exactement tout ce qu'il doit à son createur, puis que son bien souverain en dépend. Et d'autant qu'il n'en peut estre plus euidentement esclarcy que par soy mesme, & qu'il a chez luy de quoy s'instruire de son deuoir en cela, ie luy en veux donner en deux mots vne regle fondee sur l'amour de soy mesme, ou amour particuliere, par laquelle,

chacun pourra lire & apprendre en soy comme en vn exemplaire tres-familier, de quelle façon il se doit porter enuers Dieu, sans qu'il ait besoin d'autre maistre d'escole, & sans qu'il luy faille aller chercher des argumēs & tesmoignages estrangers & hors de soy: Il s'en fournira luy, mesme à suffisance. J'ay monstté par cy deuant que Dieu doit estre premierement aimé, que nous sommes tenus de luy donner nostre affection auant toute autre chose, & que par consequent quiconque s'aime premieremēt, se fait comme Dieu, & s'empare du priuilege & aduantage qui luy appartient. Si ie m'aime premier, j'occupe la place de mon createur, car ie m'attribue ce que ie luy deuois: ie me fais Dieu de moy-mesme: ie me donne ce que i'estois tenu de donner à luy seul, comme la premiere amour qui luy appartient infalliblement: & de mesme train, tout ce qui vient en consequēce de la premiere amour. Or tout ce qu'il veut qu'on luy donne, qu'on face pour luy, qu'on defere à luy seul l'homme qui s'aime premierement, tout cela deuons nous à nostre createur, de maniere que la vraye instruction de nostre deuoir enuers luy, c'est de considerer de pres ce que nous voulons & faisons pour nous mesmes, ce que nous requerons d'autrui pour nostre aduantage, à l'heure que nous nous aimōs auant toute autre chose: car nous regardons lors à nous comme à Dieu, nous tenons son siege: ainsi nous ne scaurions faillir, le remettant au rang qui luy appartient, de luy rendre ces mesmes offices, & ces mesmes deuoirs. Celuy qui s'aime premieremēt

*Qui s'ay-
me le pre-
mier usur-
pe le rang
de Dieu.*

cherist sa volonte, la suit, & nulle autre: semblablement moy qui ay done ma premiere amour à Dieu, come ie deuois, aimeray sa volonte, la suy-
 uray & nulle autre: Il desire & souhaite sa propre gloire, il se traueille pour la conseruation & augmentation, il loge son honneur auant tout autre, & veut que tout le monde le luy maintienne & accroisse: i'aimeray pareillemēt & desire-
 ray l'honneur de mon createur, ie l'exauceray de toute ma puissance, ie le loggeray auant tout autre & auant le miē, ie souhaitteray de tout mon desir que toutes choses conspirent à l'augmenta-
 tion de sa gloire & de son nom. Il hait tout hon-
 neur qui ne s'accorde avec le sien, il se courrouce & se bande contre ce qui le luy diminuē: ie
 hayray de mesme toute gloire qui sera contraire à celle de mon createur, ie combattray de ma
 force & m'armeray contre tout ce qui offensera en quelque facon son honneur: il est ialoux de sa reputation plus que de nulle autre, il souhaite
 que chacun parle de luy en bonne part, qu'un chacun le louē, que nul n'en mesdise: il s'estudie de publier & d'estēdre sa renommee: tout ain-
 si me porteray-ie enuers Dieu: il se croit soy mes-
 me le premier, veut estre creu des autres, &
 craint de tomber en soupcon de mensonge: ie
 croiray Dieu semblablement, ie me fieray en ses
 paroles, ie souhaitteray que tout le monde face
 comme moy, & que nul ne l'estime mensonger.
 Il a soin de tout ce qui pend de luy, de tout ce
 qui luy sert, & est curieux de le cōseruer: i'auray
 cure de tout ce qui appartient à Dieu, & seray soi-
 gneux qu'il ne souffre aucune perte ou diminu-

*Faut hayr
toute gloire
contraire à
celle de
Dieu.*

*Faut se fier
en Dieu.*

tion: & tout ainſi du reſte qu'il fait, qu'il veut & qu'il deſire pour ſoy. Voila cōme nous pouuons auoir certaine cognoiſſance de noſtre deuoir enuers Dieu par l'amour de nous-mesmes ou premier amour, faiſant pour luy, luy dōnant & deſerant tout ce que nous nous attribuōs comme à choſe premierement aymée. C'eſt luy ſeul qui le doit eſtre: & qui ſ'en fait ſoy-meſme, il deſloge Dieu de ſon rang, ſ'en faiſiſt: quittōs luy dōc ceſte premiere place, & lors en luy payāt ce que nous preniōs, nous nous acquiterōs ſans faillir de noſtre deuoir enuers luy. Puis que ceſte ſciēce eſt eſcrite & engrauee en chacun de nous, qu'elle eſt tres-claire & tres-manifeſte, que nul ne la peut mettre en controuuerſe, il eſt bien raiſon que nous accordions tous à l'enſuyure.

Du fruit de ces deux premieres amours.

CHAP. CXLVII.

But de toutes choses. **L**A fin & le but de toutes choſes c'eſt le fruit, tout y viſe & ſ'y rapporte, il ne ſ'attend ni ne ſ'eſpere rien au delà & que tout reuienne finalement à ce poinct: les plantes, les arbres nous le monſtrent, car ce que nous retirons d'eux & de toute autre choſe c'eſt ſon fruit. De diuers fruits diuerſe ſemence, de diuerſe ſemence & de diuers arbres diuers fruits: chaque ſemēce a ſon fruit, & chaque fruit a ſa ſemence. Ainſi puis que nous pouuōs en noſtre volōté cōme en vn champ ſpirituel ſemer & planter deux amours, que l'amour de Dieu & l'amour de no⁹ ſont cōme deux ſemēces, plantes & racines premieres,

il nous faut soigneusement cōsiderer, & curieusement quel fruit nous pouuons en fin attendre de chacune d'elles, quel de l'amour de Dieu premiere, quel de l'amour de nous: car puis qu'il n'y a que ces deux racines d'amour, & qu'il n'y en peut auoir d'auantage, elles ne peuuent aussi finalement produire que deux fruits: Et parce qu'elles sont si diuerses, contraires & ennemies l'une à l'autre qu'elles ne peuuent estre en mesme terroir, qu'il les faut planter à part: car l'une ruynera infalliblement l'autre qui les voudra loger ensemble: il s'ensuit que leurs derniers fruits sont aussi contraires & opposez, & qu'ils ne peuuent en nulle façon estre ensemble, il faut necessairement que l'un corrompe, destruisse & repousse l'autre: voyons quels ils sont.

*La vraye ioye ou tristesse sont les derniers fruits
que l'homme puisse attendre.*

CHAP. CXLVIII.

DE toutes les actions de l'homme, il ne luy en peut finalement rester que de la ioye ou de la tristesse: ce sont les deux dernieres choses qui s'engendrent en son cœur & volonté, tout ce qu'il faict respond & se termine en elles: Il ne peut rien emmener ou emporter avec soy de permanēt, ny recueillir que cela: c'est le gain qui seul luy demeure de toutes ses peines. Ces deux qualitez luy sont si iointes, que nulle de ses operations ne passe sans en tirer apres soy l'une ou l'autre. La ioye donc & la tristesse sont tout le fruit qu'il peut amasser de quelque cho-

*ioye ou tri-
stesse ter-
mes de
toutes les
actions hu-
maines.*

se que ce soit. Quand l'homme par ses actions a acquis de la ioye & du contentement, il n'espereny ne souhaite rien d'auantage, il est satisfait selon son desir : C'est la seule chose qui le peut assouuir : Et par ce que la tristesse est directement opposée à la ioye, il en euite l'une de toute sa puissance pour suivre l'autre. La vraye ioye c'est son doux fruit & delectable, c'est son aigre fruit & desplaisant que la vraye tristesse. Et d'autant que nul fruit n'est sans semence, chacune d'elles a certainement en luy quelque racine & origine. Leur origine ce sont les deux amours dequoy nous auons parlé. Car veu qu'il n'y a en l'homme que ces deux premieres semences contraires, & racines premieres, il faut qu'elles engendrent en luy toutes choses: Aussi portent elles la ioye & la tristesse, fruits differens entr'eux & contraires comme elles sont. Au reste, comme la ioye est le bon fruit, il s'ensuit qu'il est produit de la bonne semence: Côme la tristesse est le mauuais fruit, il doit estre produit de la mauuaise racine. Parquoy l'amour de Dieu engendre la ioye, & l'amour de nous la tristesse. Ainsi nous auons vn champ, à sçauoir nostre volonté, des semences, qui sont nos deux amours, deux derniers fruits, la ioye & la tristesse.

*Origine de
ioye & de
tristesse.*

*L'eternelle felicité s'engendre de l'amour
de Dieu premiere.*

CHAP. CXLIX.

*AMOUR
source de
liesse.*

¶ L n'y peut auoir de la liesse là où il n'y a point d'amour, car elle s'engendre entiere-

ment de luy, & s'engendre de ce que la volonté a ce qu'elle veut & ce qu'elle aime : Si elle n'aimoit ny ne vouloit rien, elle ne feroit par consequent iamais contente ny satis-faite. De mesme de la tristesse, car elle s'engendre de ce que la volonté a ce qu'elle n'aime ny ne veut & ce qu'elle hait: d'où il aduiét qu'à quiconque Dieu est la chose premierement aimée, la ioye & le contentement ne manque iamais. D'autant que Dieu ne peut ny mourir ni defaillir ny eschapper à nostre volonté, il luy est continuellement assistant : Ainsi iouissant à souhait de ce qu'elle veut & de ce qu'elle aime, par ce qu'elle aime chose qui est immortelle, immuable & incapable, d'ingence, il ne lui peut aller que tres-plaisamment & tres-heureusement. Aussi vn tel amour doit estre permanent, eternal & non indigent : & la volonté en laquelle il est planté est immortelle, perpetuelle, & spirituelle, d'autant que Dieu est tel, qu'il est sa chose premierement aimée. Comme il est impassible, incorruptible, tresbon, tres-agreable, tres-conuenable à la volonté, seul digne d'estre premierement aimé : certainement l'affection assise sur vn tel fondement sera infinie, immortelle & nō deffaillâte, & la volonté aussi: Car comme nous auons dit ailleurs, elle se transforme en ce qu'elle aime, & tout ce qui se dit de la chose aimée se peut attribuer à l'amant. Or d'autant que d'une telle amour s'engendre necessairement la ioye, telle ioye sera aussi sans fin, inuariable, ferme, solide & immortellement attachée à sa volonté : Car tout ainsi que de l'amour s'engendre

*Source de
la tristesse.*

la ioye, aussi de l'éternelle amour s'engendre la ioye l'éternelle. Parquoy l'amour de Dieu premiere establie en nostre volonté luy acquiert l'immortelle felicité.

Des conditions de la ioye souveraine.

CHAP. CL.

LA ioye comme nous venons de dire est le fruit de l'amour, elle sera donc telle que l'amour est : & l'amour est tel, que la chose premierement aimée. J'ay monsté bien au long les conditions & propriétés de cest amour : certainement il y en aura de toutes pareilles en la ioye engendrée & produite par luy, car tel arbre tel fruit. D'autant que l'amour de Dieu premiere est vne semence pure, netté, vraye, iuste, sans tache, diuine, tresbonne & tresordonnée, propre à la nature de l'homme, entant qu'il est homme: Le fruit qui naistra d'elle sera par consequent aussi plain, entier, sincere, munde & saint, tres-conuenable à nostre nature. Et comme toute ceste amour est entierement selon Dieu, aussi sera selon Dieu la ioye qui en vient, comme prenant son origine & fondement, non de nous mais de Dieu, du createur non de la creature: Et comme elle sera plaine & parfaite il durera eternellement, aussi sera-elle qui en est partie : Et comme elle sera plaine & parfaite, elle comprendra en soy toute vraye liesse, delictation, repos, contentement, tranquillité, delices, douceurs & satisfaction. Comme elle sera éternelle & d'une infinie durée, elle sera aussi

*Qualitez
louables de
l'amour de
Dieu.*

accompagnee d'un perpetuel plaisir, & d'une allegresse immortelle. Voila de quelles circonstances ceste ioye est embellie & enrichie.

La ioye qui s'engendre de l'amour de Dieu premiere est la vraye vie de l'homme & de sa volonté.

C H A P. CLI.

PVis que la ioye est fruit, & que c'est au fruit de donner vie en nous alimentant & substantant : il faut pareillement qu'elle donne vie, & qu'elle fournisse de nourrissement à l'homme. C'est le propre aliment & vie de sa volonté & de son cœur : Tout ainsi que la tristesse est la mort de l'homme, aussi est la ioye sa vie : où il n'y a point de vie, il n'y a point de ioye, & où il y a tristesse, la mort y est ou son avant-coureur. La ioye estend & dilate, fortifie & conforte, nourrist & delecte nostre cœur : aussi ne veut-il rien ni ne desire que la ioye. Au contraire, la tristesse le contraint, reserre, debilitte, destruit & ruine : nul ne la veut, ni ne la desire : chacun la fuit & court à la ioye. L'une est la mort de nostre ame, l'autre est sa vie. Quia la vraye ioye immortelle a la vraye vie immortelle, quia la vraye tristesse eternelle a la vraye mort eternelle. Parquoy celuy-là vit d'une vie perpetuelle & tres-heureuse, qui aime Dieu auant toute autre chose : car la vraye ioye que est la vraye vie, s'engendre d'une telle amour. Quiconque a ceste ioye, il a toute perfection, c'est tout le bien que l'homme peut auoir ou desirer. Quand il l'a acquis, il est content & assouui, il ne lui reste

Ioye est la vie de l'homme.

Ioye est tresprofitable au cœur.

Tristesse cause de mille maux.

Qui aime Dieu a la vie eternelle & heureuse.

*Le moyen
d'acquies-
cer au sou-
verain bien
est en nous.*

rien à souhaitter au delà, car toutes les choses qu'il desire, il les desire pour paruenir à ceste ioye & pour en iouyr. Or puis qu'elle ne s'engendre que de l'amour de Dieu, il s'ensuit que pour acquiescer tout contentement, toute vie & tout bien, il ne nous faut que garnir de ceste affection premiere enuers nostre createur: Elle est en nous, elle est en nostre cœur & volonté: Il ne nous faut point aller tourmentât à la chercher ailleurs: nostre souveraine felicité depend de nous mesmes & de nos biens. C'est folie de nous mettre en queste de choses estrangeres pour elle. Ce n'est pas l'or ny l'argent ny la pierrierie: Ce ne sont pas les honneurs, les dignitez ou les offices: ce n'est pas le boire, le manger ou les plaisirs: Ce ne sont pas encore les sciences & biens temporels d'où depend le bien souverain & nostre beatitude: C'est de la seule amour de Dieu, d'une partie que nostre volonté a en soy: & qui ne peut loger ailleurs: C'est d'oc nous mesmes qui auons en nous & en nostre ame tous les moyens de nous bien-heurer. Et parce que nostre volonté est libre, qu'elle ne peut sans son consentement perdre rien de ce qu'elle a, exempte de toute force & contrainte, elle ne peut aussi eternellement perdre son bien & sa ioye, nul ne luy peut oster outre son gré l'affectiō premiere qu'elle porte à son createur, en laquelle consiste sa vie & son contentement. Reste donc quela ioye qui s'engendre de l'amour de Dieu premiere, est la vraye vie de l'homme & de sa volonté.

*Du fruit que nous receuons de l'amour de
Dieu en ce monde.*

CHAP. CLII.

ATtendu que la ioye suit l'amour, que l'amour va deuant la ioye, car elle est son fruit : il est necessaire que tout ainsi que l'amour se dilate & s'estend, qu'il croist & se multiplie, aussi croisse & multiplie, se dilate & s'estende la ioye qui est engendree. I'ay monstté que l'amour de Dieu comme estant premiere produist vne infinie multitude d'autres amours, d'autant que qui ayme Dieu premiere-ment il aime necessairement tout ce qui est lié: Ainsi l'amour de Dieu embrasse toutes les creatures entant qu'elles sont siennes, & principalement l'homme, parce qu'il est la viue image de son createur. Parquoy quiconque aime Dieu premieremēt, il aime tout soudain apres luy sa semblāce, & par consequēt il aime tous les hommes. De cet amour il s'ēgēdre en luy de la ioye: car puis qu'il est ainsi que toute ioye s'engēdre de l'amour de Dieu, il s'ensuit qu'il s'en engendre aussi de l'amour de son image, & qu'elle se multiplie à raison du nombre des hōmes qu'on aime entant qu'ils sont images de Dieu. De chacun que nous cherissons, comme tel nous acquerons du contentement & de la ioye, nous nous esioüissons en nous mesmes de tant que nous sommes vne ressemblance de nostre createur : & qui aimera toutes les creatures entant qu'elles sont à Dieu, s'esioüira en elles pour ceste mesme consideration : Ainsi produit l'a-

*Qui aime
Dieu aime
tous les hō-
mes.*

mour de Dieu premier vn grand nombre de
 plaisirs en nostre ame, qui se rapportent tous à
 vne commune racine & fondement. Voila com-
 me l'homme durant mesme sa vie en ce monde,
 pour receuoir & recueillir vn fruit inestimble
 del'amour de Dieu. C'est luy qui nous tient
 tousiours enliesse, qui nourrist en nous conti-
 nuellement vne droicte & sainte affection, &
 vne vie eternellement accompagnee de bon
 heur & de beatitude, laquelle ne nous peut estre
 ostee en nulle façon, tout ainsi que l'amour ne
 le peut estre aussi. L'or, l'argent & autres biens
 mondains ne sont rien au pris de ce riche ioyau;
 Qui s'en est garny, il s'est garny des vrais & soli-
 des thresors, thresors tous siens, qui ne l'aban-
 donnent iamais, & qu'il ne peut perdre, desquels
 la valeur n'est cogneuë, ny le pris incomprehen-
 sible, que par celuy qui en iouïst: il n'y a que luy
 de content au monde, il ne desire rien hors de
 soy, il ne voit rien qui vaille le souhaiter, il n'en-
 uie nul bien à autrui, ny nel'appete, plain & sa-
 tisfait en soy, mesme, assouuy de ses propres ri-
 chesses, comblé de bien & de bon-heur, à sca-
 uoir de ioye qui est la vraye vie de son cœur: il
 desdaigne toute autre chose, les commoditez
 temporelles ne sont nullement à son goust, il n'a
 soif ny faim que de ce diuin amour, pere & pro-
 createur de toute felicité & liesse. Voila le fruit
 que nous receuons d'aymer Dieu pendant ceste
 vie corporelle.

*L'amour de
 Dieu solide
 & perpe-
 tuel thre-
 sor.*

La felicité éternelle qui s'engendre de l'amour de Dieu, peut estre parfaite en chaque homme & toute pareille.

CHAP. CLIII.

Comme vne mesme chose peut estre premierement aimée de tous hommes, & qu'en chacun de nous il y peut auoir vne semblable affection enuers Dieu, aussi y peut-il auoir vne pareille ioye entre nous, l'un en peut auoir autant que l'autre. Comme tous hommes sont capables de l'amour de Dieu ensemble, aussi sont ils de la ioye qui en est produite. Le contentement de l'un n'empeschera pas ni ne diminuera le contentement de l'autre: il peut estre pareil en 'chacun, chacun peut estre comblé de liesse sans que son compagnon en ait moins pourtant: chacun en peut auoir vne singuliere & propre, qui sera toute telle que celle des autres. La ioye serap areille & sēblable, tout ainsi qu'est l'amour: & comme de cest amour ils s'en engendre beaucoup d'autres, aussi peut la ioye estre multipliée, & s'en produire tousiours vne nouuelle. Bien que l'innombrable multitude des hommes qui vivent ait du contentement, si est-ce qu'il s'en peut engendrer continuellemēt vn grand nombre d'autres sans que les premiers sentent aucune diminution de leur ioye: Ainsi elle multiplie avecques eux, plus il y a d'hommes plus il y a de ioye. Cela vient, de ce que Dieu est la chose premierement aimée, car chacun la peut auoir en son cœur & en sa volonté. Or ceste affection peut estre en nous toute

Tous hommes sont capables de l'amour de Dieu.

La ioye qui vient de l'amour de Dieu est communicable à tout le monde sans diminution.

vne, par ce qu'elle vise à meſme but: par conſequent la ioye ſe multiplie auſſi ſelon les hommes, & ſe multiplie ſans ſon intereſt: car Dieu ne perd pourtant rien du ſien. Voila comme infinis hommes peuuent auoir enſemble tout biẽ, toute vie, tout aïſe & cela d'un ſeul Dieu: comme il eſt ſeul, pouuant de ſoy donner l'eſtre & le biẽ eternal à tous hommes ſans aucune décroïſſance ſienne, & comme nos vrais biẽs ſont incapables de diminution & naturellement idoïnes à augmenter & à multiplier ſans meſure.

De la lieſſe qui s'engendre de l'amour de Dieu apres ceſte vie.

CHAP. CLIV.

D'Autant que la ioye c'eſt le fruit de l'amour de Dieu, il faut qu'elle ſoit parfaite, qu'elle ſoit ſi plaine & entiere qu'il n'en puiſſe eſtre de plus: il faut que noſtre ame ſoit renduẽ ſi contente, que ſon aïſe ne puiſſe recevoir aucune accroïſſance: l'amour premiere qu'elle a porté à Dieu par ſa volonte luy eſt cauſe de ceſte ioye. Sa volonte a eſtẽ iointe & vnĩe à Dieu par amour, il ſ'enſuit qu'elle luy ſera encore iointe & vnĩe par fruition & par iouïſſance, car en cela conſiſte la ioye & le fruit de l'amour. O uĩl y a plus de cognoiſſance, il y a plus d'amour, *Amour* *Vient de co* *gnoiſſance.* mieux nous cognoiſſons quelque bonne choſe, mieux nous l'aimons: Ainſi puis que Dieu eſt tout noſtre bien, mieux nous le cognoiſſons, mieux nous l'aimerons, & plus nous l'aimerons plus aurons nous de contentement:

Par ce que Dieu ne peut estre cogneu sans estre
aymé, tant il reluist en luy de bonté, de beni-
gnité, de sagesse, de noblesse, & de beauté, &
tant il est plain de tout plaisir, de tout bien &
de toute richesse. S'il veut estre extrêmement
aymé de nous, il s'ensuit qu'il veut que nous le
cognoissions parfaitement : Et à ce que nostre
ioye soit accomplie, il faut que nostre ame le
voye à souhait face à face, de pres & sans entre-
deux, afin que de ceste parfaite & tres-manife-
ste cognoissance, il s'engendre en elle vne ex-
treme affection enuers luy, & par consequent
vne ioye à la grandeur de laquelle il ne puisse
estre rien adiousté, autrement il aura de la de-
fectuosité. Si Dieu que nous auons premiere-
ment aimé par foy ne se monstre & ne se ma-
nifeste à nous, il offense le deuoir du vray & sin-
cere amour, qui consiste principalement à des-
couvrir tout, & à ne tenir rien de caché ni de
secret. D'autant que nostre ame l'a premiere-
ment aimé lors qu'elle ne l'auoit pas encore veu,
elle merite de le voir face à face lors qu'elle
ioüira de luy, afin qu'elle en reçoie vn plus en-
tier contentement: plus à clair elle le verra, plus
elle le cherira, & s'en esioüira d'auantage. Car ce
qui est nostre, s'il est bon, nous l'aimons d'autât
plus que mieux nous le cognoissons: & en haïs-
sons au rebours d'autât plus vne chose mauuai-
le. Ainsi la cognoissance de Dieu sera cause d'une
plus grande amour, & l'amour cause d'un plus
grand aise: Autant aura l'ame de contentement
que d'amour, & autât d'amour que de cognois-
sance. Pour la loger en extrême liesse, il la faut

*Il faut que
nostre ame
voye Dieu
face a face.*

La perfection de la ioye vient de la noblesse de l'amour.

pouruoir d'une extrême bien-veillance entiers son createur, & pour la garnir d'une telle bien-veillance, il luy faut fournir de sa parfaite connoissance, qui ne se peut acquerir en elle que par la veue: d'où il nous faut conclurre qu'elle verra toutes choses à clair, qu'elle verra la grandeur de son createur tout bon, tout benin, & tout aymable. Cela luy augmentera son amour & sa ioye. La perfection de la ioye s'engendre de la noblesse de l'amour: de l'amour parfait, la parfaite ioye & l'amour doit monter iusques au dernier poinct d'excellence, autrement il ne seroit pas cōuenable à Dieu, ce qu'il doit estre: de maniere qu'attendu que Dieu est aimable de soy, cōme estant la beauté mesme, la douceur la verité, la puissance, la sapience & la perfection, nostre ame ne sera pas fournie d'une amour accomplie, & telle qu'elle doit estre, si elle n'embrasse son createur, à cause de luy seulement, & en cōtemplation de ses vertus & diuines grandeurs, non pour ses bien-faits, ou pour l'obligation qu'elle luy a des presens qu'elle en a receus. Or d'une telle amour naistra la ioye tres-accomplie. D'auantage veu que la perfection du contentement requiert une singuliere assurance de ne pouuoir estre diminué ou perdu, il faut que nostre ame se puisse certainement respondre de la continuation & duree de sa liesse & de son aile: elle lira dans le cœur de son createur, qu'elle ne peut estre haye de luy, ny esloignée de sa bonne grace: & de sa part recognoissant de si pres ses bontez & douceurs merueilleuses, elle n'a garde de s'ennuyer de l'aymer: Au reste nulle force

estran-

estrangere ne luy pourra faire perdre son aise. Ainsi estant eternellemēt chérie de Dieu aimāt Dieu eternellement, & se sentant exempte de toute autre puissance, elle iouyra perpetuellement de ce contentement & en toute seureté.

Comme en la ioye eternelle le corps de l'homme prendra vne nouuelle & plus excellente forme.

CHAP. CLV.

L'Ame qui aime Dieu premierement, s'aime aussi entāt qu'elle est siēe, & entant qu'elle est son image. Puis qu'elle s'aime, elle veut son bien propre & son aduantage, & s'esjouist de son bon heur. Or Dieu l'a attachee au corps d'un lien merueilleux, & le corps à elle si estroitement, qu'il en a dressé vne société singuliere & comme vn naturel mariage. Elle aime bien fort son corps & d'une inclination naturelle: Elle le sçait auoir esté fait pour elle, & luy en veut d'autant plus de bien & à tous ses mēbres: par consequent elle souhaitte son profit, & le veut recouurer quand elle l'a perdu. Et d'autant qu'elle n'est pas l'homme toute seule, non plus que le corps, bien qu'elle en soit la partie principale, & que c'est le meslange d'eux-deux qui fait l'homme, il s'ensuit qu'il reuiet à son bien de rauoir le corps: d'autant que le tout vaut mieux que sa part, & qu'il vaut mieux d'estre homme entier que d'estre ame seulement. Ainsi comme elle est soigneuse de sa perfection, elle aime son corps & desire à ceste cause infailliblement sa restauration & recouurement: elle

L'ame est estroitement attachee au corps.

L'ame n'est pas l'homme toute seule.

Pourquoy l'ame aime son corps.

ne ſçauroit vouloir au cōtraire, car elle eſt pliee & pouſſee à ce deſir par ſa nature & inclination. Parquoy afin que ſa ioye ſoit accomplie, il eſt neceſſaire qu'on luy rende ſon corps, & qu'on le luy rende en l'eſtat & en la forme qui luy ſera la plus aimable & delectable, qui luy ſera la plus propre, conuenable & conforme, de laquelle elle ſe pourra le plus eſioüir, & qui ſera la mieux proportionnée ſelon elle. On le luy rēdra donc accompli en toute beauté & bien-ſeance, impaſſible, immortel, ſpirituel, ſubtil, agile, clair, reluiſant & reſplandiſſant cōme le Soleil. Car il ſera tel plus agreable à l'ame, & mieux accommodé à ſa nature. Et qu'il ſoit en la puiſſance de Dieu de le former en ceſte maniere, il ne peut eſtre mis en doute à qui cōſiderer a que c'eſt luy qui a peu monter la terre à tel degré de beauté & d'excellence que d'en baſtir vn corps qui meritaſt d'eſtre accouplé à l'ame raiſonnable & intellectuelle, repreſentant la viue image de ſon createur: Pourquoi donc ne pourra-il quant il luy plaira façonner noſtre corps d'vne nouuelle maniere & plus noble que la premiere? En outre comme l'ame change de degré & croiſt en dignité, il eſt expédient que le corps change auſſi reſpectiuement, d'eſtat, qu'il ſoit enleué en rang plus noble, & qu'il acquiere vne plus parfaite forme, il eſt raiſonnable qu'il monte quant & elle à ſa façon, maintenāt toutesfois la proportiō qui doit eſtre entre eux. Cōme elle ſe chāge en Dieu & en vne nature diuine, par la volonté & amour, ainſi ſe changera le corps en ame & en vne nature ſpirituelle autant qu'il ſera

*Quel ſera
le corps re-
ſuſcitē*

*Le corps re-
ſuſcitēra.*

possible, & autant qu'il ne sera pas repugnant à sa nature corporelle. Si l'ame se fait diuine comme iay conclud necessairement par les qualitez de l'amour & de la volonté, il n'est nullement estrange ni contre raison que le corps se face spirituel. Voila donc comme l'ame demande pour son cōtes tement qu'on luy rende le corps embelli d'une nouvelle forme, & comme Dieu le luy peut former tel qu'il le luy faut. Pour la satisfaire en toutes façons encore faut-il veu que elle aime le mōde & les creatures, entant qu'elles sont à Dieu, qu'on les luy renga & dispose en l'estat qui luy sera le plus agreable. Tout ainsi que l'ame est renouuelee en vn meilleur estre & plus digne: tout ainsi que le corps qui est basti a son occasiō prend vne forme plus excellēte pour luy agrādir son aise, à mesme raison doit le monde qui est à cause de l'homme estre renouuellé & refaçonné d'une autre mode plus digne, afin quel'hōme s'en esiouysse. Cōme l'ame est reuestuë tout à neuf du riche accoustrement de la diuinité, & le corps paré de l'habillement nouveau de l'impassibilité, clarté, agilité & immortalité: aussi faut-il que le monde & les crea-

*Le monde
comprēdra
finablement
une forme
plus digne.*

fruiçt : il nous faut croire que tout sera ordonné & disposé à l'accroissance & multiplication de la ioye qui est le dernier fruiçt & le dernier but. Ainsi auons nous appris par la nature de la ließe qu'il se doit faire vn general changement du monde & des creatures.

De la grandeur de la felicité eternelle.

CHAP. CLVI.

*Ioie est le
dernier
fruiçt.*

LA ioye est le dernier fruiçt qu'on attend, on n'espere rien au delà. Nous voyons par experience que les fruiçts viennent tousiours en grand nōbre. D'une semēce cōme d'une amāde ou d'une noix naist vn grand arbre, & de cet arbre vn infiny nōbre de noix & d'amandes produites d'un si petit commencement. Puis donc que la ioye est le dernier fruiçt de l'amour, il est necessaire qu'il viēne à sa saison en grand abondāce. Car si le fruiçt corporel se multiplie ainsi, c'est bien raison que le spirituel se multiplie encore d'auantage. Voila comme nous deuons esperer vne ließe finale de grandeur incōprehensible. Elle s'engendre de l'amour de Dieu: il faut donc qu'elle s'estēde & s'aggrandisse autāt que fait l'amour. Chacun aimera soy mesme apres Dieu, & s'esioyra par consequent de son bien propre: Car nous nous esioyssons du biē d'autrui à mesure que nous l'aimons, ainsi chacun s'esioyra de soy autant qu'il s'aime. Et d'autant qu'il aura tout ce qu'il voudra, & rien qu'il ne vueille, d'autant qu'il se verra entourné de grandeur, de gloire & de toutes delices, qu'il se verra

accompagné d'immortalité & de perpetuité, de l'impassibilité, de l'agilité, d'une splendeur corporelle semblable à celle du Soleil, d'autant qu'il se verra garny de la parfaite cognoissance de Dieu & de l'amitié souveraine : d'autant aura-il plus de satisfaction & de contentement. Et comme nous nous ressentons des biens de ceux que nous aimons comme nous mesmes, tout ainsi que s'ils estoient nostres, de façon que nostre plaisir multiplie à mesure que nous auôs de tels amis bien-heureux & contents, il s'ensuit veu que l'amour de Dieu auteur de ceste ioye oblige tout homme d'aymer son compagnon comme soy-mesme, que ce parfait & accomply contentement doublera autant de fois en nous, que nous verrôs d'hommes esleuez à la gloire eternelle: & que nous serons infalliblement aussi aises de l'aise de chacun d'eux, que du nostre propre. Or si nous sommes à peine capables du nostre, comment le ferons nous d'une si grande multitude d'autres pareils premierement, & puis multipliez en tant de millions aussi bien que le nostre? Adioustez encore que chacun aimera sans comparaison plus Dieu que soy ny que les autres. Et veu que la ioye naist de l'amour, il sera plus content du bien de son createur qu'il ne sera du sien, ny de celui de tous les hommes. Voyez la grandeur infinie, voyez la multiplication incomprehensible des biens & des plaisirs que nous deuons attendre de l'amour de Dieu. Voila la douceur & abondance des fruiets que receuillira celui qui aimera Dieu auant toute autre chose: fruiets eternels & non deffaillans

L'aise des bien heureux s'accroistra d'autant plus qu'ils se verront de compagnons.

qui luy seruiron de vie & d'aliment immortel. Voila la fertilité de ceste excellēte semēce plantee en nostre volonté comme en vn champ spirituel. A tant ay-ie suffisammēt traité du fruit qui naist de l'amour de Dieu premier, j'ay trouué l'obligation de l'amour, & puis sa nature, & en fin son fruit qui est la ioye: Ainsi tout est enclos en ces trois membres, obligatiō, amour & ioye. Nous sommes obligez d'aimer, tout nous a esté donné à cause de l'amour: & l'amour à cause de la ioye: il n'y a rien au delà. Les creatures manifestent nostre obligation, l'obligation le deuoir d'amour, l'amour la ioye. Voila comment par l'eschelle de nature nous montons continuellemēt du bien au mieux, & du bas au haut avec la grace de nostre createur.

Du fruit qui s'engendre de l'amour de nous.

CHAP. CLVII.

P Vis que nous auons mōstré que la ioye s'engendre en l'homme lors qu'il à ce qu'il veut & ce qu'il ayme, ou qu'il espere certainemēt de l'auoir, il s'ensuit qu'il se peut engendrer quelque ioye de l'amour de nous. Car qui aime sa propre volonté il souhaite sa loüange particulière, son hōneur, sa gloire & son excellence en contemplation de son ame, & pour le corps des voluptez & delectatiōs charnelles: par consequent il veut & aime tout ce qui le peut accommoder pour les acquerir, cōme richesses, dignitez, offices & la science. Or d'autant qu'il paruiuent souuent pendant sa vie à la iouyssance de

*Les choses
mondaines
sont fragi-
es.*

telles choses, il peut auoir aussi du cōtētemēt. Mais comme elles sont fragiles, corruptibles & transitoires, il est necessairemēt en continuelle crainte de les perdre, & en haine perpetuelle contre tout ce qui leur contrarie & qui les luy peut appetisser. Il hait tout ce qui diminüe ou garde de croistre sa propre grandeur, reputatiō, & volupté corporelle. Parquoy vne telle ioye est tousiours accompagnée & suyvie de tristesse. Ce contentement se conuertist ordinairement en peine : & la sollicitude & perplexité en laquelle il est, à cause de sa crainte & de sa haine luy fournissent d'un perpetuel desplaisir, & pl^{us} encore la perte des choses qu'il aime quand elle suruiēt. A ceste cause telle ioye est faulse, vaine, trompeuse, sophistique & traistresse, cachant au dedans de soy plus de fiel qu'il n'y a de douceur en elle. Ainsi l'amour de nous-mesmes ne nous apporte nul entier & solide contētement, ains tout le contraire.

Des conditions de la ioye qui s'engendre de l'amour de nous-mesmes,

C H A P. C L V I I I.

TEl est l'arbre qu'elle est sa racine, telle est la ioye q^{ue} l'amour qui l'a engendrée: parquoy par les circonstances & conditions de l'amour propre no^s pouuōs cōclure celles de son fruit. Puis qu'il a esté mōstré par cy deuant qu'un tel amour est cōtrefait, indeu, desordōné, vicieux, corrompu immonde, qu'il est contre nostre nature entāt que nous sōmes hōmes, contre tout

*Mauuaises
qualitez
de l'amour.*

de soy mesme & de la ioye qui en part. l'ordre de l'vniuers, contre toutes les creatur es qu'il est peruers, deshoneste & malin, que c'est le premier mal, fondement de tous les autres maux, premier vice, premiere poison, premiere mort, nuit, cecité, faulxeté, premiere mensonge, origine de toutes les autres, premiere iniustice & turpitude, la ioye qui en part à certainement toutes telles proprieté, elle est ainsi detestable cōme sa cause: Elle est ainsi desordōnee, iniuste, indeuē, faulx, vicieuse, corōpue, immōde, peruerse, maligne, deshoneste, venimeuse, mortelle mensongere, ennemie de nostre nature & de tout ordre. Voila les qualitez du beau contentement que nous tirons de l'amour de nous mesmes, de l'amour de nostre propre gloire, grādeur, hōneur, volupté, & des choses qui leur seruent, cōme de l'amour des richesses, dignitez & sciences: Tel est le plaisir, la ioye, la delectation & la resiouyssance que nous bastissons sur ces fondemēs. Et d'autant que i'ay aussi mōstré que l'amour de nostre propre volonté est totalement & directement contre Dieu, qu'il luy est diametralement opposite, qu'il rend l'homme son ennemy capital & mortel, d'autant qu'il luy fourre en la fantasie la forceneē opinion de se faire Dieu, & d'ōster à son createur, entant qu'il est en luy, son authorité & sa courōne, à sçauoir le priuilege & prerogatiue de sa diuine volonté: il s'ensuit que la ioye qui en est produitte est hors de Dieu, sans Dieu, qu'elle luy est aduersaire, & entierement ennemie, que quiconque s'y plaist & s'en aggree, s'arme & se bande contre Dieu & contre sa volonté. L'ouurage cōbat

l'ouurier, & la creature son createur, la propre affection tire continuellement apres soy le mespris de Dieu tout aussi grand qu'elle. Car veu qu'il n'y a que Dieu qui merite d'estre premierement aimé, le plaisir qui s'engendre de telle affection s'engendre entierement du mespris & desdain de nostre createur. La propre amour est racine & commencement de toute iniure & offense enuers Dieu, & la ioye qui en part augmente, multiplie & parfait nostre inimitié enuers luy: Plus l'homme s'esioiust contre Dieu & se glorifie, plus il se rend son ennemy. Ceste ioye n'est que pure inimitié de Dieu: Parquoy elle cōfirme & consomme nostre hostilité, elle couue en soy & cache malicieusement l'iniure & l'offense de Dieu, venim tresdangereux & mortelle poison, il n'est rien plus pestilent, plus damné & plus abominable. Car il est bien mauvais d'espouser vne affection au preiudice de son createur: mais de se brauer, de se plaie, de s'esioiir en elle cōtre luy, il est encore sans cōparaison pire. Voila les circonstances & qualitez desquelles est reuestu l'aïse qui s'engendre pendant nostre vie en ce mōde de l'amour de nous mesmes, & de tout ce qui en depend. Voila cōme il est yain, incertain & de nulle duree: cōme il est plain de fard, de piperie & de trahison.

Propre amour est racine de tout peché

La comparaison de deux ioyes qui prouiennent des deux amours.

CHAP. CLIX.

Comme il ya deux amours directement cōtraires, aussi y a il deux ioyes entierement

Differences des deux ioyes

*ries, l'une
de Dieu,
l'autre de
l'amour de
nous-mes-
mes.*

ennemis. Comme les deux premiers amours, celle de dieu & celle de no^r, ne peuuent loger ensemble en nostre volōté, aussi ne font les deux ioyes qui en prouiennent: elles s'entrechassent & s'entreruiuent l'une l'autre. La premiere qui part de l'amour de Dieu s'engēdre de la verité, & est vraye & solide: la seconde qui part de l'amour de nous s'engendre de la fausseté, & est fausse & menfongere. La premiere se fonde sur la iustice: la secōde sur l'iniustice. L'une bourgeōne de la racine de toute vertu, l'autre de celle de tout vice. L'une naist de la fontaine de tout bien, l'autre de la fōtaine de tout mal. L'une part de l'immortalité, l'autre de la corruptiō. L'une vient de Dieu, l'autre sans Dieu hors de Dieu & cōtre Dieu. L'une ioint, attache, accouple, asēble & vnist l'hōme à son createur: l'autre les despend, diuise, escarte, esloigne & separe. L'une multiplie & augmente nostre amitié enuers Dieu, l'autre accroist & amōcelle la haine contre luy. L'une réplist, refait, assouuist & rassasie la volōté: l'autre la vuide l'euacue & l'affame. L'une l'adoucist & l'appriuoise, l'autre l'aigrist & l'effarouche. L'une fortifie, fermist, fonde, roidist, solide, establist, afferme, maintient & appuye nostre volōté: l'autre la rend debile, foible, inquiete, flotante, instable, tremblante, volage, mal-assurée, & inconstante. L'une est selon nostre nature entant que nous sommes hommes, l'autre est contre. L'une est selō l'ordre de l'vniuers & des creatures, l'autre au rebours: L'une est permanente & perpetuelle, l'autre est transitoire &

momentanee. La premiere se peut acquerir de l'amour de Dieu, sans peine, sans depense, sans le secours ou dommage d'autrui: La seconde qui suit nostre amour, ne se peut recouurer sans frais, sans travail, sans l'aide des choses temporelles & sans le detrimement & ruine d'autrui. La premiere n'est iamais meslee ou suiuiede tristesse, la seconde l'est tousiours. La premiere fournit a l'homme de benignité, facilité & mansuetude: la seconde de rigueur, rudesse & cruauté. La premiere entretient & nourrist l'vnité, la paix & concorde entre les hommes: la seconde y dresse & maintient la guerre, la rancune & la similté. La premiere seme tout bien entre-nous: la seconde tout mal. De la premiere il ne peut soudre nul inconueniēt ou scandale: & de la seconde il ne part rien que trouble & desordre. La premiere nous conuie & la vertu, la seconde au vice. La premiere est vitale, salutaire, louable, aimable, desirable, honneste, delectable & selon raison & nature: la seconde est mortelle, pestillente, honteuse, hayssable, ignominieuse, desprisable & contre raison & nature. La premiere nous sert de motif & d'esperon aux bonnes operations, la seconde aux mauuaises. La premiere profite tousiours a qui l'a: la seconde nuit tousiours. Il n'est riē de plus plaisant ni de plus agreable a Dieu que la premiere, ny rien de plus desplaisant ni de plus desagrecable que la seconde. La premiere augmēte l'amour & desir de tout bien, la seconde l'amour & desir de tout mal. Rien n'est plus conuenable a la nature humaine ny plus selon elle

que la premiere, riẽ de plus desaccordãt & plus contraire que la seconde. La premiere illumine, esclarcist & ouure nostre entendement: la secõde l'auengle, l'obscurcist l'anuiẽte. La premiere est tres-digne de recõpense, & la seconde de punition. Voyez qu'elle peste & quel mal-heur s'est engendrẽ en la volonte de celuy qui s'est garny d'vn tel contentement & d'vn tel aise.

La regle & doctrine generale pour comparer ces deux ioyes l'une à l'autre.

CHAP. CLX

*Enquoy cõ-
uenient
les deux
ioyes.*

A Fin que nous comprenions plus aisẽment les choses precedẽtes, il faut premieremẽt regarder la conuenance que ces deux ioyes ont ensemble & puis la difference. Elles s'accordẽt en nom, car l'vne & l'autre s'appelle ioye. Elles s'accordent en ce que leur logis & domicile est en nostre volonte, & en ce encore que tout ce qui se fait, se fait pour la ioye telle qu'elle soit. Au reste leur cognoissance se prend en les comparant à leurs racines, aux deux amours d'oũ elles sont engendrees, à Dieu, aux effets qu'elles produisent en nature & aux creatures. Ceste diuersitẽ de comparaison nous instruira de leurs proprietẽz & circonstances, de ce qui appartient à l'vne & de ce qui appartient à l'autre. Il est vtile de nous exercer souuent en la consideration ores des deux amours, ores des deux ioyes & en leurs cõparaisons: Car c'est la vraye voye par oũ nous pouuons acquerir la tant belle & tant necessaire science du bien & du mal de l'homme,

entant qu'il est homme. Il nous faut considerer que la ioye est ce qui se desire auant toute autre chose, que c'est la fin & le but de tous les souhaits: ainsi elle tire l'homme à foy: car c'est sa nature, & le reuge à sa condition. C'est elle qui le deçoit & trompe, il ne se mescôte iamais que pour elle, elle est tousiours bien vouluë, elle nous conuie & appelle continuellement entât qu'elle est ioye: de sorte que la mauuaise ioye & corrompue est requise de nous, non cōme mauuaise, mais comme ioye compagne de tout plaisir & contentement. La ioye nous aueugle & nous commande, elle est extrêmement puissante, il n'est rien qu'elle ne domine, qu'elle ne reuge à foy, & qu'elle ne traine à sa suite. Parquoy il nous faut euitier sur toutes choses celle qui est masqueë, fardee, trompeuse & passagere.

*Ioye bue
des desirs
de l'homme.*

*Force de la
ioye.*

De la grandeur du dernier & eternal supplice.

CHAP. CLXI.

J'ay monstré la grandeur & qualité de la ioye q' l'amour de Dieu engendrera en nostre volonté apres ceste vie corporelle, d'où nous pouuons inferer que qui aura faute d'une telle amour s'entira en foy la defaillāce d'un merueilleux contentement, & la priuatiō d'un aise incōprehensible: Priuation non particuliere de quelque biē, mais entiere & vniuerselle de tout biē: par consequēt il se trouuera pris & saisi d'une pure & parfaite tristesse. Nostre volonté est de sa nature capable de liesse & de mescōtentement: car elle a quelque fois ce qu'elle veut, & n'a pas ce qu'elle ne veut

*Volonté est
capable de
liesse & de
tristesse.*

pas:& quelqu'autrefois elle a ce qu'elle ne veut pas,& n'a pas ce qu'elle veut. Le mescontentement s'engendre de ce que nous sommes priuez de la chose desirée,& sommes accōpagnez outre nostre gré de ce que nous auōs en haine. Le dernier degré de tristesse c'est de se voir en continuel souhair,& appetit de quelque chose qu'on ne puisse recouurer,& de ne le pouuoir deffaire de la compagnie & assistēce de ce qui nous desplaist, principalement si cela est en nostre volonté même. D'autant que l'ame de celuy-là sera absēte de tout ce qu'elle aimoit, qu'elle ne iouirra rie qu'elle vueille, que sō hōneur particulier, sa louage, sa gloire, ses voluptés corporelles auront abādōnee, & qu'elle n'aura apporté avec soy nul desplaisir qu'elle auoit en ce mode: d'autant qu'elle ne se fera pas garnie de l'amour de dieu quelle en sera toalemēt esloignee, & quelle ne pourra auoir aucune ioye de ceste part-là: il s'ensuit qu'elle sera priuee du vray & du faux cōtētement, de la liesse fardee & de la naïue. Comme elle sera despouillee de son corps & de sa chair, elle se verra tout à clair, & cognoistra euidēment ce à quoy elle auoit esté engēdree: elle reuiēdra à soy, & se sentira & sa nature: Les biens qu'elle a failly d'acquérir se représenterōt à elle en leur grandeur infinie: Elles apperceura q c'est elle qui s'est causee vn si grād dommage, qu'a son escient elle a quittē vn si grād heur, elle s'en accusera & s'en prendra à soy-mesme. Elle touchera au doigt l'eternité de sa perte, & l'impuissāce de se rauoir iamais d'vne si lourde chute:& si il luy restera vn ardēt & aspre desir de tel-

*Dernier
degré de
tristesse.*

*Peine des
ames dam-
nees.*

le fecilité, paſſiõ de laquelle elle ne ſe pourra iamaís deffaire, quil'acõpagnera & piquera inceſſammēt, qui la poindra & eſguillõnera d'autāt pl' aſpremēt qu'elle iugerade pl' pres la hauteur extreme de ſa ruine. Voiẽsvne ſinguliere detreſſe, cognoiſtre le biẽ quelle pouuoit auoir, & qui luy apartenoit naturellement, le ſouhaiter (car nous ſommes pouſſez, vueillons ou non à deſirer noſtre bien quand nous le cognoiſſõs) ſentir qu'elle l'a perdu à ſon eſcient, & eſtre deſeſperẽe de le pouuoir a iamaís recouurer. Accouplez en vn toutes ces circonſtances, & conſiderez qu'elle les aura continuellement deuant les yeux: car n'eſtāt occupee qu'a ſoy, il faudra par neceſſité que l'imagination de ſon malheur lui ſoit touſiours preſente, & qu'elle ſoit pat cõſequent tourmēter d'un immortal ennuy. D'auātage eſtāt toute reduite à ſoy, & ſe voyant ſi a clair elle ſ'aperceura euidēmēt des qualitez & imperfections de ſa volõtẽ, elle verra cõme elle eſt cõtrefaite, difforme, mōſtrueuſe, peruerſe, deſuoyee & deſordonnee, d'autāt qu'elle eſt ennemie iuree & capitale de ſon createur: Car Dieu eſtāt tout beau & tout acõply, rien ne luy
L'imperfection en-
 peut eſtre ennemy qui ne ſoit entierement im-
parfait & deſnature.
 L'ame ſe decouurāt a nud
ennemie de
 & ſans voile, ſe trouuant telle, & ſentāt ſes de-
Dieu.
 formitez entierement contraires à ſa premiero nature, ne pourra qu'elle ne ſ'en deſplaiſe extremēmēt. Cõment ne les hairoit-elle en ſoy-meſme, puisquelle les hairoit en autrui? Sa laideur, ſon malheur & ſa cõfuſion luy ſeront cõtinuelemēt deuant les yeux. Elle voudra ſ'e demeſſer

& s'en deffaire, mais elle ne pourra: Ainsi elle aura en soy mesme ce qu'elle hait le plus, & sera elle mesme matiere de sa miserable tristesse: D'autant qu'elle sera immortellement presente à soy mesme, d'autant sera immortel son ennuy.

*L'ame d'au-
ce sera el-
le mesme
cause de sō
martire.*

Elle se fournira incessamment de tristesse, & se faschera par consequent de soy plus que d'aucune autre chose. Combien souhaitera-elle n'estre pas, pour ne se pouuoir supporter elle mesme à cause de sa laideur? Car il n'est point de plus grande ny de plus horrible deformité que celle de l'ame & de la volonté: il n'est rien plus desaggreable ny plus desplaisant qu'une volonté corrompue & contrefaite: Elle sera donc seule fontaine, racine & origine de sa douleur. Or la cause premiere de toutes ces choses est l'amour de soi-mesme, tout son mal luy viēt de ce qu'elle-a aimé premieremēt sa volōté, & qu'elle a aimé toutes autres choses selon sa volōté propre, sans Dieu, contre Dieu, sans sa volōté & contre sa volōté. Voila comment de l'amour de nous s'engēdre la haine de nous, qui produit apres la souueraine tristesse. Telle amour est mere de la haine, & la haine racine de tout mescontentemēt. C'est vne amour qui remplit nostre ame de haine, & la réplit de façon qu'elle deuient toute haine. Cōme l'amour de Dieu est authœur de la ioye eternelle, aussi est ceste haine fontaine

*De l'a-
mour de
nous mes-
mes s'en-
gendre en
fin la hai-
ne de nous
mesmes.*

*De la hai-
ne de nous
sort celle
de Dieu.*

de toute douleur. Au reste de la haine de nous suit la haine de Dieu, l'ame qui souhaite n'estre pas, & qui est en despit d'elle, hait par necessité Dieu qui l'a fait estre, & qui la maintiēt en sō essence. Elle voudroit q Dieu ne fust pas, afin que elle

elle ne fust pas aussi: Et parce que Dieu ne peut n'estre pas, elle est accablee d'ennuy: Elle hait aussi toutes les creatures, car elle voudroit qu'il n'y eust ny elle ny le reste: & d'autât que cela ne peut aduenir, elle prend tout en haine. Et comme elle aimoit en ce mōde soy mesme premieremēt, & puis toutes autres choses à cause de soi, ainsi haira-elle premieremēt soi-mesme, & puis toutes autres choses à son occasion. Cōme elle ne s'esioüissoit qu'ē elle & à cause d'elle, aussi se desplaira elle de soy, en soy. Elle s'ennuyera d'elle cōme autrefois elle s'en est agrée. Cōme elle s'estoit faite Dieu au grād preiudice de sō createur, en s'aimât premiere, & à cause d'elle, establisant par consequent en soy son principe, son cōmencemēt & son origine: aussi sera elle principe, origine & cōmencement de tout son malheur & ruine: tout ainsi qu'au cōtraire Dieu luy eust esté cause & fondemēt de tout bien, si elle l'eust choisy pour la chose premieremēt aimée, & si elle se fust entieremēt rapportee à luy comme à son chef. D'autât que hors de ceste vie l'ame hors de ceste vie est en perpetuelle action. me est en cōtinuel bransle & mouuemēt cōme vn feu, qu'elle est en perpetuelle action, cogitation & discours: ouurât, inquiete, de son entendement, memoire & volonté par vne prōpte & continuelle agitatio: il no^e faut croire que ceste miserable se ramēteura incessammēt toutes les actiōs & operations de sa vie, desquelles elle aura empreint en elle & emporté des idees & des sēblances. Et d'autât qu'elles ont esté toutes cōtre Dieu, contre nature, contre raison, cōtre verité & cōtre tout ordre & droicteure, elles se re-

presèterōt à elles diformes, cōtrefaites, espou-
uētables & horribles: d'où elle sētira vn deplai-
sir indicible, se voyāt assiegee & entouree de lai-
deur, & q^{pl} est des ennemies mortelles & capi-
tales de la nature & du biē. Cōbiē voudroit elle
en auoir perdu la souuenāce? cōbiē voudroit elle
estre deffaite d'vne si desagreable imagination?
Parquoy elle sera en vn merueilleux ennuy cō-
me ayāt & sentāt cōtinuellemēt en soy ce qu'el-
le voudroit le moins y auoir: Toutes les cogita-
tions, actions, pensees, recordations, fantasies,
imaginations, tout son vouloir, & tout son non
vouloir, son desir & somme tout ce qui peut tō-
ber en nostre ame, luy sera aigre, amer, aspre &
de mauuais goust: tout luy accroistra sō desplai-
sir & sa misere: Elle ne gousterajāmais plus de
douceur, de plaisir ou de ioye, en seuelie en amer-
tume, en tristesse & en haine, choses directemēt
cōtraires à sa nature. Cōcluō dōc que l'ame qui
vit sans Dieu & contre Dieu, qui aime premie-
rement autre chose que luy, & fait operations
cōtraites à sa volonté, multiplie tousiours, assen-
ble & amoncelle en soy mal-heur sur mal-heur:
elle fait thresor de ce qui la conduira a son der-
nier supplice: Elle se poursuit elle-mesme son
dōmage, & est en queste de sa desolation & de sa
ruine. Mais quelle peine & quel tourmēt est ce
d'estre cōfite en tristesse continuelle, d'estre soi
mesme la peste & sa poison? Il n'est rien si pre-
sent à l'ame que sont les cogitations & ses œu-
res, ou qu'elle est elle-mesme à soy: c'est de là
toutesfois que luy vient sa douleur & sa peine.
Sans doute il n'y a cœur ni ceruelle d'hōme qui

*Qui n'aime
Dieu sur
tout cher-
che son
malheur.*

puisse cōcevoir la grandeur de ce tourment, veu qu'il est intellectuel & spirituel, & que par consequent il surpasse sans comparaison toute affliction corporelle. Reste donc, que la souveraine tristesse & finale est le dernier fruct de l'amour propre, & que c'est la mort eternelle.

Ceste peine souveraine se peut rendre manifeste par diuers exemples tirez de l'experience.

CHAP. CLXII.

Ceste tristesse & peine, ce tourment & dernier supplice nous peut estre rendu manifeste & plus aisé à concevoir par diuers exemples d'une vne experience. Premièrement ce luy d'entre nous qui auroit peu s'acquérir qu'elque grand bien fort souhaitable, duquel dependist la bonne fortune de toute sa vie, qui le peut enrichir & honorer a tout iamaïs, comme vn Empire, vne Royauté, ou vn Duché en la terre de sa naissance, & a qui il seroit aduenü de faillir d'attainte, à son escient & par sa seule faute: il est certain que toutesfois & quantes qu'une si grande & non reparable perte faite par sa sottise se presenteroit a luy, tant qu'il verroit ce bien, qui pouoit estre sien, entre les mains d'un autre, il seroit en merueilleuse peine: sans doute, ceste souvenance luy causeroit vne continuele destresse, & son plus grand creue-cœur seroit de se sentir luy-mesme cause de sa ruine. *L'ame d'ad-*
De mesmes l'ame verra clairement & cognois- *nee cognois-*
tra le dommage qu'elle souffre par sa faute, le *sira combie*
bien infini & la ioye eternelle qu'elle a perdu *elle aura*
perdu.

*Chacun
souhaite
l'ordre &
la beauté*

pour iamaïs, luy seront incessamment deuant les yeux : d'où il s'engendrera ineuitablement en elle vne cogitation immortelle nourrie de tristesse. D'auantage il aduient voire au pire d'entre nous, d'euter en ce qui est sien la discorde, la laideur & la difformité, & d'y souhaiter l'accord, la beauté & la bien-seance : plus chasque chose luy est chere, proche & interieure, plus il hait en elle le desordre & la mesceance & y souhaite d'autant plus l'ordre & la conuenance : La laideur la disproportion & la saleté luy desplaisent bien-fort en son iardin : plus en sa maison, qu'au iardin : plus aux vestemens qu'en la maison : plus en sa personne, qu'en celle d'autrui. Aussi l'ame qui aime naturellement les mundices & la plaïssance, & qui a en horreur leur contraire, se dōne certainement grand peine quand elle voit où que ce soit de la difformité & de l'ordure : mais plus si c'est en chose qui luy soit iointe ou voisine. Quand celle qui est ennemie de Dieu se trouuera desfiguree & vilainement tachee par ses vices, certainement elle ne s'aimera ni ne se pourra souffrir : plus elle sera avecques soy, & se cognoistra, plus elle se desplaira & se haïra : Car il n'y a point de doute que tout ce qui est contraire à Dieu tout aimable, delectable, beau & content de sa nature ne soit infiniment haïssable de soy, desplaisant, contre-fait & malencontreux. Et si tout ce qui est fait selon raison & selon Dieu, est tres-aduenant & tres-agreable, tout ce qui est fait contre luy sans ordre, sans regle & sans mesure doit estre aussi mal-plaisant, des-agreable & enuieux : Ainsi

*Ce qui est
contraire à
Dieu est
naturelle-
ment vilain.*

nostre ame ayât en son imagation cōme dans vn liure ses actions desordonnees, des-reglees, & contre Dieu, toutes espouuentables & horribles à voir, elle les abominera certainement, non tant par ce qu'elles sont contre Dieu, que par ce qu'elles sont d'elles-mesmes haisables & desplaïsantes, & qu'elles sont repugnantes entierement à sa propre nature & raison. Il ne se presente a nous que deux voyes par ou aller, Celle de l'amour de Dieu & celle de l'amour propre: l'une selon Dieu, l'autre contre. Chafque pas de nostre ame fait nombre à multiplier son aise ou sa tristesse: & ce compte se voit à clair & se manifeste le iour de sa separation & de son partement. Par vne autre experience nous pouuons nous encore esclaircir de la cognoissance de ce dernier mal, considerant comme nostre ame se sent ça bas des playes & infirmittez du corps, comme tout ce qui blesse nos membres la touche incontinent, comme elle ne peut souffrir rien qui leur soit contraire ou superflu. Si la teste, si les yeux, si l'estomach ou quelque autre partie a de la douleur, nous voïõs qu'elle en endure: Combien a plus forte raison deuons nous croire qu'elle se resente plus viuement de ses propres blessures & maladies: combien sans comparaison luy doiuent poiser d'auantage les offenses faites à soy-mesme & a sa propre substance & nature? Sans doute elle s'en doit d'autant plus attrister, qu'elle est plus proche a soy-mesme que n'est le corps: Et puis que ses infirmittez la doyuent accompagner au partir de ce monde sans esperance de remede, te-

Deux seules voyes pour aller.

L'ame se sent des infirmittez du corps.

*Les blessu-
res de l'a-
me.*

nous pour tout certain que sa douleur sera tres-
griefue & immortelle. Ses blessures & ses playes
ce sont les consentemens volontaires qu'elle
preste contre tout ordre, regle & mesure, les in-
clinations auxquelles sa volonté consent libre-
ment, contre Dieu, contre raison, & contre soy
mesme c'est son mal, sa fieure & sa maladie: c'est
sa laideur, sa deformité & sa tache: c'est sa mali-
gnité, son iniustice & son vice: c'est son deshon-
neur, sa honte & son ignominie. Autant qu'il y
a de telles inclinations, autant s'est elle faite de
playes: Parquoy partant de ça bas ainsi enne-
mie de son createur, ainsi escartee de la carrière
de vertu, de raison & de verité, ainsi desuoyee,
desreglee & desordonnee, tachee, desfiguree,
& enlaidie, confuse, infame & deshonorée, &
partant asseuree d'auoir ses blessures immortel-
les, & asseuree d'auoir ses blessures immortel-
lement attachees à sa volonté, cognoissant par
son intelligence, son ordure & sa miserable cō-
dition, & cognoissant qu'elle s'est precipitee
elle mesme volontairement, librement & sans
contrainte dans ce gouffre de mal-heur & de
mal-encontre, il ne faut croire qu'il se puisse
imaginer nul estat miserable au pris du sien.

Voila cōme nous pouuons par raisons & exem-
ples sensibles, descouurir la peine occulte & à
venir que l'ame corrompue se cause & se pre-
pare, & qu'elle plante, establisse & enracine en
soy, pendant qu'elle est en ceste vie corporelle.

L'ame vicieuse ne s'acquiert pas seulement vne peine interieure par l'eternelle tristesse, mais encore vne exterieure, qui luy est attachee par la iuste vengeance de Dieu.

C H A P. C I . X I I I .

L'Ame qui a premierement aimé sa volonté, *Le tort qu'elle fait à Dieu et a soi vne ame qui s'aime la premiere.* la faite vne merueilleuse offence à son createur. C'est à luy qu'elle deuoit sō estre, & qu'elle deuoit par consequent aimer auant toute autre chose: elle luy a desrobbé son honneur & sa prerogatiue pour en estrener induëment sa volonté, elle a desplacé Dieu de son rang pour s'en emparer. L'auantage d'auoir vne propre & premiere volonté qui est deu a luy seul, & priuatiuement à toute autre chose, elle l'a vsurpé contre toute raison & contre toute iustice: Elle a aimé non la gloire de Dieu, mais la sienne: Elle a voulu rengier les autres creatures a luy rendre la reuerëce & le respect qu'elles doiuent à leur seul createur: Elle s'est bandee capitalement contre luy destruisant & aneantissant son nom & sa gloire pour en agrandir la sienne: Elle s'est enflée d'un honneur propre & particuliere reputation, en quoy consiste l'extreme & dernier point d'offense: Car est-il possible de faire pis que de se brauer, de se glorifier, de se plaire & de s'esjouir en son iniure? *On ne scauroit faire pis que se glorifier en son mal.* D'auantage elle a oublié les innumerables bien-faits qu'elle a receu incessamment de son createur, par sa seule bonté, & sans aucun sien merite, pour lesquels au moins estoit elle tenuë de luy scauoir bon gré, & de l'embrasser & cherir auant toute

autre chose. Mais au contraire elle ne l'a ni servi ni aimé, & le payment qui luy estoit affecté en descharge de son obligation, elle l'a soustrait pour en faire present à sa volonté. Qui plus est, toute mesconnoissante qu'elle estoit, toute obstinée en sa haine enuers Dieu, encore a elle iouy long temps des presens de sa liberalité, qui a amoncelé en elle & qui l'a surchargee d'autant plus de contumace & d'ingratitude. Elle a offensé Dieu le tout-puissant, par mespris, cōtemnement & desdain; elle a offensé ce bon, ce benin, ce liberal & large donneur par le vilain vice d'ingratitude & de mesconnoissance: L'ouurage a cobatu l'ouurier & la facture son facteur. Elle a employé tous ses moyens, toutes ses forces, son cœur & son affection à desloger Dieu de sa possession, à le deprimer & raualler, pour s'esleuer & mōter au dessus de son autorité. Elle a rapporte toutes les actions & intentions à sa propre volonté comme a son dernier but, & a soy comme à Dieu mesme elle a taché & difformé de fange & d'ordure, en desdain de son createur, sa sainte ressemblance & diuine image qu'on luy auoit donné en garde. Parquoy elle a sans doute hardiment bien merité son courroux & son indignation: elle a biē gagné que sa iustice se venge d'elle, car les iniures se mesurent a la grandeur de celuy qui est iniurié, & l'ingratitude se rapporte a la grandeur de la liberalité. Par où nous pouuons conclure que ceste pauvre ame s'est acquise vne peine & punition infinie, & autant de fois infinie que de fois elle a outrage son createur, & que de fois

*Les iniures
se mesurent
à l'injure.*

elle l'a mescogneu. Si on punist de 'mort le crime de leze maiesté humaine, quelle peine pourrions nous trouuer qui responde à coulpe de l'ame qui desdaigne & qui foule aux pieds la toute puissante maiesté de Dieu & sa diuine bonté? qui pourra imaginer vn tourment selon son demerite? Or d'autant qu'elle part d'icy ennemie capitale de son createur, qu'elle est contre sa iustice, elle encourt certainemēt son courroux, sa vengeance & son indignation: Sa iustice se bande contre elle comme contre son ennemie formee, & exerce contre elle son autorité & sa puissance: Car puis que l'iniure & le mespris a esté fait à Dieu qui est la mesme iustice, il faut qu'elle verge ce mespris & ceste iniure. Comme toute puissance elle le pourra sans doute: comme toute sapience elle le sçaura & voudra selon l'occurrence de la chose. Cōcluon donc que le vice est ennemy iuré de nostre ame, & que puis qu'il est attaché par necessité à l'amour de nous la punition, la peine & la iuste vengeance de Dieu sont certainement aussi de sa suite. L'amour ne peut aimer premieremēt sa volonté ny faire mal sans offenser son createur: Parquoy outre le mal & desplaisir perpetuel qu'elle se fait à soy-mesme & qu'elle encourt en elle, duquel ie parlois tantost, outre sa particuliere tristesse en laquelle elle se va plongeant d'elle mesme, qui luy sert de peine interieure, en core encourt elle vn autre peine exterieure par le courroux, indignatiō & iustice de Dieu qu'elle a offensé.

Le vice est ennemy iuré de l'ame.

P Vis que le tourmēt de l'ame cōdamnee doit estre fait en certain lieu & par quelque instrument, cherchons ou elle sera punie & de quelle façon. La cause & origine de la peine qui luy vient par la iuste vengeance de Dieu, c'est son mespris, & le plaisir & contentemēt qu'elle a eu au preiudice de son createur: il est donc necessaire que le chastiemēt responde à ce desdain & à ce plaisir, veu qu'elle a mesprisé Dieu, c'est raison qu'elle soit extremement mesprisee: veu qu'elle a dedaigné le createur de toutes les creatures, c'est raison que toutes les creatures la desdaignent. Parquoy elle sera iettée en quelque bas lieu fort esloigné du Ciel, comme est le centre de la terre propre assiette de l'enfer. Et si, pour faire qu'elle soit contemnee & auilie iusques au dernier point, il faut que ce lieu là soit comblé de voirye, il faut que ce soit la descharge commune de toute ordure, afin qu'elle qui est spirituelle & si noble naturellement, soit logee parmy les excremens de toutes les choses corporelles, enseuelie dans les immondices de toutes les creatures, & qu'elle souffre de la derriere & infirme nature: voyla quant au mespris. Quant au plaisir, il ne peut estre contrepayé que par son opposite qui est la douleur & l'affliction. Or il n'est rien qui afflige comme le feu: il est donc consequent que ceste maligne delétation sera reuenchee par vn feu corporel, cuisant & bruslant eternellement, & que l'ame im-

Propre assiette de l'enfer.

Enfer excrement de toutes choses corporelles.

Plaisir ne peut estre puny. que par douleur.

mortelle en sera saisie & enuelppee inseparablement. Comme elle qui estoit intellectuelle s'est pleuë des reglemens aux choses corporelles contre toute iustice, iustement s'en desplaira elle à son tour, & en sera affligee: La iustice toute puissante de Dieu luy dressera vn feu eternel, pour accommoder le chastiment à sa faute. Comme la volonté diuine a attaché l'ame au corps pour en faire vn homme, aussi pourra elle l'attacher inseparablement au feu corporel, pour l'exécution de sa iustice, non quelle viuifie le feu mais à ce qu'elle en soit continuellement tourmentee. Comme en ceste premiere conionction il a donné à l'ame vne inclination & appetit d'aimer le corps, de souhaitter naturellement sa compagnie, de faire ses effets en luy, & de se ressentir & condouloir de ses accidens, pour la perfection de l'ordre de nature: Aussi pourra il en celle-cy luy donner vne inclination & affection ennemie du feu: l'accompagner de frayeur & de crainte, afin qu'attachee par force & contre sa volonté, elle se ressente des angoisseuses pointures du feu, pour la perfection de sa iustice. Puis qu'il est necessaire par toute raison que l'ame soit exterieurement punie par iustice, que cela se doit faire par vne nature corporelle, & qu'il n'en est point de si actiue ny de si douloureuse que le feu, elle en sera sans doute eternellement tourmentee. Puis que tout supplice & toute peine vise à la tristesse, qu'il n'y a ny supplice ni peine sans tristesse, & que la tristesse consiste à faire ou à endurer quelque chose contre sa volôté, il faut necessairement qui veut punir

*Enfer a le
feu pour
tourment.*

*Il n'est
corps si ac-
tif ne si
doulou-
reux que le
feu.*

*Quel est le
feu d'èser.*

autrui, choisir ce qui luy est le plus ennemy & plus contre sa volonté. Parquoy ce feu sera tenebreux, obscur & sans lumiere, eternellement bruslant & cuisant, impuissant toutesfois de tuer ou de consommer: Car tel il apportera plus d'angoisse.

Comment l'homme peut estre puny, pourquoy il le doit estre & en quelle maniere.

CHAP. CLXV.

*Trois cir-
constances
esquelles
se fonde la
punition
de l'homme.*

*Il est im-
possible
que Dieu
souffre de
la peine.*

Qui voudra s'instruire plus auant de la iustice de ceste punition de l'homme; il luy faut considerer exactement trois circonstances, esquelles elle se fonde. Qu'il s'informe en premier lieu comme il peut estre puny: Certainement nulle chose priuee de volonté ne le peut estre: Car il faut pour chastier qu'on puisse faire quelque chose contre la volonté de celui qu'on chastie: L'homme est de ceste condition, parquoy il est capable de tristesse. Et d'autant que sa volonté est immortelle, il peut estre perpetuellement puny, & souffrir eternal desplaisir, car on peut continuellement faire chose contre sa volonté. D'où nous pouuons argumenter qu'il est impossible que Dieu souffre de la peine, parce que sa volonté n'est en bute à nulle autre chose, ains que c'est celle qui manie & qui commande souuerainement tout le reste: il veut tousiours sa gloire & son bien, il rege toutes choses à ceste fin là, & il n'est rien qui puisse destourner ou rompre son entreprise. Ainsi nostre ame peut estre punie parce qu'elle est accom-

pagnee de volonté. Plus sa volonté est grande & enleuee, plus peut elle recevoir de chastiemēt & de tristesse: Si elle est infinie, & capable d'angoisse, son chastiment sera infiny. Qu'il voye en second lieu comment l'homme peut meriter d'estre puny: C'est par ce qu'il est en la puissance de faire contre la volonté de son createur: Ceste ieule cause & nulle autre ne peut rendre digne de chastiemēt. Or veu que faisant contre la volonté de Dieu, il le charge entant qu'il est en luy d'une infinie tristesse, d'autant que sa volonté est infinie, veu qu'il ne tient pas a luy qu'il ne l'attriste infiniment, n'est-ce pas raison que Dieu face pareillement contre la volonté & qu'il luy donne une infinie tristesse? Mais attendu que la volonté de l'homme n'est pas suffisante & propre a recevoir en un coup & ensemble l'infinité presente, elle la recevra successivement & estenduë en longueur de temps, & sera par consequent suivie d'une peine infinie en duree. Joint que l'homme a tenu sa volonté continuellement bandee contre celle de son createur, par où il merite que Dieu tienne aussi la sienne continuellement bandee contre la nostre. C'est raison qu'il s'aigrisse & s'anime contre nous, qu'il nous punisse plus ou moins selon que nous l'avons plus ou moins offensé. Sa tierce consideration sera, de quelle maniere doit estre l'homme puny. Nous auons dit que nul n'est puny que celui qui endure de la tristesse, que chastier l'ame c'est l'ennuyer: parquoy l'art & pratique de la punir, c'est de sçavoir dispenser & mesnager les choses qui

*Comment
l'homme
peut estre
puny.*

*De quelle
maniere
l'homme
sera puny
en enfer.*

*Chastier
parfaste-
ment que
c'est.*

luy apportent de l'ennuy. Parfaitement chastier c'est iustement administrer ce qui attriste. Car encore que tout ce qui est contre nostre volonté nous fasche, il ne nous fasche pas pourtant à mesme mesure. L'ame vicieuse souhaitoit auant toute autre chose, l'honneur, la gloire & la grandeur: Qui luy donnera la honte, la confusion & le mespris, qualitez du tout opposites, la voila extremement affligée. Qui l'accouplera eternellement, elle qui est chose spirituelle & tres noble à vn corps extremement vil, ne scauroit la plus abaisser & auilir. Ce luy est vn grand creue-cœur de se sentir accouplée à chose qui luy est si dispareille en condition de nature, & luy est sans comparaison plus de peine de se voir tourmentee par vn feu corporel contre sa nature, que ce ne seroit à vne chose corporelle. L'autre grand souhait d'une telle ame, c'estoit les voluptez & les delectations corporelles. Que luy scauroit-on donner mieux correspondant ny plus directement contraire que de l'affliger d'une douleur extremes par vn instrument corporel? Ces trois fondemens nous apprennent la science de la remuneration, comme elles ont fait du chastiment. Nous scauons pourquoy l'homme peut estre recompensé, à quelle occasion, & de quelle façon il le doit estre. Il est apte à la recompense, parce qu'il est pourueu de volonté, & qu'on peut faire quelque chose à son gré, d'où il retire de la satisfaction & du contentement. Les choses qui n'ont point de vouloir, n'ont pas en quoy mettre le payement qu'on leur feroit. A

mesure que la volonté est grande ou petite, il y a aussi plus ou moins d'aptitude à recevoir la rémunération. Quant à la cause qui fait que l'homme puisse mériter de la reconnaissance, elle vient de ce qu'il est capable de faire quelque chose selon la volonté de son créateur. Et comme elle est infinie, quand il le fait, il lui fournit par conséquent autant qu'il est en sa puissance d'une liesse infinie. Il mérite donc que Dieu lui rende un pareil aise en récompense. Et parce qu'il ne le peut recevoir autrement infini qu'en estenduë de durée, il le recevra successivement & éternellement: joint que puis qu'il n'a jamais cessé de faire selon la volonté de Dieu, & qu'il l'a continuellement esjouy par les actions, il est digne que Dieu fasse aussi chose agréable à la sienne, & qu'il le bienheure continuellement par une immortelle liesse. Quant à la façon de laquelle l'homme doit estre récompensé, il nous la faut prendre de la ioye & du contentement. Nous récompenser, c'est faire chose selon nostre volonté, *Récompenser l'homme.* D'où s'engendre la ioye. La science de récompenser consiste à bien dispenser & distribuer les choses qui produisent du contentement: & ce qui est le plus propre, le plus familier & le plus selon nostre volonté produit le plus de plaisir & de satisfaction: Voilà pourquoy il y a de l'ordre & de la mesure à récompenser & à resjouir. L'ame réglée & vertueuse ne chérît & n'embrasse rien premierement & principalement que l'amour envers son créateur: Car le bon amour est convenable & ag-

*Cause du
merite de
l'homme.*

*Récompenser
l'homme.*

greable plus que nulle autre chose à la volonté bien ordonnée. Son aise donc & sa recompense consiste à consommer & parfaire ceste sienne sainte affection. Pour assouvir & entierement contenter vne telle volonté, il faut que Dieu parfournisse en elle son amour. Car elle ne desire & ne vise à rien qu'à l'aimer souverainement : il l'a satisfera pleinement quand il luy donnera la iouissance de sa presence, & le fera sans doute, en eschange de ce que l'homme s'est efforcé de faire pour la sienne.

Digression a l'utilité de son liure.

CHAP. CLXVI.

Les creatures nous manifestent la Volonté de Dieu.

LA volonté de Dieu nous est manifestée par les creatures & par leur ordre, elles ne nous signifient ny ne nous aduertissent de rien qui ne soit selon sa volonté. Puis qu'elles sont rangées par son ordonnance, tout ce de quoy elles nous instruisent, c'est Dieu qui le veut, c'est Dieu qui le dit. Leur ordre ne peut mentir, car il n'a pas esté dressé par autre regle que par celle de nostre Createur. A ceste cause veu que ie n'ay rien conclu en ce liure que par argument tiré des creatures ou de leur comparaison, il faut dire que ie n'ay rien conclu qu'à la verité, & selon Dieu : que qui dira ou fera au contraire, combattra la volonté de son Createur : & qui l'ensuiura, fera son desir & son ordonnance.

L'ame

L'ame condamnée recouvrer à son corps
difforme & hideux.

CHAP. CLXVII.

Toute la peine de l'ame c'est la tristesse: rien ne la punit s'il ne l'attriste, & rien ne l'attriste s'il n'est contre sa volonté: Parquoy il est nécessaire que celle qui sera condamnée recouvre son corps en despit d'elle, & en l'estat auquel il pourra estre le plus contre sa volonté, & auquel par consequent il luy apportera plus de desplaisir & d'ennuy. Comme elle s'en est aidée contre la volonté de son createur, il faut que son createur le luy rende contre la sienne. Comme elle s'est esiouye avecque luy en son vice, il faut qu'elle se cōduelle avec luy de sa punition. Car attendu que c'est tout l'homme qui a offensé Dieu, non vne certaine piece de luy, la iustice requiert que Dieu le chastie tout entier & non pas seulement son ame, qui n'en est qu'une partie. D'autant que le corps passible sera plus contre la volonté d'une telle ame que l'impassible, on le luy rendra passible. Et par ce qu'estant passible, il l'ennuyera plus immortel que mortel, elle le recouvrera immortel. D'autant qu'elle le souhaitteroit esclairant & resplandissant elle l'aura obscur & tenebreux: & l'aura appesanti & empesché par ce qu'elle le voudroit léger & disposé. Somme nous sommes rengeza croire par argument de la tristesse qu'on luy redonnera son corps renouelé & reformé de la façon qui sera la plus desplaisante & la plus des-

*Tristesse
peine de
l'ame.*

*Le corps
des damnés
sera passi-
ble & im-
mortel.*

aggreable à la volôté: c'est à dire immortel, passible, grossier, obscur, empesché & hideux.

De la multiplication de la tristesse eternelle.

CHAP. CLXVIII.

Qui offense Dieu se rend ennemy de toutes les creatures.

L'ame dānee se bande contre soy mesme.

Certainement l'ame qui a aymé en premier lieu sa propre volôté, sa gloire, sa reputation & sa grandeur particuliere, qui s'est bandee contre le vouloir & honneur de son createur, & qui l'a destruit, aneanty, autant qu'elle a peu, s'est rendue par mesme moyen ennemie de toutes les creatures: elle les a mesprisees & iniuriees en offensant Dieu leur cōmun facteur & maistre, elle les a outragees en les aymant deuant Dieu, pour la gloire & grandeur duquel elles sont faictes, abusant par consequent & se servant d'elles à iniurier & offenser leur createur. D'où il s'ensuit qu'elles doiuent toutes conspirer la vengeance de l'iniure de Dieu & de la leur propre: voire elle se doit elle mesme armer contre soy, veu qu'elle a outragé le general ouurier de toutes choses, elle qui estoit l'une des pieces de son ouurage. Toute creature se doit bander contre la volôté d'une telle ame, & luy faire de la tristesse. Il ne faut pas en nulle façon qu'elle puisse tirer aucun plaisir, ioye ou consolation d'elles ny de soy avec, puis qu'elle est de ce nombre. Ainsi Dieu, les creatures, & sa propre nature, qu'elle a trahie, coniureront sa tristesse & misere immortelle: & non seulement Dieu les creatures & sa nature, mais l'horreur mesme espouventable de sa meschan-

geté & de ses forfaits, esquels elle s'est autrefois tant agréée. Parquoy ny le bien ny le mal ne seront pour elle, l'un & l'autre accroistra sa destresse: elle souffrira de toutes choses la compagnie de la douleur & misere d'autrui au lieu de luy seruir d'allegeance ou de rafraichissement. *Le mal des damnez* renforcera & redoublera ses angoisses eternelles: elle sera tourmentee & de sa peine & de sa *accroistra celui de leurs compagnons.* coulpe, du mal'heur & du bon-heur d'autrui: tout ainsi qu'au rebours toutes choses rient à l'ame qui a premierement aymé son createur, voila la grandeur, multiplication & eternité de la tristesse qui s'engendre de l'amour de nous, & tout ce qu'il nous faut scauoir du fruiet de ces deux premieres affections.

Des deux citez eternelles qui se concluent par les deux amours.

CHAP. CLXIX.

Comme la souueraine ioye & souueraine tristesse desquelles ie viens de traiter sont totalement differentes & contraires, il est necessaire qu'il y ait respectiuement deux eternelles habitations separees du lieu, & escartees l'une de l'autre, de la plus grande distance qui puisse estre: afin que l'une soit le logis de la ioye, & l'autre de la tristesse: L'une de l'amour, l'autre de la haine: L'une de la vie eternelle, l'autre de la mort eternelle: l'une du salaire & de la recompense, l'autre de la punition & de la vengeance: l'une propre aux amis de Dieu, l'autre à ses ennemis, l'une pour les bons, l'autre pour les

mauuais: l'une pour la paix, l'autre pour la discorde: l'une pour l'ordre, l'autre pour le desordre: l'une plaine de claire lumiere, l'autre d'obscures tenebres: l'une qui soit le palais de Dieu l'autre la prison & tourment des criminels: l'une assise en hauteur infinie, l'autre en profondeur demesurable: & pour dire tout en vn mot, quel'une soit le logis d'un bien sans comparai-
 son plus grand que nous ne pouuons conce-
 uoir, & l'autre d'un mal si extrême que nulle
 imagination n'y puisse atteindre, Puil qu'il ny
 a que deux premieres amours desquelles l'une
 ou l'autre est necessairemēt en nous, & qu'elles
 sont capitalement ennemies: il faut par consé-
 quent que comme nous nous serons em-
 poignez diuersement ou a l'un ou a l'autre,
 nous soyons aussi tirez en contraires ligues &
 aduersaires. Et comme les ennemis ne s'associēt
 pas volontiers & ne logent iamais ensemble, il
 est expedient qu'on assigne à nos deux troupes
 deux diuerses & dernieres demeures. Aussi en y
 a-il deux seulement, & ne faut pas croire qu'il y
 en ait d'auantage. L'experience nous apprend
 que toutes les choses d'une mesme nature & de
 pareille inclinatio visent a mesme lieu, s'assem-
 blent & choisissent vne mesme demeure pour
 se separer des autres. Il y a vne singuliere cōfor-
 mité & ressemblance de conditiō, de raison, de
 nature & de complexion entre ceux de no^r qui
 se sōt garnis de l'amour premier d'eux-mesmes
 il est donc raisonnable qu'ils s'assemblēt & s'af-
 sociēt a part & sepārement des autres: & qu'o
 accommode aussi d'un logis particulier & dif-

*Conformi-
 té d'entre
 ceux qui ai-
 mēt Dieu.*

ferent ceux qui sont de la part de l'amour de Dieu, veu qu'ils sont vnis & liguez par vn pareil desir, pareilles opinions & pareille volôté. Puis qu'il n'y a que deux bandes entre nous pour ces deux diuerses inclinations, il faut aussi qu'il n'y ait que deux citez & habitations diuerses pour l'homme. D'autant que la demeure doit estre conuenable à la nature de la chose qui loge en elle, ces deux citez seront conuenablement accommodées à la nature de leurs habitans & citoyens. Ceux qui se sont aymez auant Dieu, qui se sont voulu saisir de son priuilege & aduantage, sont ses ennemis iurez & de toutes les creatures : Par ainsi il les faut escarter de son throsne & palais celeste le plus qu'il sera possible : Le lieu qui en est le plus esloigné & de la noblesse de toutes les creatures, c'est le centre de la terre, il les y faut donc loger. Pareillement ceux qui ont aymé premierement leur createur, meritent estant ses amis, d'estre logez pres de sa sainte maiesté : ce sera donc au ciel. En outre les hommes garnis de l'amour de leur propre volonté sont hors de Dieu, hors de toutes les creatures, voire hors d'eux mesmes, comme s'estans faits non creatures, s'estans aneantis & reiettez au rien, en abandonnant leur createur : il les faut donc colloquer hors des creatures, & le plus pres du rien qu'on pourra selon leur nature : tel est le milieu de la terre, car elle est plus voisine du rien que nulle autre chose. Mais ceux qui ont donné à Dieu leur premiere affection, qui se sont faits Dieu par leur sainte amour, doiuent estre assis au dessus de

*Le logis
doit con-
uenir à la
nature du
logé.*

*Les hom-
mes qui
s'ayment
plus que
Dieu ne
sont rien.*

toutes les creatures, & par consequent au dessus du ciel. Ainsi meritoirement les vns seront au dessous de tout lieu, & les autres au dessus. D'auantage ceux qui se sont aimez ont vne volonteracourue, & restraite, là où les autres l'ont agrandie & amplifiee : c'est donc raison que ceux-là soient en vn lieu contraint & resserre, comme est le centre de la terre : & ceux-cy en vn lieu spacieux & estendu, comme est le dessus du ciel. Il n'est rien plus charnel, lourd & pesant que la propre amour, ny rien plus spirituel, alaigre & disposé que l'amour diuin : Il est donc raisonnable que l'un se coule en bas, & quel'autres s'en vole contre-mont. Ainsi auons nous conclud necessairement par les deux amours deux citez differentes, l'une propre & naturelle à l'homme, l'autre assignee pour son exil : l'une le siege du Roy des Roys, du Iuge souuerain, iuste, sage & tout puissant : l'autre des coupables & des condamnez. Comme les hommes se peuuent acheminer par deux carrieres differentes, se faire amis ou ennemis de leur createur selon le quartier qu'ils tiennent, & meriter recompense ou punition eternelle. Aussi leur ont esté des tousiours ordonnees deux demeures particulieres & diuerfes, autrement il y auroiten la nature quelque chose de desordonné, de vuyde & d'inutile, ce qu'il ne faut pas principalement en ce qui concerne l'homme, pour lequel toutes choses ont esté faites.

*L'amour de
foy est lour-
de & pe-
sante, celle
de Dieu au
contraire.*

De la haine.

CHAP. CLXX.

I'Ay acheué ce que i'auois à dire de l'amour & de sa nature : encore me faut-il dire quelque chose de la haine qui est son extrême opposite. Par ce que la doctrine de l'une & de l'autre est toute semblable, on peut accomoder à la hayne seló sa maniere ce que i'ay discoursu de l'amour. Comme la volonté est garnie d'amour, aussi est elle de haine, elle peut hayr comme elle peut aimer : ces deux qualitez sont en elle, mais l'amour va deuant, & la hayne apres : L'amour tient la place principale en nostre volonté, & la haine la seconde. A la suite de l'amour est tousiours la hayne. Puis donc que i'ay monstreé comme l'homme est naturellement obligé d'aimer son createur, de l'aimer premier de tout son cœur, de toute son affection, de toute sa force continuellement, incessamment & en la plus commode maniere qu'il luy est possible, ie puis hardiment conclurre qu'il doit hayr en mesme façon tout ce qui est contre Dieu, & tout ce qui luy est ennemy & desplaisant : il est certain qu'il ne peut hair aucune creature, car nulle d'elles n'est contre Dieu, entant qu'elle est creature : Mais comme il doit premierement aimer Dieu, il doit hair aussi auant toute autre chose, ce qui est premierement contre luy. Le premier rebelle, & le premier s'armant contre sa sainte maiesté, c'est comme i'ay desia monstreé l'amour de nostre propre volonté, non comme

*Amour est
auant la
haine en la
volonté.*

*Nulle crea-
ture n'est
côté Dieu.*

amour & volonté, mais comme amour propre & volonté particuliere. D'où il s'ensuit que nous sommes naturellement teus de hair premierement & principalement de toute nostre affection & puissance nostre propre volonté, entant qu'elle est propre, & nostre particuliere amour entant qu'elle est particuliere. Et tout ainsi que l'homme est tenu d'aimer Dieu, & de aimer apres a sa contemplation tout ce qui est sien, ainsi doit-il hair premierement la volonté, propre & priuee & puis tout ce qui est attaché à elle & tout ce qui en part, à sçauoir le desir de sa grandeur, loüage & gloire particuliere, le desir des plaisirs corporels & leur suite, l'auarice, l'enuie, & le courroux. Comme d'un amour il s'é engendre beaucoup d'autres, aussi fait il de la haine. De la hayne que nous portons à l'amour de nous, naistront les haynes du mespris, du contemnement, de l'offense, de l'iniure de nostre createur, & de l'ingratitude & mesconnoissance enuers luy. Côme nous deuons immediatement apres Dieu aimer sa viue image, aussi nous faut-il hayr tout ce qui luy est contraire, tout ce qui la peut enlaidir & destruire. Comme nous deuons aimer tout autre homme zutant que nous, aussi deuons nous hayr tout ce qui est contre vn autre homme, comme ce qui est contre nous. Finablement comme l'homme est tenu de s'aimer soy-mesme, entant qu'il est à Dieu, & qu'il est sa viue ressemblance, aussi doit il hair tout ce qui luy est contraire comme a tel.

*L'homme
dost hayr
sur tous sa
volonte
particulie-
re.*

*Ce qu'en-
gendre la
haine de
l'amour de
nous-mes-
mes.*

CHAP. CLXXI.

Ainsi que la principale force & vertu de l'amour c'est d'vnir l'amant à la chose aimée & de conuertir l'un en l'autre, aussi le principal effet de la haine c'est de desprendre & desioindre la chose haye de ce qui la hait. Ainsi que toute vnitè & conionction se fait par l'amour & non autrement, & que plus il y a d'amour plus il y a de liaison: Aussi se fait toute separation & des-vnion par la haine: de maniere que l'esloignement de la volonté ce n'est autre chose que haine. Nostre volonté est lors entièrement diuisee & separee de quelque chose, quand elle la hait entièrement. Ainsi que la volonté qui aime reçoit en soy la forme de la chose aimée, aussi celle qui hait se despoüille de la forme & figure de la chose haye, si elle l'aimoit auparauât. Ainsi que l'amour ne peut estre contrainte ny forcée, ains qu'elle va volontairement & en toute liberté, aussi fait la haine. Ainsi que l'amour s'allonge & s'amplifie autant que sa chose premièrement aimée, aussi s'estend la haine autant que s'estend ce qu'elle hait premierement.

Force principale d'amour & de haine.

La volonté reçoit la forme de la chose aimée.

*De la correspondance des deux haines
aux deux amours.*

CHAP. CLXXII.

Comme il y a deux amours premières & principales, aussi y a il deux premières haines qu'il leur sont opposites. Comme il y a vne

amour de Dieu & vne amour de nous, aussi y a il vne hayne de nous & vne hayne de Dieu. Chasque amour a vis a vis de soy la hayne contraire. Comme les deux amours sont ennemies capitales entre-elles & ne peuuent estre ensemble, aussi sont ces haines aduersaires l'une a l'autre & ne se peuuent cōpatir. L'amour & la haine de dieu, l'amour & haine de nous : la haine de dieu & la haine de nous sont opposites: Parquoy l'amour de Dieu & la haine de nous conuiennent tres-bien ensemble, cōme font aussi l'amour de no^r & la haine de Dieu: Nous pouuons dire contradictoires l'amour de Dieu & la haine de Dieu, l'amour de nous & la haine de nous: & sous-contradictoires l'amour de Dieu & l'amour de nous, la haine de nous & la haine de Dieu. Quant à la haine de nous & amour de Dieu, amour de nous & haine de Dieu, ils s'entracointent alternatiuement. Ainsi à l'amour de nous suit la haine de Dieu, & à l'amour de Dieu suit la haine de nous. L'amour de Dieu chasse entierement la haine de Dieu: & l'amour de nous chasse entierement la haine de nous. Qui part de l'amour de nous, se reiette par necessité à l'amour de Dieu: cōme celuy qui laisse le froid ne sçauroit aller que vers le chaut. Pareillement, qui part de l'amour de Dieu, retourne par necessité à l'amour de nous, ny ne sçauroit aborder ailleurs: comme qui déloge de la chaleur s'achemine par consequent vers la froidure: De mesmes est-il de la haine. Qui se depart de la haine de nous, s'empoigne a la haine de Dieu: & qui, despoüille la haine de

*Il n'y a ni
lieu entre
l'amour de
Dieu &
celle de
nous.*

Dieu se reueſtiſt de la haine de nous. Soit que noſtre volonte aille ou vienne, ſoit qu'elle ne bouge, elle eſt renee & enfermee au dedans de ſes barrieres : Ses proumenades ſont de l'une à l'autre extremité, & ſon repos & arreſt eſt par neceſſité en quelque vne d'elles : tout ainſi que l'eau ne ſe meut que du froid au chaud, & du chaud au froid : Et comme l'eau court de ſoy *L'eau court de ſoy-mesme à la froidure, & s'y arreſte de ſa nature non ſecourue d'autrui : Mais elle ne peut s'acheminer vers la chaleur ny l'aborder, ou s'y arreſter ſi elle n'eſt ſecourue de quelque autre.*

De meſmes va-il à noſtre volonte, car elle ſe coule tres-aïſement vers l'amour de nous, & s'y reſoſe ſans l'ayde d'autrui : mais elle ne peut venir à l'amour de Dieu ny s'y tenir ſi quelque autre ne luy preſte la main. Il fera beau d'exercer ſon eſprit en ceſte comparaïſon de l'eau à la volonte, & du froid & chaud aux deux amours.

Du fruit des deux haines.

CHAP. CLXXIII.

ATtêdu que l'amour a la preeminence ſur la *Amour* haine, que c'eſt luy qui va toujours pre- *neſt ſouuerain.* mier & qui l'engendre, car nous ne hayſſons que par ce que nous aimons : il aduient que comme il y a deux amours, il y a deux haines, & que chaque amour en regarde l'une cōme cōtraire, & l'autre comme accordante. L'amour de Dieu ſe rapporte à ſa haine comme à ſon oppoſite, & à la haine de nous comme à ſa chere compagne.

L'amour de nous combat la haine de nous cōme la plus forte partie, & embrasse la haine de Dieu comme la grāde amie. A ceste cause comme l'amour de Dieu est raisonnable, iuste & ordōné, ainsi est la haine desreglée, inique & desraisonnable. La haine de nostre propre volonté est bonne & souhaitable, accōpagnant les conditions de l'amour de Dieu : & l'amour de no⁹ est dangereux & euitable, imitant les qualitez de la haine de Dieu. Puis que de la bōne amour s'engendre la bonne haine, & la mauuaise de la mauuaise amour, nous pouuons dire q̄ les fruits que produit la bonne amour sont aussi produits de la bonne haine, & que les peines qui suivent la pernicieuse amour, suivēt aussi la haine sa compagne. Toutesfois l'vn & l'autre payemēt se rapporte principalemēt à l'amour cōme à la cause premiere. Nous acquerōs par la haine de nostre propre volōté les fruits que no⁹ promet l'amour de Dieu, & euitōs les maux qui accōpagnēt le propre amour. De la haine de Dieu naissent les aigres & mal plaisans fruits desquels nous menace l'amour de nous, & se perdent les doux biens & souhaitables qui accompagnent l'amour de Dieu. A tant ayie suffisamment traité de l'amour que nous deuons à Dieu, suivant nostre premiere obligation,

Deux autres denoirs desquels l'homme est obligé enuers Dieu outre son amour.

CHAP. CLXXIV.

I'Ay desormais par la grace de Dieu suffisamment traité de nostre naturelle, & premiere

obligation. I'ay monstté comme & la debte & le payement que nous faisons à nostre createur par le moyen de l'amour, reuient entierement à nostre cōmodité & aduantage, que c'est tout le bien de l'hōme entant qu'il est hōme: que la felicité eternelle s'engēdre de nostre affectiō enuers Dieu, & que c'est elle qui conuertist la nature humaine en vne autre beaucoup plus excellente & diuine. Puis que i'ay appris à l'hōme d'aimer son createur, & qu'il a conceu la merueilleuse vtilité qui luy en reuient, c'est raison qu'il regarde & qu'il cherche s'il trouuera encore quelque chole en soy digne de luy estre offerte. Car puis qu'il est si bien récōpensé de son amour, il en peut autant esperer de to^s les autres presens qu'il luy sera conuenables à sa sainte maiesté: Comme aussi au rebours, s'il a veu qu'il tourmēte de peines insupportables ceux qui lui refusent leur amour, il a raison d'en craindre tout autant pour soy, s'il faut à luy donner tout ce qu'il a de propre à son seruice. La seule consideration de l'acquest de tant de bon heur, & de la fuite de tant de misere le deuroit mouuoir à ce faire, mais il y est en outre tenu & rengé par ceste forte & naturelle obligation qui le rend entieremēt redevable à Dieu de tout ce qui est en sa puissance: il a esté par luy arraché du non este, il n'est pas seulement sa creature, mais la creature pour laquelle les autres sont faites; il a de luy tout ce qu'il a, ainsi ce n'est pas merueille s'il luy est tenu de tout ce qu'il peut: il luy doit à la verité autāt que fait l'ouurage à son ouurier, voire & plus encore, car Dieu ne l'a

*L'homme
doit à Dieu
autant ou*

*plus que
l'ouvrage a
son ouvrier.*

pas seulement fait, mais fait aussi tout le reste pour luy. Il est certain que l'ouvrage doit, s'il peut aymer, craindre, louer & honorer son ouvrier : aussi devons nous nostre createur, nous ne devons rien à nul autre, mais à luy devons nous nous mêmes. Or afin que l'homme trouue plus aisément ce qu'il doit à Dieu, il faut qu'il considere à par soy comme quiconque fait ou commande à faire vne besongne, la destine certainement à quelque sien seruice, & à quelque vtilité sienne, & que nul artisan ne bastist son ouvrage pour neant & sans auoir premierement desseigné en son entendemēt quelque fin & quelque vsage, auquel il doiuē estre propre & auquel il accommode sa forme & sa figure. Voila pourquoy: autrement se fait vne maison autrement vn couteau, autrement vne clef, autrement vne sie. Et qu'il considere encore qu'il est la besongne de ce seul facteur eter nel, & par cōsequent que toutes les pieces qu'il voit en soy plus qu'en ses autres ouvrages, ne luy ont pas esté attribuees inutilement & sans

*L'homme na
rien que
pour le ser-
uice de
Dieu.*

cause, ains pour le seruice de ce grand & general maistre ouvrier: & que tout ainsi que les autres creatures qui sont faites à son occasion ont tout ce qu'elles ont pour sa commodité, aussi doit-il auoir tout ce qu'il a plus qu'elles, pour en seruir immediatement son createur, car il n'y a rien entre Dieu & l'homme. Parquoy puis que nous sommes particulierement proueus du liberal arbitre, c'est a dire de l'intelligence & de la volonté, par le moyen duquel nous pouons cognoistre, aimer, craindre, honorer,

*Actions du
liberal ar-
bitre.*

remercier, louer, adorer, prier, croire, benir, glorifier & nous resjouir, actions interdites à toutes les autres creatures par leur impuissance, il s'ensuit qu'elles ne sont en nous que pour les appliquer au service de Dieu, & pour les luy rendre. De vray que recognoistra l'ouvrage s'il ne recognoist son facteur, puis qu'il peut & qu'il a de quoy le faire? A quel effet pense-il que son ouvrier l'ait garny de la suffisance de recognoistre, sinon afin qu'il l'employast en son endroit? Que doit aimer & embrasser l'ouvrage, que son facteur, puis qu'il peut & qu'il a de quoy le faire? pense-il que son createur l'eust autrement fait capable d'aymer? Qui doit-il honorer & craindre que celui qui l'a fait de neant? croiroit-il bien que son facteur luy eust donné l'aptitude de reuerer & de craindre pour en accommoder autrui? Que remercia l'ouvrage s'il ne remercie ccluy qu'il luy a donné son essence? où pourra-il plus proprement accommoder sa suffisance de remercier? Qu'adorera & qu'il priera-il, s'il n'adore & prie son createur? A qui peut-il flechir ses genoux qu'à celui qui les luy a donné, & qui les luy a necessairement donné pour ce seul effet? En qui doit-il croire, esperer & se fier, puis qu'il le peut & sçait faire, qu'en celui qui l'a équipé de ce sçavoir & puissance? Qui doit-il magnifier, glorifier & benir, que son grand createur qui l'a estrené de la capacité de ce faire pour ceste seule fin, qu'il l'employast à exaucer son nom & sa gloire? En qui doit-il s'esjouir & se plaire, qu'en Dieu son facteur & procreateur admirable, si bon enuers luy? Mais

en outre, qu'elle obligation est-ce à l'ouvrage basti de neant d'estre rendu capable de recognoistre son facteur? quel honneur & quelle dignité luy est d'auoir la suffisance d'aymer & de remercier celuy quil'a produit? Cōbien doit l'ouvrage à l'ouurier qui l'a voulu de neant faire quelque chose, & chose qui plus est semblable à soy-mesme, representant sa viue semblance & image? qui la garny du bien inestimable de la liberté, intelligence, cognoissance & memoire? Qui me dira à quoy se mōte la debte d'une besongne enuers l'artisan pour l'auoir faite plus noble, excellente & precieuse que toutes les siennes autres? pour luy auoir donné l'autorité & commandemēt apres soy sur tout le reste de sa boutique? pour l'auoir façonné d'une façon nouuelle & extraordinaire, rapportant au vif sa propre figure, & façonné si dignement que de luy auoir asseruy tous ses autres ouurages, la rendant seule digne de le seruir immediatemēt? Combiē est obligee la creature au créateur qui l'a ordonnee & choisie parmy vn milion d'autres pour s'en accompagner eternellemēt, pour l'affocier à tous ses biens & pour luy communiquer vne beatitude & felicité eternelle. Cōbien doit l'ouvrage à l'ouurier qui l'a voulu adopter en sa famille? qui luy a dōné ce glorieux nom de fils daignant d'une merueilleuse faueur se surnommer son pere, luy quil'a engendré non de sa propre nature, mais d'une nature entierement contraire & differente à la sienne, à sçauoir du riē & du non estre. Ainsi l'homme qui se cognoist estre creature de Dieu faite de

neant,

*L'homme
a cet hon-
neur d'es-
tre fils de
Dieu.*

neant, se peut aisément apercevoir qu'il est obligé de tout ce qu'il peut donner ou faire, & qu'il a tout ce qu'il a pour son service.

Par les conditions que l'homme a en soy il en peut argumeter en son createur d'autres correspondantes.

C H A P. CLXXV.

P Vis que l'homme a pour le service de Dieu tout ce qu'il a, & qu'il est immédiatement ordonné pour luy, veu qu'il n'y a rien entre-deux, il s'ensuit qu'il y a de la relation proportionnelle entre nostre createur & nous, & que ses conditions correspondent aux nostres selon sa nature, de façon que par les qualitez que nous auons particulieres, & entant que nous sommes hommes, nous en deuons conclurre autant d'autres à nostre createur, qui se rapportent à celles-là. D'autant que nous pouuons aymer, concluons que Dieu est aimable: D'autant que nous pouuons cognoistre & entendre, certainement Dieu est cognoissable & intelligible: D'autant que nous auons de la crainte, Dieu est à craindre? Puis que nous pouuons honorer, il est honorable: Puis que nous pouuons adorer, il est adorable: Puis que nous sommes propres à faire priere, il le faut prier, & luy adresser nostre oraison, puis que nous pouuons orer. Attendu que nous sommes capables de louer, glorifier & benir, Dieu est benissable, glorifiable & loüable. Attendu que nous sommes capables de cognoistre les biens-faits, Dieu est

*Relation
entre Dieu
& nous.*

Nous sommes aptes à bien faire.

bien facteur & liberal donneur : & est ouvrier esmerueillable, attendu que nous nous pouuons esmerueillir Si nous pouuons croire. Dieu est croyable. Si nous sommes aptes à esperer, il nous faut esperer en luy. Si nous sommes prouuez de confiance, Dieu est fiable, & c'est en luy que nous deuons mettre nostre fiance: il est desirable, veu que nous sommes capables de desirer. Veu que l'homme est tousiours en queste de la verité, Dieu est veritable, veu qu'il desire continuellement le bien, Dieu est tresbon. Parce que l'homme est capable d'infiniment demander, Dieu est capable d'infiniment donner. Parce qu'il peut infiniment souhaitter, Dieu peut infiniment assouuir & satisfaire. Parce que nous sommes aptes à bien faire, Dieu est apte à remunerer. D'autant que nous pouuons pecher & faillir, Dieu nous peut punir & chastier. Puis que nous pouuons cheoir, il nous peut radresser: attendu que nous pouuons estre accusez, il peut estre iuge. S'il est en nous de demander pardon, il est en Dieu de pardonner: veu qu'il est en nous d'estre malades, il est en luy de donner santé. Attendu qu'il est en nous d'estre misérables, il est en Dieu d'estre misericordieux. Puis que nous pouuons estre debiles & fragiles, il est en Dieu d'affermir & de fortifier. Voila comme par la relation proportionnelle des conditions qui sont en nous, nous en pouuons argumenter d'autres en Dieu, & au rebours de celles de Dieu les nostres. Comme de ce qu'il est premierement aimable, ie tireray que l'homme le doit premierement aimer: De ce qu'il est seul

à reuerer & craindre, que nous le deuons seul craindre & reuerer. De ce qu'il est digne du premier honneur, qu'il nous le faut honorer premierement. Ceste consideration se peut comparer en quelque façon a la correspondance qu'il y a de l'ame au corps & du corps a l'ame: veu que le corps a des yeux, l'ame est prouueüe de quelque vertu visive: veu qu'il a des oreilles, l'ame a respectiuelement vne puissance d'ouyr: veu que le corps a vn nez, elle a vne puissance de flairer: & a la vertu de se mouuoir, puis que le corps a des pieds, ainsi d'reste: autant en pourrons nous faire de l'ame au corps.

Nous deuons toutes choses a Dieu à la suite de l'amour, mais pour respects particuliers.

CHAP. CLXXVI.

TOut ce que l'homme doit a dieu, il le doit en vertu de sa premiere & principale deb- *L'homme doit tout a Dieu en vertu de son amour.* te, en vertu de son amour, auquel toutes choses sont noüees & attachees, & qui enclost & comprend tout en luy: de maniere que qui est tenu premierement & principalement de toute son amour, il est tenu par consequent premierement & principalement de toute sa crainte, & a mesme raison de tout honneur, toute loüange, toute obeysance, toute foy, & generalemēt de tout ce qu'il peut donner & qui conuient a nostre createur. Or toutes ces choses, amour, reuerence honneur, loüange, gloire, obeysance, esperance & confiance sont de leur nature propres a estre donnees, & propres a la grandeur de dieu.

Parquoy puis que l'amour est le premier don, & qu'il en clost en soy tous les autres, il s'ensuit qu'à quiconque l'homme deura son amour (& ne le peut deuoir qu'à vn) il deura aussi toutes ses autres circonstances qui sont de sa suite. Si est-ce que chaque particulier present de ceux cy est deu à Dieu pour sa propre & singuliere consideration. Pour autre respect dois-je aimer Dieu, pour autre le craindre, pour autre l'honorer, ainsi du reste. Car puis qu'il y a de la difference entr'eux, & que l'un n'est pas l'autre, ils doiuent aussi estre offerts chacun pour sa peculiere contemplation. L'amour n'est pas la crainte, ny la crainte l'honneur: Ainsi encore que l'un ne puisse nullement estre donné sans l'autre, si sont ils donnez pour diuerse rai-

*Pourquoy
Dieu est
premiere-
ment ai-
mable.*

son. Dieu est premierement aimable, parce qu'il est la premiere seule & entiere bonté, qu'il n'y a rien de bon que par son moyen: il est aimable de mesme façon qu'il est bon. Puis qu'il est souuerainement bon, il est souuerainement aimable. Il est purement & infiniment aimable, d'autant qu'il est la pure & infinie bonté, Et veu qu'il n'y a rien de bon que par luy, rien n'est aussi aimable que pour sa consideration. D'auantage il est premierement aimable de

*Pourquoy
Dieu est à
craindre.*

nous, parce qu'il nous a premierement aimez. Parce qu'il nous a obligez par l'immense liberalité de ses presens, & que nous auons de sa main tout ce que nous auons. Dieu est à craindre. Nous luy deuons la reuerence & la crainte, parce qu'il est nostre seigneur tout puissant. Les conditions de nostre crainte doiuent res-

pondre a celles de sa maistrise. Puis qu'il est seigneur, souuerain, parfait & infiny, il le faut souuerainement, parfaitement & infiniment craindre. Par ce qu'il est le seul seigneur de l'homme, l'homme ne doit craindre que luy, & le doit tousiours sincerement & a la verité craindre, veu que c'est sō eternal, naturel & propre seigneur. Dieu doit estre honoré de nous comme estant le plus grand, le premier & le commencement de toutes choses, & doit estre honoré a la mode qu'il est tel : veu qu'il est premier, il le faut premierement honorer: veu qu'il est seul & par soy commencement, qu'il n'y a rien qui soit par soy commencement que Dieu. Dieu est seul proprement & de soy honorable, rien ne l'est de soy que luy, & tout ce qu'il nous faut honorer il nous le faut honorer pour son respect: veu que tout ce qui est commencement est à cause de soy, & que c'est vn extrême & infini commencement, il nous le faut honorer à cause de luy-mesme extrêmement & infiniment: & d'autant qu'il est le vray principe de l'hōme, il doit estre vrayement & sincerement honoré de luy. Dieu est obeissable, comme estant supérieur: & en la façon qu'il est supérieur, luy deuons nous obeissance. Nous le deuons louer & glorifier comme estant tresbon, tres-sage, seul & premier ouurier & artisan. Nous sommes tenus de luy donner nostre foy & creance, par ce qu'il est la premiere & parfaite verité. Par ce qu'il est infiniment esloigné de la mensonge & qu'il ne peut deceuoir ny estre deceu, il le faut croire de foy, le croire sans mesure & sans

*Pourquoy
Dieu doit
estre hono-
ré premie-
rement.*

*Pourquoy
Dieu doit
estre obey.*

*Faut croire
Dieu.*

*Faut espe-
rer en
Dieu.*

crainte de pouuoir estre trompez. Nous nous deuons fier en luy, par ce qu'il est fiable- & esperer en luy, par ce qu'il est puissant, voulât & sçachant nous ayder & nous faire du bien. Et comme il est tel, ainsi deuons nous mettre en luy nostre esperance. Comme il est seul premier & extremement puissant, il nous faut esperer du tout en luy seul & premier : ainsi du reste. Voila, comment pour autre respect nous aimons Dieu, pour autre, nous le craignons & honorons. Et attendu que toutes ces considerations sont prinſes de luy, il luy faut rendre premiere- ment à luy seul toutes ces choses: Il ne ſuffit pas de luy donner nostre amour, jil luy faut donner encore la crainte, l'honneur, la gloire, l'esperance, l'obeissance & la confiance, toutesſois l'amour ſur tout, & principalement. Car c'est luy qui dresse vne pareille correspondance entre nous & nostre createur. Dieu est amour luy meſme & nous aime, mais il ne nous reuer ny craint, ni obeist, ny le ſurplus. Parquoy nous luy ſommes principalement obligez de l'amour, mais il le luy faut presenter non ſeul & nud, mais accompagné de tous ſes autres deuoirs qui ſont de ſa ſuite ordinaire.

*La conſideration generale de ce que nous
deuons a Dieu.*

CHAP. CLXXVII.

NOUS pouuons rapporter toutes les conſiderations & choſes ſuſdites à deux reſpects: l'vn regardant Dieu, l'autre regardant

l'homme. Ce sont l'ouurage & l'ouurier. Toutes choses sont deuës à Dieu par l'homme, d'autant quel'homme est l'ouurage, & Dieu l'ouurier. Et en la maniere que Dieu est lefacteur & nous sa besoigne, nous luy deuons tout ce que nous luy deuons : Ainsi l'amour, la crainte, l'honneur, la l'ouiance, la cōfiance, l'esperance, la creance & obeissance luy sont deuës par nous, par ce que nous sommes sa besongne : Nous le deuons aimer, honorer, glorifier, obeyr & le reste, d'autant que nous sommes son ouurage & luy nostre facteur. Aussi attendu qu'il est *L'artisan aime sa besogne.* nostre createur & nous sa creature, il nous aime : Car l'artisan aime tousiours sa besoigne & la fauorise. Attendu qu'il est nostre facteur, il est nostre seigneur, il est nostre commencement & origine. Puis qu'il nous a faits, il ne nous sçauroit deceuoir, tromper, ni mentir, car l'ouurier ne trompe iamais sa besoigne. Il nous est fidele & ne nous abandonne iamais au besoin, car nous sommes sa facture, & l'ouurier ne peut trahir ou manquer à son ouurage, ainsi du surplus. Veu dōc quel'homme est creature de son Dieu, & la seule creature qui cognoist son facteur, seule qui s'apperçoit de son obligation, & seule qui peut iuger combien la facture doit à son ouurier, veu qu'il est seul qui cognoisse auoir en soy de quoy satisfaire à son createur, certainement il ne sçauroit s'excuser s'il faillloit à le luy rendre. Qu'ilsemblera en vn les pieces de ceste nostre science, que nous sommes ouurage, quel'ouurage doit infiniment à son facteur, que nous sommes seruiteurs & subiets,

que ce que doiuent les seruiteurs & subiets nous le deuons à Dieu, que nous auons tout receu de luy, que celuy qui a receu est obligé de rendre, que nous auons dequoy donner, & que nous auons tout ce qu'il nous faut pour rendre: il concludra necessairement que nous ferions contre toute raison si nous ne payons à Dieu tous ces deuoirs qui sont en nostre puissance. A tant ay- ie traitté en general de ce que l'homme est tenu de donner à Dieu outre son amour.

De la crainte de Dieu.

CHAP. CLXXI.

I'Ay parlé particulierement de l'amour: C'est raison que i'en fasse autant de chacun de nos autres deuoirs enuers Dieu. L'amour est le premier present que nous puissions offrir à nostre createur, voire nulle autre chose ne peut estre dite present qu'à sa consideration: car tout present doit estre libre, volontaire & gratuit, & rien ne peut estre tel sans amour. Il faut donc qu'amour establisce & fonde tout le reste, qu'il serue aux autres de cause & d'origine, autrement ils perdront leur effet & leur nature. Pour les rendre acceptables à Dieu, plaisans & agreables à son goust, il les faut mesler & destremper de bien-vueillance, cause de toute douceur. Si on n'en assaisonne la crainte, l'honneur & l'obeissance, elles s'affaiblissent ou s'aigrissent, elles se rendent inutiles ou desagregables, soit à celuy qui les presente, soit à celuy qui les reçoit,

Tout present doit estre libre.

Amour assaisonne tout.

veu qu'elles ne sont pas volontaires. Celuy qui craint sans amour, il craint en peine & en destresse. Celuy qui honore sans affection, il honore à contrecœur & flate. Puis donc que l'amour est le premier don & le premier devoir, la science de sa nature nous doit servir de principe & d'entree à la cognoissance des autres, & l'ordre & progres y doit estre tout semblable. Commençons par la craincte, elle differe de l'amour, d'autant que l'amour se donne volontairement & sans peine, & par consequent avecques plaisir & liesse. Mais la crainte ne peut estre de soy librement & franchement donnée, il y a tousiours de la contrainte & du desplaisir parmy, car ce n'est pas vn don volontaire de sa nature : parquoy si elle n'est demeslee avecques de l'amour, elle apportera sans doute du mescontentement & de l'angoisse. Elle est de soy serue, & assuiettie à la force, mais si nous l'accompagnons de l'amour, la voila franche & libre, esloignee de tout ennuÿ, & suiue de liesse: ie dy du bon amour, car le mauuais ne fait nullement cet effect en elle. Au reste la oï d'autant que l'amour vaut mieux, il s'agrandit & s'estend d'auantage. La craincte fait tout au contraire: meilleure elle est, moins elle s'agrandit & multiplie. L'amour suit la mesure de la chose premierement aymee, mais non pas la crainte. Nous ne deuons rien craindre que Dieu, & nullement les creatures : Ainsi la crainte n'est pas don volontaire de sa nature, elle donne de la peine de soy & de la tristesse, & ne se peut estre.

La crainte ne peut estre franchement donnée.

Rien ne faut craindre que Dieu

L'amour est naturellement don volontaire,

il cause tousiours de la ioye, & s'alonge autant que ce qu'elle ayme. Toutesfois il s'en fait vn tres-vtile meſlange, & vne ſocieté & cōionction de grande efficace. La crainte vniſt & attache indiffolublement à Dieu noſtre amour & noſtre volonté : Ce ſont deux chaines & deux nœuds ſ'entreferrans l'un à l'autre, & nous cloüans à noſtre createur d'une liaiſon inuiolable. Car de vray attendu que nous ſommes faits & produits de neant, & que Dieu eſt d'une eternelle & tres-puiſſante nature, la cōionction & couſture d'entre luy & nous ne ſeroit ni ſortable ny aduenante, ſi noſtre amour enuers luy qui fait ceſte aſſemblage n'eſtoit meſlé de crainte & de reuerence, autrement la condition de noſtre ſocieté ſeroit trop ſemblable & trop pareille, il eſt raifonnable & neceſſaire qu'il y paroiſſe de la diſparité, & que la ſuperiorité & aduantage demeure du coſté de noſtre createur. Or i'ay voulu traiter de la crainte incontinent apres l'amour, par ce que c'eſt elle qui le conforte, qui le fermiſt & qui l'appuye.

Comparaiſon des deux premieres craintes qui ſ'engendrent des deux premieres amours.

CHAP. CLXXIX.

PVis que nous auons trouué les deux premieres amours eſtre cauſe & racine de tout le bien ou mal qui appartient à l'homme, il ſ'enſuit que nous deuons diuiſer de deux parts tout ce qui le concerne, & que nous deuons eſtablir deux craintes comme deux amours : L'une qui

s'engendre de l'amour de Dieu, l'autre de l'amour de nous. Et comme les deux amours s'entre-rapportent l'un à l'autre, ainsi doiuent faire les deux craintes: celle qui part de l'amour de Dieu est iuste, sainte agreable à nostre createur, retirant aux conditions de son origine: L'autre est vicieuse, desreglee & desplaisante à Dieu, suiuant la nature de nostre amour ptopre qui l'a produite. Au reste elles font des operations differentes. La crainte de Dieu ne se multiplie iamais, elle se maintient vne, regardant tousiours a Dieu, car c'est luy seul a la verité qui merite d'estre craint, & nulle autre chose ne le doit estre. Elle fortifie l'homme & le ioint a Dieu: elle n'apporte nulle peine ou tristesse, comme estant tousiours accompagnee de bon amour: plain d'heur & de contentement. Au contraire la crainte qui part de l'amour de nous se multiplie infiniment, voire plus que l'amour d'où elle est partie, car chaque amour en engendre plusieurs: Et veu que de sa nature & autant qu'elle n'est pas ioincte au bon amour, elle tire de l'ennuy & de la tristesse apres soy, il aduient que les destresses & angouisses multiplient a mesure qui se multiplient les craintes, par où nous pouuons descouurir manifestement la dangereuse peste & poison que couue sous soy l'amour de nous mesme. Quiconque s'aime premierement, il ayme souuerainement sa vie, son estre & sa santé: Et veu que ce sont choses estrangement suiettes a l'alteration & a la corruption, & qui plus est qu'il n'a rien de soy pour s'en preseruer & garantir, il faut par necessité qu'il

La crainte de Dieu ne se multiplie.

La crainte en qui est celui qui s'aime.

soit en continuelle frayeur & peur, de les perdre. L'imagination des fieures, des maladies & de la mort, luy fournissent de continuelles alarmes : Il craint la soif, la faim, l'eau, la terre, l'air, le feu, les animaux, & les hommes, d'autant que toutes ces choses peuuent diminuer sa santé ou destruire sa vie. En outre attendu qu'il aime son propre hōneur, sa propre renommee, l'oüange & grandeur, il craint par consequent, tout ce quiles luy peutappetisser ou faire perdre, attendu qu'il ayme les plaisirs & voluptez corporelles, il craint aussi les tourmens, le froid, le chaud, l'amertume, la pauureté, & vn million d'autre choses qui les luy peuuent oster : D'autant qu'il ayme tous ceux qui depēdent de luy, & qui luy peuuent apporter du secours & de la consolation. Ses amis, ses enfans, ses procreateurs, sa femme & ses freres : & les choses qui luy seruent comme maison, possession, & bestes, il craint certainement, tout ce qui luy peut en quelque façon endommager aucune de ces choses. Voila comme la mauuaise crainte se multiplie sans cesse, comme elle augmente & accroist de plus en plus sa seruitude, a cause qu'à la suite du mauuais amour son guyde, elle s'adresse & se rapporte à toutes choses perissables & suiетtes naturellement à la corruption : Mais celle qui ne regarde que Dieu

La crainte immortel & incorruptible, se maintient tous-
es & la reue- iours vne, & nous deliure de la dangereuse mul-
vence se tiplication de ces craintes que nous venons de
rendent cō- dire. Et attendu que la reuerence & crainte
me au su- qui se rend a autrui se rend comme a superieur
perieur.

& à maistre, il s'ensuit que celuy qui ne craint pas Dieu premierement, s'assubietit & asservit à tout ce qu'il craint, & que toutes les creatures qui l'espouventent, ont quelque façon de commandement & de domination sur luy. Parquoy il perd en mille façons sa liberté naturelle, & encourt vn infiny nombre de seruitudes, là où celuy qui craint Dieu premierement, recognoist la iuste puissance & autorité du seul dominateur de toutes choses, il n'aduouë pour seigneur & maistre que celuy qui l'est naturellement de luy & de toutes les creatures, il ne craint que ce qui est proprement à creindre: Là où l'autre miserable va contre toute raison & ordre de nature, s'effrayant des choses qui luy sont subiettes, s'auillissant & s'abaissant au dessous des creatures qui sont establies pour son seul seruice & obeissance: par où nous nous pouuons certainement resoudre, que de craindre Dieu premierement, c'est faire chose tresconuenable à l'homme entant qu'il est homme, c'est maintenir la generale & vniuerselle regle des choses, & que d'en vser au contraire c'est offenser la nature de l'homme, entant qu'il est homme, & renuerser & confondre toute disposition & ordre raisonnable.

Il y a deux mespris qui suivent necessairement les deux craintes.

CHAP. CLXXX.

Comme aux deux amours il s'oppose deux haynes, aussi fait-il aux deux craintes deux

mespris. Et tout ainsi qu'il y a vne crainte de Dieu, il y a vn mespris de Dieu: Tout ainsi qu'il y a vne crainte des creatures, il y a vn mespris des creatures ou de soy-mesme. Il s'en peut faire vne relation opposite toute pareille à celle des amours & des craintes. La crainte de Dieu & crainte de la creature, ou crainte qui s'engendre de l'amour de nous sont cōtraires, comme sont aussi le mespris de Dieu, & mespris de la creature. La crainte de Dieu & son mespris sont contradictoires, comme aussi la crainte de la creature & le mespris de la creature. Mais la crainte de Dieu & mespris de la creature, le mespris de la creature & crainte de Dieu se rencontrent alternatiuement & s'accordent. Comparant donc les craintes aux amours & le mespris aux craintes nous acquerons la parfaite intelligence du present discours.

Toutes choses se font pour l'honneur ou pour le profit.

CHAP. CLXXXI.

But de tout ce qui se fait.
ENcore que parlant tantost de l'amour & de nos autres deuoirs enuers Dieu, j'aye fait quelque mention de l'honneur: Si merite il bien vn particulier traicté, pour la singularité & excellence de sa nature. Tout ce qui se fait ou se peut faire, vise necessairement au profit ou à l'honneur, ou à tous les deux ensemble: de maniere que ce sont les derniers fruiçts qui se puissent recueillir finablement de toutes operatiōs. Dieu mesme bastissant le monde doit auoir vi-

le au profit, ou à l'honneur, ou à l'un & à l'autre. Et attendu qu'il n'y a que luy & sa creature, nécessairement toutes choses ont esté faites & se font pour la creature & pour luy separeement ou coniointement: Or veu qu'elle est toujours indigente, que comme faite de neant, elle ne se peut maintenir ny conseruer d'elle mesme, qu'elle est naturellement capable d'accroissance, & apte à se bonifier & amender, certainement le profit & l'vtilité luy est acommodable, non pas l'honneur. Au rebours, veu que le Createur est plain & accomply en toute façon, infiniment esloigné de l'indigence, & que rien ne peut estre adiousté à sa grandeur, il est euident que c'est le seul hōneur qui luy peut estre appliqué & non le profit. Ainsi à Dieu appartient la gloire de toutes choses, & à sa creature l'vtilité: l'vtilité est propre à l'indigence, & l'honneur à la consommation. Au reste d'autant qu'il ne peut rien partir d'un si grand ouurier que parfait en toute excellence, & que l'honneur semble estre merueilleusement vain s'il est esloigné de l'vtilité, il faut que tous les ouvrages de Dieu se rapportent coniointement à tous les deux, il faut que toutes ses operations regardent à son honneur, & ensemble à l'vtilité de sa creature: autrement ses desseins n'auroient pas leur fin accomplie, ce qui est impossible: Puis qu'il ne peut rien recevoir en soy de nouveau, garny au dedans d'une infinie plénitude de tout bien, & qu'il ne peut aussi rien faire inutilement & sans cause, il s'ensuit que tout ce qu'il ouure hors de soy, il l'ouure pour son

*Le profit est
pour la
creature.*

*l'honneur
est pour le
createur.*

*Dieu fait
tout pour
son honneur.*

honneur & pour sa gloire, ses biens extérieurs: veu aussi qu'il est infiniment bon, il est impossible que les actions soient sans profit. Et d'autant que nul profit ne le touche, il reste que ce soit le profit de sa creature. Ainsi son honneur & nostre vtilité accompagnent infailliblement toutes les operations.

*L'honneur de Dieu est beaucoup plus excellent que
l'vtilité de sa creature.*

CHAP. CLXXXII.

*L'honneur
surpasse le
profit.*

ATtendu que l'honneur est propre a Dieu, & à sa creature le profit, il est consequent que l'honneur excède le profit en valeur d'autant que Dieu surpasse sa creature, en toute excellēce. Et comme Dieu est different de sa creature d'une disparité infinie, aussi est son honneur du profit de sa creature. Encore que ces actions visent à l'un & à l'autre coioinctement, si est-ce qu'elles regardent premierement, & principalement son honneur, & en second lieu l'vtilité de sa creature: car comme il est auant sa creature, il est necessaire qu'il regarde premierement à ce qui le concerne, & puis à ce qui cōcerne sa creature, bien qu'il vise à tous les deux ensemble. Ainsi il a fait le monde & tout ce qui est en luy, à sa gloire & loüage principalement, & pour en produire l'honneur diuin, & consequemment pour le profit de sa creature: Dieu peut toutes choses qui appartiennēt a sa loüange & gloire, & ne peut rien contre son honneur: il rege les operations a ceste fin là. Toutes les creatures y
sont

*Dieu ne
peut rien
contre son
honneur.*

sont accommodees, l'ordre du monde, le gouvernement & administration de l'univers, & tout generalement se rapporte à ce dernier but.

Or veu que l'utilité de la creature est liee à l'honneur de Dieu: Plus Dieu regarde son honneur, plus il regarde par consequent le profit & la commodité de sa creature: Plus il veut son honneur, plus il veut nostre utilité: Plus croist sa gloire, plus croist nostre bien. Et comme il ne peut rien faire contre son hōneur, aussi ne peut il de soy faire contre l'utilité de sa creature: car l'un est obligé & connexé à l'autre. Bien qu'il vise principalement à son honneur, il n'y parvient toutesfois iamaïs que le bien & commodité de sa creature ne l'accompagne: il est si parfaitement bon que de soy il est impossible qu'il nuise. Ainsi il ne peut necessairement rien de soi que profiter. Le profit donc & bien de la creature suit continuellement l'honneur & la gloire du createur.

*Dieu ne
peut rien
faire cōtre
l'utilité de
sa creature.*

Comme il n'y a qu'un honneur, aussi n'y a-il qu'une utilité principale.

CHAP. CLXXXIII.

Sl'utilité de la creature suit la gloire de Dieu & n'en peut estre separee, il faut veu que Dieu vise ensemble à l'une & à l'autre, que cōme il ne regarde qu'un honneur, à sçavoir le sien, qu'il regarde aussi premierement avne seule principale utilité. L'utilité appartient aux creatures, & l'honneur à Dieu: D'autant que Dieu est seul, il n'y a qu'un seul honneur: de

meſme encore qu'il y ait vn grand nombre de creatures, ſi eſt-ce que l'vne d'entr'elles paſſe les autres en ſuperiorité & preeminence. Auſſi ſe rapportent principalement les actions de Dieu au bien & profit de celle-là, & à la commodité des autres pour ſa conſideration ſeulement. Ceſte creature c'eſt la raſonnable, qui eſt l'homme. Ainſi Dieu regarde le profit des autres creatures pour le noſtre, & le noſtre pour nul autre. Il n'y a qu'vne ſeule & principale vtilité, c'eſt à elle que toutes les autres ſe rengent, elle eſt la derniere & l'extrême. L'vtilité de l'homme n'a rien au deſſus d'elle que l'honneur & gloire de Dieu. Le profit des autres creatures ſe rapporte au profit de l'homme, le profit de l'homme à l'honneur de Dieu, & l'honneur de Dieu ne ſe rapporte qu'à Dieu meſme. C'eſt bien raſon que l'extrême & derniere vtilité nous appartienne, veu qu'il n'y a que nous en tout l'vniuers qui ſçachions la recognoiſtre, & qui ſçachions louer & glorifier noſtre createur. En ceſte maniere toutes choſes tendent à noſtre profit & à la gloire de noſtre createur, qui ſont deux fins indiſſolublement connexes.

Par la cognoiſſance de l'honneur de Dieu & de noſtre vtilité nous pouuons acquerir la vraye ſcience des operations diuines.

CHAP. CLXXXIV.

D'Autant que tout ce que Dieu ouure hors de ſoy il l'ouure pour ſon honneur, &

pour le profit de sa creature raisonnable, qu'il ne peur rien faire ny contre vn tel honneur ny contre vn tel profit, & que le dernier but pour lequel il ouure exterieurement, c'est sa gloire accompagnee de l'vtilité de sa creature: il s'en suit que toutes les operations peuuent exterieurement estre rapportees à ces deux poincts, & que par la consideration de cest honneur & de ceste vtilité, nous pouuons rendre raison de toutes ses actions exterieures. Qui veut auoir la cognoissance des œuvres de Dieu, qu'il apprenne ce qui appartient à sa gloire & à l'vtilité de sa creature raisonnable. Car les actions diuines s'accordent necessairement à l'honneur diuin & à nostre profit, & ne peuuent en nulle facon leur estre cōtraires. Instruisons nous dōc de la science de la gloire de dieu & de la vraye vtilité de l'homme, puis que sur ces fondemens sont entieremēt establies les œuvres de nostre createur, & que sans la parfaite intelligence de l'honneur de Dieu & de nostre profit nous serons totalement ignorans des actions diuines, & serons priuez de la lumiere qui seule nous peut esclairer a leur cognoissance. Or Dieu est toure puissance, sapience, bonté, iustice, vertu: il faict donc toutes choses pour la gloire de sa vertu, iustice, puissance, ainsi du reste. Mais toutes les actions diuines peuuent estre reduites a la bonté, sapience & puissance: c'est par le moyen de ces trois choses que Dieu ouure tout hors de foy. Les autres circonstances & qualitez se rapportent à celles-là. La bonté, la puissance & la sapience suffisent à ses operations, & y sont re-

*Comment
on cognois-
tra les œu-
res de
Dieu.*

quises toutes trois conioinctement, car elles ne peuuent pas assez l'une sans l'autre.

Comme l'honneur de Dieu encloft en soy le profit de sa creature raisonnable.

CHAP. CLXXXV.

Nostre vtilité est enclose en l'honneur de Dieu.

Dieu produit donc toutes ses œuvres pour l'honneur de sa puissance, sagesse & bonté. Or l'honneur & gloire de sa bonté, c'est d'ouurer profitablement & commodément : Ainsi nostre vtilité est enclose en l'honneur de Dieu : l'honneur diuin ne peut esloigner de soy l'vtilité de la creature : car Dieu ne peut nullemēt faire contre la gloire de sa bonté, qui consiste à produire toutes actions singulieremēt vtils & profitables. Parquoy quand ie dy l'honneur de Dieu simplement, ie dis par consequent aussi le profit de sa creature : il n'est pas besoin d'exprimer le profit, car l'honneur de Dieu le presuppose. Ainsi tout ce qui est, se rapporte totalement à l'honneur diuin, & par la consideration de l'honneur diuin peut-on rendre raison de toutes choses.

Comme par l'honneur de Dieu on conclut toute perfection en ses operations.

CHAP. CLXXXVI.

Dieu fait toutes ces operations à l'honneur de sa puissance, sagesse & bonté, & ne peut ouurer autrement. Puis donc que la gloire de sa puissance c'est d'ouurer tout ce que il veut sans empeschement & sans resistance : la gloire de la

sapience d'ouurer avec proportion, iustice, regle & ordre : & la gloire de sa bonté d'ouurer avec bien-veillance : & produisant de l'vtilité & du profit, il s'ensuit que toutes les operations de Dieu sont tres-puissantes, tres-iustes & tres-commodes : qu'elles sont inuiolables, tres-ordonnees & tres-aggreables : il n'y a rien es actions diuines qu'on puisse diminuer ou empescher; rien qui soit mal aduenant ou disproportionné, rien qui soit inutile ou superflu.

La gloire de la puissance de Dieu, sa sapience & bonté.

Quelles sont les actions de Dieu & quand il cessera d'ouurer exterieurement.

CHAP. CLXXVII.

LA gloire n'appartient qu'à Dieu : plus elle est grande & enleuee, mieux elle luy appartient : plus chaque chose regarde l'honneur & la gloire de Dieu, plus elle luy est conuenable : les operations les plus arduës, difficiles, mal-aisees & esmerueillables, sont plus selon l'honneur de la diuine puissance, les plus ordonnees, iustes, mieux proportionnees & mieux balacees sont plus selon l'honneur de la sapience de Dieu : les plus debonnaires, benignes, vtiles & commodes sont mieux selon la dignité de sa diuine bonté. Puis qu'il est ainsi que toutes actions conuiennent a Dieu selon qu'elles sont plus ou moins forttables a l'honneur de sa puissance, sapience & bonté, certainement les souuerainement puissantes, sages & bonnes sont toutes siennes : & plus elles sont telles, plus elles luy

Gloire n'appartient qu'à Dieu.

Trois sortes d'operations conuenables a Dieu.

appartiennent: Plus elles sont hautes, magnifiques, mal-aisées & incomprehensibles, mieux sont elles à luy: Plus elles sont equitables, droicturieres & reglees, plus elles luy retirent, plus elles portent de fruct, de bien & de commodité, plus les luy faut-il attribuer: car tout ce qui appartient mieux à son honneur, gloire & louange luy conuient le mieux. Et d'autât qu'il sert à la gloire de sa puissance, sagesse & bonté d'ouurer si puissamment, iustement & profitablement qu'il soit impossible d'imaginer rié de plus, il faut croire ses œuvres les plus parfaites & excellentes qui puissent estre. Il s'en peut conclurre encore. Que tout ce qui est le plus selon l'honneur de Dieu, a deu le plus estre fait. Ainsi qu'il estoit besoin que le monde fust produit de neant plustost que de quelque chose, plustost besoin qu'il fust produit de nouveau que de toute eternité: d'autant que cela sert en quelque façon à exaucer la puissance & bonté de nostre createur. Aussi que les actions plus elles seront vtils a l'homme, plus elles se feront: veu que cela accroist la gloire de sa douceur & de sa benignité. Aussi que puis que l'honneur de Dieu & sa gloire ne peuuent croistre exterieuremēt que par ses œuvres, il luy est expedient d'en produire sans cesse & des plus parfaites en bonté, puissance & sapience. Aussi que par consequēt il luy est plus propre & plus conuenable d'ouurer hors de soy, cōsiderāt l'honneur de sa iustice, vertu, pieté, bōté, sapience, & autres qualitez. Finablement nous en pouuōs cōclurre que les actions & operatiōs de nostre createur se finirōt

*Ce qui est
plus a l'honneur de
Dieu doit
estre fait.*

fans doute & termineront en vne parfaite & tres-accomplie gloire de sa puissance, sapièce & bôté, & qu'il cesserad'ouurerexterieuremēt lors que son honneur sera parfait & consommé.

*Comme par l'immortalité de la gloire de Dieu nous
pouuons augmenter l'immortalité de la
creature raisonnable & aussi
mortalité de nostre bon heur.*

CHAP. CLXXXVIII.

VEu que i'ay monstté que toutes les œures
exterieures de Dieu tēdent a l'hōneur de sa
puissāce, sapièce & bôté, il faut par necessité que
l'hōneur, s'en ensuyue : car si Dieu estoit empes-
ché de paruenir au but de sa gloire auquel il vi-
se en agissāt, la dignité de sa puissance infinie y re-
ceuroit de l'interest & du rabais : il faut dōc croi-
re infalliblemēt que toutes choses se terminēt &
se cōsomment a son hōneur & louange. Et d'au-
tant que son honneur ne seroit pas parfait, s'il
n'estoit immortellement perpetuel, il faut croi-
re qu'il sera d'une eternelle duree & ses actions
par consequent. Or veu que l'hōneur demande
quelqu'un qui honore, il est requis pour l'im-
mortalité de l'honneur & gloire de Dieu, qu'il
y ait des creatures eternelles qui puissent conti-
nuellement l'honorer & glorifier pour ses œures,
& faut pareillement à ce compte, que ce
soient creatures qui les cognoissent : autrement
frustratoirement les produiroit-il pour sa louā-
ge. Nulle creature ne les peut cognoistre, que la
raisonnable. Elle durera dōc eternellemēt pour

l'honneur & gloire de son createur : voila comme la perpetuité de sa gloire conclud l'immortalité de l'homme. En outre, d'autant que son honneur ne peut estre sans vtilité, & que l'honneur doit estre eternel, l'vtilité le fera dōc aussi. Ainsi nostre bien & profit est immortel comme la gloire de nostre createur.

Il y a double honneur & double accroissance.

CH A P. CLXXXIX.

COnsiderons comme il y a double honneur, l'un naturel & deu par vne naturelle obligation à la primauté, principauté & autorité: car ce qui est premier & commencement, merite entant qu'il est tel qu'on l'honore, il faut donc honorer Dieu en ceste maniere, veu qu'il est seul la generale cause & premiere. Les autres causes & principes ne font que par lui: A luy seul donc appartient premierement vn tel honneur: Et si on l'attribue à quelques autres choses comme à premieres & principes, ce ne doit estre signamment que par ce quelles le representent. Honorer le pere, la mere & toute principauté, comme rapportant en quelque façon a la derniere cause & commune origine. Tel honneur ne comprend pas en soy la renommee, reputatiō, gloire & louange, car il n'est deu qu'à raison de la primauté. L'autre les comprend qui est non naturel, mais acquis par les œuvres recommandables & dignes de louange. Cestuy-cy est le guesdon & la recompense exterieure des bonnes actions deue par tous ceux qui les cognoissent a

*Dieu doit
estre hono-
ré comme
premier &
principal
principe.*

*L'honneur
deux biē
faisans.*

celuy qui les a produites. C'est le fruit exterieur de toutes actions loüables, c'est leur couronne. Par l'honneur, loüange, gloire, renommee benediction sont les bonnes & meritoires operatiōs exterieuremēt courōnees. Or d'autāt qu'il n'y a que Dieu qui face les bōnes œuures, qu'elles se font toutes par luy, car les creatures ont de sa liberalité la suffisance d'ouurer, & ne la sçauroient auoir d'elles-mesmes, attendu qu'elles sont produites de neant : il reste que & les creatures & leurs bonnes œuures sont a Dieu comme à leur origine & cause premiere. D'où il s'ēsuit qu'à lui seul appartient la gloire & la loüāge, & sont le guerdō exterieur & courōne des bōnes œuures : soit qu'il ouure luy-mesme, soit qu'il ouure par sa creature, c'est tousiours à luy seul qu'en appartient la benediction & l'honneur. Attendu que la creature raisonnable agit comme Dieu librement, franchement & volontairement : & qu'elle se peut plaire en ses actiōs vertueuses, il faut bien qu'en contemplation de ce sien plaisir & liberté, elle reçoie de la remuneration & de la recompense à ses bonnes œuures : mais recompense interieure, veu qu'exterieure elle luy seroit entierement vaine. Il ne luy en est pas deu del'honneur & de la gloire, mais du profit & vtilité interieure, car elle a besoin de se bonifier, croistre & augmenter au dedās iusques à ce qu'elles soit accōplie. Quand Dieu œuure de soy immediatement, & sans la creature, ses operatiōs ne peuuent estre guerdōnees que de gloire & de benediction par le dehors : car il est au dedans plain, comble & inca-

L'homme agit librement.

Quelle recompense ont les bonnes œuures.

*Dieu est
guerdoné
par sa cre-
ature.*

pable d'accroissance: Mais quand il ouvre par sa creature raisonnable, il y eschoit deux recompenses: l'une interieure, l'autre exterieure: L'une pour luy, l'autre pour sa creature. La sienne sera l'honneur & la louange, & celle de sa creature le profit & vtilité. C'est bien raison, puis qu'ils sont deux qui agissent par volontaire concurrence, qu'il y ait aussi une double recognoissance convenable a leurs dispareilles natures, car en bon escient que feroit de l'honneur la creature indigente & necessiteuse. Et au rebours à quoy faire presenteroit-on du profit à Dieu si suffisammēt garny de tout bien, qu'il est impossible d'y en adiouster? Puis qu'il ne peut augmenter au dedans, guerdonnon-le exterieuremēt par la gloire, & interieurement sa creature par le profit: puis quelle est naturellement idoine a recevoir en soy augmētation & amelioratiō. Ainsi Dieu salarie sa creature raisonnable interieuremēt par un loyer, & pre a la bonifier & parfaire: & la creature exterieuremēt son createur, couronnāt ses saintes œuvres de gloire, benedictiō & louange. Enquoy il se descouvre une facilité & bonté merueilleuse de nostre Dieu, daignant estre recōpēsē par sa creature. Au reste puis que l'honneur est le prix exterieur deu à sa diuinité, il ne faut pas douter qu'il n'excede sās mesure toute chose creee. Puis que l'honneur est la couronnē exterieure de Dieu, il ne faut pas douter qu'il ne soit plus que tout le monde: & que quiconque desrober l'honneur de sō createur ne face pis que s'il desrobit tout l'univers ensemble. Voila cōment toutes les creatures n'ont pas de quoy re-

*Valeur de
l'honneur.*

parer vne iniure faite à leur createur. disons d'oc
 que toute chose qui se donne ou acquiert, est ou
 le bien interieur de celuy a qui elle est attribuee
 & qu'elle est par consequent son secours, son
 accompliment & sa perfection: ou c'est son biē
 exterieur, ne seruant en nulle facon à le par-
 faire, secourir ou accomplir. La premiere c'est
 le profit naturellement propre à la creature:
 l'autre c'est l'honneur accommodable au seul
 createur: Parquoy tout ce qui appartient a la
 perfection, accompliment & secours. est deu a
 la creature. Et tout ce qui ne sert nullement à
 parfaire secourir & accomplir doit estre don-
 né a dieu comme l'honneur, gloire loüange, be-
 nediction, action de graces & tout ce qui se dō-
 ne exterieurement. Par où nous apprenons que
 il y a double facon d'accroistre & qu'une chose
 se peut doublement augmenter, a sçauoir au de-
 dans, & au dehors. Elle croist au dedans quand
 elle se consomme & se parfait, & peut croistre
 & augmenter iusques a ce qu'elle soit paruenüe
 au dernier poinct de sa consommation. Elle
 croist au dehors, quand elle acquiert de l'hon-
 neur & de la renommee, & vne telle accrois-
 sance n'entre nullement au dedans de la chose
 ni ne s'vnist aucunement a elle: car la gloire
 la reputation & l'honneur sont accidens exte-
 rieurs non interieurs ni appartenans a la chose:
 Ce sont augmentatiōs par le dehors, qui ne ser-
 uent en nulle facon a la perfection ou consom-
 mation de celuy a qui elles sont appliquees.
 Ainsi tel agrandissement n'est pas deu a la crea-
 ture, qui a besoin de s'agrandir par le dedans.

*Double fa-
 çon d'a-
 croistre.*

*Folie de la
creature
qui cherche
de la gloi-
re.*

Si n'ayant pas fait interieurement son croistre, elle va cherchant vne accroissance exterieure, ce n'est a elle que pure vanité : Car n'ayant pas atteint à la perfection, bonté interieure & propre accomplissement, pour neant se met elle en queste d'un bien exterieur qui ne peut entre ny loger au dedans d'elle, ny prouuoir aucunement à son besoin & defectuosité. Si la creature raisonnable non encore parfaite en soy cherche exterieurement la gloire, la louange & l'honneur, elle se templit de vuide & de vent, elle se priue de ses biens interieurs & de la vraye perfection, pour loger au dedans de soy l'inanité & la vanité, qui sont le vuidange de son vray bien & vtilité solide. Elle s'accopagne d'instabilité & de foiblesse, car il n'y peut auoir de la fermeté ou il n'y a rien de parfait. Ainsi cet agencement exterieur de l'honneur & de la louange ne luy sert que de domage. Pendat qu'elle fait son estat de profiter par le dehors, elle s'appauurit interieurement, elle diminue au dedas esperant accroistre exterieurement. A mesure qu'elle acquiert de ceste augmentatiō estragere, elle pert de sa propre bonté & vraye perfection. Et d'autant que chascune chose souhaite naturellement son accoplissement & sa cōsommation & en est en recherche: certainement si la creature raisonnable ne met peine à s'accroistre par le dedans, il est necessaire qu'elle soit apres à s'augmenter par le dehors. Si elle ne cherche interieurement son propre bien & solide profit, il faut qu'elle soit exterieurement en queste de l'honneur & de la gloire. Or il n'est rien plus contre nature & raison que de

voir quelque chose pauvre miserable, necessiteuse, deffectueuse & tres-imparfaite au dedās, courant apres la reputation & ses ornemens extérieurs, oubliant ce de quoy elle a extrememēt besoin, & de quoy elle ne se peut passer sans son infini dommage. Parquoy resultoit que l'accroissance extérieure n'est aucunement deuē à la creature: à Dieu seul incapable d'accroissance, incapable de vacuité & de vanité, & garny de toute plenitude appartienne tout honneur, gloire, benediction & loüange. Nous tenons donc vne double augmentation: l'une interieure, l'autre exterieure: L'une propre au createur, l'autre à sa creature raisonnable. Nous tenons aussi que l'honneur est deu a tout commencement & principe, entant qu'il est tel, & deu encores aux bonnes œuvres, par consequent qu'il est deu doublement à Dieu. Et parce qu'il est cause premiere & origine de toutes choses, & parce qu'il produit continuellement des œuvres saintes & diuines. Le premier hōneur est naturel, le second est acquis, & tousiours accompagnē de gloire, loüange & renommee. *Les bonnes œuvres meritent de la gloire.* Que les bonnes œuvres meritent de la gloire, & de la loüange, il en appert euidemment, parce que nous voyons tous les iours que ceux qui ont enuie de mal faire se cachent de la lumiere & se desrobent de nos yeux, de peur de la honte & du blasme: Car si les mauuaises œuvres meritent d'estre blasmees, il est tres iuste que les bonnes soient honorees, & que celles de nostre Createur le soient comme infiniment bonnes & parfaites.

*Dieu ne
 peut croi-
 stre au de-
 dans, ny la
 creature en
 dehors.*

*Comment
 Dieu croist
 exterieure-
 ment.*

Dieu ne peut croistre interieurement, car il est infiniment souuerain & parfait, mais il le peut exterieurement & hors de soy, La creature ne peut croistre qu'au dedans de soy & interieurement: Parquoy tout ce qui se fait se voit rapporter à ces deux croissances. Puis que Dieu croist, exterieurement à mesure que croist sa gloire, & que sa gloire suit ses œuvres & s'acquiert de nouveau, il s'ensuit que Dieu produit toutes ses operations exterieures pour en acquerir del'honneur & de la gloire. Et d'autant qu'il ne peut auoir ny l'un ny l'autre s'il n'est cogneu & si ses actions ne sont apperceuës, attendu qu'il ny a en tout l'vniuers que la seule creature raisonnable qui cognoisse Dieu & s'apperçoieue de ses œuvres: il s'ensuit qu'elle a esté produite pour sa seule gloire & louange de son createur. Et veu que Dieu ne peut augmenter au dedans de soy ains au dehors seulement, & qu'il ne peut au dehors & exterieurement s'augmenter s'il ne s'augmente en ses creatures mesmes: Car il croist hors de soy lors que son honneur, sa louange & sa gloire croissent, & elles ne croissent qu'en la creature raisonnable: Il a donc fait sa creature raisonnable pour croistre en elle, c'est à dire, à fin qu'une nouvelle cognoissance & notice de soy s'engendrast en la creature. Car lors que la notice & cognoissance de Dieu croist, lors

croist son honneur, sa louange & sa gloire. Lors que la cognoissance & notice de Dieu se multiplie & s'agrandist, lors s'agrandist aussi exterieurement Dieu & se multiplie. La notice d'une chose c'est son idee & ressemblance: Ainsi quand il s'engendre vne nouuelle science de Dieu en sa creature raisonnable, Dieu se refait aucunement de nouveau, d'autant que sa ressemblance s'est nouuellement engendree en sa creature. Plus grande est la cognoissance de Dieu, plus Dieu s'augmente. Plus grande est sa cognoissance, plus s'augmente son honneur & sa louange: Reste donc que Dieu a fait l'homme, qui est sa creature raisonnable, à ce qu'il peut croistre en luy. Et d'autant que Dieu s'agrandissant en sa creature, il faut que la creature s'agrandisse par consequent en elle-mesme, & qu'elle croisse interieurement, il s'ensuit qu'ensemble & tout en vn coup & Dieu croist hors de soy en l'homme, & l'homme croist en soy de Dieu & en Dieu, & que ce n'est qu'une mesme accroissance. Ainsi l'augmentation exterieure de Dieu est l'augmentation interieure de sa creature est l'augmentation interieure de la creature, & l'augmentation exterieure de Dieu. La creature s'agrandist en soy quand Dieu s'agrandist en elle, & Dieu s'agrandist en elle quand elle prend quelque nouuelle cognoissance de luy. Telle cognoissance s'engendre en l'homme par les œures de Dieu: Car l'apperceurance de ses actions exterieurs nous le fait cognoistre & nous le manifeste exterieurement: & soudain qu'il nous est manifesté & cognu par ses œuvres, il est

Notice d'une chose est son idee.

Dieu se cognoist par ses actions.

honoré, benist, & glorifié. Ainsi Dieu ouure hors de soy à ce qu'il soit exterieurement cogneu, & par consequent honoré & glorifié : & afin aussi que sa creature se remplisse & s'agrandisse par sa cognoissance. A ceste double accroissance tendent toutes les actions & opérations diuines, & non double toutesfois : car si Dieu ne s'agrandissoit exterieurement, l'homme ne se pourroit interieurement agrandir. Veu que la creature raisonnable est prouueüe d'intelligence & de volonté, il est necessaire que pieu croisse en l'intelligence & volonté de sa creature, & que la creature se doit remplir de Dieu, tant en sa volonté qu'en son intelligence, à la loüange & gloire de son createur. Et d'autant qu'autrement s'augmente l'intelligence, autrement la volonté, que l'augmentation de l'une & de l'autre sont differentes, & qu'elles sont faites par le moyen de Dieu : Il est consequent que Dieu se doit en diuerses manieres exterieurement augmenter, & qu'il y a plusieurs façons par lesquelles ils s'agrandist exterieurement, puis que sa creature s'agrandist interieurement en plusieurs façons. Dieu s'agrandist quant sa cognoissance s'agrandist, il s'agrandist quand son amour s'agrandist, il croist à mesure que croist la reuerence qu'on luy porte : il croist à raison que croissent la confiance & l'esperance qu'on met en luy : & ainsi qu'augmentent ces choses, tout ainsi s'augmente son honneur, sa loüange & sa gloire. Il en faut tout autant dire de la creature raisonnable : l'homme croist comme croist en luy la cognoissance de son createur, comme croist

Dieu s'accroist exterieurement en plusieurs sortes.

Comment l'homme croist.

croist en luy l'amour, la crainte, l'esperance, la confiance & la foy. Voila les augmentations exterieures de Dieu, & interieures de sa creature raisonnable: Toutesfois bien qu'il y ait tout plein de modes d'accroissance, si en y a-il deux principales: comme il n'y a que deux seules pieces, l'intelligence & la volôté qui puissent croistre en la creature raisonnable: ce sont la cognoissance & l'amour. La cognoissance de Dieu est l'accroissance de nostre intelligence, & l'amour celle de nostre volonté. Nostre entendement s'augmente en Dieu, & par Dieu, & Dieu s'augmente en nostre entendement, lors que sa cognoissance s'augmente en luy, & nostre volonté s'agrandist en Dieu, & Dieu en elle, lors que son amour s'y agrandist: si est-ce que le souverain & premier agrandissement, c'est la science & cognoissance de dieu, c'est le fondement & racine de tout le reste: car s'il n'y a point de cognoissance, il n'y aura, ny amour, ny crainte, ny honneur ou louange. Voyez la merueilleuse conionction, obligation & vnion de dieu avec l'homme sa creature raisonnable. dieu a voulu s'agrandir exterieurement en nous, & en estre honoré & glorifié, afin que nous nous agrandissions pareillement en luy. Voyez comme sa gloire est cause de nostre creation, comme c'est elle qui nous agrandist & parfait, comme tout l'vniuers est baisty pour elle, comme elle faict que dieu se separe hors de soy. Embrassons-la donc hardimēt au dessus de toutes choses, puis qu'elle a donné occasion a nostre estre: & que c'est pour elle que nous y sommes maintenant.

defendōs & contregardōs de tout nostre cœur & puïssancel l'honneur, la gloire, & la louange de nostre createur : car c'est à leur occasion que nous sommes immortels, & que nous auons a iouyr d'une felicité eternelle.

Du nom de Dieu.

CHAP. CXCI.

*Tout ce qui
se peut ac-
querir est
chose ou
nom.*

TOUT ce qui se peut acquerir de nouveau ou c'est quelque chose, ou c'est vn nom, Quāt à la chose, dieu ne la peut acquerir, veu qu'il n'y en a nulle qui ne soit sienne, & qu'il les a toutes faites. D'auantage à quoy faire l'acqueroit-il, luy qui n'a besoin de rien, luy qui est infiny & qui est toute plenitude? Parquoy tout ce qu'il peut acquerir ce n'est certainemēt qu'un nom, & vn tel acquest est tres-conuenable à sa nature. Car acquerir & croistre c'est tout vn. Mais, comme nous venons de dire, il ne peut croire qu'exterieurement, & c'est proprement croistre hors de soy que d'acquerir vn nouveau nom. Plus ce nom croist, plus croist exterieurement la chose qui l'a acquis. Or le nom croist par les œuvres qui apparoiſſent & qui se voyēt, car les bonnes actions tirent necessairement apres elles la louange, l'honneur, & la reputation pour celuy qui les a produites: & lors il acquiert d'une telle œuvre vn nouveau nom. Ainsi acquiert vn nom, c'est acquerir par ses operations vne nouvelle reputation & renommee. Et d'autant que les œuvres peuuent estre ou bōnes ou mauuaisēs, il s'en acquiert aussi vn bō ou

*Comment
croist le nō.*

mauuais nom. Comme la gloire suit les œuvres droicturières, aussi fait le blafme & la honte les vicieuses. Premièrement la chose est, & puis on donne à la chose vn nom qui la denote. & qui la distingue. Pour exemple: l'homme est premierement, & puis on le marque d'une appellation particuliere. Ce nom propre ne se donne pas en contemplation des œuvres bien ou mal faictes; car il est imposé à l'homme avant qu'il ait ouuré: mais il luy sert de signal & de distinction, & signifie simplement la chose sans les œuvres. Ainsi auoir vn tel nom ce n'est pas auoir de la louange ou de la honte, mais produisans apres des bonnes ou mauuaises œuvres nous acquérons ce nouveau nom qui respond à leur nature & condition: & d'un grand nombre de diuerses œuvres, s'engendre grand nombre de diuers noms. Ces noms ainsi acquis par les œuvres, sont attachez au premier nom de la chose, qui estoit nœud simple sans honneur & sans louange, mais pour ceste addition il se fait grand, honorable & fameux, il croist en noblesse en honneur & en gloire: Ainsi le premier nom de la chose se rend par ses actions digne & honorable, il croist en reputation comme croissent les œuvres. Ses actions sont portees & publiees par ce sien nom, qui sonne & signifie leur condition & qualité. Plus vne chose œuvre, plus elle a de nom, car le nom s'estend à la mesure de la chose. Le nœud luy est non plus interieur, & n'est nō plus de sa nature qu'est la gloire, si est ce luy qui reçoit premierement en soy la gloire & qui la ioint, communique & attache

La chose precede le nom.

Plus vne chose œuvre, plus elle a de nom.

Le nom signifie toute la chose.

à la chose: Car attendu que l'honneur qui suit les bonnes œuvres ne peut entrer du dedans de la chose qui les a produites, & qu'elle n'a rien hors de soy qui luy soit plus prochain, plus familier & plus voisin que son nom: il faut que ce soit son nom qui le recoiue pour elle & qui s'en remplisse comme estant apte naturellement à s'en accroistre & augmenter. C'est le nom qui represente & signifie toute la chose, c'est luy qui l'enleue & qui la porte. Entre les circonstances de dehors & exterieures, il n'y a que le nom qui se die directement de la chose. Puis donc qu'elle n'est pas idoine à recevoir en soy l'honneur, la gloire & la louange, & qu'elle n'est pas capable de s'en augmenter & agrandir au dedans comme est son nom: il faut que ce soit luy qui s'en remplisse & qui s'en agrandisse, afin que ces qualitez exterieures qui ne peuvent logger en elle, logent en son nom, & qu'elle s'en ressentente par son moyen. Les œuvres partent de la chose qui ouvre, & puis paroissent & se voyent exterieurement. Le nom se voit aussi par le dehors continuellement attaché à elle. Ainsi la reputation qui s'engēdre des œuvres doit retourner au nom & se joindre à luy: il se rend par consequent honoré, beni & glorifié par les operations de la chose. Au reste il se peut agrandir en deux façons. Premièrement en soy-mesme, quand il s'enfle & remplit d'honneur & de renommee: Voila sa premiere accroissance. Il croist secondement estant desia tout plein en soy, lors qu'il s'estend, dilate & multiplie és cœurs de plusieurs hommes. Arrestōs donc que

les actions vertueuses sont necessairement suivies de louange & de la gloire, & que la gloire & la louange se ioignent & s'accouplēt au nom de la chose qui agist, de mode qu'il s'en enfle, s'agrandist & s'en augmente pour elle. Parquoy attendu qu'il n'y a que Dieu qui produise les bonnes actions, veu que toute chose bien-faite luy doit estre rapportee comme a cause souveraine & derniere, & comme au facteur de toute creature, tenōs infailliblement que toute reputation, renommee, honneur, gloire, & louange qui suit l'action droicturiere de quelque chose que ce soit, appartient tres-certainement & tres-vrayement à Dieu seul: qu'il la luy faut attribuer & à nulle autre chose: Que c'est luy seul par consequent qui peut acquerir vn nom des operations bien-faites, & qu'il n'y a que son seul nom en tout l'vniuers qui doive croistre & se remplir de benediction, de louange, de dignité & de noblesse, & auquel doive estre rapportee la generale gloire de tout ce qui se fait de louable. C'est à son nom seul à la verité qu'il conuient d'estre glorieux, fameux, benist & honorable: nul nom de creature ne le merite. C'est à luy seul & non à nous d'acquerir vn nom du vray honneur, gloire & louange: d'ou nous pou-

*Dieu seul
doit acquerir un nom
de vray
honneur.*

uons conclurre que Dieu fait hors de soy tout ce qu'il fait à cause de son nom pour le remplir de benediction & de gloire, & pour le rendre honorable & glorieux, afin qu'estant incapable d'agrandissement & d'accroissance interieure, il croisse & s'agrandisse exterieurement en son nom. Comme donc il produit tout

les œuvres pour la gloire, aussi fait-il pour son nom. C'est mesme chose viser en agissant à l'agrandissement de son nom, que de viser à la gloire. A ceste cause il est necessaire que tout ce qui se fait ou qui se peut faire ça bas de bien ou de mal, retourne à l'honneur & louange du nô de nostre createur. Pour abreger nous pourrions tirer mesmes consequences du nom de Dieu, que nous auons fait de son honneur.

Le nom de Dieu acquis par les œuvres ne regarde qu'à l'utilité de l'homme.

CHAP. CXCI.

PVis que j'ay dit ailleurs comme le vray honneur & la vraye utilité sont indissolublemēt conioints & attachez l'un à l'autre, de sorte que le vray honneur de Dieu regarde continuellement à la vraye utilité de l'homme, & la vraye utilité de l'homme se rapporte respectiuellement au vray hōneur de Dieu. Et veu que tout ce qui appartient à l'hōneur de Dieu appartient à son nô, q̄ son nom s'acquiert exterieuremēt & se bastist de toutes œuvres qui tirent apres elles de l'honneur, de la louange & de la gloire: il s'ensuit que ce sien nom acquis exterieurement par les œuvres, vise continuellement à la vraye utilité de l'homme. Car attendu qu'il a fait toutes choses pour nostre biē & commodité, & que son nom est acquis des actions qu'il a produites hors de soy, il est consequent que son nom appartienne aussi a nostre commodité, voire d'autant plus qu'il surpasse en excellēce toutes les autres crea-

Le nom de Dieu vise à l'utilité de l'homme.

tures. Parquoy plus vaut & plus profite à l'homme le nom de Dieu que tous les creatures ensemble: il est sans comparaiſon plus digne que toutes elles, car il regarde Dieu, il ſe rapporte directement & principalement à luy, & luy est plus voiſin & plus proche que nulle d'elles.

Ainsi les creatures & toutes les actions de Dieu *Toutes creatures & actions de Dieu ſervent à* ſervent à l'eſtabliſſement de ſon nom, veu que *ſervent à eſtablir ſon nom.* s'il n'agiſſoit hors de ſoy il n'acqueroit point exterieurement de nom, & ſon nom acquis & eſtably produit & cauſe toute l'utilité de l'homme.

Nostre vray profit & utilité ſolide, c'eſt d'aimer & de craindre Dieu, c'eſt de l'honorer, louer & glorifier, c'eſt de luy obeyr & de le croire, c'eſt de mettre en luy noſtre eſperance & confiance.

Pour faire donc qu'une telle amour, crainte, reuerence, honneur, obeiſſance & confiance s'engendre en nous, pour faire que

l'homme s'uniffe totalement à Dieu par leur *Nostre vray profit.* moyen, il faut que ce ſien nom acquis par ſes œuvres, viſe continuellement à engendrer en

nous toutes ces choſes: il faut que ſon nom ſoit eſtably & baſti de façon qu'il puiſſe produire en l'homme l'amour, la crainte, la reuerence, l'honneur, l'obeiſſance, & la confiance. Tout ce qui appartient donc à ſon nom, appartient à l'amour, crainte & au reſte. Ce nom doit eſtre le nom d'amour, de crainte, d'eſperance & des autres, afin qu'il ſoit conuenablement proportionné au vray profit & utilité ſolide de l'homme.

À ce qu'il ſoit tel: il eſt expedient que Dieu produiſe des œuvres d'amour, de crainte, d'obeiſſance, d'honneur & de louange: il eſt expedient

qu'il produise des œuvres pleines de bonté & de bien-vueillance, pour acquerir le nom de bon & d'aymable, & pour engendrer en nous par ce nom l'amour enuers luy: Il faut qu'il produise des œuvres toutes puissantes, pour acquerir le nom de tout-puissant: & qu'il en produise de iustes, afin qu'il soit surnommé iuste iuge: & afin que ces noms engendrent en nous la reuerence & la crainte, il faut que ses actions tesmoignent sa sapience, afin que nous le nommons sage, & que nous l'en honorons & glorifions: il faut qu'elles luy gagnent de la louange & renommee exterieure, & qu'il puisse iustement estre surnommé fidele, veritable, misericordieux, benin, saint, secoureur, protecteur & sauueur: afin que ces noms produisent en nous de l'esperance & de la confiance. Voila comme il est conuenable que Dieu acquiere des noms diuers selon ses diuerses opérations, & que de tous ces noms il se cōpose & establisce vn nom de Dieu grand, glorieux, loüable, honorable, magnifique, fameux, admirable, aimable & redoutable, nom tres-vtile à l'homme. Mais attendu que la volonté ne s'esbranle pas si on ne l'esueille & si on ne la pousse, il est raisonnable que le nom de Dieu exterieurement acquis soit tel qu'il puisse conuier & semondre nostre volôté à la crainte, à l'amour & à nos autres deuoirs. Car encore que Dieu soit de toute eternité tres-puissant, tres-sage, tres-bon, tres-iuste, tres-veritable, tres-fiable, ainsi du reste: Si est-ce que ces qualitez n'eussent pas esté manifestes, s'il ne les eust mises en euidence par ses œuvres exterieures. Il a

donc esté nécessaire qu'il ait ouuré hors de foy pour estre cogneu & nommé des hommes à son honneur & à nostre vtilité: car Dieu n'auoit nul besoin d'acquérir vn nom extérieur que pour estre cogneu de l'homme.

Que c'est que le nom de Dieu acquis.

CHAP. CXCIII.

POUR nous esclarcir mieux de tout ceci, considérons que c'est que nous entendons par le nom de Dieu acquis. Le nom est hors de la chose, il n'est pas la chose, mais il la marque & signifie. Par le non extérieur de Dieu nous entendons toute la cognoissance & notice que nous auons acquise de luy par les œuvres qu'il a produites hors de foy: car Dieu n'est cogneu exterieurement que par ses opérations exterieures: Parquoy toute la science que nous auons acquise de Dieu par ses actions, s'appelle nom de Dieu. Par les actions de Dieu hors de foy s'engendre sa notice és cœurs des hommes, où son estimation & sa renommée qui est son nom acquis. Le bon nom acquis de quelqu'un, c'est sa reputation honorable acquise & engendrée és cœurs des autres hommes, tout ainsi qu'au contraire son mauvais nom, c'est vne mauuaise & desauantageuse opinion de luy, conçue en la fantasie d'un chacun. Nous auons autant de nom, qu'il y a d'opinion de nous en autrui & qui n'est ny cogneu ni estimé des autres, ne peut auoir ni nom ni honneur. Autant est chacun honoré des hommes, qu'il est estimé ou

*Nom de
Dieu exte-
rieur que
est ce.*

*Le bon nom
acquis de
quel qu'un.*

cogneu d'eux:& comme sa cognoissance & estimation peut estre plus ou moins grande, croistre ou diminuer, aussi fait son nom & son honneur: ainsi le nom acquis de Dieu c'est la premiere notice & opinion de luy empreinte en nos cœurs par ses œuvres. Il a le nom selon qu'il est estimé & cogneu de nous, & selon qu'il en est cogneu & estimé, il en est honoré & glorifié: Et attendu que telle cognoissance ou estimation est causée par ses œuvres, quiconque ne cognoist les œuvres de Dieu ou qui ne les cognoist pas comme siennes, le mesconnoist luy-mesme & ne le prise ni ne l'estime aucunement: Dieu est en son endroit de nul nom & de nulle reputation. A mesure que quelqu'un remarque plus ou moins, & s'apperçoit des actions diuines, entant qu'elles sont diuines, en luy croist ou descroist le nom de Dieu: d'où il s'ensuit que le domicile, la demeure & l'habitation du nom de Dieu, c'est le cœur de l'homme: il ne peut loger en Dieu, car il est hors de luy: il faut donc qu'il soit ailleurs: & il n'est nul lieu commode à sa demeure que le cœur de l'homme. Comme les hommes multiplient & par consequent leurs cœurs, aussi peut multiplier le nom de Dieu es cœurs des hommes. Mais ce nom ainsi contenu en nos cœurs & occulte se manifeste par un autre nom sensible, visible & ouye, exprimé ou par voix ou par escrit, signifiant & representant exterieurement celuy que l'homme a caché en son cœur: Et de mesme l'honneur occulte & inuisible qui est enclos en ce nom que nous tenons enfermé en nostre cœur se ma-

L'habitation du nom de Dieu.

manifeste exterieurement par vn autre honneur visible, representant entierement par signes euidens celuy qui est couuert & caché au dedans de nous: car tout ce que l'homme fait au dehors est signe de ce que son cœur fait au dedans. Comme Dieu se manifeste & nous donne sa cognoissance par ses œuvres apparentes & exterieures, ainsi descouurons nous la cognoissance & estimation interieure que nous auons deluy, & manifestons son nom & honneur qui est caché au dedans de nostre cœur par signes & effects exterieurs & visibles. Parquoy il ya deux noms de Dieu & deux honneurs: l'un apparent, l'autre occulte: l'un interieur, l'autre exterieur: ils sont en nous, & s'y font par la notice que nous auons des actions diuines: comme diuines: ils se mesurent à la proportion de ceste notice: car autant qu'il ya en nous de cognoissance des actions de Dieu, autant ya il de cognoissance deluy-mesme: & autant qu'il ya de cognoissance deluy, autant ya il de reputation & d'estimation: & il est nommé par nostre voix au dehors, & honoré de nous par signes exterieurs à raison & selon que nous auons de cognoissance, d'estimation & de reputation de sa grandeur. Le nom voyel & exterieur de nostre createur se mesure à l'opinion que nous auons de luy, & l'opinion à la cognoissance de ses œuvres, entant qu'elle sont siēes: Et par ce qu'elles, comme siēes, ne sont pas esgalemēt remarquees de tous: l'opinion & estimation qu'on a de luy n'est pas aussi pareille, & par consequent il n'est pas aussi esgalemēt nommé de la voix d'un chacun.

*Deux noms
de Dieu &
deux hon-
neurs.*

*Le nom ex-
terieur de
Dieu se
mesure à
l'opinion
que nous
auons de
luy.*

Les œuvres de Dieu se prisent ou par l'intelligence de leur nature & qualité mesme, ou par la comparaison d'elles à l'homme pour qui elles se font, ou par la consideration de la puissance, sapience & bonté de Dieu d'où elles procedent: Leur connoissance se mesure selō le plus ou le moins de nostre capacité, selon que nous sommes plus ou moins versez & exercez à les entendre & remarquer. L'estime & reputation que nous auōs interieurement de Dieu, se proportionne à ce que nous le cognoissons par ses œuvres: & son nom voyel & exterieur à la reputation & estime que nous auōs de lui: Ainsi le fondemēt & racine du nom de Dieu acquis, ce sont ses œuvres. Elles comprennent & enferment radicalement & originellement en elles le nom, l'honneur & la louāge de Dieu. Le nom, & l'honneur de Dieu est à la verité tout tel q̄ sont ses œuvres. Au reste il se peut considerer en trois manieres. Premièrement es œuvres mesmes: car aussi tost qu'elles sont engēdrees tout aussi tost est acquis le nō & l'honneur de Dieu veritablement, proprement & necessairement: Elles portēt tousiours la louāge & gloire de Dieu en elles, le nom & l'honneur de Dieu accompagne continuellement ses operations: Les œuvres de Dieu sont toutes plaines de sa louāge: La terre est pleine de sa gloire, toutes les creatures le sont aussi, & portēt continuellement le nom de Dieu empreint en elles: ce nom est perpetuellement immortel comme sa gloire & sa renommee, estant vne fois engēdree il ne se peut perdre. Voila le premier nom de Dieu acquis, son premier honneur & sa premiere louāge. Se-

*Le nom de
Dieu se cō-
sidere en
trois ma-
nieres.*

condement les œuvres de Dieu plaines d'honneur, de gloire & de s^{on} nom entr^{és} cœurs des hommes par l'intelligence, & cogneuë qu'elles sont de nous, elles laissent en nostre cœur la notice & ressemblance de Dieu avec son nom & sa gloire: Car portant avec elles la similitude, notice & gloire de Dieu, elles nous imbibent & nous abreuvent de ce qu'elles portent & ont en elles: Ainsi les œuvres de dieu cogneuës, comme estat de dieu, causent & engendrent en l'homme la notice, estime & reputation de dieu: duquel elles sont produites avec honneur, loüange & bonne renommee. Voila son second nom acquis en nos cœurs. Tiercement il y en a vn autre sensible, visible & ouyble, cōtenu en voix ou en escrit: Ce dernier c'est vn signe ordonné & inuenté pour représenter & signifier le plus pres du vray qu'il est possible, le secōd nom & le premier aussi: il est a la verité plus signe qu'il n'est nom: mais nous l'appellons nom, entāt qu'il représente le vray nom de dieu, & qu'il le signifie proprement & viuement. Ainsi le premier nom acquis de dieu se sied & se loge en ses œuvres, fixe, permanent & immuable, il n'est engendré qu'une fois & ensemble avec les œuvres: Le second qui est en nos cœurs en peut estre osté, & se multiplie tous les iours & s'engendre de nouveau selon que les hommes naissent & se multiplient: il est vn entre tous les hommes, mais dissemblable en ce qu'il prend plus ou moins d'accroissance: Le tiers exprimé par la voix ou par l'escrit est diuersifié entre nous, selon la diuersité des langages. Ce que nous

*Nom sensible
ble de
Dieu.*

*L'honneur
de Dieu est
par puissance
ce en ses
œuvres.*

*Non essen-
tiel de
Dieu.*

auōs dit dunom de Dieu, nous le pouuons dire de son honneur, loüange & gloire, son nom, sa gloire & sa louange dorment en ses œuures, & y sont comme par puissance non actuellement: Mais apres que les œuures de dieu sont entrees és cœurs des hommes par la cognoissance, son nom, sa gloire & sa louange s'esueillent, s'effectuent, & se mettent finablement en euidence par le signe exterieur: de maniere que l'homme viuifie en quelque façon le nom, la gloire & la renommee de son createur. Voila ce que nous entendons par le nom acquis de Dieu, & en quoy il est radicalement & originellement fondé: il y a vn nom de Dieu coëternel à sa diuinité, qui n'est point engendré ny acquis par ses œuures: ce nom là c'est estre, car Dieu n'est autre chose qu'essence, comme i'ay dit ailleurs: c'est le nom vniuersel qui contient tous les autres en soy, & qui les encloist & compréd. Dieu sans le monde & sans ses creatures estoit garny de ce premier & general nom: Comme le nom d'estre enueloppé toutes autres choses & tous autres noms, de mesme enueloppe le nom acquis de Dieu tout honneur, gloire, louange & renommee.

*Il est lleaucoup de degrez en la cognoissance de Dieu
& en son nom aussi par consequent.*

CHAP. CXCIV.

LEs œuures de Dieu sont la racine & fondement de la notice que les hōmes acquierent de luy: Parquoy attendu qu'elles ont entr'elles

des degrez & des distinctions, ceste notice qui s'acquiert par leur moyen en doit aussi par consequent auoir. Des œuvres de Dieu, les vnes sont bien fort esloignees de l'homme, les autres luy sont bien fort voisines: les vnes luy sont plus familières, les autres le sont moins. Il y en a qui sont & qui se font en luy: & d'autres qui sont & qui se font hors de luy: Et de celles qui se font en luy, les vnes se font au corps, les autres en l'ame. Ainsi elles ne se rapportent pas esgalement à l'homme, chez qui elles doiuent engendrer la cognoissance de Dieu: d'où il s'esuit que ceste cognoissance engendree en nos cœurs, n'est pas esgale & pareille par tout, ains qu'elle reçoit de la diuersité tout plein. Celle qui est acquise par les œuvres de Dieu qui no^t sont plus prochaines, est biē plus grande que celles qu'engendrent les œuvres esloignees de nous: & plus grande celle qui est produite par les œuvres de Dieu qui sont en nous, que celle qui est produite par ses œuvres qui sont hors de nous: plus grande encore celle qui est engendree par ce qui est en nostre ame, que celle qui est engendree par ce qui est en nostre corps. Et d'autāt que nul ouurage de Dieu n'est si prochain à l'homme qu'il est à soy mesme, la sciēce que l'homme bastira par la cognoissance de soy, qui est l'un des ouurages de Dieu, sera plus grande que nul autre. Celuy qui se cognoistra soy mesme, & qui cognoistra comme creature & facture de Dieu, apprendra plus sans cōparaïson de la nature & grandeur de son createur qu'il ne fera cognoissant quelque autre siē ouurage quel qu'il soit. toute œuvre de

La science que l'homme acquiert par se cognoistre est la plus grande.

Dieu, entât qu'elle est sienne, porte empreinte au visage la science, le nom, l'honneur, la loüange & la gloire de son facteur, & d'autant plus, que plus elle est digne & noble de sa nature. Attendu que nous sommes sa facture entre toutes celles qui se voyent la plus excellente: il s'ensuit que l'homme qui se cognoist soy-mesme comme facture de Dieu, estime & iuge plus de son createur, luy donne plus de nom, de loüange & de reputation, que s'il ne cognoist que l'vnde ses autres ouurages: Et ceste science acquise par la cognoissance de l'homme comme ouurage de Dieu est plus ou moins parfaite, selon que plus ou moins il se cognoist & se voit. En outre il y a quelques operations de Dieu qui nous sont monstrees & descouuertes par l'experience, il y en a d'autres que nous n'apprenons que par le tesmoignage de ceux qui l'ont dit, & qui l'ont veu. La cognoissance que nous tirons par ce que l'experience nous a monsté, est bien plus certaine que celle que nous tirons de ce que nous auons ouy dire. Et veu que nous ne sçauons rien si bien que ce que nous sentons & voyons, la notice de Dieu establie en nous par ce que nous voyons & sentons, est au der-

L'experience plus seur que l'ouye.

Deux cōsideratiōs de la notice de Dieu par ses œures.

nier poinct d'assurance & de certitude. Ce dernier degré de la cognoissance de Dieu par ses œures, se diuise en deux considerations. Quelque fois nous voyons par experience ce que Dieu œuvre autour des autres hommes, ou de quelque autre chose hors de nous: Quelquesfois nous voyons & sentons ce qu'il ouure particulièrement en nous-mesmes: &

ce dernier moyen de cognoistre est le parfait: il n'est rien de plus solide, de plus ferme ny de plus certain, en luy consiste la tres-accomplie & entiere science. Au reste elle ne peut estre qu'en vn seul homme & incommunicable, car nul autre ne peut veoir ce qui se fait autour de moy comme moy-mesme, & ie puis appercevoir par experience ce qui se fait en autrui & hors de moy, mais non pas le sentir ou l'appercevoir si manifestement que ce qui se fait en moy mesme. Ainsi attendu que par la cognoissance des œuvres de Dieu s'engendre en nous la notice, il ne faut douter que celle qui s'engendre par la cognoissance de ce qu'il fait en nous, ne soit la plus ferme de toutes & la plus asseuree, & certainement l'homme qui n'a la notice de Dieu par le moyen de telles œuvres, n'a nulle seurété ou certitude en ce qu'il sçait de luy, il est impossible qu'il l'honore & glorifie, qu'il l'aime ou craigne comme il appartient & cōme il doit. S'il est bon d'auoir la vraye science de Dieu, il est par consequent souhaitable à chaque homme que Dieu ouure beaucoup autour de luy: Plus il agira particulièrement en moy, plus auray-je de science de luy par experience: Parquoy selon que Dieu exerce en beaucoup de manieres ses operatiōs en l'homme, l'homme en diuerses manieres le nōme exterieuremēt. Quelquefois il le surnōme puisāt, par ce qu'il sent autour de soy les effets de sa puissance: il l'appelle diuersemēt sage, bō, misericordieux, benin, selon que diuersement Dieu agist en luy. En ceste façon acquerons nous vne

*Plus Dieu
agist en
l'homme plus
Dieu le co-
gnoist.*

certaine cognoissance de Dieu avec sa gloire, loüange & honneur, & chacun d'entre nous le nomme d'un grand & honorable nom, pour les actions diuines qu'il sent particulièrement en soy. Voila comme Dieu acquiert son nom en plusieurs modes, ores generalement de toutes les creatures, en contemplation de ses œuvres vniuerselles & communes a toutes choses, ores particulièrement de chascun homme, a raison de ce qu'il a spécialement & singulierement ouuré en luy. Ce sont ces œuvres icy speciales & secrettes qui accroissent & multiplient son nom en l'homme, a raison qu'il a plus ou moins ouuré en chacun : en chacun croist & se multiplie son nom & sa gloire. C'est vraiment cognoistre Dieu que de sentir & voir par experience les operations qu'il fait en moy. En outre l'homme voit & s'apperçoit mieux de celles qu'il produit autoür de son ame, qu'autoür de son corps: car l'ame a qui appartient l'intelligence cognoist mieux ce qui luy est le plus proche & le plus voisin : A ceste cause il s'engendre vne plus certaine science de Dieu en nous par les actions qu'il fait en nostre ame, que par celles qu'il fait en nostre corps: & en ces actions la consiste la finale & extrême cognoissance de Dieu par ces œuvres. Voyez la varieté de degrez qu'il y a pour monter a l'intelligence de Dieu, par ce que l'experience nous apprend de les œuvres. Le premier degre cest d'argumenter par ce qu'il fait en autrui. Le second par ce qu'il fait en nous : & le tiers par ce qu'il fait en nostre ame. Toutes ces considerations appartiennent au

*L'ame co-
gnoist
mieux ce
qui luy est
plus pro-
che.*

nom honneur & gloire de nostre createur, & nous acheminent droitement a la cognoissance de sa nature & de sa forme. La cognoissance de Dieu est plus commune ou plus particuliere, plus grande ou moindre selon que ses œuvres sont ou vniuerselles & communes, ou speciales & singulieres. L'homme cognoist son createur par les autres creatures entant qu'elles sont son ouurage, & par soy, entant qu'il est luy-mesme sa creature, il le cognoist par les operations diuines qu'il voit luire hors de soy és autres hommes & creatures, & par celles, que il sent en soy, autour de son ame, ou de son corps : il le peut par consequent louer, glorifier, honorer & renommer en plusieurs façons. Et de ce que nous auons trouué beaucoup de diuerses marches en la science de Dieu qui s'acquiert en nous par ses œuvres, il s'ensuit que sa reputation & estimation recoit aussi du plus & du moins, & qu'elle a beaucoup de degrez inegaux en nos cœurs: Et attendu que son nom, & honneur interieur & exterieur suit les conditions de sa reputation & estimation, il n'est pas aussi esgalement & pareillement nommé, honoré de tous hōmes soit interieurement soit exterieurement.

*Comment
l'homme
cognoist
Dieu par
les autres
creatures.*

*De l'obligation de l'homme enuers le nō
& la gloire de Dieu.*

CHAP. CXCV.

VEu que i'ay monstré comme nostre createur fat tout ce qu'il fait hors de soy és autres choses pour la louange & gloire de son nō

& que son nom, son honneur & sa reputation s'acquierent & s'engendrent par les bones œures, & par les œures de ses creatures: il est tres apparent que l'hōme qui est le plus digne & le plus noble d'entre elles, & qui a la puissance & liberte d'ouurer, doit renger & dresser toutes les actions à la loüange & gloire de son createur: qu'il doit tout faire visant à ce que le nō de Dieu soit accru & multiplié de toute sa puissance. Et attendu qu'il reuiet à Dieu vne bien plus grande gloire de ses operations que des operations de quelque autre creature moins digne & moins parfaite, il ne les doit pas seulement renger a son honneur, comme ie viens de dire, mais encore, mettre toute sa sollicitude & diligēce à les multiplier & à en accroistre le nombre: il doit tousiours & incessamment agir en la meilleure & plus commode maniere qu'il pourra, afin qu'à raison de ses œures le nom de son createur s'accroisse & se multiplie. D'auantage il doit vouloir & traualier que de toutes choses, de tous homes & de tous ouurages, Dieu reçoie du nom & de la loüange: s'il fait autrement il ne fait ny comme facture de Dieu, ni comme homme, ains entierement contre l'intention & volonte de son createur, contre l'ordonnance diuine, & contre la fin pour laquelle toutes choses sont faites. Or d'autant que l'honneur de Dieu & nostre vtilité sont inseparables, & que la où il y a plus d'honneur, il ya de l'vtilité d'auantage, il aduiet qu'à mesure que l'homme traualle & s'estudie pour l'honneur de Dieu, il traualle & estudie pour son vtilité particulie-

*L'homme
doit procurer
la
loüange de
Dieu en
tout & par
tout.*

*Qui cher-
che l'hon-
neur de
Dieu fait
son profit.*

re. Plus il augmente & multiplie l'honneur de Dieu, plus il accroist aussi & agrandit son bien & son propre profit. Puis que l'homme est obligé d'aymer & d'honorer Dieu de toute sa puissance, il doit donner & employer tout ce qu'il a soy mesme, & sa vie pour l'aduanancement de son saint nom. Et quand il aura employé son auoir, soy mesme & sa vie pour vne si belle & iuste cause, il la doit tenir pour tresbien employee. Car a mesure qu'il a poursuivy iusques au dernier poinct de sa puissance l'aduanchemēt de l'honneur de Dieu, il a par conséquent acquis son extrême profit & sa souueraine vtilité. Ce qu'il peut le plus donner pour la gloire de son Dieu, & ce qu'il peut faire le dernier, c'est d'y employer sa vie : En cela donc consiste infalliblement le dernier degré de son bien & de sa beatitude. Parquoy ce n'est pas perte, c'est plustost vn merueilleux gain & aduantage de se mettre soy mesme pour le seruice de Dieu : ce n'est pas despendre sa vie, c'est la bonifier & parfaire. Finablement, il se conclud aussi par ces mesmes raisons, que l'homme est tenu de croire en son createur, & de s'y fier, de dire & de tesmoigner tout ce qui appartient le plus à sa reputation & diuine grandeur.

Toutes les actions de l'homme reuiennent ou à l'honneur ou au deshonneur de son createur.

CHAP. CXCVI.

PVis que Dieu fait pour son honneur tout ce qu'il fait hors de soy, que tout ce qui luy ap-

partient exterieurement appartient à son honneur qui enueloppe & embrasse tout son estat exterieur, & que ce grand nōbre de deuoirs desquels nous sommes obligez enuers Dieu, sont choses exterieures & hors de luy, il s'ensuit que tout ce que nous pouuons & deuons luy rendre reuient entierement à son honneur & s'y rapporte. Et attendu que ce qui regarde Dieu par le dehors, regarde par cōséquent ou son honneur, ou ses cōtraires, le deshōneur, le mespris & l'iniure, il aduient que tout ce que nous donnōs & faisons à Dieu l'honore ou le deshonnore. Car veu que ce sont deux choses cōtraires que mesloüier & loüier, & que ce qui appartient exterieurement à Dieu se doit rapporter à sa loüange, il s'ensuit que tout ce qui ne se fera pour sa louange se fera pour son contraire. Puis que l'amour, la crainte, la gloire, l'obeissance, l'esperance & la foy seruent à l'honneur de Dieu, il ne faut pas

Qui aime Dieu premierement l'honneur. douter que leurs opposites ne luy contrarient: par consequent celuy honore Dieu qui l'aime premierement, & qui ne l'aime pas en ceste façon il le deshonnore, veu qu'il estoit premierement aimable: Car, c'est mespris & iniure de n'aimer pas en premier lieu ce qui le doit estre.

Que c'est que crayer honorer Dieu. Qui craint Dieu auant toute autre chose, l'honore, & qui ne le craint point ainsi, le deshonnore: qu'il le croit & s'y fie, l'honore, & qui ne le croit pas & ne s'y fie le deshonnore, & le deshonnore encore s'il le croit, mais nō pas premierement & entierement. Ainsi va il du reste: car aimer Dieu, le craindre, le glorifier, le croire, luy obeir, esperer en luy & s'y fier, tout cela premie-

rement & auant toute autre chose, c'est vrayment l'honorer & le deshonerer que de faire au contraire: Ainsi toutes choses qui se donnent par l'homme à son createur, reuiennent à son honneur ou à son mespris: l'honorer & le des- *Extrême bien fait*
 honorer comprennent routes actions: Et d'au- *est que ho-*
 tant qu'ils sont entierement opposites, comme *nore Dieu*
 le dernier bien que l'homme puisse faire, c'est *mal extrême*
 d'honorer son createur, aussi est ce le dernier *me qui le*
 mal que de faire autrement, C'est glorifier Dieu *mesprise.*
 que de luy rendre ce que nous luy deuons: & ne le luy rendre pas, c'est le mespriser & l'iniurier. Quel'homme regarde donc diligemment à satisfaire à son obligation, & à ce à quoy il est *Dieu a*
 tenu enuers son createur: car il a fait toutes *tout fait*
 choses pour sa gloire, il n'a visé à nulle autre fin *pour sa*
 par toutes ses actions. Puis que nos deuoirs re- *gloire.*
 gardent aussi ce mesme but. Dieu veut sans doute que l'homme les luy rende: & au reste il ne peut rien vouloir contre son honneur.

- *De la multiplication de l'honneur, ou du mespris de Dieu.*

CHAP. CXCVII.

VEu que toutes les creatures sont faites à la gloire de Dieu, qu'elles regardent & appartiennent à son honneur, & se rapportent aucunement à Dieu mesme, il s'ensuit que la gloire de Dieu regarde respectiuelement l'honneur de toutes les creatures, & que l'iniure du createur se rapporte à l'iniure des creatures. Quand on honore Dieu, on honore tout ce qui est sien, &

quād on l'offense & mesprise, on offense & mesprise tout ce qui luy appartient: Ainsi l'iniure faite à Dieu en clost en soy vn milion d'autres iniures: il n'est rien qui croisse & qui se multiplie si soudain que l'offense & la gloire. L'offense d'un, c'est l'offense d'un infiny nombre d'autres, & la gloire de mesmes: De façon que qui honore, Dieu, honore ensemble, & tout en vn coup toutes ses creatures, & qui l'iniurie, les iniurie consequemment, comme l'offense faite à vn Roy touche tous ses seruiteurs & subiets.

*L'iniure
faite à Dieu
se multiplie
en vne infi-
nité d'au-
tres.*

*L'honneur propre & priué de l'homme est ennemy
capital de l'honneur de Dieu.*

CHAP. CXCVIII.

IE viens de dire que l'homme doit par toutes ses actions rendre à la gloire de son createur, qu'il doit trauailler de toute sa force à ce que son honneur croisse & s'agrandisse tant en soy que en toutes les autres choses, autrement il agist nō comme creature & ouirage de dieu, mais contre luy, contre son commandement & ordōnance, Bien que cela ce soit vn mal extrême: si fait l'hōme encore pis quand il dresse ses operations à sa propre louange & renommee, & à s'acquiescir vne priuee & particuliere reputation: il ne peut se trauailler pour l'augmētation & agrandissement de sa gloire propre, qu'il ne se bande directement contre son createur: car il ne luy est rien plus contraire qu'un tel honneur ennemy capital & iuré du sien & de tout l'estat extérieur de la diuinité, qui consiste en ce sien

*Combien
offense
Dieu l'hō-
me qui
cherche sa
propre
louange.*

*A Dieu
seul appar-
tient toute
gloire &
honneur.*

honneur pour lequel toutes choses sont faites. C'est à dieu seul par vn special & particulier priuilege qu'appartient toute gloire : l'homme qui la luy desrobe & qui se pare de ce sien accoustrement & vestement royal veut mentir & contrefaire sa grandeur, & veut se faire dieu luy-mesme. Ainsi il est impossible qu'il se trouue aucun ennemy manifeste de la diuinité l'offensant & l'iniuriant plus aigrement que celuy d'entre nous qui est en queste de la gloire particuliere: Le vray expedient de nous rendre incontinent ennemis de nostre createur, le moyen de luy faire la guerre & de dresser entre luy & nous vne alienation & discorde irreconciliable, c'est de pourchasser nostre priuée reputatiō: car celà, c'est poindre dieu iustement dans le cœur, c'est choquer de droit fil sa principale intention, c'est culbuter l'ordre vniuersel des choses & le destruire. L'homme ne con-
 gnoist iamais si apparemment l'offense qu'il fait à Dieu, il ne s'apperçoit iamais si euidement qu'il l'iniurie qu'en se glorifiant soy-mesme: il touche lors au doigt le tort qu'il luy fait & par experience tres-certaine: Car il n'est rien que nous voyons & sentions plus clairement & plus aisément en nous que le propre honneur & la loüange particuliere. Or nous pouuons iuger & conclure facilement toutes choses par nostre propre honneur, comme par chose qui nous est tres-familier & tres-manifeste, & apprendre par la consideration des deux honneurs contraires ce mesme que nous auons desia tiré des deux amours. Comme nous-

*L'homme qui
se glorifie
soy-mesme
offense Dieu
par expe-
rience.*

suons establi l'amour de Dieu & l'amour particulier, l'entree & l'advenue de la cognoissance de toutes choses, autant en pouuons nous faire de l'honneur de Dieu & de l'honneur propre: toutesfois on argumente plus aisément par les hōneurs, à cause que l'honneur est plus manifeste que l'amour. Cōme nous ramenions tout bien & tout bonheur à l'amour de Dieu, & tout mal & mal-encontré à l'amour de nous, autant en pouuons nous faire des honneurs, & plus euidemment encore: Car bien que les amours soient fondement & origine des deux honneurs, toutesfois on preuue plus aisément toutes choses par les honneurs à cause de leur euidence.

Comme celuy qui cherche son honneur particulier, se bande mortellement contre son createur.

CHAP. CXCIX.

IE traitois tantost du nom de Dieu: ie monstrois comme il s'engendre en nous, & cōme il s'y augmente, comme nos cœurs sont faits & bastis à ceste fin, de receuoir premierement la cognoissance de Dieu, & à sa suite son nom, sa gloire & sa louange: comme les hommes sont engendrez & produicts pour conceuoir premierement la nature de leur createur, par ses œuvres, & puis pour l'honorer par consequent & glorifier en leurs cœurs, vaisseau & domicile destiné pour son nom & pour sa louange. Or l'homme qui cherche sa propre gloire & repu-

tation empesche & embesoigne ce sien cœur ainsi assigné & affecté au service de l'honneur de Dieu à poursuiure & souhaiter le sien propre, il desloge la gloire de son createur de son iuste domicile pour y mettre la sienne: il ne remplit pas seulement de sa reputation particulière son cœur, logis de celle de Dieu, mais qui plus est il desire incessamment & s'efforce de toute sa puissance que les autres hommes en fassent de mesme, & qu'ils chassent la gloire de Dieu de leurs cœurs pour y loger la sienne: car quiconque cherche sa pécuniere louange, cherche nécessairement qu'elle s'augmente & multiplie, ce qu'elle ne peut faire qu'és autres hommes. Parquoy il se traueille certainement pour faire que le cœur de tout chacun s'occupe & s'empesche à considerer ses actions, non celles de Dieu, à cognoistre ses qualitez & sa nature non la grâdeur de son createur, à magnifier & honorer, nō le nom & honneur de Dieu, mais le sien propre: il veut que son image qui est sa cognoissance remplisse la fantasie d'autrui, qu'elle soit empreinte és cœurs d'un chacun: & que le monde ne pense & ne parle que de luy. par consequēt il veut asseruir l'univers a sa gloire, & oster a Dieu son legitime royaume & son tres-iuste heritage. Voyez l'immense grandeur d'une telle inuie, vouloir inuahir la terre & patrimoine de son createur, vouloir demettre l'honneur de Dieu de son propre siege qui est le cœur de l'homme pour y loger son mortel & capital aduersaire qui est l'honneur propre. Voila cōme il le cognoist a l'œil que toutesfois & quâtesque nous poursuuons

L'immense inuie de qui cherche sa gloire.

nostre propre renommée, no^s declaron^s la guerre à Dieu, & la luy denonçons appertement. Au reste il est infallible que quicōque ne se traualle pour l'honneur de Dieu, se traualle pour le sien propre: il n'y a point d'entre-deux: l'homme est necessairemēt amy ou ennemy de dieu, il est necessairement pour luy ou contre luy: Quiconque ne met sa diligence, soin & sollicitude à la poursuite de sa gloire & de sa grâdeur, c'est vn signe asseuré qui les met à la poursuite de la sienne propre: d'où il aduient qu'il ne peut ny penser ny s'appercevoir de celle de Dieu, aueuglé desia par la sienne. Gardons nous donc hardiment de la poursuite du particulier honneur comme d'une très mortelle poison, & très foudaine. Car à la verité peut-il estre vne plus vaine & plus forte occupation? peut-il estre de perte de tēps & de loisir plus expresse? Que l'empeschemēt de neant & maniaque, se faire seruiteur & valet de l'inanité mesme? se bastir vn Dieu du riē & du vuide? s'exposer soi mesme & son auoir pour la cause du mode la plus friuole? desrober à nostre maistre les choses que no^s sçauons estre iustemēt & propremēt siennes pour vn effet de nul profit & de nul nostre aduātage? De vray qui peut garder & maintenir sa propre gloire que nostre Dieu tout puissant? Pense-tu pauvre miserable creature resister par ce bel honneur que tu vas cherchant plain de vanité & de vuyde à l'honneur immortel de ton createur? Te pense tu bien parangonner facture & ouurage à ton ouurier & facteur incomprehensible. Qu'elle plus grande absurdité, folie ou des-

raison? quel plus grand aveuglement & desordre, que de voir la besongne produite de neant en queste d'une gloire & renommee particuliere contre l'honneur & la reputation du maistre artisan qui l'a produite? de voir l'ouvrage se liguant & se bandant mortellement contre la grandeur toute puissante de son facteur? Qu'est. il plus contre nature que de voir la facture nee signamment & engendree pour l'honneur & gloire de celuy qui l'a faite, s'estudiant & se travaillant pour sa louange particuliere, à l'enuy de l'ouurier & à son tres-grand mespris & iniure? Mais vn tel effort est en bon escient bien vain & inutile, car certainement, le seul honneur de Dieu est permanent eternellement, & immortel, & tout autre honneur sera incontinent esuanouy & aneanty.

Le seul honneur de Dieu est permanent.

Comme nostre utilité suit l'honneur de Dieu, aussi nostre dommage suit l'honneur propre.

CHAP. C C.

L'Homme qui cherche son propre honneur, & particuliere reputation s'oppose directement à son createur qui l'a fait, & à luy-mesme & à toute autre chose pour sa gloire: Cestuy-cy rapportant & ramenant tout à soy, accommodant & appliquant à son propre honneur le monde & les creatures que dieu auoit establies pour le sien, renuerse infailliblement tout l'ordre de l'univers & l'ordonnance du createur autant qu'il est en sa puissance, il fait vn nouvel ordre & vne nouvelle ordonnance inique,

des-raisonnable & iniurietuse, il renge & soy-mesme & les autres creatures, entant qu'il est en luy, à autre dessein que celuy de Dieu, & à vne intention totalement contraire a celle de son createur. Ainsi il deuient tout contrefait & monstrueux en soy-mesme, il deuient abominable & a Dieu & au monde, changé a vne fin diuerse a celle de toutes les autres choses, & desmarché & acheminé au rebours & a cōtre poil de tout l'vniuers. Et d'autant que i'ay desia montré qu'a l'honneur de Dieu suit necessairement nostre vtilité sa compagne perpetuelle, il aduient que l'honneur contraire a celuy de Dieu suit aussi vn effet contraire, a sçauoir nostre perte & nostre ruine: de façon que nostre propre honneur est accouplé indissolublemēt a nostre dōmage. Comme l'vn est cause du profit, l'autre l'est de la perte: c'est bien raison que l'honneur qui peruertist & corrompt la regle & police vniuerselle du monde, soit suivi de tout mal & de toute misere. Puis que nous aneantissons l'honneur de Dieu, nous aneantissons consequemment nostre vtilité sa fidelle compagne. Et veu que nous desrobons a dieu la gloire qui estoit sienne, ce n'est pas merueille si nous perdons le bien & le profit qui estoit nostre, afin que tout aille au rebours.

*De de:hō-
neur de
Dieu suit
nostre per-
te.*

Les maux que tire apres soy l'honneur propre.

CHAP. CCI.

VOicy le denombrement des maux & des malheurs que nous acquerons de la pour-

fuite de nostre propre louange. Premièrement
 l'homme qui est ouurage & facture de Dieu de-
 uient son capital & mortel aduersaire. Que uo^o
 doit-il estre plus euitable qu'une telle poison
 qui met en nostre fantasie l'appetit forcené de *Qui soy-*
 vouloir destruire la grâdeur de nostre facteur? *mesme ho-*
 de nous vouloir opposer par vne frenetique *non e à l'at-*
 presumption à ses desseins inuiolables & à sa *tention*
 volonté toute puissante? & qui nous esloigne *contre con-*
 par consequent de sa grace, à mesure que nos *traire à*
 intentions sont diuerses & differentes à la sien- *celle de*
 ne. Or elles le sont autant qu'elles le peuuent e- *Dieu.*
 stre, il n'est point de distance plus escartee, car
 l'homme vise à son honneur propre, & nostre
 createur au sien diuin, bandez l'un contre l'au-
 tre d'une contrariété infinie: Puis donc que le
 bien souuerain de l'homme consiste certaine-
 ment à estre ioint & vny a Dieu, plus il en est
 esloigné, plus il est esloigné de tout son bien &
 bon heur: & à raison qu'il s'esloigne de son bō
 heur, il s'approche & s'auoisine de son mal heur
 & de sa defortune, il se precipite & s'abisme en
 vne profondeur de mal & de malencontre cor-
 respondante à la hauteur & grandeur infinie de
 la bonté de son createur. En outre d'autant qu'il
 fait vne extreme offense & iniure à Dieu de
 mespriser son cōmandement & d'enfreindre sa
 loy, il encourt tres iustement vne extrême pei-
 ne & punition. D'auantage tout ce qu'il fait il le
 fait contre soy. Ses actions multipliees multi-
 plient sa misere & sa ruyne. Car il vise & rend
 continuellement à son propre honneur, qui est
 diametralement esloigné de Dieu & consequē-

ment de tout son bien: Autant qu'il pense auoir acquis de gloire particuliere, autant s'est-il acquis à la verité de tourment & de honte. Pareillemēt il s'aveugle de plus en plus à mesure qu'il trauaille à la poursuite de son entreprise : car sa priuee louange desrobe de son entendement la cognoissance de Dieu son aduersaire, elle enueloppe son ame d'une obscure nuit & tenebreuse, elle l'escarte tant qu'elle peut de la presence de Dieu, de toute verité & de toute lumiere, le guidant par sentiers obliques & desuoyez au rebours de la carriere commune & ordinaire de toutes choses: Elle l'esbloüit, de façon qu'il oublie non la cognoissance de son createur seulement, mais de soy mesme, il oublie la science du bien & du mal de l'homme, entant qu'il est homme, il n'apperçoit plus ny son profit ny son dommage, ny l'ordre de l'uniuers, & prend (transporté comme il est & mal mené par ceste sienne peruerse affection) toutes choses au contraire de ce qu'elles sont, les operations mesmes de Dieu luy semblent dereglees & desordonnees. Qui plus est, il establist tous ses desseins & esperances sur vn fondemēt d'erreur, de mensonge & de vanité, car son propre honneur n'est autre chose. Et attendu quē la gloire est chose exterieure, celuy qui la cherche bastist hors de soy, & employant toute sa sollicitude à croistre & augmenter exterieurement, oublie sa parfaite & solide accroissance, qui se doit faire au dedans: il demeure interieurement plain d'inanité & de vuide, s'endommageant par consequent beaucoup plus qu'il ne se profite

*L'honneur
de soy mes-
me n'est
que vani-
té.*

site. Finablement vn tel homme perd son temps & sa peine; il employe inutilement & pour neant sa sollicitude & ses efforts s'acheuant à vne poursuite impossible; & de laquelle c'est à luy folie d'esperer de pouuoir iamais venir à bout. Car il n'accomplira ny ne parfera iamais en soy l'honneur qu'il demande; veu qu'il appartient entierement à Dieu: & ne faut pas faire doute que Dieu ne maintienne son droit & son priuilege contre quiconque le luy voudra faire perdre. Voila les maux & les mal-heurs qu'encontr l'homme; qui cherche son propre honneur contre toute raison; contre son profit mesme; contre Dieu; contre les creatures & contre la fin à laquelle toutes choses visent & se rapportent. Euidons donc & nous gardons d'vne telle enuie par tous moyens & de toute nostre puissance.

De nostre honneur particuliers engendrant nostre honte.

CHAP. CCII

LE vray honneur & le des-honneur, la loüange & la honte, la gloire & l'ignominie sont contraires; on passe reciproquement de l'vn à l'autre, comme du sec à l'humide, & du froid au chaud: A mesure que l'vn se perd, on retombe nécessairement en l'autre, veu qu'il n'y a nul vray solide honneur & immortel que celuy de Dieu; il n'est pas possible qu'il nous achemine au des-honneur & à la honte; n'y qu'il s'en accompagne, ains au contraire pour les euitier il le faut

L'honneur de Dieu ne nous achemine à des honneur.

Qui cherche sa gloire propre cherche sa honte.

embrasser & suiure. Qui cherche la gloire de Dieu, il s'esloigne infiniment de toute ignominie & confusion : Mais au rebours qui cherche la sienne qui luy est totalement opposite, qui est fausse, indeuë, iniuste, & caduque, s'accompagne necessairement de tout deshonneur, & de toute honte : il n'est pas possible que d'une telle gloire on puisse acquerir aucune entiere reputation & loüange : Parquoy quicôque se met en ceste poursuite se met en recherche de sa honte, ignominie & confusion eternelle. Et comme nous disons de l'amour propre, qu'il engendroit tousiours finalement la hayne immortelle de soy mesme, aussi de l'honneur particulier se produit infailliblement nostre deshonneur eternel suiuy de tout mal & de toute misere. Reste, que qui desire sa loüange, desire sa perpetuelle confusion & souuerain dommage.

Comme l'honneur n'appartient qu'aux choses intellectuelles.

C H A P. CCIII.

Experience certaine maistresse.

L'Experience est maistresse de toute science : Ce qu'elle nous apprend est en bon escient bien certain, Veu donc que la loüage & la gloire nous sont cogneües par son moyen, ce qu'on argumentera par elles sera tres-assuré & tres-euident, Cherchons tant que nous pouons les conclusions & instructions tirees des choses ainsi certaines & infallibles. Comme nous touchons au doigt & à l'œil que les bestes & creature : qui sont au dessous de l'homme n'ont au

un gouſt del'honneur & de la reputation. & auſſi peu du deſhonneur & du diffame, leurs contraires: qu'il n'eſt aucunement en leur puiſſance de louer & de glorifier, non plus que de meſſouer & de meſpriſer: qu'elles n'ont nulle appetence ou enuie de la renommee & de la bonne eſtime, & auſſi peu de peur de la honte & de l'ignominie: L'experience nous apprend encore qu'il n'y a que nous ſeuſ qui ayons cognoiſſance de toutes ces choſes, qu'il n'y a que nous qui en euitons les vnes & cherchons les autres, qui les puiſſions oſter ou donner à autrui ſelon noſtre fantaſie. Concluons donc hardiment qu'il y a vne merueilleuſe & treſeuidente difference & diſtinction entre nous & les creatures inferieures: que la gloire & la reputation montent au deſſus de leur portee, & ſont par conſequent inſenſibles & ſimplement intellectuelles, n'appartenant qu'aux choſes ſpirituellenes & pourueues d'intelligence: que l'homme a outre les autres creatures des ſens particuliers & occultes, vne veue & vne ouye interieure, qui luy font gouſter & ſentir ces choſes, que les beſtes ne peuuent appercevoir.

Comme l'honneur appartient à Dieu ſouuerainement.

CHAP. CCIII.

Concluons en outre, puis que la gloire n'appartient qu'aux choſes intellectuelles, inuiſibles & ſpirituellenes, non aux ſenſibles & corporelles, qu'à meſure que quelque choſe eſt plus

A qui la gloire plus proprement appartient.

intellectuelle, spirituelle & inuisible, à mesure qu'elle est plus esloignée des choses corporelles & sensibles, la gloire luy appartient plus proprement, & plus conuenablement: Et attendu que Dieu est d'une telle nature, il s'ensuit qu'il est souverainement glorifiable & louable, & que le diffame, la honte, & le deshonneur opposés contraires à la gloire, luy sont extrêmement disproportionnez & disconuenables. Voilà comme l'expérience nous aura aprins par les creatures, qu'à nostre Dieu tres proprement appartient la benediction, l'honneur & la louange.

Combien grande chose est l'honneur.

CHAP. CCV.

*Honneur
est cher
aux hom-
mes sur
tous.*

OR que Dieu vueille maintenir, defendre & augmenter la gloire & l'honneur qui luy appartient souverainement, ie le puis prouuer manifestement par nous mesmes. Car si nous embrassons d'une si ardente affection l'honneur propre qui ne nous est aucunement deu, si nous employons nos subiets, nos biens, nos amis, & tout ce que nous aimons le mieux, pour le maintenir, conseruer & accroistre. Si à tous les coups nous hazardons nous mesmes & nos vies, & courons alaigrement à la mort pour garder qu'on ne l'offense ou qu'on ne nous l'oste: combien par plus forte raison devons nous estimer que Dieu soit soigneux & jaloux de la gloire qui est si iustement & si raisonnablement sienne? Puis que nous ne voulons souffrir en nulle façon qu'on blesse nostre honneur, croyons hardiment

*Dieu aime
son honneur
extreme-
ment.*

que luy qui est tout puissant, souffrira encores moins. qu'on interesse le sien. Puis que nous haïssons toute reputation qui efface & destruit la nostre, & que nous la combattons de toutes nos forces, ne faisons nul doubte que Dieu ne regarde de mauuais œil tout honneur qui contrarie au sien, & toute gloire qui ne s'accorde & qui ne s'vnit à la sienne, & qu'il ne la perde en fin & ne l'aneantisse. Tenons en toute asseurance que comme Dieu esleue toutes choses & les nourrit pour son nom, qu'il perdra aussi & dissipera certainement tout ce qui ne visera & qui ne conspirera à la louange. Au reste nous nous pouuons apperceuoir combien grande chose est l'honneur, combien excellente & surpassant l'homme mesme: veu que nous ne craignons pas d'employer nostre auoir, nous & nostre vie pour le garder & defendre, & que nous aimons mille fois mieux mourir que de voir mourir nostre honneur.

Comme par les choses susdites de l'honneur on peut prouuer la verité de Iesus Christ.

CHAP. CCVI.

IL me faut reprendre les propositions que ie viens d'arrester cōcernant l'honneur de Dieu, & les remettre pour en tirer vne preuue tresas-seuree que Iesus Christ en qui nous Chrestiens croyons est vray fils du Dieu eternal, tout puissant, tresbon, tresiuste, qui a produit le monde de neant & tout ce qu'il contient. I'ay monstré que ce que Dieu fait hors de soy, il le fait pour

sa gloire: qu'à luy seul appartient l'honneur & la louange: que comme il dresse ses operations exterieures à sa gloire, aussi fait-il à son nom: que son honneur est eternal: qu'il est soigneux & ialoux de sa louange, comme en estant souverainement digne: qu'il hait capitalement tout honneur qui combat le sien, & qui luy contraire: qu'il ne peut rien faire contre sa gloire, ny ne peut permettre que toutes choses ne seruent & ne se reduisent à ceste fin là. Cela presuppposé, venons à Iesus-Christ, que toute la chrestienté adore, & considerons ses paroles & ses effets manifestes à tout le monde, il est certain qu'il se nomme & se dit fils de Dieu, & qui plus est entierement esgal à luy, vn avec luy en essence, vn en nombre sans diuision ou distinction de deité. Il dit en outre qu'il tient sa diuinité de son pere, qu'il a esté engendré par luy de toute eternité, qu'il est son fils vnique sans fin & sans commencement, & déstoujours accompagnant son pere: par conséquent il se maintient estre Dieu tout puissant createur de toutes choses comme son pere, seigneur par indiuis & maistre de l'vniuers avecques luy. D'auantage il nous commande de croire qu'il a esté par Dieu enuoyé en ce monde, qu'il y est venu au nom de son pere, nō au sien propre: il s'attribue la puissance & les œuures qui n'appartiennent qu'à Dieu seul & à nul autre: Comme il remet les pechez des hommes, qui est propre à Dieu, il promet de nous resusciter quelque iour, de nous venir iuger, punir & récompenser selon nos demerites. En outre il a enuoyé

*Iesus Christ
fils de
Dieu.*

par tout ses disciples pour prescher son nom & sa doctrine nouuelle & encore inouyë, pour prescher vne loy donnant & promettant aux croyans vne felicité immortelle, & asseurant & menaçant les mescreans d'vne mort & dānatiō eternelle. Toute la chrestienté est bastie & fondee en son nom: Les chrestiens qui ioüyssent de l'Empire de Rome & d'vne bonne partie des seigneuries & royautez de la terre, adorent Iesus Christ, croient en luy comme au vray fils de Dieu, vn en essence avecques son pere, esgal en toutes choses a luy, enuoyé par luy en ce monde, ils le craignent & l'honorent comme le vray createur du ciel & de la terre. Ses Apostres ^{Les saints} mesmes & ses disciples qui l'ont presché & qui ont ^{sont ado-} ^{rez.} trauaillé pour son hōneur, sont honorez, exaucez & dignifiez en ce monde. D'auantage descendant ça bas, il choisit de naistre parmy les Iuifs qui seuls recognoissoiēt le vray Dieu createur de toutes choses: il vint se nommer & se prescher fils de Dieu à la nation esleuë & fauorie par son pere. Je pourrois deduire à ce propos assez d'autres choses ainsi euidentes & manifestes. Or si c'est homme Iesus Christ n'est pas fils de Dieu, s'il ne luy est pas esgal, s'il n'est pas vn avecques, luy, s'il n'a pas este enuoyé par son commandemēt, & que tout ce qu'il nous a voulu faire croire ne soit qu'vne fourbe, & vaine mensonge, il ne faut pas mettre en doute qu'il ne soit le plus capital & le plus mortel ennemy de Dieu qui puisse estre, & tel qu'il n'est en nulle façon croyable que le tout-puissant createur de toutes choses le souffrist. Car veu qu'il

aime son honneur, veu qu'il y vise par toutes ses
 actiōs, & qu'il en est singulièrement soucieux &
 ialoux: il est esloigné de toute apparence de rai-
 son qu'il laistast vsurper à Iesus Christ la gloire,
 sa iurisdicțiō & son autorité, s'il n'estoit tel à la
 verité qu'il se dit estre. Qu'il peut endurer que
 n'estant son fils ni enuoyé par luy, il s'attribuast
 ses glorieux tiltres, & exerçast toute dominatiō
 diuine à vn si grand preiudice & iniure de son
 honneur & de sa grandeur? certainement si Ie-
 sus Crist n'estoit tel que nous le croyōs, il nous
 faudroit conclure par cōsequent qu'il n'y auroit
 pas de Dieu. Mais puis qu'il y en a vn, cōme i'ay

*Iesus Christ
 n'est men-
 seur.*

necessairement verifié, estimōs qu'il est entière-
 mēt cōtre sa nature de supporter vne telle ruine
 & destructiō de son nom & de sa gloire. Qui se-
 roit le Roy bien aduisé qui portast patiemment
 qu'un estranger se vint impatronir de sa royau-
 ré? qu'il vint sous le faux donner entēdre d'estre
 son fils ou son lieutenāt, ordonner, cōmander &
 manier toutes choses outre son gré & contre sa
 volonté en la terre où il auroit toute puissance?
 Ne tiēdroit il pas vn tel hōme pour son ennemy
 capital & mortel, ne le cōbatroit-il pas a outrā-
 ce? De mesmes est-il de Dieu: Puis q̄ Iesus-christ
 regne, puis qu'il possède desia 1400. ans la prin-
 cipauté & la maistrise de l'vniuers: puis qu'il
 est reueré, prié & adoré pour vray Dieu: de-
 puis si long temps par vne commune deuotion
 de tant de millions d'hōmes! certainement ou il
 est vray fils de Dieu cōcernel & cōsubstantiel à
 son pere, ou du tout il n'y a point de Dieu. Mais
 il y en a vn. c'est infailliblement donc luy-mes-

me, qui maintient & qui conforte la grandeur de Iesus Christ & sa puissance. C'est luy qui par ce sien tres-euident consentemēt & approbatiō de son honneur, & de sa gloire tesmoigne la sacrosaincte verité de ses paroles, qui l'aduoüe pour son fils legitime & vnique, pareil a soy en puissance, maiesté, dignité, sapience, bonté, eternité, & gloire: autrement attendu que luy le sçachant & le voyāt tout a esté dit & fait en son nom & de sa part, il faudroit qu'il eust commeourny d'authorité à vne mēsōge & piperie, entieremēt contraire a son honneur & derogeant directemēt a sa gloire. Nul depuis le cōmencement du mōde iusques à nous n'a vsurpé vn tel tiltre: Nul que Iesus Christ n'a pris le nom de fils de Dieu consubstantiel & coeternel a son pere: Nul auāt, nul apres luy nes'est appellé de ce tiltre si honorable, & de ce nom si grand & si glorieux, qu'il n'en est point de plus: car quiconque est engédre de la deité est Dieu par consequent. Mahumet mesme n'a osé se dire que prophete, tiltre en dignité & en grandeur infiniment esloigné de celuy du fils de Dieu. Veu que Iesus Christ a esté surnommé d'vne façon si estrange nouuelle & inouye, si glorieuse & si enleuee au dela de toute conception & imagination humaine & non par soy seulement, mais par tout le mōde vn si grand nombre de siecles, il est veritablement enuoyé de Dieu & tel que nous l'estimons. Et quand apres vne si grande & si continuelle approbation que Dieu a faite de luy, quelque imposteur se feroit surnommer en ceste maniere, il le faudroit chasser.

*Iamais au-
cun n'usur
pa tiltre pas
reil a celuy
de Iesus
Christ.*

Mahumet

& abominer comme vn affrôteur, menfonger, & deteftable. Puis que Dieu a fouffert, voulu & ordonné que Iefus-Chrift regnast le premier en son nom, il defaduonè par conſequent tout autre qui viendra d'oreſnauant pour commander de ſa part & ſous ſon autorité : il n'o^a defia conſtitué vn maistre qu'il faut ſeul croire & obeyr. Sic'eſtoit vne inuention apoſtee de ſe faire ſils & enuoyé de Dieu, ſi Iefus-Chrift s'eſtoit fauſſement attribué la nature diuine, il auroit ſans doute eſtrangement offenſé Dieu createur du ciel & de la tere: il ſeroit infinimēt hay & mal voulu de luy, & tous ceux qui l'auroient tourméré, perſecuté, meurtry, à ceſte occaſiō luy auroient fait ſeruice tres-aggreable, ils ſeroient aymez, fauoris, & bien voulus de luy. Car ils auroient maintenu ſon honneur & ſa gloire inuiolable: ils auroient végé l'atroce iniure faite à ſa grādeur. Au rebours, ceux qui ſouſtiendroiēt la cauie de Iefus Chriſt, & qui le voudroient defendre, deuroient eſtre pourſuiuis & tourmentez par Dieu, comme portans & maintenāſ ſon grand & mortel aduerſaire. Ainſi les Iuiſ qui l'ont à ceſte raiſon ſi cruellement martiriſé, deuroient pour ce bel exploit eſtre agrandis, honorez & eſleuez ſur toutes les autres nations: & au contraire les Chreſtiens qui pour ce meſme reſpect le prient l'adorent & ſe ſient a luy comme a leur Dieu, deuroient eſtre auilis, deſpriſez & deſdaignez du monde. Or il en va tout autrement: il n'eſt point de peuple plus tourmenté de ſeruitude, plus calamiteux, plus miſerable ny plus mal voulu de tout le monde que

*Iuiſ peuple
miſerable.*

celuy de Iudee, pour ceste seule cōsideratiō. Par
où il appert euidemment, que c'est la cause de
Dieu qu'ils ont combatuë, non defenduë, que
c'est non pas vn mēteur, mais le vray fils de Dieu
qu'ils ont crucifié. dieu n'abandonneroit pas si
souuent ses amis à la boucherie des guerres. ny
si continuellemēt & vn si long aage, à l'oppres- *Chrestiens*
sion & violence des tyrans, en recognoissance *heureux.*
d'vn si bon & si religieux office. A l'opposite
le peuple Chrestien a tousiours esté fleurissant,
victorieux & bien fortuné, il iouyst de l'empiré
de Rome, des principautez & des seigneu-
ries du monde les plus fertiles & les plus opu-
lentes: la memoire des amis de Iesus-Christ, de
ses Apostres, martyrs & confesseurs est conser-
uée parmy les hommes en tout honneur & re-
uerence: son Eglise a commandé & tenu sous
soy les Empereurs, les Roys & les monarques.
Sōme, il ne peut estre mis en doute que Dieu de
son œil plus fauorable ne nous ait tousiours re-
gardez, qu'il n'ait embrassé nostre cause & nos
entreprinſes, confirmant par ce moyen en no^r
& establiſſant de plus en plus en nos cœurs la
religion ſaincte que nous ſuyuōs. Parquoy tout
iroit au rebours de la raison, & il faudroit dire
que Dieu meſmes ne ſeroit pas, s'il estoit autre-
ment de Iesus Christ que ce que nous en croyōs,
il fut condamné & executé à mort pour s'estre
dit fils & enuoyé de Dieu: Tout le monde a e-
ſté aduertty de son ſupplice, & de la cause, s'il ſe
fuſt fauſſement vanté de chose qui n'estoit pas
ſiēne, ne deuſt-il pas auoir perdu ſes tiltres tout
ſoudain apres ſa mort, ne s'en deuſt-on pas re-

*Iesus Christ
plus glo-
rieux apres
sa mort que
deuant.*

*La croix
sanctifiee
par Iesus
Christ.*

souuenir comme d'un homme iustement puny? & toutes fois ç'a esté depuis, que son nom c'est espandu par l'univers, regnant & triophant plus sans comparaison que pendant sa vie. C'est en son absence, & depuis son partement, qu'on l'a creu certainement, qu'on l'a publié & presché à haute voix fils du Dieu immortel, & pareil à son pere: S'il ne l'eust pas esté, comme fust il aduenü, veu qu'il mourut pour ceste cause entre les mains de ses ennemis capitaux, que le monde se fust si volontiers abreuvé d'une opinion si mysterieuse & si estrange? Voyez les merueilleux effets de la verité. Iesus Christ n'a pas esté seulement plus honoré apres sa mort, mais les vilanies mesmes & les opprobres qu'il receut de ses aduersaires, sont eschâgées en honneur & en loüange. La croix ignominieuse & abominée du monde, qu'on luy prepara pour sa honte perpetuelle, à esté glorifiée & sanctifiée par le commun consentement des hommes. Dieu n'eust pas presté la main à un si miraculeux changemēt pour fauoriser la faulxeté & la tromperie. En outre ou il estoit Dieu, ou il n'estoit qu'une simple creature, mētant & contre-faisant la diuinité. S'il n'estoit non plus qu'un autre hōme, il estoit singulierement bandé contre son createur, il estoit bien loin d'aimer Dieu auant toute autre chose, & de tout son cœur: & si iamais homme s'ayma premierement, ayma premierement & suiuit sa particuliere volonté. Si iamais hōme visa à son propre honneur, gloire & loüange, certainement ce fut celuy-là, prenant descouuertement la place de Dieu & s'en

faillissant. Il s'esloigna par consequēt infiniment de son createur, & s'accompagna de tous les maux que nous auons cy dessus monstré suyure la propre amour & particulier honneur. Il fut iniuste, desreglé, desordonné, desuoyé de la raison, & de la verité: offusqué, & aueuglé en soy-mesme, sans paix, sans repos, & sans le vray contentement qui suit l'amour de Dieu premiere: Il fut ennemy de l'homme, entāt qu'il est homme, & ennemy de soy-mesme: il fut mōstrueux, & des-naturé, combatant l'ordre du monde, & se bandant capitalemēt contre la police vniuerselle des choses. Et toutes ses actions furent à ce compte plaines d'outrecuidance, de fierté, de malice, de piperie, de cruauté & d'iniustice, comme d'yn hōme n'ayant rien deuant les yeux que l'ambitiō & la reputation particuliere: D'auantage, estant saisi del'amour propre iusques au dernier degré, racine & origine (comme i'ay dit ailleurs) de tout péché, vice, erreur, & fausseté, il suit par vne nécessaire consequence, qu'il n'est parti de luy ny parole ny doctrine q̄ la plus impie, inique, dāgereuse, & damnable qui puisse estre imaginee; qu'il ne partit precepte de luy ny instruction, qui ne fust contre Dieu, contre verité, contre toute droiture & vertu, contre la nature de l'homme entāt qu'il est homme, contre la nature du liberal arbitre, & contre l'ordre de toutes les creatures. Or tout cela est diametralement opposite & contraire à ce que nous en sçauons & voyons: il ne fut iamais rien sous le ciel si doux, si benin, si debonnaire, si patient, si humble, si raisonnable, si vertueux, si iuste, si

bon & si parfait, qu'il fut par toutes les actions de sa conuersation humaine. Se pourroit-il cōcevoir nul cœur d'hōme souffrant si volontairement & si paisiblement les indignitez, iniures, mocqueries & vilanies de ses aduersaires comme il les a souffertes? Est-il rien si contraire à la fierté & à la presomption outreuidee, que la franche & humaine patience de laquelle il porta tāt de peines, tourmēs & extrêmes cruauitez: Fut-il iamais exemple si grand d'une douceur & debōnaireté super-naturelle, que celuy qu'il nō donna pardonnant au plus grand effort de ses maux, & priant pour ceux qui les luy faisoient? Quant à sa loy & à son institution, c'est la regle de toute verité, sincerité, rondeur, vertu, simplicité, droicteure & saincteté: tout y est visant à l'honneur de Dieu, au vray & solide biē & profit de l'hōme, & à la conseruation de tout l'ordre & de toute police. C'est elle qui nous apprend de haïr & d'eniter la mensonge, la tromperie, la fierté, l'iniustice & la meschanceté. C'est elle qui propose, à la vertu la felicité immortelle pour recōpense, & au vice le tourment & damnation eternelle. C'est elle qui nous cōuie tāt, & par tāt de belles esperāces à l'humilité & à la māfuetude, à l'vniō, charité, concorde & fraternité: & finalement c'est elle, toute spirituelle & toute diuine, qui nous a la premiere presché & aprins la haine & le mespris de nous-mesmes, pour nous faire aimer nostre seul createur & sa gloire: elle est entierement appuyee & fondee sur ce diuin & sainct amour, ennemy iuré de l'amour propre, de l'amour de nostre volonté, & de la pour-

*La loy de
Iesus Christ*

suite de nostre honneur & gloire particuliere. Parquoy outre ce que par autres argumēs nous auōs prouué ailleurs du fils de Dieu, & ferōs encore par cy apres, nous pouuons conclurre par la consideration de l'honneur de Dieu, que Iesus Christ est vray Dieu immortel, & entiere-ment tel que la chrestienté le croit & l'adore.

Comme la chrestienté est fondee en toute verité.

CHAP. CCVII.

P Vis q̄ Iesus Christ est vray fils de Dieu, tout ce qu'il dit est veritable, il est impossible qu'il mente, qu'il faille ou qu'il se trōpe, impossible qu'il face ou qu'il commande mal, & que il nous vueille deceuoir ou nuire. Or il nous dit qu'ils sont trois en vne mesme deité, le pere, le fils & le S. Esprit: qu'ils ne font qu'un, & qu'il en est la secōde personne. La trinité nous doit bien estre certaine puis quenous en sommes asseurez par le fils de Dieu, il se dit aussi estre vray homme & fils de l'homme, il est dōc & vray Dieu & vray homme: car ses paroles sont d'une extrême autorité, veu que c'est Dieu qui parle, & qui parle de la part de Dieu son pere. Puis que toute la chrestienté est fondee en luy, par luy & selon luy, elle est establie & fondee en toute verité, car tout ce qui est produit & engendré retire à la nature de sa racine. Attendu que ce qui est fait & ordonné en l'Eglise l'est sous le nom & autorité de Iesus Christ: il s'ensuit que ce qui se fait & ordōne en son Eglise, entant qu'elle est Eglise, est tressainct & infallible: par consequēt

*Iesus Christ
ne peut
tromper.*

*L'Eglise de
Iesus Crist
infaillible.*

*La Bible est
vraye.*

tout ce qu'elle approuue doit estre approuue de vn chacun, & reprouué tout ce qu'elle reprouue: il s'en suit aussi de ce que Iesus Christ est fils de Dieu que toutes les paroles de la Bible sont tres-vrayes, qu'il ne peut loger en ce liure là nulle mesonge: car le nouueau Testamēt est de luy mesme, & il cōfirme le vieil & les pronostiques des prophetes cōme faites pour luy. Voila comme de ce fondement on tire la verité de toute nostre religiō: il nous faut donc en premier lieu loger en nostre creāce Iesus Christ fils de Dieu, car c'est la viue & vraye racine de toute autre verité. L'escriture saincte, l'autorité de l'Eglise, les sacremens, tous les articles de nostre foy pēdent par vne cōsquence necessaire de ceste premiere propositiō. Quicōque ne l'a presuppōsee par viue foy en son entēdemēt, ne peut rien argumenter que fantastique ou menfonger: il est extrêmement esloigné de Dieu, de toute raison & de toute verité. Quiconques s'opiniaistre à le mescroire apres l'exemple de tant de personnages parfaits en toute doctrine & vertu, qui sōt volontairement allez a la mort pour maintenir vne telle creance, est beaucoup moins excusable que s'il eust failly au premier tēps & en l'enfance de la chrestienté, il n'y a mes-huy nul homme qui s'en puisse excuser. Principalement nous autres chrestiens qui auōs eu la grace d'estre nourris & esleuez en vne si saincte religion, confirmee par tant de diuinations & pronostique de puis l'origine du monde: par vn si grād nombre de publiques & manifestes miracles, par le cōmun consentemēt & aprobatō de tous les plus

*Qui mes-
croit au-
iourd'huy
est inexcusable.*

cler

cler voyans & mieux nais esprits du monde, par le volontaire martire d'un million d'hommes excellens en toute suffisance, par vne si longue & fleurissante duree de tant & tant de siecles, par la iustice, droicteure & saincteté de ses ordonnances. Gardons nous bien de nous en escarter & de nous en départir de ceste ferme colonne, & de ceste premiere & solide base de nostre creance, gardons nous bien de nous mesconter en un principe de si grande & importante conséquence, Celuy la presuppôsé, la premiere chose qu'il nous faut considerer, c'est la grâdeur incôprehensible & hauteur infinie de l'action derniere de Iesus Christ qui franchement, volontairement & sciément voulut souffrir vne si honteuse mort & si ignominieuse. Considerôs qu'estât luy mesme la sapièce, qu'estât fils de Dieu eternal, il n'a pas sans vne cause merueilleuse, sans vne bien apparente & euidente vtilité offert sa propre personne à tant de tourmēt & de peine: Que le Chrestien entretienne ordinairement son ame à discourir & considerer l'occasion, la necessité & le fruiet d'une telle passio: car infaliblement le fils de Dieu ne l'a pas endurée pour neāt ni pour vne legere ou vaine consideration: il n'est rien plus euidēt ni plus aduoué de chacū que la mort de Iesus Christ: Parquoy faisons en nostre secōd fondement cōme d'une chose tres certaine, tres manifeste & indubitable. Au reste de quelle affectio, de quelle amour, avec combien d'honneur & dereuerence deuōs nous recevoir & embrasser le fils vnique que le pere createur du ciel & de la terre nous a ça bas en-

*La passion
de Iesus
Christ doit
estre souuent
rememo-
ree du
chrestien.*

uoyé reuestu en nostre faueur de chair humaine, & garny d'une nature toute pareille à la nostre? Si nous aimons les creatures parce que Dieu les a faictes & qu'elles sont siennes, combien à plus forte raison devons nous cherir son cher enfant & bienaimé? Si nous nous entr'aimons les uns les autres cōme estant l'image de Dieu créée, cōbien plus devons nous aymer cet hōme son vray fils? Si nous aimons Dieu de ce qu'il nous a donné les creatures qui sont d'une nature estrangere & differente à la nostre, combien le devons nous plus aimer pour nous auoir enuoyé son fils, & l'auoir fait homme comme l'un d'être nous? Si nous argumentons la singuliere affection que Dieu nous porte pour auoir basti tant de creatures à nostre contēplation & nous les auoir voüees, de cōbien plus grand tesmoignage de bien-vueillance nous doit estre d'auoir fait pour nous de son fils un hōme & de l'auoir enuoyé pour nostre profit en ce mode? D'auantage de quelle autorité & de quel respect doiuent estre en nostre endroit les paroles que nous a dites le fils de Dieu de la part de son pere? En quelle reuerence & deuotion les devons nous ouyr & apprendre? y a-il comparaiſon de nulle parole humaine à celle du fils eternal de nostre createur? n'est-ce pas bien raison que nous deslogions de nostre entendement tous autres propos pour y loger ceux de nostre Dieu & de nostre maistre? N'est-ce pas ce liure qu'il nous faut auoir deuant les yeux & entre les mains? Peut-il y auoir nul auteur de tel poids & de tel credit en nostre endroit que le fils de Dieu par-

Les paroles de Iesus Christ doiuent & auoir singulierement en nostre endroit.

tant de la part de son pere? Si nous receuons les enseignemens & instructions des creatures de Dieu, cōbien deuons nous plustost receuoir celles que nō^r dōne son fils de son ordōnance? Oferōs nous cōparer ou aparier aucune autre doctrine à la siēne? N'est ce pas raison de mespriser & desdaigner toute autre science & institution au pris de celle que le fils de Dieu nō^r donne? Si nous nō^r proposons l'exēple des autres hōmes pour regle de nostre vie, si nō^r nous trauaillons d'ēsuiure leurs traces, qui suiuirōs nō^r, à qui nō^r conformerōs nous si raisonnablemēt qu'à l'hōme qui a pour pere le createur de toutes choses? Croirōs nous à nul autre homme cōme à celuy qui est le fils de dieu? Le moindre de ses mots, la moindre de ses actiōs ne surpasse-elle pas infinimēt tout ce qui a iamais esté dit ou fait au monde? Qu'est-il plus solide, plus ferme, plus asseuré, plus vtile & pl^{us} precieux que la sainte parole du fils de Dieu! Est-il mespris & desdain si dāgereux & si dānable q̄ celuy qui s'estēd à chose si sainte & si diuine? Sans doute il n'y a rien qui appartiēne au fils de Dieu ou qui en depende en quelque façō qu'il ne faille auoir en singuliere reuerēce. Pourrions nō^r iamais assez dignemēt honorer & reuerer sa glorieuse & tres-sainte mere: Auec quel respect & hōneur deuōs nous garder la memoire de to^t les fidelles seruiteurs, des Roys, des ducs, & capitaines qui ont main- tenu la verité de toute leur puissance? De combien religieuse deuotion deuōs nous garder & manier tout ce qui a approché & touché l'hōme fils de nostre Dieu tout puissant.

*La mere
de Dieu
ne peut e-
stre assez
honoree.*

*Ce qui a
touché ie-
sus Christ
merite
honneur.*

*Cōsolation
& confir-
mation
des Chre-
stiens.*

VOyez en quel repos de cōsciēce & en quel-
le sēureté viuent ceux qui croient en Iesus
Christ, cōbien il y a de circonstances qui les cō-
solent, & confirment en leur foy. Premieremēt
c'est vne chose glorieuse de foy, honorable &
desirable que d'auoir accointāce & societé avec
le fils de Dieu, d'estre de sa natiō, de son peuple,
& de son royaume, de viure sous sa regle, doctri-
ne & protectiō. Cela n'est il pas pl⁹ beau, meil-
leur & pl⁹ souhaitable, que d'auoir choisi pour
son chef vne creature route pareille à nous, que
de s'estre soubmis à la loy & a l'ordōnance d'un
hōme seulemēt & d'un Prophete? Nostre con-
dition est certainement plus digne & plus heu-
reuse d'autant que le fils de Dieu est plus grand
& plus excellēt que nul autre personne. No⁹ a-
uōs prins sans doute le patty le plus honorable
& le plus assēuré: & ce premier poinct doit ser-
uir à tout Chrestien d'une consolation singulie-
re. Secondemēt Iesus Christ à apparū nouveau
an mōde & d'une mode nouuelle & extraordi-
naire, plein d'une merueilleuse autorité & sur-
nommé de tiltres inouïs, si dignes & si diuins
que iamais homme, ny auant luy, ny depuis, n'o-
sa se les attribuer: il se dit estre enuoyé par
Dieu son pere, auoir toute puissance de sa part,
& tout commandement sur l'vniuers. Ses man-
demens s'adressent à tous hommes, il les a fait
crier & publier par tous les coings du monde:
Ses herauts & les trompettes qui sont ses disci-

ples & Apostres l'ont presché le grand fils de
 Dieu, ont annoncé & signifié à tout homme sa
 parole, contenant vne tres-certaine promesse à
 ceux qui croiront en luy du royaume celeste, du
 pardon & remission de leurs pechez, & d'une
 vie; & beatitude eternelle. Et de l'autre part, des
 menaces tres expressees à tous mescredoyans d'une
 damnation, d'une peine & d'une mort infi-
 nie, d'un feu immortellement brulant & cui-
 sant, & somme de tant & de tels maux qu'il est
 impossible d'en imaginer de plus grâds. Tierce-
 ment nous sommes cōfirmez en nostre foy par
 la droicte & saincteté de la doctrine & com-
 mandemēt de Iesus Christ: car il n'est rien ni de
 meilleur ny de plus iuste, rien plus conuenable
 & plus vtile à l'homme, entant qu'il est homme,
 rien si accordant à l'ordre & police de l'vniuers
 & de toutes les creatures, riē plus sentant & re-
 presentant la nature de Dieu createur de toutes
 choses: de sorte que par la perfection de sa loy,
 nous pouuons certainement argumenter & cō-
 clurre qu'elle ne peut estre partie que des saints
 conseils de la diuinité mesme, & de la bouche
 du fils ayant tres viuemēt & tres-veritablement
 emprainct en soy la volonté de Dieu son pere.
 Quartement nous nous pouuons consoler en
 nostre religion par le nombre infiny d'hommes
 qui en ont esté depuis tant de siecles, qui ont
 creu en Iesus Christ, vray homme & vray fils de
 Dieu, ont suiuy & cōfessé sa loy & sa doctrine,
 & ont vescu deuotieusement sous les comman-
 demens: les vns, & tels Roys & grands Princes
 terriens, abandonans pere, mere, enfans freres,

*Perfection
 de la loy
 de Iesus
 Christ.*

*L'estendee
 de la reli-
 gion de Je-
 sus Christ.*

amis leurs biens & leurs richesses pour le seruir avec plus de loisir & de liberté: Les autres souffrans d'une alaigne & viue constance les plus griers tourmens du mode & les plus cruels supplices pour tesmoigner & signer de leur propre sang la verité de sa parole. Qui pourroit mettre en compte tant de peuples & de diuerses nations qui ont receu ceste religion, tant de personnes remarquables par leur noblesse ou valeur, ou sçauoir qui l'ont suiue & maintenue. Finablement il nous faut considerer qu'il n'appert aucunement du contraire de ce que nous croyons, & que nul ne nous peut moustrer que Dieu ait desaduoué Iesus Christ pour son fils, ou qu'il ait reuouqué son autorité & sa puissance: ce pendât nous le voyons estimé Dieu par tout l'vniuers, & le voions regner & triompher desia tant de siecles en la chrestienté. Tout cecy nous apprend clairement combien il y a d'avantage & de seuteté en nostre religion, veu que, quand nous nous faudrions par ignorance (ce que nous ne pouuons, car il est incroyable que Dieu permist naistre sous le nom de son fils vn abus si euident & si general) encore serions nous plus excusables enuers luy faillant a la suite de tant de si pressantes apparences, plaines de pieté & de reuerence enuers sa diuine autorité, que ceux qui la mesprisēt à credit de leur nuë & simple fantasie, n'ayant rien qui face pour eux, que des vaines imaginariōs, ni rien qui vaille à nous destourner ou esbranler. Comparez a ceste heure la condition des Chrestiens plaines de tant de belles & grandes esperances & de tant de fiance

On ne
peut prou-
uer le con-
traire de
la religion
chrestien-
ne.

à celle des infidelles. Comparez le repos & l'assurance qui est en nostre ame à la turbulente, inconstante & douteuse erreur, qui tourmente & martyrise continuellement les entendemens desuoyez de ceste sainte creance, ignorans, douteux & incertains, en ce qui les concerne principalement comme hommes: car indubitablement ils ne s'en peuuent resoudre que par opiniõ imaginaire, & appuyee sur des fondemens frailes, subiets à estre debatus & controuersez en mille manieres: de façon qu'il ne se presente sans cesse à leur ame ainsi irresoluë, qu'un horreur & espouuantement effroyable des menaces de Dieu, qu'une peur continuelle de s'estre mescontees en chose où il alloit du bien souuerain del'homme & de son dernier mal: ils remachent & repoisent incessamment la disparité de leur condition à la nostre, & voyent avecques grand despit & desesperé remors de leur conscience, comme de nostre mescompte (quand il seroit possible qu'il y en eust) nous ne pouuons encourir nul danger & nulle perte, & n'en pouuons retomber qu'en ce mesme estat qu'ils esperent pour eux & qu'ils se proposent: là où le leur les pousse & les precipite en un abisme de malheur & d'angoisse immortelle.

*Ledonte &
l'angoisse
des mes-
creans*

Comme la parole de Dieu est croyable d'elle mesme.

CHAP. CCIX.

I'Ay manifestement monstré que la gloire est singulierement deuë à Dieu, & souuerainement, & que l'homme est obligé de l'honorer de

Il faut croire à la parole de Dieu pour l'aider de luy-mesme.

toute sa puissance. Or attendu que de croire à quelqu'un, & de se fier à ce qu'il dit, c'est le tenir veritable, & luy faire honneur : & que douter de sa parole, & ne s'en vouloir pas respōdre, c'est le desestimer, & le tenir pour vain & mensonger, il s'ensuit que l'homme doit croire à Dieu premierement, qu'il doit croire à ce qu'il parle, ou à ce qu'on dit de sa part, simplement & sans autre preuve ou tesmoignage. Tout le fondement, cause, & racine de l'assurance que nous mettons aux paroles de Dieu, ne doit estre tiree d'ailleurs que de luy-mesme : & nous y devons fier, seulement par ce qu'il les a dites, ou fait dire. C'est honorer Dieu & ses paroles que de les croire directement, & sans moyen. C'est le mesconnoistre & l'offenser, que d'en user autrement. De faire doute à ce qu'il dit, c'est l'auoir en opinion de menteur ou de trompeur, & auoir deffiance de sa vertu. De ne vouloir pas croire quelque chose simplement parce qu'il l'a dite, & chercher d'ailleurs des argumens pour la verifier, c'est croire plustost à quelque autre chose qu'à luy, c'est estimer quelque autre chose plus veritable que Dieu. Si ie crois ce qu'il dit, par ce que son dire me semble raisonnable, ie donne plus de poix & d'autorité à mon discours, & sens humain, qu'à la diuinité. I'estime & prise mes conceptions au dessus des siennes : par consequent ie l'iniurie grandement, presumant plus de moy que de sa grandeur infinie, & entreprenant toucher & examiner la verité de ses paroles à mes friuoles raisons & vaines fantasies. Ainsi l'honneur

Il faut croire à Dieu sans argumens.

& la reuerence de laquelle nous sommes obligez enuers nostre createur, nous instruit de la sorte que nous le deuons croire, comme fait aussi la consideration de son excellence & diuine maiesté: car nous voions en nostre vsage ordinaire, que nous croions aux personnes, à raison qu'elles ont plus ou moins d'autorité, & rapportons le plus souuent la mesure de nostre creance, au respect & à la dignité de ceux qui parlent. On croit beaucoup plus à vn Roy qu'à vn priué, & au Pape qu'à nul autre de l'Eglise. N'est-il donc pas bien raisonnable que nous croyons à la simple parole du Roy des Roys & souuerain des souuerains? Ne feroit-il pas beau voir d'ouyr vn subiet repliquer au dire de son Prince, qu'il ne le croit pas & qu'il s'en defie? Puis qu'il n'y en a nul si osé que de respondre à son Roy, qu'il fait doute à la verité de ce qu'il dit? combien moins le doit-on estre en l'endroit de Dieu? Nous en pouuons autant argumenter par sa bonté infinie: car puis que nous croyons plus ou moins à mesure que nous estimons ceux qui parlent meilleurs ou pires; & qu'on donne plus de foy, à qui on attribue plus de bonté: combien en deuons nous donner aux paroles de Dieu, qui est luy-mesme toute sainteté & toute vertu? Autant en pouuons nous dire en consideration de son infinie sapience & intelligéce, qui le rend incapable de toute ignorance ou mesconte. Parquoy sa gloire, sa puissance, sa bonté, & sa verité, nous commandent de croyre tout ce que Dieu dit, par ce seulement qu'il l'a dit.

*La dignité
du parlant
autorise
la parole.*

*Faire &
dire mani-
feste,
l'homme.*

Comme le faire & le dire, sont deux choses qui partent de l'homme, & qui le manifestent par le dehors : De mesme (aussi est-il la vraye image de son createur) Dieu se descouvre à nous exterieurement, par l'ouurage & par la parole. Tout ce qui procede de Dieu, & qui part hors de luy, se rapporte à l'une ou à l'autre de ces deux choses. Au reste, les mots ne sont pas les actions, & par consequent il y eschet diuerse science & diuers traité. Ainsi, comme i'ay trauaillé a la recherche des effets de Dieu, il m'en faut autant faire de ses paroles. La science des creatures, c'est la science des œuvres: celle-là est depeschée: il reste à voir du parler de Dieu, de voir s'il a dit quelque chose, & s'il y a quelque liure composé de son dire. Ses œuvres & creatures sont euidentes a tout **chacun**, chacun les voit, les cognoist & en use : **mais ses paroles** s'il y en a au monde, ne sont pas ainsi manifestes à l'œil. Parquoy il est expedient de monter par la cognoissance des œuvres, comme par chose tres-notoire, a celle de ses paroles, plus malaisée & plus obscure. Et comme c'est autre chose voir les creatures, & les effets de Dieu a part eux, considerant seulement leur nature & leur existence: & autre chose, les voir & cognoistre, en les comparant & rapportant à leur createur, & en les considerant, entant qu'elles sont a Dieu, & qu'elles viennent de luy: comme ce dernier point est occulte, & le premier apparent.

*Deux manieres de
considerer
les creatures.*

Deux manieres de

Pareillement, c'est autre chose sçauoir & entendre la signification des mots que Dieu a proferez, leurs sens, & leur interpretatiō: & autre chose sçauoir qu'ils sont a Dieu, & les entendre entant qu'ils sont partis de luy, & qu'ils sont siens: & assez de gens peuuent conceuoir simplement le sens de ses paroles, qui ne les cognoissent pas pourtant estre parties de la bouche de leur createur. & qui ne les remarquent pas sous ce respect: ainsi que tel cognoist la terre qui ne la cognoist pas pour ouurage de ses mains. Comme pour cognoistre les creatures, entant qu'elles sont a Dieu, il nous a fallu prealablement les cognoistre en elles-mesmes, & particulieremēt, & que nous auons dressé en la consideration simple de leur estre, le premier degré de cognoissance, manifeste & apparent: Le second plus difficile & plus occulte en la consideration de leur estre, engendré par Dieu, & luy appartenant: & le tiers, en ce que nous auons considerées, comme assignées a nostre seruice, & cōme vn present fait a l'homme par la liberalité de son createur. Et tout ainsi qu'apres auoir aperçeu qu'elles estoient, il nous a fallu chercher qui les auoit faites, & à quelle fin & intention: Aussi en ce discours de la parole de Dieu, il nous faudra voir premierement les mots en eux-mesmes: Ce sera nostre premiere marche, par laquelle nous monterons secondement à cognoistre à qui ils sont, & s'ils sont diuins ou humains. Le tiers & dernier poinct de nostre science, consistera à les trouuer auoir esté produits & mis en euidence pour le profit & vi-

*considerer
la parole
Dieu.*

lité de l'homme. Comme les creatures nous ont descouvert le createur, & comme elles portent en elles quelque signification apparente du lieu d'où elles partent: De mesmes la qualité & façon des paroles de Dieu tesmoignera leur diuine naissance & origine? Car ce seroit merueille que les œuvres de Dieu portassent en leur visage le tesmoignage de leur facteur, & non pas ses paroles. Or ce que nous auons desia dit, nous seruira tout plain à ce que nous auons à dire. Puis que nous sçauons que Dieu est, quelles sont les qualitez, proprietiez & conditions, & que nous sçauons aussi celles des creatures, tout ce qui leur appartient, & qui leur est conuenable? Puis que nous auons appris à distinguer & discerner par signes euidens le createur de la creature, certainement nous ne pouuons faillir d'appercevoir dès la premiere apparence de ses paroles, si elles porteront la marque diuine ou humaine, & si elles retireront à la forme & qualitez du createur ou de la creature.

*Comme par les mots & façons de parler de la Bible
on peut certainement conclure que Dieu
en est l'auteur.*

CHAP. CCXI.

*Tous escripts
sont ou de
Dieu ou des
hommes.*

ATtendu que le monde est plain de plusieurs dits, escripts paroles, & liures : que chaque parole est à quelqu'un, & tout liure à son auteur, que quiconque parle, doit estre le createur, ou la creature: le facteur, ou la facture, & facture capable de raison: il s'ensuit que tous

dits & tous escrits sont au createur, ou a sa crea-
 ture raisonnable. Or il y a vn liure entre nos
 mains surnommé la Bible, contenant vn vieil
 & vn nouveau testament, qu'on dit & afferme
 estre a Dieu, & duquel on assure toutes les pa-
 roles estre parties de sa bouche. Regardons &
 considerons de pres, si par quelques signes ou
 marques nous pourrôs descouurir son autheur,
 & iuger de quelle main ila esté tracé, diuine ou
 humaine, créée ou creatrice. Il nous faut poiser
 la façon & la nature des mots, la maniere de son
 paaler, & puis les assortir & comparer au fa-
 cteur, & a la facture. pour voir auquel des deux
 elles reuiendront & se rapporteront plus con-
 uenablement. Premièrement il y a cela de sin-
 gulier & de particulier en ce liure, qu'à verifier
 ce qu'il dit, il ne se sert d'aucune preuue, raison
 ou argument, & s'y dit choses qui semblent
 bien meriter pour leur estrangeté & difficulté
 qu'on se seruist d'argumentation & de raison-
 nement a les persuader. Les autres liures pour
 s'insinuer en nostre creance, logent en leur pre-
 mier front les propositions les plus aduouées, &
 tesmoignees s'il est possible par l'experience de
 nos sens: Le nostre est bien fait d'une autre for-
 te. Dès l'entrée il nous presente ces mots: Au
 commencement Dieu bastit le ciel & la terre.
 Voila vn langage de merueilleuse hardiesse: il
 assure qu'il ya vn Dieu, qu'il à basti le ciel &
 la terre, que le monde a eu commencement, pro-
 positions plustost contraires qu'approchantes a
 l'experience. Aristote pour nous en prouuer seu-
 lement la premiere, ya employé les huit liures

*Difference
 de la Bible
 & des au-
 tres liures.*

de la physique, & les douze de la metaphysique. Quel signe est ce que la Bible face sans nulle preuue vn principe de chose si incogneuë? Qu'est-ce à dire, que ce liure vueille estre creu de chose si importante à sa simple parole? Que feroit-ce? si ce n'est que l'auteur qui parle en luy, se sent de telle dignité & autorité que sans tesmoignage, sans preuue & sans argument, on se doit entierement reposer à ce qu'il en dit: que son credit surpasse outre mesure toute preuue, & tout tesmoignage: & qu'un simple mot parti de sa bouche, doit auoir plus de persuation & plus d'efficace que les raisons & argumens de tous les liures du monde. Ce pourquoy on ne voit rien de pareil es autres auteurs, c'est qu'ils se sentent desprouueus d'une telle autorité. Il y a deux sortes de parler, l'une par resolution & en enseignant & commandant de croire, Celle cy est propre à Dieu, car elle est pleine d'autorité, dignité, honneur, excellence, maiesté, domination, puissance, & superiorité: L'autre sorte de parler par preuue, & de persuader par argument est plus conuenable à la foiblesse & subiectiō de la nature humaine. Il y a aussi respectiuement deux manieres de croire. Quelquefois nous nous contentons du seul respect & reuerence que nous portons à celuy qui parle. Quelque-fois nous demandons des tesmoignages & des preuues. Ainsi toute créace pend ou de la dignité de celuy qui parle, ou de la force de la raison probante. La premiere maniere appartient à nostre createur, pour l'honneur que nous luy portons, cōme i'ay dit ailleurs, il faut

*Deux sortes
de parler.*

*Deux sortes
de croire.*

infalliblement croire a ce qu'il luy dit, par ce seu-
 lement qu'il l'a dit : & son parler doit estre cor-
 respondant à ceste façon de creance. Il parle *Dieu parle*
 donc tousiours par resolution, & ne prend son *tousiours*
 dire aucun poix, & aucune confirmation que de *par resolu-*
 son autorité mesme. Il parle comme nostre *tions.*
 Roy, Empereur, il nous enseigne comme sou-
 uerain maistre de toute doctrine, & discipline,
 & nous enioinct de croire, comme ayant au
 dessus de luy tout discours & toute raison hu-
 maine. Parquoy attendu qu'un tel stile se voit
 continuel en la Bible, qu'elle maintient tout par
 tout ceste maniere de parler diuine, nous en
 pouuons hardiment conclure, que c'est vraye-
 ment le liure de Dieu: qu'il a prononcé & dicté.
 ses paroles, & que c'est langage du createur, non
 de la creature, si ce n'est vne creature parlant
 par son commandement & inspiration. Mais
 soit qu'il parle luy-mesme, soit qu'il parle par
 nous, c'est tousiours luy qui parle. Nous de-
 uons nous y fier d'autant plus, & de uons d'au-
 tant plus adiouter de foy à ce qu'il contient,
 que plus il parle simplement, & que moins il
 confirme & conforte par argument son dire: car
 c'est vne marque du celeste & diuin langage. *Parler sim-*
 Veue que nous sommes tenus de croire aux pa- *plement &*
 roles de Dieu, par ce seulement qu'il les a dites, *sans argu-*
 il s'ensuit que nous de uons plus croire la do- *mens c'est*
 ctrine de ce saint liure, par ce qu'elle n'est pas *parler di-*
 tesmoignée, que si elle l'estoit, & qu'elle est plus *uinement.*
 veritable a mesure qu'elle est moins verifiée: car
 elle denote & signifie d'autant plus, que Dieu
 l'a establie. Ainsi concluon que la solide verité

*Cōuenance
entre la Bi-
ble & le li-
ure de na-
ture.*

& certitude infallible de la Bible, surpasse la certitude & verité de toute autre science, à raison, que le createur surpasse la creature en toute excellence, & que l'autorité de Dieu est au dessus de toute humaine suffisance, c'est à dire, hors de toute proportion, & comparaison. D'où nous descouurons appertement la merueilleuse conuenance qu'il y a entre le liure de la nature ou des creatures, & cestuy-cy. Le liure de nature nous a instruit, qu'il faut croire Dieu premierement, de foy, simplement & sans preuue, & le liure de la Bible parle tout de mesme. La condition des creatures s'accorde aussi singulierement avecques ceste façon de langage. Car elles ne dependent & ne sont maintenues en leur estre, que par l'autorité & puissance de Dieu, qui les soustient & appuye immédiatement. Et les paroles de la Bible, ne prennent fondemēt ou confirmation en nulle autre chose, qu'en l'autorité de Dieu, qui seule les assure & les auere sans tesmoignage & sans preuue. Par ainsi comme les creatures sont immédiatement à Dieu, aussi sont les paroles de la Bible. Or s'il est ainsi que toute la certitude & verité de ceste tres-sainte doctrine se rapporte simplement à la grandeur & dignité de son autheur & en depende entierement, il est impossible de la croire & d'y adiouster foy, si au prealable nous n'auons appris que Dieu soit, & qu'il soit infiniment esloigné de la deception & de la mensonge. Car sans le cognoistre cōme scauroit on qu'il fust autheur de la Bible, & comme croiroit-on à la Bible, qui traicte sans argumenter & sans

sans raisonner de tant de matieres hautes & arduës, si on ne sçauoit que Dieu en fust l'auteur? Voila pourquoy ie disois ailleurs, qu'il faut premierement fueilleter le liure des creatures & auant le liure de la Bible: Car celuy là nous apprend à cognoistre Dieu, la grâdeur, ses proprieté & ses conditions: il sert d'introduction, de porte, d'entree & de lumiere aux saintes escritures, & à la verité l'un liure presuppose l'autre.

*Autres argumens pour prouuer que Dieu est
auteur de la Bible.*

CHAP. CCXII.

D'Auantage, le commander, le defendre, le promettre & le menacer, qui se voit tout par tout és paroles de la Bible, monstre clairement qu'elles sont celestes & diuines. Elles commandent & enioignent à tous hommes de suyre la vertu & de bien faire, avec tres-certaines promesses à ceux qui obeyront à cest aduertissement, de recompenses eternelles & d'une vie immortelle, & defendent le mal faire & le vice, avecques horribles & tres-expresles menaces d'une damnation eternelle, & de peines & douleurs infinies: certainement il est impossible d'appropriier à la creature vne telle maniere de parler: C'est Dieu seul qui a toute maistrise & souueraineté sur les hommes, luy seul qui peut commander, defendre, promettre, & menacer la nature humaine: il tient seul en sa main toute puissante, le chastiment & le salaire, le souuerain heur, & le souuerain mal'heur de l'homme,

*Argumens
pour prou-
uer la di-
uinisé de
la Bible.*

Comme diroit vne creature, ie iugeray le monde au dernier iour, & donneray a chacun du bien & du mal, iouxte ses bonnes œuures ou mauuaises? Quelle creature viendrait de soy & de sa priuée autorité, promettant d'examiner & de contre-roier les pensées, les paroles & les actions de tout autant d'hommes qu'il y a eu, qu'il en est, & qu'il en sera, & de les iuger & payer l'une apres l'autre selon son demerite? Qui diroit, ie resusciteray tous les hommes ensemble & donneray aux vns vne vie, aux autres vne mort eternelle: ie raseray tout homme de dessus la terre, & la recouriray de haute mer?

*La doctrine
de la
Bible tes-
moigne
Dieu estre
bon.*

Car ou il faudroit que ce fust vne bonne creature ou vne mauuaise. Ce ne peut estre la mauuaise, veu que la sainte doctrine de ce liure repugne entierement & contrarie à sa condition: Elle nous exhorte, incite & pousse, par esperances, par promesses & par menaces au vráy bien de l'homme entant qu'il est homme. C'est à dire à la vertu, à l'amour de Dieu premier, à la paix, fraternité, vnion & concorde, choses infiniment esloignées des intentiōs d'une mauuaise creature, qui ne peut ayant le cœur saisi & empoisonné de l'amour de soy, viser par aucun sien conseil ou action au souuerain bien de l'homme: voire elle s'y oppose directement, estant desuoyee de toute raison & de toute verité: & cōme ayant en soy la racine & fondement de tout mal & de tout vice, tout ce qui part d'elle doit sentir necessairement & retirer à la nature peruerse & corrompue de son origine. Ce peut encore moins estre la bonne creature, attendu

*Vne bonne
creature.*

que le parler des saintes escritures sonne continuellement la domination & la souveraine maistrise. Or nulle bonne creature ne voudroit de foy s'attribuer l'autorité d'ordonner, d'enjoindre & de commander au monde, de luy promettre la vie eternelle, & le menacer de peines immortelles : Car vne telle façon de langage seroit à elle plein de temeraire fierté & de presumption outrecuidee. Tel desordre & horrible offense contre Dieu, ne pourroit partir de la creature qui auroit en soy la racine de tout bien. Ainsi nous pouuons resoudre, par la consideration des mots de la Bible, puis qu'ils sont originellemēt partis de quelqu'un & de sa propre autorité, que Dieu les a dits luy mesme, ou les a dits par la bouche & organe de quelque creature. Au surplus encore que tout ce qui s'apprend & se void au liure de nature, soit escrit en celuy de la Bible, & que ce que disent les saintes escritures, soit contenu au liure des creatures: si est-ce diuerfement, & en differente façon: Car le liure de nature nous instruit de nostre deuoir, des obligations que nous auons à Dieu, par argument, par preuue & par exemple, qui se tire des creatures mesmes: & celuy de la Bible nous en instruit par voye d'inionction & de commandement, meslé de promesses & de menaces. Ce n'est pas tout-vn, de prouuer & tesmoigner que telle & telle chose doit estre faite, que d'enjoindre & commander de la faire. Chacun peut pratiquer le premier moyen, & essayer de persuader par argumens ce que bon luy semble, mais chacun ne peut pas ordonner.

*cest au-
teur de la
Bible.*

*Façon d'en
seigner
propre à la
Bible.*

*La Bible
plus digne
que le liure
des creatures.*

ner qu'il se face. Ce dernier poinct n'appartient qu'au superieur & au maistre. La doctrine de nature nous preuue clairement, qu'auant toute autre chose, il nous faut aimer Dieu de tout nostre cœur & de toute nostre affection, & aimer apres nostre prochain comme nous-mesmes. Si font bien aussi les saintes Escritures, mais c'est en forme d'edit & de loy, accompagnée de crainte & d'esperance. Or d'autant que c'est plus commander que prouuer: que c'est plus enioindre que d'instruire seulement, d'autant est plus digne, plus grád & plus respectable le liure de la Bible que celui des creatures: il y a bien plus d'autorité à dire, crains Dieu, honore, sers, & glorifie ton createur, & tu auras la vie eternelle, ou des tourmens infinis si tu fais au contraire: que de prouuer simplement, qu'il le faille faire. Les paroles de la Bible disent, fay cecy, & les creatures, tu le dois faire. Voila la merueilleuse ressemblance, & singulier accord de ces deux liures: ils ont mesme but & mesme argumēt, ils cōtiennent pareille discipline, & vne mesme instruction: differens en ce seulement, que l'un se conduit par argumentation & par preuue, & l'autre par resolutiō & autorité, & que l'un represente plus l'obeyssance, l'autre la maistrise.

Continuation du repos precedent.

CHAP. CCXIII.

EN outre, nul ne peut dire de soy & de sa propre sciēce ce qu'il n'a peu premieremēt penser, car auant parler ou escrire, il faut auoir

conçu en la fantasie. Or la Bible traite vne doctrine celeste & supernaturelle, doctrine surpassant par sa profondeur incomprehensible, le iugement, la raison & l'intelligence de tout homme: comprenant vn grand nombre de propositions esleuees d'une distance infinie au dessus de toute imagination & conception humaine, & consistant en choses si ardues, si obscures, & si diuines qu'il est entierement impossible qu'aucun homme les ayt de soy trouuees ou produites, veu qu'elles excedent de bien loin la portee de nostre inuention, discours & suffisance: ce que ie prouueray aisement par la consideration de quelques exemples. Ou est l'entendement si cler-voyant & si viuement esueillé, qui eust peu penser premierement a part soy, & puis dire & publier, que trois personnes reallement distinguees, & desquelles l'une n'est pas l'autre, fussent vne substance en nombre, & vne mesme essence? qu'une mesme chose en nombre, & vne essence, fust en trois personnes reallement distinguees l'une de l'autre? & que trois personnes fissent vn seul Dieu indiuisible & tres-simple? Nostre esprit fust parauenture bien monté iusques à imaginer l'vnité indiuisible d'un seul createur, mais de conceuoir qu'un Dieu fust trois personnes reallement distinctes & pareilles en toutes choses, certainement nulle capacité humaine ny eust peu atteindre d'elle mesme. Comme nous eust conduit nostre propre discours à vne si haute inuention & imagination, veu qu'encore à present tous instruits & asseurez que nous en sommes, & par la sainte institut-

La Bible est pleine d'une doctrine par dessus entendement humain.

Hauteur du mystere de la trinité.

*Auteur
du mystere
de l'incar-
nation de
Dieu.*

tion de ce liure, & par le commun consente-
ment de toute la chrestienté nous n'y pou-
uons aduenir qu'à toute peine. Parquoy asseu-
rōs nous que le premier authenr d'une telle cō-
ception est beaucoup plus grand & plus excel-
lent que nous sommes. Semblablement, qui
de nous pourroit auoir de soy pensé que Dieu
se fust fait homme, qu'il eust ioinct & attaché
l'humanité & la diuinité ensemble, de maniere
que l'homme ait esté Dieu, & Dieu homme: &
que ces deux natures si differentes se soient ren-
contrees seulement & particulierement en l'v-
ne des trois personnes de la trinité? Et quand
bien possible nous eussions argumenté iusques
là, comme en eussions-nous designé le lieu, le
temps & la façon? certainement nulle creature
ne l'eust sceu faire, & la mauuaise aussi peu vou-
lu, attendu que cela vise clairement à l'aduan-
ge, dignité & vtilité souueraine du gē humain.
Ainsi ce que la bonne en a dit, c'est non de soy,
mais poulsee & inspiree par instruction diuiné,
& les paroles qui nous ont annoncé vne si hau-
te & si heureuse nouuelle sont assurement pu-
res celestes. Aussi, comme pourroit-il tomber
premierement en la fantasie d'aucun homme,
qu'une vierge eust cōceu sans mary, qu'elle eust
enfanté vierge & resté vierge encore apres son
enfantement, comme dit & afferme ce liure? Si
quelque femme a respondu cela de soy, si elle la
dit, il faut necessairement ou qu'elle l'ait apper-
çu auant le dire, & cogneu estre ainsi par cer-
taine experiēce, car il est impossible qu'elle eust
songé & inuenté chose si contraire à toute opi-

nion, à toute creance & à toute raison humaine: ou il faut qu'on l'eust auant l'accident aduertie & assuree qu'il aduiendroit. Si elle le creut, & le dist pour en auoir senti l'effet, il s'ensuit premierement, qu'il est vray: & secondement, que c'est vn effet de la toute puissance diuine. Et si ce fust pour en auoir esté aduertie, il s'ensuit encore vn coup qu'il est vray. Car vne telle imagination n'estant peu tomber en nulle ceruelle d'homme, la reuelation & l'aduertissement luy auoit esté donné infalliblement par Dieu mesme, ou par quelque autre de sa part. Ainsi ou Dieu l'a dit premierement, & puis il a esté fait & publié ou Dieu l'a fait premierement, & puis il a esté dit par la femme. Et attendu qu'il n'a peu estre dit par elle, que Dieu nel'eust fait au prealable ou reuelé, & qu'il ne peut auoir esté reuelé par Dieu, quel effet ne s'en soit ensuiuy, tousiours la verité del'euenement y demeure, & en toutes façons Dieu seul est autheur d'un si mystereux accident, & ensemble du liure qui premier a assuré & aduertyle monde d'une estrageté si inouye. Pareillement, qui pourroit auoir conçu de la seule fantasie, que la substance inuisible du pain cachee au dessus de la blancheur & des accidens, se peut veritablement & essentiellement conuertir & changer en vn corps humain pleinde vie, & que le vin peut deuenir sâg d'un hōme viuant? Si est-ce vne partie de la doctrine de la Bible, par où nous pouuōs clairement argumēter qu'elle a esté composee & bastie par vne autre & bien plus exquise suffisance que l'humaine. D'auantage, par quel discours au-

*Mystere de
l'Eucharistie.*

rions nous iamais deuiné le iour & le temps de la creation du monde ? par quels argumens eussions nous trouué l'ordre & la disposition originelle des choses ? No^s pouuons parauéture atteindre par nos propres moyens à la cognoissance de la cause & de la fin de ce merueilleux ouurage. Mais de remarquer l'heure de son commencement : & de l'assigner a certain nôbre d'annees, il est du tout hors de nostre puissance. A peine pourroit quelqu'un des successeurs dresser & assômer ce cômpte, puis que nostre chef & premier pere ne l'eust sçeu faire : il a peu sçauoir l'heure de son origine, mais de l'origine des choses qui estoient auant luy, comme l'eust-il songée ? Il est escrit que la derniere piece produite en l'univers ce fut l'homme, & que ceste grande besogne auoit esté en cinq iours précédés sa naissance, conduite a sa perfection. Il a d'ôc esté certainement escrit par l'architecte mesme, ou par son expres commandement. Car sans luy cômme eussions nous sçeu les iours qui estoient passez auant nous, & que nous estions iustement du sixiesme ? Quicôque entreprend de persuader en escriuât, choisist des choses manifestes d'elles mesmes, ou qui se puissent manifester par le sens, experience, raison, apparence, ou par quelque autre maniere : Car de maintenir celles qui sont douteuses, incogneues & incertaines à nostre intelligence, & d'affirmer ce qui est deshy incroyable & impersuasible, ce seroit vn tour de stupidité insensée. Ainsi, est il aucun homme si impudent & si effronté ou si sottement abelty, qui ostant entreprendre de traiter du iour & du temps de la

*Adam n'a
peu sçauoir
l'heure de
l'origine
des choses
auant luy.*

*Moyen de
persuader.*

creation du monde en vn liure de son inuentio?
 là où chacū voit, apertemēt & touche au doigt,
 qu'il ne le peut auoir ny ſceu, ny deuiné par au-
 cun argument, discours, fantaſie ou imaginatiō
 approchante de vray ſemblance, & que c'eſt vn
 ſubiect entierement au de là toute cognoiſſan-
 ce humaine? C'eſt donc neceſſairement, ce tout-
 puiſſant & general maiſtre ouurier, qui nous
 a reuelé la datte de ſa grāde beſongne. C'eſt luy
 qui a daigné nous communiquer iour par iour
 le cōpte de ſon ouurage de ſia bien auancé auant
 noſtre naiſſance, & qui a donné charge particu-
 liere à quelque vne de ſes fauorites creatures de
 le mettre en lumiere. Parquoy arreſtons reſolue-
 ment que c'eſt vn vray liure de Dieu que le li-
 ure du vieil & du nouueau Teſtament, & que
 nous y deuons adiouſter d'autant plus de fīace,
 que plus il comprēd de matieres eſleuees & ſu-
 pernaturelles, & que plus il excède les raiſons &
 argumentations humaines, & noſtre ordinaire
 ſuffiſance: car c'eſt vn certain ſigne & teſmoi-
 gnage qu'il part d'vne diuine boutique, non de
 celle de quelqu'vn de nos compagnōs. Plus les
 articles de noſtre foy Chreſtienne ſemblent ob-
 ſcurs & incomprehenſibles, plus ils ſentent &
 retirent à la grandeur infinie de leur auteur,
 plus ferme en doyuent eſtre tenus par nous &
 embraiſſez.

*l'obſcurité
 de la foy
 en teſmoi-
 gne la di-
 uinité.*

*Les proprietétez de la Bible, & comme nous nous de-
 uons porter enuers la parole de Dieu.*

CHAP. CCXIII.

P Vis que nous venons d'apprendre, comme
 Dieu nous a donné vn ſien liure, duquel il a

*Consequē-
ces de ceste
presupposi-
tion, que
Dieu est
auteur de
la Bible.*

*Faut croire
la Bible
sans argu-
mens.*

luy-mesme rengé & ordonné toutes les paroles, & que nous cognoissons lequel c'est: il reste à traiter de quelque vne de ses conditions & proprieté, & d'apprendre comme nous nous deuons porter enuers luy. De ceste presupposition, que Dieu en est auteur, il se peut tirer beaucoup de consequences. Comme, que l'homme est obligé de le croire tres-certainement, qu'il le doit croire d'un cœur resolu & d'une tres-ardente affection, sans crainte, sans doute, & en la maniere que Dieu doit estre creu, c'est à dire, simplement, sās preuue, sans argumēt, & parce seulement qu'il l'a dit. Le liure du vieil & nouveau Testament, & sa doctrine, se fonde en ce seul point, & s'appuye en ceste seule raison, q̄ Dieu la produite. En ceste contemplation, & pour ceste seule consideration, deuons-nous croire ce qu'elle dit & ce qu'elle nous apprend, d'une foy tres-assuree & inuiolable. Qui se voudra acheminer à la creāce de la bible par vne autre voye, qui cherchera d'y entrer par tesmoignages & par raisons, face son compte de perdre pour neant son tēps & sa peine: il n'y a que ceste façō propre à Dieu & à ses escritures: Qui ne veut croire au liure de Dieu que par preuues & argumēs, fait vne tres-lourde offense à l'autorité souueraine d'un tel auteur, & pareillement à ce sien ouurage, de le prendre au rebours & d'un biais contraire à sa nature & à sa condition. Parquoy ce n'est pas sans raison qu'il est repoussé de sa cognoissance, & que les sacrez thresors & secrets d'une telle science luy sont fermez, veu qu'il la outragee, doutant & se desiant de sa verité naïfue, & cher-

chant des moyens estrangers & hors d'elles pour
 se la persuader. Nous en pouuons tirer seconde-
 ment qu'il ne peut rien contenir de faux, d'im-
 parfait, d'inutile ou de superflu, & par conse-
 quent qu'il n'y a rien en luy de refutable, ou de
 mesprisable. Dauantage que toutes ses paroles *Toutes les*
 seront necessairement accomplies, & que Dieu *paroles de*
 maintiendra infalliblement les predictions & *Dieu seroẽt*
 promesses, autrement il feroit tort à la reputatiõ *necessaire-*
 de sa constance & de sa verité, s'il manquoit en *ment ac-*
 nulle partie de ce qu'il a preordoné. Puis que le *complies.*
 moindre d'entre nous craint d'estre surprins en
 mensonge, que plus nous auons de puissance &
 de grandeur, plus nous faisons conscience de
 nous desdire, & qu'un gentilhomme qu'un
 Prince & qu'un Roy prend plustost tout autre
 party, que de reuoker ce qu'il a dit, ou que d'y
 faillir: par plus forte raison accomplira nostre
 createur tout puissant & parfera sa parole d'une
 resolution immuable. En outre, si Dieu nous a
 doné son liure, s'il a daigné parler a nous, & lais-
 ser ses paroles entre nos mains, il s'ensuit que no-
 les deuons aimer & honorer à mesure que nous *Rien n'est*
 l'aimons & honorons luy mesme. Attendu qu'il *plus proche*
 ne luy est riẽ plus voisin, que riẽ ne le represen- *de Dieu*
 te de plus pres, & que nulle autre chose ne luy *que sa pa-*
 appartient si proprement que son dire & les mots *role.*
 partis de sa bouche, certainement il n'est rien de
 plus grand, de meilleur, de plus puissant, noble *Faut reue-*
 excellent, precieux & aymable que son liure & *rer & em-*
 sa parole: par consequẽt il est au dessus de toutes *brasser la*
 les creatures, & les surpasse toutes en valeur cõ- *Bible.*
 me attouchant de plus pres au createur que

elles ne font. Nous la deuons donc embrasser & reuerer de tout nostre cœur & puissance. Nous luy deuons rendre tout honneur, toute gloire, & toute louiange, & nous deuons constammēt & alaigrement presenter à la mort, & la souffrir pour son aduancemēt ou pour sa defence. Comme nous sommes obligez d'aimer Dieu plus que toute creature; & plus que nous mesmes, aussi deuons nous aymer sa parole, & plus que nous & auant toute autre chose. Nous deuons singulieremēt nous prendre garde de ne l'inuier ou offenser. Et veu que nous auons chez nous vn lieu commode à la receuoir, qui est nostre cœur, parons-le & l'apprestons dignement, pour y loger vn si grand hôte, gardons luy-en cōme il merite, la premiere & plus honorable place. Si nous y receuons auant celle de Dieu, quelque autre parole, nous luy faisons vn vilain outrage, nous luy osons le logis qui estoit marqué pour elle, & le donnōs iniustement à vn autre: nous la desplaçons du rang qui luy appartient deuēmēt pour l'attribuer à autre qui luy deuoit ceder en toute façon. Les mots de la sainte escripture representēt parfaitement leur auteur, quiconque les reçoit en son cœur y reçoit Dieu mesme: & qui les loge en soy, y loge son createur: ainsi il est impossible de nous accōpagner & garnir de nulle chose, plus grande, plus digne, plus aduantageuse & plus profitable. Or d'autant qu'il n'est rien qui arriue à nostre cœur & qui le touche si aisément que la parole, qu'elle luy est singulierement propre & familiere, & qu'elle a en luy son premier siege & naturel do-

*Logis com-
mode à la
parole de
Dieu.*

*La parole
touche le
cœur tres-
aisément.*

incile, il s'ensuit que la diuine, estant viue & pleine de liesse, comme Dieu qui l'a pousee au dehors, resioiust & viuifie le cœur qui l'a logee. D'autant qu'elle est ardete & bruslate d'amour, elle l'eschauffe & l'enflamme d'une sainte affection: D'autat qu'elle est vraye, certaine & pleine de lumiere, elle l'esclaire, le confirme & le refout: D'autat qu'elle est active, vertueuse & puissante, elle l'esuertue, le reforce, & l'embesongne continuellement: D'autant qu'elle est haute & esleuee, elle le pousse & l'attire aux choses celestes. Voila les conditions du liure de Dieu, comme l'homme se doit porter enuers luy, & come il le doit auoir continuellement entre les mains & deuant les yeux.

*Effets de la
diuine pa-
role receue
en un cœur.*

Comparaison de la parole de Dieu à la creature.

CHAP. CCXV.

Nous auons manifestement en ce monde deux choses de Dieu, ses creatures & sa parole, mais elles ne sont pas pourtant de pareille condition & nature. La parole, est au dessus de nous & de toute autre creature: Toute creature est faite de neant, & la parole est partie du cœur de Dieu par sa bouche. A ceste cause c'est à la parole d'ordonner, de commander & de maistriser: & à la creature comme inferieure & subiecte, d'obtemperer & d'obeyr. La parole chage la creature & la manie à sa volonte, & la creature ne peut resister a la force de la parole, ny empescher son effet: car elle est toute puissante invariable & immuable, ainsi que Dieu qui l'a en-

*La parole
de Dieu est
au dessus de
toutes crea-
tures.*

*Dieu a tout
creé par sa
parole.*

gendrée: D'autant qu'elle est pleine d'efficace, de vertu & d'action, de lors qu'elle est arriuee à la creature, elle la change sans resistance & sans contredit. D'auantage c'est la parole de Dieu, par le moyē de laquelle toutes les creatures ont esté faites, elles sont venuës du neāt à estre, par sa diuine vertu & puissance. Dieu en parlant à basty toutes choses, pource toutes choses sont subiettes à son parler, cōme en ayant prins leur essence, & yestant qui pl^r est maintenuës & entretenues par son moyen: si Dieu n'eust rien dit, rien n'eust esté fait: les creatures sont donc, par ce que Dieu a parlé. La premiere chose qui partit de Dieu ce fut son dire, & par son dire tout le reste fut créé, & reçeut du neant son essence. Ainsi il y a vne grāde inegalité entre la parole de Dieu & ses creatures: La maistrise & superiorité appartient à la parole, & à nous la subiectiō & obeyssance. En outre Dieu a donné à l'hōme sa parole & ses creatures, mais il a plus donné dōnant sa parole, d'autāt qu'elle peut & vaut plus que les creatures. C'est vne double consolation & liberalité qui vient à l'hōme de la part de son createur: Mais elle est bien plus grāde du costé de la parole: car les creatures comme produites de neant, sont esloignees de Dieu, & estrangeres à sa nature, & sa parole est produite de sa concepciō & sortie de sa bouche. Parquoy tout ainsi que l'espousee prend bien plus de plaisir & de resiouissance des douces paroles de son espoux, que de l'arre & des presens qu'elle en reçoit: aussi deuons nous sans cōparaison plus priser la parole de Dieu que ses creatures, & nous

*Dieu a plus
donné à l'hō-
me luy dō-
nant sa pa-
role que luy
donnant les
creatures.*

esioüist d'auantage, de ce que Dieu a si fauorablement parlé à nous, que de ce qu'il nous a donné les creatures pour nous seruir. Si la cōmodité cōtinuelle que nous auons des creatures, nous apporte de la cōsolation & du contentement, la gracieuse & fructueuse parole de nostre createur, nous en doit apporter beaucoup d'auantage. Si nous receuons volontiers les creatures, & si nous mettons de la peine & de la diligence à retirer d'elles le plus que nous pouuons d'usage, nous deuous encore de meilleur cœur receuoir la sainte parole, & nous estudier plus soigneusement, à nous acquerir le singulier fruit qu'elle apporte. Ce seroit contre toute apparence, que l'homme vst iournellement des presens que son maistre luy a faits, & qu'il mesprisast sō dire, & desdaignast d'ouyr sa parole. Nous nous rendōs euidemment indignes des biens-faits de Dieu, si avec toute reuerence nous ne sommes attentifs à ce qu'il nous dit. C'est le maistre qui parle à son seruiteur, le Roy à son subiet, le createur à la creature, & l'ouurier d'vne maiesté infinie à sa vile besongne, produite de neant. Dieu s'abaisse tant en nostre faueur que de prendre la peine de parler à no^r, & no^r refuserōs de l'ouir! nous penserons ailleurs quād il parle! nous empescherons plustost nostre entendemēt à cōce-

Quelle cōparaïson y a-il entre ses mots & les nostres? entre les escrits du facteur de toute choses, & ceux de la milliesme facture des siennes? C'est vne bien execrable malice & corruption

*il faut ouyr
soigneuse-
ment la pa-
role de Dieu*

*Cōtre ceux
qui mespri-
sent l'audi-
tion de la
parole de
Dieu*

merueilleuse de nostre ame, d'ouyr plus volontiers celuy qui est plain de mensonge, & qui peut decenoir & estre deceu, que celuy qui est toute verité & toute certitude: d'aimer mieux ouir les paroles d'une personne mortelle ou desia decedee, que l'eternelle & immortelle, de se prendre mieux garde à ce que nous dit tel, à qui nous ne deuons rien, & qui ne nous a rien donné que de ce que nous dit celuy qui nous a engendrez & qui nous a prouueus de ce mesme cœur, sens & oreilles que nous luy refusons à ceste henre: d'estre plus attentifs aux paroles de celuy qui ne fait rien pour nous, qu'à celles de Dieu qui nous fournit d'henre à autre dequoy maintenir nostre estre & dequoy viure: Aux paroles de la creature qui a en soy le fondement & racine de tout mal, qu'à celles du createur, pere & fontaine de tout bien. A celles du criminel, qu'à celles de son souuerain inge: A celles du foible subiet, qu'à celles du tout-puissant prince: & à celles qui sont de nul effet & de nul profit, qu'à celles qui nous doiuent apporter quelque iour la vie & beatitude eternelle.

Comme la parole de Dieu & ses creatures se rapportent diuersement à l'homme.

CHAP. CCXVI.

L'Homme est composé du corps & de l'ame, parties differentes, & desquelles l'une n'est pas l'autre. L'ame est spirituelle & intellectuelle, & le corps terrestre & elementaire. Chacun à sa vie particuliere, & le corps vit autrement que

que l'ame, bien qu'il viue par son moyen & de sa presence. Comme le corps a necessairement besoin de viande & de nourriture pour se conseruer & augmenter, aussi à l'ame besoin de certain aliment pour garder & maintenir sa vie, qui est le bon amour, la ioye, l'esperance & la consolation en son Dieu. Or d'autât qu'il y doit auoir de la conuenance, entre l'aliment & ce qui est alimenté, & que la nourriture doit auoir passage & entree en la chose qui veut estre nourrie, pour se mesler & vnir à elle : tout ainsi que nostre corps est alimēté par vne terrestre & elementaire viande qui se coule & s'espād aisēmēt en nous, y engendrant des humeurs salutaires & du bon sang, par la conformité & ressemblance de sa nature à celle de nos mēbres, semblablement nostre ame qui est toute intellectuelle & spiri-
 tuelle, doit estre sustentee d'une nature reuenant à sa condition & qualité, non corporelle ou charnelle, afin qu'elle puisse entrer & passer en elle. Attendu que l'ame est faite à l'image de son createur, & qu'entre son createur & elle il n'y a aucun entre-deux, c'est raison qu'elle soit sustentee & alimentee d'une viande & nourriture diuine, partie & produite immediatement de son createur. Ce sera donc de la sainte parole, qui part du cœur mesmes de dieu, & qui est produite immediatement par sa bouche. Elle passera aisement & penetrera en l'ame pour la ressemblance de leurs natures. Ainsi donc la vraye nourriture de l'esprit & du cœur del'homme, son vray aliment, & la propre viande à l'entretien & sustentation de sa vie : c'est la parole proceden-

L'ame & le corps ont chacun sa vie propre.

Entre Dieu & l'ame il n'y a aucun entredeux.

Parole de Dieu nourriture de l'ame.

re, de la bouche de son createur. Et comme l'aliment corporel & terrestre se mesle a nostre chair, desia viuante, pour la sustenter, fermir & accroistre : aussi la parole diuine qui passe en nostre cœur & en nostre ame desia viuante, l'augmente, la fortifie & la confirme en l'amour de Dieu, en la bonne esperance, en la vraye ioye & cōsolation, & en toutes les choses esquelles consiste sa vie. Voyez cōme la parole de Dieu & ses creatures se rapportent conuenablement & proportionnellement à l'hōme. Les creatures regardent son corps & sa vie corporelle, & la parole son ame & sa vie spirituelle. Et cōme le corps qui est basty en contemplation de l'ame, se nourrist & s'alimente des creatures charnelles produires du neant : De mesme l'ame qui est faite pour Dieu à son image, s'entretient & vit de la parole spirituelle, intellectuelle & diuine, qui procede immediatement de sa bouche. Voyés la bōté de nostre createur, & l'estroite societé qu'il daigne dresser avec l'hōme. La parole qui part de son cœur & de sa bouche, entre en nostre cœur & en nostre ame, & d'autāt qu'à mesme qu'elle part de luy, elle emporte avec soy, son cœur, son intention & sa volonté, & vient loger en nous ainsi honorablement accompagnée, il aduient qu'elle moyēne vn tres-heureux & tres-salutaire messāge & cōionctiō du cœur de nostre createur avec le nostre, & de nostre volonté avec la sienne. Et attendu qu'il n'est riē de si pres à Dieu que sa parole, il s'esuit encore, qu'eschauffant & embrasāt nostre cœur & nostre ame d'vne sainte amour, elle les esleue & pousse cōtre mōt iuf-

*Dieu se cō-
saint &
l'homme
par sa pa-
role.*

ques à Dieu duquel elle est partie, & les attache
& coust à sa sainte diuinité d'un nœud inuiola-
ble. Voilà cōme d'une merueilleuse prouidence
il nous a fait ces deux si necessaires presens; des
cirratures pour entretenir le corps, & de sa paro-
le pour nourrir & alimēter nostre ame. Ses mots
ne sont que vie, mais nō pas vie du corps ou de
la chair, ains de l'esprit & de l'ame, de maniere
que les bestes n'ēpeuēt aucunemēt, estre viui-
fies ou substētees, pour le defaut qui est en elle
d'une ame spirituelle & intellectuelle image du
createur. Il y a biē à dire entre ces deux viandes:

Celle qui sert au corps est corruptible & mortel-
le, & celle qui sert à l'ame incorruptible & eter-
nelle. Au reste cōme l'hōme ne produit pas luy
mesme sō alimēt corporel, & qu'il le reçoit de-
lia produit & engendré par son createur, aussi ne
fait-il pas le spirituel, ains le prend deslia pro-
duit & engendré. Puis qu'il est impuissant de se
fournir & p̄uoir de la viande la plus grossiere, la
moins digne, à peine auroit il de quoy produire
& engendrer celle qui est spirituelle & diuine:
nulle parole procedente premierement de la
bouche & imagination humaine, ne peut seruir
d'alimēt à nostre ame: il faut necessairemēt que
ce soit celle qui part de l'intention & bouche de
nostre createur. Et tout ainsi que pour faire que
la viande corporelle nourrisse & entretiēne nos
membres, il n'est nul besoin des estre prealable-
ment enquis & instruit, comment & a qu'elle
occasiō elle a esté produite: Aussi n'est-il nul be-
soin de sçauoir les raisons & les motifs du dire
de Dieu, pour faire qu'il alimēte nostre ame, il

*L'homme
ne produit
son alimēt
corporel ny
spirituelle.*

*Volonté à
seigneurie
en l'ame.*

suffit de sçauoir qu'il est sié & de le receuoir en nostre fantasie. Or attendu que la volonté à toute seigneurie & maistrise en l'ame, & qu'en elle consiste principalement la vie, de sorte qu'à mesure que la volonté vit, se rassasie, s'augmēte, se nourrist, ou s'affoiblist, aussi fait toute l'ame: il s'ensuit que la parole de Dieu qui regarde & s'adresse à nostre ame, doit s'accommoder à la volonté qui en est le cœur & la principale partie, & qu'elle doit prendre la forme, & la façon la plus reuenante aux conditions du vouloir tout franc & garny de toute liberté. Voila d'où il aduiēt q̄ le lāgage du liure de Dieu cōmande quelquefois, quelquefois il defend: ores il promet, ores il menace: ailleurs il prie, ailleurs il louē: & quelque autrefois il narre des exēples, d'autāt q̄ toutes ces manieres sōt propres à toucher l'affection & la volōté, & à les pouſſer & inciter, à la crainte, à l'amour, à l'esperāce, à la ioye & à la cōſolation. Aussi, veu quel'ame ne reçoit nulle parole que celle qu'elle tiēt pour vraye, car l'entēdemēt qui est en elle, est en cōtinuelle' questede la certitude, cōme de sa nourriture & de sa vraie vie, & n'est iamais en repos ni a son aise qu'il n'i soit paruenue, il est necessaire que le parler de Dieu soit tres-certain, & indubitable: Aussi est il garni de l'infalible verité, & assurance de l'authorité diuine, surpassant toutes raisons, preuues & conceptions humaines. Parquoy la très-sacree parole de nostre createur, remplist en toutes façons l'ame de celuy qui la gouste, conforte, nourrist & assouuist sa volonté & son intelligēce. Ce saint liure est tres-parfait, pro-

*L'entende-
ment cher-
che sans
cesser la cer-
titude.*

*Bien que
fait la pa-
role de
Dieu à no-
stre ame.*

redant & se conduisant tout par tout d'une generale & authentique maniere. Voila comme nous auons acquis la cognoissance & science des creatures, qui sont les œuvres & effets de Dieu, & de la parole qui est sa conception & son dire. Il se manifeste a nous tant par les mots, que par les ouurages, mais plus clairement & de plus près, par les mots qui partent immédiatement de son cœur & arriuent directement au nostre. Sa parole nous est plus voisine & plus prochaine que les creatures, car nous en auons comme luy, & parlons de nostre costé. Ainsi le dire qui est commun à luy & à nous, nous apparie en quelque façon à sa diuine grandeur, & nous rend par conlequent la notice que nous auons de Dieu par son parler, plus propre & plus familiere que tout autre. L'homme est en bon escient bien tenu de s'exerciter sans cesse, en la consideration des œuvres & des paroles de son createur puis qu'elles le montent à sa cognoissance, qu'elles luy descouurent ses intentions & volonte, & qu'elles l'approchent & l'auoysinent de luy.

De l'immortalité de l'ame.

CHAP. CCXVII.

PVis que ceste science est de l'homme, duquel la principale partie c'est l'ame raisonnable, & qu'il est par aduenture grand nombre de personnes qui iugent leur ame n'estre rien sans le corps, & qui mesurent son viure & sa duree à la vie & au durer de leurs membres: nonchalans

Immortalité de l'ame.

par consequent des biens à venir, desdaignans de mettre peine à les acquerir, mesprisans aussi la damnation eternelle, & ne se mettant en nul deuoir de l'euer: l'entreprends en ce lieu de conuaincre leur opinion fausse & erronee, & de prouuer claiement à tout homme que son ame est immortelle: non que ie ne l'aye desia fait ailleurs en diuers lieux, mais ç'a esté par occasiō & par rencontre. Icy i'en veux traiter de propos deliberé, employant toutefois ce que i'en ay desia dit, & remarquant au lecteur ce qui en est espars par-cy par-là en diuers passages de ce liure. Car s'il y a aucune matiere qui vaille d'estre soigneusement recherchee & bien entendue, sans doute c'est celle-cy. Quiconque pense son ame immortelle, se prend curieusement garde de soy de peur de se perdre eternellement, & met vn extreme diligence à s'acquerir la science du liure que nous appellons, ou de l'homme, ou des creatures, ou de Dieu ou des saintes Escritures. Or à prouuer que l'ame raisonnable viue eternellement, qu'elle peut viure à part & separee du corps, comme n'estant aucunement de sa nature, il me faut emprunter & tirer des argumens de l'obligation qu'elle a enuers son createur immortel. De l'honneur & de la gloire de Dieu, de la nature, de la liberté, de la consideration des actions manifestes de l'homme, de la comparaison de l'homme à Dieu, de l'homme aux autres creatures, & de nos ceuures les vnes aux autres. Quant au premier, il nous faut resouuenir de ce que i'ay monstré ailleurs comme l'homme est infiniment obligé à son

*Sources
d'argumens
de l'immor-
talité de
l'ame.*

createur immortel, & qu'il fait iustement quand il satsfait à sa debte, & iniustement quand il ne rend & quand il ne paye. Puis donc qu'il est en nostre puissance de faire iniustice, iniure & offense à Dieu & de le mespriser, & que quicōque offense Dieu doit souffrir vne peine eternelle, il s'en suit que nostre ame peut s'acquerir vnimmortel supplice: elle est donc capable de le souffrir, par consequēt il faut qu'elle soit immortelle, & qu'elle viue eternellement. Au rebours, il est en l'homme d'obliger son createur eternellement à soy, en faisant son deuoir & obeissant à ses commandemens. Car tout ainsi que l'ame qui iniurie Dieu, s'oblige soy mesme à vne peine immortelle: de mesme si elle fait chose qui luy soit agreable & suivant sa volonte elle oblige Dieu à la recompenser eternelle. mēt, veu qu'il y a pareille raison à l'un qu'à l'autre: mais cela ne peut estre si l'ame n'est immortelle. Parquoy l'ame raisonnable qui est en l'homme est necessairement d'une eternelle duree, Quant aux argumens qui se peuuent tirer de l'honneur & gloire de Dieu, ie les ay amplement deduits en l'endroit où i'ay traicté particulièrement de ce subiet. Quant a ceux qui se preuuent de la nature de la liberte ou du liberal arbitre, ils retirent bien fort aux premiers: Car si les actions del'homme, entant qu'il est homme, sont de leur nature recompensables ou punissables eternellement, parce qu'elles sont libres, il en faut conclurre que l'ame en laquelle ceste liberte loge, est aussi par consequent immortelle. Mais ie renuoye encore icy le lecteur

à ce que i'en ay largement traité sur la fin de mon discours du liberal arbitre. Mon autre preuue se bastira sur les manifestes opérations de l'homme, car par la consideration mesme de nos actions, & par leur comparaison, nous pouuons certainemēt. establir l'immortalité de no-

Autāt dure vne chose que les operations.

stre ame : Le pose donc ce premier fondement. Autant dure chaque chose que durent ses opérations. Aussi long temps que le feu eschauffe, aussi long temps il dure. Si l'action est eternelle,

L'operation des sens est corruptible.

aussi est la chose à qui elle est: Ainsi si ie trouue en l'homme quelque operation qui dure tousiours, il y a necessairement en luy quelque partie immortelle. Parquoy il ne me reste que de chercher en nous vne operation qui tousiours dure: & pour la trier parmy toutes les autres, il est certain que celles que nous produisons hors de nous par nos cinq sens exterieurs, se peuent diminuer, affoiblir, corrompre & destruire, suivant la condition des organes qui le produisent. L'action de la veüe qui se fait par le moyen de nos yeux, se diminue quelque fois, & quelquefois se pert par le vice de l'instrument corporel qui la conduit: il est de mesme de l'ouye & des autres. Ainsi ce n'est pas parmy ceste troupe d'operatiōs exterieures que ie pourrois rencontrer celle que ie cherche. Passons donc plus auant & iusques au dedans de nous, pour voir si entre les interieures, i'en pourray choisir

Operations eternelles en l'homme.

vne qui ne puisse estre destruite ny empeschee de sa continuelle duree. Entre toutes les autres, i'en voy vne eternelle, le vouloir, le ne vouloir pas, & le desirer: Ceste operation quoy qu'elle

soit au dedans de nous & occulte, si est elle tres-euidente à chacun en soy, & chacun la sent manifestement par experience. Or qu'elle soit immortelle en l'homme, ie m'en vay le prouuer. Toute action qui ne s'afoiblit par la maladie, ou par la foiblesse corporelle, ne depend pas du corps, ni ne luy est attachee: mais il nous appert clairement que ceste-cy de vouloir, de ne vouloir pas, & de desirer ne s'afoiblit ny ne se diminue pour nostre infirmité ou debilité corporelle: Les malades veulent, ne veulent pas & desirent aussi bien que les sains, voire il semble que ceste action soit en eux plus viue & plus vigoureuse, car ils souhaitent plus la santé que les sains aucune autre chose: d'ou il s'ensuit, qu'elle n'est ny attachee au corps ny ne depend de luy, ny ne se fait par son moyen, comme fait le voir, l'ouyr & les autres: Parquoy il est croyable qu'elle ne se meurt pas encore que le corps meure. Les operations qui se fortifient & augmentent à raison que le corps se debilité & se va aneantissant, n'ont rien de commun avecques luy: Le vouloir, ne le vouloir pas & le desirer s'agumentent manifestement à mesure que le corps se diminue: Plus vn homme est vieil & voisin de sa decadence, plus croissent & s'eguisent en luy le souhaitter & le desirer: Voila pourquoy telle action ne depend aucunement de la chair, ny de la vie corporelle: Puis donc que chaque chose dure autant que son action, il s'ensuit que la partie de nous en laquelle consiste le vouloir, ne le vouloir pas & le desirer, est immortelle & perpetuelle, alongeant sa du-

*La volonté
est immor-
telles.*

*Maniere
d'agir de
l'ame.*

ree au delà de celle du corps, qu'elle subsiste de soy-mesme, & que sans le secours de nostre chair & de nos membres elle produit & exerce ses operations, voire lors mesme qu'elle est nuë & despoüillee de ce vestement corporel. Et en outre, qu'elle est libre, nō suiuet au corps, & plus grande & excellēte que nulle autre piece de l'homme. Nous auons donc en nous quelque chose incorruptible & tousiours viuante, c'est nostre volonté, à laquelle appartient le vouloir, le ne vouloir pas & le desirer. La volonté de l'homme est immortelle, non obligee aux conditions corporelles, elle a eternellement à viure en ioye ou en tristesse, & par consequent aussi l'ame, composee de la volonté, de l'intelligence & de la memoire. Si la volonté n'est pas de la nature du corps, n'est pas aussi par consequent l'ame, & en peut viure separee & esloignee. Que l'homme bastisse donc sur la volonté comme sur vn fondement perpetuel, incorruptible & immortel. Il se preuue encore par la maniere d'agir de l'ame, qu'elle est autre chose & differente du corps. L'ame retire & despoüille de toute quantité, de tout lieu, & de toute qualité corporelle ce qu'elle reçoit & prend en soy : L'ame nomme les choses qu'elle entend, & les nomme sans qualité corporelle, sans place & sans quantité. Or elle les nomme de mesme qu'elle les entend, car il faut auoir congeu auant nommer : Ainsi pour les receuoir & loger en soy, elle les façonne d'une autre mode que de la leur ordinaire : tout ainsi que l'estomach despoüille la viande de son naturel veste-

ment, & de ses conditions premieres. pour luy chauffer celles du corps, & luy oste son ancienne façon pour luy en donner vne nouvelle & propre à nos membres. Aussi les choses qui entrent en nostre ame quittent leur forme naturelle, pour prendre la sienne qui leur est estrangere. Elles perdent la quantité, le lieu & la qualité accidentale, & reçoivent la façon & la forme de l'ame. A mesure qu'elles entrent en elle, elles prennent d'elle vne façon commune & vniuerselle, & laissent la particuliere, singuliere & individüe, de maniere que (comme elles sont en elle) elles ne conuiennent pas plus à vne chose particuliere qu'à l'autre. L'homme qui est en l'intelligence à vne forme commune & vniuerselle, reuenante esgalement à tous hommes, & singulierement à nul. Aussi est-il nommé par l'ame, vniuersellement & généralement: toutes fois l'homme n'a pas vne telle forme hors de l'ame, & hors de là, nul de nous ne conuient de ses conditions avec les conditions de tous les autres hommes. Mais celuy qui est en l'intelligence conuient à tous: d'où il s'ensuit qu'il a receu ceste nouvelle forme non de luy mesme, mais de l'ame qui reuge à sa façon ce qu'elle retire à soy & ce qu'elle reçoit. Parquoy l'ame de l'homme est de la nature sans quantité, sans

*Comment
les choses
entrent en
l'ame.*

*L'homme
vniuersel.*

*L'ame est
sans quan-
tité corpo-
relles.*

*L'Amme
sel.*

de couleur, de place & de grandeur, elle est rouge ou noire, elle est en certain endroit de quelque parchemin, & de telle ou telle quantité, de façon que nul autre A escrit, n'est celuy là, ains tout autre. A luy est different: Mais quand elle est logee en l'ame, elle reçoit vne nouvelle forme, & autres conditions, abandonnant les siennes premieres, qu'elle auoit en l'escriture. Elle n'est là, ny grande ny petite, ny en ce papier ou en l'autre, ny noire ny rouge, elle a perdu toute grandeur, tout lieu & toute couleur: L'A qui est en nostre ame, est vniuersel & commun a tous, se rapportant autant a l'un qu'a l'autre, routesfois de soy il n'estoit pas tel: C'est donc l'ame qui l'en a fait. Elle est donc certainement sans lieu, sans quantité & sans couleur elle mesme, & si certainement qu'il est impossible d'aller au contraire: Car l'experience que nous auons de son operation, le met hors de toute controuerse. Arrestons donc que l'ame n'est aucunement corporelle, ni de la nature du corps: Elle n'est ni pesante, ni legere, ni ronde, ni quarrée, ou de quelque autre figure, voire les proprietiez & conditions du corps, luy sont repugnantes, & ne sont a la verité que superfluitéz & qu'ordure au pris d'elle. Si les choses qu'elle appelle a soy, elle les retire de ses grossieres circonstances, si pour s'en accompagner & pour s'en accointer, elle leur fait laisser a part leurs naturels accidens, comme vestemens superflus & inutiles, combien par plus forte raison, est il plus vray semblable, quelle en soit desuelopee & deueſtuee elle mesme, & en sa propre natu-

*L'ame
n'est au-
cunement
corpo-
relle.*

re? Nous pouuons dire qu'il y a les vnes choses corporelles, les autres spirituelles, les vnes prouuees de quantité, les autres priuees: mais nous pouuons aussi hardiment dire tout d'un train, *Les choses spirituelles sont plus dignes que les corporelles.* que les spirituelles sont sans comparaison plus nobles & plus dignes, que les corporelles, & que celle-cy ne sont que la discharge & l'excrement des autres. Car de combien est supérieur & plus excellent l'A qui est en nostre fantaisie, que celuy qui est escrit? Celuy la est vniuersel, commun, perpetuel, incorruptible, & invariable, & cestuy-cy est variable, corruptible & particulier: tout ainsi va il de nostre ame au pris des choses qui sont prouuees de quantité & des autres qualitez corporelles. Parquoy, l'ame de l'homme n'est pas visible, car elle est sans couleur: n'est pas ouyble, car elle n'a pas de son: n'est pas flairable, car elle est sans odeur: n'est pas goustable, car elle n'a nulle saueur, & n'est pas touchable, comme estant exempte de toute quantité, & des qualitez qui respondent a l'atouchemēt: veu qu'elle n'est ny chaude ny froide, ny moite ny seche, ny aspre ny polie, ny longue ny courte, ny large ny estroicte, ny haute ny profonde, ny espelle ny tenure, ny legere ny pesante: qui sont toutes dependences du corps: & si n'en vaut que mieux pour en estre exempte (comme nous pouuons argumenter par Dieu mesme, qui est au dessus de l'ame, car il n'est nō plus qu'elle: comprehensible par aucun de nos sens, & est priué de toutes les qualitez qui leur sont subiectes.) Ainsi nous auons gaigné, tāt par les operations de nostre volonté, que par celles

del'intelligence, que l'ame raisonnable de l'hōme n'est aucunement de la nature du corps, & que par consequent le corps peut mourir, elle restant en vie, & en sa nature, Le dernier fondement que i'ay, pour argumenter son immortalité, c'est la comparaisō de nous aux autres creatures qui sont faites pour nous, & qui nous seruent : L'excellence, la duree, & l'incorruptibilité de quelques vnes d'entr'elles, tesmoigne tres-euidemment, & nous apprend, qu'il y a en nous quelque chose d'immortel, d'incorruptible & de tousiours viuant : mais pour voir ceste raison deduite bien au long, il faut recourir à l'endroit où ie parlois des conditions de nostre obligation enuers Dieu: Parquoy, concluōs par la comparaisō del'hōme à Dieu, del'hōme aux autres creatures, & deses œuures les vnes aux autres, qu'il a vne ame raisonnable, certainemēt immortelle & sans fin, mais non pourtant sans commencement, & sans fin origine : ce qu'elle apperçoit clairement d'elle-mesme, car il ne luy souuient aucunement d'auoir esté autresfois & indubitablemēt il luy en souuiendroit s'il estoit ainsi. D'où il s'ēsuit qu'elle n'a pas esté dés tousiours, qu'elle a commencé d'estre, & que par consequent Dieu l'a produite de neant. Ce qui monstre euidemment l'eternité de nostre createur: Car puis que l'ame a eu naissance, & n'a point de fin, il faut necessairement que celuy qui l'a faite, soit sans fin & sans commencement. Or si nous auons en garde vne ame de perpetuelle duree, combien deuons nous estre soigneux & curieux d'elle, combien diligemment

Il ne souuient à l'ame d'auoir esté autres fois.

L'ame n'a pas tousiours esté.

nous faut-il prendre garde de ses deportemens de peur qu'elle ne s'oblige à vne eternelle tristesse, à vne prison perpetuelle, à vn tourment immortel, qu'elle n'encoure tous ces maux que i'ay desdits ailleurs, & qu'elle ne perde à son escient tant de biēs qui luy sont presentez? O la grande chose qu'est nostre ame! ô quel mal c'est que le mal de l'ame! ô l'incomprehensible bien qu'est son bien! Elle est à la verité immortelle, mais elle est necessairement bonne ou mauuaise, iuste ou iniuste, punissable ou recompensable: Son immortalité doit passer ou en toute la plus grāde misere qui puisse estre, ou en toute la plus grāde felicité: il faut qu'elle soit ou eternellemēt tres-heureuse, ou eternellemēt tres-miserable: infinimēt satisfaite, ou infinimēt tourmentee, en perpetuelle destresse, ou en perpetuelle beatitude: continuellemēt en la presence & societé de son createur, ou continuellement esloignee & absente de sa compagnie. Ces deux extremittez luy sont proposees, sans entre-deux, l'une ou l'autre ne luy peut eschapper.

De la nature angelique.

CHAP. CCXVIII.

LEs sens nous manifestent l'eschelle de nature, & il n'est homme qui puisse nier estre les choses que nous voyons departies par ces quatre marches, car cela est trop euident de soy-mesme. Or toutes les creatures que nous connoissons à l'œil reuiennent à deux natures, l'une simplement corporelle, de laquelle sont les

Toutes creatures reuiennent à deux natures.

choses de la premiere, secōde & tierce marche, d'autant qu'il n'y a que corps en elles & nulle communication de l'esprit raisonnable ou de l'ame intellectuelle : L'autre corporelle ensemble & spirituelle, de laquelle nous sommes, qui faisons la quatrième marche de nostre eschelle : Car chacun de nous comprend conioinctement en soy la corporelle nature, avecques la spirituelle ou intellectuelle, comme estant basti d'un corps & d'une ame raisonnable & immortelle. Attendu que nous voyons ces deux natures assemblees en nous, & que nous voyons en outre la corporelle, subsister particulierement & separee de l'intellectuelle, tesmoin la terre qui est tres-purement corporelle, il s'engendre en nous vne bien iuste enuie de chercher & de nous instruire-s'il n'y a pas aussi quelque nature spirituelle creee, qui subsiste sans meslange corporel & d'elle-mesme. Nous voyons vne nature simplement corporelle, & vne autre spirituelle, & corporelle ensemble, il ne nous reste plus guere à trouuer la tierce. Par les choses notoires nous auons accoustumé de monter aux incogneues: Ainsi s'il est realemēt vne nature composee du corps & de l'esprit, & qu'ailleurs encores le corps soit a part soy, pourquoy ne trouuerons-nous aussi l'esprit a part en quelque nature? Il semble qu'il seroit fait tort à la nature intellectuelle si on auoit attribué à la corporelle deux manieres destre, à ceste heure seule, à ceste heure en compagnie, & que la spirituelle ne peut estre que de l'une & qu'en compagnie. Car si l'esprit est plus noble que le corps, & que le

Le corps subsiste tresbien sans l'esprit, combien plus raisonnablement doit l'esprit auoir aussi la faculté d'estre de soy-mesme, sans le secours du corps, & auoir comme luy les deux façons d'estre separement & coniointement: Que seroit ce à dire que le corps peust faire vn tout, & que l'esprit ne peust faire qu'une moitié? que la nature corporelle peut subsister par soy mesme, & que la spirituelle ne peust subsister sans la compagnie d'autrui? Que la corporelle fist vn, & de soy & meslee à vn autre, ainsi qu'elle fist vn en deux modes, & que la spirituelle ne peust faire vn de soy, ains qu'elle fist seulement vn attachee à quelque autre? Cela seroit sans doute contre l'ordre de l'univers, contre la nature des choses & contre la noblesse, dignité & excellence de l'esprit, duquel vray semblablement Dieu fauorise plus le party, que celui du corps veu qu'il est spirituel luy mesme. Au reste il ne repugne aucunement à la nature spirituelle d'estre produite à part, & de subsister de soy, puis que nous touchons au doigt que le corps a bien ce priuilege: ce seroit donc vn defect en l'univers, si ceste existence particuliere d'une nature spirituelle produite luy manquoit: Car il y auroit vne nature corporelle, & spirituelle ensemble, vne corporelle à part & point de spirituelle creee particulièrement, qui est toutesfois l'ornement & la principale partie de l'univers: il n'est pas croyable que ceste piece si necessaire à l'accomplissement de la creation y defaille: Parquoy ces deux natures, l'une composee & l'autre simple monstrent necessai-

*Le corps
peut subsi-
ster sans
l'esprit.*

*Dieu fauo-
rise plus
l'ame que
le corps.*

*Trois na-
tures.*

rement qu'il y en a encore vne tierce spirituelle produire a part, & qui subsiste sans la corporelle. Arrestons donc par ceste preuue, tiree des creatures, & de nostre eschelle de nature, qu'il y en a trois, l'une spirituelle seulement, l'autre seulement corporelle, & l'autre spirituelle & corporelle ensemble. La secõde preuue se peut tirer de nostre Dieu tout puissant maistre & createur de toutes choses: car puis qu'il est tres-purement intellectuel, & en nulle façon corporel, la nature spirituelle luy est plus conuenable que la corporelle: l'une luy est pareille, & l'autre contraire: Si donc il a voulu celle qui luy est contraire & la plus vile subsister de soy, comme auroit il refusé à celle qui luy est semblable & plus digne ce mesme aduantage? Il conuient mieux à Dieu de produire des choses qui soient reuenantes à sa condition que d'en produire d'entierement differêtes: de produire celles qui luy sont voisines & familiares, que d'en produire d'estrangeres & fort esloignées: mais il en a produit à part d'estrangeres & de dissemblables, & a voulu qu'elles fussent particulièrement (comme il appert par le premier, second & tiers degré de l'eschelle de nature) il en a donc bien produit en ceste mesme maniere & condition de celles qui luy sont semblables & familiares: Ainsi il a non seulement deu faire des creatures spirituelles subsistantes sans corps, mais il les a deu faire auant les corporelles, puis qu'elles luy sont plus familiares & plus semblables, voila comme, & de la part des creatures, & de la part de Dieu, nous auons gaigné qu'il y a vne nature

Spirituelle créée, qui est de soy & sans la corporelle, laquelle nous surnommons angelique. Elle est exempte de quantité, figure, longueur, largeur, profondeur, estendue, poix & espaisseur, *Nature angelique.* Elle est sans couleur, sans odeur, sans saveur, & sans aucune qualité qui se puisse comprendre par l'attouchement: elle n'est ny ouyble, ny visible, ny touchable, ny perceptible par aucun de nos sens, comme ie disois tantost de l'ame.

De la multiplication de la nature Angelique.

CHAP. CCXIX.

PVis que i'ay verifié qu'il y a vne nature spirituelle créée & qui subsiste de soy, il me faut plus outre voir si elle est multipliable en individus & en especes. Tout ainsi que la nature humaine qui est composée des deux, & la corporelle à part, nous ont appris la création de la nature spirituelle séparée, elles ne⁹ en apprendrōt encore les conditions & les proprieté que nous cherchons. Il faut que toutes choses soient ordonnées en soy & proportionnées les vnes aux autres: Or nous sçauōs que la nature corporelle n'est pas vne, ains qu'elle reçoit vn infiny nō-*Nature corporelle n'est vne.* bre de manieres & d'especes: car qui pourroit assommer la diuersité des choses qui sōt sous la premiere, secōde & tierce marche de nostre eschelle? Si donc la nature corporelle est multipliée iusques là que de ne pouoir estre mise en compte, n'est-ce pas raison que la spirituelle le *Infiny nōbre d'anges.* soit aussi? Il est donc certain qu'il n'y a pas vne seule creature spirituelle, ains qu'elles sont in-

numerales, & qu'il est vn nombre infiny d'esprits de telle cōdition. Car si Dieu a voulu augmenter & croistre si fort le nombre des natures corporelles qui luy sont dissemblables, ne doit-il pas encore plus volōtiers auoir accru & multiplié les spirituelles qui luy sont pareilles & vniiformes? De mesmes que nous auons gaigné que la creation de la nature spirituelle luy estoit plus propre & familiere, de mesme deuōs nous croire qu'il aura esté plus soigneux de l'augmentation de son genre, veu principalement qu'elle est de soy plus capable de multitude & de multiplication que la corporelle. D'auantage nous voyons que l'humaine nature qui est composee de la spirituelle & corporelle, se multiplie en grand nombre: Pourquoi ne se multipliera aussi la pure spirituelle? Attendu qu'il n'y a (comme nous auons monstřé) que trois membres en l'vniuersité des creatures, & que la nature simplement spirituelle en fait l'vn: Pourquoi ne sera elle multipliee & estendue en nombre aussi bien que les autres? Arrestons donc qu'il est vne innombrable multitude d'esprits engendrez & de creatures spirituelles.

*Comme il y a diuers ordres & diuers degrez
en la nature angelique.*

CHAP. CCXX.

*Ordre des
AnGES.*

LEs creatures purement spirituelles ne sont pas seulement capables de multitude, mais encor d'vn grand nombre de rangs & de diuers ordres: il eschet necessairement de l'inferio-

rité & de la superiorité en leur colege. Tout ain-
 si que nous voyons les choses corporelles mer-
 ueilleusement diuersifiées en honneur & en di-
 gnité: celles qui sont comprinses sous la premie-
 re marche ne sont pas vnes & pareilles, des ele-
 mens la terre est la plus basse, l'eau l'est moins,
 & si est au dessous de l'air, & au feu appartient le
 dernier & plus enleué siege, ceste mesme diuer-
 sité ce voit entre les metaux, cōme elle fait aussi
 entre les pierres precieuses: Si l'ordre se treuve
 és creatures de la premiere & infime classe, ne
 deuons nous pas croire qu'il soit aussi en la der-
 niere & en la plus digne? Si aux moindres cho-
 ses nous voyons reluire ceste distinction pro-
 portionnee, ne la deuons nous pas cōclurre aux
 plus grandes & plus parfaites, comme sont les
 creatures purement spirituelles? La seconde &
 tierce marche sont aussi enrichies de ceste belle
 varieté: vous voyez cōbien il y-a d'especes d'ar-
 bres & d'herbes, combien de manieres d'ani-
 maux, oyseaux, de poissons & de bestes terre-
 stres. Cōme il y a vne continuelle consideratiō
 de superiorité & inferiorité en tout cet ordre
 des choses corporelles. Si nostre Dieu & crea-
 teur tout puissant les a voulu honorer d'un or-
 dre si biē policé, n'est il pas vray semblable qu'il
 l'ait voulu obseruer en les creatures spirituelles
 & raisonnables, veu que l'ordre, la police & la
 proportion leur cōuiennent plus naturellemēt
 qu'aux corporelles. Parquoy tout ainsi qu'il y a
 vne grāde diuersité de rāgs & d'ordre és creatu-
 res corporelles, aussi y a-il certainement és crea-
 tures spirituelles. En outre la nature humaine,

*Nature
humaine
diuersifiee
de digni-
tez*

*Diuerſité
des eſtats
mondains.*

*Ordre ec-
cleſiaſtique*

qui eſt cōpoſee de leur meſlāge, reçoit vne infi-
nie multiplicité de dignitez, prelatures, offices
& principautez: tel homme eſt plus grād, & tel
moindre: tel eſt le maiſtre, tel eſt le ſeruiteur &
ſubiet. Il y a vne perpetuelle diuerſité d'eſtat en-
tre nous, celuy des laboureurs va le premier cō-
me le plus vil, apres viēt celuy des marchāds &
des bourgeois, & puis celuy de la nobleſſe, qui
cōprend les Eſcuyers, les Barons, les Viſcōtes, les
Cōtes & les Ducs, apres viennent les Roys, les
Empereurs: & ſi des Roys il en eſt beaucoup, &
d'Empereurs il n'en eſt qu'un. Il y a ſemblable-
mēt de la diſparité en l'autorité & en la charge
il y a des iuges inferieurs, moyēs & ſouuerains,
& des puiffances ordinaires, moyēnes & ſupre-
mes. Vne pareille diuiſiō ſe voit auſſi en l'ordre
eccleſiaſtique: il y a des recteurs, diacres, Archi-
diacres, Doyens, Prieurs, Abbez, Eueſques, Ar-
cheueſques & Patriarchēs. Or ſi en la nature hu-
maine cōpoſee moitié de la corporelle, moitié
de la ſpirituelle, il ſe voit vne ſi merueilleuſe di-
uerſité & diſſemblāce de qualitez & de rangs: ſi
entre nous qui ſommes originellement tous eſ-
gaux & pareils il s'égēdre vne telle varieté d'or-
dres par les accidens qui nous ſuruiennent: & ſi
ces accidēs qui ſont, iuriſditiō, puiffance, office,
art & ſcience n'arriuent en nous & ne s'y logēt
qu'en conſideration de la partie ſpirituelle &
intellectuelle qui eſt en nous, & nullement
pour le reſpect de la corporelle, n'eſt-il pas ne-
ceſſaire à croire qu'il y ait auſſi diuers ordres &
diuers degrez de dignité, d'office & d'eſtat en la
nature ſimplement ſpirituelle & intellectuelle?

Attendu que ceste difference qui est entre les hommes, n'y est qu'à cause de leur moitié spirituelle, & ne regarde que leur ame: Et veu en outre quel'ordre est mieux deu à la nature spirituelle qu'à la corporelle, pourquoy ferons nous difficulté de croire qu'elle soit en sa maniere capable de preferences & de prerogatiues? Et que des esprits simplement creéz & à part, les vns soient superieurs les autres inferieurs, & quelques vns mediocres. D'auantage outre ceste distinction d'ordres qui est en nous, il y en a vne autre originelle: Car apres le rāg infime des vertus naturelles, generatiue, augmētatiue & nutritiue qui en ont encores d'autres leurs seruantes, l'attractiue, la digestiue, & retentiue: il suit vn rang plus honorable des vertus & puissances sensitiues, apres lequel vient le dernier & le plus digne des vertus & puissances intellectuelles. S'il se voit en l'homme vne si iuste & si biē proportionnee ordonnance d'estats & de rangs, croyons hardiment qu'il en est vne semblable en la nature purement spirituelle, & que les esprits & creatures spirituelles ne sont pas toutes vnes & pareilles, ains qu'il y a entre elles vne sainte & sacree police, distribuee en degrez & en dignitez differentes.

Ordres originels.

Comme les ordres de la nature angelique sont réduits à certain nombre & se terminent en l'unité.

CHAP. CCXXI.

Attendu que ces creatures souuerainement spirituelles sōt tresvoisines de la diuinité,

*Les Anges
sont tres
voisins de
la nature
de Dieu.*

*Les Anges
sont en cer-
tain nombre.*

*Entre tou-
tes les crea-
tures il y a
vn chef de
chascun or-
dre.*

& qu'elles sont entierement de pareille nature & substance à celle de Dieu, qui est le vray maître de toute regle, de toute mesure & de toute proportion, il s'ensuit que les degrez, les estats & les rāgs qui sont entre elles sont reiglez, mesurez & proportionnez d'une si entiere & si iuste disposition, qu'il est impossible d'en imaginer de mieux ordonnez : qu'ils sont exempts de toute confusion & digerez en certain nombre, se finissant & consommant en l'vnité. Il est evident que la nature simplement corporelle, & qui n'a rien en soy de spirituel, & d'immortel, est distribuée en trois degrez generaux des choses qui n'ont que l'estre, de celles qui ont l'estre & le viure seulement, & des tierces qui ont encores le sentir : & que chacun de ces trois comprend d'autres ordres au dessous. Le premier, l'ordre des elemens, l'ordre des metaux & l'ordre des pierres precieuses qui sont aussi diuisez en dignitez & en rangs, de façon qu'il y a tousiours vn chef, & coronnel de chascune troupe. Entre les elemens c'est le feu : entre les metaux, l'or, & entre les pierres l'escarboucle. Autant en est-il du second & tiers degré, qui ont sous eux, l'un, les ordres des herbes, des plantes & des arbres, & l'autre, les ordres des oyseaux, des poissons & des bestes terrestres. Or si parmy les creatures simplement corporelles il se voit tant de mesure & de proportion, s'il s'y voit vn certain nombre limité, & point de confusion, nous en pouuons hardiment bien autant iuger de la nature spirituelle. Puis que Dieu a reiglé d'une si belle ordonnance, ces creatures les plus viles & si differen-

tes de sa nature, pourroit-il, à vn si grand preiudice de l'ornement & embellissement de tout l'vniuers, auoir esté nonchalant de regler & disposer celles qui luy sont les plus semblables & familières? N'est-ce pas raison que la nature spirituelle soit aussi généralement departie en quelques degrez? que ces degrez soyent distribuez par ordres, & les ordres en especes & que entre les especes il y en ait vne premiere & principale, afin que chaque ordre se termine en l'vnité, & que tout y soit policé d'une parfaite mesure? Veu que les choses communement opposites sont esgalemment diuisees, & veu que la nature spirituelle est auant la corporelle, la corporelle imite la spirituelle, & au rebours. Et par consequent nous pouuons seurement argumenter de ce que nous voyons en l'vne, ce que nous ne pouuons voir en l'autre, & par ainsi ar-
rester que la spirituelle est diuisee en trois mem-
bres generaux, en trois hierarchies ou trois sa-
cres principautez. D'auantage cōme toutes les
natures & especes corporelles visent & se rap-
portēt à vne derniere espece & nature, à sçauoir
à l'humaine, qui est spirituelle & corporelle en-
semble, & qui est par l'ordonnance de Dieu es-
tablie, superieure & maistresse des autres, en ma-
niere qu'elles se finissent & s'aboutissent toutes
en elle: de mesme pouuons nous conclure que
tous les genres des creatures spirituelles respon-
dent à quelque espece d'entre elles derniere &
souueraine, & à quelque esprit crée grad & ex-
cellent au dessus des autres, afin que la nature
angelique se termine en l'vnité & s'y parface.

*Trois prin-
cipautez
des Anges.*

Tout ainſi que nous auons argumēté par ce qui eſt puremēt corporel: auſſi pouuons nous faire par ce qui eſt cōpoſé de l'eſprit & du corps. No^o voyōs l'humaine nature eſtre diuerſifiée en vn grād nombre de differētes dignitez & de diuers ordres, qui ſe rapportēt toutesfois tous à vn ſuprême & ſouuerain. Pareillement en l'homme meſmes toutes les vertus, facultez & puiſſances naturelles, & de toutes façons, ſe conſument & ſe parfont en la volonté, qui eſt la vertu emperiere & maiſtreſſe: & toute ſon ame ſe diuiſe auſſi en trois claſſes, hierarchies & principautez que nous appellons vegetatiue, ſenſitiue & intellectuelle, & chacune de celles icy ſe ſousdiuiſe encores en ſes membres: pourquoy à meſme raiſō, n'y aura-il en la nature ſpirituelle certain departement d'ordres generaux & en certain nombre? Si qu'elle ſoit toute diſtribuee generally en quelques parts, & ces parts encores en d'autres. Puis donc qu'il n'y a que trois gēres des choſes créées en l'vniuers, les vnes ſimplement corporelles, les autres ſimplement ſpirituelles, Et d'autres mixtes: Et ſi les corporelles ont leurs degrez & leurs ordres, pourquoy n'en auront auſſi à leur façon celles qui ſont purement ſpirituelles? Si la corporelle eſt diſtinguee par marches & differēces naturelles, ſi la mixte qui eſt l'humaine, eſt auſſi diſtinguee & naturellement & accidentalemēt par office & dignitez, pourquoy ne ſera la nature ſpirituelle diſtinguee pareillement & par les differences naturelles & par la diſtinction des offices, & des dignitez, & prouueuē de ce-

*Trois claſſes
hierarchi-
ques en l'a-
me.*

ste double diuision ? Au reste d'autant que le nombre ternaire reuiert mieux que nul autre à Dieu trine en personnes, & qu'il luy est plus propre d'establir ce nombre la en l'ordre des choses, & notamment en ces créatures spirituelles qui luy sont conformes & plus voisines : il s'ensuit que selon ce qui luy estoit le plus conuenable, il a distribué en trois la nature spirituelle créée & la troupe angelique, comme il a fait aussi le reste. Car nous voions l'vniuerselle vnté de la creation estre diuisée en trois pieces generales, des choses simplement corporelles, simplement spirituelles & mixtes : & la simplement corporelle, à laquelle la simplement spirituelle se doit analogiquement rapporter, estre encore sousdiuisée en trois membres. Or veu qu'il y a diuerses especes de diuision generale, particuliere, tres-particuliere, & d'autres : tout ainsi que la nature diuine, vne en nombre, & de soy indiuisible se voit seulement distinguer en trois personnes par trois particulieres proprietes, & nō plus ni moins, aussi la spirituelle, qui luy est semblable, pareille & familiere, est certainement departie en trois hierarchies generales, & chaque hierarchie en trois degrez & classes dissemblable : en façon que la triplicité & nombre ternaire se voit en la diuision & generale & particuliere de la nature angelique. Parquoy nous pouons conclurre, & par la nature corporelle & par la nature diuine creatrice de toutes choses, que l'angelique doit estre departie en certain, & arresté nombre d'ordres & que ce nombre doit

*Nombre ternaire
nature forme
propre à Dieu.*

*Diuerses
especes de
diuision.*

*L'ordre
angelique
doit estre
ternaire.*

estre plustost ternaire que nul autre : d'auantage que tous ces ordres se doiuent finir & consumer en vnité souueraine, autant qu'il est possible aux creatures : & que en ceste vniuersité d'esprits, il y en doit auoir vn dernier & excellent, vn Ange au dessus des autres, qui accomplisse & parface en soy tous les ordres de creatures spirituelles. Nous auons gaigné qu'il y a vne nature angelique créée, multipliee en infiny nombre d'especes, reduites à certain nombre de bandes, & de troupes. Mais bien que ceste multitude d'Ange soit innumerable, si a elle esté produite de neant & toute à vne fois : car n'estant point corporelle, l'vn n'a peu causer la naissance de l'autre ny produire son semblable de sa substance, ains chacun d'eux a esté fait & basti immediatement par la diuine toute-puissance, qui produit ce qui luy plaist par sa seule volonté, qui produit tout du rien, & à laquelle il ne peut estre fait nulle resistance. Ains si elle a peu aisément creer en vn coup tous ces esprits, & les creer tous comme vn seul : aussi ne repugne-il pas à leur nature d'estre engendrez ensemble & en mesme heure.

*Anges produits de
neant.*

*Anges creés
et tout
ensemble.*

*Les Anges sont obligez à Dieu comme nous, et nous
sont semblables en plusieurs sortes.*

*Conuenance
des hommes
et des Anges
par le
liberal
arbitre.*

CHAP. CCX XII.

ATtendu qu'il est vne nature créée purement spirituelle, & q'elle est prouuee du liberal arbitre tout ainsi q'l'humaine, tout ce qui appartient à l'homme en consideration de son liberal

arbitre appartient aussi à l'Ange: & tout ce qui a esté prouué de l'un en ceste cōtēplation se peut veritablemēt dire de l'autre: parquoy qui se voudra instruire de la science des Anges, qu'il recoure à ce q̄ nous auons dit del'hōme, & qu'il leur applique, & approprie ces mesmes circonstances, qu'il suyue mesme progrez, & reprenne le mesme train que nous auōs tenu parlant de nostre obligatiō & de l'amour & de la lieſſe, qui est son fruit: qu'il apparie l'Ange aux creatures inferieures, & qu'il considere comme il a beaucoup plus receu de son createur qu'elles, cōme il cognoist les biens qui luy ont esté faits, comme il ſçait les auoir receuz d'autrui, auoir esté créé du neant, & n'auoir rien de soy-mesme. L'Ange qui veut estimer sa dignité, & clairement iuger ce qu'il est, se peut premierement comparer au rien d'où il est party, & puis à la creature qui luy est opposee, c'est à dire à la corporelle: car il descouurira par ceste conference combien il est enleué au dessus d'elle, & l'hōneur & excellence où il est logé par la liberalité diuine. Il peut encores apres se comparer à nous, à ce qu'il tire de toutes les creatures, & de la consideration de leurs conditions au pris de la sienne, l'entiere cognoissance de sa perfection, & par consequēt de l'obligation qu'il a enuers son createur pareille a la nostre. Voila cōme il y a semblable suite & pareil fil a traicter des Anges, comme des hommes, à trouuer leur debte enuers Dieu & tout ce qui en depend, comme a trouuer le nostre. Chacun s'y peut exercer a part soy. C'est assez de ce propos. Voyez cōment par l'eschelle

*Comment
l'Ange peut
bien iuger
de sa digni-
té.*

de nature garnie de quatre marches differentes, nous auons trouué le nature diuine estre & subsister par soy de toute eternité sans fin & sans commencement, & l'eschelle de toutes les creatures comprinse sous ces marches, estre procedee du neant par la creation. L'obligation de l'homme enuers Dieu, l'immortalité de nostre ame, le meslange spirituel & corporel, qui est en nous : & comme nous auons reduit les quatre marches de ceste eschelle à deux natures en general, la purement corporelle qui est mortelle de tout poinct, la mixte qui a quelque chose d'immortel, d'où nous auons finalement gaigné la tierce purement spirituelle, qui se surnomme angelique. Somme il nous reste trois natures créées par la diuine increée, vne reallement & mesme en nombre, commune à trois personnes, reallement distinguees, qui est Dieu eternal, trine & vn à qui soit honneur & gloire immortelle.

Comme les actions de l'homme sont tres mal accordantes à son deuoir,

CHAP. CCXXIII.

Toute la partie precedente de ce liure a esté du deuoir auquel l'homme est obligé par droit de nature, d'un deuoir interieur & occulte que nous auons descouuert appartenir à nostre createur, & l'auons descouuert tant par sa propre dignité, qui demande de soy, & nous semont de luy redre toute premiere amour, crainte & honneur, & par les conditions de l'amour

mesme, que par la consideration des choses données & receuës, où se fonde l'obligation de toute dette. Parquoy iusques icy nous auons procédé par deuoir & par la voye de la dette, montrant la grandeur & la condition de nostre obligatiō enuers Dieu, comme elle est naturelle, perpetuelle, ineffaçable, infaillible, incorruptible, & immortelle, comme elle est generale à tous hommes, patente & descouuerte, escrite au liure de nature par ses creatures & au corps mesme & ame de l'homme, signee solennellement & tesmoignée par l'vniuers, & par le general ordre des choses: montrant en outre l'infinité beauté & le souverain bien que s'acquierēt ceux qui satisfont à ceste dette, & l'incroyable misere & comble de tous maux que encourēt ceux qui ne tiennēt cōpte d'y satisfaire. Par ce moyen nous auons appris trois choses de l'homme, son deuoir, le mal & le bien qui est à sa suite, toutes trois perpetuelles, car le deuoir est tousiours viuant, stable tousiours & permanent en sa force, il ne peut estre tollu: L'homme est perpetuellement debteur & perpetuellement obligé à son createur, soit qu'il ne paye pas, soit qu'il paye. Ord'autāt q̄ la dette regarde & est ordōnee pour le payement, le deuoir pour le faire, l'obligation pour la solutiō, & que tout ce qui appartient à l'homme se rapporte a ces deux choses, deuoir, & faire, il faut necessairement qu'elles soient proportionnees l'une à l'autre. Le deuoir precede, & va deuant le faire, l'effet c'est la perfection & accōplissement de la dette: si le deuoir ne tire apres soy l'effet, il reste manque & vuide, & s'il en est acōpagné

*Conditions
de nostre
obligation
enuers
Dieu.*

*L'homme est
tousiours
obligé à
Dieu.*

*L'effet doit
suivre le
devoir.*

le voila parfait & accōply: l'une ne profite pas sans l'autre: car à quoy sert le faire, s'il n'est suivi de son executiō? & à quoy sert le faire, s'il ne s'accorde avec le deuoir? l'acōuenāce de ces deux pieces produit vne singuliere harmonie, & leur desvniō vn son ennuyeux & tres-desaccordant. Attendu que ceste sciēce est de l'homme, entant qu'il est homme, qu'elle apprend à cognoistre sa nature, & que la cognoissance de la nature de l'homme consiste en l'intelligēce de son deuoir & de son faire, il m'a fallu premieremēt traiter du deuoir & establir en premier lieu l'intelligence de ce membre qui nous seruira comme de lumiere à la cognoissance de l'autre: car il est impossible de iuger de l'actiō de l'homme, d'estimer si elle est iuste ou iniuste: ordōnee, ou desordōnee, si on n'a premierement appris quel est son deuoir, veu que le deuoir c'est la mesure, la regle, & la loy de l'action: sans la cognoissance il est impossible de iuger de l'agir & du faire. Puis donc que nous auons desormais acquis vne infaillible intelligence du deuoir de l'homme, entant qu'il est homme, il ne reste pour faire en nous l'entiere science de nostre nature & de nos actions, que de considerer si le droit & l'execution s'accorde en nous. Puis que nous auons appris ce que nous deuons, voyons à present ce que nous faisons, voyons si nostre faire s'accorde avec nostre deuoir, ou s'il en discorde, si nostre fait est iuste ou iniuste, ordōnné ou desordōnné, entier ou defectueux, selon ou contre nostre nature, selon Dieu ou contre luy, afin que apres auoir veu ce qui appartient

En quoy consiste la cognoissance de la nature de l'homme.

au droit, nous ſçahions comme il va de l'exécution d'iceluy. Bien que ces deux choſes le deuoir & le faire ſoient en l'homme, ce n'eſt pas toutesfois ſemblablement & en meſme maniere, car le deuoir eſt touſiours permanēt en ſa vigueur & neceſſaire, nō logé en noſtre puiffance ou liberté, & veillons nous ou non, il eſt touſiours, & nous reſtons debteurs & obligez: là où noſtre faire eſt volōtaire & logé en la liberté de l'homme: il peut auoir ſon faire accordant à ſon deuoir, & peut l'auoir deſaccordant, & ſi peut n'en auoir pas du tout, en ceſſant de faire: il y a donc la trois pieces, le faire qu'il doit, le faire oppoſité à ſon deuoir, & la ceſſation & abſtinence de faire: aux autres creatures il n'eſt pas de meſme, car leur deuoir & leur faire s'entre-reſpondent continuellemēt. Or d'autāt que le n'agir pas de l'homme c'eſt tout vn avec ſon agir contre ſon deuoir, il reſte que nous auons deux ſeules voyes generales, par où nous pouuons marcher. Nos actions ſont ou conformes & conuenable a noſtre deuoir, ou elles en ſont diſcordantes & eſlongnees, & veu que le deuoir eſt la propre loy, lumiere, reigle, meſure & propre droit de l'homme, lors que noſtre faire s'accorde à luy nous nous accordōs par conſequent avec noſtre nature & avec noſtre vraye & propre reigle & iuſtice: au rebours quand noſtre faire eſt oppoſité à noſtre deuoir, nous ſommes ennemis de nous-mesmes, contrarians noſtre propre nature, reigle, loy, & lumiere, & aduerſaires de Dieu, & de toutes ſes creatures: Car comme pourroit l'homme plus

Noſtre faire eſt volōtaire.

Deux voyes generales de l'homme.

L'homme ne faisant son deuoir se combat soy-mesme. clairement se combatre soy-mesme? que dressant & bandant ses actions opposites a son propre deuoir, & au conseil & ordonnance de sa propre nature. Sus donc approfondons l'homme iusques dans son cœur, espluchōs & recherchōs les interieurs secrets de ses entrailles, pour y descouurir au net, & mettre en euidēce son faire, & la nature corrompuë de ses actions. Nous nel'auons iusques apresent touché que superficiellement, & manié que par le dehors, & par l'escorce, luy monstrant son deuoir en general. C'est a ceste heure qu'il faut penetrer au dedans de luy, sonder ses moëles, & l'esprouuer bien auant iusques aux plus creuses, & plus occultes parties de ses membres, touchant en bon esciēt & au vif son propre fait & action particuliere. Mais pour la descouurir apertement, il ne faut pas oublier de tenir tousiours en l'autre main, l'esclairante bougie de son deuoir, afin qu'elle nous presente par sa lumiere la grādeur du mal, & les vrayes qualitez des parties offensees. Nos actions sont doubles, occultes & manifestes, visibles & inuisibles, interieures & exterieures: il nous les faut toutes considerer, en les cōferant a nōstre deuoir & a la generale & infallible loy de nature.

Continuation de ce mesme propos.

CHAP. CCXXIII.

PVis que le deuoir de l'homme, entant qu'il est homme, est le droit naturel, la reigle & la loy de nos actions, & la seule lumiere

qui nous conduit à leur cognoissance, c'est ^{Les œuvres} raison que nous comparons à ce deuoir ^{de l'homme} nostre agir, soit apparent ou couuert, soit visible ^{se cognois-} ou inuisible: Car par ceste conference sa condi- ^{sēt par son} tion & qualité se descouurira tout soudain, il nous apparoiſtra sur le champ s'il est bon ou mauuais, iuste ou iniuste: car de considerer le faire à part soy & sans l'assortir au deuoir, c'est autant de peine perduë, il est impossible de voir sa nature, si la lumiere du deuoir ne nous y esclaire. Parquoy à mesure qu'on est mieux instruit de la science du deuoir de l'homme, on est plus ou moins capable de la cognoissance de ses œuvres: de sorte que quiconque en est entierement ignorant, est ignorant aussi des actions humaines, & par consequent de sa nature & de soy-mesme. Le premier huis & la premiere aduenüe de la science de l'homme c'est l'intelligēce de son deuoir, par laquelle on passe incontinent apres à celle de son faire: Et parce que pour iuger si l'action de l'homme est sortable ou desaccordante à son deuoir, il faut au prealable l'auoir sçeuë, & estre acertainé de ce qui est fait, & veu que tout homme d'aage de ^{Tout homme} cognoissance est infailliblement aduertty & par ^{d'aage est} experience de sa propre action, & de son parti- ^{assuré de} culier faire, soit interieur, soit exterieur, en ma- ^{ce qu'il a} niere qu'il n'en peut estre en aucun doute, & ^{fait.} qu'il ne luy est rien plus certain que ce qu'il a fait: voire que tout homme est plus assuré de son action que d'aucune autre chose, encores qu'il ne sçache pas de quelle condition elle est, ne si elle est bonne ou mauuaise, auant que de

l'auoir assortie à son deuoir : il s'ensuit que quiconque sçait le deuoir del'homme entant qu'il est homme, & qui cognoist la loy de nature, decouure tout incontinent, & iuge sans faillir des conditions de l'operation qu'il a produite, & en la conseruant à son obligatiō s'apperçoit tout soudain si elle est raisonnable ou desraisonnable, inique ou droicturiere. Parquoy que chacun se taise & se sonde soy-mesme, que chacun regarde tout ce qu'il sent en soy, son faire & ses inclinations, les comparant à son deuoir & loy de sa nature, certainement il trouuera qu'il n'est rien ni au dedans ni au dehors de luy, nul sien faire, & nulle sienne inclination qui ne contrarie directement à ce deuoir, & a ceste iustice naturelle: il trouuera infailliblement qu'en l'homme, le fait & le droit sont entierement repugnans & dissemblables. Et qu'il soit ainsi, ie m'en vay le faire toucher au doigt: disons donc premierement à quoy nous sommes obligez comme hommes. Le deuoir de l'homme & ce à quoy il est tenu par le tesmoignage de toutes les creatures, & de soy-mesme consiste à aimer Dieu premierement, totalement & incessamment, à suiure & embrasser sa' volonte' auant toute autre chose: à luy attribuer sa premiere crainte & premier honneur, à combattre & abhorrer entierement tout ce qui leur est contraire & tout ce qui est ennemy de Dieu & de sa volonte', & par consequent à recognoistre ses biens-faits, à l'en remercier sans cesse, & à se ioindre & lier à luy de toute son affection. Voila le deuoir duquel nous sommes tenus envers nostre

Le fait & le droit sont repugnans.

Deuoir de l'homme.

createur, d'où il s'en engendre encores vn autre
 enuers toutes les choses qui sont siennes, & si-
 gnamment enuers sa viue image, qui est l'hom-
 me. Chacun d'entre nous se doit aimer comme
 estant l'entiere ressemblance de son Dieu, &
 aimer son pareil pour ce mesme respect, & le
 doit à ce compte aimer tout autāt que soy mes-
 me, & hayr ce qui luy est aduersaire comme
 ce qui l'est à soy. Ces deux deuoirs, l'vn re-
 gardant Dieu, l'autre sa creature ne sont qu'vn
 à la verité, car le second s'encloist au premier &
 en depend. Voila toute nostre obligation, l'en-
 tier droit & toute la loy de nature, il n'est nulle
 partie du deuoir de l'homme qui n'y soit com-
 prinse, ou qui n'en tire son origine: c'est donc
 la preuue, la touche & la regle à laquelle nous
 deuons examiner nos operations, c'est la mesu-
 re & la loy qui doit ordonner & ranger nostre
 faire au dedans & au dehors, c'est la balance à
 laquelle se doit accorder tout nostre agir. Tel
 doit estre l'homme en l'ordre des creatures,
 maintenant en soy la belle conuenance & plai-
 sante harmonie de son deuoir & de son faire.
 L'ordre de l'vniuers requiert vn hōme tel qu'est
 sa nature, entant qu'il est hōme. Or que chacun
 compare à ce deuoir ses operations occultes &
 patentes, comparons à ce droit de nature tous
 nos effets & tout ce que nous sentons en nous, L'homme
 sans doute nous trouuerons par experience, & est enclin
 iugerons à l'œil quel entier faire de l'homme, contre son
 oua tout le moins toute sa propension & incli-
 nation, en est directement esloignée & discor-
 dante, n'est-il pas certain que nous nous ay-
deuoir.

mons premierement que nostre createur? que nous embrassons plus estroit, & suiurons premierement nostre volonté que la sienne? que nous hayssons auât toute autre chose, ce qui luy est contraire & aduersaire? & à la verité n'aymons nous pas tout ce que nous aymons à cause de nous seuls & a nostre contemplation? qui est proprement n'aymer que soy mesme. N'auons pas nostre particulier honneur tousiours deuant les yeux, & reallement auant celuy de Dieu? n'attribuons nous pas ordinairement à nous qui sommes creatures ce qui appartient au seul createur? Ainsi ayant donné à l'amour & honneur propre le premier rang en nostre cœur qui estoit deu à l'honneur & amour de Dieu, il n'est pas de doute que nous ne facions entiere-ment au rebours de ce que nous deuons faire, & que nous ne soyons infiniment esloignez de nostre deuoir & obligation naturelle.

L'homme fait tout au rebours de ce qu'il doit à son createur.

CHAP. CCXXV.

Veu que tout nostre faire part de nostre volonté qui est racine, origine, cause & maistresse de toute action, & veu que tout nostre agir est volontaire, & qu'il est entierement repugnant à nostre deuoir au droit de nature, à l'ordre des choses, à Dieu nostre createur & à nous mesmes, il s'ensuit que nostre volonté est aussi du tout contraire à la police de l'vniuers, à la generale & premiere iustice & à la diuine or-

*Piteux e-
stat d'une
Volonté
mauvaise.*

Donnance, qu'elle est reallement & de fait hors de tout droit, de toute regle & de toute mesure, hors de Dieu & d'elle mesme, estant escartee des vrais limites & bornes de sa nature, mesconnoissant la souueraineté de son createur, se voulant percher au dessus de luy ou s'apartier à sa grandeur immesurable: elle est descheuë de son propre estat, perduë, desuoyee & corrompuë, contrefaite & changee au rebours de sa nature: elle est difforme, desordonnee & dereglee: empoisonnee de gloire, d'erreur & de fausseté, nourrie de mensonge & de vanité: elle est esgaree de son vray bien: esloignee de l'amitié, conuersation & compagnie de son createur: & à ceste cause hayssable d'elle mesme & abominable à toutes les creatures, & l'homme par consequent, qui suit de tous points les conditions de sa volonté. I'ay ailleurs suffisamment traité de l'amour propre, du propre honneur, & de la propre affection: i'ay appris comme ce sont trois pieces necessairement iointes ensemble, totalement ennemies de Dieu, comme la propre amour, honneur & volonté sont la fontaine & racine de toute rebellion & inimitié enuers nostre createur, comme il ne peut estre rien plus capitalement bandé contre luy que l'homme garny de telles parties: quiconque s'en est accompagné, peut s'asseurer infalliblement d'estre infiniment esloigné de la société & bonne grace de son Dieu. Car, comme i'ay dit par cy deuant, puis que nous n'auons rien qui nous soit propre que l'amour, & que nous sommes tous tels qu'il est, s'il est iniuste, per-

*L'homme
qui suit sa
Volonté
mauvaise
est abomi-
nable.*

*Amour de
nous fonde
ment de
sous vice.*

uers, inique & desplaisant à la diuinité, nous le sommes aussi. Nous sommes pourueus du fondement de tout vice & de tout mal, si nous auons logé en nostre affection l'amour de nous, nostre particuliere volonté & l'honneur propre. Ces trois qualitez detestables nous guident & nous conduisent droitement à nostre dernier malheur & entiere ruyne, à vn perpetuel dueil & supplice, à vne douleur & peine eternelle, & nous font perdre la familiarité & iouissance de nostre createur, la felicité & la beatitude immortelle, que nous pouuons acquerir par son amour & par sa gloire. Ainsi comparant le faire de l'homme & sa propre volonté, d'où il est party, à sa loy originelle, à son droit naturel & vray deuoir, nous descouurons euidentement nostre desuoyement, nostre cheute, corruption, forlignement & totale ruyne, nous voyons la peruersité de l'homme & la grande alteration & changement de son entiere & premiere nature. Nous sommes montez à ceste cognoissance par la consideratiō de nostre debte tesmoignée par toutes les creatures, nostre eschelle de nature nous a conduits à l'intelligence de Dieu, de la production du monde, de nostre obligation & deuoir, & en fin à la cognoissance de nostre cheute & corruption incroyable. Voila comme les choses s'entre-descouurent l'une l'autre, & comme reciproquement elles se manifestent. L'art & la maniere de monstrier comme nous sommes eternellement perdus, & estrangement esloignez de nostre premier estat, c'est d'assortir les actions de l'homme à son deuoir

*Art de
monstrier
nostre e-
ternelle
ruine.*

& voir leur contrariété & difference infinie: les creatures criēt à l'homme & l'aduertissent qu'il est perdu d'une eternelle perte, & qu'il est mort d'une mort eternelle, puis qu'il s'est desioint & despris pour tout iamaïs de la société de son Dieu, qui seul estoit son bien, & qui seul estoit sa vie, comme l'ame l'est de son corps. Si nous sommes d'estituez de la cōpagnie de nostre createur, nous le sommes sans doute de nostre bonheur & de nostre vie.

Les actions de l'homme ne respondent aucunement au deuoir duquel il est obligé envers son prochain.

CHAP. CCXXVI.

NOUS venons de voir la cheute de l'homme & sa perte par la comparaison de ses actions à son deuoir envers Dieu, comparon-les à ceste heure a l'autre deuoir duquel il est obligé envers son semblable: voyons s'il se porte mieux en ceste seconde partie, qu'en la premiere. Par ceste obligation l'homme est tenu de s'aymer entant qu'il est image de son createur, & d'autant que tous les autres hommes le sont comme luy, il est aussi tenu de les aymer, & de hayr tout ce qui leur nuist à mesure qu'il s'ayme, & qu'il hayt tout ce qui nuist a luy-mesme. Ainsi à raison de ce deuoir il doit y auoir entre nous vne singuliere fraternité, paix, concorde, vnion & société: il nous oblige de nous estimer tout vns: & l'experience nous fait voir a l'œil qu'il en va tout autrement, & que au lieu d'une

Comment l'homme est tenu de s'aymer.

L'amour que l'homme doit à l'homme.

*L'inimitié
regnâtes en
tous les
hommes.*
 sainte & generale amitié qui nous deuoit ioin-
 dre, nous sommes capitalement diuisez par
 guerres, dissentiōs, querelles, inimitiez & dis-
 cordes, nous no^s offensons, destruisons & en-
 tretuons les vns les autres: Et si de fortune il se
 voit quelquefois de la dilection & de l'accord,
 ce n'est pas en contemplation de nostre deuoir,
 ny pour le respect de ce que nous sommes tous
 la viue ressemblance de nostre créateur, de ma-
 niere que telle vnion s'engendre d'une amour
 desordōnee, desplaisante à Dieu & iniuste. Voi-
 la comme l'homme pour estre ennemy & con-
 trariant du tout à son createur, se bande par cō-
 sequent & s'arme contre son image, il s'arme
 contre tous hommes; entant qu'ils sont image
 de Dieu: il se bande contre soy-mesme, s'iniurie,
 se ruine & se meurtrist en ce qu'il est tel, & s'ob-
 stine en toutes façons à persecuter la sainte
 ressemblance de l'essence diuine. Ainsi compa-
 rant l'homme à son second deuoir, nous le trou-
 uons aussi manque & defectueux en ceste part
 là, comme nous auons fait en l'autre.

*Exēples des choses exterieures, par lesquelles on fait
 voir euidentement à l'homme sa cheute.*

CHAP. CCXXVII.

*Avengle-
ment de
l'homme
en son pi-
reux estat.*
Bien que l'homme soit entierement alteré
 perdu & corrompu, bien qu'il soit deuenu
 non plus homme, a force d'estre esloigné de son
 originelle condition & premiere nature; tou-
 tesfois il ne sent pas, ou sent si legerement son
 empirement & sa cheute, qu'au lieu d'estre en

perpetuel dueil & perpetuelle destresse pour le miserable estat auquel il se voit logé, & pour celuy qui luy est preparé à l'aduenir plain de tāt de maux & de miseres, on ne l'en voit ny pleurer ny gemir ny se desconforter aucunement, voire on le voit rire, s'eslouyr, prendre ses plaisirs, boire manger, & le reste, comme si ses affaires estoient au meilleur poinct du monde, signe euident qu'il est bien en bon escient freneticque, fol & insensé: Car il n'y a que ceux la qui se puissent si lourdement mesconnoistre: vous diriez à le voir qu'il resue de quelque profond sommeil, ou qu'il est enyuré ou enchanté par quelque estrangē maniere. Or puis qu'il est tel, puis qu'il est si perclus de tous sentimens; qu'il n'a pas de foy la force de cognoistre son mal & de descouurir sa piteuse condition, faisons la luy voir par la similitude des choses exterieures, presentons luy quelques exēples dans lesquels comme dans vn miroüer il puisse ordinairement contēpler sa corruption & son miserable changement: Car il n'est aucunement besoin qu'il s'y endorme ou qu'il l'oublie. Puis donc qu'il vient de cōparer au deuoir & foy & ses actions, & d'apprendre qu'il est merueilleusement trāsformé, faisons luy conceuoir l'importance de ceste transformation par quelques pareilles cōsideratiōs. Qu'il regarde aux autres choses hors de foy quād elles se changēt, & quād par la corruption leur nature prend vne forme nouuelle, ou biē qu'il imagine en chasque chose son estat contraire & l'entiere alteration de ses qualitez premieres, & qu'il face apres son compte d'estre

Paron l'ho
me cognoi-
stra son mi-
serable cha-
gement.

*Compa-
raison de
l'homme
miserable-
ment chan-
gé au vin-
aigre.*

tout tel au pris de son propre & naturel estat qu'il voit estre ces autres choses, ou qu'il les imagine. Mais qu'il suppose aussi chascune chose estre d'autant pire & plus vile que meilleure elle estoit & plus noble avant sa corruption & son degast, & tenir pareil rang opposite, & semblable degré au non valoir & en la mauuaistié apres son changement, qu'elle tenoit en valeur & en bonté pendant sa naifue & naturelle condition. Prenons quelque exemple. Le vin par la mutation de son premier estat deuïet vinaigre: mesme proportion qu'il y a entre le vinaigre & le vin est entre l'homme d'a ceste heure & l'homme en sa pureté originelle: à mesure que les qualitez du vinaigre sont esloignées de celles du vin, aussi sont les qualitez que nous auons de celles que nous deurions auoir. Comme le vinaigre ne peut plus seruir a ce à quoy sert le vin, ny a ce pourquoy le vin à esté fait & produit, de mesme l'homme de ceste heure est entièrement inepte à ce à quoy il estoit propre avant son changement, & s'est rendu du tout incommode aux choses pour lesquelles il estoit engendré: de façon qu'il n'en reste nul vsage qu'à le ietter dans le feu: autant que le vinaigre est different du vin en bonté, autant est l'homme distât en valeur de sa premiere nature. De mesmes que tout le bon goust de vin est euanoüy, & qu'il n'en reste rien au vinaigre, de mesme s'est escoulee toute la bonté de l'homme, entât qu'il est homme, & la douce saueur qui deuoit estre en luy selon sa propre nature s'est du tout aneantie: & comme le vinaigre auroit bien

dequoy se douloir du merueilleux sault de sa mutation, s'il s'en pourroit appercevoir, aussi a l'homme, s'il y pense bien, dequoy se contrister de la totale subuersion de sa dignité & noblesse ancienne. D'auantage le vin se change en deux façons, quelque fois à demy en se troublant & alterant en quelque partie, il est lors malade & diminué de sa premiere valeur, mais il est vin pourtant & se laisse boire: quelque autre fois il est du tout transformé en vinaigre, ne retenāt rien de son ancien goust: ce changement emporte son entiere ruine. Or c'est d'un tel changement que nous sommes changez: nous ne sommes pas le vin trouble, mais le pur vinaigre, il ne reste en nous nulle trace de nostre bonté, premiere, nous sommes entierement autres de ce que nous deuions estre: la friandise & la douceur ont quitté la place à l'aigreur & à l'amertume: l'iniquité & la malice se sont saisies du siege de la iustice & de la vertu. C'est exemple est à la verité bien propre & sortable a ce lieu: toutesfois nous en pourrions trouuer vn millio d'autres des creatures & de toutes choses tant natuelles que artificielles, qui sont subiettes a s'alterer & à se corrompre. Encōres pourrois-je faire a ce propos la, comparaison d'un homme quant il est en son bon sens & capable de raison, à ce qu'il est quand par maladie il deuient frenetique & priué de tout commun entendement, car tout ainsi qui se porte l'estat de sa maladie a l'estat de sa santé, de mesme se porte l'estat auquel nous sommes, enuers celuy auquel nous deuions estre. Je pourrois aussi comparer

Le vin se change en deux sortes.

Comparaison de l'homme change en alaputans.

à l'homme la femme qui deuiēt putain, car toute telle proportion qu'il ya entre sa condition du temps qu'elle estoit chastement & en honneur avec son mary, & celles du temps auquel elle se treuve separee honteusement de sa compagnie & prostituee à tout le mode: toute semblable est-elle entre l'hōme iouissant de la sainte amitié & societé de son createur, & l'hōme qui en est entieremēt esloigné, cōme nous sommes. Pareillement autant que l'estat d'un enfant perdu: desbauché estat en la male grace de son pere, est contraire & different à l'estat, auquel il estoit avec luy, faisant son office sous son obeissance: autant est different l'estat, auquel nous sommes, à celuy auquel nous nous cōtenions en la famille & cōpagnie de nostre createur sous sa reigle & tres-iuste subiection. Voila de quelle maniere l'homme peut, comme dans vn miroir, cōtempler es choses qui sont hors de lui la lourde perte qu'il a faite de ses qualitez meilleures & plus propres, sa condition deprauee & la hauteur infinie de sa cheute, occasiō, sans doute plus que suffisante de luy faire chāger sa gail-lardise & son desplaisir & en tristesse.

Autre preuue de la cheute de l'homme par la consideration du deuoir paternel, filial & fraternel.

CHAP. CCXXVIII.

Deux sortes de paternité & filiation & fraternité.

IE puis encores monstrier la corruption de l'homme & sa decadence, en le comparāt au deuoir fondé en la paternité, filiation & fraternité, qui est double entre les hommes, l'une vis-

ble, sensible & manifeste, que l'on ne peut ignorer : l'autre occulte, spirituelle & invisible que peu de gens cognoissent, & d'autant que le progres de nostre apprentissage se conduit par les choses notoires aux incogneüs, & par les parentes aux occultes, c'est à la paternité corporelle & visible de nous instruire de la spirituelle & insensible, & ainsi du reste. L'experience nous fait voir à l'œil, que tel se dit pere d'un autre, à cause quil luy a immediatemēt donné la chair & le corps, & tel se dit fils d'un autre pour en auoir immediatement receu son origine & ses membres : de sorte que le donner & receuoir sont causes de la filiation & paternité visible, Or attendu que l'homme est composé du corps & de l'ame, que nous auons ailleurs monstree estre immortelle, attendu que Dieu ne donne de soy sans entre-deux & sans moyē que la seule ame, & que l'homme la reçoit de luy sans entre-deux & sans moyen, comme le corps, de son pere : Si nous appellons pere celuy qui donne le corps, & fils celuy qui le reçoit, pourquoy ne sera Dieu iustement pere d'un chacun de nous, l'ayant immediatemēt fourny d'une ame raisonnable, & chacun de nous iustemēt son fils pour l'auoir receuē immediatemēt de luy ? Pourquoy ne s'engendrera la filiation & paternité de la part de l'ame, aussi bien qu'elle fait par la consideration corporelle ? Si nous definissons freres ceux qui ont receu leurs membres & leur chair de mesmes progenitures : pourquoy ne seront freres tous les hommes, ayant receu leurs ames d'un seul & mesme createur ? Sans doute la pa-

*Progres
de l'apprenti-
sage hu-
main.*

*Paternité
invisible.*

*Definition
de freres.*

ternité, filiation, & fraternité, qui regardel'ame; doit excéder en noblesse & surpasser en toute excellence, grandeur & bonté la corporelle, d'autant que l'ame immortelle, raisonnable & image de son Dieu surpasse le corps mortel, corruptible, & terrestre, dieu l'homme, & le createur sa creature. Aussi l'alliâce corporelle s'esuanoïit bien soudain avec le corps. mais la spirituelle est eternellement durable comme Dieu & comme nostre ame. Ainsi auons nous gaigné vne parenté inuisible par la visible, & auons trouué qu'il y a double paternité, filiation & fraternité entre nous, l'vne de l'esprit, l'autre du corps. Par quoy Dieu est le pere commun de tout le genre humain, nous sommes tous ses enfans & par consequent tous freres les vns aux autres: voire il est beaucoup plus raisonnablemēt nostre pere que le pere charnel, car ce n'est rien que du corps au pris de l'ame, c'est elle qui nous fait hommes, qui parfait nostre essence, & qui plus est, c'est en sa contēplation que le corps à son estre, d'autant qu'elle est la principale partie de nous, que par son moyen nous auons vn si grand aduantage sur tout le reste des creatures, que c'est elle qui seule nous dignifie, honore & annoblist, il n'est pas de doute que la liaison fraternele qui se coust entre nous par sa consideration ne soit beaucoup plus digne & plus estroite que n'est l'autre. D'auantage chaque homme reçoit de Dieu seul toute son ame & ne reçoit de son pere le corps qu'à demy, car il en est encores redevable à sa mere: & ce mesme qu'il doit à son pere, il le luy doit comme à l'instrument

*L'alliance
spirituelle
est eternal-
le.*

*Ce n'est rien
du corps au
pris de l'a-
me.*

trument de la creation , non comme a la cause
 premiere. Ce n'est pas au pere charnel d'en-
 gendrer quand il luy plaist, ce n'est pas à luy de
 façonner les membres de l'enfant, mais a Dieu
 ouurant inuisiblement par son moyen , il est
 surnommé pere, en ce seulement qu'on se sert
 de luy comme de voye & d'instrument de four-
 nir d'origine & premiere matiere à cest ouura-
 ge. En outre le cousinage & la parenté, qui
 se prend de l'ame, nous est certainement beau-
 coup mieux propre & plus particulièrement *La paren-*
 conuenable que n'est celle qui se tire du corps, *te spirita-*
 tesmoin que celle icy se pourroit encores esten- *elle nous*
 dre aux bestes brutes & leur appartenir en *est plus*
 quelque façon. Parquoy nous pouuons à la ve- *propre que*
 rité resoudre que les hommes sont beaucoup *la corps*
 mieux freres ayant receu de mesme main cha- *relle.*
 cun vne ame, image de leur createur, qui ne
 sont ceux qui tiennent leur corps de mesmes
 progeniteurs : & mieux fils de Dieu pour en auoir
 receu immediatement la plus noble partie de leur
 essence, que de leur pere charnel pour en auoir
 tiré la moindre & la plus vile, puis donc que de
 la paternité, filiation & fraternité il s'engendre vn
 droit, vn deuoir & vne obligation : de sorte que le
 fils, comme fils, est tenu par droit paternel de cer-
 taine chose a son pere, entant qu'il est pere : &
 le frere comme frere, tenu par obligation fra-
 ternelle de quelques deuoirs enuers son frere
 en consideratiō de leur parentage, & veu que
 ce droit & deuoir de consanguinité charnelle
 est de fait pratiqué par nous, & cogneu à vn

*Devoir de
l'homme à
son pere ce-
leste tiré
du devoir
au pere
charnel.*

chacun par experiēce, il s'ensuit qu'il nous doit cōduire à la cognoissance de l'autre droit & devoir de consanguinité spirituelle & selon l'ame. Si les enfans doiuent & rendēt quelque chose à leurs peres charnels pour le corps qu'ils en ont receu, combien plus raisonnablement sont-ils obligez au pere celeste, auxquels ils doiuent l'ame? Si les freres corporels sont entr'obligez l'un à l'autre pour leur fraternité charnelle, combien plus s'entre doyuent-ils pour leur alliance spirituelle & immortelle? Ainsi argumentons les obligations, auxquelles nous sommes tenus selō l'ame, par celles qui nous attachent notoiremēt selon le corps. Si nous aymons, honorons, & craignons le pere qui nous a donné seulement le corps, combien à plus forte raison devons nous aimer, honorer & craindre celuy qui nous a fait present de nostre ame? certes d'autant plus que l'ame vaut mieux que le corps, & Dieu que l'homme. Si pour auoir pris de nostre pere terrestre ceste chair corruptible, nous luy obeïssons, le seruons, le croyons sans aucune deffiance & sans crainte qu'il nous vueille tromper, n'est-ce pas raison que nous obeïssions, seruïōs & nous confïons avec plus d'asseurance à nostre pere celeste, pour en auoir receu l'esprit immortel, sa sainte ressemblance? Si nous ne voulons en nulle maniere souffrir l'iniure faite à nostre pere charnel, si nous ne pouuons endurer d'ouïr mesdire de luy, & hazardōs à tous les coups nos personnes pour la defense de sa reputation & de son honneur, l'estimāt entieremēt nostre, beaucoup moins deuōs nous ouyr avec patience les

offense qui se font à nostre pere diuin: nous de-
 nons sans comparaison moins souffrir qu'on le
 blaspheme, & qu'on l'outrage, & ne deuons nul-
 lement espargner nous & nostre vie pour la tui-
 tion de son hōneur & de sa gloire, qui nous doit
 estre beaucoup plus chere que la nostre propre.
 Cōme no^r nous prenons soigneusement garde
 de ne rien faire qui puisse desplaire à nos moin-
 dres peres, aussi deuons nous estre curieux ob-
 seruateurs de la volōté de nostre S. createur. Cō-
 me nous nous gardōs de toute nostre puissance
 de ne rien faire en leur presence de vilain & de
 deshonneſte, c'est bien raison que no^r nous gar-
 dions encores plus de rien commettre de tel à la
 veuē de nostre grād pere celeste. D'auātage veu
 que nous aymons, honorōs, seruons nos peres
 charnels, & craignons plus de les offenser à me-
 sure qu'ils sont plus sages, vertueux & puissans,
 & qu'ils ont adioustē plus de telles qualitez à la
 paternité: de façō que si vn & pere & Roy & iu-
 ſte Roy se voit ſouuerainement obey, craint &
 seruy de son fils, & iusques au dernier poinct de
 toute ſubiection, cōbien deuons no^r rendre de
 crainte & d'obeiſſāce à Dieu qui est & nostre pe-
 re celeste ſelon l'ame & ſeul toute bontē, iuſtice
 & ſapience, ſeul de ſoy eternal, maiſtre & domi-
 nateur des choſes, auquel rien ne peut cōtredi-
 re ni demander raiſon de ſes actiōs? Car il eſt en
 ſa main d'aneantir ſoudain & de perdre ce qui
 ſ'eſſayeroit de luy faire tant ſoit peu de reſiſtā-
 ce. En outre ſi nos peres de ça bas pour auoir e-
 ſtē inſtrumens de nostre generatiō, demandēt &
 iuſtement de nous tant de reſpect & de reuerē-

*Rien ne
 peut con-
 tredire à
 Dieu.*

*Dieu de-
mande de
nous plus
de reueren-
ce que ne
font les pe-
res char-
nels.*

ce, croyons hardiment que Dieu qui est sans comparaison mieux nostre pere, & qui nous a donné sans mesure plus qu'eux, demande aussi plus de subiection de nous & plus d'obeissance: s'ils prennent à grand outrage de n'estre pas deuëment honorez & reuerrez de leurs enfans, croyons hardiment que nostre createur en fait tout de mesme, voire qu'il s'en courrouce encore plus, d'autant qu'il vaut mieux qu'eux, & qu'il merite hors de toute proportion plus d'honneur qu'eux & de reuerence. Nous pourrions continuer ceste façon d'argumenter à mille pareils exemples, & conclurre par ce qui se fait en ceste nostre parenté visible, ce qui se doit faire en l'inuisible: car ceste alliance charnelle est le vray miroir de la spirituelle & la vraye eschelle par où nous pouuons monter à l'intelligence de nostre deuoir enuers Dieu en tant qu'il est pere, reseruant toutes fois tousiours la proportion & difference infinie qui est entre luy & nos peres terrestres, nous souuenans entr'autre choses qu'ils sont mortels, que leur puissance expire avec leur vie, que la sienne est eternelle, & que c'est à sa mercy que nous deuons tousiours passer pour en attendre vne peine ou resiouyissance immortelle.

*Comme les actions de l'homme sont entierement
contraires au deuoir de la parenté.*

CHAP. CCXXIX.

PVis que nous venons d'apprendre à quoy nous sommes tenus par le droit filial & pa-

vernel, & les conditions de ceste obligation, il nous reste à voir si nos actions s'y rapportent, & si nous auons en nous tout ce que ce droit nous demande. Non certes, ains au rebours: nous y auons plustost tout le contraire & dressons nostre faire entierement opposite à ceste obligation: il n'y a plus d'amour enuers Dieu nostre pere tout puissant, ny crainte, ny hōneur, ny reuerence, ny obeissance, ny humilité, ni subiection, ny esperance, ny confiance, ni creance, tous ces deuoirs sont deslogez de nous pour faire place à leurs contraires: nous auons quitté nos propres & naturelles qualitez pour en prendre d'autres entierement opposites, nous sommes à ceste heure possedez d'une amour contraire à celle de Dieu, & de sa hayne, d'une crainte ennemie à la sienne & du mespris de sa diuine grandeur: au lieu de l'honneur & respect paternel que nous luy deuions nous sommes pleins d'irreuerence, d'offense, fierté, resistance, defiance & mescreance: parquoy nous pouuons hardiment conclurre la cheute, perte, corruption, desuoyement, ruyne & forlignement de l'humaine nature, son entier changement, & que nous sommes esloignez de la verité par vne extreme distance. Mais à ce que nous voyons clairement l'estat de l'homme, pour le respect de son createur, rendons le manifeste par la filiation & paternité corporelle, argumentant ainsi à contrepoil. Si l'enfant n'honore, ne craint & n'ayme son pere corporel, ne l'estimons nous pas meschant & de mauuaise nature? quels deuons nous donc

*Le peu de
devoir que
nous fai-
sons en-
uers nostre
pere cele-
ste.*

estre estimez, n'aymans & ne faisans compte de nostre pere celeste ? Si nous estimons l'enfant traistre, maudit & abominable, qui va offensant & persecutant son pere charnel, combien sommes no^r pires & plus execrables que luy, d'aller outrageant sans cesse & iniuriant ce pere, auquel nous deuons l'estre, & qui nous oblige à toute heure par nouueaux biens-faits de sa largesse ? Si le fils corporel nonchalant de la reputation de son pere, ou la combatant & blessant en quelque maniere, est iustement appellé malicieux & tres-ingrat, nous pouuons hardiment biē estre tenus pour tels, postposant la gloire de Dieu à nostre particulier honneur, & aneantisant son nom de toute nostre puissance. Si le fils d'un bon, iuste & puissant Roy s'essayoit pendant la vie de son pere de s'apparier à luy, & de s'attribuer outre son vouloir l'autorité Royale, seroit-il pas tres-inique & tres-punissable ? que pouuons nous donc dire de nous, qui ayās vn pere maistre & dominateur de l'vniuers, tout iustice, sapience & bonté, allons vsurpāns son autorité & sa puissance : constituant nostre volonté, au grand preiudice de la sienne, royne, maistresse & gournāte de nos actions, & établissant vn gouvernement en nous-mesmes, en nemy du sien & entierement cōtraire à son empire ? si nous voyons vn fils s'esleuer & s'armer contre vn puissant & iuste pere, nous l'appellōs fol & frenetique, sommes nous pas pl^u enragés nous mesmes de nous esleuer tous les coups & bander contre nostre pere diuin, tout iuste, tout puissant & tout veritable : Lors que le fils d'un

opulent & riche pere se defie de sa bonne volô-
 ré & de son secours, on prend ceste siene defian-
 ce pour tesmoignage euident qu'il luy a despleu
 en quelque façon & qu'il l'a offensé: ainsi quād
 nous ne mettons point vne assez ferme asseu-
 rance en nostre Dieu & vne entiere esperance,
 c'est signe que nous luy auons fait quelque atro-
 ce iniure & quelque grand outrage, qui nous
 rend mal asseurez & desesperans de nostre pe-
 re mesme, & d'un pere garny de tout moyen
 & de toute puissance. Meilleur, plus benin
 & plus noble est le pere terrestre, pire, plus,
 ingrat & malin estimons-nous le fils qui l'of-
 fense: puis donc qu'il n'est rien comparable
 en bonté, douceur, noblesse, & mansuetude
 à nostre pere celeste, il n'est point de meschan-
 ceté ou d'ingratitude plus grande que la no-
 stre qui le mesprisons, & offensons conti-
 nuellement. Le fils combatant vn pere qui
 fust encor son maistre & souuerain iuge, se-
 roit tenu non pour meschant seulement, mais
 pour furieux & insensé: nous sommes en bon
 escient donc bien fols, & priuez de tout sens
 commun, de nous bander non seulement con-
 tre vn pere qui nous a donné l'ame, mais con-
 tre nostre seul seigneur & dernier iuge: nous
 sommes bien esceruelles d'aller, subiects har-
 celler nostre prince, seruiteurs le maistre, &
 criminels le iuge duquel seul depend nostre ab-
 solution ou condamnation souueraine: d'aller
 offensant non le drou paternel seulement, mais
 le droit du magistrat, du maistre & du prin-
 ce, & animer contre nous tout d'un coup

*Qui se de-
 fie de Dieu
 l'a offensé.*

*Combien
nous som-
mes mau-
vais enfans
de Dieu.*

nostre pere, nostre roy, nostre maistre & nostre
souuerain iuge. Par toutes ces choses nous pou-
uons descouurir quels enfans nous sommes en-
uers Dieu, & cognoistre euidentement combien
nostre filiation spirituelle & selon l'ame est al-
teree, corrompue, difformee, aneantie, &
entierement changee en son contraire: comme
nous auons pris vn nouveau visage hideux, vi-
lain & salement taché d'une horrible ingrati-
tude. Nous ne sommes pas enfans: mais enne-
mis mortels de nostre pere, nous estans ac-
compagnez de la desobeyssance, irreuerence,
mespris, presumption, fierté, rebellion & mes-
cognoissance, qualitez entierement contraires
à la paternité. Attendu que nous auons quitté
le vray port & naturelle façon de la filiation:
attendu que nous auons desuestu nostre an-
cienne habitude & ceste premiere forme reue-
nante à nostre createur: il n'est point de doute
que nous n'ayons encor la male-grace, son
courroux & son indignation paternelle, puis
que nous auons perdu la façon d'enfans & ton-
tes conditions filiales, il est certain que nous
auons aussi perdu tous les biens & succession
que nous en pouuions esperer: biens & succe-
sion de grandeur incroyable, d'autant que les
richesses de nostre diuin pere sont infinies & in-
comprehensibles: nous auons à nostre escient
renoncé au droit qui nous appartenoit naturel-
lement en ce sien grand heritage: & veu qu'il est
tout spirituel & inuisible, que ce qui nous fait
ses enfans l'est aussi & nullement corporel, a
sçauoir nostre ame: il s'ensuit que les biens que

*Les biens
qu'il faut
attendre de
Dieu sont
spirituels.*

nous en deuons attendre sont spirituels, incorporels & inuisibles, & que ayant perdu ceste sienne succession nous auons perdu vne succession incorruptible & immortelle. Veu que c'est à l'enfant de mesnager & traiter les affaires de son pere, & que nous ne nous en meslons aucunement, ains au rebours que nous sommes continuellement occupez à choses entierement esloignees de là, à choses corporelles, charnelles, & nullement spirituelles: il est certain que nous sommes hors des possessions de nostre pere celeste, que nous sommes desheritez, & entierement priuez de ceste legitime eternelle. La condition de nostre vie ordinaire le nous apprend assez, car les enfans aduouëz & qui sont en la bonne grace de leur pere, ont accoustumé de viure à sa table & de ses biës: or les biens de nostre pere celeste sont spirituels, incorporels & inuisibles: parquoy si nous portions encores la vraye marque de ses enfans, nous deuions nous entretenir de ses biës, & paistre de ses viandes: mais il en est tout autrement, car toute ceste nostre vie consiste en choses terriennes & corporelles, nous nous entretenons & viuons des choses charnelles & visibles, tout ainsi que les bestes: c'est vne maniere de viure, non d'enfans d'un tel pere, mais brutalle & bestialle que la nostre. Il est certainement logé en un palais sortable à sa maiesté, toute puissante: il est fuiuy, seruy, & accompagné comme il appartient à un tel Roy: mais d'autant que nous auons abandonné toutes les qualitez de vrais enfans, & en auons prins de toutes con-

L'homme est adonné aux choses terriennes.

traies, qui nous ont entierement des-naturez & contrefaits, nous sommes déchassez de sa presence, bannis de sa royalle maison & de ses terres, & priuez eternellement de la compagnie & societé de ceste noblesse qui le sert & qui luy assiste. Voila comme nostre cheute se manifeste par la comparaison de nos actions au deuoir de la filiation & paternité selon l'ame: l'hōme à bien dequoy se lamenter, & dequoy se douloir de se voir tel, descheu d'une telle succession, tant esloigné de son premier estat, & esloigné (qui est plus que tout le reste) de ceste filiation diuine.

Comme la cheute de l'homme se descouure encores par la comparaison de ses actions au droit & deuoir de la fraternité selon l'ame.

CHAP. CCXXX.

*Deuoir des
freres entre
eux.*

Comme j'ay prouué le deuoir de la paternité & filiation qui est selō l'ame par l'exēple du deuoir de la filiation & paternité qui est selon le corps, il m'en faut autant faire de la fraternité. Si les freres charnels en cōsideration de ce qu'ils ont reçu d'un mesme pere leurs corps & leurs mēbres mortels & corruptibles, s'alliēt, s'unissent, & s'attachent d'une si vehemente affection l'un à l'autre, que chacun estime son frere cōme soy-mesme, & espouse tout ce qui le cōcerne & ses affaires cōme les siēnes propres, iusques à employer ses moyens & sa vie pour son besoyn: combien plus raisonnablemēt nous de-

nos-nous entre aymer, nous estimer tous vns & ne rien refuser l'un à l'autre, estans freres par la plus noble partie de nous, & ayât tous receu immediatement de Dieu, l'ame raisonnable? D'autrât sans doute que l'ame vaut mieux q̃ le corps, & que le neud qui fait entre nous ceste sainte alliance est plus digne & plus noble que l'autre. Si la parité, ressemblance & vnitè de mesme pere est cause d'une si estroite dilection entre les freres corporels, certainement elle le doit estre beaucoup plus entre les freres selon l'ame. Puis d'oc que tous les homes sont enfans d'un seul pere celeste, & qu'ils sont tous freres, c'est raison qu'il y ait entre eux vne singuliere conionction & bien-veillance. Les sages enfans d'un bon & iuste pere se prennent soigneusement garde pendant sa vie de ne se quereller ou offenser l'un l'autre, de peur que ce desordre ne luy apporte de l'ennuy ou du mescontentement: ainsi nous qui auons un tresbon & tres-puissant pere deuons aduiser diligemment, pour le respect, amour & reuerence que nous luy deuons, que pendant sa vie qui est immortelle, & à sa veuë qui est infinie, nous n'allions iniurier les vns les autres par fraude & par malice, ny nous outrageant de fait ou de parole, de peur que nous ne luy causions du courroux ou de la tristesse. Car si nos peres terrestres reçoient un si grand plaisir de la concorde & amitié de leurs enfans, nous nous pouons asseurer que le celeste en reçoit encor d'auantage. Voila le deuoir de la fraternité auquel tous homes sont generalemēt obligez: voila la dilection & affection fraternelle de

*Deuoir des
sages enfans.*

L'esperance d'amitié fraternelle qui est entre les hommes.

laquelle nous sommes tenus les vns aux autres. Mais bien que de fait & à la verité nous soyons freres selon l'ame, vueillōs nous ou non, si sommes nous tres-esloignez de ces offices: il n'est nul usage entre les nul hommes de ceste alliance spirituelle, il n'en est nulles nouvelles, elle est morte pous nous, tout est plain de querelles, de dissensions, de tromperies, de detraction, enuie, & mauuaise volonté: il ne s'y voit aucune amitié tissüe par l'obligation de ce saint parentage qui deuoit estre toutesfois la principale & souveraine liaison de nos affectiōs, & ce qui se trouue de paix, de conuention & d'accord entre les hommes, s'engendre & s'y maintient par causes entierement differentes à la fraternité selon l'ame. Et d'autant que l'amour & la conionction est tout le bien des freres, entant qu'ils sont freres,

Amour & conionction l'un a l'autre est le bien des freres.

res, qu'ils n'en peuuent auoir d'autre, & que tout leur mal c'est la des-vnion & la discorde, il s'ensuit que ce bien icy nous manque & par consequent tout bien, car commes freres nous n'en pouuons auoir d'autre: il n'y a donc rien de bon entre les hommes, tout y defaut puis que le bien qui leur est plus propre leur manque, & au contraire ils sont accōpagnez de tout mal, ils ont quitté le bien qui deuoit estre en eux, pour prendre le mal qui n'y deuoit nullement estre. Ainsi pouuons nous apprendre la decadence de l'homme & son grand changement par la corruption de la fraternité selon l'ame. Nous voyons comme il s'est deslogé d'un estat plein d'honneur & de dignité, pour se loger en un autre plein de vitupere &

d'opprobre, c'est à dire, de sa vraye nature: d'une filiation diuine & fraternité honorable, pour prendre vn estat tout bestial & difforme. Parquoy nous arriuons par deux voyes generales à la cognoissance de l'alteration, corruption & cheute de l'homme: premierement en comparant ses actions & son faire au droit & deuoir de nature, qui se fonde en son obligation enuers Dieu: secondement en les comparant au droit paternel, filial & fraternel selon l'ame: toutesfois la seconde voye s'engendre de la premiere, car l'obligation s'establissoit par le donner & receuoir, comme fait aussi la paternité, filiation & fraternité.

L'homme est mort selon l'ame, & ne vit que d'une vie corporelle.

CHAP. CCXXXI.

Toute chose se dit & se cognoist estre viuante par ses operations, en maniere que celle là est morte qui n'agist plus & qui a perdu ses effets naturels. Parquoy veu que (comme ie viens de dire) l'homme n'a nulle operation en soy de celles qui luy sont propres entant qu'il est homme, & que ce qu'il deuoit à Dieu cōme tel, c'est à dire l'amour, la reuerence, la crainte l'esperance, la confiance & autres deuoirs dependent de son ame: il s'ensuit que la rapportant à son createur elle n'est plus viuante & que tous hommes sont entierement morts de la part de leur ame. Aussi veu que la forme & façon filiale enuers

Aquoy on cognoist la chose estre viuante ou estre morte.

Tous hommes sont morts par deuers leur ame.

Dieu, & fraternelle enuers nous n'est plus en l'homme, qu'elle est estainte de tout point, & que nulle de ses actions ne se regle au deuoir de la filiation & fraternité spirituelle, voire qu'ils ouurēt tout au rebours, certainemēt il est mort pour ce regard: car si l'ame viuoitelle recognoistroit sans doute ceste parenté & alliance, & agiroit selon ses loix. D'auantage veu que la vraye ioye de l'ame est la vie de l'homme, il n'y peut auoir de vraye vie ou il n'y a point de ioye, mais la vraye ioye s'engēdre de nostre sincere amour enuers Dieu & de sa saincte societé: carestant nostre pere commun & nous ses enfans, nous sommes ioincts à luy d'affection & reuerence filiale, & de ceste conionction par nostre parfaite liesse, comme elle fait aussi de l'amour & societé que nous dressons entre nous par la fraternité selon l'ame. Or l'homme ayant perdu le fruit de toute ceste diuine parenté, ayant dépris & brisé le lien de c'este saincte amour par vne autre amour contraire: & de l'autre part ayant aussi mesprisé l'alliance fraternelle des autres hommes & ceste heureuse conionction du genre humain, c'est en toutes façons priué de la parfaite liesse & de vie par consequent: il est mort sans doute, puis qu'il ne vit plus de sa vraye vie. En outre attendu que nostre ame ne peut voir son piteux estat, l'horreur de ses actions, sa corruption, sa cheute & son changement, ne sentir comme elle est esloignée de son facteur, comme elle luy est ennemie, comme elle a encouru son courroux & son indignation, ny s'appercevoir du grand plaisir qu'elle a per-

*La vraye
ioye de l'a-
me est la
vie de l'ho-
me.*

*D'où sort
notre par-
faite liesse.*

*Argumens
& signes
de la mort
de l'ame.*

du des maux extrêmes qui la tiennent & des éternels qui la menacent, certainement elle est morte. Viue, elle auroit sentiment des choses qui la touchent de si près, & plaindrait sa miserable condition: morte est elle bien, puis qu'elle ne gouste ny son bien ny son mal, & qu'elle ne cognoist, ny soy mesme, ny Dieu son createur & son pere. Voila comment à la verité nous sommes tous morts quant à la vraye vie & propre de nostre ame: nō que l'ame pour perdre sa vie selon Dieu, laisse pourrāt d'estre en soy immortelle, mais elle vit doublement: premierement par sa vie naturelle, car elle est toute vie viuifiante le corps, & éternelle en ceste part là. Secondement par la ioye qui naist en elle de la douce compagnie de son facteur, & de la société des hommes à cause de Dieu: ceste ioye, c'est la vie qu'elle perd, car en perdant les causes du vray contentement, elle perd la solide lieſſe qui est sa vie: de façon qu'elle meurt toute viuante: & d'autant qu'elle loge en soy le fondement & la racine d'où s'engendre l'éternelle tristesse, qui est sa mort, elle perd la ioye éternelle qui est sa vie, & s'acquiert la mort & tristesse éternelle. Ainsi sommes nous morts quant à nostre ame, & selon Dieu, & courons à la mort, bien que nous viuōs quant au corps, & d'une vie corporelle. Voila comme i'ay rendu la corruption & cheute del'homme tres notoire à vn chacun, qui estoit obscure premierement & incogneue.

L'ame morte selon Dieu demeure nonobstant immortelle.

L'ame vit doublement.

Du premier estat de l'homme, & comme il estoit en son origine d'une tres-parfaite nature.

CHAP. CCXXXII.

*Dieu n'a
pas produit
l'homme en
la forme
que nous le
voyons ores:*

IL nous reste des choses precedentes & de la suite de ce discours, qu'il y a deux estats de l'homme contraires entre-eux & directement opposez, le corrompu auquel nous sommes, & le parfait auquel nous deurions estre: & d'autant, que nous en voyons l'un par effet, & que de l'autre nous argumentons seulement qu'il deust estre, nous auons raison de mettre en doute, si celuy que nous voyons estre reallemēt est des tousiours, ou s'il a succedé à la place de l'autre. Tout ainsi que qui auroit continuellemēt beu du vinaigre & point gousté du vin, pourroit iustement estre incertain si les qualitez de ce breuillage seroiēt les siennes premieres, ou si elles seroient alterees de quelque autre nature: mais veu que nous auons arresté par cy-deuant que l'homme est fait de la main de Dieu non de la sienne propre. Si nous trouuons que Dieu ne l'a pas produit en la forme qu'il est à ceste heure, il s'ensuyura qu'il l'a produit en l'autre forme plus parfaite, & tel à la verité qu'il deuoit estre. Or qu'il ne l'ait pas fait de la façon que nous luy voyons, il se peut verifier en beaucoup de manieres: en premier lieu par la consideration de l'honneur de Dieu, par lequel, comme ie disois ailleurs, on peut rendre raison de toutes ses actions exterieures. Car tout ce que Dieu a ouuré hors de soy, il l'a ouuré à l'honneur de sa puissance, sapience & bonté: la production

duction de l'homme fut donc aussi rapportee à ceste sienne vniuerselle intention. Si l'homme eust esté fait de Dieu tel qu'il est à ceste heure, il eust esté fait contre l'honneur de sa puissance, sapience & bonté, veu qu'il l'eust fait corrompu, perdu, vilain, desordonné, desuoyé, bestial, iniuste & de telles autres conditions qui l'accompagnent à present, entierement repugnantes & desrogeantes à son honneur: il ne l'a donc pas produit tel qu'il est, ains tel qu'il deuoit estre & en la forme plus conuenable à sa gloire: Aussi l'estat auquel nous sommes luy est entieremēt opposite, nous sommes bandez contre son nom, nous l'offensons sans cesse, en luy desrobant ce qui est sien pour l'attribuer à autrui: certainement Dieu ne nous a pas produits pour luy estre contraires, il ne nous a pas donné de quoy l'offenser, ny de quoy luy faire iniure ou resistance: il nous a engendrez pour soy, non contre soy, & nous a prouuez de ce qui seruoit, non de ce qui nuisoit à sa gloire: l'homme à toutes fois vne amour, vne crainte, & vn honneur qui luy est entierement desplaisant & à contre-cœur, il ne l'a donc pas de Dieu, & son originelle façon estoit exempte sans doute de toute inclination aduersaire à son createur, & consequemment bien differente de celle que nous luy voyons à present. En outre ie mōstrois en l'endroit où i'ay traité de l'honneur de Dieu, qu'il a fait toute chose pour l'vtilité de sa creature raisonnable, parquoy il n'a pas fait l'homme pour son mal, pour son incommodité ou pour son dommage, ains au rebours pour

*Dieu a
produit
l'homme
tel qu'il
deuoit es-
tre.*

*En quel e-
stat Dieu
crea l'hom-
me.*

son profit & aduantage : mais tel qu'il est, il couue en soy l'amour & l'honneur propre, fontaine, comme i'ay dit ailleurs, & racine de tout mal, de tout vice & de toute erreur. Et veu que ses œuures, pour estre volontaires, sont punissables, ou recompensables, à mesure qu'il ouure sans cesse contre Dieu & contre son deuoir, il ouure par consequent à sa confusion fondam, sa tristesse & condamnation eternelle, d'autant que son ame est capable d'une immortelle souffrance : ainsi tout le long de sa vie il multiplie incessamment en soy du mal & de la misere, il vit contre son bien & contre soy, luy seul de toutes les creatures poursuit à son escient & de sa volonté sa destruction & entiere ruyne. Concluõs donc que nous ne fusmes pas produits de Dieu tels que nous sommes, & qu'au lieu de ses pestilentes racines qui sont en nous il y en auoit mis d'autres salubres & fertiles de tout bien & de tout bon heur, son amour, son honneur, & sa crainte. Il nous fit à ce que nous employons nostre liberté d'agir aux choses dignes de remuneration & de recompense, & nous accompagna de toutes qualitez qui nous pouuoient acquerir, non la tristesse, mais la ioye & beatitude immortelle : l'homme à donc esté quelquefois & premierement en son entier & parfait estat directement contraire à celuy d'aceste heure. D'auantage veu que l'homme est l'une & la plus noble des pieces du monde, veu qu'il est le principal mebre de l'ordre des choses, ne croyons pas que Dieu l'ait produit contre la police de l'vniuers & contre la generale

ordonnance des creatures, mais en ce poinct *L'homme est ores en son estat contraire a l'ordre du monde* auquel nous le voyons, il est au rebours de tout l'ordre des choses, il est entierement destraqué du train de ceste vniuerselle police, de façon que ou toutes les autres creatures accomplissent ce qu'elles doiuent selon leurs conditions, ou elles s'employent de toutes leurs forces à bonifier & maintenir leur nature, l'homme au contraire ne fait rien de ce qu'il doit, & va s'efforçant par tous moyens à se ruyner & perdre soy-mesme. Toutes choses luy crient son deuoir, luy presentent son obligation naturelle, l'admonestēt *Quel doit estre l'homme.* de son office & de son rang, & le preschent que c'est a luy de cognoistre soy-mesme, elles, & quant & quant son createur, & les ordinaires bien-faits qu'il en reçoit, de l'en remercier sans cesse tant pour luy que pour elles, & de l'aymer seul, craindre honorer & seruir: L'vniuers demande vn tel homme, ce sont les conditions que les creatures requierent en l'homme: mais elles y sont du tout opposites, il ne cognoist ny soy ny son Dieu, ny ne le remercie de ses biens-faits, il ne l'ayme, sert ny honore, ains l'offense continuellement & iniurie. Aussi elles demandent qu'il soit en la bonne grace de Dieu, car elles sont siennes & nous seruent en sa contemplation, mais nous sommes ses ennemis iurez & mortels aduersaires: Par où il appert clairement que nous sommes directement opposez à l'ordre des creatures, & que nous seuls des-accordons la generale harmonie du monde, qui veut vn homme non-desordonné, frenetique & brutal, mais réglé, prudent & raisonnable,

*Cette ceux
qui affer-
missent l'a-
me au
corps.*

duquel l'ame iuste maistrise, & le corps serue & obeyffe. Or au present estat de l'hōme, c'est l'ame qui sert, & le corps qui commande, n'est-ce pas vn estrāge desordre en luy que la partie immortelle, incorruptible, spirituelle & image de son createur serue la terrestre, grossiere, caduq̃ & perissable? Puis que le corps à cest honneur d'estre accouplé à vne si diuine compaignie, cest bien raison qu'il luy defere en toutes façons, & qu'il luy quite la charge d'ordonner & de commander. Nous sommes interieurement biē peruertis & des-reiglez de laisser au corps la libetté d'exercer en nous ces vilaines, des-honestes, abominables & execrables inclinations, & de luy donner, qui plus est, l'aduantage de tirer l'ame à foy, de la ranger & assubiectir à sa corruption & ordure, elle qui le deuoit chastier & punir bien aigrement pour sa desbordee & licencieuse intemperance, & nous la luy laissons seigneurier, gourmander & tyrannizer! No' laissons l'inferieur commander à son superieur, le subiet a son Roy, & le meschant valet a son bon maistre! Sans doute il n'est nulle confusion ou subuersion d'estat, plus grande que la nostre. Toutesfois l'ordre & la reigle se voit en toutes les autres creatures: & veu qu'elles sont pour l'homme, il s'ensuit qu'elles demandent l'homme non tel qu'il est, mais proportionné en foy & rangé d'une bien iuste police: il est donc à la verité debandé pour ceste heure de ceste generale ordonnance, voire il est la maladie, la laideur & la tache du monde. Parquoy concluons que dieu, qui n'a rien fait contre l'vniuersel esta-

blissement de son ordre, bastit l'homme au commencement non detracqué ni peruertý, mais entier, & maintenant de son costé la belle disposition de cet ouurage. Puis que tous les rangs & gères des autres creatures sont entiers & complets, certainement le nostre l'à quelquefois esté, autrement nostre Dieu les eust plus chers que nous : puis qu'il a voulu que beaucoup de bonnes creatures nous seruissent, certainement il nous fit premierement bons nous-mesmes. En outre nous voyons par experience, qu'il est impossible que ce qui est à cest heure vinaigre, l'ait tousiours esté, & que c'estoit bon vin autre fois, aussi est-il impossible que nostre nature ait esté originellement corrompue, & que nous ayons commencé d'estre par vn estat peruertý: Ains nostre premiere condition estoit toute entiere & parfaite. Comme nous argumentons le vin par le vinaigre & la santé par la maladie, aussi faisons nous par nostre estat alteré l'estat accomplý de nostre naissance. Nul artisan ne forme à son escient sa besongne gastee, contrefaite & mal propre à l'usage auquel il l'a destinee: Puis donc que l'homme est l'ouurage du maistre des ouuriers, certainement il a esté façonné premierement par luy d'une condition parfaite & tres conuenable à sa nature. Finalement i'ay desia prouué que Dieu nous est mieux pere que le pere charnel. Si donc vn bon pere charnel ne voudroit pas dóner à son fils chose qui luy fust contraire ou nuisible, beaucoup moins l'auroit voulu faire Dieu nostre pere celeste.

*Comparai-
son de no-
stre estat
corrompu
au vinaigre.*

*Les conditions du premier estat de l'homme par la
consideration des siennes presentes.*

CHAP. CCXXXIII.

*Vn contrai-
re se co-
gnoist par
son cen-
traire.*

PVis que nous auons conclu deux estats en l'homme, l'un corrompu auquel il est, l'autre parfait auquel il estoit reallemēt en son origine, & que la science de la nature de l'homme consiste en la cognoissance de ces deux differēs estats, il me reste à trouuer leurs conditions & les particulieres qualitez de chacun d'eux : or veu qu'ils sont contraires, & que par consequēt leurs proprietēz le sont aussi, il faut que celles de l'un me manifestent celles de l'autre: & atēdu que le premier nous est incogneu, si ce n'est d'autant que nous l'argumētons par l'ordre des creatures, & que le present nous est notoire par experience, nous auons deux moyēs pour nous instruire du premier, le present & les creatures: Car puis qu'elles nous ont appris que outre celuy que nous voyons il y en auoit vn autre naturel & originel, elles nous apprendront encores ses qualitez & circonstances: & puis que le present estat de l'homme est directement contraire à l'ancien, nous ne sçaurions faillir par la consideration des conditions qui sont en luy d'en conclure de toutes contraires en l'autre. Puis que cestui-cy est vicieux toutes les qualitez qui sont en nous pour son regard le sont aussi, parquoy il nous faut attribuer à l'ancien homme autant de parfaites conditions interieures & exterieures, spirituelles & corporelles, que nous en auons d'imparfaites. Voyons donc & nom-

brons ses qualitez corrompuës, car à la verité Dieu à sa naissance luy en auoit autant donné de bonnes & d'excellentes. C'est imperfection en nous d'estre ignorans de nostre createur & de nostre nature. C'est imperfection d'estre garny d'une amour propre, d'une volonté particuliere & d'une crainte vicieuse : d'estre en recherche d'une priuee reputation & de la vanité, d'estre à la suite de nos propres affections & desirs. C'est imperfection d'estre commandé par ses passions, & de se laisser emporter à ses concupiscences & appetits des-raisonnables. C'est imperfection de la part du corps de luy laisser maîtriser l'ame & la luy asservir, d'estre subiet à la douleur, à la soif, faim, chand, froid, vieillesse, maladie, mort, peine, misere & tristesse. Imaginon sà ceste heure au premier estat del'homme les qualitez entierement opposites à celles icy. Il estoit lors plein d'intelligence & de science, cognoissant autant qu'il en estoit besoin & foy, son createur & les creatures, plein d'une sainte amour & d'une bonne crainte, garny d'une ardente affection enuers Dieu, pourchassant son honneur & sa gloire auant toute autre choses, exempt de toute concupiscence & inclination vicieuse : Ayant aussi de la part du corps sa chair entierement assuiettie au commandement de son ame, exempt de tristesse, de douleur, de mort, de maladie, de vieillesse, & pour faire brief, de toute incommodité & de tout mal. Par où nous pouons clairement apperceuoir que ceste demeure où nous sommes ne nous estoit pas premierement assignee, & qu'elle est

disconuenable en toutes façons à ceste nostre excellence & perfection originelle: il est euidẽt qu'elle nous a esté attribuce pour nos pechez. Car estant garnie de l'excez & intemperance du chaud, du froid, de l'humidité & de la secheresse, elle a dequoy nous offenser, nous alterer & nous enuieillir, ce que nous ne pouuions en ce premier & entier estat incapable de toute douleur ou incommodité, soit spirituelle soit corporelle. Parquoy l'ancienne & propre habitation de l'homme estoit sans doute accommodee à ses conditions premieres, estoit exempte de toute aspreté & violẽce, de toute froidure ou chaleur nuisible, garnie d'une mediocrité cõstante, d'une entiere attrempance & propre à maintenir nos corps & nostre ame en vne perpetuelle alegresse de fleurissante ieunesse. Aussi certainement qu'il y a deux estats contraires en l'homme, garnis de qualitez differentes. Aussi certainement y ail deux diuerses demeures opposites l'une à l'autre par leurs dispareilles circonstances: comme le second estat se rapporte au premier, aussi font ces diuers manoirs l'un à l'autre, de maniere que c'elle où nous sommes n'est à la verité qu'une prison au pris de nostre ancien domicile. Voila comme par l'estat corrompu de l'homme nous argumentons celui de sa perfection, & comme leur comparaison nous conduit bien auant à la cognoissance de sa nature.

*Le manoir
present des
hommes n'est
qu'une pri-
son.*

Les conditions du premier estat de l'homme par la
consideration de l'ordre des creatures.

CHAP. CCXXXVIII.

PVisque nous auons prouué les conditions
du premier estat de l'homme par celles de
son estat corrompu, prouuons les encorés par
la consideratiō de l'ordre des creatures. Nous
auons arresté par cy deuant que Dieu fit l'hom-
me tel & de telle cōdition qu'il appartenoit a la
police generale de l'vniuers, & telle que le re-
queroit l'ordre des choses: il le fit donc tel qu'il
deuoit estre, & par consequent entierement dif-
ferent de ce qu'il est à ceste heure. L'hōme selō
son deuoir & ordre des choses doit aymer Dieu
incessamment de tout son cœur, & en la meil-
leure maniere qu'il peut, le doit craindre, ho-
norer, seruir, croire & s'y appuyer entierement,
& tout cela franchement & volontairement se-
lon sa condition & sa liberté naturelle: il doit
estre vny & ioint par affection a son createur
comme l'ouurage à son ouurier, le fils au pere,
le seruiteur au maistre, le subiet à son Prince, le
debteur à son creancier, le iurisdiciable à son iu-
ge, l'espouse à son mary, & comme l'amy à son
amy singulier & inuiolable. Tel estoit l'homme
a sa premiere naissance, autrement il n'eust pas
esté produit tel qu'il deuoit estre. Certainement
il n'y auoit rien lors en luy, soit pour le respect
de son ame, soit pour le respect de son corps,
qui ne s'accordast de tous poincts a ce sien de-
uoir, rien qui l'en destournast, ou qui le poullast
& inclinast au contraire, rien qui le peust offen-

*Comment
l'homme se
doit porter
enuers
Dieu.*

ser, bleſſer, ou forcer ſa libre volōté: Tout eſtoit en luy conſpirant à ſon bien, à ſon contentemēt & au nom & gloire de ſon createur: autrement Dieu l'eult baſty au preiudice de l'honneur de ſa bonté, puisſance & ſapience. Au reſte attendu, que comme i'ay monſtré ailleurs, toute la nobleſſe, grandeur & dignité de l'homme conſiſte en ſon liberal arbitre, que c'eſt par ſon moyen qu'il eſt homme, & qu'il eſt au deſſus des autres creatures, qu'il ne luy a peu eſtre rien donné de plus excellent, & qu'il ny a rien de plus grand en nature, il ſ'enſuit que la plus parfaite choſe qui puiſſe eſtre c'eſt le liberal arbitre en ſon entier, & la plus abiecte le liberal arbitre corrompu: & que l'homme, eſtant pourueu de ceſte partie, la receut de Dieu en ſa parfaite excellence, fut garny d'une volōté plaine d'entiere franchise, & accompagné de tout ce qui appartient à la liberté volontaire. Car ſi a ſa naiſſance l'hōme euſt eſté pourueu de quelque qualité contraire à la liberté: Si Dieu l'eult accompagné de quelque circonſtance ennemie à ſa volōté, c'eult eſté luy faire preſent d'une liberté non libre & d'une volōté non volontaire, c'eult eſté faire l'homme contre l'hōme & l'engendrer à ſon dam & à ſon dommage, veu que le mal n'eſt mal que d'autant qu'il contrarie à la liberté volontaire. Ainſi à ce premier eſtat nous eſtions ſans doute garnis d'une liberté ſouueraine & d'une volōté ſouuerainement libre, incapable de riē ſouffrir, ſoit au corps ou en l'ame, ſoit au dehors ou au dedans, qui l'ennuyast ou qui luy deſpleuſt, & exempté entierement de

*Liberalar-
bitre en ſon
entier la
plus par
faite choſe
du monde.*

toute force, contrainte, violence, de toute peine, de toute douleur & de toute tristesse. Or de ceste presupposition nous pouuons tirer toutes les autres conditions de nostre órigínelle nature. Il est certain que nous auions lors vn corps proportionné & correspondant à nostre ame, vn corps subiet & obeissant à la raison & à nostre volonté pleine de iustice, priuee des appetits des-reglez, des passions desordonnees & de toute inclination & propension déraisonnable: & d'autant que nostre ame qui est immortelle aime, comme ie disois ailleurs, & cherist son corps, & en souhaite naturellement la compagnie, qu'elle en souhaite la vie, la duree & la cōseruation, qu'elle en craint l'esloignement & la separation, & se desplaist merueilleusemēt de le voir corrompu & conuertý en vers & en cendre, il est certain que nostre corps en ce premier estat estoit incorruptible & immortel de mort ou violēte ou naturelle, c'est à dire de celle que nous surnommons naturelle: Car à la verité nulle ne peut estre que violente & repugnante à la nature humaine, attendu qu'autrement l'ame auroit vn corps cōtre son gré & disparateil à sa condition, qui est d'estre immortelle. D'auātage veu qu'il n'est rien plus horrible, espouuētable & effroyable que la mort, rien plus hayssable, euitable & ennemy de nostre volōté, il s'ensuit, qu'elle n'auoit nulle place en ceste parfaite conditiō de l'hōme, & qu'il estoit lors fourni d'vne vie perpetuellemēt tres-heureuse: Car iouýssant d'vne felicité souueraine, il estoit impossible qu'il souhaitast de mourir, ou qu'il

Quel estoit le corps de l'homme auant le peché.

L'ame aime naturellement son corps.

Toute mort est violente.

Rien n'est plus facheux à l'homme que la mort.

consentist de n'estre pl^{is} hōme, nulle chose ne luy estoit tāt à craindre q^{ue} la mort: Parquoy il estoit immortel, car veu qu'il estoit en estat auquel il ne luy pouuoit rien suruenir d'ennuieux ou de desplaissant, la mort ainsi ennemie & extrêmement aduerlaire à nostre nature ne luy pouuoit estre donnee que pour peine, & l'homme estoit lors entierement incapable de tout mal, signamment de cestuy-cy qui ne blesse pas seulement le corps, mais qui apporte la totale dissolution de l'homme. Tout de mesme attendu que ce nous est grande incommodité de perdre la ieu- nesse, la beauté, l'alagresse & vigueur de nos membres, & mal extrême de tomber entre les mains de la vieillesse, il s'ensuit que l'homme, à qui lors il ne pouuoit rien aduenir contre son desir, se maintenoit sans alteration & sans changement en disposition pleine de force & de santé tres-accōplie. Il n'est pas de nostre nature cōme de celles des animaux, ausquels pour estre priuez du liberal arbitre & d'une ame im- mortelle, la mort & la vieillesse sōt naturelles & inseparables. L'hōme estoit donc originellemēt immortel & logé en quelque autre lieu que ce stui-cy, temperé, sans chaleurs & sans froidures qui le peussent offenser, sans vent, sans violence, & propre en toutes façons à la vie eternelle. Je laisse à dire pour le present en quel endroit de la terre est vn tel lieu, c'est assez d'auoir monstré qu'il deuoit estre. Il luy falloit aussi necessai- rement d'autres fruiçts & autre nourriture, quali- fiée & tēperée de maniere qu'elle peust seruir à l'aliment de son corps immortel. Il seroit trop

*La mort
est naturel-
le aux be-
stes.*

long de traiter icy commel l'hōme pouuoit estre tel, & cōme le corps estoit doué d'une eternelle durée : il suffit d'entendre que Dieu l'auoit pen, sceu & voulu faire, puis qu'il estoit conuenable, qu'il se fist. Et toutesfois nous pourrions dire qu'il aduenoit tant par quelque singulièrement parfaite complexion & temperature, disposant le corps à l'immortalité, & tant aussi par la vertu de l'ame, maintenant immortellement ceste parfaite composition & habitude de membres, donnant au corps vne vie perpetuelle, ce qu'elle est, & le viuifiant eternellemēt, cōme elle peut faire pour son regard, tout aussi bien qu'un seul iour : que par la nature de l'aliment & du lieu propre & conuenable à c'est effet. Somme qui sçaura bien pourquoy il est necessaire que le corps meure à ceste heure, pourra cognoistre à l'opposite pourquoy lors il estoit immortel.

Toutes les creatures obeissoient à l'homme en son premier estat.

CHAP. CCXXXV.

PAr ce que ie viens de presupposer de ceste pleine liberté de nostre conditiō premiere: ie puis encore conclurre qu'il y auoit vne entiere obeissance des creatures enuers l'homme, car veu qu'en ce parfait estat rien ne repugnoit à son liberal arbitre, & qu'il seruoit son createur franchement, & sans contrainte, attendu aussi que la domination accompagne tousiours la libre volonté, & que la rebellion est directe-

ment cōtraire à la maistrise, il s'ensuit que ce siẽ estat estoit exempt de toute desobeyssance, & qu'il commandoit souuerainement à toutes les choses inferieures: autrement son liberal arbitre, qui loge en soy la seigneurie, auroit souffert de la resistance, & luy eust esté donné pour son tourment, & pour sa peine. Parquoy tout ce qui est au dessous de l'homme, luy obeyssoit lors paisiblement & sans contredit: & tout ainsi que l'homme estoit sous la seigneurie de Dieu & en subiection, aussi toutes les autres choses comme estans priuees du liberal arbitre, c'est à dire: de toute qualité commanderesse, estoient en la subiection de l'homme & sous sa seigneurie. Car veu que de toutes les creatures de ce monde le seul homme estoit apte à la domination & à la maistrise par le moyen de son liberal arbitre, il s'ensuit que toutes les autres luy estoient obeyssantes & subiettes comme à leur Empereur & à leur Roy: autrement sans cause luy eust esté attribuee ceste propriété & aptitude de commander, veu que la maistrise est pour-neant, si l'obeissance de l'inferieur ne l'accõpagne. Aussi attendu que l'homme estoit lors ioint à Dieu par vne singuliere amour & parfaite subiection, tout ce qui estoit à Dieu l'aimoit par cõsequẽt, & auoit vne naturelle inclination à son bien & aduantage, ou tout n'est pas à Dieu, ou tout s'accommodoit entierement à son intention & volonté. D'auantage c'est bien raison que ce qui maistrise l'homme, maistrise les choses qui sont au dessous de luy & qui sont produites pour son seruice, mais vn tel homme commandoit à l'hõ-

*Le seul hõ-
me entre
les creatu-
res est pro-
pre à la
maistrise.*

*L'homme se
commandoit
aux choses
petites.*

me, car il commandoit à soy-mesme, il estoit seigneur de sa volonté & deses membres, & seigneur aussi par plus forte raison de toutes les autres creatures. Ainsi par la consideration du liberal arbitre nous prouuons toutes les qualitez de nostre ancien estat, & qui cognoistra bien la grandeur & excellence de ceste partie, cognoistra parfaitement toutes les circonstances de nostre entiere & premiere nature, tout ainsi que qui bien cognoist la grandeur d'une royale maiesté, cognoist consequemmēt tout ce qui appartient à l'estat & dignité de ce Roy. Voila comme pour paruenir à l'intelligence des qualitez originelles de l'homme, nous auons employé nos deux voyes, à sçauoir celle de la comparaison de son estat present à celui auquel il fut premierement engendré, & celle de la consideration de l'ordre des creatures & nature du liberal arbitre. Or a mesme raison que par la consideration de ceste sienne liberté entiere, nous auons trouué son ancien & parfait estat: aussi par la consideration de sa liberté corrompue nous pourrons argumenter son estat present: car des choses opposites il y a pareille doctrine. Exerçons nous donc à la comparaison de ces deux diuerses conditions, voyons quel estoit l'homme premierement, quel il est à ceste heure, où il estoit lors, où il est à present, l'infinité des biens qu'il a perdus, & la grandeur incomprehensible des maux qu'il s'est acquis, afin que nous nous instruisions de l'entiere cognoissance de nostre nature, qui pend de l'intelligence de sa perfection & de sa decadence.

*Des opposi-
tes la do-
ctrine est
pareille.*

CHAP. CCXXXVI.

*L'homme
s'est depra-
ue luy mes-
me.*

IL me faut à ceste heure trouuer la cause de nostre corruption, il me faut trouuer par où elle s'est infinuee en nostre nature, & par quels moyens nous nous sommes si estrâgemēt esloignez de nos conditions premieres. Je viés d'ar-
rester que Dieu fit l'hôme d'une tout autre sorte, & tel qu'il deuoit estre, c'est donc ou luy mesme qui s'est ainsi despraué, ou quelque autre creature: & d'autant que i'ay aussi prouué que rien ne luy pouuoit nuire, & que rien ne pouuoit forcer ou violenter sa liberté, il s'ensuit que c'est luy-mesme qui à son escient & non cō-
traint, à peruertir & corrompu ses qualitez anciennes, & qui s'est causé vn changement si desauantageux & nuyisible. Comme tantost nous establiissions toutes les parfaites conditions du premier homme sur le fondement de son liberal arbitre, comme nous le logions à la teste de nos argumens, pour en conclurre l'immortalité la beatitude, l'eternelle ieunesse, l'obeissance des creatures & autres circonstances, en pareil cas nous pouuons arguméter que s'il y a du mal, de la corruption ou de la misere en nous, elle nous est causée par le liberal arbitre: l'alteratiō q nous sentons, en a certainement prins son origine, & nostre premiere deprauiō & maladie s'est engendree en nostre liberté volontaire. Puis que nous descouurōs tant d'imperfeciōns en nous, tant de defaux, & de vices, qui ne peuuent sac-
commoder

commoder aux vrayes & naturelles conditions du liberal arbitre, c'est vn argument infallible qu'il est luy mesme desnature, corrompu, peruersty & changé en son contraire. Et veu que tout ce doit en nous regler à luy, & si rapporter, comme nous disions tãstost que Dieu nous auoit au commencement doüiez d'vn grand nombre d'excellentes qualitez, parce que lors sa naifue perfection les requéroit telles, disons aussi à present qu'estant plein de degast & de malice, il produit interieurement & exterieurement en nostre corps & en nostre ame toutes qualitez contraires selon luy & entierement despranees. Or voila comme nous auons trouué la racine de tous nos maux, partis de nostre volonté ou liberal arbitre, c'est là le fondement & l'origine de l'entiere subuersion de l'humaine nature. Et tout ainsi qu'en chaque genre le premier mal est cause de tous les autres, tout ce que nous auons de maux se deriuent du mal de nostre volonté, comme d'une viue fontaine: si ce premier n'y estoit pas, nul autre n'y feroit, & c'est à sa seule occasion que tous les autres s'y trouuent. Et d'autant que Dieu bastist le liberal arbitre bien autre qu'il n'est, & exempt de toute violence estrangere, il reste qu'il se soit ruyné & combattu soy-mesme: c'est nostre volonté que de soy, & par sa franche liberté s'est deuoyee de la droite carriere, & precipitee au gouffre de tout mal & de tout vice.

*Volonté
cause de
nos pro-
pres
maux.*

*Comme il n'y a que deux maux le mal de la coulpe
& le mal de la peine.*

CHAP. CCXXXVII.

*Il n'est rien
pire qu'un
mauvais li-
beral arbi-
tre.*

D'Autant qu'il n'est rien plus grand que no-
stre liberal arbitre, il s'esuit qu'il n'est aus-
si point de perversité ou malice plus enorme,
ny par consequent de laideur & deformité
plus horrible que la sienne : & ven qu'à son
escient & sans contrainte il se cause luy-mesme
son mal, c'est raison qu'on s'en prenne à luy
comme coupable, & qu'on l'en haysse, con-
damne & punisse : Parquoy ce premier mal vo-
lontaire tire apres soy l'autre mal, non vo-
lontaire, de la punition, peine, & vengeance.
Ainsi il y a deux maux d'où tous les autres
procedent, l'un de la coulpe, l'autre de la pei-
ne : & l'un libre, l'autre contraint : le premier
ne se cognoist pas ny ne sent, voire il nous est
plaisant & agreable, comme estant engen-
dré pour nostre plaisir : le second se fait tres-
bien sentir & recognoistre par son aigreur &
amertume, comme n'estant aucunement du
goust de nostre volonté : cestuy-cy met l'autre
en evidence, qui seroit autrement incogneu,
& tres-iustement est ordonné à celle fin que
qui fait le mal qui ne sent pas, en reçoive
vn autre qui se face goustier & sentir. Il est
necessaire qu'il y ait vn ordre iudiciaire pour
ces deux maux, à ce qu'à mesure que la vo-
lonté en produit l'un, la iustice produise l'au-
tre, qui luy responde proportionnellement :
car c'est au second de reioindre & ranger le pre-

*Deux maux
dont tous
les autres
procedent.*

mier à l'ordre de nature, duquel il s'estoit dementy. Puis que la volonté s'est departie de l'ordre de nature, il faut qu'elle soit ramenee, & qu'elle retombe en l'ordre de iustice. Ces deux ordres se rapportent aux deux estats du liberal arbitre : le liberal arbitre parfait est en l'ordre de nature, & l'imparfait & corrompu sous celuy de la iustice, d'autant qu'il ya deux maux, celuy de la coulpe & celuy de la peine, le volontaire & le non volontaire, & que le mal non volontaire & de la peine se trouue en nous, il est certain que nous auions commis premierement l'autre, car ce second ne pouuoit estre produit autrement : & veu que ce n'est pas nous qui l'auons produit : veu que ce n'est pas nous qui nous sommes engendrez la tristesse, la misere & ce mal contraint, il s'ensuit que c'est Dieu, & que comme nous auons fait le mal de la coulpe & volontaire, il a fait aussi en reuanche celuy du chastiment, de la punition & de sa vengeance : toutesfois, à le bien prendre, nous les faisons tous deux, volontairement l'un, & meritoirement l'autre, car le second s'engendre à la suite du premier & par son moyen. Attendu que le liberal arbitre a mis à nonchaloir les graces que Dieu luy auoit faites, & qu'il a corrompu la beauté nayfue de laquelle il estoit naturellement prouueu, l'embourbant & tachant d'ordures & de vice, il s'est rendu dissemblable & desaggreable à son createur, & a perdu par sa laideur, ingratitude & offense ce qu'il auoit avec luy d'amitié, d'union, & de

Deux estats du liberal arbitre.

privee accointance: c'est pour le chastiment de la corruption & malice que Dieu nous a accompagnés du mal de la peine, c'est à dire des douleurs, des ennuis, & d'un million d'incommoditez que nous sentons iournellemēt, qui ne peuvent estre que iustement ordonnées; puis que c'est par la main de sa sainte iustice. Ainsi quant à l'ordre de naissance, le mal de la coulpe est premier, mais il est dernier en la cognoissance: car le mal de la peine & non volontaire, se manifeste le premier, & nous apprend certainement que le volōtaire l'a precedé: veu que Dieu n'attacheroit iamais celuy de la punition à qui n'auroit premierement commis celuy de la coulpe, de maniere que ce nous est vn tres-certain & infallible tesmoignage de nostre maluerfation & de nos offenses.

Du peché originel, & comme la femme en est la plus coupable.

CHAP. CCXXXVIII.

La grandeur de l'offense se cognoist par la peine.
P Vis que au chastiment reluist l'offense, & que par le mal de la peine nous venons de conclurre le mal precedent de la coulpe, argumentons aussi par les qualitez & conditions de la punition les circonstances & appartenances de la faute. Veu que la douleur, la tristesse, la mort, la maladie & semblables accidens, qui sont le mal de la punition, possèdent l'humaine nature en general & autant l'un sexe que l'autre, il s'en suit pareillement que la faute est cōmune à tout le genre. Et d'autāt que nous naissons assubiectis

Nous naissons obligés à la peine.

& obligez à la peine, & que nostre enfance mesme n'en est aucunement exempte, bien qu'aux ventres de nos meres & auant l'usage du liberal arbitre nous n'ayons peu commettre la coulpe, il s'ensuit que l'auteur du premier peché fut en aage competét pour faillir, que ce fut le premier homme & cōmune origine du genre humain: autrement ce chastiment ne s'estendrait pas generalement à tous hommes. Ainsi la parité & communauté vniuerselle de la peine nous apprend que nous sommes sans doute tous partis d'une mesme tige & d'un general pere, auteur de l'offense premiere & de nostre originelle macule, c'est luy qui premier fit fourvoyer & broncher nostre nature, luy qui achemina le mal volontaire, & qui donna par consequent occasion à la naissance du nonvolontaire. Et veu que la punition touche les femmes cōme nous, il s'ensuit que la premiere d'entr'elles fut aussi coupable de ceste cheute & corruptiō premiere: parquoy i'ay gaigné qu'il se peut trouuer vn premier homme & vne femme premiere, qui ensemblement & en commun commirent la premiere offense, & desquels comme d'une viue fontaine sont desriuez & escoulez tant de genres de maux à leurs enfans & successeurs: d'où nous tirons vne fraternité charnelle entre nous pour rapporter la generation de nos corps à vne origine commune. Or en quel estat ces deux la furent premierement produits, & comme ce fut au plus parfait qui puisse estre, ie l'ay monstré aux chapitres precedens: ainsi ils iouyrent à la verité du double estat de l'homme, en-

tier & imparfait, & de l'un ils rechercher en l'autre: mais parce que leurs suins n'ont eu la jouissance que de l'imparfait, ils ont mescogneu le premier, & se sont fais à croire qu'ils auoient commencé d'estre par ceste leur corrompue & imparfaite nature. Il reste à chercher lequel ce fut des deux ou l'homme ou la femme qui faillit le premier & le plus, ce que nous pouons argumenter par la mesure de la peine que nous voyons estre sans comparaison plus grande & quasi double en la femme: parquoy ce fut certainement elle qui premier esbranla nostre nature de sa droite carriere.

*La femme
pecha le
plus origi-
nellement.*

*Des conditions du peché originel, & comme ce
ne fut que des-obeissance.*

CHAP. CCXXXIX.

IE n'ay pas encores particulieremēt espluché la condition de ceste premiere offense, qui nous a si fort esloignez de la bonne grace de Dieu, mais il me le faut faire. Puis que les qualitez du chastimēt nous sont notoires par effect, nous pouons aisément attaindre à celles de la coulpe. J'ay prouué comme au premier estat de l'homme le corps se maintenoit doucement en la subiection de la volonté raisonnable, & comme tous nos membres s'esbranloient mesurément d'une tres-reglee & iuste cadence: maintenant il en est un & aux hommes & aux femmes mutin & rebelle à tout commandement, se mouuant & maniant à sa poste, sans regle & sans cōgé de nostre liberté volontaire, c'est celuy de la

*Le corps est
maintenāt
rebelle au
liberal ar-
bitre.*

generation. Qu'est-ce à dire que luy seul se departe de l'obeissance que tous les autres mēbres prestent à nostre volonté? Si ce n'est que cōme nous sommes tous produits, & sortōs par vn instrument & mēbre de rebellion, aussi sommes nous enfans de desobeissance, puis que notamment ceste seule partie se meut contre nostre cōmandement & contre raison, puis que nous arriuons à la naissance par ceste voye & entree seditieuse & reuesche, c'est vne marque euidente que nostre premiere & generale origine s'achemina pareillement par vn vicieux cōmencement, & que c'estoit vn pere rebelle qui seruist d'instrumēt à nostre multiplicatiō & naissance: c'est signe que tous les maux no^r sont venus de la desobeissance, & qu'elle fut nostre premier peché: mais attendu qu'il est impossible de desobeir la où il n'y a point de cōmandement, certainement Dieu auoit enioint à nos premiers progeniteurs quelque chose en laquelle ils luy desobeirent: ce que ie m'en vay encores monstrier par la cōditiō de l'ācien estat de l'hōme, & par la nature de nostre liberal arbitre. La nature du liberal arbitre est d'acquiesce de la recōpense en agissant, car les bōnes œuures produites avec liberté meritent de la remuneration & du salaire, & l'homme fut au commencement crée propre à se gagner du bien, outre celuy qu'il auoit apporté dès la naissance: car encores qu'il fust par fait de sa nature, il n'estoit pas toutesfois du tout accompli, veu qu'il y pouuoit adiouster l'establisement & la confirmation de ce bien parfait estre, qui demeueroit en branle, & qu'il

Les hommes sont produits par une organe de rebellion.

Nature du liberal arbitre.

L'homme ne fut crée accompli du tout.

pouuoit perdre au moins volontairement, si non par contrainte. D'auantage l'homme n'auoit pas encores la gloire celeste, ni la glorification du corps & de l'ame, à laquelle il pouuoit aspirer: & s'il eust esté entièrement consommé & transformé en ceste derniere beatitude, son

Double estat en la parfaite nature de l'homme.

liberal arbitre eust chommé & n'eust peu meriter aucune autre chose, ni luy acquérir aucune accroissance. Parquoy il y a double estat en la parfaite nature de l'homme, celle auquel il gaigne & acquiert, & celle auquel il est accompli & consommé en gloire: c'est à dire, l'estat du merite, & l'estat de la recompense. Et veu que pour la condition des operations du liberal arbitre, qui requiert necessairemēt le salaire, il faut que ces deux pieces, le merite & la recompense, la victoire & la couronne se trouuent en l'ordre des choses, c'estoit raison que l'homme nasquist premierement en l'estat du merite, & que de l'estat du merite & de la victoire il passast en l'estat du triomphe & de la recompense: car outre que ce luy eust esté plus d'auantage & d'honneur d'auoir acquis le souuerain bien par ses moyens & de soy-mesme, encores la iouissance luy en eust semblé d'autant plus agreable & sauoureuse, si estant garny du liberal arbitre, qui est souple à toutes mains, il l'eust plié du bon biais, & l'eust tendu vers le party qui luy estoit le plus aduantageux & le plus sortable, il eust veu vne victoire du party contraire tout ainsi que d'un capital aduersaire & en eust acquis vne iuste couronne, qui est la gloire eternelle. Ainsi Dieu,

L'homme nasquist premierement en l'estat du merite.

comme il estoit conuenable, logea premiere-
ment l'homme en l'estat du merite, l'accompa-
gnant à plein souhait de tout ce qui apparte-
noit à ceste sienne condition, & de toutes les
choses qui pouuoient en quelque sorte l'aider
à s'acquiescer son dernier & souuerain bien, des-
logeant d'autour de luy tout ce qui l'en pou-
uoit empescher: mais afin que son intention
ne fust vaine, & que l'homme ne fust pour neât
mis au train de meriter, il luy fournit en outre
des occasions & moyens de ce faire. Or il n'est
rien plus efficace à meriter que l'obeyssance ou
l'action qui s'en engendre, de maniere que le
fondement & racine du deuoir de l'inferieur
enuers son superieur, du subiect à son Prince &
du seruiteur à son maistre se tire de leur franche
& pure obeyssance, c'est en elle que s'establis-
sent toutes leur actions recommandables, &
tout office sans elle deuient fade & des-ag-
greable. Si donc il ya du merite & du gain es
bonnes operations librement produites, il
consiste principalement en l'operation ra-
dicale qui porte les autres: parquoy tout me-
rite & tout gain s'appuye en l'obeyssance fon-
damentalement & sans adioint. Voila pour-
quoy l'homme qui estoit en vn parfait estat
de merite, deuoit premierement & principale-
ment s'exercer en l'action qui merite parfai-
tement, a sçauoir en l'obeyssance: en ayant
dequoy n'obeyr pas & obeyr, si se maintenant
constamment en l'obeyssance, il eust à la mo-
de d'une victorieuse bataille combatu viue-
ment & courageusement l'inobedience, il se

*Merite sou-
uerain.*

*Obeyssan-
ce.*

fut tres-iustiment acquise le triomphe de vraye beatitude & la couronne de gloire eternelle: par consequent il estoit tres-necessaire pour toutes ces considerations, que Dieu luy fit vn commandement auquel sa vraye & sincere obeyssance se peut exercer, démonstrer & re- luire: & ce commandement, pour estre propre à c'est effect, deuoit estre tel, qu'il ne presentast à l'homme nul autre profit & vtilité, de peur qu'il ne fut conuié par ceste seconde cause à le suyure: ains la simple & seule obeyssance, à ce que le respect en fut plus apparent & l'affection & dilection plus clairement descouuerte. D'auantage attendu que l'obedience se descouure plus euidemment par vn commandement prohibitioire & negatif que par son contraire, ce commandement fut plustost de detece que affirmatif, & fut en somme tel qu'il pouuoit estre le plus propre à mettre en euidence le respect del'hōme enuers son createur, son affection & son obeyssance. Nous pouuons dōc arrester que Dieu en produisant ce premier couple leur fit vne eniunction de seule obeyssance, afin qu'ils n'eussent que ceste seule occasion & ce seul obiect pour meriter & gagner leur eternel & dernier bon-heur, la gloire celeste & l'establissement & confirmation de tous les biens qu'ils possedoient: & afin que par ceste carriere de vraye & sincere obeyssance ils passassent de droit fil de l'estat du merite à celui de la recompense, c'est à dire, à la beatitude celeste & immortelle. En outre à ce qu'ils fussent plus soigneux d'obeyr & d'euitier l'inobe-

*Dieu produisant
l'homme
ne luy imposa que
l'obeyssance.*

dience, & qu'ils fussent plus viuement asseurez de la volonté du maistre commandant, il accompagna son ordonnance de la plus aspre & rigoureuse peine qui se peut conceuoir, qui est celle de la mort, car à la verité il n'en est aucune au delà: la mort est vne tres-horrible & espouuantable chose, mesme à ce premier estat. Puis que i'ay monstré n'agueres qu'il y a vne offense, iniustice & iniure generale & commune, qui oblige & tient vniuersellement tous les hommes, & que i'ay monstré depuis que Dieu fist au premier homme vn commandement de seule obeissance, il s'ensuit que ceste coulpe originelle ne fut que faute d'obeyr, & vouloir en mesprisant le commandement de son createur loger au deuant de luy sa propre volonté.

*La mort
chose tres-
horrible.*

I'ay suffisamment appris ailleurs & en diuers lieux quel mal & quelle peste c'est que nostre particuliere volonté, & comme il n'est rié plus directement contre Dieu: or elle & la desobeissance c'est vne mesme chose: ainsi l'homme ne pouuoit faire pis que de desobeyr à son createur: & comme s'il luy eust presté l'obeissance qu'il luy deuoit, il alloit s'aquerât la confirmation de ses biés, la gloire celeste & vne demeure immortelle avec Dieu, de mesme ayant mesprisé d'obeyr à son commandement, il a perdu ce qu'il auoit de bon, il s'est acquis la tristesse immortelle & l'habitatiō de l'enfer infiniemēt esloignée de la presence & compagnie de son createur. Recolligeons de ce que nous venons de dire qu'il y a double estat & condition en l'homme: la parfaite & l'imparfaite, suiues, re-

*Que c'est
que la coul-
pe originel-
le.*

spectiuemēt de deux ordres, naturel & iudicial-
re. Nostre premiere condition estoit toute en
l'ordre de parfaite nature, mais la seconde est
cheute en l'ordre de iustice: Car elle est de con-
damnation, de iugemēt & de peine: Elle est tou-
te composee du vice & de la misere, & consiste
entierement en ces deux pieces, de la punition
& du peché, esquelles nous nous sommes plon-
gez & engouffrez à nostre escient, & ne nous
en pouuons demesler & rauoir de nous mes-
mes, veu que nous auons forgé de nos mains ce
nostre estat imparfait & condition presente.
Aussi qu'il y a deux maux, le volontaire de la
coulpe & le non volontaire de la peine, le pre-
mier produit par l'homme, & le second par la
iustice: Que le parfait & entier estat de nostre
nature estoit diuisible en deux differentes fa-
çons, en celle du merite & en celle de la recom-
pense: que la recompense comprenoit deux
pieces & deux biens: l'un en ce monde, qui con-
sistoit en l'establissement & confirmation des
perfections infinies que l'homme auoit reçues
de Dieu en sa naissance: L'autre & derniere au
ciel, qui consistoit en la fruition d'une ioye &
gloire eternelle: Et que l'estat present & corrompu
comprend aussi deux façons de peine & de
misere: La temporelle en laquelle l'homme est
priué de toutes les perfections & commoditez
que Dieu luy auoit originellement donnees, &
garny au rebours d'autant d'imperfections &
de maux: Et l'eternelle laquelle il doit encourir
apres sa mort corporelle en eschange de la bea-
ritude & felicité immortelle, qui luy estoit pro-

posée: & finalement que le premier peché qui perdit l'humaine nature ce ne fut que desobeyssance.

Comme l'homme faillit premierement non de soy, mais incité par quelque autre.

CHAP. CCXL.

MAis il est biē fort esmerueillable par quels moyens l'hōme estant accomply en toute perfection, estant parfait en toute intelligēce & science à luy nece ssaire, peut estre desmeu de son amour enuers Dieu, engendree par la recente obligation de sa creation, & comme il peut estre poussé à l'offēser, & enfreindre sa premiere ordonnance: Car entre nous-mesmes & en ceste corruption de nature encores sçauōs nous gré à ceux qui nous font du bien, nous nous estudions de leur rendre la pareille, & il ne se voit point d'amis qui se conuient à se desplaire l'un à l'autre: Il n'est donc pas possible que l'hōme en son entiere & naifue excellence soit allé de gaieté de cœur & de son propre mouuement aigrir & piquer celuy duquel il venoit de recevoir sur l'heure tant de biens & tant d'auantage sur toutes ses autres creatures: Sans doute, il fut esmeu d'ailleurs, & incité par quelque autre à mespriser la volonté de son facteur, & à violer son commandement, & non incité seulement par conseil, mais par quelques grandes promesses & esperance de meilleure fortune. Il est incroyable qu'il fust induit à vn tel meschef, à moindre pris que de l'assurance d'autres biens

L'hōme fut incité d'ail leurs à offenser Dieu.

plus grands que ceux desquels il iouïssoit : Parquoy certainement il receut d'un mesme effort deux secousses , la persuasion & les grandes promesses. Et que ce desordre ait esté produit à l'instigation d'autrui, & par ces belles esperances, ie le puis encores monstrier de ce que la femme en est plus chastiee que l'homme, comme y ayant le plus failly : Car si la premiere inclination & esmotion à ce peché, se fut engendree en eux-mesmes, sans doute elle eust prins sa cause & fondement en l'arrogance. Et pour se voir entournez de tant de biens, pour se sentir seigneurs & maistres de toutes les choses creées, ils eussent mescongneu leur createur & mis à nonchaloir son mandement : or il fust aduenu lors tout au rebours, & l'homme, pour auoir plus d'apparence de s'en orgueillir, eust le premier & plus failly que la femme, & nous l'en verrions plus aigrement chastie : Parquoy ils furent asseurement cōseillez & persuadez par autrui. Cherchons maintenant par qui ce fut : ce ne fut pas chose au dessous de nous, veu que toutes les creatures inferieures à l'homme sont desgar-

*Par qui
l'homme
premier
fut seduit.*

nies d'intelligence & science : Ce fut donc quelque chose prouueuë d'entendement & d'un vouloir malin & corrompu, sçauante & suffisante à faillir & à nuire, qui pour estre enuieuse des biens immortels qu'elle voyoit proposez au genre humain, & pour estre tres-mal affectee enuers l'homme & enuers Dieu, les poussa & conuia à la desobeissance & offence : parquoy ce fut certainement quelque creature de la troupe spirituelle & angelique : Par où nous apprenons

qu'elle auoit desia & auant nous senty de l'alteration & du changement en quelque partie, & que la contagion de son estat peruerty empoisonna & entacha celuy de l'humaine nature.

Comme la nature angelicque receut la corruption auant l'humaine, & l'y achemina.

CHAP. CCXLI.

Bien que ie me peusse contenter de la preuue que ie viens de faire pour monstrier que la nature angelique estoit premierement viciée que la nostre, & qu'il peust suffire pour cest effet d'auoir appris que par la suscitation de l'un de ses membres nous tombasmes en nostre premiere defaillance & malice, ie suis toutesfois content de le monstrier encores par autre maniere. Nous auons autrefois departy l'vniuers en trois natures créées: la simplement corporelle, la simplement spirituelle, & celle qui est bastie de leur meslange: & comme par ces deux dernieres qui nous sont notoires, nous paruinismes, à la cognoissance de l'angelique qui nous estoit incogneü. De mesmes pouons nous & par vn semblable progres cōiecturer la corruption par la maladie & alteration de la nature mixte & cōposée. Il nous apert que la plus vile des trois, qui est la simplement corporelle, se maintient sans aucun changement en son entier & parfait estat, & nous appert aussi que la mixte est entierement changée & peruertie de son ancienne & naïfue condition. Puis que la plus vile se voit en son entier, & celle d'au dessus si misera-

blement corrompuë, & corrompuë pour le respect du liberal arbitre qui est en elle, nous auons grande raison de soupçonner qu'il en soit autât de la spirituelle suprême. Veu qu'elle est aussi de sa part prouueuë de ceste liberté volontaire. Aussi puis que nous auons conclud par la necessité des accidents du liberal arbitre crée qu'il y deuoit auoir deux estats en l'homme, celuy du merite & celuy de la recompense, nous en

Deux estats en la nature spirituelle.

pouuons par mesme raison autant conclure en la nature spirituelle, & dire, qu'elle fust premierement produite en l'estat de s'acquérir & gagner son souuerain biē par les operatiōs de son libre vouloir, nō en son estat parfait & accompli, car elle deuoit le meriter aussi bien que nous auant que d'en iouyr : & dire tout d'un train, que puis que l'humaine nature est cheute de la condition en laquelle on l'auoit mise, & qu'elle a perdu celle qu'on luy auoit proposee à esperer & acquérir, qu'il peut bien vraisemblablement en estre autant aduenü à l'angelique, veu que toutes choses y sont pareilles & qu'elles ont en commun ceste double condition & le liberal arbitre: elle a donc peu deschoir de l'estat auquel l'on l'auoit mise, & perdre celuy auquel elle deuoit aspirer aussi bien que la nostre. Puis que nous auons gaigné qu'il a peu estre, sçachōs à la verité s'il est. Le seul moyē de nous instruire du fait consiste en la coniecture

Les Anges ont faillly premier que les hommes.

que nous pouuons prendre de l'exemple pareil, qui se touche au doigt en l'humaine nature: Car il est croyable puis que le mal se voit en celle icy moyenne, qu'il a premierement esté en l'angelique

gelique suprême, & que la corruption qui nous a peruertis auoit offensé les anges auant nous, voire que nous ne sommes ainsi abastardis que par la contagion de leur deffillance, bien que le vice & d'eux & de nous ait esté produit en route liberté. Ce que ie m'en vois argumenter probablement en ceste maniere. Le premier mal, c'est le mal intellectuel, volontaire & spirituel, le mal corporel n'est d'oc pas le premier. Ils se voyent tous deux en la nature humaine, mais le corporel non volontaire à esté engendré par le spirituel volontaire: puis donc qu'ils se trouuent assemblez en nous, le spirituel à esté quelquefois à part & sans le corporel, par consequent il a esté premierement en la nature purement spirituelle. Car il va des maux comme des biens, puis que le mal se void en nature, il faut qu'il ait quelque ordre, mais non necessaire, ains volontaire: Car le mal volontaire ne peut estre meslé à la necessité, se fondant en la volonté seule: routes fois les maux volontaires & les corporels reçoient entr'eux vne ordonnance necessaire, veu que les volontaires requierent les non volontaires & l'un mal, à sçauoir le corporel accuse l'autre. D'auantage la mutation & conuersion est en nous en contemplation de nostre liberal arbitre, & la nature simplement corporelle pour auoir perdu ceste liberté, n'a pas de soy dequoy se conuertir & changer en son opposite, parquoy il est vray semblable que ou le liberal arbitre est le plus remuant & conuertible, le plus actif & le mieux en sa nature, il est là plus propre au changement & plus souple

Premier mal.

Le mal corporel a esté engendré du spirituel.

L'homme se peut changer par le seul moyen de son liberal arbitre.

*Le liberal
arbitre des
Angeſ eſt
tres libre.*

à ſe contourner à ſa poſte: Parquoy il ſ'enſuit qu'il a eſté premierement & plus promptemēt remuable en la nature ſimplement ſpirituelle, qu'en celle qui eſt compoſee de l'eſprit & de la chair, d'autant que ce liberal arbitre qui eſt és hommes, eſt voiſin & meſlé à la nature corporelle, qui eſt raſſiſe de ſoy, peſante & peu maniable, là ou celuy des Angeſ eſt en ſa pureté & entierement eſloigné de toute condition contraire à ſa promptitude. Ainſi veu que le mal de la mutation ſe trouue directement en la nature moins habile au changement, il eſt dur à croire que la plus habile & remuante ne l'ait ſenty premierement: Ains au contraire il eſt fort vray ſemblable que la corruption toucha la liberté angelique maniable & agile en perfection auāt la noſtre engourdie en quelque façon & apeſantie par la contagion & ſociété corporelle, & que noſtre mal nous eſt venu du ſien, non neceſſairement pourtant, mais volontairement: car le liberal arbitre n'a nulle obligation à la neceſſité: Ce neantmoins la volonté toute libre & franche qu'elle eſt, ne laiſſe pas de pouuoir eſtre eſbranlee & ſeduite par tentation, perſuaſion & mauuais conſeil, comme fut la noſtre. En outre l'humaine nature eſt moyenne entre la purement ſpirituelle, & la purement corporelle, l'vniuers ne fait qu'vn corps d'elles trois: Puis que l'humaine, qui eſt entre deux & au milieu, fut engendrée & produite parfaite, il eſt mal aiſé qu'elle ſe ſoit empiree, ſi elle n'a eſté conuiee & tirée à la corruption par l'vne ou l'autre de ſes voiſines: or elle ne le peut auoir eſté par la cor-

*La Volonté
bien qu'elle
ſoit libre
peut tou-
te fois eſtre
ſeduite.*

porelle, veu que celle-la est sans alteration & entiere: Parquoy ce fut asseurement la spirituelle, estant desia gastee de foy & peruertie, qui par malice & enuie poussa & incita la nostre à se perdre. Finalement comme nous voyons en vn corps sain tout par tout, ou en vne royauté sainemēt disposée par toutes ses pieces, que si l'alteration & la maladie ne commence à les toucher par la partie principale, elle ny arriue iamais par l'une des moindres: de mesme veu qu'en l'vniuers basty de ces trois natures originellemēt parfaites, il est suruenu de l'alteration & de la maladie que nous descouurons clairement en celle d'entre-deux, nous pouuons argumenter par vne tres apparēte coniecture que la suprême qui ne se voit pas, comme le premier & principal membre de tout ce corps en auoit esté premierement entachée. Par ces raisons nous argumentons probablement que la nature angelique fust interessée auant la nostre, que elle se desbanda de son rang, & se departit auant nous de l'obeissance qu'elle deuoit à son createur. Parquoy il nous reste deux natures corrompues en l'vniuers, non pourtant de pareille mesure. Car il n'est pas concluant si la nature humaine est entierement corrompue, que la spirituelle le soit aussi, veu que les Anges comme i'ay dit ailleurs, furent produits chacun à part foy, & ne se deduisent pas par succession les vns des autres comme nous faisons entre nous.

*Les Anges
furent produits
chacun à part
foy.*

Atant ay-ie suffisamment traité de la cause de nostre originel & general mal, voyons à present de celuy des Anges.

CHAP. CCXLII.

*Les Anges
n'ont peu
estre se-
duits par
aucune au-
tre crea-
ture.*

ATtendu que ie viens de vray semblable-
ment monstrier que la nature angelique à
souffert de la corruptio, voyons maintenant cō-
me elle y est entree, & comme le vice à trouué
place en vne si sainte cōpagnie & parmy des es-
prits originellement produits de cōdition tres-
parfaite & tres-accomplie. Cecy s'offre le pre-
mier qu'ils n'ot peu estre induits à faillir par au-
cune autre nature, veu qu'il n'y a rien au dessus
d'eux que la diuinité tresfacree creatrice de tout
bien & incatrice à toute vertu: Toutesfois
de mesme que i'ay trouué nostre desuoyement
auoir commecé par la femme, & par elle s'estre
communiqué à l'homme, il peut bien estre ad-
uenue en pareil cas que le mal de la nature spiri-
tuelle se soit prins premierement à quelqu'un
des Anges qui en ait successiuelement empoison-
né ses compagnons. Nous auons ailleurs arre-
sté qu'ils ne sont pas tous esgaux en qualitez &
en estats: Or voyons comme cela s'est peu con-
duire. En l'humaine nature qui est cheute par
l'instigation d'autrui, il est aduenue que le peché
gaigna premierement la partie la plus imbeci-
le & la plus foible, & que par elle il paruint à la
plus robuste & vigoureuse d'une bien mesurée
& subtile conduite: Car qui veut donner vne
viue charge par la persuation & têter selon l'art,
doit essayer premierement & battre l'endroit
le plus debile & plus facile à pratiquer, pour
ioindre apres avec plus d'auantage, & empor-

*Peché as-
saillit pre-
mierement
la plus
foible par-
tie de l'hu-
maine na-
ture.*

ter plus aisément le plus difficile & le plus aspre. Ainsi en nous le mal gaigna premierement la femme, & s'insinua secondement en l'homme par son moyen : Mais d'autant que l'angelique cheut d'elle, mesme & sans effort estrange, il semble qu'il en faille argumenrer tout au contraire, & dire plustost que la corruption y entra par le plus grand & apparent de ses membres, & se communiqua par apres à d'autres inferieurs & moins dignes: ioint que ceste cheute doit auoir commencé par la partie plus apte à la ruine & plus idoine à s'emporter de son bransle propre: Parquoy le mal s'empoigna certainement en premier lieu à l'ange, de toute sa troupe le plus esueillé, le plus disposé & le plus digne, garny d'un liberal arbitre souverainement pur & parfait, d'une façon seigneuriale & commanderesse, d'une condition active & inquiete, & d'une volonté surpassant en excellence & noblesse toutes les autres : Car ainsi aduantageux sur ses compagnons, il auoit & plus d'occasion de suiure sa propre fantasie & de s'en orgueillir, & plus d'alegresse à se contourner & mouuoir, qui sont toutes aptitudes à la corruption, au changement & à la cheute. Ce noble & grand Ange estant le premier frappé de ceste peste l'espandit & semaparmy les moindres, qui en imburèrent soudainement leur liberal arbitre, persuadez par le respect & reuerence de leur Capitaine & de leur chef, tout ainsi que nostre ancien pere se laissa piper aux paroles de la femme: de maniere qu'il y a quelque relation, quant à l'origine de la faute entre le premier Ange & la femme premiere,

*Le peché
gaigna
premier le
chef des
AnGES.*

*Aptitudes
au chan-
gement.*

& entre les Anges inferieurs & le premier hō-
me, quant a la legereté du consentement & de
la créance : Voila donc le progres & la suite de
nostre mal-heur, vn des esprits & le plus noble
de tous laissa premierement corrompre sa vo-
lonté à quelque fantasie desordonnée & vicieu-
se, cestui-là corrompu tira quelques vns deses
compagnons à sa fuite, l'vn desquels seduit la
femme, la femme nostre commun pere. Et en
fin d'eux deux s'escoula ceste semence de maux
qui tourmente encores leur race.

De la cheute du premier Ange & de ses adherans.

CHAP. CCXLIII.

*Anges pro-
duits en e-
stat de me-
rite.*

SI nous adioustons à ce que nous venons de
dire du mal originel par quels moyens il in-
fecta le plus grand des esprits, nous en aurons
at- taint l'entiere cognoissance. Les Anges furēt
premierement produits en l'estat du merite, à ce
qu'ils peussent s'acquérir en façon de victoire
l'autre estat de triomphe & de iouissance : &
d'autant qu'ils furent doüez pour estre pure-
mēt spirituels, d'un liberal arbitre actif, prompt
& agile à merueille, ce leur estoit assez de meri-
te de le pouuoir fermir en la parfaite assiette de
sa naissance, & de pouuoir asseurer leur libre
vouloir, & le cōtenir en ce poinct entier & heu-
reux auquel il auoit esté engendré, sans se reiet-
ter à quartier de leur naturelle & droite carri-
re, ce que toutesfois il estoit en eux de faire, si
bon leur sembloit, mais à l'homme, non garny

d'une liberté volontaire si maniant & si brusque, ce n'estoit pas son chef d'œuvre que de se maintenir en son siege, ains en outre il auoit encores en charge d'obtemperer & d'obeyr. Ainsi qu'aux Anges s'ils se fussent rassis vn seul moment apres leur creation en l'estat auquel on les auoit mis, d'autant que ceste leur constance eust esté l'actiō meritoire de leur liberal arbitre, sans *Les Anges* doute ils eussent acquis à l'instant la couronne *pecherent* de vraye beatitude, & fussent passez de cestuy *incontinēt* leur premier estat en la gloire celeste, ou couron- *apres leur* nez selon leurs degrez & conuersans avec Dieu, *creation.* ils eussēt deslors establi leur eternelle demeure: mais a peine estoient ils creéz que quelques vns d'entre-eux s'esbranlerent à gauche, & au lieu qu'ils deuoient employer d'arriuee leur entiere affectiō à cherir & embrasser, auant toute autre chose, celuy par la liberalité duquel ils venoient detrecevoir du rien vne si noble essence, ils la destournerent au rebours, & contre l'obligation de leur condition & estat coururent s'embrasser eux-mesmes & leur propre volōté, de façon que leur premier vouloir & premier amour fut pleine de desreiglement & de desordre (car i'ay assez monstré ailleurs cōbien necessairement Dieu est aimable, & auant nous & auant tout autre creature.) Ainsi le premier Ange & le plus parfait de sa troupe en dignité, suffisance & noblesse, la premiere des creatures de l'vniuers en toute excellence, & la plus voisine de son createur, transportee de l'opinion de sa beauté, de ses grandeurs & de ses aduantages s'escarta la premiere de son deuoir, se cherissant &

son particulier bien & hōneur auant toute autre chose & auant Dieu, s'acheminant directement au rebours & à contre poil de la route en laquelle on l'auoit mise, & abandonnant le bō estat auquel on l'auoit produite pour en prédre vn autre diametralement opposite : Parquoy dès le premier bransle de sa volonté elle se fist capitalemēt ennemie & aduerfaire de son createur se parangonnant à sa diuine grādeur, vsurpant sa prerogatiue & sa gloire, & voulāt & entreprenant de soy-mesme & de sa priuee autorité de maistriser & commāder à toute sa troupe, ce qu'elle eust peu faire legitimemēt & sous la diuine puissance, si elle se fust modestement contenue en son rang & aux conditions qui luy estoient naturellement attribuees : car faisant son deuoir & aimāt Dieu premierement & soy secondement suiuant son obligation, il n'y a point de doute que to³ les autres Anges ne luy eussent esté eternellement obeissans & subiets : mais s'auuglant en sa beauté, elle se donna la premiere amour qui n'estoit deuē qu'à son createur, elle proposā, la facture à son facteur, l'ouurage à l'ouurier & le subiet à son prince, par où elle fist à Dieu vne iniure & offense la plus grāde qui puisse estre, veu que se mettāt en la place de son maistre en lui desrobant ce qui luy estoit proprement & particulieremēt deu, elle se faisoit Dieu elle mesme, & le bien souuerain, destruisant & ruinant en soy tout ordre de dilection & de volonté. Et d'autant que l'amour cōuertist l'amant en la chose premieremēt aimée, ce premier Ange fut soudain cōuertī en soimes.

*Si le diable
n'eust pe-
ché il fust
eternelle-
ment de-
meuré mai-
stre des
Anges.*

me & en sa volonté, il fist de sa propre volonté le but & la visée de toutes ses intétions, separee par cōsequēt d'une infinye distance de celle de Dieu, de maniere que tout ce qu'il veut depuis il le veut à cause de soy; tout ce qu'il veut il le veut par son affectiō particuliere, & ne se regle & conforme à nulle autre chose qu'à sa propre fantasie: il est luy-mesme son Prince, son Empereur & son Roy, forgeant par consequent vne seigneurie & principauté totalement contraire à celle de son createur. Or d'autāt que la nature angelique est ires. simple, deslors qu'elle à choi- *La nature angelique s'arreste immuablemēt à ce qu'elle à choisi.* si quelque chose, elle s'arreste immuablemēt en celle-là, & n'en peut apres nyne veut en choisir ou aimer aucune autre: Parquoyce premier Ange s'obstina d'aborder en sa viciueuse volonté, il n'ayme plus qu'elle & hait entièrement tout ce qui luy cōtrarie, cōme son createur & son saint si. vouloir qui combat de toute sa force. Par ce moyen s'engendra la premiere volōté viciueuse & corrompue & se firent deux premieres volontez opposites, celle de Dieu eternelle toute sainte & premierement bonne, & celle du mauuais Ange nouvelle toute viciueuse & premiere mauuaise. Et veu que la premiere action & le premier ouurage de cest Ange cest d'auoir fait sa volonté mauuaise, que Dieu auoit creée premierement bone, il employe tous ses moyēs & tous ses efforts pour maintenir & defendre ce sien chef d'œuure, il combat pour l'autoriser & pour le faire valoir: mais veu que de ces deux volōtez l'une est creatrice & l'autre creée, quoy qu'il face la sienne demeurera tousiours

au dessous & subiette. Voila le premier combat & guerre des volonte, ces deux premieres tirent à leur part toutes les autres, car les bonnes se liquent entierement pour celle de Dieu & font vne troupe & corps avec elle, & les mauuaises se ioignent à celle de l'Ange, & font sous elle vne bande contraire. Ainsi tous les autres esprits qui suyrent le train du premier, qui consentirent à sa corruption & s'en infecterent, ne sont que vn avec luy, ne peuuent auoir de la volonte particuliere, & sont à la verité membres de ce chef: c'est vne compagnie & armee iointe par mesmes deliberations, mesmes affections & mesmes desseins, iointe si estroitement qu'il est impossible de trouuer ailleurs autre plus pareil cōsentement à mesme entreprinse, ne plus conforme deuotion à l'obeyssance d'un capitaine, tant ils sont esueillez au cōmandement de leur coronel, d'une telle ardeur ont ils espouse toutes les intentions, si asprement ils soustiennent & defendent sa cause, & sont d'une tant allegre cōspiration rédus à l'observation & execution de sa volonte. De mesme en l'autre part les Anges qui se tindrent en l'alliance de leur createur, qui s'arresterent à la suite de sa volonte opposite à celle de l'Ange, ne peuuent vouloir que ce qu'il veut, & de leur assemblee s'est composé pareillement vn saint exercice si ioint & si bien tiffu par vertu, dilection & obeyssance qu'il n'est aucune violence qui le puisse descoudre, ny resistance qui ait de quoy soutenir l'effort de sa puissance: mais cecy en est à dire, que ceste bade sacree à faute d'un chef, car quant à Dieu il ne le

*Tous les
diables
sont d'accord.*

*Cōiunction
des Anges
avec Dieu,
Es par en-
tre eux.*

*Dieu ne
peut estre
le chef des
Anges.*

peut estre veu que le chef est part & mēbre de son tout, & Dieu est luy-mesme tout & ne peut à nulle chose estre part: aussi le chef doit estre de mesme ses mēbres, & par consequent attēdu que ceste troupe est de creatures, elle demande vne creature pour chef. Le premier Ange fut naturellemēt destiné à ceste charge, mais puis qu'à son esciēt il s'est desbādē avec les siēs, & que par son meffait il a iustement perdu ce commandement & son rang, c'est à Dieu d'y pouruoir d'un autre, & de fournir ceste diuine cōpagnie d'un capitaine nouueau. Il suffira de remarquer en ce lieu qu'il doit estre créé tout à neuf, & q̄ la restauratiō estoit necessaire: car avec l'aide de Dieu ie traiteray ailleurs de ses conditions, & comme elle est accōplie. Voila quant à la cheute du premier Ange & de ses compagnons.

De la consideration de l'estat corrompu du premier Ange.

CHAP. CCLXIII.

PVis que la nature spirituelle est corrompuē en son premier Ange & ses complices, il me reste de considerer en elle deux estats differens, le bon & le mauuais, l'entier & le corrompu, & les comparer l'un à l'autre, comme i'ay fait en l'humaine nature. Ils sont contraires & opposez comme le vin & le vinaigre, & veu que la chose qui se corrompt & qui prend la conditiō contraire à sa nature se rend d'autant pire qu'elle estoit premierement bonne, & qu'à mesure qu'elle estoit pl⁹ digne en son entier elle deuient

*Les choses
qui se cor-
rompent sont
d'autant pi-
res qu'elles
estoyent
meilleures.*

*Le diable
n'aime rien
que le mal.*

par son changement plus vile: comme d'un vin le plus delicat, il se fait le plus aspre vinaigre: & la cheute d'un Empereur est plus lourde que celle d'un priué: il s'ensuit attendu que ce fut le plus grand des Anges qui s'altera & la plus parfaite chose apres Dieu, que sa malignité & sa malice sont aussi extrêmes qu'estoit auparauant sa perfection & sa bonté: & qu'il est autāt rauallé au dessous de toutes les creatures en mespris & abiection qu'il estoit ou qu'il pouuoit estre esleué au dessus d'elles en dignité & en noblesse. Au reste son mal se tient entierement en sa volonté, car il s'est perdu en voulant, aymāt & choisissant contre raison & contre tout ordre: & la vertu, le bien & perfection de la bonté consiste à choisir, aymer & vouloir selon raison & selon l'ordre, ainsi à la verité sa volōté originellement si grande & si parfaite au dessus des autres s'est réduite si laide, difforme & contrefaite, qu'il ne se pourroit trouuer tant d'horreur & d'abomination és volontez de tout le reste des creatures quand elles seroient ensemble corrompues: D'où il aduient que s'en estant rendu extrêmement amoureux, & n'ayant rien tant deuant les yeux que le desir de luy complaire, il n'aime par consequent rien que la malice, l'injustice & le vice, & est continuellement en peine pour multiplier & accroistre le mal, & extirper & destruire le bien son capital aduersaire: parquoy il s'est réduit l'origine, la fontaine & racine de tout peché. Et cōme ayāt apres Dieu l'entendement le plus parfait & le plus accompli en toute promptitude, capacité, sçauoir & co-

gnoiffance fa peruerfe volonté, qui a tout com-
mādemēt ſur luy, ne l'employe qu'à la meſchā-
ceré, corruption, deception, tentation, trōperie,
ſeduction & menſonge, & ayant eſchangé tou-
tes ſes bontez & qualitez premieres en autant
d'imperfections & de vices, l'a rédu traître, ca-
lōniateur, enuieux, malicieux & maïſtre de tou-
te erreur & art de reſtable. D'auantage ayant ſa
volonté attachee, liee, couſuë & ioincte obſti-
neemēt à elle meſme, c'eſt à dire à la corruptiō
& au vice par le nœud indiffoluble d'amour &
d'affection, il eſt ſi au euglé par ceſte paſſion a-
moureuſe, l'affection qu'il porte à ſon vice luy
a ſi fort eſbloüy les yeux de l'entendement, qu'il
ne ſe peut repentir de ſon peché, ny ſe douloir *Le diable*
du mal volontaire qu'il a commis, ignorant de *ne ſe peut*
foy-meſme & de ſa premiere nature: ce neant-*repentir.*
moins il eſt touſiours à ſe ronger en ſoy, à gron-
der & murmurer contre ſon createur pour les
choſes qui ſe paſſent outre ſon gré: d'où il ſent
vne extrême detreſſe. Voila ſon alteratiō & cor-
ruption quaſi incomprehenſible, voila comme
d'un Ange de lumiere & d'un Prince de tant de
parfaits eſprits: il eſt deuenu chef de la rebelle
& condamnee troupe des Anges & Prince de
tenebres & du peché.

*Du mal volontaire & non volontaire du mauuais
Ange.*

CHAP. CCXLV.

NOus auons dit qu'il n'y a que deux maux,
le volontaire & le non volontaire, l'un

de la coulpe, l'autre de la peine, & que le premier s'engendre librement par nous mesmes & pour nostre plaisir, & le second à son occasiō par le saint iugement & iustice de Dieu. Puis dōc que le premier Ange mauuais & tous ceux de sa bāde sont coupables du volontaire, l'ordre de la iustice requiert qu'on leur face sentir celuy de la punition non volontaire & contraint: parquoy tout ainsi que l'homme est exilé de son anciēne & naturelle demeure & logé en ce lieu comme en vne prison, aussi furēt dechassez ces Anges du domicile qui leur auoit esté originellement assigné & renuoyez prisonniers & captifs en vne habitation estrangere. Et de mesmes que l'homme, qui est terrestre, fut deslogé de l'endroit de la terre le plus esleué & le plus haut pour estre mis en cestui-cy, infiniment tourmenté d'orages, de pluyes & de vêts, de mesme & comme par vne suite de pareille proportion l'Ange qui est tout spirituel fut déplacé de la region du ciel la plus enleuee & renuoyé en la plus basse, qui est celle de l'air pleine d'obscur & tenebreux nuage, & agitée de continuelles tempestes. Or ces deux manoirs sont tres iustement appropriez à l'estat corrompu de leurs hostes, car comme le nostre est accomodé proprement au chastimēt de nostre demerite, aussi est celui des Anges au leur, nō toutesfois que ce leur soit vne prison perpetuelle, ains seulement tēporelle: car pour la perpetuelle: il leur est preparé vn gouffre & abyfme espouuētable & hideux au fonds & centre de la terre, garny d'un feu eternellement brullant & cuylant, du-

*Les diables
chassez du
ciel.*

L'enfer.

quel ils seront incessammēt martirisez, sans que leur nature incorporee les en puisse garētir, veu que c'est par l'ordonnance d'un iuge tout-puissant, auquel il n'est rien malaisé & qui veut & peut en ceste maniere proportionner la peine, à la faute, à l'honneur & gloire de sa tres-haute iustice. D'avantage tout ainsi que ce premier Ange, meritant par vne immobile constāce, se fust premierement acquis en recompēse l'establissement de sa demeure au lieu de sa naissance, & se fust encores acquis au delà vne gloire eternelle & le premier siege apres son createur, tout ainsi ayāt fait au rebours, & s'estant rēply d'autant de mal qu'il auoit de bien originellement en soy, s'estant departy de l'ordre de nature & reietté par consequent en l'ordre de iustice, c'estoit raison qu'il luy aduint aussi tout au cōtraire, & qu'il fust premierement exilé de son habitatiō premiere & emprisonné ailleurs comme vn criminel attendant son iugemēt: & secondemēt que au lieu de la gloire eternelle il fust precipité en vne peine & douleur de mesme mesure. Et bien que par son incorrigible & immuable obstination au peché, il soit destiné à la peine capitale & condāné au dernier supplice des lors qu'on le desplaça de sō siege, toutesfois l'executiō de la diuine sentence suried iusques au general iugement & dernier iour, autrement il n'eust eu, ny le moyen, ny la puissance de tenter nos premiers peres. Ce temps pendant, attendu que le lieu de la geolle & de la punition ne doiuet pas estre semblables, il ne souffre en ce caligineux & nubileux air, où il se tient, nulle peine

*Le Diable
n'est enco-
res purida
dernier
supplice.*

hors celle de la prison par l'ordonnance de iustice, mais apres sa condamnation, il sera bien mis ailleurs & plus mal pour souffrir l'exécution de sa souveraine sentence, où luy & les siens porteront le iuste chastimēt non seulement de leur faute premiere, mais des autres depuis commises. Ce lieu se nomme l'enfer, qui est preparé au premier Ange, comme au chef, à ses compagnōs, comme à ses membres à tous leurs consentans & adherās, comme faisans vn corps & college avec eux. Il s'observe en nous pareille procedure. Nous sommes premieremēt logez en ce quartier du monde cōme en vne prison, attēdāns de nous presenter à la generale assignation de ce grādiour, pour ouyr nostre derniere sentēce qui tirera apres soy vne execution immortelle. Or d'autāt qu'il n'ya qu'un seul iuge tout sçachāt & tout clair voyant, il appartient à son autorité & diuine maieſté de tenir vne seule cour & d'ouurer vne seule audience publique, patēte & vniuerselle, en laquelle sur le champ & en vn moment il iuge & determine toutes choses definitiuelement & pour tout iamais : mais quant au mauuais Ange, bien que pour ceste heure il ne souffre par iustice, si ne laisse-il pas de se tourmenter & mal mener incessamment en soy-mesme pour la vehemente agitation & inquietude continuelle que luy donnent ses cogitations desordonnees & malicieux pensemens, d'où il est plain de tenebres, d'horreur & d'esfroy & accompagné d'un tourment d'esesperé, pour ne pouuoir tousiours satisfaire à ses hayneux desirs & insatiable volonté de nuire : toutesfois

*Dieu est
le seul
iuge tout
vissant.*

*Le diable
se resjouist
& repose
quelque-
fois.*

tesfois il se repose aussi & se contente si quelque fois il peut paruenir à ses attaintes. La seule occasion de sa ioye c'est d'exécuter quelque mal, & son plaisir croist à mesure que sa faute est plus grande; comme au rebours son plaisir & son ennuy se mesurent & se rapportent aux biens qu'il voit faire: mais c'est luy mesme non pas Dieu qui luy donne ceste peine. Voila ce que nous auions à dire du mal volontaire, & non volontaire du premier Ange.

Comme les hommes se rendent membres du diable.

CHAP. CCXLVI.

NOusestablissions tantost deux souueraines volōtez & premieres, toutes deux diuisees consequemment & separees l'vne de l'autre, la volōté de Dieu commune origine de tout bien, & la volōté du premier Ange commune origine de tout mal. Ainsi veu que toute volōté premiere, entant qu'elle est premiere, ne respond à nul autre, ains fait en soy mesme sa souueraineté, son empire, ses loix & ses ordonnances, il s'ensuit qu'il n'y a que deux royaumes, celuy de nostre Dieu tout puissant & celuy du mauuais Ange, & que toutes les volōtez se rapportent à l'un ou à l'autre. l'Ange pour auoir comme Dieu vn propre vouloir biē qu'il ne luy appartienne point, apete & desire pareils aduantages aux siens, comme l'adoration & l'honneur, il veut qu'on le respecte, qu'on le prie & qu'on le tiēne pour Dieu: & obstiné en ceste superbe & insolence effreneē se sert de

*il n'y a
que deux
royaumes.*

*L'orgueil
du diable.*

toutes inuentiōs à produire des œuures esmerueillables, & employe tous ses autres moyens pour s'acquérir vne gloire & reuerence diuine: le dernier but de ses intentiōs, c'est d'accroistre son royaume & son empire, & d'appetisser celui de Dieu, & l'aneantir de toute sa force. Or voyant l'homme produit pour la grâdeur & gloire de son createur & destiné à estre esleué au

Le diable ne cherche qu'à nous rendre des siens.

rang & en la place delaquelle on l'auoit desmis, il cōmença à dresser tous ses aguets & embusches pour no⁹ destourner & faire perdre ce bien tant a cause de l'enuie de nostre bon-heur qui le rongeoit, que pour diminuer par ce moyē en quelque chose la gloire de Dieu, & pour aussi nous tirer à sa part & nous adiouster à sa domination au rang de ses Anges. Ainsi il ordonna toutes ses entreprises pour nous esgarer de nostre droite carriere, & pour en nous esloignant de la societé & alliance de Dieu, veu que autrement il ne le pouuoit faire, nous ranger à sa subiection & empire: & d'autant que le seul moyen d'y paruenir, c'estoit d'égēdrer en nous vne volunté particuliere & la desobeissance, il suiuit ce train, sçachāt qu'il cheuiroit apres de nous tout à son aise, veu que toute volunté qui n'est pas iointe à Dieu reuiert necessairemēt à sa iurisdiction & puissance. Il captiua premierement & pippa la femme, par la femme l'homme, & par eux deux en fin toute leur posterité: ce fut la subtilité malicieuse de son progres, & voila cōme par accident il deuint maistre du genre humain, & comme il absuiettit nostre nature à la tyrannique seigneurie de sa volunté. Toutefois

Comment le diable deuint maistre du genre humain.

L'homme n'est subiet au Prince des malades ainsi que eux.

Les Anges s'ont sous lui autrement qu'à nous, car nul d'eux n'a aucune particulière volonté, ils se rapportent tous d'un courage, de pareille affection & unanimement à celle de leur chef, ils compromirent dès le commencement en elle seule, & la choisirent pour leur guide commune: à ceste cause s'estans entièrement despoüillez de leur propre vouloir, ils s'ont inseparablement vnis, au vouloir de leur Prince, ne visent qu'à sa grandeur, obéissance & seruice: & d'autant qu'ils le font volontairement & sans contrainte, ils dressent vne royauté non double & diuisée, exempte de querelle, de discord & de guerre. Le premier Ange mauvais vse de tous les autres comme il luy plaist, il leur commande & les manie à sa fantaisie, sans contredit & sans resistance. Voila pourquoy ils sont siens, s'estans donnez volontairement & offerts à luy, & sont veritablement ses membres, comme nos membres sont nostres. Ceste vnion & indissoluble conuention de volontez, c'est la force de l'Empire du diable, c'est sa grande defense & puissance. L'homme n'est pas ainsi membre du mauvais Ange, & luy est suiet d'une autre façon: car autrefois estant ioint à Dieu & se rapportant entièrement à sa volonté, il n'en auoit aucune priuée & particulière, mais depuis en se departant de ceste vnion tres-heureuse (enquoy il est pareil avec le premier Ange) & se debendant de son deuoir, il achemina aussi de sa part vne nouvelle seigneurie en soy & nouvelle maistrise, se faisant Prince & Dieu de soy-mesme: de façon qu'il y a deux volontez premières contraires à la diuine vo-

*Empire du
diable.*

*Deux vo-
lontez con-
traires à
Dieu.*

*Comment
le diable
nous fit
sens.*

lonté, celle de l'Ange & celle de l'homme, mais celle de l'Ange ne se vit iamais iointe à celle de Dieu : car si elle ne l'eust esté vn seul moment, elle ne s'en fut iamais desprise, & au rebours celle de l'homme l'à esté autresfois, & s'en estant separee par l'impulsion de l'Ange, se trouua seule sans teste & sans chef, & donna passage & entree à l'autorité tyrannique de l'autre, laquelle estant premiere, plus grande & plus puissante se saisit incontinent de la domination & de la maistrise, & trouuant la nostre à l'escart seule, esgaree, sans capitaine & sans guide, & la trouuant au demeurant singuliere, mal affectee enuers Dieu, & tout par tout de son humeur & de sa façon, la captiua facilement & sousmist à sa puissance, mais ce fut par surprise, l'homme ignorant & non le sçachant : car il ne c'estoit pas departy de l'obeissance de Dieu, faisant son compte d'estre sousmis à celle d'autrui, ains pour se commander souuerainement luy mesme : mais le diable le trouuant marqué de sa marque, qui est la male-grace de Dieu & propre volonté, le retira par droit de superintendance & rangea à sa subiection violente & contrainte. Voila comme pensans eschaper la iuste royauté de nostre createur, nous no^utrouuons empeltez en celle du Diable, & comme outre nostre intention nous sommes faits ses membres au lieu d'estre membres de Dieu. Le mauuais Ange s'est emparé de nous, comme d'une nature estrangere qu'il s'est appropriée, mais il commande à ses compagnons comme estans siens & de sa propre famille, de mesmes

que l'arbre porte quelquesfois des branches qui sont siennes & vrayement de sa race, & quelque autrefois il en porte d'empruntees & d'adoptiues: toutesfois quelque subiection qui nous tienne: d'autant que nous ne pouuons perdre nostre propre volonté qu'en nous reioignant encore vn coup à celle de Dieu, elle demeure tousiours en nous, voire nostre tyran nous l'entretient & augmente tant qu'il peut, d'autant que c'est par elle que nous sommes à luy, que c'est le fondement de sa iurisdiction & le seul outil par lequel il multiplie les maux, qu'il effectue par nostre moyen comme par ses membres (car il fait souuent par l'homme ce qu'il ne peut faire luy mesme.) Nostre propre volôre ce sont les resnes par lesquelles il nous pousse, arreste & manie comme il veut, veu que c'est la fontaine de tout nostre peché & iniustice. D'auantage à cause qu'il y a plusieurs homes chacû garny d'une particuliere volôre, & qui n'est pas celle de son compagnon, si ce n'est quelquefois par rencontre d'une cômune conspiration à la meschanceté, il y eschet tout plein de querelles, de dissensions & de guerres entre no^s, & par cōsequēt nous sommes dissemblables en cela de la condition des mauuais Anges, incapables de diuisiō & de discorde, pour n'auoir nul particulier vouloir, & pour se rapporter en cōmun à celuy de leur & nostre Prince. Ceste multiplicité de propres volôrez en l'humaine nature sert encor d'une singuliere cōmodité aux intentiōs de nostre abominable conducteur: car cōme il ne se plaist qu'au mal, celuy est vn tresaggreable exer-

*Propre
Selon le
moyen par
lequel le
diable
nous mai-
strise.*

*D'où sour-
dent les
guerres en-
tre nous.*

*Comment
le diable
exerce en
nous son
auarice.*

*Les diables
se seruent
del'homme
comme
d'un porte
faix ou
d'un che-
val.*

cice de no^r esmouuoit & armer les vns cōtre les autres, nation contre nation, royaume contre royaume, & de voir sa peruerse volonté si promptement & si alaigrement executée par nous, membres & instrumens trop aptes à sa detestable malice. Au reste il exerce en nous son autorité persuadant, suggerant, tentant, esmouuant, preschant, apprenant & eschauffant à toutes façons de mal en mille & mille traitresses manieres nos volonte^z, qu'il tient à sa mercy, & qu'il assaut & agite non à la descouuerte, mais à cachettes, par dessous main, secretement & imprecepriblement. Parquoy il nous reſte que le diable se sert des Anges les subiets comme de ses propres membres & naturelles pieces de son corps, mais eux & luy se seruent de l'homme comme d'un faquin & portefaix, ou pour mieux dire, comme d'un cheual & d'un asne, qu'ils picquent & montent à leur besoin: car de mesmes que ces bestes ne cognoissent pas le maistre qui les cheuauche, aussi ne cognoist pas nostre volonté ces mauuais esprits qu'elle a tousiours à dos, & qui comme sus leur propre monture vont, viennent & se conduisent sur elle par tout, où bon leur semble. Voyez le piteux & miserable estat de ceste pource creature raisonnable nō cheute seulement d'un si grand aise & priuee de tant de biens, non seulement deuenue subiete & captiue d'un si cruel tyran & de tous ses supposts, & deuenue esclau^e des esclau^es, captiue des captifs & serue des serfs, mais encores asservie à vn ministere vil, abiet & non propre que aux bestes brutes.

IL y a diuerses prisons de l'homme, l'une corporelle, c'est le lieu auquel il se tiét à present: l'autre spirituelle, en laquelle sa propre volonté se trouue ignoramment emprisonnée. C'est la volôté du premier Ange mauuais qui sert d'une geolle generale & cōmune à toutes les volontez particulieres & corrópuës des creatures: L'Ange se fit luy-mesme ceste prison & si enferma de son gré: & apres luy tous les supposts. La tierce *Tierce pri-
son de
l'homme.* pl^e pprie & spirituelle aussi, c'est nostre particuliere volôté: car ceste ppriété & particularité de nostre vouloir, c'est la chesne qui no^s garrotte & qui no^s lie à la subiectiō du premier Ange. Ainsi l'hōme se sert luy-mesme de geollier & de garde en la prison du diable, & en ceste cōmune cō- *Nostre pro-
pre volonté
nous tient
en seruitu-
de tres
estreito.* cierge des mauuaises volontés. Certes il n'est point de pesant fais ni de ioug insupportable au pris de celui qⁱ l'hōme s'est luy-mesme forgé, il n'est point de violente seruitude au pris de celle de nostre volôté insatiable, qui s'estant departie de l'vnité, de son propre obiet, s'estât eslongnée de Dieu qui deuoit estre sa fin vnique & seule visée, se desmembre necessairemēt, se dissipe en autāt de parts qu'il s'offre à elle de concupiscence d'enuies, d'appetis & de nouueaux desirs, & qui se trouue où qu'elle aille embarrassée tousiours dans le mal. Si elle a ce qu'elle demande, d'autant qu'elle s'esioit contre Dieu, d'autant que toute affection qui part d'elle est vicieuse, & cōsequemment toute iouyssance, la voilà faisie

du mal de la coulpe. Si elle n'a pas ce qu'elle demande, la voila en peine pour ne le pouuoir obtenir. Somme, elle est assiegee de toutes parts des maux ou de la coulpe ou de la peine. Or tout ainsi que la premiere volōté du premier & mauuais Ange, c'est la prison spirituelle de toutes les volontez particulieres: aussi est la premiere volōté de Dieu le palais de toutes les communes volontez: de façon que d'estre en sa particuliere volōté c'est estre en prison, en seruitude, en la subiection tyrannique du diable, parmy la misere, le vice, la douleur, la tristesse & la semence de tous maux: & en estre hors & sous la volōté de Dieu, c'est estre au vray pays de sa naissance, c'est estre en toute liberté deliure de toute captiuité & tyrannique puissance du peché, garni des vrayz thresors, biens & richesses, accompagné de toute bonté, vertu, & saine conscience & comblé d'un solide contentement, satisfaction & liesse: car la propriété en la volōté c'est le dernier mal estre, & la communauté c'est le bien estre souuerain. Nous pouuons recueillir des choses precedentes qu'il n'y a que deux premieres volōtés, & qui ne furēt iamais coniointes, celle de Dieu & celle du diable: l'une bonne, l'autre mauuaise: l'une maistresse, l'autre suiuite, ausquelles deux seules se rapporte necessairement tout autant qu'il y en a d'autres, & que de malheur les nostres se sont toutes mises à la suite de la mauuaise: d'où nous pouuons aprestiter la cognoissance du bien & du mal tant de l'humaine que angelique nature: mais qui voudra voir plus particulièrement

*Estre en la
propre vo-
lōté.*

*Estre hors
de sa pro-
pre volon-
té.*

*Deux pre-
mieres vo-
lōtez.*

tout cecy, qu'il fueillette le liure des saintes es-
critures, de la foy & verité inuiolable, duquel
i'ay ailleurs amplement traité, où il trouuera
tesmoignes par autorité toutes les choses q
ie deduits en ce liure par forme de preuue: Ain-
si tant par le saint liure de la Bible, que par ce-
luy des creatures qui s'entr'aident & fortifient
l'un l'autre, l'homme peut estre certainement
instruit & aduertý de son entiere creance. Il y a
assez de quoy s'enquerir, mais il suffit de sçauoir
en effet comme les choses se portét, & de cher-
cher du remede à nos maux, croyans avec tou-
te resolutiõ & asseurance de foy que Dieu est
infiniement sage, bon & puissant à fait tout ce
qu'il a fait pour le mieux & comme il deuoit
estre, & imputant non a luy mais a l'homme
le mal.

*Diuerſes conſiderations concernant l'originelle cor-
ruption de noſtre nature, & la conclu-
ſion de ce propos.*

CHAP. CCXLVIII.

L'Humaine nature ſe diuiſe generally
En nos deux premiers parens & en leur po-
ſterité: la difference de ces deux membres con-
ſiſte en ce que l'homme premier & la femme
premiere reçurent leur entiere & cõplete for-
me de la main expreſſe de Dieu ſans le moyen
d'aucun instrument ou adioinct, & qu'en leurs
ſucceſſeurs le corps ſ'engendre par leurs peres,
& l'ame raiſonnable leur eſt dõnée & créee im-
mediatement de Dieu, d'autant qu'eſtant im-

*Generale
diuiſion de
la nature
humaine.*

Peché toucha premièrement l'ame des premiers hommes. Peché originel offensé en nous premièrement le corps.

mortelle & indiuisible elle ne peut partir que deluy : ainsi tous les descendans de ces deux premiers sont leurs enfans en cōtemplation du corps & non del'ame, & la chair de tout homme naturellement engendré fut radicalement en eux. Parquoy la macule originelle ne nous touche que par la corruption du corps & de la chair, & nous touche par consequent & infecte d'une autre maniere qu'eux, car en eux la corruption donna premierement au liberal arbitre & à l'ame & puis descendit à la chair : de façon que le mal de la volonté causa le corporel, comme nous disions tātost, & en nous c'est le corps qui est premierement offensé & qui par sa contagiō corrompt nostre liberal arbitre & nostre ame. Dieu nous l'a donné saine & bien entiere, mais se meslant à vn corps brutalement engendré & contre la vraye façon, à vn corps pollué, alteré, mortel, rebelle à la raison & plein de concupiscence desordonnée, elle s'infecte, se corrompt & se laisse aller à ses imperfections. Puis que ce sont deux pieces ioinctes ensemble, il faut que l'une ou l'autre tire à soy sa compagne: Or l'ame ne peut tirer la chair reuesche cōme elle est enseuelie & allanguie en ses plaisirs, à raison de la mortalité : ainsi elle se laisse emporter à elle, & suit les qualitez & conditions corporelles, se rendant vicieuse, imparfaite, desordonnée & ennemie à son createur. Ce qu'elle nous descouure clairement, quand elle est à mesme d'vser de son liberal arbitre: car nous luy voyons mesconnoistre & soy & son Dieu, nous luy voyons ignorer son bien, son mal, & se lais-

ser guider à son propre vouloir par le sentier du peché, de l'offense & de toute iniustice : Et tout celà pour la societé de la chair premierement peruertie par nos anciens progeniteurs, car il est certain que Dieu l'auoit produite entiere.

Or l'ame est au corps en deux façons, l'une auant pouuoir iouyr de son liberal arbitre & vouloir de sa propre volonté, bien qu'elle n'ait encor lors meffait de soy en nulle façon si elle immonde, desplaisante, difforme, mauuaise, & iniuste quant à Dieu par la tache & infection de la chair corrompue, race du premier homme mortellement hay de Dieu pour ses iniquitez & offenses, d'où elle succe originellement sa naturelle inclination & propension au peché, & s'abreuue dès sa naissance d'une aptitude à faillir quant eile sera à mesme de le pouuoir faire. Voila comme nostre ame est maculee par la contagion de la chair auant que d'auoir de quoy consentir & vouloir, & comme ceste macule & vicieuse habitude luy est imputee, bien qu'elle ne soit pas volontaire. Son second estat en ce corps est quant elle iouïst de son liberal arbitre & volonté : Car lors d'autant que son liberal arbitre est peruertie & sa volonté iniuste & desordonnee, & qu'à ceste cause elle ne peut rien produire qui vaille : elle commence d'actuellement faillir à son escient, de contreuenir aux commandemens de son createur : & de l'outrager sans cesse : d'où elle empire de plus en plus sa cause en son endroit, car les fautes qu'elle fait lors sont toutes volontaires & engendrees par une malice pourpensée, & luy sont à plus forte rai-

*L'ame est
au corps en
deux façons.*

*Coulpe ori-
ginelle &
actuelle.*

son imputees, puis que celles-la l'estoient qu'ignorâte elle empruntoit de la chair: Ainsi elle est chargée de deux maux, l'un originel qu'elle ne commet pas, l'autre actuel qu'elle commet, qui sont tous deux comptez à l'homme, & sont par conséquent tous deux maux de la coulpe: Parquoy il y a vne coulpe originelle & vne autre actuelle, de laquelle seule fut coupable nostre premier pere: Pour le mal originel que nostre ame n'a pas commis, mais succé de la chair, ignoramment & non volontairement, elle merite d'estre eternellement separée de la compagnie de Dieu, mais non pas d'estre chastiee par iustice de quelque mal non volontaire ou de quelque peine sensible: Pour l'actuelle qu'elle a commis franchement & volontairement, elle doit iustement encourir vn mal non volontaire, & vne peine eternelle. C'est vn grand tesmoignage de l'exacte & incomprendible iustice de Dieu, dequoy nous luy voyons à l'œil punir en nostre ame la tache qu'elle ne s'est nullemēt faite, & qui luy a esté sans son sçeu chargée par autrui. Voila comme en nos premiers ayeuls le mal & corruption de la chair partit originellement du mal & corruption du liberal arbitre & de leur ame, mais en leur posterité le mal du liberal arbitre ou de l'ame, part originellement du mal & corruption du corps & de la chair. C'est l'ordre de to^s les maux, pechez & coulpes de l'humaine nature: car tout ce que nous auōs de mal & que nous faillons en toutes façons prend son commencement & origine au mal & en la faute de nostre premier pere. Son mal vo-

l'original qui fut actuel est le premier. Le mal originel est apres, qui s'estend d'une loy commune en nous tous qui descendons de luy par une voye de volupté lascive, de façon que de ce péché il y en a autant que d'hommes, & finalement chacun multiplie en soy à la suite de l'original des pechez actuels sans nombre, & en ceste maniere le monde se peuple & se remplit de pechez. Au surplus encore que Dieu creel'ame & l'unisse a un corps imparfait, ce n'est pas à dire pour tant qu'on luy puisse attribuer l'infection & corruption qu'elle y prend, ny n'est contre sa sainte iustice que le péché originel entache toute la race: Car il estoit plein d'ordre & de raison que la nature humaine fust produite comme elle fut, & que pour la multiplier le premier homme engendrast d'autres corps, esquels preparez & aptes à la recevoir, Dieu logeast de sa main une ame raisonnable & immortelle, qui pour estre acouplée à un corps aussi immortel, purgé & entierement obeissant à la raison, ne peut souffrir aucune alteration, vice ou inclination mauvaïse de ce mélange: Mais l'homme ayant tout gasté & rendu son corps mortel & rebelle, encores falloit-il que tout tel il le transmist à ses successeurs, & que Dieu les pourueust d'une ame, suivant sa premiere institution & le train auquel il auoit desia acheminé la nature: Et quoy que l'homme eust peruertie à son dam ce qui luy auoit esté mis entre mains, ce n'estoit pas raison pour tant que Dieu tirast son dessein & son entreprinse. L'homme par iustice à encouru la mortalité de la chair, qui la rend

*Dieu n'est
coupable
des pechez
de l'homme.*

*L'homme par
iniustice a
encouru la
mortalité.*

ainsi rebelle & corrompuë: car si elle estoit immortelle, elle seroit sans doute tout autre qu'elle n'est: Parquoy puis que ceste corruption qui est en la chair luy viët par le chastimēt de vraye iustice, il eust esté entierement indigne de Dieu de changer à ceste occasion son premier proiect & le bel ordre des choses qu'il auoit desia mis en train, il ne deuoit laisser pour cela de continuer à creer des ames pures & mundes & les associer à nos corps, quoy qu'elles s'y deussent souiller & empirer: Car ceste souilleure vient de l'homme qui a ainsi embourbé de vice & empuanty ce vaisseau. La corruption originelle ne pourroit passer en l'ame, si la peine de la rebellion & de mort n'auoit precedé en la chair, & ceste peine ne fust jamais suruenue en la chair, si la coulpe ne l'eust premierement deuanee. Or la coulpe est certainement partie de la libre volonté de l'homme & nullement de celle de Dieu: Parquoy l'alteration qui touche nostre ame vient du vice du premier homme & de la mauuaise conduite de sa volonté, non de Dieu ny de la nature parfaite qu'il luy auoit au commencement attribuee. D'auantage ce n'est pas la generation & propagation qui pousse de soy ce mal à la posterité, mais la brutale volupté & libidineuse lasciueté qui se ioinct à elles, & qui est sans doute engendree par ceste premiere corruption de nostre volonté. Car auant nostre cheute, bien qu'il v'eust de la generation & de la propagation, elle n'estoit toutesfois aucunement meslee de ce plaisir lascif & vicieux appetit. C'est ce que nous auons à dire du change-

*Le peché est
paris de la
liere volō-
té de l'hom-
me.*

*Qui pousse
le peché o-
riginel en
la posterité*

ment & perte de l'humaine nature, & de nostre present estat, en quoy consiste l'entiere science du deuoir & du faire de l'homme.

*Des moyens de la reputation du genre humain
& de la triple barriere qui est en-
tre Dieu & nous.*

CHAP. CCXLIX.

PAr mon discours precedent, i'ay clairement monstre que l'homme fut premierement produit d'une tres-parfaite nature, & qu'il en est maintenant extrémement esloigné, abandonnant & fuyant ses souverains biens, la ioye eternelle, le Royaume celeste, la compagnie de son createur & son saint heritage, pour auxquels paruenir il auoit esté mis au monde : & se precipitant au gouffre de toute misere & angoisse : courant à bride auallée vers la desolation, destresse & peine immortelle, & s'acquerant, pour faire brief, tous les maux que i'ay monstre ailleurs accompagner necessairement la pestilente & pernicieuse amour de soy-mesme. Bón Dieu quel fruit & quel advantage seroit-ce à l'homme d'estre retiré de ceste miserable & abominable condition, pour estre remis en la sienne entiere & premiere? quel plaisir d'estre arraché de la captiuité & subiectiõ de ce cruel & traistre tyran de mauuais Ange, pour estre rendu à la douce obeyssance de son pere celeste pleine de franchise & de liberte tres-accomplie? & d'estre ramené d'un escarté chemin espineux, & bourbeux, le guidant droit à sa totale ruine, à la

*Extrémité
de liesse.*

voye pleine & vnüe de la felicité & beatitude éternelle? Grande est la difference de l'extrême tristesse à l'extrême liesse: & qu'est-il d'extrême en la liesse, si ce n'est le iouyr de tous les plaisirs & biens qui se peuuent imaginer & comprendre? C'est à dire, de la société priuée & familiere cōpagnie de nostre grand & tout puissant createur, d'auoir pour tres-fidelle & inuio-
lable amy le haut & souuerain maistre du ciel, & de la terre, & pour freres & compagnōs tous les diuins & bien-heureux esprits de sa suite. O quelle obligation, quels grands mercis à celui qui briserait ces pesans fers: ces mortelles chaines du diable, de la corruption & du peché pour nous rendre à ce premier estat plein de santé, de contentement & de vie, & qui s'ar-
meroit pour nostre deffense contre ces grandes legions de maux, qui nous fouillent au pied & meurtrissent sans cesse, & qui nous desroberoit de l'ire de Dieu & de sa rigoureuse iustice, pour nous rendre à sa bien-veillance, douceur & mansuetude! Mais qui seroit-ce qui le pourroit?
seroit-ce vn homme ou vn Ange? à peine seroit ce l'homme criminel de leze maïesté, prisonnier & captif entre les mains de la iustice, embuté au courroux esponuantable de Dieu & au furieux empire du diable: encores ne seroit-ce pas vn Ange veu qu'il ne sçauroit, estat finy, garantir vne charge infinie: Car si la coulpe est infinie d'autant qu'elle offense vn infiny Dieu, il s'ensuit que la peine son ordinaire compagne le doit estre aussi: Parquoy ny l'homme, ny l'Ange, ni nulle simple creature n'est suffisante à

*Qui nous
pourroit
resister,*

*L'homme ny
l'Ange ne
peut resis-
ter l'hom-
me.*

te faire. C'est à Dieu seul qui nous a creéz à qui il appartient de nous reformer, car c'est plus de reformer que de creer. & qu'il soit ainsi en la creation rien ne resiste au createur, & rien n'empesche qu'il ne manie & façonne sa creature cōme il veut, mais en la restauration & reformation on a à combattre & à forcer la coulpe, la peine & encores la volonté corrompuë. A ceste cause si hors Dieu nulle chose n'a le pouuoir de creer l'homme, à peine auroit elle dequoy le restablir & le reformer: Reste donc où qu'il ne se peut faire, ou que Dieu le doit faire. Mais comme le fera-il, luy qui est l'outragé, l'iniurié & le mesprisé: comme remettra-il ce criminel qu'il a si fort en hayne & à contre-cœur; luy sa partie, son iuge & luy-mesme la iustice blessée & offensée. La iustice se bandera elle cōtre soy: se pourra elle chocquer elle-mesme, & frustrer sa propre & naturelle inclination à la punition & à la vengeance? rebouchera elle & rabattra de sa main le trenchant de son ire, qu'elle a esmoulu & affilé par tant d'extremes, & insupportables iniures? Sans doute il ny a point de remede à nos maux, il ne reste nul moyen de nous rauoir, si la iuste indignation de nostre createur n'est premierement satisfaite, & si on ne luy oste de deuant les yeux nos pechez, iniquitez & offenses: il faut necessairement contenter sa iustice, & desraciner de fons en comble l'iniure que nous luy auons taite: Car comme rentre-ions nous en sa grace, tant que l'obiet de son courroux demeureroit en nature? Certainement le courroux & l'amitié ne logerent onc-

*Empesche-
mens de no-
stre recon-
ciliation a-
vec Dieu.*

ques ensemble. Or sus cherchons donc par où nous pourrions auoir ceste iniure, trouuons le moyē d'arracher ceste barriere d'entre Dieu & no⁹. Il n'y a qu'elle & linimitié sa fille qui s'opposent à nostre reconciliation & racoitançe, & qui nous gardent de rentrer en nostre naturelle maison & celeste heritage. L'iniure & offense de nos deux anciens parens, comme faite par toute l'humaine nature qui consistoit lors en eux, oblige generalemēt & en coulpe tous ceux qui en sont. C'est elle qui d'un costé nous bouche l'entree de la grace de Dieu : de l'autre part c'est l'offence particuliere & personnelle imputee à nostre ame par la contagiō corporelle, & s'attachent ordinairement à chacun de nous, qui par vne generation de soy luxurieuse & vicieuse descendons de ceste double tige. Voila vne seconde barriere qui nous empesche d'accoster nostre createur, & de nous remettre en sa bienveillance. Il en est encores vne tierce cloüee & verrouillee par les pechez & offenses actuelles & volontaires que chaque homme iournellement commet. Parquoy ne considerent qu'en general ces empeschemens & obstacles (car à la

*Trois obsta-
cles entre
Dieu &
l'homme.*

verité chaque faute singuliere fait en outre le sien) & diuisant en trois l'humaine nature, nous pouuōs dire qu'elle est repoullée de l'accointāçe de Dieu par trois fermures. La premiere masfonnee par le peché de nostre premier pere, la seconde par la deriuation & insinuation de sa coulpe en chacun de nous, & la tierce par les fautes que sciemment & volontairement nous commettons. La premiere arresta le premier

homme & la femme premiere, la premiere & la seconde s'opposent aux petits enfans qui n'ont encores point de maniment de leur liberal arbitre, & toutes trois ensemble se presentent franchir tout le reste des hommes : Mais quiconque soit apres les premiers, iouyssant ou non iouyssant de sa liberte volontaire, qu'il se propose d'auoir à fausser pour le moins ces deux vniuerselles & originelles clostures. Car quand bien il seroit quitte de la tierce & derniere, encores l'arresteront elles sur bout : elles entieres il est impossible à tout homme d'approcher de plus pres son souuerain bien : c'est là le plus fort de nostre besongne. Puis donc que l'offense & l'injure nous empeschent en tant de manieres le libre accez à nostre createur. rason les rez pied rez terre de nostre chemin, afin que leur ruine nous face voye à rentrer en nostre paternelle maison, & ioindre le bon-heur & la felicité immortelle qu'elles nous cachent & desrobent.

D'une seconde & infinie obligation qui est engendree en nous par nos offenses.

CHAP. CCL.

MAis par ce qu'il seroit impossible de trouuer le propre moyē à effacer nostre offense, si premierement nous ne sçauons les conditions, la nature & son importance, voyons combien c'est qu'iniurier son createur, & à combien & quoy l'homme s'est obligé pour l'auoir offensé. La condition de l'iniure est de croistre &

Condition de l'iniure.

augmenter à raison de la grâdeur de celui qu'elle offense (tout ainsi que nous disions ailleurs de l'amour & de la volonté.) Puis donc que nous auons vn createur de maiesté, puissance & bonté infinie & incomprehensible, à sa proportion, deuons nous estimer la grandeur de l'iniure que nous luy auons faite, & par consequent aussi la grandeur de nostre obligation au chastimēt & à la peine qui suiuent pas à pas l'iniure & l'iniustice. D'auātage attendu que nostre mespris destruit autant qu'il peut l'honneur, le nom & la gloire de Dieu, qui surpassent en pris toutes les creatures comme faites à leur occasion, & qui sont incapables d'estimation comme egallant la grâdeur de luy-mesme (ainsi que i'ay monsté là où i'en parlois particulieremēt) il s'ensuit que l'offense de l'homme en ceste part là, & consequemment son obligation & sa peine sont infinies aussi & sans mesure. En outre veu que celui qui fait le vouloir d'autrui l'oblige à soy, & que qui fait autrement s'oblige soy-mesme à celui à qui il a fait desplaisir: & que la nature des actions du liberal arbitre c'est meriter du loyer & du salaire, & d'engendrer de l'obligation: tout ainsi que si l'homme eust accompli soigneusement ce qui luy estoit enjoit, il auoit meritē des biens infinis en recompense, voire il auoit meritē Dieu mesmes, d'autant que nulle creature ne peut contrebalancer le liberal arbitre: Tout ainsi (car il n'y a nul lieu de diuersité) ayant manqué de sa charge, ayant offensé Dieu & contreuenue à sa volonté, il s'est obligé à luy & à sa vengeance d'v-

*Nature du
liberal ar-
bitre.*

ne pareille mesure. C'est a dire infiniment & plus qu'il ne se peut concevoir. Parquoy concluõs que toutes fois & quantes que l'homme fait desplaisir, offense ou quelque chose cõtre la volonté de Dieu, il fait vn mal infiny, & par consequent plus de mal que Dieu ne luy auoit fait de bien, car le bien que nous receuõs estoit sãs doute finy: Ainsi nos offenses produisent vne nouvelle obligation, & font qu'il y en ait deux. La premiere qui part du droit de nature, nous commandant de rendre à Dieu tout ce que nous auons & pouuons en recognoissance du bien qu'il nous a fait: cestecy est bonne, visant entierement au bien de l'homme (i'en ay longuement traité en son lieu.) La seconde que l'homme engendre par son vice: qui est tres-mauuaise l'acheminât à son entiere ruine: ceste-cy nouvelle & seconde n'efface pas la premiere, qui est naturelle, perpetuelle & indissoluble. Ces deux obligations tiennent donc l'homme, & il n'est aucunement en luy de satisfaire ny à l'vn ny a l'autre: car quant à la premiere, il ne peut rēdre à Dieu toute son amour, crainte, reuerence & obeissance, ayant peruertie sa nature & changee au rebours de ce qu'elle deuoit estre, ny ne peut alleguer pour sa descharge & excuse son impuissance: d'autāt qu'il se l'est causee luy-mesme & pourchassée par sa faute. Aussi peu se peut-il acquiter de la seconde, car estant infinie elle excède toutes ses forces: & puis il doit desia à raison de la premiere tout ce qu'il peut. Or elles se rapportent l'une à l'autre en ceste façon. Si l'homme ne paye

*Qui offense
se Dieu fait
plus de mal
que Dieu
ne lui a-
uait fait de
bien.
Nos offen-
ses produi-
sent deux
obligatiõs.*

*L'homme
ne se peut
acquitter.*

& ne rend ce qu'il doit en consideration de la premiere: attendu qu'elle est pleine de iustice, & que tout ce qui est deu pour son respect est tres-iustement deu: la seconde s'engendre, car c'est desrober à Dieu ce qui luy estoit tres-iustement deu: c'est le priuer iniurieusement de ses deuoirs & de ses droits, & veu (comme i'ay dit au traité de l'honneur) que c'est honorer & louer Dieu que de luy rendre ce qu'on luy doit, c'est à la verité le mespriser & le des-honorer que de faillir à ce faire: à mesure qu'on manque à la premiere on s'empestre en la seconde, qui est plus grande & infinie: & ne payer point à Dieu ce que naturellement nous luy deuons, c'est tomber aux liens de la coulpe, & s'embarraiser de plus en plus en l'obligation de l'iniustice & de l'offense. Aussi d'autant que la seconde comprend & enuelope toute nostre puissance, depuis qu'elle est engendree elle va comme aneantissant la premiere. Voicy donc comme elles s'entretiennent. La premiere si on ny satis-fait cause la seconde, & la seconde estant produite empesche qu'on ne puisse satisfaire à la premiere. Pour exemple vn debteur deuoit à son creancier cent escus sous ceste condition, que si dedans tel iour il ne l'auoit payé il seroit tenu de les luy doubler: il aduient eu fin que la multiplication de l'vsure surmonte les moyens: à peine payeroit-il donc le principal, puis qu'il ne peut satis-faire à l'accessoire. Il va tout de mesme de nostre marché, car la premiere debte engendre la seconde, qui est sans comparaison plus grande, & qui nous hypotheque & oblige: de maniere que la premiere

*Exemple
du peu de
moyen que
nous auons
de nous ac-
quiter en-
uers Dieu.*

en demeure comme aneantie & estouffée. Ainsi l'oblige à l'infiny le mal que l'homme commet, ainsi luy commande l'offense qu'il a luy-mesme produite, le maistrise & le rend pieds & poings liez à la rigueur de la iustice. Nous sommes deuenus esclaves & serfs du peché nostre facture, & si estroitement arrestez en ses liens, qu'il ne nous reste nul moyen de nous defaire de sa tyrannique puissance: qui pis est attendu qu'estant vne fois ancré en nous, il ne cesse de se vouloir multiplier & agrandir (ce qu'il ne peut que par nostre moyen) il est continuellement à nous esguillonner & piquer de ce faire, & à mesure que il s'agrandist & multiplie, aussi agrandist-il & multiplie nostre obligation & nostre charge. Certes il est horrible de tomber entre les mains d'un tel maistre. L'homme en son estat corrompu ne cesse d'accroistre le mal, l'iniure & offense contre Dieu, & d'agrandir par consequent la seconde obligation, qui luy oste tous moyens de satisfaire à la premiere. Nous sommes endebtez par double obligations, mais la seconde se multiplie en chacun de nous à raison que se multiplie nostre iniquité & nostre offense. Puis que chaque faute nous charge d'une dette infinie, comme suffirons-nous à en payer un si grand nombre.

*Tiran nie
de peché.*

PArce que l'offense de nostre ancié pere est la premiere de toutes en l'humaine nature cest bien raison que nous en traitions particulièrement, que nous voyons sa grandeur & la grandeur de l'obligation qu'elle a engendree. Comme il n'est rien de plus grand que le liberal arbitre ou libre volóté, aussi n'est il point de mal qui esgalle celuy de la liberré volótaire, & le moindre de ceux-là se rend de grádeur infinie. Toutes les creatures estoient asservies à nostre liberal arbitre & créées en sa considération, pour sa dignité, perfection & excellence: ainsi l'homme l'ayant corrompu a consequemment destruit & renuersé tout l'ordre des choses, & se ruinant soi-mesme, lui qui estoit chef & capitaine de tout le reste, lui qui estoit l'ornement & la beauté du monde: il a ruiné aussi & troublé la belle disposition de l'univers & des creatures: il ne s'est pas seulement perdu soi, mais en se perdant il a perdu la singuliere structure & composition de ce grand bastiment, il a diffonné & enlaidy ce bel ouvrage, & en luy ostant par malice la pluspart de ses graces, il a consequemment desrobé, entant qu'il a esté en luy, & aneanti la gloire & l'honneur de l'architecte. Davantage en ce perdant il a perdu, tant qu'il a peu, & frustré l'intention de son createur, se rendant entierement inutile à ce pourquoy il auoit esté produit: En outre il a extremement desdaigné son

*Malice du
liberal ar-
bitre cor-
rompu.*

authorité, en fraignant pour son plaisir vn sien si estroit & expres commandement accompagné de l'horrible menace de la mort, & se laissant practiquer au conseil & à la persuasion de son capital aduersaire, voire qu'il cognoissoit clairement estre tel : car ne luy conseilloit-il pas choses directement contraires à la volonté de Dieu? ne parloit-il pas de Dieu, comme d'un affronteur & méteur? tenant ce langage, il n'en est rié, mais vous serez comme dieux, & le reste. Seroit il possible ne mesurer vn tel offense. Non seulement il a mesprisé le commandement de Dieu, non seulement il s'est soustrait de son seruice & obeissance, mais encores il s'est allé rendre à son ennemy mortel, il est allé complotter avec luy & s'oubsmettre à sa domination & puissance non soy seulement, mais toute sa race, & accroistre par sa compagnie & par sa suite la grandeur & l'honneur du diable, pour appetisser d'autant & diminuer celuy de son createur. Voila comme par le premiere peché l'ordre de l'vniuers fut peruerty, la beauté de sa disposition & ordonnance tachee & enlaidie, l'honneur de Dieu offensé en cela, & offensé aussi au mespris de son commandement & en l'accroissance de l'autorité de son aduersaire. Cōsiderez à quoy se monte la debte & la reputation de tant d'injures, & s'il n'est pas hardiment bien impossible que l'homme y satsface, toutesfois il en est seul tenu.

*Le diable
est capital
aduersaire
de Dieu.*

Quelle façon de satisfaire il faut à l'homme pour abolir l'infinité de sa coulpe & de son peché.

C H A P.

CCLII.

NOUS venons d'apprendre que le mal volontaire que l'homme a commis & sa coulpe & offense sont infinies, tirant par conséquent apres soy vne obligation & peine pareillement infinies: car, comme i'ay monstré pieça, il y auroit du vuide en la nature, & Dieu auroit fait quelque chose pour neant, s'il n'auoit estably vne peine proportionnément se

L'homme ne doit offenser Dieu qu'à toutes les creatures se deueroit perdre. rapportant à la faute: l'homme s'est donc nécessairement acquis par sa coulpe de mesme vne punition infinie, & conséquemment éternelle. Or s'il en veut estre iustement deschargé, certainement il doit premierement satisfaire, & satisfaire de telle mesure qui responde à son obligation & à sa peine: il doit de soy franche-

L'homme par son peché s'estoit acquis vne peine infinie. ment & volontairement payer autant à Dieu pour combien il ne l'eust deu mespriser & offenser. Mais quand tout ce qui n'est pas Dieu se fust deu perdre, ce n'estoit pas pourtant legitime occasion à l'homme pour offenser son createur: il deuoit plustost laisser abysser dix milles mondes, si tant il y auoit, & plustost voir mourir tout autāt qu'il y a de creatures & qu'il en peut estre, que de l'auoir mesprisé: car la conseruation de tout ce qui est hors de luy (que pour cest effet il a produit de neant) ne vaut pas d'auoir entrepris la moindre chose contre sa volōté: par quoy sans doute nul dommage, nulle perte, &

nulle ruyne ne peut contrepoiser son mespris & desobeyffance. Si l'homme donc veut estre deliuré de la peine qu'il a iustement encouruë, s'il veut estre quitte de sa malignité, il faut necessairement qu'il paye à Dieu & à sa iustice plus en son honneur que ne se monte tout ce pourquoy il n'eust pas deu le deshonor. Nous tenons donc que la satisfaction deuë à Dieu pour sa descharge est infinie de mesme que son chastiment & peché: s'il ne satisfait exactement & proportionnement, ce n'est pas raison qu'il soit absous de sa dette. Toute coulpe requiert de la peine ou de la satisfaction esgalee, & l'une & l'autre à la mesure de sa grandeur, autrement il y auroit vn merueilleux desordre en l'vniuers: car c'est la seule satisfaction ou la peine qui ordonnent & qui tiennent en reng le peché. D'auantage d'autant que la coulpe ne s'efface que par son contraire qui est le merite, ny le desplaisir que par le plaisir, il reste à l'homme de ruyner la coulpe par vne merite de pareille grâdeur & d'emporter le desplaisir par vn plaisir qui l'esgale ou q le surpasse: autrement l'iniure & l'iniustice demeureroient tousiours en leur siege: & parce que ce sont les clostures qui nous empeschent de ioindre Dieu, il nous sera (sans ce moyen) impossible d'accoster sa sainte maiesté. Pour rentrer en son amitié premiere, il faut que nous le payons infiniment à raison de nostre obligation infinie, & que nous le payons autant agreablement comme iniurieusement nous nous sommes obligez: ainsi nostre payement doit estre libre, volontaire, amiable, procedant de l'af-

Quelle satisfaction doit l'homme.

La coulpe ne s'efface que par le merite.

*Satisfactio
doit estre
volontaire.*

fection intime du cœur; d'une franche volonté, exempte de toute violence & contrainte: autrement il ne seroit ne pacifique ny acceptable à Dieu, ny suffisant pour esteindre les inimitiez & sa rancune, il seroit foible à esbranler l'iniure, & mal propre pour forcer & enforcer ceste lourde barriere qui nous reboute de l'union & acoinctance de nostre createur: parquoy sans vne telle satisfaction volontaire, c'est folie en nous d'esperer aucune reconciliation ou amandement en nos affaires. Mais il n'est pas possible à l'homme, mesme endebté desia de tout ce qu'il peut de descharger ny soy ny autrui d'une si pesante obligation, voire ny à tout autant d'hommes & de mondes que nous pourrions imaginer ensemble. Somme, tout ce qui est au deça de Dieu ne luy scauroit faire seruice qui peust equipoller à nostre iniure & offense: puis donc que la satisfaction qui se doit faire à Dieu, se doit faire par chose exempte de toute obligation & de toute debte, & que l'homme doit donner en payement chose plus grande que tout ce qui est hors de Dieu, qui est Dieu mesme, il s'ensuit necessairement que c'est à Dieu seul de le pouoir faire: & attendu aussi que l'homme est seul endebté & obligé, il s'ensuit encores que quiconque le face doit estre Dieu & homme ensemble, en maniere qu'il soit homme & Dieu en vne mesme personne, non vn Dieu à part & vn homme à part ou deux personnes distinguees: ains qu'il y ait vne si grande conionction des deux natures humaines & diuine qu'un mesme soit Dieu & homme: au-

*Celuy qui
acquiesce
l'homme
enuers
Dieu doit
estre Dieu
& homme*

trement la satisfaction ne pourroit estre entiere: & s'il y auoit l'homme à part & Dieu à part, Dieu feroit ce qu'il ne doit & l'homme ce qu'il ne peut. Or afin que ce soit vn plein payement, il faut qu'en ceste vnté de personnes l'homme entier se trouue, & Dieu entier se trouue: car il ne doit estre fait que par vn entier homme, ny ne peut estre fait que par vn entier Dieu. Si ceste satisfaction se doit faire, si l'homme doit estre deliuré, il nous faut trouuer Dieu & l'homme conseruant & gardant en leur entier l'une & l'autre nature: & faut que ces deux natures soient iointes en vn comme le corps & l'ame raisonnable se ioignent en nous, autrement il ne se pourroit faire qu'un mesme fust Dieu parfait & parfait homme. Vne telle personne sera infinie, & aura en outre quelque chose en soy qui surpassera tout ce qui est hors de Dieu, & qui surpassera encores en grandeur nostre debte & tout ce que tous les hommes deuroient payer pour leur satisfaction: & estant entierement quitte quant à soy & exempte pour son regard de toute obligation, (car il faut quelle soit telle) elle sera propre à rendre & payer pour ceux qui n'ont point la puissance de s'acquiter. Certainement hors d'une telle personne il est impossible de trouuer la satisfaction infinie qu'il faut à nostre infinie debte, elle seule peut suffisamment pourueoir a nostre besoin. Au surplus telle personne pourra auoir vn merite infiny & pourra faire à Dieu vn plai-

*Comment
notre pe-
ché est in-
finy.*

fir infiny par double moyen : premierement comme estant Dieu, secondement comme le faisant à Dieu, car tout ce qui est plaisant & agreable à Dieu est infiny. Voyla comment en deux manieres son plaisir ou son merite pourront estre infinis, là où nostre vice & nostre peché n'est infiny qu'en ce qu'il touche & offense Dieu: il est infiny pour celuy à qui il est fait, mais pour le respect de celuy qui le fait, il n'est que finy : parquoy son bien fait & son merite surpassera doublement nostre demerite, malice, offense iniquité & iniustice. Si donc vne telle personne infinie donne librement, volontairement & sans contrainte quelque chose du sien pour la descharge des hommes: & pour satisfaire en leur nom à la iustice de Dieu, sans doute il les acquitte suffisamment & abolist du tout leurs pechez & offenses. Voyla donc les deux pieces qu'il faut à l'homme pour sa deliurance, vne satisfaction infinie & volontaire & vne personne infinie qui soit ensemble Dieu & homme.

Des conditions propres au Redempteur du mōde, & comme ce doit estre pluſtoſt le fils, que le pere, ou que le ſaint Eſprit.

CHAP. CCLIII.

PArquoy attendu que le genre humain a necessairement beſoin pour ſa deliurance d'une telle personne qui ait en ſoy parfaitement &

la diuine & l'humaine nature, voyō en outre les conditions qu'il luy faut, & de quelles proprietéz elle doit estre garnie pour se rendre apte à vne satisfaction importante : car puis que nous en voulons tirer c'est effet, il faut necessairement qu'elle soit en toutes choses accommodee & proportionnee à nostre besoin : premiere-ment donc elle doit estre du genre de cest homme pecheur obligé à la peine, & des descendans de nostre premier pere, attendu que si elle estoit produite de nouveau & à part de nous, elle n'appartiendrait nullement en ce qu'elle seroit homme à ce genre humain coupable & qui cherche sa deliurance, ny à ce premier pere d'où vient l'origine & la contagion du peché. Et veu que comme il est iuste que tout homme satisfasse pour la coulpe de l'homme, aussi est-il iuste que le satisfaisant soit du genre & nature de l'obligé, il faut que telle personne soit de mesme genre avec nous, autrement ny le premier homme ny sa posterité ne satisferoit pour soy : & tout ainsi que la dette descend de nostre premier pere, aussi doit elle estre payee par ceux de sa lignee. Secondement il faut que telle personne soit purement & saintement engendree sans corruption & sans cohabitation charnelle. T'ay dit ailleurs que la partie du corps humain propre à la generaion soit en la femme, soit en l'homme, c'estoit la partie de rebellion, de peché & de desobeysance, se mouuant seule & s'agitant sans la conduite de raison : & que tous les hommes sont mutins & rebelles pour estre produits & engen-

*Conditions
du rachep-
teur du
monde.*

*Le rachep-
teur du
monde doit
naistre sans
operation
charnelle.*

drez par vn instrument & voye de telle condition : il n'est donc pas raisonnable que ceste personne, qui est homme & Dieu ensemble sauueresse & redemptrice de tous les hommes, conduise sa naissance par ce lascif moyen, ny qu'elle soit conceuë ou engendree par ceste partie, d'autant qu'il y auroit desia en sa chair commencement de corruption & de coulpe, & consequemment qu'elle seroit endebtee & obligee aussi bien que les autres, par où elle se rendoit entierement incapable de satisfaire pour nous, & d'abolir ce vice & le peché. La nature de nostre satisfaction demande que la chair de cest homme, qui est Dieu, ne soit pas engendree par l'homme ny de sa semence, veu que cela luy osteroit l'effet de nostre redemption, ains que sans moyen de pere charnel il reçoynie immédiatement sa chair de la main de Dieu : & cōme le premier hōme fut immediatemēt créé par Dieu, que le secōd le soit tout de mesme. D'autant qu'il est aussi necessaire qu'il naisse de nostre genre, à sçauoir d'homme ou de femme descendant de nostre premier pere, & que c'est la charge de la femme de concevoir, de nourrir & d'alaiter, il est plus conuenable que ce soit de la femme que de l'homme, & sans aucune tache de concupiscence charnelle, en sorte que ceste femme qui le doit produire ne sente nul apperit voluptueux, & qu'elle soit entierement priuee de toute luxurieuse enuie, afin qu'en tout & par tout elle demeure vierge parfaite & immaculee. Et d'autant que vn tel corps ne doit pas estre originelle-
ment

*Il faut que
la chair de
notre redē-
pteur ne
soit engen-
dree de se-
mence hu-
maine.
Il est con-
uenable
que nostre
redemp-
teur soit
né d'une
femme.*

ment conçu en l'entree, mais au dedans, de sa matrice de son sang, par la vertu toute puissante de Dieu & sans aucune offense de la virginité. Aussi en doit-il sortir sans ouuerture, & sans fraction, à ce que l'issuë n'offense non plus la virginité que l'entree : veu que la matrice ne s'ouure naturellement que par la partie luxurieuse du masse, & que la partie luxurieuse du masse ne peut ouurir la matrice de ceste vierge, il s'ensuit qu'elle ne s'ouurira du tout point, & que le corps engendré en son ventre en sortira sans rien ouurir & froisser, pour n'y laisser les marques & signes de la l'asciueté & corruption de la chair. Car c'est accident seroit entierement disconuenable à l'homme que nostre obligation & la iustice de Dieu demandent, qui doit non seulement estre deschargé de toute contagion de luxure, mais encores de toute trace & apparence luxurieuse : Là où il aduiendroit autrement qu'il feroit en naissant l'action à sçauoir l'ouuerture que la partie rebelle & vicieuse de l'homme a seule accoustumé de faire. Toutesfois il doit estre totalement esloigné de ceste partie, & de sa propre & particuliere operation des-ordonnee, libidineuse & vicieuse. Arrestons donc que l'homme immediatement formé par la vertu diuine au ventre de la femme sans corruption & sans luxure, en doibt pareillement sortir sans impression & violence, afin qu'elle reste tousiours vierge incorrompuë. Et pour comprendre briefuement & en general toutes les proprieté & conditions deuës à ceste personne inf.

*Nostre redempteur
issu de la
matrice
sans luy
faire violence.*

nie, il faut en somme qu'elles soient telles pour le respect de son humanité de son corps & de son ame, qui ne desrogent aucunement ny ne contrarient à la deïté & nature diuine, & qui s'accommodent au reste à la satisfaction qu'elle doit faire pour nous. Car de là nous pouuons en special conclurre aisément tout ce qui appartient à l'vne & l'autre de ses natures & à leur conionction. Or veu qu'il y a trois personnes reallement distinguees en la diuinité, le pere, le fils, & le saint Esprit, encores nous reste-il à voir à laquelle des trois il conuiendra mieux d'associer & ioindre à soy l'humaine nature.

*Il conuient
mieux au
fils de son
dre l'hu-
manité, sa
diuinité,
que il ne
fait à l'vne
des deux
autres per-
sones de la
trinité.*

Certainement c'est au fils auquel il est plus propre d'assembler ces deux natures en sa persōne, premierement pour les diuerses conuenances qu'il a avec l'homme séparément & particulierement des autres. Il a esté produit, il tient tout ce qu'il a de son pere: l'homme a esté aussi produit, & tient de ce mesme pere tout ce qu'il a. Le fils est l'image increée de Dieu son pere, & l'homme est son image créée. Le produit conuient mieux avec le produit que l'improduit: le fils conuient donc mieux avec l'homme que le pere. L'image s'apparie mieux à l'image que ce qui ne l'est pas, ainsi le fils s'apparie mieux à l'homme que le saint Esprit. Secondement à deuenir fils de l'homme le fils de Dieu y est plus propre que celuy qui n'est pas fils, comme le pere & le Saint Esprit: & qui a vn pere au ciel est plus propre à auoir vne mere en terre, que qui n'a point de pere. Tiercement, comme i'ay ailleurs appris, les hommes, bien

qu'ils soient corrompus, si sont-ils enfans de Dieu de la part de leur ame: ainsi le fils naturel de Dieu leur est plus conuenable que le Sainct Esprit ou le pere.

Le Redempteur du genre humain doit estre & mortel & immortel par diuerse raison.

CHAP. CCLIIII.

T Elle personne infinie & ensemblément humaine & diuine nous est necessaire pour nostre redemption & salut, afin qu'ayant en foy quelque chose plus grande que tout ce qui est au dessous de Dieu, si grande qu'ailleurs il soit impossible de rien trouuer de semblable ou pareil, elle la puisse liurer volontairement pour nous, & offrir à dieu pour nostre descharge librement & sans y estre tenue par aucune sienne obligation. Cherchons donc ce qu'elle peut auoir en foy de telle valeur & apte à nostre deliurance. Ou elle se donnera foy-mesme ou quelque chose du sien: voyons ce que ce pourra estre. En ce qu'elle est homme il est certain qu'elle est creature de Dieu, elle luy doit donc pour ce regard tout ce qu'elle peut, elle luy doit l'obeyssance, l'amour, l'honneur, la reuerence, & pour faire brief, toutes ses actions & ses moyens: non pour l'iniure, car elle ne l'a nullement faite, mais pour auoir tout receu de luy, qui est la force & le nœud de nostre obligation naturelle & premiere. Or

Nostre redempteur est necessairement Dieu & homme

*Il faut que
nostre re-
dempteur
ait quelque
chose entie-
rement siene.*

*La mort est
es hommes
pour leurs
pechez.*

si elle doit tout pour soy, comme satis-fera elle pour autrui ? Dieu ne demandera-il pas à raison de sa première hypothèque tout ce qui sera en sa puissance ? Si nous faut-il trouver quelque chose en elle qui soit entièrement franche, qui soit entièrement sienne & que Dieu mesme ne luy puisse pas demander : car si elle n'a rien de tel, il est impossible qu'elle satisface pour nous qui sommes accablez de l'infinie dette de nostre seconde obligation. Certes l'homme, duquel ie parle, n'est pas tenu de s'abandonner à la mort, d'exposer son ame & sa vie pour l'honneur de Dieu : Dieu n'exigera de luy par nulle obligation qu'il meure pour sa gloire. La mort (comme j'ay deduit ailleurs) est en tous les hommes pour leur peché & pour leur coulpe, car si nostre premier pere n'eust failly, il fust sans doute immortel : ainsi veu que cestuy-cy est trespur & net de toute macule, de coulpe & de peché, veu qu'estant Dieu il est l'innocence luy mesme, beaucoup moins deura-il donc mourir : parquoy s'il s'abandonne volontairement & librement à la mort pour l'honneur de Dieu, il donne du sien, chose que Dieu ne pouvoit exiger de son naturel deuoir, & encores moins de l'obligation au peché qui ne le touche aucunement. Au reste il est impossible qu'il donne plus à Dieu qu'en donnant soy, sa vie & son ame pour sa gloire, ny rien de plus grand & de plus cher : car que peut l'homme souffrir pour son createur librement & sans y estre tenu plus difficile & plus aspre que la mort ?

C'est donc sans doute la grande mort de c'est l'homme seule propre & suffisante pour l'abolition de nos pechez : la seule mort ou abandon de la vie est l'entier payement & satisfaction de nostre infinie debte. Ainsi auons nous en fin trouué dequoy payer, nous auons trouué dequoy ruiner & aneantir l'iniquité, l'offense, l'iniure & l'iniustice. Or il est besoin pour la liberation generale de l'humaine nature que c'est homme qui est homme & Dieu soit mortel, c'est à dire qu'il puisse mourir, s'il veut, bien qu'il soit Dieu, & que toutesfois nul ne le puisse tuer s'il ne le veut, veu qu'il est Dieu & qu'il est sans peché, s'il ne pouuoit mourir en nulle façon il seroit entierement incommode à nostre effet, car il est tres-conuenable & necessaire que la iustice qui nous menace d'une mort eternelle soit satisfaite par la mort, & l'homme ne scauroit mieux eschapper la mort eternelle qu'il doit, que si l'homme qui ne la doit pas la souffre volontairement pour luy, l'homme obligé à vne peine infinie est insuffisant de s'en acquiter: Car puis qu'elle est sans mesure, il n'en pourroit tât paier qu'il n'en deust encores d'auantage: Afin donc qu'il eschappe sa peine deuë, il faut qu'un homme qui ne la doit aucunement la souffre pour luy franchement & de son bon gré: & nul ne peut estre tel que celuy que nous cherchons Dieu & homme ensemble, qui soustenant vne mort & vne peine de laquelle il estoit exempt par tout droit de iustice, en descharge ceux qui y estoient tres-iustement condamnez. A ceste cause il doit estre

*Il faut que
nostre re-
dempteur
ait que
mourir.*

capable de mourir & de souffrir, avec condition toutesfois qu'il ne soustienne ni peine ni mort outre sa volonté, que nulle chose ne luy puisse nuire sans son consentement, autrement il seroit fait tort à sa sainte innocence, mais il doit tout pouuoir sa volonté le permettant : d'où il aduiendra qu'il ne sera pas pourtant subiet à la misere des autres hommes mortels : car l'aptitude à estre meurtry & outragé sera volontaire en luy & non contrainte. Il doit aussi parfaitement cognoistre les biens & les maux des autres hommes, leur cheute & leurs affaires, il doit exactement entēdre les moyens de les remettre, les conditions de la satisfaction qu'il leur faut, & ce qui est propre à apaiser Dieu & à le reconcilier au genre humain, & doit aussi sçauoir qu'il n'y a que luy qui puisse pourueoir à nostre restauration, & que sa seule mort nous deliure d'une perdition eternelle: Car s'il estoit ignorant de ces choses, il ne se pourroit employer pour nous ny dōner (comme il faut) sciemment & volontairement sa vie pour nostre deliurance.

*De l'amour, bonté & patience, de laquelle il faut que
soit pourueu celuy qui doit estre nostre
sauueur.*

CHAP. CCLV.

PVis que nous venons d'arrester que le payement que doit faire à nostre descharge l'homme que nous cherchons, doit partir d'une libre affection de son cœur & de sa tres-franche vo-

honté, autrement il ne seroit ni acceptable à Dieu *il a fallu*
 ni par consequent suffisant à le pacifier & appai- *que nostre*
 ser: A ceste cause nous n'auons pas seulemēt be- *redēpteur*
 soïn qu'il meure pour nous & qu'il souffre, mais *soit mort*
 encores, qu'il meure & souffre, poussé d'un frāc *et d'un*
 desir & allegre affection à l'honneur de Dieu, *franç. sir.*
 car nul ne le pourra cōtraindre s'il ne le permet:
 il est donc necessaire qu'il soit tres-benin & gar-
 ny d'une volonte si douce, si debonnaire & si fa-
 uorable qu'il delibere au pris de sa vie nous ac-
 quiter & mettre en liberte. Il faut qu'il nous ay-
 me si fort & qu'il se condeule si misericordieuse-
 ment de nos maux, qu'il prenne party de perdre
 sa vie pour sauuer la nostre, & de mourir plustost
 que de nous laisser en ces miseres eternelles: Car
 si cela ne luy vient de luy mesme, si sa grande a- *On ne pou-*
 mour enuers les autres hommes n'engendre en *roit con-*
 luy ses resolutions, il est impossible de l'y renger *traindre*
 par autre voye & de le luy faire faire par force. *nostre sau-*
 Voila pourquoy il ne nous est pas besoin qu'il *ueur a*
 regarde tant à nostre malice & à ce peu que no^r *mourir.*
 meritōs, qu'à ce que nous sommes hommes en
 general, ses freres & portans l'image de Dieu en
 nostre ame raisonnable. S'il auoit plus de des-
 plaisir & de despit de nos vices que de pitié de
 nos maux, ce seroit fait de nous, il n'auroit gar-
 de de se charger d'un si pesant faix pour nostre
 allegement: Parquoy il nous le faut si bon, que
 sa bonté surmonte nostre malice, si benin que
 sa benignité vainque nostre impie cruauté, &
 si patient que sa patience surpasse toute offense
 & iniure que nous luy scachions faire: Il faut
 qu'il soit tel qu'il aime ses aduersaires, les perse-

cuteurs & les meurtriers mesmes, oublieux de toutes iniures & nullment vindicatif. O quelle façon de douceur & de bonté sera celle-cy, que vn hōme iuste & innocent se vienne faire meurtrir pour des hommes meschans, impies, desobeissans & dignes de toutes les peines du monde, qu'il vienne abandonner sa douce vie pour le peché, pour l'offence & pour la coulpe d'autrui? Voila pourquoy, outre ce que i'en ay dit cy-deuant, il est necessaire qu'il soit de nostre genre, affin que cela nourrisse en luy vne ainsi ardente affection enuers nous, & que ceste proximité luy attendrisse de plus en plus le cœur par la compassion de nos miseres: à peine pourroit-il s'il estoit estranger prendre si fort à cœur nos affaires, & se loger en telles extremités pour nostre bien & aduantage. O quelle esioüissance ce doit estre à toute l'humaine nature de pouoir rencontrer vn homme si propre à son salut?

Comme & par qui doit estre mis à mort l'homme propre à nostre redemption.

CHAP. CCLVI.

VEu que tout le pris & moyen de l'humaine liberté consiste en la mort de cest homme soufferte volontairement & à l'hōneur de Dieu. Cherchons en outre quelle façon de mort ce doit estre. Se tuera-il soy. mesme, ou s'il se laissera tuer à d'autres? S'il se tue ce ne sera plus à l'honneur de Dieu, ains au rebours contre sa volonté & ordonnance. Il reste donc qu'il vueille & permettre que d'autres le tuent: & pour ce fai-

re encores faut-il qu'il ait des ennemis qui le persecutent & qui le meurtrissent sous quelque cause & couuerture qui combatte la gloire de Dieu, afin que pour la defendre il abandonne franchement & volontairemēt sa vie. Voyons maintenāt cōme cela se puisse cōduire. Il est certain qu'il n'y aura que cest hōme-là de bō entre to⁹ les autres, & q̄ tout sera galté & peruerty en l'humaine nature hors sa mere necessairement bonne. I'ay deduit amplement, lors que ie parlois de nostre cheute, comme nostre vie est pleine de corruption & de peché, comme nos actions & intentions sont directement tenduēs cōtre la verité, la raison & la iustice diuine, chacun cherissant son propre honneur & volonté particuliere, & ne pouuant souffrir l'aduertissement ou correction de son vice. Or cest homme tout bon & tout parfait sera tenu par l'obligation de sa vertu de combattre de sa sainte parole la malice & l'iniustice, de condamner les vices à haute voix & de les blasmer asprement par ses aduertissemens salutaires : Il sera tenu de publier & prescher la verité à ceux mesmes à qui elle sera ennuieuse & à contre-cœur. Par ceste voye, & aussi d'autant que ses actions sont entierement diuerses à celles des autres, il encourera l'inimitié & la haine du monde, la plupart des hommes se banderont & s'armeront mortellement contre luy pour sa constante & inflexible iustice. Si pour la crainte de la mort & pour leurs capitales menaces il ne daigne se departir de ses resolutions tres-vertueuses, s'il conduist d'un pas inuariable ses actions &

*Offices de
nostre re-
dempteur.*

paroles diuines, si ferme & immobile il ne peut estre desmeu de saintement dire tout par tout & de saintement faire : iusques à souffrir en ceste perseuerâce es chose qui sont de Dieu la honte, la mort & le martire par les mains des aduersaires de la verité & de sa iustice, ne sera-il pas mort comme nous demandons ? n'appellerons nous pas cela auoir volontairement abandonné sa vie pour la gloire de Dieu ? Car bien qu'il soit tenu de dire verité, bien qu'il soit tenu de la maintenir viuant & parlât, il n'est pas toutesfois tenu par aucune debte de mourir pour elle, ny pour la gloire de Dieu si bõ ne luy semble. Au demeurant ce sera vn exemple tres-efficace à esmouuoir les hommes à la vertu, ce sera à ceux qui aurõt cognoissance, del a iustice & de luy vne tres-pessante persuation pour les animer & enflâmer par son imitation à l'amour de la raison & de la droicteure, & pour establir en eux vne resolution tres-certaine, de souffrir plustost toutes choses que de se diuertir de leur deuoir, considerant qu'un tel homme a bien consenti de quitter sa vie si precieuse & immortelle, & d'offrir soy-mesme si grand, si diuin & si parfait pour la protection de la verité & de la iustice. Car bien qu'il deust à Dieu en ce qu'il estoit homme toute obeissance, & que pour le regard de la premiere & naturelle obligation, il fust tenu de defendre la raison & la deité de toute sa force, toutesfoisc'estoit hors de la mort à laquelle il n'estoit obligé par nul deuoir : En mourant donc si franchement luy qui estoit naturellement immortel, en donnant vne vie si

*Nostre redempteur
n'estoit tenu de mourir pour la
Verité.*

excellente au dessus de la nostre, il semble nous
 trainer par la main au mespris des dangers &
 de tous mauuais accidens, & nous pousser à ne
 faire nul cōpte de ceste chetive & miserable vie
 qui est en no^r, au pris de nostre deuoir & de l'o-
 bligatiō que nous auōs à l'obeyssance de Dieu.
 Voyla cōment encores q̄ les executeurs de cest
 horrible massacre le commettēt par vne inten-
 tion hayneuse & ennemie, siest-ce que d'autant
 qu'il le souffrira volontairement à l'hōneur de
 Dieu & profit de l'humaine nature, il sera pi-
 toyable à vn chacun & ensemble à luy tres-ho-
 norable. Biē est il plein de merueille comme le
 cœur de ses meurtriers puisse estre outréd'vne si
 venimeuse malice & detestable cruauté que de
 mettre à mort vn personnage si bon, si doux &
 incapable de faire offense. Enquoy il nous faut
 ramenteuoir ce que nous auons dit ailleurs que
 le diable tient l'entier gouuernemēt & maistri-
 se du genre humain. Ainsi voyāt cest hōme nou-
 ueau publiant vne doctrine encores non ouye
 au monde, pleine de sainteté, de religion & de
 nostre salut, desseignant & dressant toutes ses
 actions à ruyner & porter par terre sa domi-
 nation tyrannique, affranchissant & deliurant
 les hommes de sa subiectiō & seruitude pour
 les acheminer à leur vray bon-heur & beatitu-
 de eternelle: Certainement il luy dressera vne
 guerre mortelle en laquelle il se fera chef, mais
 secret & occulte, mesnageant par autruy & par
 les hommes meschans qui sont ses membres ce
 qu'il ne pourra executer de soy-mesme, les es-
 guillonant & animant contre luy iusques à le

*Les embus-
 ches du dia-
 ble contro
 nostre re-
 dempteur.*

leur faire meurtrir, esperant en quelque façon se defaire par là de ceste grâde puissance qu'il verra menacer son estat, & pour laquelle il sent ses forces trop foibles. La crainte qu'il aura d'un tel personnage meslee à vne hayne capitale fera qu'il sera sans cesse gaignant & persuadant les hommes le plus de sa sorte & propres à un tel forfait, les remplissant de tant de courroux & de cruauté (car de soy il n'aura nul autre moyen de luy nuire) qu'en fin il les poussera à l'exécution de son entreprinse. Il est certain qu'il mesnagera seul & conduira ce traistre conseil de sa mort, & sans ses incitations & pratiques il seroit impossible qu'aucune rage si forcenee tombast en courage d'homme viuant. En cest endroit se monstrera autant qu'en nul autre l'extrême bonté de ce personnage, mourant volontairement pour ceux mesmes qui le tueront, & pour la descharge de leurs pechez. Quant au diable pour l'auoir fait mourir si bon, si innocent & si iuste naturellement exempt de la puissance de la mort & de la sienne: Sans doute il aura commis vn acte tres-execrable, & pour lequel il deura tres-iustement perdre la puissance qu'il auoit iniustement vsurpee sur les hommes. Tout ainsi qu'il offensera l'homme, auquel il n'aura nul droit, aussi deura-il perdre le droit qu'il pense auoir sur les autres hommes. Voyla comment ceste mort causera la liberté au monde & perdra par vray droit de iustice, l'entiere autorité du diable, voila comment ce personnage vaincra son ennemy par iustice, l'assuiettira a soy & le rendra iustement son prison-

*La mort
de nostre
redempteur a
perdu l'au-
thorité du
diable.*

nier & captif pour l'iniure & l'iniustice qu'il luy aura faite. Comme le diable surmonta & se fit maistre du premier homme par fraude & par malice, aussi vaincra le second homme & se fera maistre du diable par vne iustice & raison: & d'autant que c'est homme sera Dieu & fils de Dieu, il ne fera pas iniustice au diable, mais il fera iustice & raison de luy à l'humanité. Ainsi sera l'humaine nature arrachee des liës de l'iniquité du peché & de la peine eternelle. Et tout de mesme que le diable subiugal l'homme en le trompant, de mesme en se trompât, soy-mesme & entreprenant sur vn homme iuste & nullement de sa iurisdiction, il se sentira captiuier de luy lier & garrotter aux chaines de sa diuine iustice. Aussi comme le premier homme fut souz-mis à la puissance du diable par la desobeïssance, comme il en fut esloigné de la compagnie de son createur & de son amitié, tout ainsi par l'obeïssance que ce second homme obseruera viuant & mourant, a sçauoir maintenant la verité de Dieu & sa iustice (à quoy chacun est obligé & que Dieu veut & demande de nous) L'homme meritera estre deliuré de sa puissance du diable & d'estre remis en l'amitié de Dieu & en sa compagnie: Car l'obeïssance, sera cōtre eschangee à la desobeïssance, veu qu'elles partēt de l'homme toutes deux, & qui plus est que l'obeïssance surmonte infiniment la desobeïssance en ce qu'elle est tesmoignée par vne actiō tres-difficile & tresaspre, qui est la mort mesme & qu'elle est renduë par l'homme sans comparaison plus excellent à sçauoir l'homme & fils

*Le diable
s'est tropé
lus mesme
iō: renostre
redēpteur.*

*L'obeïssance
de nostre
redēpteur.*

de Dieu: d'où il aduiendra que son volōtaire de-
 uoir sera pl⁹ agreable & acceptable à Dieu que
 la faute du premier ne luy fut desplaisante &
 des-agreables & que l'hōneur de cestuy-cy sur-
 passera de beaucoup le des-honneur de l'autre.

*Comme la mort d'un tel homme emportera de bien
 loing par sa grandeur l'infinité de nōs pechez.*

CHAP. CCLVII.

CHaque faute, disoi-je tātost, que l'homme
 fait contre la volonté de son createur est
 en quelque façon infinie, & si, puis qu'il est
 necessaire que la satisfaction responde à la me-
 sure & qualité de la faute, vn infini nombre de
 mondes garnis d'autant de creatures ne sçau-
 roient cōtrebalancer ou payer suffisammēt l'in-
 finité du moindre peché de tant de milliōs que
 nous en commettons. Puis donc que nous ve-
 nons d'arrester que la mort de cet homme, que
 nous cherchons & descriuons, sera propre à ef-
 facer toutes les coupes qui furent oncques &
 qui pouroient estre, & à mettre seule en pleine
 liberté le genre humain, il me reste à monstrier
 comme elle puisse estre d'un effet & grandeur
 si desinesurable. Ce que ie prouueray par la cō-
 sideration du pris & valeur de sa vie, certai-
 nement ce qu'il aura d'humain surpassera de
 bien loin en estimation, perfection & excellē-
 ce tout autant d'hommes qu'il en a esté, qu'il en
 est, qu'il en sera & qu'il en pourroit estre : Veu
 qu'il sera deifié, & que son humanité sera ioin-

*Vne infini-
 té de mon-
 des ne sçau-
 roient payer
 le moindre
 de nos pe-
 chez.*

*L'humani-
 té de Iesus
 Christ ex-
 celloit celle
 du reste des
 hommes.*

ete à la diuinité suprême. Lors que ie discou-
 rois de l'amour, ie me serui de l'exemple du ma-
 riage & de ce que les femmes de quelque con-
 dition qu'elles soient, & fussent-elles de la plus
 basse & infime, deuiennent quelquefois Roy-
 nes & Emperieres à la suite de la condition de
 leurs maris: Aussi puis- ie dire maintenant que
 l'humanité de cest homme estât ioincte insepa-
 rablement à Dieu & par vne tres estroite liai-
 son, commel'espouse a son espoux, il n'est pas
 de doute qu'elle ne soit extrêmement honoree
 anoblie & dignifiee par ce glorieux mariage, &
 qu'elle ne soit enleuee bien loing au dessus de
 son premier estat & façon : Car il faut neces-
 sairement pour faire ceste conionction (à la ve-
 rité encores plus estroite que celle des maria-
 ges, veu qu'elle se fait en vne mesme personne)
 que ce qui sera d'humain soit autant qu'il se
 pourra faire respondant & proportionnément
 accommodé à la deité : Parquoy tout ainsi qu'il
 n'y a point de comparaison entre le finy & l'in-
 finy, aussi n'en y pourra il auoir entre cest hom-
 me infiny & tous les autres hommes & creatu-
 res finies. Et qui voudra estimer le pris de sa vie
 & cōme sa mort preuaut à to^s nos pechez, qu'il
 imagine pour combien il voudroit auoir mis la
 main sur son Roy ou sur son Prince, & par plus
 forte raison pour combiē il voudroit auoir ou-
 tragé face à face vn tel homme, s'il cognoistroit
 au vray son extrême dignité & parfaite excel-
 lence. Quand on luy diroit, si tu ne le tues tout
 le mode se pert & tout ce qui est hors de Dieu,
 sçauoir mon s'il oseroit pourrât auoir seulemēt.

*l'humani-
 te de Iesus
 Christ res-
 pond à la
 diuinité au-
 tant que pos-
 se se peut.*

*Comment
 on peut
 imaginer
 le pris
 de la vie
 de Iesus
 Christ.*

pèse de ce faire: certes il n'oseroit ny ne deuroit pour toutes les choses & creatures qui puissent estre. Quand on luy diroit tue-le ou tu te charge seul de tous les pechez du monde, certainement il aymeroit mieux estre coupable de tous ceux qui ont ia esté commis & qui se cōmettrōt

Nullequalité ni quantité de pechez ne peut esgaller le meurtre de Iesus Christ.

à l'aduenir que de ce seul meurtre, & deuroit auoir plus d'horreur d'une seule offense perpetree en sa personne que de toutes les autres ensemble, à raison qu'il excède sans mesure toutes les choses qui puissent estre: il est donc manifeste que nulle qualité, multitude & quantité d'autres pechez ne peut estre esgalle à la violation de la vie corporelle de ce personnage. La chose doit estre d'extrême valeur, de laquelle la ruine est si importante, & il est si impossible d'assez estimer la perte de la chose qui surpasse par sa valeur vniuersellement toutes les autres. Si le meurtre de cest homme est pire que tous les pechez qui furent oncques & qui seront à l'aduenir, & que les pechez soient hayssables à mesure qu'ils sont mauuais, & sa vie aymable à mesure qu'elle sera bonne, il s'ensuit que sa vie sera meilleure & plus aymable que tous les pechez ne peuuent estre mauuais & haïssables: Parquoi vn bien si aymable, si grand & si precieux que ceste vie, ne sera-il pas suffisant à payer ce qui est deu pour les pechez & offenses du monde?

La mort de Iesus Christ a effacé nos pechez entièrement.

Puis qu'elle emporte en pristout ce qui est au deça de Dieu, & tout ce que les pecheurs deuoyēt pour satisfaire. S'il l'a donnée pour nous, asseurons nous hardiment qu'elle effacera entièrement nos vices, nos iniquitez & nos coupes

pes: & si donner la vie, c'est prendre la mort, tout ainsi qu'à la balance la bonté du present d'une telle vie emporte la malice de tous les pechez, aussi fera l'acceptation de la mort. La mort de cest homme prise volontairement & à l'honneur de Dieu, satisfera assurément pour nous, & nous acquitera de telle façon que le payement surpassera de beaucoup l'obligation & la debte.

Comme la mort de nostre Redempteur purgera le peché de ceux qui l'occiront.

CHAP. CCLVIII.

Nous venons bien de gagner que la mort d'une telle personne, qui sera Dieu & homme, purgera toutes nos iniquitez & offenses, mais il semble plus estrange qu'elle puisse purger l'offense de ceux mesmes qui l'auront meurtry: Car s'il est aussi mauuais de le tuer come sa vie sera bonne, de quelle façon pourra sa mort effacer l'excez & abomination de ce crime mesuré & proportionné à sa valeur & estimation incomprehensible? & par consequent comme fera-il possible qu'il purge generalement toutes façons de pechez, ce qu'il doit faire? Je puis en deux manieres soudre ce doute, premierement d'autant qu'il est du tout incroyable qu'aucun homme puisse & vueille entreprendre de le tuer, voire bien legerement offenser s'il a entiere connoissance de sa grandeur, & s'il le sçait estre son Dieu, ainsi l'ignorance diminuë & descharge beaucoup du poix de ce forfait: Quand nous en

L'ignorance des meurtriers de Iesus Christ diminue leur faute.

*Le merite
de Iesus
Christ dou-
blement in-
finy.*

estimions à ceste heure la grandeur infinie, c'est-
toit le presupposant accompagné de science
& cognoissance. Secondement par ce que le
merite de cest homme sera doublement infiny,
en premier lieu comme partât d'une personne
infinie, & puis comme estant accepté de Dieu,
duquel l'infinité rend infiny tout ce qui le tou-
che : soit de merite soit merite. Or les iniures &
offenses qui viennent de l'homme sont comme
i'ay dit ailleurs infinies seulement pour raison
de celuy à qui elles s'adressent : Car de la part
du commettant elles sont finies : Parquoy re-
soluons hardiment que ceste mort abolira uni-
uersellement tous les pechez qui se peuuent
commettre par les creatures.

*Quelques generales conditions de ceste mort sauue-
resse du genre humain.*

CHAP. CCLIX.

*Qualitez
de la mort
de Iesus
Christ.*

VEu que la mort tres-precieuse de cest hom-
me tresbon, tres-iuste & tresbenin nous
est si necessaire qu'il est impossible de nous en
passer, & que d'elle seule depend le souuerain
bien de nostre nature, cherchons qu'elles circō-
stances il luy faudra, & de quels accidens elle
deura estre garnie. Puis que d'elle depend toute
satisfaction & le merite de nostre redemption,
il faut qu'elle soit la plus satisfactoire, meritoire
& acceptable qu'elle puisse estre, & qu'elle soit
par consequent de la façon la plus apte à tes-
moigner la sainte volonté, la sincere intentiō,
l'obeissance, l'amour, la patience & la bonté de

c'est homme mourât: il faut qu'elle soit soufferte franchement & de gré. Attendu comme nous auons desia dit, qu'elle seroit inutile sans cela & frustratoire, il faut que librement & sans contrainte il l'endure: & à ce faire il est besoin qu'il soit esmeu d'une tres-ardente affection en uers nous, & d'une extrême enuie de nous voir hors de nostre misere. Ce n'est pas assez qu'il vueille mourir, mais encores il faut qu'il choisisse par sa bonté & grace infinie les moyens & les conditions par lesquelles il nous apporte en mourant le profit, la commodité, le salut & l'vtilité telle que nostre besoin le demande: Car veu qu'il meurt sciemment, volontairement, par sa permission & par son consentement, ce doit estre d'une mort non accidentale ou fortuite, mais premeditee, pourpésée & deliberee, en laquelle il ne luy aduiennent rien contre ce qu'il aura preordonné & outre son dessein: & d'autant que plus elle sera cruelle, penible, douloureuse & ignominieuse, plus elle sera (puis qu'elle est volontaire) meritoire, satisfactoire & commode à l'humaine nature: il s'ensuit qu'il la choisira telle, veu que cela seul est proposé à son intentiō tres-misericordieuse de nous profiter & secourir de toute sa puissance: estant infiniment il faut qu'il nous bien-face extrêmement & infiniment? Parquoy il accompagnera ceste sienne mort de tous les accidents qui y pourrōt apporter de l'amertume, de l'aspreté, de la difficulté, & de la mal-aisance. Il la recevra donc nō en priuē, mais en public, non de nuict, mais en plein midy, non commune, mais tres-honteuse.

*La mort de
Iesus Christ
tres doulou-
reuse.*

se, non simple & prompte, mais estenduë en largeur, & diuersifiée de cent façons de tourmens incroyables: & de mesme des autres circonstances que nous pouuons imaginer correspondantes en tout à la malicieuse & forceneë passiõ de ses ennemis mortels, qui la luy donrõt instruits secretement, eschauffez & attisez par le pere de toute inhumanité & cruauté, seul maistre & conducteur, comme i'ay dit ailleurs, de cest horrible massacre. Mais en cela ils seront sans y penser tresbiẽ d'accord avec luy: car comme ils s'esioüiront repaissans & saoulãs en son martyre & en ses peines leur mal talent & furieuse vengeance, aussi fera-il de sa part & en sentira de la satisfaction en son cœur, mais par bien diuerses intentions, la leur peruerse & inhumaine, la sienne sainte & pitoyable, visant à l'honneur de Dieu & à la liberté del'humaine nature. Or pour donner passage & effet à son dessein, il retirera pour lors & contiendra en soy les moyens de sa toure puissance, laschât la bride a ces hommes malins, & leur donnât autant de prinſes sur soy cõme il luy semblera necessaire pour nostre besoin. Considerons pour Dieu la diuine grandeur de ce mystere: voila la malice se combatât & se choquant elle mesme, la voila se perdant & se ruinant de son propre cousteau, plus elle saigrift, plus elle s'arme cõtre cest homme, plus elle s'acharne en son sang & en ses tormës, plus aussi s'empestre elle & enferme en ses armes, chaque playe & chaque offense qu'elle luy fait ce sont à elle autant de viues attaintes, chaque nouveau moyen qu'elle trouue pour luy nuyre luy

*Le Diable
se ruyna
luy-mesme
procurant
la mort de
iesus
Christ.*

sont autant de coups mortels & incurables. Tel le mort ne se peut conduire sans l'iniquité & l'iniustice, aussi n'est elle entreprinse que pour elles, d'autant qu'elle est plus aspre & plus cruelle, d'autant plus glorieuse est la victoire de l'homme sur le peché. Le peché se tuë pensant tuer son ennemy & s'assuiettit à mesure qu'il pense plus vaincre. Ce sont en general les qualitez & circonstances de ceste mort redemptrice du genre humain.

Comme raisonnablement le salut de l'humaine nature se cause par ceste mort tresprecieuse.

CHAP. CCLX.

NVI ne peut mettre en doute que la vie d'un tel homme, qui est Dieu & homme, fils de Dieu, employée volontairement pour la gloire de Dieu ne soit un present de haut pris & tres-aggreable à la diuinité: nul ne peut aussi douter qu'une telle action ne soit digne d'une grande louange, & qu'un si grand present offert d'une franche volonté ne mérite de la deité une singuliere recognoissance & recompense: Si Dieu ne recompésoit un don si digne de retribution, ou il seroit iniuste pour ne le vouloir pas faire, ou impuissant pour ne le pouuoir, mais ni l'un ny l'autre ne peut tomber en luy. Or qui guer-donne & salarise quelqu'un, ou il luy donne ce qu'il n'auoit pas, ou il l'acquite & luy remet quelque debte. C'est homme pour estre Dieu ensemble ne peut auoir à dire aucune chose, il ne doit aussi rien qui luy puisse estre remis, ny

*Maniere
de salarier
Iesus Christ
n'auoit riē
perdu, ny
ne deuoit
aucune
chose.*

n'a besoin de meriter pour soy, voire ny pour le respect de son humanité mesme, qui est desia parfaite & contente par le moyende l'inséparable conionction de la diuinité: que luy donnera l'on donc, s'il n'a besoin de rien? & que luy quittera l'on s'il n'est aucunemēt obligé? Voila d'un costé la necessité de le recompenser & recognoistre, & del'autre costé l'impuissancé de rien recevoir en recompense & recognoissance: La iustice presse Dieu de payer selon le merite, mais il n'a que donner, & le meritant est incapable de recevoir: si Dieu ne paye ou a luy ou à quelque autre pour luy, il rend frustratoire ceste grande action faite à sa loüange: reste donc necessairement qu'il paye à quelque autre pour lui. Si cest homme veut faire present à quelqu'un de la recompense qui luy est deuë, il le peut faire comme de ce qui est sien, & Dieu ne luy en doit recevoir mauvais gré, ni ne doit refuser de payer ce tiers, ains il est comme forcé de ce faire: car il faut à quelque pris que ce soit qu'il se descharge, & en payant cest autre, qu'il s'acquie de la debte dont il ne se pouuoit desfaire à l'endroit de celui auquel il en estoit directement obligé. Mais à qui plus conuenablement pourra cest hōme resigner son salaire? à qui plus à propos pourra-il faire present du fruit de sa mort precieuse? quels heritiers deura-il choisir de ses biens excessifs, & hors de son besoin, que les hommes ses parens & ses freres necessiteux destruits, endebtez & engagez en mille manieres? Où pourroit-il mieux employer sa liberalité qu'à les deshypothéquer, descharger & le re-

Dieu le pere ne peut recompenser son fils de la mort enduee.

mettre en la iouissance de leursanciènes richesses & naturelles possessions? accordât avec leur creancier, l'appaissant & luy satisfaisant par ceste sienne superfluë & superabondante cheuance. Voila cōme cest homme nous acquitera, precontant à nostre descharge ce qu'il a fourny volontairement du sien, l'humaine nature satisfera par luy de ce qui est sien & nō obligé ce qu'elle deuoit és autres hommes & qu'elle ne pouuoit payer par eux. Quiconque des autres s'adressera à Dieu de la part de celuy-là, recevra soudain vne generale quittance de son obligation, tous ceux qui se iointront à luy d'affectiō & de courage seront certainement deliurez de l'infinie debte, de l'offense & du peché, & conséquēment del'ire de Dieu, de la peine eternelle & de la puissance du diable: ils serōt reconciliez à leur createur, & remis en leur ancien estat de beatitude eternelle: mais ceux aussi qui dedaigneront ceste sienne grande faueur & qui ne feront cōpte de son amitié, priuez de tout moyen de se desāgager & affrāchir, encourrōt vne peine & punitiō immortelle. Encores ne nous faut il point oublier, pour la confirmatiō des choses precedētes, quec'est à luy seul qu'appartient en deux manieres l'heredité du royaume celeste: Premieremēt en consideration de ce que comme homme il est fils de Dieu, ayant reçu & son ame & son corps immediatemēt de samain: ainsi estant tres-obeissant en cest endroit, & obseruant tres-soigneusemēt tout deuoir de bon fils enuers son pere, il n'y a point de doute qu'il ne soit legitime successeur de tous ses biēs, & qu'il

Iesus Christ nous acedé ce que son pere luy deuoit pour estre mort, afin que nous nous en acquissions.

A Iesus Christ seul doublemēt appartient l'heritage des cieux.

ne prêne en outre la part qui en deuoit escheoir aux autres hommes ses freres, iustemēt des-heritez par leur enorme ingratitude: Parquoy, quād bien il ne mourroit pas, tousiours lui reuiēdroit la succession deuë à tous les hommes s'ils n'eussent pas failly. Secondement ce diuin heritage luy est deu par le merite de sa mort tresprecieuse soufferte pour la gloire de Dieu & pour l'honneur de sa iustice, tout ainsi qu'il eust appartenu au gēre humain sans la coulpe du premier hōme. Voila ses deux tiltres & le double droit par lequel il peut demander & paruenir à ceste succession immortelle, mais par ce qu'il luy suffit d'en auoir l'vn, il ne se sert que du premier pour son regard, & nous fait plaisir & accommode du second. Ce second droit qu'il nous fournit & qu'il nous preste, ceste sienne mort est le seul & vrai moien à ceux qui s'en sçauront preualoir pour estre remis en possession de leurs biens patrimoniaux & royaume celeste. N'ayant que faire pour soy du fruiēt de sa mort ni de son infiny merite, il nous en veut librement laisser l'vsage & le profit : & en ce faisant il fait sans doute à ceux qui s'en veulent aider vn don infini & incomprehensible. Tout le thresor & bonheur de l'humaine nature (cōme i'ai dit ailleurs) depend du merite, lui attribuant doncques & donnant le sien infiny, certainement il enrichit de tous poincts ceste pauuette chetue, & lui oste le moien de rien pouoir souhaiter d'auantage: il l'enrichit de biens & thresors incorruptibles & immortels, car son merite sera perdurable & eternal, veu qu'il ne peut estre destruit que par

*La mort de
Iesus Christ
est le seul
moien de
recouurer
l'heritage
du ciel.*

*Le merite
de Iesus
Christ est
perdura-
ble.*

son contraire, qui est le demerite & la coulpe: Or il n'est point de coulpe ou de demerite qui luy puisse faire empeschemēt ou rompre le train de sa duree, ainsi il demeurera tousiours en sa force. Voila comme la mort seule d'un tel homme causera necessairement le bien & salut de l'humain genre.

En quelle façon ceste mort se rapporte aux diuers genres de nos pechez.

CHAP. CCLXI.

Lors que ie traitois de la cheute de l'homme ie diuisay sa coulpe en trois, en celle qui fut commise par nos premiers parens, obligeant en general toute l'humaine nature, en l'originelle que chaque ame tire à soy par la corruptiō corporelle & en la personnelle & actuelle qui se multiplie infiniment en chacun de nous. Or d'autant que ceste mort doit effacer toutes façons de coulpes, voyons comme elle se rapportera diuersement à cest trois: quant à la premiere, d'autāt qu'elle est vne radicale & vniuerselle à toute nostre nature, elle fera principalement & entierement tollue, de façon qu'incontinent apres ceste mort il n'en restera nulle trace: quād aux autres deux particulieres & qui obligēt singulierement chacun de nous, elles ne se purgeront pas en general ny soudain apres, ains seulement à mesure que nous nous vnirons & associerōs & ioindrons à l'homme mourant: En sorte que qui ne se fera de ses mēbres, qu'il ne s'enrolera en l'estat de ceux de sa maison, n'aura au

reste nulle participation au bien de sa mort ny communication à son merite. Aux enfans qui

*La promesse
se des par-
rins suffit
aux enfans.*

pour n'estre encores à mesme de conduire leur liberal arbitre sont priuez du chois & du consentement, il suffira d'en auoir d'autres qui choisissent & consentent pour eux: car veu que leur coulpe n'est pas actuelle, & qu'elle est en eux non par leur volonté, mais par deriuation d'autrui, c'est raison qu'ils puissent aussi par autrui & sans leur propre volonté compromettre & s'allier à ceste société commune: mais aux plusaagez, qui pour auoir le maniment de

*Il nous faut
nous incor-
porer à Je-
sus Christ
frâchement*

leur liberté volontaire peuuent luy adherer & la suiure s'ils veulent, il faudra par necessité le faire actuellement: & par leurs propres intentions, au moins s'ils veulent gouster la iouissance de ce fruit. I'ay dit ailleurs cōme nous estions deuenus membres du diable, il nous faudra dōc nous desprēdre & desioindre de ce vilain corps pour nous attacher à cestuy-cy, sans contraindre toutesfois ou violence, ains d'une opinion libre & tres-frâche volonté: car comme sa mort se souffrira volontairement, & ne feroit nul effet sans cela, de mesme faut-il pour no⁹ en appliquer l'usage & le profit, que nous nous incorporions à luy d'un libre & non forcé courage, il faut abandonner nostre ancienne & premiere vie qui estoit selon le diable, pour prēdre la vie nouuelle de cest hōme qui est selon Dieu. Et à ce qu'il y ait vne distinction apparente de ceux de sa compagnie aux autres, il prendra certaines liurees & signes exterieurs, desquels se manqueront tous les siens apres luy: Pour nous.

loger en sa famille & faire ses membres, il ordonnera certaines choses qui nous denoteront & signifieront par le dehors. Voicy comme la mort se portera enuers le peché, elle n'effacera point toutes les fautes particulieres de chacun de nous & que nous auons commises à nostre escient & volontairement, si elles ne sont premierement toutes suyues de la repentance, mais apres qu'elles nous seront venuës à hayne & à desplaisir, elle les purgera en ceux qui seront de sa troupe & de ses mēbres. Quant à la coulpe originelle, d'autant qu'elle n'a point esté volontairement commise par nous, elle ne lairra pas d'estre aussi effacee sans nostre repentir, nō plus que la premiere & generale en l'humaine nature qui sera estainte soudain apres ceste mort & sans nostre sçeu. Toutesfois il a biē esté necessaire que ces premiers peres qui la commirent en ayant eu de la repentance & du desplaisir en leur cœnr, autrement elle ne seroit pas effacee pour leur regard. Toutes offenses contre Dieu s'ostent & s'anoblissent par la satisfaction infinie de laquelle nous parlons, & par le remors & penitence de ceux qui les ont volontairement faites. La malice & l'iniquité ne se peuuent purger sans la mort tresprecieuse de cest homme, qui est Dieu: Mais il n'est pas seulement besoin d'une satisfaction infinie pour deuimēt payer l'infinité de la peine, ains il est besoin encores d'une infinie repentance des offenses faites à Dieu, qui est infiniment bon. L'iniure faite à la bonté infinie ne se peut plainement abolir sans l'infinie desplaisance, que toutes fois

Cōment la mort de Iesus Christ s'est portee enuers le peché.

Le peché originel se remet sans penitence.

*Tout outrage
fait à
Dieu obli-
ge à vne
peine infi-
nie.*

nul homme ne pourroit auoir : ainsi pour sup-
pléer en toutes façons à nos defaux, ceste mort
nous est tres-necessaire, tant pour satisfaire en-
tierement à la peine, que pour accomplir & par-
faire nostre repentance. Il faut pour nous deli-
urer des pechez que nous auons faits contre
Dieu non seulement que cest homme meure,
mais encores qu'il se desplaie infiniment en soi
& se deule de toutes nos fautes passées, presen-
tes & futures, & qu'il ne souffre pas seulement
au corps, mais encores en son cœur & en son
ame, afin que son payement soit pleinement
satisfactoire: car tout outrage fait à Dieu oblige
à vne peine infinie. comme estant fait contre
vn maistre tout puissant qui est la iustice infinie,
& cela à raison de son mespris: voyla pourquoy
aussi pour ce regard il luy faut vn payement in-
finy. Et d'auantage veu que cest outrage est cō-
tre l'infinie benignité & bonté infiniment ay-
mable, il reste encores pour parfaire la satis-
faction que l'infinie desplaissance y soit adiou-
stee: autant que Dieu est aimable, autant doit
estre desplaissant & hay le peché commis contre
luy. Voila comme il sera necessaire que cest
homme se contriste veritablement & se desplaie
en son courage de toutes nos offenses.

*Comme il doit aller à l'homme redempteur apres sa
mort.*

CHAP. CCLXII.

NOus venons de monstrier la necessité de
la mort d'vn tel homme pour la deli-

urance de l'humaine nature , & venons de voir comme elle est propre & suffisante à satisfaire, il reste à nous enquerir de ce qui aduiendra apres sa mort , & de ce qu'il aura encores lois à faire pour nous. Sçachons s'il demeurera tousiours tel, ou s'il vaudra mieux qu'il reprenne la vie. Attendu qu'il sera Dieu & homme ensemble, & par conséquent tres-puissant, *il falloit* tres-sage, tresbon & tresbenin: il ne pourra rien *que Iesus* partir de luy que tresbien ordonné, tresprofitable & tres-raisonnable: il faudra donc que de sa *Christ sera suscitast,* propre autorité il se deface de la mort, & qu'il resuscite, car sa resurrection ne nous est pas moins necessaire que la mort, non à satisfaire pour nos pechez, car il y sera tresuffisamment satisfait, mais pour effectuer ceste satisfactiō & le fruit de sa mort, qui s'en iroit euanouyssant & aneantissant, s'il n'estoit suiuy de la resurrection, d'autant que nul n'auroit, ne foy ny esperance en luy ou au merite de sa passion, nul ne se ioin-droit à son party & à sa troupe, ainsi toute ceste sainte action deuiendrait inutile & frustratoire: Parquoy nostre liberation & salut, voire sa mort mesme pour ne perdre son effet & son merite, requiert necessairement qu'il retourne en vie & qu'il resuscite. S'il demeuroit obligé à la mort apres l'auoir soufferte, quel profit pourroit-il apporter en cest estat ? tout au rebours cela seroit tres-pernicieux & tres-dommageable. Comme sa mort sera volontairement entreprinse pour nostre bien, aussi faudra-il *La mort de Iesus Christ eust esté,* pour nostre bien que sa resurrection s'en ensuyue: il sera donc tel qui puisse mourir & re-

vaine sans
la resurre-
ction.

susciter apres de soy-mesme, car nous auõs be-
soin de tous les deux, & l'vn ne sert aucune-
ment sans l'autre: à cest effet s'accommodera
la diuersité des deux natures en vne mesme per-
sonne, à ce que l'humaine ne pourra pour
nostre restauration & deliurace la diuine le fa-
ce, & que l'humaine face ce qui sera moins
propre à la diuine, ainsi qu'il ne faille rien
chercher ailleurs ny hors d'vn tel homme par-
faitement Dieu & parfaitement homme, que
l'humanité paye par luy ce qu'elle doit, & que
la diuinité puisse en luy ce qui sera expedient
pour nostre aduantage, prestant sa main toute
puissante où les forces de l'humanité manque-
ront. Sa resurrection est en outre necessaire, par
ce qu'il ne faut pas que son glorieux corps se
corrompe & reuienne en poudre, veu qu'il l'a
rendu mortel volontairemēt & de son gré, au-
trement la deité feroit iniustice à l'humanité, ce
qui ne doit pas estre. Quant aux conditions de
sa resurrection, s'il demeurera mortel comme
deuant ou si, changeant sa premiere facon, il de-
uiendra de là en hors incapable de mourir, il
nous faut dire qu'il resuscitera immortel de
tout poinct & impassible, d'autant qu'il ne sera
nul besoin que sa passion se reitere ou renou-
uelle, veu que la premiere aura parfaictement
& pour tout iamais accompli tout ce qui estoit
à faire: Parquoy il reprendra son corps en son
estat originel & entier, auquel premierement
fust eslablie l'humaine nature. Encores ne sera
ce pas assez qu'il resuscite, tel, mais en outre il
est necessaire qu'il monte au ciel y prendre pos-

Quel Iesus
Christ est
resuscité.

feſſion pour l'humanité du royaume celeſte & heredité immortelle, qui (comme i'ay dit ailleurs) luy eſt deuë par double moyen. Apres auoir mis ordre à tout ce qui appartient à noſtre liberté, il faudra qu'il remōté à ceſte ſienne glorieuſe & diuine demeure. Tel donc doit eſtre l'homme propre à noſtre redemption, qui puiſſe ſatisfaire, mourir, reſuſciter, monter au ciel & prendre poſſeſſion de la ſucceſſion diuine, pour à laquelle paruenir noſtre nature fut originellement produite.

*Comme ceſt homme ſe rapportera diuerſement
à toutes les creatures.*

CHAP. CCLXIII.

L'Vniuers où l'vniuerſité des creatures eſt di-
uiſee en quatre parts, le nature ſpirituelle en
fait deux des bons & mauuais Anges, tierce-
ment ſont les hommes, & dernièrement les
choſes corporelles : d'autant que ceſte perſon-
ne ſera creature à raiſon de ſon humanité, cher-
chōs de quelle façon elle ſe rapportera pour ce
regard aux bons Anges, aux mauuais Anges
aux hommes & à la creature mondaine & cor-
porelle. Puis qu'elle ſera compoſee de l'huma-
nité & diuinité enſemble, puis qu'elle ſera hō-
me & Dieu, il ne faut pas mettre en doute que
en ce qu'elle aura d'humain elle ne ſurpaſſe à
cauſe de ceſte conionction avec la deïté de
bien loin toutes les autres choſes, & qu'elle ne
ſoit plus grande & excellente que le reſte des

*L'vniuerſi-
té des crea-
tures diuiſee
en quatre.*

*Jeſus Chriſt
chef des An-
ges, maïſtre
des diables.*

creatures : Parquoy vn tel homme sera chef & maistre des Anges, chef des bons qui luy quitteront tres-deuement & tres-volontiers l'aduantage de leur commander, ayant perdu ce luy qui en auoit premierement la charge (de quoy i'ay largement traité en son lieu) & maistre des mauuais ayant (comme i'ay dit ailleurs) soubmis à soy & captiué leur colonel & conducteur par l'effort de sa saincte iustice.

*Iesus Christ
seigneur de
toutes crea-
tures.*

En outre il aura tout empire & commandement sur les hommes, estant sans comparaison plus grand que nul d'eux: il sera chef des bons comme des bons Anges, & maistre des mauuais, comme des mauuais Anges: les bons hommes seront membres d'vn tel chef, comme les bons Anges, qui les en aymeront d'autât mieux, & secourront de toute leur puissance.

Finalemēt il dominera aussi toutes les creatures du monde, puis qu'elles sont faites pour le seruice de l'humaine nature, de laquelle il est sur intendant & souuerain: il dominera l'eau, la terre, l'air, le feu & le reste, de façon que toutes les choses créées respondront à sa seule autorité & puissance. Or ceste autorité luy appartiendra non en contemplation de sa dignité seulement, mais aussi de son merite, & pour auoir abandonné sa vie pour la gloire de Dieu. Il sera donc comme deux bandes & troupes contraires, l'vne du mal l'autre du bien, chacune garnie d'vn capitaine & d'vn chef. La trouppemauiuae aura esté la premiere, à sçauoir le premier Ange corrompu avec ses membres, à laquelle par accidens se seront joints

ioint les hommes : L'autre part qui aura long temps consisté seulement aux bons Anges n'aura fait ny troupe ny corps, ayant faite d'une creature suffisante pour leur commander, & qui se peut comparer à l'excellence de l'ancien chef qu'ils perdirent, mais cest homme arrivant plus grand & plus puissant que luy, ils se ralliront sous sa charge, redressant leur compagnie sous ce nouveau & fleurissant capitaine : En sorte que la bande & troupe des bons sera commandée & guydée par un chef bien plus magnanime que le chef de la troupe mauvaïse, elle aura rencontré un capitaine plus extrême en bonté que n'est extrême en mauvaïstie le capitaine de l'autre : Et là où jusques lors nulle creature n'avoit peu atteindre par sa vertu à la malice de ce premier Ange, & que pour ceste raison le mal avoit toujours surpassé le bien en l'ordre des choses, il commencera d'en aller tout au rebours, & le bien surpassera le mal par le moyende cest homme qui sera beaucoup meilleur que son adversaire mauvais. Il remōtera le biē au dessus du mal par double consideration : Premièrement par ce qu'il sera plus vertueux que toutes les meschantes creatures ne sont vicieuses, & secondement qu'il sera plus de bien que toutes elles n'ont fait ny n'ont peu faire de mal : ainsi deslors le bien fait surmontera eternellement le mesfait : au reste ceste bande & troupe du biē ne se peut augmenter & accroistre que par les hommes gaignez & retirez de la troupe du mal, d'où il aduiendra que elles seront continuellemēt enbrigue & en

*Le biē mais
stris le mal
sous le ro-
gne de Iesus
Christ.*

*Iesus Christ
fait le bien
vainqueur
du mal en
deux sortes.*

*Guerre de
Iesus Christ
es des an-
ble.*

ialousie pour suborner & pratiquer d'une part & d'autre: il naistra de ceste querelle vne grosse guerre entre elles, le chef de la part contraire veillant & s'estudiât à garder ses hommes, & le chef de la part des bons les luy pratiquant & gaignant: mais d'autant que les moyens & la puissance seront du costé des bons à raison de leur chef, leur troupe se multipliera tous les iours à mesure que l'autre ira s'affoiblissant & s'appetissant. Bien que ie disse tantost que le mauuais Ange par son iniustice aura perdu l'autorité qu'il a vsurpee sur les hommes, toutes fois il ne la laschera pas si on ne la luy arrache des poings & par violence: voila pourquoy il y faudra du combat & de l'aspre meslee pour nous soustraire de sa puissance. Ainsi auōs nous trouué comme il ira de cet homme (qui est Dieu) apres sa mort, de quelle façō il se rapporte à toutes les creatures tant bonnes que mauuaises, & quels & combien grands effets il produira en l'vniuers par sa bonté & excellence.

Exemple tres-familier pour esclaircir ceste conionction des deux natures en vne personne.

CHAP. CCLXIII.

A Ce que nous puissions manifester en quelque maniere à nostre imagination ce mystere de la concurrence de l'humaine & diuine nature en vne personne, & comprendre familièrement comme ceste conionction se puisse faire en sorte que la diuine ne remette ou perde

rien pour tant de son excellence & perfection naturelle, & que l'humaine aussi de sa part ne reçoive nul changemēt, ains qu'elles se tiennēt parfaitement en leur être, ie m'en vay l'esclar- *Exemple de l'alphabet pour monstres la conionction des deux natures en une personne.* cir par vn exēple grossier des lettres de l'alphabet. Entre elles il y en a cinq voyelles, le reste sont consonantes, chaque voyelle fait vn son d'elle-mesmes & quasivne personne. car par soy elle sonne: Or de l'assemblage des lettres il se bastist des syllabes: car deux voyelles iointes en bastissent vne, & aussi vne voyelle accouplée à la consonante. L'entreprend de mōtrer par ceste conionction la conionction de ces deux na- *Des Voies.* tures: il y a trois voyelles totalement immuables & qui ne perdent jamais leur son, A, E, O, ces trois signifient les trois personnes diuines immuables, & qui ne perdent iamais leur son. Il y en a deux autres qui peuvent perdre le leur, & l'eschanger au son de la consonante, ce sont I, V, muables: ces deux icy signifient les deux natures créées propres à faire personnes, à sçauoir la nature angelique & la nature humaine, suietes à la mutation & à perdre leur son. La voyelle I, signifie la nature angelique qui est sans corps, simple & non double: La voyelle V, représente la personne & nature humaine faite de deux pieces du corps & de l'ame, comme de deux iambes. Ces cinq personnes qui sont en l'ordre des choses, les trois diuines & les deux autres l'angelique & l'humaine se rapportent *Des consonantes.* aux cinq voyelles, qui sonnent d'elles-mesmes.

Quant aux consonantes elles representent toutes les autres creatures & natures inferieures

qui ne font point de personnes, & qui sont pour le service des autres. Tout ainsi qu'une voyelle immuable en reçoit en soi une muable, & fait avec elle une syllabe & un son, comme au & eu gardant néanmoins chacune sa nature & restant toujours voyelle. Tout ainsi la personne divine immuable peut recevoir en soi la nature humaine muable, & faire avec elle une personne, chacune gardant sa nature, l'humaine restant humaine, & la divine divine. Aussi de même qu'à faire une syllabe ceste voyelle, a, ou, e, qui, comme première & principale, doit joindre la voyelle V, à sa personne & à son son, est en sa nature, & est premièrement A ou E, faisant un son de soy même avant que V, soit: mais à l'instant que V, se forme il est reçu par A, ou E, de façon que l'V, n'est pas de soy premièrement & puis joint à l'A ou E, ains à mesure qu'il est fait il est joint: de même la divine nature ou divine personne qui est dès la de toute éternité peut recevoir l'humaine nature en sa personne, non que ceste humaine nature ou ceste humanité subsistât premièrement de soy, mais à l'instant qu'elle se formera elle sera reçue par la divine personne, & subsistera non en soy mais en elle, ny ne fera de soy une personne, ains il n'y aura là qu'une personne à savoir la divine, qui estoit dès la premièrement parfaite de soy, & subsistant d'elle-même. Car comme la voyelle V, qui est reçue par A, peut avoir deux manières de subsister, l'une par soy sonnant V, & lors toute seule elle fait une syllabe comme une personne: & l'autre quand elle

est adioustee & iointe à l'A ou a l'E, & lors elle ne fait ni vn son ni vne syllable par soi, & ne s'onne qu'avec, A Au: Ainsi l'humaine nature peut auoir deux manieres de subsister, l'une par soy, lors elle fait vne personne & vn homme, & l'autre quand elle est iointe avec la nature diuine premierement existâte, lors elle ne fait pas vne personne, mais elle s'imperonne en la diuine. *L'humaine nature peut subsister en deux manieres.* D'auantage comme la voyelle principale plus grâde & immuable est tousiours premiere. tousiours receuant l'autre, & la voyelle moins principale, moindre & muable est tousiours reçeuë: Ainsi la nature diuine, qui est principale, plus grande & immuable recevra l'humaine, & l'humaine sera reçeuë, qui est la moins principale, la moindre & muable. Et tout ainsi que la voyelle, A ou E, plus grande & immuable, lors qu'elle reçoit en soi ceste autre moindre voyelle ne se change nullement, ne se diminuë, ne s'altere ni ne perd tant soit peu de sa dignité ou excellence pour vne telle receptiō ou coniectiō, mais aide seulement l'autre voyelle & la soustiet sans rien perdre du sien: de mesme la personne ou nature diuine pourra recevoir en soi & en sa personne l'humaine nature sans souffrir pourtāt aucun changement ou alteration en sa dignité & excellence, & sans qu'elle deuienne en aucune façon autre que ce qu'elle estoit auparauant, mais seulement elle aide soustiendra & honorerà l'autre nature, la faisant vne personne avec soi: & pour cela ceste nature humaine prendra vn surnom plus grand & plus digne, s'appellant homme Dieu. Car puis que l'homme y sera ne-

cessairement, necessairement aussi ceste personne se surnommera homme pour l'humaine nature, & Dieu pour la diuine: Toutesfois ce ne sera qu'une simple personne à sçauoir la diuine. Et l'humaine nature pour estre montee en honneur, dignité & excellence supreme ne causera pas pourtant quelque diminution à la diuine, ni ne fera qu'elle se raualle ou s'abaisse, mais elle s'amendera & meliorera sans son interest. De mesmes qu'un Empereur ou un Roy ne perd pas son estat ou sa grandeur pour prendre une femme de tres-basse condition, ains seulement il aggrandist & esleue l'estat de sa femme, non toutesfois aux despens du sien. Voila l'exemple tres-familier & tres-aisé de la conionction des voielles, qui nous facilite merueilleusement la conception & imagination de la concurrence de la diuine & humaine nature en l'vnité de mesme personne, qui en est plus à propos, d'autant que la voielle V, represente l'humaine de soy, comme ie viens de dire. Il se pourroit encorés tirer une autre comparaison des arbres qui s'entent les uns aux autres. Car là il se voit de la conionction & de l'union de diuerses natures, l'une receuant l'autre en soy, & se faisant un arbre de deux comme une personne: L'un arbre vit en la nature de l'autre arbre, & en ceste mode peut l'humaine nature estre entee en la diuine, & estre receuë par elle.

Nature humaine prise de Iesus Christ ne rabaisse son honneur.

Comme il n'est ni impossible à Dieu ni repugnant de joindre à soy l'humaine nature, par la comparaison des choses pareilles.

CHAP. CCLXV.

OR que ce meslâge de deux natures ne soit aucunemēt impossible ni repugnāt à Dieu ie m'en vay le mōstrer en ceste maniere. Comme il luy a pleu de joindre au corps vne nature intellectuelle, & qu'il l'a peu faire, pourquoy ne pourra-il aussi proportionner à soy quelque humanité, & la rendre capable de la deité? Comme il a fait quela nature corporelle montast iusques à l'aptitude de pouuoir loger en soi vne ame raisonnable & immortelle. Pourquoy ne pourra-il aussi mōter l'humaine nature iusques à ce degré d'estre capable de la diuinité? Puis qu'il a peu faire que la nature corporelle fust propre à receuoir en soy & loger son image créée qui est nostre ame : pourquoy ne fera-il aussi que l'humaine nature soit capable de son image increée? Il n'y a que deux siennes images, l'une increée qui est son fils au ciel, & l'autre créée qui est nostre ame. Certes il semble plus voisin & plus proche à l'image créée, qui est desia en l'humaine nature, de receuoir en soy & de s'accommoder à l'increée, qu'il n'estoit à la nature simplement corporelle de s'accoupler à la créée & de la loger en soy : Parquoy il n'est nullement incompatible, que l'image de Dieu increée s'unisse à l'humanité formée & composée de l'image de Dieu créée, voire ceste mixtiō

*Que le
meslange
des deux
natures
n'est im-
possible en
Dieu.*

*Il n'y a que
deux ima-
ges de
Dieu.*

semble plus sortable & plus aduenâte que n'est celle que nous voyons en la nature du corps & de l'ame raisonnable. Ainsi il n'y a de quoy s'esmerueiller, si Dieu ayant fait de son image creée & intellectuelle vne personne avec la nature corporelle, il en a fait aussi vne autre de son image increée & intellectuelle avecque l'humaine nature en quelque humanité singuliere & choisie: Mais veu que l'image increée est desia personne immortelle & de toute eternité, il ne se peut mes-huy faire d'elle vne autre personne: ains il faut pour conduire ce dessein que ceste humanité s'impersonne en la personne desia existence de l'image increée, veu que deux personnes ne se pourroient rencontrer en vne mesme personne. Quand l'ame raisonnable s'vnist à nostre corps il en va autrement, car il se fait de ceste vnion sur le champ vne nouuelle personne, attendu que l'ame n'estoit pas personne auant ceste conionction, ni ne subsistoit par soi, mais elle est faite & vnies tout à vn coup: d'où il s'ensuit que si quelque ame & corps des nôtres doit faire vne personne ensemblément avec l'image increée, qui est desia personne & dès tousiours, il faut en vn mesme instât & en mesme point indiuisible que l'ame s'vnira au corps, que l'image de Dieu increée tire & vnisse & le corps & l'ame à soy en sa personne: Car si l'vnion du corps & de l'ame precedoit, elle feroit desia vne personne de soi qui ne se pourroit plus accoupler, & faire vn avec la personne diuine & eternelle. Ces trois choses donc se iointront ensemble le corps, l'ame & l'image de Dieu in-

*Comment
l'ame s'v-
nist au
corps.*

creée: Le corps & l'ame s'incorporās au propre instant de la conionction d'eux deux à la personnediaine:& feront par consequent ces deux natures l'vnité d'une personne: Il appert donc clairement qu'il n'y a nulle repugnance ou incompatibilité en ceste concurrence de la diuine & humaine nature. Recueillōs à ceste heure des choses precedentes ce que nous auons monstré servir à la reparation, satisfaction & deliurance de nostre genre. Il est necessaire à l'homme perdu & obligé à la peine infinie de se rauoir de ce piteux estar & d'estre ramené au bien, pour lequel il fut fait: & pour cet effet il luy faut vne satisfaction de pris infiny, que nul ne peut payer qu'une personne infinie qui soit Dieu & homme ensemble, d'autant que c'est l'homme seul qui doit, & Dieu seul qui peut. Cest hōme doit descendre du premier homme par le moyē de sa mere vierge, & sans pere, il faut qu'il puisse mourir s'il veut, & que sa vie soit de telle valeur qu'elle suffise à payer ce que nous deuons & infiniment au dessus. Puis qu'il couste si cher à nous deliurer puis qu'il faut tāt de choses à recouurer la bonne grace de Dieu & à effacer vn peché quand il est commis: Prenons nous soigneusemēt garde de n'offenser pas nostre createur infini, & ayons tousiours deuant les yeux la difficulté de rabiller nos fautes quant elles sont faites.

*Jesus Christ
devoit des-
cendre du
premier hō
me.*

*Comme c'est la volonté & dessein de Dieu de
donner à l'humaine nature vn homme
qui la puisse sauuer.*

CHAP. CCLXVI.

*L'intention
de Dieu est
que nous
soyons tous
sauuez.*

NOus auons suffisamment prouué cōme de toute necessité l'humaine nature à besoin d'vn tel homme qui soit Dieu ensemble, & comme hors son moyen elle est entieremēt perduë sans nulle esperāce de ressource. Or d'autant qu'il ne peut estre produit si Dieu n'y met particulierement la main: Car (comme nous venons d'apprendre) sa formation & sa naissance est bien differente à celle des autres hommes: il nous faut chercher bien auant & iusques au sacré thresor des intentions de Dieu, pour voir si nous n'y trouuerons pas vn dessein qui vueille cela, & quelque debonnaire & benigne deliberation de faire au genre humain vn si riche present: elle y est sans doute, & qu'il soit ainsi, la chose parle d'elle-mesme, veu qu'autrement ils s'ensuyuroit que tous les hommes qui ont esté, qui sont & qui seront seroient eternellement perdus, & que nul d'eux ne pourroit araindre à la fin pour laquelle il a esté créé: consequemment ils seroiēt & viuroiēt pour neant, pour neant leur seroient les creatures asseruies, &, pour dire en vn mot, tout ce grand ouurage & merueilleux bastiment seroit frustratoire & inutile. Puis qu'il permet & qu'il veut que tant de bonnes creatures, si belles: si bien ordonnees & siennes seruent continuellement sans cesse, & d'vne singuliere diligence & sollicitude l'hu-

maine nature. Il sembleroit preiudiciable à l'honneur de sa sapience qu'il leur laissast prendre tant de peine à vn vain seruice & de nul effet : Car si nul homme ne doit estre sauué, si nul homme ne doit paruenir à ce pourquoy Dieul'a engendré pour neant, sans doute le seruent les creatures. Puis questant la sapience luy mesme il fait, comme l'experience nous mōstre, que les hommes se nourrissent de ses creatures, & puis qu'il multiplie nostre genre sur la terre produisant iournellement de ames pour en viuifier nos corps : c'est vn argument infailible que son proiect intention & volonté a esté de sauuer & rabiller l'humaine nature & de la ramener tousiours à ce but pour lequel il l'auoit originellement establie. S'il n'eust eu ce dessein proposé de nous sauuer, il eust fait dès le premier iour tarir nostre race, & eust drestruit & dissipé la semence des hommes: veu qu'il ne la pas delstruite, ains conseruee & augmentee, certainement il en vouloit faire quelque chose de bon : Or il n'en peut faire rien de meilleur que de les remettre au poinct pour lequel il les auoit ordonnez. Voila comme les choses apparentes nous descouurent les conseils interieurs de nostre createur. Si le monde a esté vn seul moment sans qu'il y eust quelque vn qui d'eust estre sauué pendant ce moment-là, le monde estoit pour neant, ce que la prouidence diuine ne pourroit souffrir, car cela blesseroit l'hōneur de sa puissance, sapience & bonté, auquel elle vise par toutes ses actions, comme nous auons ailleurs suffisamment mōstré. Parquoy veu que

*Le monde
seroit pour
neant si
l'homme
ne deuoit
estre sauué.*

*Merveil-
leuse bonté
de Dieu.*

c'est le dessein de Dieu (comme nous disent ses creatures) de sauuer l'humaine nature , & qu'elle ne se peut sauuer que par le moyen de cest homme qui soit Dieu, il s'ensuit aussi necessairement que c'est aussi son dessein de le produire. Voyez la merueilleuse bonté de nostre createur, sa misericorde indicible, sa tres-benigne & tres-debonnaire volonté , delibérant de faire present aux hommes & au monde d'un homme tel, si admirable & si grand. Retenons donc ces deux fondemens que nous venons d'establir, le premier nostre extrême necessité & indigence, à laquelle il n'est pas possible d'en imaginer de pareille: le second l'intention de Dieu, proposant de donner vn tel homme au monde & de nous faire vn bien si grand, qu'il est impossible d'en imaginer de pareil. Sur ces deux fondemens comme sur deux bases tres-assurees nous bastirōs le progrez de ce qui nous reste à dire: Car puis qu'il nous appert par le témoignage infailible des creatures que Dieu à delibéré de donner vn tel homme a l'humaine nature, necessairement il le fera, & est impossible qu'il en aduienne autrement. Or sus, nous auons beaucoup fait , d'auoir en fin vne tres-certaine assurance de recouurer celuy que nous auons si long temps cherché & pourchassé.

*Comme il faut que Dieu prepare l'humaine nature
à recevoir dignement son sauueur.*

CHAP. CCLXVII.

ATrendu que nous auons desia prouué qu'il est necessaire qu'un tel homme soit & que

Dieu a delibéré de nous le donner, d'autant qu'il fait toutes choses à l'honneur de sa puissance, sapience & bonté, & à l'utilité de sa creature raisonnable, il faut qu'il donne tellemēt qu'il paruienne à ce sien honneur & à ceste utilité qu'il pourchasse. Somme puis qu'il y met la main, il est necessaire que tout y aille d'ordre & de mesure. Nous pouuons arguer du soing qu'il a eu à preparer le monde & à le dresser propre à receuoir l'homme, du soing qu'il a eu aussi à disposer conuenablement le corps humain, pour le rendre apte à loger l'ame raisonnable: Que semblablement il ordonnera & disposera la nature humaine & le monde à dignemēt pouuoir receuoir vn tel homme. Car comme nostre premier pere se rapportoit au monde qui le receut, & l'ame au corps qui l'a logé, ainsi se rapporte aucunement vn tel homme à nous & à nostre nature, veu qu'il nous doit estre donné & doit estre receu par nous. Et comme le premier hōme estoit au dessus de toutes les creatures, & l'ame au dessus du corps, aussi sera-il au dessus de nous & de tout le reste du monde. Puis quel'humaine nature doit pour son bien & aduantage loger chez elle vn si grād & si excellent personnage, c'est raison qu'elle s'appreste & qu'elle se prepare pour le recueillir. Il faut en premier lieu qu'elle reconnoisse son extrême necessité & indigence, que sentant ne se pouuoir passer de luy, elle souhaite sa venue auant qu'il arriue, qu'elle ait vne extrême enuie & desir de le voir comme sō redempteur, & sauueur: autrement il sembleroit que sa ve-

*Comment
nature hu-
maine se
prepare à
receuoir le
sus Christ,*

nue fust superflue. À ceste cause auant qu'il apparoiſſe, il faut qu'il ait eſté reuelé & maniſeſté aux hommes par les promeſſes de Dieu, afin qu'ils le deſirent & attendēt d'une vraye creance. Il eſt neceſſaire qu'il y ait eu des perſonnes inſpirees de la diuinité, ſainctes & propres à ceſte charge, par le moyen deſquelles la nouuelle de ſa venuë ſoit eſpandue par tout l'vniuers. Or d'autant que ce general appreſt de ſon entree ne ſe peut ranger tout à coup, ains qu'il ſe doit conduire peu a peu, l'une choſe apres l'autre, montant de degré en degré, du moindre au plus grand, & de l'imparfait au parfait, iuſques a ce qu'on arriue a l'accomplie diſpoſition de toutes les parties qui y ſont requiſes, il eſt beſoin que Dieu donne le temps & le loifir a vne telle entrepriſe, & qu'il prepare les hommes par vne longue ſuite d'annees petit a petit, iuſques a ce que l'humaine nature ſoit preſte de tous poincts a receuoir & loger vn ſi grand & ſi puiffant hoſte. Il eſt beſoin qu'il le reuele, maniſeſte & promette de longue main, pour engēdrer touſiours és cœurs des hommes plus & plus de deſir de le voir, qui eſt le principal ornement de ſon entree. Vn ſi grand bien fait & auquel il n'en eſt nul comparable demande à eſtre premierement promis, & creu avec ferme aſſurance : d'eſtre eſperé apres eſtre creu, d'eſtre differé apres auoir eſté eſperé, afin que differé il ſe deſire d'auantage, long temps deſiré qu'il en ſoit plus ardemment aymé, & d'autant plus fauorablement receu. Et attēdu qu'en ceſt homme la grace diuine doit ioindre à ſoy

*Pourquoy
IeſusChriſt
fut promis
long temps
auant ſa
venue.*

l'humanité au ventre d'une vierge sans pere, il faut que Dieu dispose & choisisse quelque femme pour la rendre propre & digne à concevoir ceste chair precieuse, & à former ce grand corps associable à la personne du fils de Dieu. Il y a donc deux apprests à faire en l'humaine nature. L'un en nous pour le recevoir dignement, & l'autre au lieu pour former sa chair destinée à une conionction si glorieuse. Pour faire l'un & l'autre, c'est à Dieu de tirer une certaine portion & partie de tout nostre genre, à sçavoir un homme, de la race duquel par une successive & continuelle generation il s'engendre & multiplie un nombre d'hommes choisis & marquez entre les autres, auxquels il se communique en particulier, & par lesquels il nous mande ce qu'il aura à nous faire entendre, comme la promesse de nostre salut. De ceste lignee naistra aussi commodément la vierge, mere tres-sacrée de ceste personne divine : Car si Dieu ne choisiroit particulierement quelque peuple pour les choses qui appartiennent à l'aduenement de cet homme, il y auroit du deffaut en son ouurage & du desordre. Arrestons donc puis que Dieu a proposé de le donner, que necessairement il le donnera, qu'il le donnera en maniere tres-cōuenable, & que par consequent il disposera le genre humain à le recevoir.

*Comme l'homme sauueur du genre humain est
desia certainement venu.*

C H A P. CCLXVIII.

Vis qu'il est besoin que cest homme nouveau, duquel nous auons tant affaire, vienne

au monde : Puis que Dieu par sa bonté infinie à proposé de nous le donner : ou necessairement il a desia fait, ou il l'a encores à le faire. Il est venu sans doute ou il viendra à l'aduenir: & veu qu'il doit estre donné en vne decente & tres-conuenable maniere, i'en veux gaigner qu'il est desia venu, & qu'il seroit contre l'honneur de la sapience de Dieu d'auoir reserué à le donner en ce temps de l'aneantissement & decadence de l'humaine nature: Certainement il l'a donné en vne plus opportune saison. Puis qu'il deuoit enuoyer au monde & aux hommes, & preparer auant ce faire les choses à le receuoir, nous pouuons generalement departir en deux le temps de l'humaine nature au temps de la disposition & preparation, & au temps de la reception & aduenement, ou au temps des promesses, & au temps de leur accomplissement. Ces deux temps doiuent estre reciproquement proportionnez l'un à l'autre, & se doiuent entresuyure en maniere qu'il n'y ait aucun temps entre deux. Or il est euident que Dieu ne nous promet plus de l'enuoyer, ny ne dispose nostre nature à le receuoir, il ne se voit ny entre les Chrestiens ny entre les Sarrafins aucun peuple se preparant à le loger : Et quant aux Iuifs Dieu ne les dispose nullement à cest effect. Car à voir leur present estat il appert euidemment qu'il ne delibere pas de tirer de leur corps & lignee vne personne si excellente, & à la grandeur de laquelle leur condition repugne de tout point. Ils sont à la honte & mocquerie du monde, en la subiectiō des autres peuples, sans chef & sans terre, eux qui

*Generale
diuision du
temps de
l'humaine
nature.*

*Dieu ne
prepare au
cun peuple
à receuoir
Iesus
Christ.*

qui ont autresfois eu vne si grande reputatiō & dignité parmy les autres nations: ce chāgemēt de leur fortune, ce miserable estat auquel nous les voyons de si long-temps ne sent en nulle façon l'aprest d'une entree si glorieuse. Et qu'il soit ainsi il y a mille ans & plus que ceste cōdition leur dure, & si vont tousiours en empirāt, & ne leur est adueni nulle occasion de nouuelle esperance, signe infailible que Dieu n'ouure plus rien par eux, puis qu'en vne si longue suite d'annees ils n'ont senty ny changement ny accident qui les dispose à receuoir vn tel homme, ou à le produire de leur gēre. Si donc Dieu ne prepare aucune nation a ce faire, & s'il n'y a aucun milieu entre ces deux temps, il s'ensuit que celuy de la disposition, preparation & promesse est desia passé, & que nous sōmes au tēps de l'execution & de la ioiūissance. Ce parfait homme, que Dieu auoit designé d'enuoyer au mōde, ou a esté desia enuoyé ou il ne le sera pas: & puis que necessairement il le deuoit estre, il faut croire qu'il l'a desia esté, & croire aussi que il y a eu quelque nation particulierement choisie de Dieu en laquelle il fit tous les preparatifs de son incarnation & de sa venuë: natiō qui eut sa cognoissance, & qui fut tres-ancienne: telle estoit celle des Iuifs cultrice d'un seul Dieu & ramenant son origine au delà de toutes les autres. Celle des Chrestiens ne fait que naistre & plus freschemēt encores celle des Sarrafins. Parquoy arrestōs que ce fut par le peuple de Iudee que Dieu conduisit les choses concernantes la reception de ce nouuel homme, & que d'entre

*Refutation
de l'esperoir
que les Iuifs
ont de leur
Messie.*

*Nation des
Iuifs tres-
ancienne.*

eux il choisist ceste femme Vierge qui l'engēdra immédiatement sans pere terrestre. Ainsī il a esté suffisamment prouueu à tout le besoin de l'humaine nature, ses vœux sont accomplis & il ne luy reste plus rien à esperer, ayant reçu son redempteur & sauueur.

Que l'homme duquel il a esté parlé iusques à present c'est Iesus-Christ.

CHAP. CCLXIX.

Iesus-Christ est vray Dieu, vray homme & vray fils de Dieu, parquoy c'est luy que nous auōs cherché iusques à ceste heure propre à nostre satisfaction infinie, & que Dieu auoit promis au monde : C'est luy par lequel toutes les conditions & circonstances qu'il falloit à nostre redemption ont esté accomplies, comme ses faits & ses paroles nous le tesmoignent euidentement. Car il se dit Dieu & homme, enuoyé par son pere suyuant ses promesses, venu pour mourir volontairement à la delcharge de nos pechez : & a preueu sa mort, & la soufferte telle qu'il l'auoit predite, il a pardonné les fautes, & a appelé le monde à vne remission generale de toutes offenses, il l'a conuié au royaume celeste, & a promis vne vie eternelle à ceux qui se voudroient repentir en son nom : il a blasmé les vices, accusé nos iniquitez & maintenu inuiolablement la verité tout par tout : apres sa mort on a publié sa resurrection & ascension, & son glorieux nom a esté espan- du par tout l'vniuers : ses successeurs mesmes &

*Marques
qui prouuent
Iesus-Christ
estre nostre
redempteur.*

son Eglise sebandent encores en toutes façons contre la meschâceté & iniustice, qui sont toutes les marques que nous demandions en vn tel homme : parquoy c'est luy seul sans doute duquel dependoit tout nostre salut. Si ce n'estoit luy, il n'eust pas si asprement combattu le péché, ny ne l'eust surmonté estant en sa subiection comme les autres. Toute la Chrestienté l'adore pour redempteur des hommes, elle vit & perseuere en ceste creance, & sous son autorité se remettent les pechez. Si ce n'estoit ce vray homme qui deuoit satisfaire pour nous, & que Dieu eust à enuoyer vn autre, il s'empescheroit soy-mesme & troubleroit ses desseins, permettant qu'il regnast sous ce nom si long temps en ce monde, & que tant de nations le suyussent & creussent à ce tiltre : car à ce compte il nous apprendroit a mescroire l'autre veritable, quand il seroit enuoyé, veu qu'il luy faudroit entierement suyure le train contrefait & tromperesse trace de cestuy-ci. Et de l'autre part quand cest autre seroit tout tel que Iesus-Christ, quand il seroit, prescheroit & mourroit comme luy, ce seroit à la verité vn autre luy-mesme: ainsi les absurdes qui nous assiegent de tous costez nous contiennent en la vraye & sainte creance. D'auantage il n'y a que le peuple des Iuifs qui attéde encores la venue de son sauueur, & la pluspart du monde le croit estre venu en Iesus-Christ. Puis que la promesse de l'enuoyer estoit faite à tout le genre humain non à vne nation particuliere, il n'est pas croyable que Dieu laissast si long tēps

*Absurdités
qui sensus-
ueni de nier
qu'il est
Christ soit
le Messie.*

*Indispositio
des Iuifs à
recevoir le
Messie que
ils attendent.*

*Les Chre-
stiens sont
indisposés
à recevoir
une autre
Messie.*

piper le monde sous l'autorité de ses promesses, & cela sembleroit estre contre l'honneur de sa bonté. Quant aux Iuifs, nul ne les trompe, ains ils se trompent eux-mesmes, ne voulans pas recevoir Iesus-Christ venu sous ce nom de promis de Dieu. Au reste ils sont indisposés pour le recevoir, premierement d'autant qu'ils attendent, secondement qu'ils sont en captiuité de laquelle ils seroient deliurés s'ils le croioient, & tiercement qu'ils sont en vn estat mal commode pour engendrer de leur lignee cet homme promis. Les Chrestiens sont pareillement indisposés d'en recevoir vn autre quand il viendrait, car ils ne l'attendent pas, & croient certainement iouyr de celuy qui leur deuoit estre enuoyé. De vray il est necessaire que ce soit celuy-là, car puis que Dieu en a promis vn, il ne laisseroit pas vn menteur commander en sa place, & seduire le cœur & volonté des hommes, les rendant incapables de pouuoir recevoir ou croire le sien. Parquoi le premier arriué comme enuoyé de sa part est certainement celuy qu'il deuoit enuoyer. L'humaine nature n'auoit besoin que de se purger de ses pechez & offenses, tout son affaire consistoit à trouuer quelque discharge & satisfaction de ce qu'elle deuoit pour sa coulpe, aussi n'a cestuy-cy fait autre chose, & ses ministres tiennent encores ce train de combattre & abolir le vice de conuier les hommes a la repentance pour paruenir à la remission de leurs fautes, à la vie eternelle & roiaume celeste. Puis donc que Iesus-Christ est ceste personne tant necessaire à l'humain genre, il luy faut ap-

pliquer ce que nous auōs dit ci dessus de nostre reparation & satisfaction, & des accidens, condition & proprietiez qui doiuent accompagner ce general payement de nostre debte. C'est luy que nous cherchions, c'est lui duquel nous parlions iusques à ceste heure, nous le voyons entierement garny de toutes les choses que nous prouuions estre necessaires à qui auroit la charge de la deliurance du mōde, il n'est plus besoin de reïterer ce que nous en auons dit, chacun le peut tres-veritablement affermer & conclurre de luy.

Que le liure de Dieu deuoit estre necessairement diuise au viel & nouueau Testament.

CHAP. CCLXX.

L'appert clairement par là que le liure que nous auons ailleurs monstré estre à Dieu, doit *La Bible* Par grande raison estre diuisé en deux parties *diuisee en* Generales & en deux testamens, l'vn vieil, l'autre *deux Testamens.* nouueau, d'autāt que Dieu a premierement promis Iesus-Christ, & a secondement accompli sa promesse. La premiere partie c'est de la promesse, comprenant tout ce qui appartient à asseurer le mōde de tout ce qui deuoit aduenir, & à le preparer pour receuoir vn si grand hōste: La seconde est de l'accomplissement de la promesse, cōprenant tout ce qui concerne l'entree & l'arriuee de ceste persōne promise. Ces deux pieces font le liure de Dieu cōplet, & s'accoup-

*Vray effet
de la verité.
L'ancien
Testament
est de Dieu.*

*Nouveau
testament
est de Dieu.*

plent l'un à l'autre d'une liaison indissoluble, ces deux testamens se proportionnent & s'entre-suivent si necessairement que l'un ne peut estre sans l'autre, la promesse demande l'accompliment, & l'accompliment presuppose la promesse, il n'y a nul entre-deux: ainsi ce liure second ou second testament c'est le liure & testament de verité, car c'est le vray effet de la verité de tenir affectuellement ce qu'on a promis: d'où il se peut conclurre que l'ancien testament est de Dieu, veu que par iceluy nous sommes aduertis & asseurez d'un sauueur, qui doit estre enuoyé pour la satisfaction & deliurance des hommes, tesmoin les escrits des Patriarches & Prophetes. Or vne telle & si certaine asseurance ne peut estre donnee que par Dieu ou par quelque autre de sa part: Il se peut aussi conclurre tout d'un train que le nouveau Testament est à luy, car il maintient les promesses faites par l'ancien estre accomplies, de quoy nul ne peut respondre que dieu mesme ou qu'elqu'un inspiré de luy: ce que l'un promet l'autre le tient, c'est bien signe qu'ils sont partis de mesme main. D'auantage il y a un singulier accord entre le liure de Dieu & celuy de la nature ou des creatures; les creatures disent & tesmoignent que Dieu auoit proposé de donner au monde un tel homme, voila la part du vieil testament: & tesmoignent en outre les conditions & proprieté qui deuoient estre en luy, le temps & le moyen de sa venue, en voila la part du nouveau Testament. Cela monstre euidentement que l'argument de l'un & l'autre liure c'est

Iesus-Christ. Et à la verité tout ce que Dieu nous a fait depuis nostre cheute n'a regardé ny visé a nulle autre chose qu'au nouuel homme, le seul espoir & le seul bié de l'humaine nature. Puis qu'il auoit a le tirer d'elle il a continuellement ouuré en elle & entour des hommes a ce qu'il peust dignement naître d'entre-eux & dignement estre receu au monde, & n'acessé d'ouurer iusques a ce qu'il l'ait eu produit. Puis que vn tel homme deuoit estre vniuersel a l'humaine nature, il s'ensuit que tout ce que Dieu ouuroit en elle il l'ouuroit à cause de luy iusques a sa venue.

Depuis le peché d'Adam Dieu n'a visé qu'à Iesus-Christ.

Comme la damnation eternelle est certainemēt proposée à qui ne croit a la foy chrestienne.

CHAP. CCLXXI.

PAr cy deuant il a esté monstre que nous estions tenus & obligez d'embrasser la foy chrestienne, & cela par les creatures, mais à present ie veüx adiouster à ce deuoir la necessité de ce faire, & comme tout homme est si necessairement astraint a ceste creance, que sans elle il ne peut fuir sa mort & damnation eternelle. Je viens de dire que le seul moyen de secoüer le pesant faix du peché, c'est la mort de cet homme infiny, qui soit Dieu ensemble: veu donc qu'il ny a que les Chrestiens qui le croient & qui en iouyissent, il est certain qu'il n'y a nulle redemption hors la foy chrestienne: Iesus-Christ est la seule satisfaction de

Nullre redemption hors de la chrestienté.

*Ce qu'il
faut consi-
derer de la
cristienté.*

*Les Sacre-
mens.*

tous les pechez, & hors de luy il ne se peut trouuer de franchise. Quiconque ne croit en luy qu'il commence hardiment de le croire, & ceux qui le cro yent, & qui vivent selon la doctrine qu'ils s'esioüissent en leur foy, plaignant la miserable condition de ceux qui en sont escartez. Que chacun considere le besoin qu'a l'humaine nature d'un tel homme, comme les creatures nous apprennent que Dieu auoit delibéré de l'enuoyer, & que ses paroles expresses du viel Testament le promettent : & puis qu'il considere le dire & le faire de Iesus Christ, le train de sa vie tres-diuline & tres-ordonnee, sa doctrine, sa passion & ce qui est suruenue apres sa mort par vne droite suite : comme son nom fut dignifié, presché, publié par tout l'univers & a toute l'humaine nature, comme il ordonna ses Apostres, disciples & vne Eglise vniuerselle, nouuelle au monde & ouuerte à tous hommes qui s'y veulent ioindre, comme elle s'augmenta peu a peu remplissant en fin le monde & se maintenant d'un merueilleux ordre & d'une tresbelle disposition & police : qui considere comme elle comença, comme elle a duré & comme son estat s'est maintenu au trauers d'un si grand nombre d'annees : qu'il considere les Sacremens ordonnez par Iesus-Christ & par ses Apostres en son Eglise, comme tout y est visant à effacer les pechez & offenses contre Dieu, comme toute leur intention est de pouruoir à la corruption, perte & cheute de l'humaine nature, & de nous reduire au bié pour lequel nous sommes faits, qui est la ioye & vie eter-

nelle, nous depestrant des cruels liens de la peine de la mort & de la tristesse : qu'il voye comme ceste doctrine est fondee en l'honneur, & louange de Dieu, à la vraye amour, sincere obeysance & en toutes les choses qui combattent directement & destruisent l'amour propre, le propre honneur & la propre volonte, cause de tous maux & causes de la ruine de l'homme, de sa perdition & de sa cheute: comme la remissio des pechez & la paix entre Dieu & nous est crie & trompetee par tout le monde, & comme nous sommes tous conuiez au royaume celeste, signe infailible de l'arriuee de cest homme promis. Qu'il regarde que de la part de Dieu au nom de son fils Iesus Christ crucifie la remission & indulgence des pechez, à esté publiee par tout l'vniuers, & l'heritage celeste promis à ceux qui le suyront & croiront. Qu'il considere de bien pres ce que l'experience mesme luy fait voir & entendre, & il trouuera indubitablement que Iesus Christ est ce vray & nouuel homme, si necessaire à l'humaine nature, & de si long-temps attendu, & que tout ce qu'il a fait & qui est creu de luy estoit tres-necessaire pour nostre salut : que l'homme ne se pouoit passer de la conception naissance, vie, mort, resurrection & ascension de Iesus Christ, & non plus des autres choses qu'il à fait. Comparons le fait au deuoir, ses actions à nostre besoin, & nous trouuerons clairement que c'est luy sans autre qui deuoit estre enoyé seul redempteur & sauueur du monde. Puis qu'un homme si grand, si pre-

*L'euangile
a esté publié
par tout le
monde.*

*Exhortatio
à suivre le
Jes Christ.*

cieux & si digne nous a esté donné accomplissant si parfaitement tout ce qui nous estoit nécessaire, vray Roy & maistre de l'humaine nature, si benin, si bon, si doux & si liberal enuers elle, ayant voulu donner sa vie, & recevoir vne mort tres-cruelle pour ses pechez, suyuez-le tous, oyons ses commandemens & ses paroles, ioignons nous à luy, croyons-le & nous faisons ses membres, receuans les sacremens qu'il nous ordonne : tout ce qu'il nous faut, tout nostre bien & tout bon heur est en luy: car estant Dieu & homme, il est personne infinie, en luy est toute plenitude de pieté, vertu, charité & sapience: toute bonne amour, toute science & tout merite loge en luy, il est accompagné d'une puissance souueraine & d'une royauté sempiternelle: quiconque le méprise se peut asseurer d'en deuoir estre tres aigrement châtié. De toutes ces choses il peut apparaitre comme il est plein d'honneur, de dignité & d'excellence de s'allier & ioindre à la foy Chrestienne, de s'enroller en la maison d'un si grand Roy, d'estre en la bonne grace d'un tel Prince & d'estre fait membre de son Dieu tout puissant & immortel: & comme un vray Chrestien surpasse tous les autres hommes qui ne le sont pas, & que le faux Chrestien vaut encores moins qu'eux.

*Qualitez
de Iesus
Christ.*

*Le vray
Chrestien
vaut mieux
que tous les
autres hommes
qui ne
le sont.*

*Le faux
Chrestien
pire que tout
le reste des
hommes.*

Comme la misericorde de Dieu accompagne sa iustice en ceste satisfaction generale.

CHAP. CCLXXII.

Tantost que ie traitois de nos iniquitez & offenses, & que ie monstrois comme

la iustice de Dieu exigeoit de nous vne infinie satisfaction, sans laquelle nous n'eussions sceu estre deschargez de l'obligation à la peine eternelle, il pouuoit sembler qu'il ne restoit aucune place à sa misericorde, & qu'elle estoit entierement estainte par la rigueur de ceste siene iustice, mais il n'en est rien, ains au rebours ceste satisfaction faite par la mort de Iesus Christ Dieu & hōme est accōpagnée d'une extrême misericorde, & d'une misericorde si bien accordante avec la iustice qu'il est impossible de mieux assortir deux choses l'une à l'autre: car l'homme sans cēpayement infiny que legitime-ment il deuoit ne pouuoit eschapper le ioug du chāstiment qui le pressoit, ni par consequent se sauuer des mains & puissance du diable: ainsi Dieu par sa seule & gratuite misericorde luy fournit dequoy se iustement acquiter & dequoy pouuoir faire iustice de soy, ce que auparavant il estoit entierement incapable de faire, afin que son iuste courroux peut estre apaisé par l'homme il luy mit en main luy mesme ce dequoy il le deuoit payer, & octroya par la vertu de sa tres-saincte misericorde vn nouuel homme à l'humaine nature plus grand que les autres & propre à satisfaire pour l'homme, ayant en soy dequoy surpasser nostre dette & dequoy payer pour nous, exempt quant à soy de toute obligation. En cest homme donna franchement l'humaine nature ce que elle auoit de quitte & de net pour se racheter és autres hommes, esquels elle ne pouuoit payer ce qu'elle deuoit. Or d'elle-mesme

Misericorde de Dieu enuers l'homme endebté du peché originel.

Dieu donna luy mesme à l'homme endebté dequoy s'acquitter.

elle n'eust iamais eu ce moyen s'il ne luy eust esté fourny par la misericorde diuine: & est-il misericorde comparable à ceste-cy? Voila Dieu le pere qui dit à l'homme pecheur condamné par sa sainte iustice. Prend mon fils unique; & l'employe à ta descharge: Iesus Christ dit aussi prend moy & te rachepre, car c'est dire cela en effet & en substance que de nous conuier à la grace de Dieu, & nous appeller à la foy Chrestienne. Et de l'autre part qu'est-il plus iuste que de laisser aller quitte celuy qui vient de vous plainement satisfaire? L'homme en payant en ceste maniere s'est deschargé legitimement du fardeau de la peine, & Dieu le sauue & l'absout par la loy mesme de parfaite iustice, accõpagnee toutesfois d'une pareille misericorde, fournissant à l'homme ce qu'il luy failloit pour faire sauuer & absoudre.

*Ce que l'homme pecheur reçoit de Iesus Christ.
& en quelle façon.*

CHAP. CCLXXIII.

LA perte, la corruption, la cheute & le desuoyement de nostre nature sont la seule cause du besoin qu'elle a de ce nouuel homme que i'ay tant cherché, & en fin par la grace de Dieu trouué estre Iesus Christ, que les Iuifs crucifierent: Puis qu'il est desia venu & qu'il a tout ce qu'il nous faut pour nous reparer affectuellement & remettre, voyons comme l'homme necessiteux & indigent reçoit de luy son secours & son aide. Puis que le remede est en main, & le

medicamēt tout prest, il reste de l'accommoder au besoin: à quoy faire la medecine, si on ne l'ap-
 pliē au malade? A quoy faire la viande, si la faim
 ne s'en appaise? Si Iesus Christ est celuy que dieu
 a enuoyé pour la deliurance des necessiteux, ne
 faisons nulle doute qu'il ne soit tres-cōuenable-
 ment proportionné à leur indigence: s'il est ve-
 nu pour releuer l'homme cheut, sans doute il se
 raporte singulieremēt à sa ruine: mettōs le d'un
 costé, & les autres hōmes de l'autre, & puis les
 apparions & cōparons. L'humaine nature regar-
 de à luy, & il regarde à tout l'humain nature &
 s'y raporte comme le redempteur aux captifs, le
 satisfacteur aux obligez, le paieur aux debteurs,
 le restaurateur aux destruits, le consolateur aux
 miserables, le medecin aux malades, le resusci-
 teur aux morts, la guide aux desuoyez, l'illumi-
 nateur aux aueugles, & pour dire en vn mor,
 il est toutes choses à l'homme desolé & perdu:
 ainsi qui ne se cognoist auoir besoin de Iesus
 Christ, il le mesprise. Attendu que mes-huy
 nous voyons clairement la corruption de l'estat
 auquel nous sommes, & ce qui nous defaut,
 il nous reste de cōsiderer en general ce que no^s
 auons à tirer de nostre Redempteur. Nostre
 affaire demande qu'il nous deliure de l'obligat-
 ion de la coulpe qui est la seconde, & qu'il
 nous secoure à accomplir l'obligation naturel-
 le qui est la premiere. Il nous faut d'un costé
 desprendre de ce nœud de la peine infinie, &
 de l'autre nous prester la main à ce que nous
 puissions rendre à Dieu ce que naturellement
 nous luy deuons. En ces deux obligations

*Iesus Christ
 proportion-
 né à l'indigence des
 hommes.*

*Comment
 Iesus Christ
 se raporte à
 la nature
 humaine.*

*Ce que nous
 auons à ti-
 rer de nos-
 tre redem-
 pteur.*

(desquelles i'ay ailleurs assez parlé) consiste toute nostre reparation & deliurance. Par ce que nous n'auons nullement satisfait à la premiere, nous nous sommes abaſtar dis, desnaturez, & changez tout au rebours de ce que nous deuions estre, & il est impossible de prouuoir à la secōde que celle là ne soit acquitee, car elle en despend & s'en engendre: qui payeroit la premiere ne tomberoit iamais en la seconde. Parquoy nous auons necessairement besoin que Iesus Christ mette ordre à toutes les deux, qu'il satisfasse pour la seconde & l'abolisse, & qu'il aide à parfaire la premiere, qui est perpetuelle & ineffaçable. L'homme ayant volontairement & à son escient abandonné les moyens qu'il auoit d'accomplir la premiere, & les ayant perdus par la faute merita qu'on ne les luy rendit plus: & ayant en outre offensé Dieu, en ce faisant il encourut iustement vne punitiō eternelle, la mort de Iesus Christ à rabillé toutes les deux. Et veu que ces moyens ne peuuent estre redonnez si la diuinité ne les infond en nous ainsi que l'ame au corps, ni la punition acquitee, si ce n'est par la diuine bonté, entant qu'il est homme il merite qu'on ne les rende, & qu'on nous d'escharge, & entant qu'il est Dieu il nous les redonne & inspire luy-mesme, & nous acquite souverainement & descharge. Ainsi tout ce qu'il nous faut & en toutes manieres est en Iesus Christ Dieu & homme, ces moyens qui nous sont rendus, & ce secours que Dieu nous fait pour satisfaire à nostre obligation premiere c'est la grace. Car bien que tout ce qu'il nous

*Tout ce que
il nous faut
est en Iesus
Christ.*

donne se puisse dire grace, toutesfois ce secours s'en appelle particulieremēt pour son excellence, veu que sans luy nous sommes morts, nous ne sommes rien & quasi remis au nō estre, n'ayans nul pouuoir de faire ce que nous deuons comme hommes, & estans priuez de tout moyen d'cuurer & d'agir selon la loy de nostre nature non plus qu'un corps sans son ame. Ceste grace donc ou ce secours c'est nostre vie, nostre salut & nostre seconde ame : & de nous le dōner, c'est nous resusciter de mort à vie, reformer, renouueller & refondre : C'ost no⁹ guerir, lauer, purger, embellir & ramener à nostre premiere condition : C'est nous reioindre & recōcilier à nostre createur, c'est nous regenerer & refaire tout a neuf enfans de dieu & successeurs de son heritage celeste : C'est remettre sus la vraye forme & naïfue façon de la filiation & fraternité, raliāt les hommes comme freres entr'eux, & à Dieu comme ses bons enfans : C'est nous cōuertir, nous redresser à la voie de iustice & de verité, nous guider à la vertu, nous esclairer & conduire à la vie eternelle, & destourner nos pas du sentir de la vanité, de l'erreur, de la mensonge & de la peine immortelle : Cest nous erracher de la subiection & seruitude de nostre propre amour, propre honneur & propre volonteé pour nous rendre à la liberté & aux commoditez de la commune & diuine volonteé : Somme c'est changer nostre tres-mal estre au tresbien estre.

*Grace de
Dieu dite
par excellence.*

Que c'est que la grace & le bien estre que nous recevons par le moyen de Iesus Christ.

C H A P.

CCLXXIII.

A Fin que nous ayons plus parfaite cognoissance de ceste grace & secours que Dieu reſtabliſt en l'homme pour l'aider à faire ce qu'il doit, entant qu'il eſt homme, il nous faut conſiderer que lors que nous fuſmes premieremēt créez on accompagna noſtre eſtre du bien eſtre, non toutesfois du treſbien eſtre qui nous reſtoit à eſperer. I'entens par ceſt eſtre le viure, le ſentir, l'entendre, l'aimer, le pouuoir, le vouloir & toutes les autres facultez qui appartiennent au corps & à l'ame. Et par le bien eſtre le iuſtement, ſainement, deuēment & vertueuſement eſtre. De meſme i'appelle mal eſtre l'iniuſtement, iniquement, des-reiglement & vicieuſement eſtre, viure & le reſte. Parquoy ce bien eſtre que nous reçeufmes en noſtre corps & en noſtre ame, adiouſté à l'eſtre ſimplement, c'eſtoit noſtre vertu, bonté, ſaincteté, droiture & iuſtice, c'eſtoit noſtre compas, noſtre reigle & noſtre meſure : mais ceſte conionction n'eſtoit pas ſi eſtroite & ſi neceſſaire que le ſimplement eſtre ne peult ſubſiſter ſans le bien eſtre : Toutesfois il eſtoit en la puiſſance de noſtre premier pere, de garder, s'il euſt voulu, & de maintenir en ſoy ſes riches accidens qu'on auoit adiouſtez à ſon eſſence, & de ſ'acquerir en ce faiſant le treſbien eſtre, ce qu'il ne fiſt pas, ains abandonnant la bonté, la vertu & la droiture qu'on auoit miſe en luy

*Que c'est
qu'eſtre.*

Bien eſtre

Mal-eſtre.

*Il eſtoit en
la puiſſance
d'Adam
de ſe pre-
ſeruer de
peché.*

en luy, il s'alla accompagnant de qualitez toutes diuerſes, de ſorte que, deſueſtu & deſpoüillé de ſon naturel ornement qui eſtoitle bien eſtre, il ſe trouua nud & preſſé d'emprunter des accouſtremens eſtrangers, meſſeans & incommodes, à ſçauoir le mal iniuſtement & deſordonneement eſtre, viure & les autres : Il quitta ſon habillement propre & ordinaire, pour ſe traueſtir & bigarrer indignement & indecemment.

Au demeurant Dieu aguifa & en aigrit ſon mal *pitieux* eſtre du corps de force pointures, nuiſſance & *eſtat d'Adam* amertume, afin que ſon gouſt ennuyeux & *pecheur.* inſupportable luy fiſt apercevoir & iuger le dommage qu'il auoit fait à ſon liberal arbitre & à ſon ame, parties les plus intereſſees de ce changement. Somme il ne luy demeura rien que ſon ſimple & radical eſtre, viure, ſentir, entendre, aymer & vouloir, qu'il ne pouuoit ni perdre ny deſtruire qu'avec ſoy-mesme, mais encores bleſſé, malade, corrompu & fort eſloigné de ſa condition, ſanté & bonté premiere : il ſ'aneantit ainſi quant à ſon bien eſtre par ſa deſobeiſſance. Et d'autant que le bien, iuſtement, deuëment, ſaintement & vertueuſement eſtre eſt aymable plaiſant & delectable, & qu'au contraire le mal, iniuſtement, induëment & viciueſement eſtre eſt haïſſable & deſplaiſant, l'homme ſ'eſtant deſgarny de ſon premier viſage & naturelle beauté, & en l'aidy & taché par ſes conditions nouuelles & empruntees, ſ'eſtoit rendu tres-deſagreable à ſon createur, de façon qu'il ſeroit au vray train de paſſer du mal eſtre au tres-mal eſtre, ſ'il ne luy eſtoit prouueu de quel-

*L'homme
pecheur dis-
gne à estre
jeté au
feu.*

que preseruatif & de quelque defense. Ces de-
grez sont en nous le bien estre & le tresbien
estre, le mal estre & le tres-mal estre : l'estre
fert continuellement à tout & demeure tous-
iours. Si l'homme est rencontré en ce poinct
auque ils s'est mis, il ne faut pas douter qu'on ne
le iette au feu comme inutile à tout vsage. Voila
comme ce bien estre c'estoit la grace & le se-
cours qui nous fut originellement donné, par le
moyen duquel nous estions rendus propres à
executer ce qui est de nostre deuoir entant que
nous sommes hommes, & à satisfaire & accom-
plir tout ce que nous deuons à Dieu par la ver-
tu de nostre naturelle & premiere obligation.
Aussi long temps que cet homme fut accom-
pagné de ce bien iustement & vertueusement
estre, son fait & son deuoir s'accorderent tres-
proportionnément l'un à l'autre, mais depuis
qu'il s'en fut esloigné, le deuoir, l'obligation
& la debte demeurerent bien tousiours en leur
force, mais il deuiant impuissant & incapable
d'y satisfaire. Puis que par sa faute il auoit per-
du ceste grace, ce secours & ce moyé de faire sa
charge, Dieu exigeoit tres-iustement de luy le
payement de sa debte, bien qu'il n'eust plus de
quoy payer. Si par violence & par force on luy
eust arraché ceste faculté & suffisance, qui luy
estoit mise en main, il eust peu s'excuier de sa
foiblesse & impuissance: Mais l'ayant abandon-
nee volontairement, à son escient & deson gré,
il s'en doit prendre au nez luy-mesme & seul
en porter la folle enchere: d'où il appert que re-
former, conuertir & rabiller l'homme perdu ce

*L'homme
peche de
son bon
gré.*

*Reformer
& rabiller
l'homme
gasté que
cest.*

n'est autre chose que le reconduire & ramener du mal estre au bien estre, & luy oster le vice, la malice, l'iniquité & l'iniustice, pour luy rendre la bonté, la rectitude, la vertu & sa saincteté originelle & naturelle : Et que faire cela c'est plus faire pour luy que de le resusciter de mort à vie. Car le corps n'abandonne point l'amé pour son plaisir, & il abandonna pour son plaisir son ame & sa vraie vie, qui estoit le bien estre, meritant par ceste sienne folie de n'en iouyr plus. De vray c'est vne merueilleuse bonté de nostre createur de luy auoir voulu rendre ce riche presét, puis qu'il auoit esté si dedaigneux & si nonchalant de le garder, c'est veritablement vne grace partant de sa misericorde infinie : il ny a que luy quinous puisse rendre ceste iustice, droicture & bien estre, car nous ne la tenions pas originellement de nous-mesmes non plus que nostre simplement estre, l'ayant donc vne fois perdu, aussi peu le pourrions-nous recouurer sans l'aide d'autrui. Dieu estant iniurié & offensé de nous deuoir premierement estre appaisé, & nostre iniure abolie par quelque mort propre à cet effect, à ce que nous peussions recevoir apres nostre bien estre : Parquoy il nous donna Iesus Christ, qui effaçast vne fois nostre offense, & puis qui meritast pour nous de nouveau ceste grace & ce bien estre. Nous auions besoin de ces deux choses, d'appaiser Dieu & de recouurer nostre bien estre. Nous les auons toutes deux receuës de Iesus Christ : il a purgé nos offenses, & nous a rendu nostre bien droitement, iustement, sainctement & vertueuse-

Merueilleuse bonté de Dieu envers l'homme.

Double merite de Iesus Christ.

*Trois bien
faits de Je-
sus Christ.*

ment estre, ou la bonté, la droicteure, la iustice, la vertu & la saincteté : sa mort tres-precieuse est le seul moyende nostre entiere restauration, il estoit impossible sans elle de purger l'offense & de receuoir le bien estre : nous auons par elle la remission de nos pechez. le bien estre & en fin la gloire eternelle. Cesont trois faueurs & trois biens faits, l'indulgence, la grace & la gloire ou le pardon, le bien estre & le tresbié estre, esquels consiste nostre salut : l'indulgence & le pardon sont pour l'offense, la grace & le bien estre pour le mal estre, & de ces deux s'engédre la gloire & le tresbien estre, car la gloire suit la grace : tous trois bienfaits achaptés par la sainte passion de Iesus Christ.

Comme il y à trois generations en l'homme chrestieñ, celle du corps, celle de l'ame, & celle du bien estre ou de la grace.

CHAP. CCLXXV.

*Perfection
de l'homme
qui consiste
en trois
choses.*

LA perfection de l'homme consiste en trois choses : au corps & en la chair, en l'ame raisonnable & immortelle, & au bié estre de tous deux : Où bien nous pourrions dire ainsi. La perfection de l'homme consiste en deux choses en son estre & en son bien estre, comprenant sous l'estre la composition de son corps & de son ame: Toutesfois autre chose est le corps, autre chose l'ame, & autre chose le bien estre : car l'ame & le corps sont separables l'un de l'autre, & tous deux encores separables du bien estre,

d'autant que le mal estre peut suruenir au corps & à l'ame: Il est vray que le mal estre du corps se sent plus aisément que celuy de l'ame. *Trois choses que le premier homme receut de Dieu.* Puis que ce sont trois choses reallement distinguees, disons que le premier hōme receut trois choses de Dieu, le corps, l'ame & le bien estre, & qu'il les receut immediatement de luy toutes trois & a mesme instant, mais d'autant qu'il en laissa perdre la derniere, qui est le bien estre, il ne luy en resta que les deux premieres qu'il communiqua seules à ses successeurs & descendants, qui par ce moyen ne furent pourueuz que du simplement estre ou de l'ame & du corps. Je disois ailleurs que la creation du premier homme est en cela dissemblable à celle des autres, qu'il receut & son ame & son corps immediatement de Dieu, & eux recoiuent le corps de luy & l'ame de Dieu: ils ont deux peres, l'un du corps, l'autre de l'ame, & par consequent deux generations: en la premiere chaque homme engendré de la façon ordinaire de nostre nature prend son corps mediatement ou immediatement du premier homme, & en la seconde il recoit immediatement l'ame raisonnable de Dieu qui la peut seul produire, bien qu'à la verité le corps parte de luy, mais non en pareille façon: car hors le premier tous les autres hommes communs ont vn pere instrument de la production de leur chair: Or aux Chrestiens il y a en outre vne tierce generation du bien estre que Iesus Christ fait en eux, ie dis bien estre concernant leur liberal arbitre & leur ame. Voila le tiers pere de l'homme chrestien & sa triple generation. *Difference de la creation d'Adam & de ses successeurs.* *Tierce generation propre aux seuls Chrestiens.*

Premieremēt du corps qu'il tient de ce premier & ancien pere. Secondement de l'ame, qu'il tient de Dieu, & tiercement du bien estre qu'il tient de Iesus Christ Dieu & homme. La premiere est luxurieuse, vitieuse & corrompue, par celle-là nous sommes obligez à la damnation eternelle: Car receuant la chair nous receuons la coulpe, la corruption & la peine: nous receuons en elle deux choses, le corps & la tache, C'est elle qui nous rend des-aggreables à Dieu, & à raison de laquelle tous les maux sont en nous. La seconde qui se fait par l'infusion de l'ame au corps, est pure, sainte & immaculee. Sauf qu'il aduient en celle-là que l'ame s'empoisonne & se infecte par la contagion de la chair. La tierce est nostre perfection & absolution, sans elle l'homme n'est rien, veu que le bien estre est la bonté, l'excellence & l'integrité de nostre ame: C'est par elle que l'ame est restablie & remise en son premier & naturel estat lauee, purgee & deschargee de ceste pernicieuse infection qu'elle auoit prinse du corps, elle fait l'homme amy de Dieu, son heritier & successeur du royaume celeste: voila pourquoy elle s'oppose directement à la premiere. Par la premiere la chair commandoit, & l'ame estoit en sa subiection & obeissance. Par la tierce l'ame reprend ses forces, & remise en son autorité & naturelle puissance, recouure la superintendence & maistrise du corps. Par la premiere l'homme estoit entierement charnel, bestial & brutal, la chair ayant depossede l'ame de sa royauté legitime: Par la tierce il se fait spiri-

*Lowange
du bien
estre.*

*Difference
de la pre-
miere gene-
ration &
de la tierce.*

tuel, raisonnable & diuin, l'ame se refaisissant de sa iuste domination & empire. Par la premiere l'homme auoit perdu l'image & ressemblance de Dieu, & acquis celle du premier homme pecheur, & du diable: Par la tierce il repréd celle de Dieu & la restablit en sa premiere perfection & beauté, eslongnant de soy celle du premier homme & du diable. Par la premiere il s'accompagnoit de la fontaine & racine de tous maux. Par la tierce il se garnist de la source de tout bien: ainsi est tout par tout la tierce differente de la premiere, causant en nous des accidens tous dissemblables, & par consequent est aussi ce nouuel homme, quant à la generation, entierement differant du premier. Le premier aneârit l'homme & la remet quasi au non estre par sa generation, & Iesus-Christ par la sienne redonne l'estre à son ame, & la refait & rege-
Difference
 nere: car depuis la creation que Dieu en auoit *d'adam et*
 fait, elle s'estoit perduë par la corruption cor-
de Iesus
 porelle & par le vice de la generation premiere: *Christ.*
 mais la tierce la rabilie, reforme & refaçonne, luy redonnant son bien estre, qui est sa beauté & sa vie. Et comme en la premiere nous auons vn pere & vne mere, aussi auons nous en la tierce, qui lny est contraire, à sçauoir Iesus Christ pour pere & pour mere l'Eglise sa chere femme & espouse. Et comme la chair du premier homme perdit & ruina tous ses enfans par
L'Eglise est
 sa corruption & infection, aussi la chair de Ie-
Espouse de
 sus Christ second homme nettoye, purge & sau-
Iesus Christ
 ue tous les siens par sa pureté tres-munde & *Es mere*
 tres-entiere: Et à ceste cause tout ainsi que l'a-
des Chre-
tians.

me s'enlaidissoit & s'enbourboit en l'ordure de la chair du premier homme, de mesmes se nettoye-elle & purifie en la netteré de la chair du second. Voila comme la chair est contre la chair, & la generation contre la generation, & comme l'homme Chrestien ayant le corps, l'ame, & le bié estre surpassé tous les autres hommes qui n'ont que le corps & l'ame, d'autant que le bien estre surpassé l'estre accompagné du mal estre.

Des trois fraternitez des Chrestiens.

CHAP. CCLXXVI.

*Iesus Christ
tiers pere
des hom-
mes.*

*Tierce fra-
ternite la
plus excel-
lente.*

D'Où il appert qu'il y a trois generalles fraternitez entre les Chrestiens, ils sont freres de la part de la chair en ce qu'ils ont le premier homme pour commune origine de leurs corps: secondement ils sont freres a cause de l'ame qu'ils recoiuent immediatement de Dieu leur commun pere en ceste partie. Tiercement ils le sont encores en consideration du bien estre que engédre en eux Iesus Christ leur tiers pere, mais vn & pareil avec le second quant à la deité & diuinité. Entre ces fraternitez qui ont des degrez entre elles de mesme ceux que nous venons de dire du corps, de l'ame & du bien estre, la tierce est la plus excellente & la meilleure, car en elle Dieu & l'homme est pere, là où en la premiere ce n'est que simplement l'homme, & en la seconde simplement Dieu. C'est bien raison que nous nous aimiôs estroitement à raison de ceste derniere alliance, faite &

causee par vn tel pere qui est mort pour nous,
 qui a respandu son sang en nostre faueur, qui est
 resuscité, monté au ciel assis à la dextre de Dieu
 son pere d'où il doit venir iuger les vians &
 les morts. Certainement ceste fraternité doit
 estre d'une singuliere bonté, noblesse, vnion,
 conionction & amour, produite par vne telle *Quelle*
 paternité. Puis qu'il n'est rien plus doux, plus *doit estre*
 grand, plus honorable, plus debonnaire & plus *la tierce*
 respectable que ceste paternité, la fraternité le *fraternité.*
 doit estre aussi qui en est engédree: Elle est har-
 diment d'un pris infini, puis que Iesus-Christ l'a
 acheptee de son sang propre, puis qu'elle est tis-
 suë & cousue par sa mort tres sacree, qui nous
 acquiert la redemption & le bien-estre. C'est
 bien raison que nous l'observions tres-religieu-
 sement & d'un ardent courage: Il est iuste que
 nous nous aimions pour la premiere fraternité,
 si est-il bien encor beaucoup plus pour la se-
 conde qui regarde nostre ame, mais c'est la tier-
 ce qui resueille, resuscite & rechauffe les autres *Les Chre-*
 asopies, ensepuelies & refroidies au monde. Les *stiés aimât*
 Chrestiens s'entr'aident pour toutes ces trois *le reste des*
 alliances, & si aiment à raison des deux premie- *hommes &*
 res tout le reste des hommes: car attendu que *raison des*
 Dieu bastissant le premier homme, bastit en luy *deux pre-*
 tout le genre qu'il auoit en soy quant au corps, *mieres fra-*
 il est raisonnable qu'en contemplation de ceste *ternité &*
 vunité nous nous aimions & nous reputions vn,
 monobstant la corruption de nostre chair fon-
 dement de ceste alliance, & sans auoir esgard
 au mauuais mesnage de ce premier pere, qui en
 se perdant nous perdit qui estions en luy, &

toute l'humaine nature. Où la tierce fraternité n'est pas, les autres deux sont entieremēt estain-tes: ceste-cy est la fraternité de la grace, car c'est grace que le bien estre, & Iesus-Christ est pere de grace, là où les autres deux sont les fraternitez de la nature.

La difference de l'estre au bien estre, & de la grace à la nature, par l'exemple au corps humain.

CHAP. CCLXXVII.

A Fin que nous descouurions à clair la distinction de l'estre & du bien estre de l'ame, ou de la nature & de la grace, comme ce n'est pas mesme chose, & que l'un peut estre sans l'autre, exemplifions-le par le corps de l'homme. L'experience nous fait voir à l'œil que nostre corps est capable du bien & du mal estre, & qu'il reçoit & l'un & l'autre. La tēte, le cœur & le foye communiquent aux autres membres ce qu'ils ont: Le foye donne le grossier estre, & est comme le corps des membres, leur fournissant de lourdes & massiues humeurs, d'où ils sont bastis par le moyen du sang qu'il distribue en leurs veines: voila cōme il represente nostre premier pere de qui nous ne tenōs que la chair. Le cœur vient apres, duquel c'est l'office d'espandre par la voye des arteres l'esprit vital & chaleur naturelle, rapportant en cela singulièrement à Dieu qui donne l'ame au corps: Car de mesme que l'ame viuifie le corps, aussi prennent les membres leur vie par ce ceste influence d'un esprit viuifiant & chaleur naturelle, qui

*Le foye est
comme le
corps des
membres.*

*Office du
cœur.*

leur est comme vne ame, sans laquelle ils ne fussent plus membres. A la teste logee au dessus de tout le reste appartient la tierce charge de prouoir & infondre aux membres par leurs nerfs le mouuement & le sens, tout ainsi que Iesus Christ inspire en nous le bien estre. De vray il est nostre teste & nostre chef, car comme le mouuement & le sentiment est tout le bien estre du corps, aussi la grace & le secours que nous receuons par son moyen, c'est le vray bien estre de l'ame & de l'homme. Parquoy de mesmes que l'un membre des nostres reçoit trois choses de trois, les humeurs du foye, la vie du cœur, & de la teste le mouuement & le sens : de mesmes reçoit l'homme de l'homme la chair, de Dieu l'ame, & de Iesus-Christ la grace & le bien estre. Ce que donne le cœur & le foye appartient à l'estre, & ce que donne la teste appartient au bien estre. Quand vne partie de nostre corps deuenue paralytique perd le mouuement & le sentiment, & qu'elle ne reçoit plus ces presens de la teste, elle perd son bien estre, mais elle ne perd pas son estre pourtant, ains ce nonobstant elle vit & reçoit l'influence du cœur & du foye: comme nous pouuons eslongner nostre bien estre sans perdre nostre estre, à sçauoir nostre corps & nostre ame, & pouuons ne receuoir plus la grace & le bien estre presens de Iesus Christ nostre chef, sans laisser pourtant de receuoir l'influence de Dieu, pour la conseruation de nostre ame, & les bien-faits des creatures pour l'entretien de nostre corps. Car tout ainsi que l'experiēce nous monstre & le sens le mou-

Office de la teste.

Ies^s-Christ est la teste des Chrétiens.

L'homme peut estre sans bien estre.

Deux mouuemens de nos membres.

uement estre comme vn surcrois & faueur suradiouste par la teste à l'estre de la partie, aussi n'est la grace & le secours que nous receuons de Iesus-Christ qu'un ornement & amelioration de nostre estre premier & ordinaire. Nos membres ont deux mouuemens, l'un qui les porte

Deux mouuemens du liberal arbitre.

contrebas, & l'autre contremont, en auant & en arriere: le premier leur est propre & naturel, le second est en eux par les facultez que la teste leur donne. L'homme a pareillemēt deux mouuemens pour le regard de son ame ou de son liberal arbitre. L'un naturel, qui l'eslongne de Dieu, qui le pousse en bas, au neant, au nō estre & à la volonté particuliere. L'autre de la liberalité de Iesus-Christ, qui l'aproche de Dieu, qui le pousse à mont à la verité, à la vertu & à la beatitude eternelle. Ce dernier est au dela de son estre & de sa nature, car comme il est impossible

Le liberal arbitre a besoin de l'influence diuine pour se mouuoir en haut.

qu'un de nos membres se meue contre mont sans l'influence du cerueau, aussi est il impossible que le liberal arbitre se meue en haut & vers Dieu sans l'influence diuine. C'est ce mouuemēt par lequel s'accomplit nostre deuoir & obligation naturelle: & bien qu'il soit hors & au dela de nous, si est ce puis qu'il fut originellemēt attribué à nostre premier pere qui le laissa perdre à sa faute, que nous sommes tenus & auōs besoin de l'auoir aussi bien que les membres vn mouuement en haut & en long: C'est exemple nous apprend que c'est autre chose l'estre que le bien estre, autre chose nature que grace, & qu'un homme qui ne participe à ceste faueur de Iesus-Christ deuiant le membre inutile d'un corps, &

tout tel que s'il n'estoit pas, sauf l'aptitude qui reste en luy d'y participer, Les Chrestiens se rapportēt à Iesus-Christ & Iesus-Christ a eux comme le chef aux membres & les mēbres au chef, & les Chrestiens entre eux comme les membres, ou ils ne sont pas a la verité Chrestiens & en effet : De maniere que toutainſi qu'il y a triple fraternité entre les membres, auſſi y a-il entre eux. Les membres ſont freres en ce qu'ils recoiuent tous du foye les materielles & crasses hu-

*Triple fra-
ternité en-
tre les mē-
bres & en-
tre les Chre-
tiens.*

meurs, ils le ſont auſſi en ce que le pere cōmun de leur eſprit vital c'eſt le cœur. Ceſte ſeconde conſanguinité eſt plus eſtroite & plus forte que la premiere : La tierce depend de ce que le cerueau eſt la cōmune origine de leur ſentiment & mouuement : ceſte-cy eſt encores plus noble & plus iointe, & ſans elle (teſmoing vn corps ou vn membre paralytique) les deux premieres vōt ſ'eſuanoüiſſant & ſe perdant : Car c'eſt elle qui maintient ſeule les mutuels offices & le bel ordre en ceſte petite police. Comme ie diſois tantotſt que c'eſt la tierce fraternité des Chreſtiens, & ceſte alliance que Ieſus-Christ dreſſe en eux par ſa grace qui remet en force les autres deux, & que ſans elle les hommes ne ſe peuuent aimer pour freres.

D'une nouuelle obligation qui eſt en l'hōme chreſtien plus grande que la naturelle & premiere.

CH A P. CCLXXVIII.

NOus diſions lors que nous traitions en ſon lieu de l'obligation naturelle & premiere.

Nous sommes infiniment obligés à Dieu.

qu'elle est composée du donner & du recevoir. Puis donc que pour nostre redemption & salut Dieu nous a donné son cher fils vnique qui vaut plus sans mesure que toutes les creatures, il nous a chargez bien raisonnablement d'une obligation sans comparaison plus importante que l'autre: Puis que Iesus Christ est infiny nous sommes à son occasion infiniment obligez, & sommes obligez d'une amour infinie enuers Dieu en recompense de son infinie bien vucillance, qui se manifeste par l'infinité de ce bien present. La redemption de la peine infinie, à laquelle nous estions obligez, nous oblige infiniment à celuy qui nous a redimez. Si nous ioinons ceste nouuelle seconde obligatiō a la naturelle & premiere, il est impossible de concevoir la grandeur de nostre debte: la premiere est a cause de l'estre ou du corps & de l'ame, & a cause du monde: Ceste-cy est a cause du bien estre & cause de Iesus-Christ. La premiere est par ce que l'homme fut fait du neant, & ceste-cy est par ce que du neant il a esté refait. Il y a double neant, comme i'ay dit ailleurs: le negatif & le priuatif: du premier & negatif Dieu fit l'homme, & du second priuatif il l'a refait: Car l'homme perdant son bien estre, se priuant de la vertu, de la raison & de la iustice, & s'acquérant le mal estre, l'iniquité, la malice & l'injustice, qui sont rien, engendra ce neant priuatif: & s'esloignant du bien estre se retrouua au non estre: tout ainsi que qui perd la veüe retombe en la cecité, qui est vn rien priuatif & difformatif. Ainsi Dieu retirant l'homme de ce rien

pour le rendre à son bien estre, le fit du neant pour la seconde fois: la premiere il n'estoit du tout pas: la seconde il s'estoit du tout aneant-ty & perdu. Il est obligé en double façon, pour auoir esté premierement créé, & pour auoir esté secondement refait & remis sus: mais d'autant que c'est plus refaire que faire, il est plus obligé de sa reformation que de sa formation. Il y a eu bien plus grande faueur à le rebatir qu'à le bastir, attendu que lors qu'il fut basti il n'auoit pas encores gagné ne le deuoit pas estre, d'où rien ne resistoit à sa creation: mais créé qu'il fut il merita par ses offenses de perdre ce qu'il estoit fait, & ce pourquoy il estoit fait: Parquoy Dieu a vsé d'une bonté, benignité & misericorde incroyable enuers luy, de vouloir, nonobstant & contre son merite qui y resistoit, le r'habilitier & le remettre: si che-rement, qui plus est, que d'en souffrir, son fils Dieu coëternel avec luy se ioinde à l'humaine nature, & dresser avec nous vne fraternele al- liance, faisant par ce moyen present à l'hom- me de la deité & la luy donnant, si qu'il est im- possible de mieux la donner. Et de l'autre part deïsant & glorifiant l'homme si entierement, qu'il est impossible de plus: il monstra bien clai- remēt en cecy l'infinitie affection qu'il nous por- toit, s'accommodant si proprement à nostre necessité, qui ne se pouoit passer a moindre secours que d'ordonner son fils eternel deuenir homme & mourir auant que de nous laisser e- ternellement perdre & perir. L'humaine na- ture ne se pouoit sauuer, si Dieu ne se faisoit

*Dieu a
deux fois
tiré l'homme
du neant.*

*Refaire est
plus que
faire.*

*Nature hu-
maine ne
se pou-*

*uoit sauuer
sans l'hu-
manite de
Iesus
Christ.*

homme: l'homme estoit ruiné si Dieu ne se faisoit homme : Dieu fils de Dieu compassionné de nostre mal-heur, & prestant la main à nostre extrême besoin s'humanisa, s'incarna & souffrit la mort en nostre faueur, monstret par c'est effect iusques au dernier poinct du pouuoir, l'incomparable affectiō qu'il nous portoit. Voila cōme nous sommes sans cōparaison pl⁹ obligez pour nostre restauratiō que pour nostre creatiō. Et si les obligatiōs croissent & se multipliēt à raison des bien-faits, nous nous deuons doublement à Dieu, mais quand nous nous deurions & rendrions à luy mille & mille fois, nous n'aurions pas satisfait au moindre article de la debte.

*Iesus Christ
seul accep-
table au
pere.*

Pour prouuoir à ceste nostre impuissance Iesus-Christ s'est offert & présenté à nous, à ce que nous le redonnissions en supplément de paye à son pere. Il se donna premierement luy mesme à dieu en l'arbre de la croix mourant pour nous : secondement il se rendit à nous par sa resurrection, à ce que nous l'offrissions & donnissions à Dieu en memoire de sa passion, de sa mort, de son merite & de ceste amour infinie qu'il auoit sellée de son sang. Sa mort respond ainsi à nos deux obligations du peché & des bien-faits, toutes deux infinies : il est l'oblation & l'hostie pour l'abolition du peché, & l'oblation pour la reconnoissance & recompense des bien-faits, d'autant qu'il n'y a rien d'acceptable au pere que le fils ou par le fils, que luy seul de la part de l'humanité luy est agreable, & que à ceste cause l'homme ne peut rien donner à Dieu à propos qu'au nom & en memoire

memoire de Iesus Christ, ni ne se peut sans son aide & secours luy-mesme donner ou rendre à Dieu bien que deux fois obligé à ce faire. Afin donc qu'il satisfasse à la diuinité, il faut qu'il se presente, c'est à dire, sa deuotion, son amour & son cœur, & qu'il presente ensemble Iesus Christ, par le moyē duquel il est rendu capable de payer & de s'acquiter en toutes façons. Il nous reste des choses precedentes qu'outre la premiere & naturelle obligation, il en est vne autre qui tient le Chrestien pour n'estre pas seulement fait, mais encores racheté par dieu & racheté d'un pris inestimable à sçauoir de la vie tresprecieuse de Iesus Christ Dieu & homme, employée pour son recouurement & redemption, d'où il s'ensuit que les offenses qu'il commet en sont d'autant plus punissables: car les autres hommes ne faillēt que au preiudice de leur premiere & simple obligation, & le Chrestien en brise & viole deux tout a vn coup, desquelles encores la seconde & siennne particuliere est la plus grande. Les benefices & bien-faits reiglent l'ingratitude & l'iniure: & l'obligation à la recompense, l'obligatiō à la peine. Puis donc que les graces & faueurs de Dieu enuers nous surpassent infiniment & au double celles des autres, nos offēses surpassent aussi les leurs infiniment & au double: & pourtant attendons en vne punition proportionnee à la leur de mesme mesure. Parquoi que cela serue à chaque Chrestien d'une incitation à bien faire, & à se contēnir aux limites de la raison & de l'obeissance.

*Les fautes
du chrestien
plus punis-
sables que
des autres
hommes.*

*Comme l'homme Chrestien ne doit nourrir son ame,
ni s'entretenir d'autre chose que de la mort de
Iesus Christ.*

CHAP. CCLXXIX.

*Faut sou-
uent con-
templer la
mort de Je-
sus Christ.*

La esté montré bien au long que la mort de l'homme estoit le seul moyen de la satisfaction, redemption, recouurement, deliurance & salut de l'humaine nature : Puis donc qu'elle est aduenue en la sorte qu'elle deuoit, Iesus Christ homme Dieu & fils de Dieu l'ayant soufferte, & qu'en son merite eternal & infini gist la vertu de nostre reparation & restauration, & par consequent le souuerain bien & bon heur du genre humain, c'est bien raison que l'estude de tout homme Chrestien, sa sollicitude & son soin, l'application & vsage de son apprehension, memoire, iugement & imagination s'arreste & s'exerce continuellement en la contemplation de ceste mort, & que tout son sçauoir ce soit elle, son effet, sa necessité, sa nature & ses proprietéz, conditions & circonstances. Car de quoy nous deurions nous plustost garnir, que de la vertu & des richesses? mais toute la vertu de l'homme n'est-ce pas son merite? & où est son merite s'il n'est en la mort de Iesus Christ? Les richesses de l'homme sont ce pas le merite? Et le merite se trouue-il ailleurs qu'en ceste mort tres.precieuse? Qui veut donc s'equiper de la vraye vertu & solides richesses, qu'il reçoive, qu'il incorpore & qu'il porte en soy la mort de Iesus Christ. D'autant qu'elle est passée & qu'il n'en reste

que le seul fruit & merite immortel, nous ne *Que vaut la mort de Iesus Christ.*
 la pouuons loger en nous que par nostre cogi-
 tation & souuenance, mais l'y logeant en ceste
 maniere, nous y logeons consequemment &
 receuons en effet son fruit & merite infini.

Iesus Christ la reçoit reallement & la print,
 mais les hommes ne la peuuent prendre & *Comment l'homme s'applique la passion de Iesus Christ.*
 receuoir qu'en leur imagination & memoire:
 c'est par là qu'elle demeure & s'entretient en
 nous, c'est par là que l'homme la ioint, l'v-
 nist & l'incorpore à soy, qu'il s'en applique
 & approprie le fruit & l'usage; & qu'il fait
 sienne la grace & vertu de Iesus Christ tou-
 iours vivant & eternal. C'est la mort, que
 produit & fait en soy nostre memoire, qui
 nous rend immortels, & qui nous viuifie. Il y
 a trois choses, la mort, le merite, & le pris: la
 mort causa le merite, & le merite cause le pris:
 Dieu nous les a donnees toutes trois. Et veu
 que la mort c'est la souche & tige des autres
 deux, qui ne la plante en soy premierement
 ne peut esperer aucune participation du me-
 rite & du pris: nostre memoire c'est le champ
 où elle se plante & enracine, de façon que
 plus elle l'affermist & incorpore en soy, plus
 nous gouffons de son fruit & de la recompen- *La mort de Iesus Christ commune à tout le monde.*
 se. Elle a esté donnée a l'humaine nature en
 commun comme le soleil, chascun homme la
 peut prendre & loger en soy, & par consequent
 s'attribuer son merite, sans que l'un empesche
 l'autre, & sans qu'elle se diuise ou diminuë. Par-
 quoy tout chrestien doit songneusement tra-
 uailer que la souuenance de ceste mort viue

*Science du
Chrestien.*

continuellement en luy vigoureuse & fleurissante, veu que c'est le vray moien de le rendre ioiuyssant de son eſſet, & de l'vnir indissolublement à Iesus Christ mesme. La science de l'homme, entant qu'il est Chrestien, consiste en l'intelligence de ceste mort & des deux obligatiōs naturelles & de la coulpe, qui sont trois choses jointes inseparablement l'une à l'autre: qui ne ſçait nos obligations & nostre necessité croit de nostre foy que ce soit vne fourbe, iugeant l'aduenement de Iesus Christ & sa passion frivole & inutile, mais leur cognoissance sert de preparatoire & d'accez à nostre creance, & à mesure que nous conceuons mieux nostre besoin & indigence nous embrassons plus volontiers Iesus Christ, & nous ioignons & vnifions de meilleur courage à sa passion tres-meritoire. Comme par la consideratiō de nostre nature assortie aux autres choses du monde nous auons acquis la notice de Dieu, aussi par la consideration de nostre estat present & de nostre cheute, qui s'est descouuerte à la comparaison des autres creatures, nous auons trouué le vray homme Dieu & fils de Dieu: car tout ainsi que Dieu createur est nécessaire à l'homme, entant qu'il est homme, tout ainsi est Dieu redempteur & sauueur nécessaire à l'homme, entant qu'il est abastardy & corrompu. De mesme qu'il y a double cognoissance de l'homme, entant qu'il est homme & entât qu'il est cheut, aussi y a-il double & proportionnément relative cognoissance de Dieu entant qu'il est Dieu & entant qu'il est homme. Attendu que la no-

*Double co-
gnoissance
de l'homme.*

tice de nostre nature nous achemine à celle de Dieu : qui s'ignore comme simplement homme ignore Dieu : & qui s'ignore comme homme perdu, ignore Dieu & homme. Si pour attaindre à la cognoissance de Dieu nous argumentons par nous, entant que nous sommes hommes, il nous faut argumenter par nous, entant que nous sommes pecheurs, pour ar- *Moyē d'ar- riuē à la cognoissan- ce de Iesus Christ.*

riuer à la cognoissance de Iesus : ainsi l'homme ne se doit iamais departir de la consideration de sa nature, il se doit tousiours auoir deuant les yeux, à ceste heure originellement homme, à ceste heure homme perdu, & à ceste heure homme remis. Qu'il se considere en trois façons l'ouurage de Dieu, comme créé premierement du rien, secondement comme releué & restably de sa cheute & sa ruine, & tiercement comme estant glorifiable & consommable. Aussi departons nous ce que Dieu agist autour de nous és œuures de condition, *L'homme ouurage de Dieu en trois façons.*

és œuures de la restauration & és œuures de la glorification. Conluons donc, puis que la mort de Iesus Christ est seule cause de nostre deliurance, que l'homme deliuré s'en doit entretenir sans cesse, en doit nourrir & alimenter son ame, pour en tirer le fruit & sa substance solide & fructueuse : car de mesme qu'une herbe ne lui seruiroit pas s'il ne l'appliquoit à sa playe, ni vn medicaments'il n'en sucçoit les vertus & les facultez, aussi ne fera pas ceste mort, s'il ne prend le soin de s'en accommoder & preualoir. *Trois sortes d'œuures de Dieu enuiron nous.*

L'homme deliuré par Iesus Christ du mal estre de l'ame ne deuoit pas estre pourtāt deliuré du mal estre du corps soit en ce qui concerne les douleurs & la mort, soit en ce qui concerne la concupifcence charnelle.

CHAP. CCLXXX.

NOUS auons estably autresfois deux maux en l'homme perdu, le volontaire de son ame & liberal arbitre, & le non volontaire de son corps : l'un de la coulpe, & l'autre de la peine, successeurs du double bien estre de l'ame & du corps, qui estoient originellement en luy, car ayant empiré par sa faute le vray & naturel estre de l'ame, il attira consequemment le mal estre en son corps, tout ainsi que le bié estre n'y estoit auparauant qu'en consequence du bien estre de l'ame. Nous auons dit aussi que ces deux maux de l'ame & du corps, ou ce double mal estre, estoit autrement és deux premiers auteurs de nostre gêre, qu'il n'est en leurs successeurs & descendās: En eux deux le mal volōtaire ou le mal estre de l'ame fut cause du mal non volōtaire, ou du mal estre du corps: mais en leurs enfans, engendrez par la voye de volupté & de luxure, le mal nō volōtaire ou le mal estre du corps à esté cause du mal volontaire & du mal estre de l'ame. Or bien que Iesus Christ restituē l'ame & le liberal arbitre en son bien estre, & qu'il efface le mal estre volontaire, il ne descharge pas pourtāt le corps de son mal estre: ni n'abolit le mal non volontaire, ains nous

laisse le mal estre du corps avec le bien estre de l'ame : ce qu'il fait, meü d'une grande consideration & raison, car si le mal estre non volontaire & mal estre du corps, qui s'appelle aussi le mal de la peine, ne fust resté à l'homme remis, il n'eust iamaïs peu descouvrir sa corruption & sa cheute, ni n'eust peu gouter & sentir la grande misericorde qu'on luy a fait, mes croyant & mes cognoissant la faueur de sa restauration & deliurance. Parquoy l'homme tire un bien singulier & un aduertissement tres-salutaire de ses peines & incommoditez corporelles qui luy representent sans cesse son estrange changement, & l'eschauffent par consequent de plus en plus en l'amour de Iesus Christ son redempteur & faueur. Voila comme ce mal estre de nostre chair est destourné & conuertya au profit & augmentation du bien estre de nostre ame & liberal abitre. D'auantage, puis que Iesus Christ effectua tant de biens par la mort & peine de sa chair, il estoit tres-raisonnable que la mort & la peine accompagnassent encores la nostre : & comme elles furent volontaires en luy & à ceste cause meritoires & qu'elles seruirent d'instrument à nostre reparation, qu'elles deuissent aussi volontaires & par consequent meritoires en nous : en maniere que la mort & la peine que franchement & de nostre gré nous endurerions pour la gloire de Dieu, nous fussent de quelque merite, à l'exemple de la mort & de la peine qu'il porta pour l'humaine nature. Quand donc il nous eust fait perdre le mal estre du corps il nous eust priuez d'un in-

*Pourquoy
le mal estre
du corps re-
ste es Chre-
tiens.*

*Dieu prend
fort en gré
les maux
endurez
pour son
nom.*

Instrument tres-propre au merite, car il n'est rien plus digne de recompense ni plus agreable à Dieu que les afflictions, angouilles & morts corporelles resolument & constamment souffertes pour l'amour de luy & en son nom : il nous eust priuez d'un tresbel essay & exercice de la vertu. Parquoy il ne nous a pas osté de mal non volontaire du corps, mais il a eschangé ce mal en nostre bien & l'a rendu volontaire à ce qu'il fust meritoire. Voicy donc vn merueilleux remuement : le mal autrefois volontaire de l'ame & liberal arbitre nous est à present & par son moyen non volontaire desplaisant & à contrecœur, & le mal de la chair non volontaire, qui nous estoit premierement insupportable & horrible (car qu'est-il plus farouche de soy que la mort?) nous est à ceste heure deuenu facile, plaisant & volontaire. Sans doute à l'homme vraiment Chrestien tant s'en faut que le tourment ou la mort soit chose fort à craindre, qu'au rebours elle luy est au nom de Dieu tres-desirable & tres-souhaitable veu que le miroir & la regle de toutes ses opinions & actions, c'est la vie exemplaire de Iesus Christ, à laquelle il ne se conforme aucunement, si ses accidens l'espouuantent. Il n'est rien plus raisonnable que de les souffrir volontairement pour celuy qui les a premierement soufferts pour nous, & si est tres commode que ces moyens soient restez en l'homme pour tesmoigner exterieurement, & apparamment, quand l'occasion s'y offre, l'interieure affectiō du cœur & l'inuiolable amour qu'il porte à son redem-

*Les afflictions pour
Dieu tres-douce au
Chrestien.*

pteur & bien facteur. Le mal estre du corps a esté laissé aux hommes, reparez quant à l'ame, non à sa condition ancienne de leur commander & maistriser. (Car tout ce qui est craint commande & maistrise, & la peine & mort se faisoient craindre) mais pour leur estre subiet & au dessous de leur volonté. Au demeurant la concupiscence charnelle ou appetit desordonné de la chair se tenoit aussi au corps de l'homme corrompu, & prenoit vne telle autorité sur l'ame qui la manioit & conduisoit à sa mode desraisonnable & desfreiglee, luy servant d'un cruel tyran & mortel aduersaire : c'estoit cet appetit qui l'animoit contre Dieu, qui l'a destournoit de son deuoit, & qui la pouissoit a vau deroute à l'iniquité & à l'iniustice, tantost par force & violence, tantost par allechement & piperesses amorces, comme vne courtisane rusée la ieunesse qui s'amuse à sa suite. Tout tel qu'il fut, si n'estoit il pas commode que Iesus Christ l'aneantist entierement, & qu'il en deliurast les siens de tout poinct, ains il estoit plus conuenable qu'il en laissast encores quelques estincelles en eux avec les maux & peines corporelles: car attédu qu'il rédoit à l'ame sa iuste royauté, domination & seigneurie, & qu'il luy remettoit en main ses anciennes & propres armes, la bonté, la droicteure, la magnanimité & la vertu, il l'eust desfavorisée si la voyant en son aduantage, il eust desrobé de sa presence ce traistre ennemy, duquel elle auoit esté incessamment outragée & tourmentee durant la saison pitoyable de sa seruitude. Il fit beaucoup plus

*Le mal estre au corps est mainte-
nant subiet
au Chrestien*

*il n'est
pas esté bon
que Iesus
Christ enst
osté le mal
estre du
corps.*

pour elle de le luy laisser en teste pour le continuel exercice de sa vengeance, & fit encores beaucoup d'ordonner ce combat, de maniere qu'elle ne le peut pas enfoncer & deffaire de prime arriuee: afin qu'elle eust sàs cesse ce plaisir de le gourmāder, battre & fouller à ses pieds: car vn tel ennemi merite non mourir soudainement, mais aller tousiours s'affoiblissant & languissant aux tormēs: En outre si l'appetit desordonné de la chair eust esté du tout assoupy en l'homme chrestien ce fust comme vne occasiō à son ame de s'appareiller, engourdir & appesantir, là où vn tel aduersaire domestique, vigilant, actif, espiant ses occasions vigoureux, au reste, & non destitué de tout moyen d'offenser & de nuire, la tient continuellement en alaine, & si l'esueille & exerce en vn cōbat ordinaire, duquel par la grace de Dieu, qui luy preste l'espaule, elle raporte d'heure à autre nouuelles victoires & nouueaux merites, qui fussent perdus sans ce moyen. D'auantage il nous est profitable d'auoir tousiours à nostre veuë celuy qui nous auoit mis en la male grace de Dieu, & qui nous auoit poussez à la damnation eternelle, afin que cela engendre en nous vne rememoration assidue du bien fait de Iesus-Christ & de nostre deliurance, & afin aussi que nous iugions & goustions plus entierement la grandeur de la grace & du bien estre au pris de ce miserable estat, auquel nous estions assuietis & asseruis à vn maistre de si peu, si dedaignable & si vil: & finalement à ce que sa presence nourrisse en no^s, vne crainte de retōber en la mercy d'vn

*L'ame me-
rite com-
battre contre
le corps.*

si furieux ennemi, & soin de nous maintenir en la bié vueillance de nostre redēpteur, pour ne perdre son secours, duquel depend l'aduantage de nostre querelle. Il estoit donc conuenable pour les raisons que ie viens de desduire que la concupiscence charnelle ou appetit desordonné de la chair demourast en nous encores apres le restablisement de nostre ame.

La façon & les moyens desquels Iesus-Christ se sert pour nous infondre sa grace, ou de l'institution des Sacremens.

CH A P. CCLXXXI.

L'Homme corrompu a donc besoin qu'on le guerisse de son mal estre qu'on remette en luy le bien estre, & qu'on le purge de ses pechés & offenses : Iesus-Christ seul le peut & le veut faire. Venons à l'execution & voyons en effet la conduite qu'il a ordōnee à ceste guerison, & les moyēs qu'il a gardez pour remettre ceste ame malade. Il a laissé à son Eglise ses ordonnances & la forme par laquelle il nous donne le bien estre, la grace & le salut: & d'autant que ce sont choses inouïbles, inuisibles & spirituelles comme l'ame, il en a prescrit d'autres exterieures, corporelles: sensibles & visibles, esquelles & par lesquelles nous receussions l'effet de sa guerison, choses qui ont quelque ressemblāce à la grace, qui est nostre santé, & qui la signifiēt & représentent en quelque façon: Ce sōt comme des instrumens exterieurs & corporels par lesquels il infond en nous ses faueurs, à ce que

*Descriptiō
des Sacre-
mens. !*

*Cause fina
le des Sa-
cremens.*

*Degré d'a-
ppréhension
par les Sacre-
mens meil-
leur que
l'eschelle
de nature.*

ceste sienne liberalité ne soit totalement oc-
culte, & qu'elle se mette en euidence par les for-
mes publiques & apparentes ainsi que par vn
signe ou image: Afin que l'homme peust co-
gnoistre quel est ce qu'il reçoit d'inuisible en
l'ame, Iesus-Christ a ordonné des choses pro-
pres a les luy descouurir & manifester: Et a or-
donné encores certains moyens & façons de les
luy appliquer exterieurement & au corps, a fin
qu'il iugeast par la & cogneust que son redem-
pueur en outre tout autant interieurement &
en son ame. C'est vn progresz tres-bien accômo-
dé & conuenable a l'homme, car il faut qu'il co-
gnoisse ce qu'il reçoit, & ordinairement il con-
duit sa cognoissance des choses corporelles,
sensibles & visibles, aux choses incorporelles,
insensibles & inuisibles. Or tout ainsi qu'en no-
stre eschelle de nature, qui nous a clairement
monstré ceste conduite de l'humain apprentissa-
ge, nous montasmes de l'intelligéce des choses
corporees aux choses incorporees: Aussi en ce-
cy, comme par vne pareille mōtee dressée pour
nostre restauration, Dieu a voulu que nous
montissions à l'intelligence des choses entiere-
ment spirituelles par l'intelligéce des materiel-
les & corporelles, & non seulement cela: mais
encores qu'en receuant visiblement les visibles
nous receussions inuisiblement les inuisibles.
Nostre eschelle premiere n'estoit que l'eschelle
du cognoistre, & ceste cy seconde est l'eschelle
du cognoistre & du recevoir ensemble: d'où el-
le vaut mieux, & est d'autât plus fructueuse que
l'autre. Là c'estoit l'eschelle de nature, & ceste

icy celle de grace: c'estoit là l'eschelle de la creation & de l'establisement. Icy est l'eschelle de la reparation & du restablisement, l'eschelle de salut & de vie: L'autre estoit l'eschelle de l'homme, entant qu'il est homme: & ceste-cy est l'eschelle de l'homme, entant qu'il est cheut: Parquoi elle est plus propre & premieremēt necessaire à l'hōme cheut. Puis qu'il s'est précepitē en vn si profond abisme extrémēmēt eslongné de la haute demeure de son createur, il faut qu'il se tire delà, & qu'il se remonte a ceste grâce, secours, santé, faueur, & a son bien estre, auant que se pouuoir seruir de l'eschelle naturelle & première: celle la fut bastie originellement a l'homme lors qu'en son premier bien estre il s'en pouuoit ayder heureusement, & y monter & descendre a sa fantasie. Mais a l'homme cheut & engoufré au mal estre il en a esté rebastie vne autre depuis accommodee a son accident, propre a le remener de la coulpe a la grace, du mal estre au bien estre, & a luy faire re-
trouuer Dieu qu'il auoit perdu. C'est folie d'entreprendre de s'aider de l'autre sans cestecy: qui s'en essayera s'asseure de trebuscher du haut en bas d'vne tres-lourde ruine, d'estre renuersé cul sur teste par la secoussē de la haine & male grace de son createur, qui luy seront en teste: & d'y rencontrer, au lieu de la sainte diuinité, l'erreur, la mensonge & le diable. L'homme entier mōtoit a Dieu par la première, la seconde nous monte a l'homme Dieu. Ainsi cōme il ya double estat de l'homme, aussi a-il double eschelle: Dieu seul ordonna celle des creatures, & Dieu

*L'hōme ne
peut remon-
ter au pre-
mier bien
estre que
par les Sa-
cremens.*

& homme a ordonné celle de grace. Si Dieu auât qu'il fust hōme auoit est offé de matiere visible & corporelle les marches de son eschelle, pour quoy estant deuenu hōme n'en eust-il fait autant à celle qu'il auoit à dresser de nouueau? Si on monroit a la cognoissance de Dieu tout spirituel & tout simple par vne corporelle montée, pourquoy ne se seruiroit-on aussi d'une autre montée corporelle pour nous conduire à la

*Iesus-Christ
quasi corn
me vne es-
chelle.*

cognoissance de lui-mesme incorporé & incarné? D'auantage commel'humanité & diuinité, où le corps & l'ame & la diuinité font quasi vne eschelle en Iesus-Christ, & que le corps & l'ame en font vne autre en nous, il nous a dressé tres a propos vne eschelle de choses visibles & de sa grace, en laquelle nous puissions atteindre a la grace par les choses visibles. Et de mesme qu'aux marches de l'eschelle qui est en luy, l'inferieure & la plus basse, c'est la materielle & corporelle qui est l'humanité, & la diuinité spirituelle est derniere, la plus enleuee & a laquelle on s'achemine & on monte. Pareillemēt, comme en nous le degré d'au dessous & d'embas est materiel & visible, car c'est nostre corps, & le dernier qui fait la cime de nostre montée, est incorporel & spirituel, car c'est l'ame: aussi a-il tres-proportionnément voulu qu'en ceste sienne eschelle les choses materielles & visibles fussent logees au premier siege, & que par elles on peust s'elancer pour atteindre la grace. En outre il y a en cecy vne bien remarquable constance & conformité de l'ordonnance diuine, car Iesus-Christ a voulu que l'homme perdu re-

couuraſt le bien eſtre par les choſes viſibles & corporelles. Tout ainſi qu'autrefois Dieu propoſa à l'homme garny de ſon bien eſtre, la deſenſe d'une choſe corporelle & viſible, pour acquerir ſon tresbien eſtre: & comme il fut lors ordonné que l'homme obeiſſant a ceſte prohibition qui luy auoit eſté faite par Dieu de ne toucher à l'arbre du bien & du mal acqueriroit la conſommation & accompliſſemēt de ſon eſtre, auſſi à ceſte heure receuans par obediēce certaines choſes corporelles, qui nous ſont ordonnees, nous recouurons noſtre bien eſtre & la grace de noſtre Sauueur: car elles ont vne telle efficace & vertu, que qui les prend dignement & comme il luy eſt commandé prēd certainement auſſi le preſent, le ſecours & la grace de Dieu, non qu'elle ſoit en elles, mais il la donne comme par vn pacte fait a tous ceux qui les reçoient ſuiuant ſon institution & ordonnāce: & qui les meſpriſe eſt totalement priué de ſa faueur. Or d'autant que par ces choſes viſibles & corporelles Dieu propoſe de nous donner ſa grace, elles ſont ſanctifiees & conſacrees par les mots diuins qu'en ſon nom on prononce ſur elles ſignificatifs du bien & du fruit qui en doit prouenir: & conſacrees & ſanctifiees en ceſte maniere, elles ſont renduës ſuffiſans inſtrumens a produire en nous la grace de Dieu. Les paroles de Ieſus-Chriſt ſont tres-conuenablement ioinctes a ces choſes corporelles: car, comme ie diſois lors que ie parlois des ſainctes Eſcritures, nous auons receu deux choſes de Dieu, ſa parole & les creatures: a ſa parole eſt

Efficace des Sacremēs.

*Les Sacre-
mens ſont
faits par
les paroles.*

*Les Sacre-
mens don-
nēt ce que
ils repre-
sentent.*

toute vertu, c'est elle qui a tout mis en effect, & pourrant c'est à la parole d'ouurer en ses creatures visibles. Puis donc que ces choses visibles doyuent ressembler & représenter ce qui se donne & reçoit inuisiblement par elles, autrement elles ne nous monteroyent point à la cognoissance & intelligence de leur vsage & profit, & puis que nostre Seigneur Iesus-Christ les a expressément instituees pour nous signifier & aduertir de ceste chose inuisible qu'il nous faut & que nous cherchons, & pour qu'elles prenāt corporellement nous prissions aussi en l'ame ce qu'elles nous signifient & représentent, il est tres-necessaire que les paroles y soient adioustees, qui sont de leur nature plus propres à signifier, démonstrer & faire entendre, & qui se coulent facilement, entrent & passent en nostre intelligence. Parquoy afin que l'instruction & signification soit entiere, plaine & accomplie, il faut mesler les paroles aux choses: il faut pour rendre tres-parfaite & tres-certaine ceste apprehension d'une chose inouye & inuisible, qu'on la signifie par les paroles ouybles, & qu'on la représente par les choses visibles. Nous arriuons par là plus allegrement & plus promptement comme par uenuee & peu penible montée à la conception & cognoissance de ceste chose occulte & secrette, ayant à nos yeux les choses qui signent & qui marquent ce mesme qu'à nos oreilles les paroles expriment & declarent. La est l'ordonnance l'institution & la volonté de nostre seigneur ordonnant, instituant & voulant que nous receuions son

son present, sa grace & son secours par ces choses corporelles & sensibles : là sont aussi ces mots diuins, tres-certains & infaillibles. Ainsi la verité irrefragable de ces mots signifians, & l'autorité de son institution forment l'homme à croire qu'il reçoit la grace inuisible de Dieu, souuerain remede a sa necessité. C'este ferme eschelle & immobile du receuoir & du cognoistre se fonde asseurement en ces deux pieds, l'un de la presentation & signification entiere des choses & des paroles, qui nous soustient à monter au cognoistre. L'autre de l'institution & ordonnance inuiolable qui nous appuie à monter au receuoir. L'autorité du cōmandement fait qu'en toute certitude de foy nous prenons ce que les choses nous representent & les paroles nous signifient : car qu'est-il ferme & croyable aupres de nostre sauueur & redempteur Iesus Christ ? & qu'est-il en vne royauté de plus authorisable que les loix & ordonnances du prince ? Le respect & la souueraineté de celuy qui parle, impose vne necessité à luy de donner sa grace, & à l'homme de la receuoir : necessité non contrainte pourtant, mais volontaire. Car quant il ordonna ces choses visibles & qu'il fist pache avec nous, il s'obligea de sa franche bonté & volonté nullement contrainte à ce qu'il y eust vne seureté infaillible des choses promises. Celuy-là mesmes qui voulut mourir pour l'homme, voulut aussi ordōner tout ce qu'il luy pensoit estre plus profitable & vtile. Au reste si en nos corps depuis qu'ils sont formez Dieu infond des ames secrettemēt & imperceptible.

*Deux pieds
del'eschelle
des Sacre-
mens.*

*Dieu donne
volontairement
sa grace à
ceux qui
reçoivent
les Sacre-
mens.*

ment auāt nostre sollicitation & requeste, combien par plus forte raison nous inspirera il sa faueur & sa grace, lors qu'obeissans à son commandement & à sa reigle, nous receurons les choses corporelles instituees par luy pour cet effet ? Sans doute l'ame & la grace viennent & partent immédiatement de la diuine bonté. Comme il ordōna, quand il nous fit, que incontinent apres la formation du corps il créeroit vne ame pour y estre logee. De mesme ordōna il, quand il nous restablit, que toutesfois & quantes que deuēment & suiuant son institution nous prendrions ces choses corporelles, il créeroit la grace pour l'infondre en nostre ame. Et comme il ne se lasse pas de creer & donner l'ame, aussi ne se lasse-il pas de creer & de donner la grace. Voila donc la maniere par laquelle Iesus Christ enuoye à l'homme son benefice & ses bien-faits, c'est le moyen par lequel il le fait participant à sa mort & à son merite, c'est par là qu'il le tire & vnit à soy, qu'il le fait des siens, de ses membres & des ordinaires de sa maison. C'est la liuree & la marque que ie disois ailleurs deuoir estre donnee à ceux de sa compagnie & de sa troupe. Sil'homme veut receuoir le bien de la satisfaction & de la redemption s'il veut faire sienne la mort de Iesus Christ qui a tout meritē, il faut necessairement qu'il le suyue & qu'il le croye. Or ce sont ici les signes, & les enseignes qui doiuent exterieurement manifester sa deuotion & son entiere creāce: Il falloit bien qu'il y eust des notes & des apparences par le dehors, qui signassent publiquement ceux qui

*Sacremens
marquez
des gens de
Iesus
Christ.*

iureroient & protesteroient sous sa charge. Et
 autant que nous estoit necessaire sa mort, autāt
 nous est necessaire la grace qu'il inspire en nous
 par ces instrumens materiels & visibles. Puis
 que par eux nostre ame reçoit vn biē inestima-
 ble, puis que ces signes externes nous viuifient,
 sanctifient & apportent nostre biē estre, & puis
 qu'ils ont cet honneur d'estre instituez par la di-
 uine parole de nostre Sauueur, c'est raison que
 nous les reuerions & honorios, c'est raison que
 nous les appellions saints, sacres & sacremens.

*Sacremens
 autant ne-
 cessaires
 que la mort
 de Iesus
 Christ.*

*Sacremens
 doiuent estre
 honorez.*

Ce sont bien choses materielles & sensibles,
 mais si signifient-elles pourtant & representent
 des choses saintes & sacrees, si nous preparent
 elles & apprestent à receuoir la grace & merite
 de nostre Seigneur & sont destinees à cet vsage
 par sa tres-sainte & tres-sacree ordonnance: el-
 les s'appellent donc bien iustement sacremens
 & ceste eschelle sacramentale.

Du Baptesme.

CHAP. CCLXXXII.

PAr le discours que i'ay fait de nostre rui-
 ne & decadence, nous sommes amplement
 instruits de l'estat corrompu & desprauē de
 nostre ame & liberal arbitre, nous sçauons qu'il
 est besoin que nous soyons entierement re-
 faits, renouuellez & refondus: Il faut que nous
 perdions le vieil estre de nostre ame, pour en
 prendre vn nouveau & tout autre, il faut que
 nous luy redonnions son bien estre au lieu de

son mal estre, & qu'elle commence de produire des operations entierement dissemblables & differentes aux premieres, & si faut pour paruenir à cela qu'elle soit lauee & purgee des immondices & salletez dont le corps infect l'auoit chargee, qu'elle soit absoute de ses iniquitez & offenses & de son obligation à la peine: & somme qu'elle soit remise a poinct de sa pureté & sincerité naturelle. Pour représenter donc & signifier toutes ses operations internes & changemens qui se doiuent faire en nostre ame, Dieu a ordonné qu'on nettoiaist exterieuremēt le corps par l'eau elementaire & visible meslant ces paroles signifiantes, *Je te baptise, où ie te laue, au nom du pere, du fils & du saint es-* prit. Ceste ablution exterieure ainsi qu'elle à esté ordonnée, & ces paroles comme elles sont aussi ordonnées nous representent & signifient l'ablution interieure & occulte que Dieu fait en nostre ame par l'inspiration de sa grace nostre bien estre, lequel, reçu en elle, la change, la purifie & la nettoye, luy façonne vn visage & vn portaimable & agreable à son createur, luy approprie & applique le merite de ceste mort tres-precieuse, vnist & incorpore Iesus Christ mesme à elle. Voila pourquoy ceste ablution deuëment prinse s'appelle sacremēt & signe du renouvellement & de la regeneration, attendu que c'est regenerer & renouveler l'hōme que de donner à son ame vn nouuel estre spirituel, & qu'elle n'auoit pas. Parquoy ce Sacrement nous reconduit au royaume celeste, nous refait enfans de Dieu, ses heritiers & coheritiers de

*Cause du
baptisme.*

*Paroles du
baptisme.*

*Que signifie
l'exterieur du
baptisme.*

Iesus Christ : aussi nous donne-il vn nouveau
 nom, car c'est par luy que nous no^s surnōmons *Les hom-*
 Chrestiens. Comme nous receuons de nostre *mes pren-*
 seigneur vn nouuel estre, qui nous fait nou- *nēt un estre*
 ueaux hommes, aussi en prenons nous vn nou- *Es nom*
 ueau nom, & il nous communique son nom *nouveau*
 comme il nous cōmunique sa grace : ainsi nous *de Iesus-*
 sommes changez, & pour le respect du nom, &
 pour le respect de la chose. Le Sacrement du
 Baptisme est la premiere marche de l'eschelle
 sacramentale, par où l'homme cheut se doit *Baptisme*
 acheminer, c'est le premier degré pour mōter à *premier*
 la cognoissāce de l'inuisible par le visible. Voiōs *des Sacre-*
 donc comme nous pas se cōduisent à ceste mon- *mens.*
 tee. L'eau, le lauement & la façon de lauer sont
 les choses que nous voyons. De mesme que le
 corps se proportionne à l'ame, de mesme se pro- *Proportion*
 portionne ceey que nous voyons, qui est com- *de ce qui*
 me corps à la chose inuisible, quand à la repre- *est visible*
 sentation, signification & figure : car ce qui se *au Sacre-*
 voit au Sacrement est signe, semblāce, & image *ment à*
 de ce qui ne s'y voit pas. Parquoy il no^s faut ar- *l'inuisible.*
 gumenter du visible à l'inuisible, & dire que cō-
 me l'eau par sa pureté nettoye & mundifie les
 taches & ordures, aussi est nostre ame purgee,
 lauee & nettoye de la macule & noirceur du
 peché, de la coulpe & de l'offence par vne eau
 inuisible tres-pure & tres-abstergeante, qui est
 a grace de nostre Seigneur. Et comme l'eau *Que repre-*
 nettoye le corps entier par le dehors, aussi faut *sente l'eau*
 il necessairement croire que l'ame est entiere- *du Baptis-*
 ment nettoye par le dedans. D'auantage l'eau *me.*
 claire, transparente & susceptible de lumie-

re nous signifie que l'ame est illuminee au dedans, & deschargee de toutes tenebres spirituelles. En outre ce qu'elle est refrigerative & rafraichissante nous montre que la furieuse ardeur de la concupiscence charnelle est rabatuë & refroidie: & si montre encores que nostre amereçoit rafraichissement de la peine angoisseuse à laquelle elle estoit obligee. Finalement ceste ablution, qui se commence par la teste, & de là s'espand au reste du corps, signifie que le peché est effacé dès sa rige, & que la purgation de l'ame est vniuerselle & generale, de mode que rien ne luy empesche plus l'entree du ciel & l'accez à la compagnie de son createur. Voila comme le sacrement de baptesme, qui se fait par l'eau corporelle & visible, nous sert d'eschelle pour nous esleuer à la cognoissance de ce qui se fait inuisiblement en nostre ame. Et veu que ce n'est pas l'eschelle du cognoistre seulement, mais aussi du receuoir, l'homme receuant exterieurement le baptesme ou l'ablution de l'eau, que deuëment & selon la reigle on luy verse, reçoit interieurement en l'ame tout cela inuisible qui se signifie par l'eau visible, & ce par la necessaire vertu & efficace de l'institution de Dieu, ordonnant que quiconque se baptisera sous sa forme & en son nom, recoyue interieurement en son ame tout ce qui est exterieurement representé par les signes. Aussi se fait par le Baptesme visible vne inuisible ablution des pechez, incorporation de l'homme avec son sauueur, ouuerture des portes de paradis & entree à la vie eternelle; il s'y

*Biens procedans du
Baptesme.*

fait vne mutation d'estat à estat, du mal estre au bien estre, du non estre à l'estre, du mal inuisible & occulte au bien inuisible & occulte, de mort à vie, des tenebres à la lumiere, du seruice de la chair & du diable au seruice de Dieu & à la liberté souueraine. Par le Baptisme l'homme perd & acquiert, & perd & acquiert chose inuisible, il meurt & se viuifie: car l'ame laisse sa condition & vie ancienne pour en prendre vne nouuelle: la vie qu'elle auoit au peché est estainte, vne autre vie se recommence. Par le Baptisme l'homme est despoüillé & reuestu, il est despoüillé du mal estre de sa vie corporelle & des affections charnelles, & est reuestu du bien estre d'une vie sainte, & de la grace de Dieu. Et veu qu'il est impossible d'acheminer la nouuelle vie en Iesus Christ si on n'abandonne l'ancienne contraire: & que l'ancienne estoit volontaire, il faut aussi volontairement reprendre la nouuelle, & se desplaire & contrister en son cœur de l'ancienne, ie dis en l'homme qui est baptisé en aage de cognoissance & de repentance. Et d'autant qu'en luy il ya double peché, l'originel & l'actuel qu'il a commis par sa volonté, il faut, comme i'ay dit ailleurs qu'actuellement ils s'en repente, & que de sa volonté aussi & propre foy il s'vnisse au party de Iesus Christ & a sa troupe: mais à l'enfant qui n'a encores point le maniement de son liberal arbitre ni la force de vouloir & de consentir, & qui par consequent ne peut estre entaché d'aucun peché que de celuy qui luy vient d'autrui, sa propre foy n'y est point

I' fait que le nouveau Chr. s'en change de vie.

Repentance est requise au baptisme.

La foy d'autrui suffit

au Baptesme de l'enfant. requise ni la contrition ou desplaisance, il suffit que d'autres croyent, consentent pour luy & s'unissent à Iesus Christ. Or attendu qu'au baptesme il se fait vne regeneration spirituelle & l'acquisition d'une nouvelle forme, il faut faire auant toutes choses qui seruent de preparation & de plus grande aptitude à la recevoir : ainsi d'autant que, comme i'ay monsté, nous sommes en la puissance du diable auant le baptesme, nous le chassons premierement & sa puissance par exorcismes & catechisons aussi au
Catechiser. prealable, qui est instruire & preparer à la foy.

Des effets du Baptesme.

C H A P. CCLXXXIII.

PAR le sacrement du baptesme l'homme perdu va à Iesus Christ, & Iesus Christ vient à l'homme perdu, & comme par iceluy l'homme môte, aussi descéd Iesus Christ en quelque maniere. La diuinité, l'humanité, la passion & le baptesme de Iesus Christ ce sont choses jointes ensemble & enchainées à la mode des degrez d'une eschelle : sa grace part originellemēt de sa diuinité, & par son humanité & vertu de sa mort & passion pleine d'un merite infini descend au baptesme. Lors que l'homme est touché par le baptesme la grace arriue en luy, & Iesus Christ mesme le touche par le Sacrement, qui est le dernier eschellon de ceste descente : & en ceste maniere il descend, car son present. descend & d'enhaut reuestist l'hom-

Iesus Christ descend de dans le baptesme.

me. Et comme le baptisme se donne d'en haut & reuestist aucunement & recouure tout le corps d'eau, aussi reuest-il au dedans toute l'ame avec sa grace: ainsi tout l'homme est touché de Iesus-Christ & autant son corps que son ame s'incorporent en luy. L'homme se fait aussi membre de son Sauueur & par consequent capable de participer à sa mort, à sa passion & en leur merite & vertu : & pourtant est-il baptisé en sa mort, en sa passion & en son sang, car en la vertu & au merite de la mort de Iesus-Christ en laquelle il est mouillé descend le don & la grace en l'ame qui en est lauee: ainsi le baptisme c'est l'instrument de ceste mort & passion tres-digne. Ainsi tout est à Iesus-Christ & la grace qui descend & le baptisme par où la grace descend, & la mort & passion de l'humanité, par la vertu de laquelle elle descend, & la diuinité d'où elle se desriue comme d'une fontaine, & l'homme mesme est rendu sien par le baptisme. Ce n'est donc pas sans cause que l'homme est surnommé chrestien, & qu'il se rend & deuiet d'un pris infiny, estant racheté par ceste mort inestimable. Qui l'outrage & offense, outrage & offense Iesus-Christ: duquel il est le membre non pas à luy, car il n'est plus sien. Pareillement qui l'honore, honore non luy, mais Iesus-Christ, à qui il est. L'homme chrestien doit continuellement auoir deuant les yeux qu'il n'est plus sien, qu'il est le membre d'un chef tout-puissant & incomprehensible: combien il a esté estimé par son rachapt: com-

Le baptisme nous fait membres de Dieu.

Le chrestien est d'un pris infiny.

L'homme chrestien n'est plus sien.

bien grande chose est l'estre chrestie, de quel profit, de quel honneur, & de quel aduantage, afin qu'il se donne songneusement garde de ne blesser & auilir ce grand tiltre qu'il porte, & de n'estre cassé par sa faute d'une si belle compagnie ou desmis d'un rang si glorieux & si honorable. Voila vne tres-ferme chaine ou eschelle immobile de la diuinité de Iesus-Christ creatrice de toutes choses, de son humanité garnie à cause de sa mort d'un merite ineuisible & immortel & de son baptisme authorisé par sa sainte ordonnance, commandant de le receuoir pour receuoir sa grace : duquel l'effet tres-salutaire durera eternellement comme la force de l'ordonnance & par consequent aussi la liaison de ceste chaine ou eschelle, qui a tout inuisible, sauf le baptisme, sa marche derriere. Quiconque reçoit ce Sacrement est attaché par la grace à Iesus-Christ inuisible, il est esleué & comme suspendu par le moyen de cet instrument materiel & corporel: Ce Sacrement est comme l'hameçon duquel Dieu se sert à pecher & tirer à soy les hommes. Comme en l'hameçon il y a quelque partie secrette & quelque autre descouuerte, aussi ya-il en ce Sacrement, l'eau y est visible, & la receuant par le dehors nostre ame se sent interieurement & inuisiblement prise par la grace & tiree à Dieu. Iesus Christ descend en l'homme par le baptisme: & l'homme monte à Iesus Christ, par le baptisme: il se fait là comme un contract, comme une promesse, comme une obligatio & comme un mariage entre Iesus-Christ & nostre ame: l'ame se

*L'effet de
baptisme
durera e-
ternelle-
ment.*

*Baptisme
hameçon de
Dieu.*

*Le baptis-
me marie
notre ame
à Iesus
Christ.*

donne volontairement à Iesus-Christ, & Iesus-Christ la reçoit volontairement, & si luy fait presens de ses precieux ioyaux & riches accoustremens, la desuetant & despoüillant de sa parure ancienne, indecente, vile & des-honneste. De la cōcubine du diable elle est réduë femme espouse de Iesus-Christ, & par consequent fille de Dieu : d'où nous pouuons apprendre avec quel respect, hōneur & reuerēce ledoit celebrer & traicter ce sainct mystere, auquel se solennise la feste d'un si grand & noble mariage de l'ame raisonnable & immortelle avec vn esponx immortel, fils de Dieu & fils d'une Vierge, Dieu & homme, tout-puissant, tout grand, tout victorieux, tout glorieux & tout triomphant, qui au reste a tesmoigné l'amour qu'il luy portoit au pris de sa vie, iusques à espandre son digne sang pour effacer la tache de sa honte & qui au trauers de toutes les difficultez & tourmens du monde l'est allé arracher des poings du paillard qui la tenoit, pour la remettre sus & en sa dignité premiere par l'honneur d'un si haut & superbe party. C'est hardiment bien raison de traiter soigneusement & dignement ces royales & sainctes espousailles, & hardiment bien raison aussi que cest espouse recognoisse par humilité, obeissance & tous autres deuoirs ce qu'elle doit à vn tel mary, qu'elle garde tres-sincèrement & inuiolablement, sa foy, sa loyauté, se souuenant du rang qu'elle a acquis, de l'honneur qui luy est fait & du hōteux & vilain changemēt qu'elle souffriroit, si elle en estoit deplacée par son demerite. Des choses precedentes

*Conclusion
des effect.
du baptes-
me.*

il nous reste que par ce Sacrement non seulement l'ame monte à la cognoissance du visible par l'inuisible, non seulement elle monte au receuoir de l'inuisible par le visible, mais elle monte encores à l'habitation du royaume celeste, à la société des Anges, au mariage de Iesus-Christ, & à la filiation de Dieu tout-puissant & eternal: la où auant ce n'estoit que la grace du diable & n'auoit compagnie que des iniquitez & des offenses, ny iouiſſance que de tout mal & de toute misere, ny esperance que de la damnation & peine eternelle. Ainsi est le baptesme l'eschelle de la montee & de la descente, & l'ablution de la regeneration, renouation, purification & mondification.

De la confirmation.

CHAP. CCLXXVIII.

*Visibles i-
mages des
inuisibles.*

*Double a-
ge l'un du
corps l'autre
de l'ame.*

*Vie corpo-
relle.*

Nous venons de dire que par le baptesme l'homme reçoit vn nouuel estre spirituel, & se refond & regenere tout a nœuf, comme se faisant vne nouuelle naissance en sō ame & des choses visibles & corporelles nous montōs à la cognoissance des choses spirituelles & inuisibles, parce que les visibles sont cōme l'image & semblance des inuisibles. Puis dōc que la vie est doublement en l'homme, spirituellemēt & corporellemēt, & qu'il y a double aage, l'vn de l'ame, l'autre du corps, nous pouuōs arguer & apprendre de ce qui se fait en l'aage, vie & naissance du corps: ce qui se fait en l'aage, vie & naissance de l'ame. En la vie corporelle & visible l'hō-

me s'engendre premierement & commence à estre, & secondement il croist & s'augmente iusques à ce qu'il paruienne à la force d'un aage ferme & robuste, auquel il soit capable d'exercer ses actions humaines & corporels offices: il y a dōc là en premier lieu la naissance, & puis l'augmentat[i]on iusques à la perfect[i]o[n]. De mesme est-il de la vie spirituelle & inuisible de l'ame. Premierement l'homme la reçoit & s'y engendre: secondemēt il s'y augmente & accroist iusques à l'aage parfait auquel l'ame puisse suffisamment exercer toutes les operatiōs qui appartiennent à ceste sienne vie spirituelle. Parquoi si le baptesme est un nouuel estre, vne generatiō & comme le commencement & l'entree de la vie spirituelle de l'ame, indubitablement il doit estre suivi d'un autre Sacrement qui nous fournisse d'augmentation & d'accroissance, de promotion & de conduite au solide & entier aage de ceste vie auquel l'ame puisse exercer suffisamment les actions & charges qui luy appartiennent pour ce regard. Ainsi apres le Sacrement de Baptesme vient necessairement le Sacrement de la confirmation, qui se rapportent l'un à l'autre comme l'augment à la generation, & l'accroissance à la naissance: car comme le baptesme est vne generation spirituelle nous introduisant à la vie Chrestienne, aussi est le sacrement de la confirmation un augment spirituel nous establisant en l'aage parfait & viril de la vie Chrestienne. C'est icy le sacremēt de plénitude & d'absolutiō, parfaissant ce qui estoit donné par le premier, apportant à l'ame la grace de

*vie spiri-
tuelle.*

*Confirma-
tion doit
suivre ne-
cessairemēt
le Baptes-
me.*

*Confirma-
tion, Sacre-
mēt de ple-
nitude.*

s'asseurer & de se roidir, & de cōfirmer, accroistre & mener iusques à son accōpliment le bien qu'elle auoit receu par le baptême. La grace qui se donne au baptême laue entieremēt toute l'ame, en cela consiste sa vraye operation: mais la grace qui se donne en la confirmation roidist l'ame & la fortifie. D'autant que ce secōd effet est distingué du premier, il nous faut aussi vn instrument diuers & vn autre moyen visible pour le produire, afin que tout se conduise ordonnément & proportionnément. S'il se voit vn progres si réglé en la vie corporelle, comment ne se trouueroit-il en la spirituelle, puis qu'un mesme ouurier les a faites? Où il y a vne nouvelle operation en l'homme, il faut qu'il y ait vn nouuel instrument pour l'effectuer. Les sacremens ne sont ordonnez que pour garder, accomplir & parfaire l'ame de l'homme, & Iesus-Christ ouure en elle par eux, les diuersifiant selon les diuers effets qu'il veut engendrer, cōme aiāt à prouuoir à plusieurs accidēs d'une maladie par diuers outils & diuerses applications & à cōduire sa guerisō l'une chose apres l'autre, de degré en degré selō la porree & necessité du patient, auquel il s'accommode entierement, & dresse toutes choses par ordre & par mesure, comme il les luy sçait estre les plus propres. Or il est tres-necessaire à l'homme de receuoir vne grace confortatiue, confirmatiue, augmentatiue & corroboratiue de son ame en la vie spirituelle & Chrestienne qu'il a receuē nouuellement au baptême. Il a prins la vie de ce premier Sacrement, mais ce n'est pas tout, il luy faut enco-

*Offices des
Sacremēs.
Et pour
quoy ils
sont.*

*Grace confirmatiue
necessaire
au Baptême.*

res combattre & scustenir de terribles efforts ^{Pourquoy}
pour la defendre contre ses aduersaires tant vi- ^{la cōfirma-}
sibles qu'inuisibles: il luy faut confeller le nom ^{tion est ne-}
de Iesus Christ hautement & publiquemēt, sans ^{cessaire.}
vergonne & sans crainte: il le faut maintenir,
publier & prescher fils de Dieu, crucifié pour
les hommes, esgal à son pere, qui sont les fonde-
mens de sa foy, au hazard de sa vie, & parmy les
dangers & perilleuses traueses que luy dresse-
ront les grands & puissans ennemis de la verité.
Pour executer & conduire ces choses comme
elles le doiuent estre, il luy est besoin de rece-
voir vne grace esuertuante & encourageante,
qui fournisse à son ame de ferme magnanimité
& vigoureuse constance à ce combat, & à ceste
profession & confession hazardeuse. Et d'au-
tant que tout Sacrement est vne chose propre à
nous monter, la cognoissance & reception
des choses inuisibles par les visibles, & que ce
qui y est de sensible y doit estre proportionné à
l'intellectuel & insensible, le signifiant & repre-
sentant en quelque façon, il me faut tenir mes- *Chresme.*
me ordre en la confirmation que i'ay fait au ba-
ptesme. Le chresme, qui est composé d'huile
d'oliues & de basme, est la chose visible de ce *Paroles sa-*
Sacrement, & s'en fait vne inonction exte- *cramental*
rieure au frond, accompagnée de ces paroles si- *les d la cō-*
gnificatiues de son effet & de son fruit: Je te *firmation.*
signe du signe de la croix, ie te confirme du
Chresme de salut au nom du pere & du fils
& du saint Esprit. Ainsi tant par ces cho-
ses materielles & corporelles que par ces mots
nous pouuons argumenter & clairement co-

*Que signi-
fie l'huile
de la con-
firmation.*

gnoistre tout ce qui se fait en ce Sacrement. L'huile qui nage & monte au dessus de l'eau nous signifie que la grace qui se donne icy, monte au dessus de celle que nous auons receu au baptesme: par celle-là nostre ame fut lauee, & par ceste-ci elle est asseuree & confirmee. La condition que nous voyons en l'huile de rēdre l'eau sauoureuse nous monstre que nostre ame esguise son goust & son appetit a la foy, & nous monstre aussi qu'elle se rend de plus en plus aymable à Dieu & aux hommes. Ce que l'huile s'estend & s'amplifie plus que l'eau, denote l'augmentation, l'accroissance & plenitude de grace que l'homme reçoit en foy, & denote aussi qu'il s'espand, s'agrandist & communique aux autres hommes par ses bonnes actions, & qu'il respand aussi & agrādist au mōde le nom de Iesus-Christ par sa predication & confessiō. L'huile claire & nette nous enseigne que Dieu met en l'homme vne nette cōscience & vne grace purifiante ses actiōs. La condition de l'oliuier tousiours verdoiante & dedaignāt les efforts du chaud & del'hiuer nous apprend que nous sommes par l'effet de ce Sacrement rendus vigoureux & fleurissans en nostre vie spirituelle, & que nous sommes armez d'une constance imployable à la force & à la violence: L'huyle linitif & adoucissant nous signifie la grace du saint Esprit en ce Sacrement oster à ceux qu'elle touche toute aigreur, toute amertume & toute rudesse, & rendre par vne douce & nonviolēte polissure de leurs mœurs leur cōuersation gracieuse, soëfue & debōnaire, plaisante

*L'oliue
tousiours
verdiciate.*

plaisante & agreable à toute maniere de gens, soient bons soient mauuais. Voila cōme l'huile represente singulierement bien par la pluspart de ses qualitez les effets de la grace de Dieu. Et ce qu'on y mesle du basme qui est odoriferant & espendant bien loin hors de luy vne douce senteur, veut dire que la bonne renommée, le nom & la reputation de ceux qui sont touchez de ceste grace, s'espend bien loin au de là d'eux, & qu'ils font aussi par leur exemple & persuasiō doux-flairer le nom de Iesus Christ au monde. Ainsi toutes les parties de ceste onction visible se rapportent bien proportionnement par signification & representation à l'onction inuisible que Iesus Christ fait par sa grace en nostre ame. Elle se fait au front, denotant que Dieu nous enuoye ce secours pour l'employer vaillamment & courageusement en vne bataille ouuerte, & publique entreprise pour la tution de son honneur & de sa gloire: car c'est le front & le visage qui portent tesmoignage de la vaillance ou de la crainte, de la honte ou de l'assurance. Parquoy cet oignement tesmoigne que l'homme prend au dedās vne force & vne resolution contre la crainte & contre la honte, & que c'est vn vaillant champion de luite & vn braue athlete, qui se presente courageux à la mocquerie, au blasme, aux tourmēs & à la mort pour l'honneur de son Roy, duquel il porte les marques au front & l'enseigne triomphalle de sa glorieuse victoire. C'est pourquoy on empraint la main & la croix au front de ceux qu'on confirme. Ainsi l'homme desia Chrestien & ba-

Que signifie le basme au chesme.

Le front porte tesmoignage de la hardiesse et de la crainte.

Pourquoy on croise au front les confirmés

puisé, receuant deuëment ces signes materiels & corporels, & les mots qui les accompagnent, reçoit au dedans vne grace inuisible qui conforte & confirme son ame, & qui la promeut & conduit en l'aage vigoureux, & entier de la vie spirituelle & chrestienne, la rendant apte & capable à tous exercices & offices qui la touchent & concernent pour ce respect. Parquoy il y a vne bien apparante distinction entre ces Sacremens du baptesme & de la cōfirmation. Le baptesme c'est quelque changement du nonestre à l'estre: & la confirmation c'est vn changemēt de l'estre au mieux estre, d'un aage foible à un aage plein & robuste, & de l'enfance à la virilité.

*Difference
du baptes-
me & de
la confir-
mation.*

*du tiers Sacremēt, qui est del' Eucharistie ou du corps
& sang de Iesus Christ, Sacremēt de l'union & cō-
munio. viatique de refection, et sacrifice de l'oblatiō,
auquel l'hōme Chrestie, desia engendré et viant par
le baptesme en la vie spirituelle & en l'estre de grace,
& fortifié et augmenté par la confirmation, se nour-
rist & conserue en ceste vie spirituelle, à ce qu'il ne
defaille au chemin, & en est substanté iusques à ce
qu'il viēne à la gloire & vie eternelle: & par lequel
il est uni par amour à Iesus Christ & à ses membres,
et changé et transformé en luy comme l'aliment en
ce qui est alimenté.*

CHAP. CCLXXXV.

P Vis que, comme ie viens de dire, la vie spirituelle se conforme à la corporelle, tout ainsi que nous trouuons en la corporelle premierement la generation, par cū elle arriue en l'homme, & puis l'augmentation, par où elle

s'establist & se parfait : & qu'il luy faut encores la nourriture & l'aliment pour la maintenir & continuer en sa duree : aussi en la vie spirituelle nous auons eu besoin premierement du baptesme, qui est sa naissance. & puis de la confirmation, qui est son augment & accroissance, & par mesme suite il nous faut encores vn tiers Sacrement, qui soit la viande & la nourriture qui la substance & entretienne. Lors que ie traitois de l'amour, ie prouay suffisamment que le souverain bien de l'homme, son bon heur & sa vie c'estoit l'amour de son createur, seule cause du vray plaisir & de la pure ioye, qui sont les fruits desquels l'ame s'auide & se nourrit: ie monstray aussi que la derniere perfection de l'homme c'estoit estre vn par affection à son Dieu : car de ceste vnion s'engendre la secōde, qui se fait entre nous si estroite & si iointe, que nous en aimons nostre prochain comme nous mesmes, & nous estimons tous vne mesme chose & vn corps. Et d'autant que ceste societé indiuisible & tres-accōplie se fait par la vertu de l'amour conuertissant l'amāt en la chose aimee, & l'vnifiant & attachant indissolublement à elle, il est necessaire à l'hōme chrestien d'auoir vn sacrement par lequel il reçoie ceste amour copulatiue & cōionctiue. Or chascun Chrestien est membre de Iesus Christ par le Baptisme: & ainsi comme les mēbres se fōt vn avec leur chef & entre eux, aussi deuons nous estre vnīs & avec Iesus Christ & entre no^r: & il est impossible de no^r vnir à bō escient entre nous si nous ne sommes auant parfaitement vnīs avec Iesus Christ; car l'vnion des

*Fruits sont
ques nour-
riciers de
l'ame.*

*Chrestiens
doient
estre vnīs
à Iesus-
Christ &
entre eux.*

*On ne peut
bien aimer
son pro-
chain sans
estre entie-
rement vni
à Iesus
Christ.*

membres se cause & s'engendre par l'vnion du chef. Qui cherchera donc l'entiete amitié & société de son prochain, qu'ils s'allocie vne fois entierement à son Sauueur: car a mesure qu'il se couldra ferme & attachera à luy, aussis'attachera-il & se couldra aux autres Chrestiens. L'homme Chrestien se parfait, se nourrist & s'alimente à plain souhait, quand par la vraye amour il est ioint à Iesus Christ, car il est conuertý & changé en luy, & ioint par consequent d'une extrême liaison à tous ses autres membres. Comme la nourriture du corps se fait par vne chaleur naturelle, aussi se fait la nourriture de l'ame par vne chaleur spirituelle, qui est l'amour: & tout ainsi que la chaleur naturelle conuertist l'alimēt en la chose nourrie & l'vnist à elle, aussi l'amour conuertist l'amant en la chose aimée, & l'vnist à elle. Toutes fois par contraire maniere se fait la nourriture spirituelle que la corporelle: car en la corporelle l'aliment se conuertist en la chose nourrie, mais en la spirituelle la chose nourrie est conuertie en la nature de l'aliment & de la chose nourrissante. En celle-ci ce qui nourrist ne bouge, le changement touche ce qui est nourry. La cause d'une telle diuersité vient de ce qu'icy l'amant est nourry de la chose aimée: la chose aimée c'est le nourrissement, l'aliment & la viande de la chose qui aime. Et veu que l'effet de l'amour est commuer l'amant en ce qu'il aime, il aduient que la chose nourrie se conuertist & se change en la chose nourrissante: & puis que le Chrestien c'est la chose qui aime & Iesus Christ la chose aimée, Iesus Christ

*Difference
de la nour-
riture cor-
porelle &
de la spiri-
tuelle.*

est l'aliment & nourriture spirituelle du Chrestien, & le Chrestien se conuertist, se transforme & se change en luy receuant sa semblance & son image. Iesus Christ nese muë point ni ne se change, ains il muë & change en soy le Chrestien. Tout ainsi qu'en la nourriture de la vie corporelle l'aliment est despoüillé & deuestu de sa propre forme & nature, & prend la forme & ressemblance de la chose qu'il nourrist, de façon que le pain deuiet chair: ainsi à contre-poil en la nourriture de la vie spirituelle qui se conduit par l'amour, la chose nourrie est deuestuë & despoüillée de sa propre forme & nature, & reçoit la forme & semblance de la chose nourrissante. Parquoy comme le nourrissement se rapporte à la chose nourrie en la vie corporelle, de mesme se rapporte quant à ce point la chose nourrie au nourrissement en la vie spirituelle. En la corporelle ce qui est nourri croist & augmente aux despens de ce qui nourrist, mais en la spirituelle & ce qui nourrist & ce qui est nourri croist ensemble, diuersement toutesfois. Le Chrestien qui est nourri croist en vigueur, conforté, fortifié & melioré en soy-mesme, comme estant changé en Iesus Christ: Iesus Christ qui nourrist ne reçoit pas de vigueur ni ne croist en soy, mais il croist en ce qu'il se fait vn nouveau corps, auquel les Chrestiens sont les membres & luy le chef: ainsi il croist en eux comme en ses membres: & nous appellons iustement tout ce corps Iesus Christ, veu qu'il en est la teste, & que les Chrestiens en sont les autres parties:

*Iesus Christ
est la nour-
riture spi-
rituelle du
Chrestien.*

*En la nour-
riture spi-
rituelle la
nourrie se
change non
l'aliment.*

*Comment
Iesus Christ
croist nour-
rissant les
Chrestiens.*

En ceste façon Iesus Christ nourrissant les Chrestiens par amour, & les transformant en soy, croist luy-mesme en ce nouveau corps, & chasque Chrestien se nourrissant en luy se substantive & remplit, comme estant vrayemēt l'un de ses membres. Et veu que c'est la nature de l'amour que l'amant conceuant en soy la chose aimée, soit conçu & reçu d'elle, car il est pris en aimant, quand le Chrestien prend Iesus Christ par amour comme sa nourriture & sa viande, il est certainement prins de Iesus Christ, & Iesus Christ luy seruant de viande & d'accroissance s'en augmente & accroist luy-mesme, car son corps s'en augmente & s'en accroist. Puis donc que par amour il se fait vn nourrissement en la vie spirituelle, & que par luy, les Chrestiens se nourrissent de Iesus Christ, deuenans ses membres, se transformans en luy, s'vnissant à luy : & consequemment entre-eux d'une tres-parfaite vnion, à ce que ceste nourriture, cet amour & ceste vnion creust continuellement, & que Iesus Christ creust aussi incessamment en ses membres, il ordonna & institua notamment pour cet effet vn particulier sacrement de son sang & de son corps, auquel son corps est reallement & vrayement, & auquel il est luy-mesme present en sa propre personne, car il est seul le vray aliment & nourriture de la vie spirituelle. Et d'autant qu'en chasque sacrement il y a du visible & de l'inuisible, & que chasque Sacrement est l'eschelle du cognoistre & du receuoir, il faut que nous facions ici co-

*Institution
du Sacre-
ment du
corps de
Iesus -
Christ.*

que nous auons fait au baptesme & en la confirmation, & que nous montions du visible & sensible à l'inuisible & insensible. De mesme que au Sacrement du baptesme la chose visible & sensible c'est l'eau & l'ablution avec les paroles ordonnees, & que au Sacrement de la confirmation la chose visible & sensible c'est le chresme & l'ouction avec certaines autres paroles propres & accommodees à cela, de mesme en ce Sacrement ici la chose visible & sensible c'est le pain, le vin & la manducation avec les paroles prescriptes par Iesus Christ : mais il y a ceste difference entre les choses visibles de ce Sacrement, & les choses visibles des autres, que au baptesme l'eau demeure tousiours eau, & en la confirmation l'huile demeure tousiours huyle: mais en cestui-ci le pain ne demeure plus pain ni le vin vin, car les paroles de ce Sacrement sont d'autre condition que celles des autres, celle-là signifient l'effet & operation inuisible qui se fait interieurement en l'ame, mais elles ne signifient pas quelque operation se faire en l'eau & en l'huyle : là où ici les paroles signifient l'effet & operation inuisible se faire es choses mesmes visibles, qui sont le pain & le vin, car elles signifient la vraye & realle transmutation du pain au corps de Iesus Christ & du vin en son sang : de maniere que tout ainsi qu'es autres Sacremens lors que les paroles se prononcent il se fait de nouveau reallement & veritablement vne operation inuisible en nostre ame, ainsi lors que en ce Sacrement les paroles se proferent sur les choses visibles, qui

Le visible du Sacrement de l'autel.

Enquoy differe le visible du Sacrement de l'autel du visible des autres. Transubstantiatio.

font le pain & le vin, elles produisent vn effet & operation au pain & au vin selon qu'elles le signifient: Car quelle raison y auroit-il plus grande des paroles du baptesme que de celles de ce Sacrement? & pourquoy auroient elles plus grande efficace, mesmes ce Sacrement estant plus noble & plus grand? Si dōc les paroles qui se proferent au baptesme, qui est le premier ont l'efficace que l'homme en soit baptisé interieurement en son ame, il s'en suit que les paroles, qui se disent en ce Sacrement, font aussi l'effet de leur sens: c'est à dire, que le pain se change au corps & en la vraye chair de Iesus Christ, & le vin en son vray sang. Si le baptesme est veritablement vn Sacrement aussi est cestui-cy, car Dieu les a ordonnez & instituez tous deux. Or il appert par experience que le baptesme est vn sacrement, car l'homme se change & se renouuelle en la vie, aussi est donc cestui-cy.

Cōme les paroles de Dieu font ce qu'elles signifient.

CHAP. CCLXXXVI.

OR que les paroles de Iesus Christ facent reallement & de fait ce qu'elles signifient, il le monstre en ceste maniere. Il est necessaire que les paroles du createur montent vn degré au dessus des paroles des creatures, il est necessaire de donner au moins vn point plus à la parole de Dieu qu'à la parole de l'homme, mais les paroles des creatures & de l'homme signifient tousiours quelque chose: parquoy les pa-

*Il faut plus
deferer
aux paro-
les de Dieu
que des
hommes.*

roles de Dieu doiuent auoir quelque effet au delà : il faut donc qu'elles signifient & qu'elles fassent ensemble, il faut qu'elles signifient & qu'elles facent ce qu'elles signifient: autrement elles n'auroient aucun aduantage sur les paroles humaines, ce que nous voyons estre plein d'une absurde impieté. Si les paroles de l'homme ont la force de signifier, les paroles de Iesus Christ, qui est Dieu & homme, doiuent auoir la force de signifier & deffectuer en outre ce qu'elles signifient: parquoy celles qui se professent aux Sacremens, signifient & font ce qu'elles signifient, & par consequent celles qui sonnent & signifient son corps estre & subsister en ce Sacrement font qu'il y soit & subsiste, changeant le pain en son corps & le vin en son sang. D'aduantage les paroles de l'homme signifient tousiours : mais il n'est pas tousiours en effet ce qu'elles signifient, ains elles sont souuent menfongeres : pour donner à celles de Iesus-Christ quelque aduantage, il faut que les siennes signifient, & qu'elles signifient tousiours le vray, entierement incapables de menfonge, autrement il n'auroit nul priuilege sur l'un d'entre nous. Puis que les paroles de ce Sacrement sont siennes, certainemēt elles sont tousiours vraies, & il est ainsi qu'elles sonnent & qu'elles signifient. Aussi si la creature a ceste vertu de changer en soy vne autre creature, comme la chair change le pain en chair & en soy, pourquoy les paroles de Iesus-Christ n'auront elles la vertu de changer le pain en sa chair & le vin en son sang, veu qu'il a luy-mesme ordonné des mots

*Les paroles
de Dieu font
ce que elles
signifient.*

certain & determinez à cet effet? Estant donc
 necessaire que ses paroles facent ce qu'elles si-
 gnifient & qu'elles soient tousiours vrayes: il est
 necessaire tout de mesmes qu'il se face en ce
 Sacrement vn vray changement au pain & au
 vin, & que le vray corps de Iesus-Christ & le
 vray sang y soit: Car si lors que les paroles du
 baptisme se proferent il se fait vn changement
 inuisible au dedans & en nostre ame, beaucoup
 plus se doit faire vn changement au pain & au
 vin, qui sont choses corporelles & corruptibles,
 lors qu'on profere deuëmēt sur elles les paroles
 de ce Sacrement. Les autres Sacremens, comme
 le baptisme & la confirmation, s'accomplissent
 & se parfont par l'application à l'homme, mais
 cestui-ci se parfait & accomplit par soy: voire
 sans application à l'homme: & cela luy conuiēt
 tresbien, car ce Sacrement est le nourrissement
 & aliment spirituel, & vne refection qui se fait
 par l'amour: & il n'est rien qui enflamme tant à
 l'amour que la presence realle de Iesus-Christ:
 mais apres il s'applique a l'homme par la voye
 de la manducation, & de la potion & en façon
 de viande & de breuuage, dequoy il retient la
 forme, car il se mäge & se boit. Toutes ces cho-
 ses sont donc icy, premierement le pain & le
 vin, secondement la mutation du pain au corps
 de Iesus-Christ & du vin en son sang faits par
 les paroles, finalement est la visible manduca-
 tion & potion realle de ce Sacrement. Or veu
 qu'aux Sacremens le visible signifie l'inuisible,
 par ce que ce qui s'y voit, comme i'ay desia dit,
 est l'image & le signe de ce qui ne s'y voit pas

*Le Sacre-
 ment de
 l'euchari-
 stie se fait
 sans appli-
 cation.*

*Application
 de l'Eucha-
 ristie.*

*Double in-
 uisible au
 Sacrement
 de l'Eucha-
 ristie.*

montons en cestui-cy & nous conduisons ainli
 que nous auons fait aux autres de son visible à
 son inuisible. L'inuisible y est double, l'un hors
 del'homme & l'autre au dedans : car il ya dou-
 ble operation, l'une en ces choses visibles qui
 sont le pain & le vin, l'autre au dedans de l'hom-
 me & en son ame, qui en doit retirer necessaire-
 ment en soy quelque operation fructueuse &
 inuisible, veu que les Sacremens ne sont establis
 que pour son vtilité, ce que i'ay monsté par les
 deux precedens. Faisons donc ici deux progresz, *Inuisible du*
 l'un du visible à l'inuisible qui est hors de l'hom- *Sacrement*
 me, & l'autre du visible à l'inuisible qui se re- *de l'autel.*
 çoit en l'homme. Le visible c'est la forme du
 pain & du vin, & l'inuisible cōtenu en elle c'est
 le corps de Iesus-Christ & son sang, & par cōse-
 quent tout Iesus-Christ vray Dieu & vray hom-
 me. Il se signifie donc & se monstre par ce vi-
 sible que comme le pain & le vin sont viande
 & breuuage, & comme ce sont l'entiere & par-
 faite nourriture du corps humain, semblable-
 ment le corps de Iesus-Christ, son sang & par
 consequent Iesus-Christ, contenu inuisiblement
 sous ces choses sensibles, est toute refection,
 toute nourriture & tout aliment à la vie spiri-
 tuelle : & que comme le pain & le vin sont la
 principale substance de la nourriture de nos
 corps, aussi est Iesus-Christ (present & existant
 là mesme) la principale substance de la nour-
 riture spirituelle. Comme au Baptesme l'eau si-
 gnifie l'ablution, aussi la forme du pain & du
 vin signifie la refection & le nourrissement.
 Comme le pain refait & subsiste le corps plus

*Significatiō
 du pain &
 du vin en
 l'Eucharis-
 tie.*

*Iesus Christ
 principale
 nourriture
 de nos a-
 mes.*

qu'aucune autre viâde, & comme le vin esioüit & esgaillardist l'homme, aussi nous est-il démontré que la chair de Iesus-Christ, qui est là, refait & substaute spirituellement l'ame plus que toute autre grace, que son sang l'esioüit & l'egaye, & que Iesus-Christ refait, substéte, esioüit & esgaillardit toute l'ame. Somme par la forme du pain & du vin il nous est signifié que comme le pain & le vin se portét enuers nos corps, ainsi fait Iesus-Christ enuers nous: C'est à dire que tout ce que le pain & le vain fait en nostre chair, tout cela fait Iesus-Christ en nostre ame. D'auantage le pain & le vain nous signifient vn autre inuisible: c'est que comme de diuers grains de froment il se fait vn pain, & de diuers grains de raisin vn vin, il se fait semblablement de diuers Chrestiens vne société & vn corps en Iesus-Christ: par là donc se demonstre la vraye conionction & alliance des Chrestiens entre-eux & avec leur chef, dressée par la force de l'amour. Iesus-Christ contenu en ce Sacrement fait vne inseparable société entre tous les Chrestiens ses membres, qui y doiuent participer: la forme du pain & du vin sont donc l'image & signe de l'union des Chrestiens avec Iesus-Christ & entre-eux. Voila les deux inuisibles que ces choses visibles nous signifient, a sçauoir le vray corps de Iesus Christ. Ce premier inuisible est reallement contenu en ce Sacrement. Et la société & assemblée des Chrestiens en vn corps. Ce second inuisible, c'est le corps mysticque de Iesus-Christ, c'est Iesus Christ mysticque. Cest inuisible n'est pas con-

*Autre signification
du pain &
du vin au
Sacrement
de l'autel.*

*La forme
du pain &
du vin en
la Cene signi-
fié l'union des
Chrestiens.*

tenu sous la forme du pain & du vin, mais le
 seul Iesus-Christ chef & cause de ceste vnion.
 Ce Sacremēt est le Sacrement, l'image, le signe
 & le mistere d'vnion, societé, paix & concorde,
 amitié & fraternité: c'est par luy que les Chre-
 stiens sont faits vn avec Iesus-Christ & entre
 eux, comme les grains de fromēt font vn pain:
 & veu que tous les fidelles sont membres de Ie-
 sus-Christ, & qu'il est leur chef, il s'ensuit qu'ils
 sont tous en ce Sacremēt en la sorte qu'ils sont
 vnīs avec Iesus-Christ, non qu'ils y soient real-
 lement contenus, mais representalement & cō-
 me signifiez par ce Sacrement à raison de leur
 vnion & societé: Parquoy c'est le Sacrement de
 tous les Chrestiens & de la cōmunion: où qu'il
 se face il designe & represente tous les Chre-
 stiens, veu qu'il contient en soy reallement &
 veritablement celuy qui est leur chef: car le chef
 regarde les membres, & les membres regardent
 le chef. Ce Sacrement c'est l'image & signe de
 refection & vnion spirituelle. La perfection
 spirituelle consiste en l'vnion des membres en-
 tre-eux & avec Iesus Christ, & en l'amour
 qui les accouple & associe. En la refection,
 vraye vnion, societé & amour loge la ioye, la
 delectation & la liesse: parquoy c'est icy le Sa-
 crement de charité, de ioye, de delectation &
 de liesse. En ce Sacrement est reallement conte-
 nu en façon de viande, de breuage & d'ali-
 ment celuy qui est tout bon, tout parfait &
 tout vertueux: parquoy c'est le Sacrement de
 toute bonté, perfection & vertu.

*Comment
 tous Chre-
 stiens sont
 en l'eucha-
 ristie.*

*Perfection
 spirituelle.*

Que nous demonstre & apprend l'essentielle mutation qui se fait en ce Sacrement du pain & du vin au corps & sang de Iesus-Christ.

CH A P. CCLXXXVII.

Le materiel de l'Eucharistie se change reellement.

Chrestiens conuerts en Iesus-Christ par le Sacrement de son corps.

CE qu'en ce Sacrement les choses materielles & sensibles qui sont le pain & le vin se changent reellement & effectuellement au corps & au sang de Iesus-Christ, & qu'elles ne gardent plus leur condition & nature premiere comme il se fait es autres Sacremens, nous denote & signifie que c'est vn Sacrement de mutation & de conuersion, & que par son moyen nous sommes entierement muez & conuertis en Iesus-Christ nous apprend & nous monstre que nous sommes transformez en l'ame, en la diuinite & en la volonte de nostre sauueur. Et comme le pain & le vin y sont esleuez & dignifiez d'un honneur & dignite la plus grande qui se puisse penser, ny ne pourroient estre montez au dessus, puis qu'ils sont deuenus corps & sang de Iesus-Christ glorifie: aussi sont les Chrestiens esleuez & montez a vn rang si honorable & a vn degre de gloire si extreme & si parfait, qu'il n'est pas possible d'en imaginer de pareil en ce monde, veu qu'ils sont diuinifiez, deifiez & conuertis en Iesus-Christ, qui est Dieu & homme, & en sa volonte. D'auantage ce qu'il se fait en ce Sacrement vne pleine & entiere mutation du pain & du vin a Iesus-Christ (car rien de la substance du pain & du vin ne demeure) signifie qu'il s'y fait aussi vne pleine & entiere conuersion de nous a nostre Seigneur, de facon qu'il ne

nous reste rien de nostre propre volonté, propre amour & propre sens:ains que tout ce qui est en nous,entant que nous sommes hommes, est conuerty en Iesus Christ. Et tout ainsi que la substance du pain & du vin inuisible & occulte est changee au corps & au sang de Iesus Christ, & que toutes fois leur forme demeure exterieurement & visiblement comme vn signe trace & image, ainsi l'ame du Chrestien inuisible & occulte, qui est toute sa substâce, se conuertist inuisiblement & secretement en l'ame de son Sauueur & en sa deité,& toutes-fois son corps luy demeure exterieurement visible en sa forme & en sa nature: en maniere que comme le pain se voit pain par le dehors, qui est totalement changé au dedans, de mesmes l'homme paroist homme au dehors, mais il est du tout changé interieurement & quant à son ame. En outre la mutation du pain & du vin, qui est intrinseque, substantielle, fondamentale & cordiale, signifie qu'il se fait aussi en l'homme vne mutation intrinseque, substantielle, fondamentale & cordiale de son cœur au cœur de Iesus-Christ. Et de mesme que Iesus-Christ y transmuë & conuertist en son corps & en son ame ces choses corporelles par sa parole, de mesmes y cōuertist-il & transmuë nos ames en soy. Ainsi le changement corporel represente & signifie le changement spirituel. Le corps de l'homme peut estre amelioré comme son ame: parquoy comme le pain en ce Sacrement, qui est chose corporelle, est melioré de la melioration la plus parfaite qui puisse estre,deuenant corps de Ie-

*Que signi-
fi la forme
exteri:ure
restant au
Sacrement
de l'autel.*

*Le corps de
l'homme est
bonifié &
amendé par
le Sacrement
de l'autel.*

sus-Christ, ainsi nous est-il montré que le corps du Chrestien s'y bonifie autant que bonifier il se peut en ce monde, & s'y rend chaste, munde, pur, saint & obeyssant à l'ame. Attendu que le pain represente le corps, & le vin l'ame (car le pain appartient à la chair, & le vin au sang qui est le siege de l'ame) la melioration extrême du pain & du vin en ce Sacrement nous enseigne que le corps & l'ame du Chrestien, c'est à dire tout l'homme, s'y consume, s'y parfait & arrive au dernier point d'excellence & de bonté qui se puisse esperer en ce monde. Voila donc comme il y a deux choses en ce Sacrement qui signifient les biens invisibles que nous en recevons, la forme exterieure du pain & du vin, & l'interieure transmutation qui se fait d'eux.

Que signifie la realle manducation de ce visible sacrement.

CHAP. CCLXXXVIII.

*Eucharistie
entre tous
autres est
seul Sacre-
ment avec
l'aplication.*

Tous les Sacremens sont pour l'homme, il les luy faut appliquer & par consequent cestuy-cy entre les autres ceux du baptême & de la confirmation ne sont Sacremens que lors qu'actuellement on les applique en lavant ou oignant le Chrestien: & cestuy-cy est Sacrement complet en soy dès avant qu'on l'applique. Voila pourquoy il est nécessaire même premier que d'apliquer ce Sacrement que nous l'ayons en grande religion & reuerence: il est nécessaire que nous ayons soigneusement considerés les mysteres, signification & merueilleux effets, &

que

que nous soyons eueillez & esmeus au dedans & au dehors à l'amour & à la deuotion par la presence d'un tel Sacrement, qui contiēt en soy Iesus Christ Dieu & homme, nostre sauueur & redēpteur tres-fauorable. Aussi veu qu'en ice-luy se fait la conuersion de l'homme en Iesus Christ, & qu'elle ne se peut faire sans vne ardente & deuotieuse affection, il faut que le Chretien, pour se rendre apte à vne telle cōuersion, soit premierement eschauffé, enflâmé & embrasé d'amour & de desir qu'il engendrera en soy par la religieuse consideration de la presence realle de Iesus Christ fils de Dieu, qui d'une infinie & incomprehensible charité voulut mourir pour sa redemption. Ce Sacrement doit estre accompagné d'une extrefme & tres-parfaite deuotion, voire plus que tous les autres : & pourtant est il Sacrement auant qu'on l'applique à l'homme, il ouure en nous, il agit en l'homme, il l'esuertue & legarnist de charité, d'amour & d'union, mesme auant qu'il luy soit reallemēt appliqué. Quand nous ne pouuons le prendre & l'appliquer à nous, la seule deuotion fait en nostre ame vne singulierement grande operation, non toutesfois telle que quand il nous est effectuellement appliqué. Comme les autres Sacremens ouurent en l'homme interieuremēt & inuisiblemēt quand on les luy applique, aussi fait cestuy-cy : & comme és autres il y a vne propre maniere de les appliquer visiblement, par laquelle se represente l'operation inuisible qui se fait au dedans : comme au baptesme l'ablution exterieure c'est la maniere de l'appli-

*L'euebari-
ste doit
estre hono-
re auant
l'appli-
cation.*

*Deuotion
en necessité
supplee
l'appli-
cation du Sa-
crament.*

*Façon
d'appli-
quer le Sa-
crament
de l'eueil.*

quer, qui signifie l'ablution interieure & inuisi-
ble de l'ame, aussi ce Sacrement a sa particuliere
façon de visible application, qui signifie l'effet
inuisible qui se produit au dedans & en l'ame.
La façon de nous l'appliquer c'est la manduca-
tion & la potion: nous le receuons en mangeant,
comme le baptême en lavant. Si l'homme re-
ceuant l'eau reçoit la grace inuisible en son ame

*Argumens
de l'effica-
ce de l'eueil-
charistie.*

& le don inuisible de Iesus Christ qui se fait au
baptême, à plus forte raison receuant realle-
ment non l'eau, mais Iesus Christ Dieu & hom-
me, sous la forme du pain & du vin, qui est tou-
te grace & tout bien, recevra-il sa grace inuisi-
ble & son present. Si receuant l'eau, qui n'a ni
vie ni sentiment, il reçoit la grace, combien plus
la recevra-il, recevant sous la forme visible du
pain celuy qui est immortellement vivant, &
vray Dieu & vray homme? Si recevant l'eau cor-
ruptible l'homme reçoit la grace de Iesus Christ
au baptême, combien plus la recevra-il rece-
vant Iesus Christ mesme immortel & incorru-
ptible en ce Sacremēt glorieux & digne au des-
sus de tous les autres? Certainement l'homme
reçoit toute plenitude de grace recevant celuy
qui est la perfection de tout bien: & veu que
l'amour & la charité c'est l'accompliment de la
bonté, il y reçoit aussi l'amour & la charité tres-
parfaite. Puis qu'en ce Sacrement Iesus Christ
est reçu par la Chrestien à la mode d'une vian-
de corporelle, mangeant, auallant & mettant au
dedans de soy, là où il reçoit tous les autres ex-
terieurement & par le dehors, c'est vne signifi-
cation & signe qu'il doit recevoir spirituelle-

*Significa-
tion du
manger &
boire au
Sacrement
de l'eueil.*

ment Iesus Christ en son cœur, & s'vnir à luy par foy & par amour: c'est signe q̄ ce Sacrement conforte le cœur spirituel au dedans, & que, comme ce qui se mange se conuertist au corps & prend sa nature, semblablement le Chrestien est conuertty en Iesus Christ, reçoit sa nature & par consequent est diuinifié & deifié. C'est aussi vne signification que Iesus Christ transforme le Chrestien en soy-mesme, qu'il l'vnist, l'incorpore & r'allie de plus en plus à ses autres membres. Comme l'homme mâge & engloutist corporellemēt Iesus Christ & le met en son corps, ainsi il est demonstré que Iesus Christ engloutist & mange spirituellement l'homme, & le met en son corps mystique, à sçauoir en l'vnion & societé de ses membres, qui est l'vnion de tous Chrestiens fideles. Il est impossible que Iesus Christ se change, parquoy puis qu'en la manducation il se fait necessairement de la mutation, c'est l'homme qui se change par elle: & ceste manducation & nourriture spirituelle se fait d'vne diuerse façon à la corporelle: car en la corporelle ce qui est mangé s'incorpore en ce qui mange, & en la spirituelle ce qui est mangé incorpore en soy ce qui mange. Iesus Christ donc auallé & englouty vnist à soy celuy qui le mange, tout ainsi l'aliment s'vnist au corps & s'y transforme. L'homme receuant le Sacrement de baptesme reçoit inuisiblement en l'ame tout ce qui est signifié & representé par les choses visibles, qui s'y descouurent: ainsi receuant deuëment ce Sacrement & en la maniere qu'il est ordonné, il reçoit inuisiblement tout

*Difference
de la man-
dication de
l'euchari-
stie & des
autres
viandes.*

*Cause du
nom de
l'euchari-
stie.*

ce qui est signifié par les choses visibles & matérielles d'iceluy, & cela selon la plus grande ou moindre deuotion. D'autant que ce Sacrement est si grand qu'il surpasse tous les autres, il faut qu'il soit traité d'une extrême religion, honneur, deuotion & reuerence : aussi s'appelle-il l'eucharistie, c'est à dire bonne grace, car en iceluy est contenu Iesus Christ source & fontaine de grace.

Que ce Sacrement n'est pas seulement Sacrement, mais encores vray & parfait sacrifice, propitiatoire & satisfactoire, par lequel on rend à Dieu loüange, gloire, honneur & toute debte se paye.

CHAP. CCLXXXIX.

I'Ay monstre cy deuant que la mort & passion de Iesus Christ est toute la satisfaction & desobligation de l'humaine nature, qu'en elle consiste toute vertu & tout merite, que c'est l'unique sacrifice abolissant les pechez, qu'il n'y en peut auoir d'autre ni autre obligation ou hostie agreable à Dieu, ou propre & suffisante à satisfaire : i'ay monstre aussi comme ceste mort & passion est passée, mais que la vertu & merite demeure eternellement & nostre seigneur aussi, qui resuscita apres l'auoir soufferte : que puis qu'elle est passée elle ne se peut maintenir que par la memoire : car les choses faites vne fois & eschappees ne viuent & n'ont estre que par la recordation & souuenance. L'image donc & la representation de ceste vraye

*Representa-
tion de la
mort de Je-
sus Christ.*

mort & vraye passion, qui fut le vray sacrifice; c'est la memoire, la recordation & la souuenance que nous en auons: puis que la mort & passion de Iesus Christ demeure entre les hommes Chrestiens par la memoire, il s'ensuit que la memoire de ceste mort & passion accompagnée de deuotion & de vraye creance est le sacrifice & oblation plaisante à Dieu, propiciatoire & satisfactoire pour toute obligation. Par telle memoire l'homme fait sienne toute la mort & passion de Iesus Christ, & l'applique à soy: car bien qu'elle ait vne tres-entiere efficace & vertu pour satisfaire à toute debte, toutesfois à l'homme qui est en aage de iugement elle n'apporte point de profit, s'il ne se l'applique par memoire, par deuotion & par vraye foy. Au reste chacun la peut tirer entiere à son profit, chacun la peut donner & offrir à Dieu pour soy & en payement ou de son obligation premiere & naturelle ou de son obligation seconde des offenses & du peché, car son fruit nous en est commun cōme la lumiere du soleil. Mais bien que ceste mort & passion soit d'un pris infini, & soit tousiours acceptable & agreable à Dieu, toutesfois Dieu ne regarde que la grandeur de la memoire, deuotion & foy de ceux qui la luy presentent: car autant retire chacun & s'applique de sa vertu, de son fruit & de son merite qu'il a de deuotion & de memoire, & la fait autant sienne qu'il a de foy. Dieu ne regarde point la grandeur de la chose offerte, mais la grandeur du zele & de l'affection de celui qui offre. Ainsi nous profite

*La passion
de Iesus
Christ ne
vaut en-
uers Dieu
qu'à mesu-
re qu'en à
grande la
memoire
celuy qui
luy offre
l'euchari-
stie.*

autant la mort de Iesus Christ, & Dieu la prend pour autant que se monte nostre memoire & nostre deuotion enuers elle : ce que i'entens apres le Sacremēt du baptesme, car en iceluy, Iesus Christ applique toute sa passion à l'homme, & la luy donne tout ainsi que s'il l'auoit soufferte: mais apres le baptesme, si l'homme veut satisfaire à Dieu pour quelque chose, autant luy sert elle qu'il y a de memoire & de deuotion, & s'en preuaut autant qu'il s'en sçait accommoder, comme nous receuons en nos maisons autant de la vertu & de la lumiere de soleil que nous les auons entr'ouuertes & disposees pour le recevoir. Il n'est rien plus necessaire à l'homme ni plus vtile que la memoire de la passion de son redempteur accompagnée de vraye deuotion, voire sans elle Iesus Christ ne sert de rien à l'homme qui est en aage de iugement, car Iesus Christ ne fait pour nous qu'entant qu'il est mort & crucifié: en la passion est toute la vertu : parquoy il nous estoit très-necessaire d'auoir quelque memorial efficace à nourrir en nous & causer la souuenance & memoire de la passion de nostre Seigneur. Or il n'est rien plus apte à nous ramenteuoir & remettre en memoire la croix & mort de Iesus Christ, que la presence de Iesus Christ mesme mort & crucifié, car vne telle memoire iointe à ceste presence nous rend ceste mort & ceste passion toute telle que si elle venoit d'estre soufferte sur l'heure. Voila comme il nous falloit necessairement ce Sacrement du corps & du sang de Iesus Christ, auquel il fust present real-

*Memoire
de la pas-
sion de Je-
sus Christ
necessaire.*

*Necessité
du Sacre-
ment de
l'autel.*

lement luy-mesme, afin que ce nous fust vn memorial sempiternel, continuel & tres-efficace de sa mort & de sa passio vne fois soufferte : que par telle memoire la vertu & merite de sa croix entraist & s'incorporast plus auant es hommes, & leur profitast d'auantage, & qu'un si grand bien & benifice ne se peust oublier, ains qu'il demourast continuellement en la memoire des Chrestiens. Pour le rendre plus ramenteuant & representant, bien qu'il soit vn, il est diuise au corps & au sang : le Sacrement du corps est par foy, & le Sacremēt du sang est par foy : au corps est le sang, & au sang est le corps : tout Iesus Christ est en l'un & en l'autre. En ceste mort il y eut du sang espādu du corps & hors du corps, ce Sacrement n'est donc pas seulement Sacremēt, ains encore sacrifice, oblatio & hostie : c'est Sacrement entant qu'iceluy la grace inuisible se donne sous l'espece visible : c'est sacrifice entant qu'il represente, & qu'il est le memorial de la passion & mort de Iesus Christ, qui fut seule, le pur, l'acceptable & le plein Sacrifice. Toute la solennité qui est obseruee en ce Sacremēt doit représenter ce qui fut fait en ceste passion : car puis que ce Sacrement la represente, il faut que ce que nous faisons autour de luy represente ce qui fut fait autour d'elle, si qu'elle soit de tout point & entierement representee. Il appert donc que Iesus Christ donna ce Sacrement à ce qu'il fust le sacrifice d'oblation, le Sacrement de communion, le viatique de refection & l'accoplie nourriture de l'estre spirituelle ou de l'estre de grace. La nourriture spirituelle & la perfe-

*Diuision
du Sacre-
ment de
l'auel.*

*Euchari-
stie Sacre-
ment &
Sacrifice.*

*Euchari-
stie memo-
rial de la
passion.*

Nourriture
spirituelle
du Chrestien.

ction de la grace enchaque Chrestien fidelle cō-
siste & se considere en la conseruation de la deu-
otion enuers Dieu, en la conseruation de la di-
lection & amour de son prochain, & en la con-
seruation du plaisir & delectation en soy-mes-
me: Parquoy attendu que la deuotion enuers
Dieu s'exerce par oblatiō du pur sacrifice, paci-
fique & entier, & la dilection au prochain par
la communion d'un Sacrement vnissant & asso-
ciant: & que le plaisir & la ioye s'engendre &
s'entretiēt en nous par la refection du viatique
alimentant & nutritif: Dieu dōna aux hommes
l'Eucharistie pour sacrifice d'obligation, Sacre-
ment de communion & viatique de refection,
à ce que les fideles Chrestiens voyageans soient
substātez & nourris en chemin, qu'ils ne defail-
lent pas, & qu'ils se puissent rendre à leur pro-
pre & naturel pays.

*Comparaison de la chair du second homme à
la chair du premier homme.*

CHAP. CCXC.

Eucharistie
contient la
vraie chair
de Iesus
Christ.

D'Autant que ce Sacrement du corps & du
sang de Iesus Christ est le nourrissement &
l'aliment spirituel des ames, & qu'ē luy la vraie
chair de Iesus Christ est vrayement enclose, il
s'ensuit que Iesus Christ nous donne en ce Sa-
crement la vraye chair à manger, pour en sub-
stenter la vie Chrestienne & spirituelle de no-
stre ame. Or pour mieux nous instruire com-
me ceste sainte chair se rapporte à nos ames, il
nous la faut auant comparer à la chair du pre-

mier homme, car il n'y a en general que ceste double chair d'Adam premier homme, & de Iesus-Christ second homme : & d'autant que celle d'Adam est la premiere, & celle de Iesus-Christ, la seconde, la seconde ne se peut bien cognoistre, elle ne se compare à la premiere. Voyés donc leurs natures, voyons comme elles se rapportent l'une à l'autre, & comme elles se rapportent encores en nos ames, car elles en sont capables toutes deux, & la chair est faite pour l'ame. Attendu que le second homme est directement contraire au premier, & l'une chair contraire à l'autre, pourueü de contraires proprieté, contraires effets & contraires operations, pour le respect de l'ame : attendu aussi qu'il a esté amplement monsté au traité de nostre cheute, comme nostre ame prend toute son infection, son mal, son detriment & sa ruine de la contagion de ceste chair premiere, engendree luxurieusement, des-honnestement & par vice, & que ceste societé est cause originelle & fondement de tout son mal, il est necessaire par consequent qu'elle reçoive la purification, la repARATION, la netteté, son salut & sa vie de l'union & societé de ceste autre chair engendree d'une maniere sainte & diuine par le saint Esprit en la vierge, car le contraire guerist son contraire. Si donc la compagnie d'une chair engendree par ordure & sans volupté est cause de tout le mal de nostre ame, la compagnie d'une chair, engendree sans ordure & sans volupté tres-sainctement & tres-diuinement, doit estre cause de

*Deux
chairs gene-
rales.*

*Le second
homme tout
contraire
au premier.*

*Difference
de la chair
de Iesus-
Christ &
de celle d'
Adam.*

tout son bon heur & de son bien. Si la conion-
ction de l'ame avec vne chair vilaine, corru-
ptible & immunde luy cause tout inconuenient
& la mort, certainement sa conionction avec
vne chair sacree, immortelle & deiffée luy cau-
sera toute perfectiō & toute vie. Si le peché du
premier homme est imputé à l'ame pour s'estre
iointe & alliee avec sa chair, n'est-ce pas raison
que, pour s'estre iointe & alliee à la chair de
Iesus-Christ, elle communique à son merite? Si
l'ame par la chair est renduë participante du pe-
ché d'Adam, elle sera sans doute renduë par la
chair participante de la grace de Iesus-Christ. Si
la chair du premier homme mortelle, pestilente
& venimeuse empeste & empoisonne nostre a-
me, pourquoy ne la guerira & viuifiera la chair
fructueuse, salutaire & vitale de Iesus-Christ? A
ceste cause, puis que par la chair nostre ame
doit prendre tout son bien, comme elle en prit
autrefois son mal, & que necessairement il faut
qu'elle soit purgee de la dangereuse infection
de la chair du premier homme, il luy reste de se
ioindre à la chair de Iesus-Christ & de dresser a-
uec elle vne societé & vnion indiuisible. La pre-
miere chair donne la mort à tout ame par dele-
ctatiō & par volupté: par le labeur & par l'aspre-
té la seconde luy donne la vie: comme l'une ta-
che, salist & embouë toute ame qui se ioint à el-
le, de mesme l'autre l'embellist, l'orne & la de-
core. Comme la chair d'Adam est la retraite &
la garde de toute malice, iniquité, iniustice, aussi
est la chair de Iesus-Christ le cabinet de toute
vertu, thresor & richesse spirituelle. Comme la

*La chair de
Iesus-Christ
donne la vie.*

*La chair de
Iesus-Christ*

premiere chair esloigne l'ame de Dieu, & l'associe au diable, aussi la seconde associe l'ame à Dieu, & l'eslongne du diable: car comme en la premiere se cache le diable, aussi se loge en la seconde la sainte diuinité: & qui s'vnist à la chair de Iesus-Christ, s'vnist à la deité toute puisſante. Finalement comme par la chair d'Adam le diable prend nos ames, ainsi prend nos ames Iesus Christ par sa chair.

*cabinet de
toute ver-
tu & ri-
chesse.*

Comparaison de la double & mortelle societé de l'ame avec la chair du premier homme à la societé salutaire de l'ame avec la chair de Iesus-Christ.

CHAP. CCXCI.

Ly a deux conionctions de l'ame avec sa chair propre & vicieusement engendree: la premiere est naturelle, qui nous fait homme quand l'ame en sa creation luy est iointe insciemment & ignoramment: ceste-cy n'est pas volontaire, car l'ame n'y adioust aucun consentement: si est-ce que par elle le peché du premier homme luy est attribué, & elle en est descriee & desestimee, comme vne fille qui seroit nourrie & esleuee en la maison & compagnie d'une publique putain. L'autre est volontaire & faite par son consentement: lors qu'ayant l'usage de son liberal arbitre, elle se laisse emporter aux delices de la chair, & s'agree à ses faits voluptueux & des-honestes. Ceste seconde conionction ruine l'ame & la remplit d'iniquité & d'iniustice: car ce seroit à elle de

*Deux con-
ionctions de
l'ame avec
sa chair.*

se bander contre les ordures & vilanies de la chair, & s'y plaissant, elle les rends siens & s'en charge elle mesme. Si sa premiere conionction avec la chair dressée par autrui sans son sçeu & naturelle l'entache du peché, qu'elle n'a ny commis ny approuué, combien par plus forte raison se doit-on prendre à elle, & lui imputer les iniques & vicieux deportemens de la chair, ausquels elle a volontairement consenty, s'unissant à elle de son escient & contre nature ? Car en la premiere, suyuant sa

*En la seconde
de conionction
l'ame cõtine
nature
veut estre
nourrie de
la chair.*

droite charge & vraye condition, elle entretient & viuifie la chair, & en la seconde c'est elle au rebours de tout ordre & de toute raison qui en veut estre viuifiee & nourrie, veu que sa vie c'est le plaisir, & elle le prend des actions desreglees & detestables de la chair, mais a la verité ceste sienne vie imaginaire & fantastique est sa mort certaine & essentielle. A la verité ce n'est pas vne vie contre nature qu'elle prend, mais plustost vne mort volontaire. Ceste seconde conionction est bien plus estroite que la premiere, veu qu'elle se nouë par le choix mesme, desir & affection de l'ame, qui sont pour elle liens beaucoup plus propres à la cousture, que ceux de la seule nature. L'ame par sa premiere societé, lors qu'elle fait viure la chair, reçoit d'elle sa mort secrettement & par dessous main, car

*Malice de la
premiere
conionction
e't l'ame a-
uect la chair.*

elle est par son moyen eternellement esloignee de la societé de Dieu si on ne la preserue d'ailleurs: & par la seconde, volontaire & amoureuse elle en reçoit de la delectation, du plaisir

& de l'aliment par apparence, mais en effet vn aliment mortel, pestilent, & tres-venimeux, l'escartant infiniment de la bonne grace de son createur, & la conduisant droit à la mort & à la damnation eternelle. Parquoy attendu que de ces deux conionctions à la chair corrompue du premier homme, l'ame encourt toute misere & douleur, & perd son souuerain bien & sa vie, qui consiste en l'amitié & societé de Dieu, il luy faut necessairement pour estre releuee de ce miserable accidēt, recourir à la cōionction & societé de l'autre chair cōtraire a la siēne propre, qui est celle de nostre Seigneur Iesus Christ. Et d'autant qu'il luy est naturel d'estre ioint à quelque chair, & qu'elle ne peut naturellement estre iointe avec celle de Iesus Christ, car elle est obligee de celiē à sa chair premiere, faisant avec elle vne indiuisible personne, il luy reste de s'aller & de se coudre à la meilleure par le nœud de l'amour, de la volonté & du consentement, qui est la seconde societé, par laquelle puis que elle s'attache à sa chair propre, quād il luy plaist, de mesme le pourra elle faire à celle de Iesus Christ, si bon luy semble, c'est à sa fantasie & à son choix de la dresser avec l'vne ou l'autre de ses deux chairs, veu qu'elle part & s'engendre de sa liberté volontaire. Or si l'ame se ioint d'vne telle societé, si elle s'associe par volonté, par amour & par son liberal arbitre à la chair de Iesus Christ s'esioüissant & se consolant en ses vertueuses & sainctes conditions, d'autant que telle conionction volontaire est la plus grande & la plus estroite qu'elle puisse dresser, & que

*Nostre ame
ne se peut
naturelle-
ment ioin-
dre à la
chair de Je-
sus-Christ.
Cōment l'a-
me se ioint
à la chair de
Iesus Christ*

*L'ame de-
viēt telle
que la cho-
se aimee.*

*L'ame re-
st-la vie de
la chair se-
conde.*

*La chair de
Ies^s Christ
est plus pro-
pre à l'ame
que l'hu-
maine.*

c'est à la verité la vraye & propre conionction & societé de l'ame, entant qu'elle est raisonna-
ble, elle sera entierement guerie & purifiée, &
sera tenue pour pur & pour monde, car de sa
nature elle deuient tousiours telle qu'est ce à
quoy elle s'associe par amour & par volonté.
C'est le seul moyen de la purger & nettoyer
des taches de la chair premiere, lors elle sera
vnie à l'une & à l'autre chair, mais non de pa-
reille vniō elle sera vnie à la premiere par la seu-
le vnion de nature, & à la secōde par son desir,
par son affection & par son consentemēt. Lors
elle dōnera la vie à la chair premiere, & recevra
la vie de la chair seconde: car la chair de Iesus-
Christ c'est la chair de Dieu, elle est plaine de
diuinité & de tout bien: parquoy s'associant à
elle, elle s'associe à la deité, qui est toute immor-
talité, toute eternité & toute vie: lors elle sera
preservée de la contagion & infectiō de la pro-
pre chair par l'antidote & contrepoison de cel-
le de Iesus Christ. Mais que dis-je, sa propre
chair? Certainement c'est l'autre diuine qui se
doit appeller la propre & beaucoup plus sienne
que la premiere, bien qu'elle luy soit naturelle-
ment iointe, veu que c'est elle qui s'est donnée
volontairement & tres-liberalemēt à elle, c'est
elle qui a esté crucifiée, fouiettee, tourmentee, &
qui est morte pour son salut & pour l'absolutiō
de ses coulpes. C'est ceste chair qui l'a guery des
maladies & douleurs infinies, & qui l'a arrachée
des peines & ennuis esquels elle auoit esté pre-
cipitée par la conionction de l'autre chair: elle
a donc bien raison de se ioincre à elle de toute

sa force, & de hayr mortellemēt l'autre quil'a-
 uoit ainsi offensé, & qui ne pourchasse que sō
 mal & sa ruine. Il luy seroit souhaitable, si elle
 pouuoit, de se ioincre tant par nature que par
 amour à celle de Iesus-Christ, de faire avec el-
 le vne personne, & de laisser & abandonner
 l'autre en toutes façons: mais puis qu'elle ne
 peut cela, au moins s'y doit elle ioincre & allier
 par vn nœud de la volonté si fort & si estroit,
 qu'il surmōte sans comparaison l'autre, qu'il le
 diminue & comme aneantisse, afin que tout
 ainsi comme la chair de Iesus-Christ est la plus
 noble, aussi soit la conionctiō dressée avec elle
 plus noble que l'autre conionction & plus for-
 te: car qu'elle comparaison y a-il entre la chair
 diuinement engendree par les mains du saint
 Esprit au ventre de la Vierge, & la chair engen-
 dree libidineusement & vitieusement par la
 concupiscence desordōnée du masle en la fem-
 me pecheresse? Quelle comparaison entre
 la chair de Dieu, & du fils de Dieu, eternelle-
 ment vnée avec la diuinité, à la chair de l'hom-
 me corrompu associée au diable pere d'iniqui-
 té & de mensonge? Quelle comparaison d'une
 chair incorruptible, immortelle, inuisible, spi-
 rituelle, celeste, glorifiée & deïfée, à la chair cor-
 ruptible, mortelle, visible, terrestre & pourriss-
 able? Quelle comparaison d'une chair sauue-
 resse, redemptrice, mōdifiance & viuifiante, à la
 chair damneresse, corruptrice empoisonneuse
 & meurtriere? Quelle comparaison de la chair
 deliurant l'ame d'une peine eternelle, à la chair
 obligeant l'ame à une peine eternelle: Et quelle

*L'ame se
doit ioincre
à la chair
de Iesus
Christ par
volonté.*

*Difference
de la chair
de Iesus
Christ &
de la nostre.*

*Qualité
de la chair
de Iesus
Christ,*

L'ame a
deux ma-
noirs.

cōparaison entre vne chair virginelle, tres-cha-
ste, tres-pure & tres-entiere, à vne chair paillar-
de, deshontee, abādonnee & perduë? Ainsi doit
l'ame de tout son courage euitier la conionctiō
de ceste sienne chair, & se desprendre d'auec el-
le de volonté (si elle ne peut de nature) se liant
à ceste autre diuine, autant qu'elle pourra, & de
volonté, si elle ne peut de nature. A ceste cause
puis qu'elle est continuellemēt & incessammēt
iointe, & accōpagnant la chair corrompue par
la societé naturelle, il faut de mesme qu'elle soit
continuellement ioincte & incessamment ac-
compagnant la chair incorruptible par vne so-
cieté amoureuse & volontaire, à ce que com-
me elle fournist ordinairement & sans cesse sa
chair de vie naturelle par la naturelle societé, la
chair de Iesus-Christ la fournisse aussi ordinaire-
mēt & sans cesse de vie volontaire par la volon-
taire societé. Elle a donc deux manoirs & deux
demeures : car elle a son habitation en deux
chairs : la premiere habitation n'est pas de lōgue
duree, & luy doit estre oste eueille elle ou non :
la seconde luy est perpetuelle, ou il ne tient qu'à
elle : car nul ne la peut separer par force, ny, si
vne fois elle y est logee, la desloger de la chair de
Iesus-Christ. Voila donc vn logis d'habitation
immortelle qui luy est offert, si elle s'enveur ac-
commoder & l'accepter. Parquoy à ce que l'a-
me du Chrestien entre en ceste vnion & societé
de Iesus-Christ paramour & par volonté, &
que par consequent elle recoiue sa refection, sa
delectation & sa vraye vie, abandonnant entie-
rement l'accointance de sa chair premiere, &
renonçant

renonçant à ceste mortelle refectiō, delectatiō & vie qu'elle en tiroit, il luy donne luy-mesme sa chair en ce saint Sacrement de son corps & de son sang, & ordonne qu'elle mange la substance de sa chair, & qu'elle boyue son sang par volonté & par amour, & cela inuisiblement sous la forme visible des choses, qui se conuertissent en chair & en sang. Et d'autant que ceste societé doit estre continuelle, ce Sacrement doit estre aussi continué & recommencé incessamment.

Comme la chair du premier hōme cause par sa multiplication, la multiplication des ames, aussi fait celle de Iesus Christ par son unité leur union.

CHAP. CCXCII.

IL n'y a que ceste double chair du premier homme & de Iesus Christ : & bien que celle de Iesus Christ soit descendue de celle du premier homme si-a-ce esté par telle voye & maniere, qu'elle n'a peu prendre ses conditions & qualitez vicieuses & corrompues: ainsi c'est vne chair à part & nouvelle. D'autant que l'une & l'autre est commune à toutes ames, & que pour le double moyen d'associatiō que les ames ont, elles se peuuent joindre à toutes les deux: veu aussi que l'une est tout par tout differente de l'autre, il s'ensuit que cōme la premiere est cause de la multiplicatiō des ames, aussi la seconde est cause de leur vnion. La premiere s'espand & se diuise infiniment, elle se seme comme le grain & la terre, & se multiplie tout de mesme,

La chair de Iesus Christ non sujete aux vices de son origine.

La chair de l'hōme pecheur est diuisible en infinie.

& a mesure qu'elle se multiplie aussi se multiplient les ames. A chasque part de chair Dieu cree son aine: la multiplication des ames depend de la multiplication de la chair, car il est impossible d'vnr par la societé naturelle beaucoup d'ames à vne chair: toutesfois toutes ces chairs ainsi multipliees ne sont qu'une, & sont reputées pour la premiere chair, en ce qu'elles en descendent toutes & d'unemeisme façon. La multiplication de la chair du premier homme multiplie la corruption, le mal & l'infectiō. Comme la chair multipliee cause la multiplication & multitude des ames, ainsi cause-elle leur diuision & separation, & d'auec Dieu & d'entre elles. Par la societé que chaque ame a avec sa chair propre & corrompue, elle separe & se diuise volontairement & de Dieu & de chaque autre aine: ceste chair est fondement & occasion de la discorde & diuision des ames tant avec Dieu que entre elles, car chasque ame a sa propre chair & singuliere, & autant d'ames autant de chairs: parquoy chasque ame s'associant & s'vnissant par volonté & par amour à sa propre chair, & non naturellement seulement, mais encores volontairement, il est necessaire qu'elles soient continuellement en querelle, diuision, discorde & inimitié entre elles, car elles n'ayment nulle chair en commun, ains chaqu'une aime la sienne particuliere: & telle amour est, cōme i'ay desia dit, venimeuse, pestilentielle, infertile de tout bien, fertile de tout mal & de toute misere. Quant à la seconde chair, d'autant qu'elle est immultipliable & in-

*La chair
cause la se-
paration
des ames
entre elles
mesmes,
puis de
Dieu &
d'elles.*

diuisible, subsistant tousiours reellement, vne
 mesme en nombre: il aduient que les ames, qui
 s'vnissent & s'associent à elle par volonté & par
 amour, sont necessairement vnes, tendant & se
 rencontrant en vn mesme point, & qu'elle leur
 est par consequent cause d'vnion, de concorde
 & de cōiunction. Bien qu'elle ne soit que vne &
 entierement incapable de multiplication: si est
 ce que toutes les ames se peuuent aisément vnir
 & associer à elle, d'autant que telle société & v-
 nion se coult par amour, par volonté & non par
 nature. Toutes les ames peuuent & doyuent ai-
 mer vne mesme chair à sçauoir celle de Iesus
 Christ crucifiée pour toutes les ames: il ne faut
 pas craindre que l'vnē empesche l'autre, toutes
 ensemble s'y peuuent hardimēt vnir & associer
 par amour & par volonté, & par consequent
 toutes ensemble, fussent-elles infinies peu-
 uent receuoir d'une telle chair leur vie & leur
 refection. Toutes les ames par le rencontre
 d'une telle vnion & société deuienne vne ame,
 d'une volonté, d'une intention, d'un cœur
 & d'une amour: l'vnité de la chair de Iesus
 Christ reduit à vn la multitude des ames. Par
 la chair de Iesus Christ vne les ames qui s'y ad-
 dressēt sont vnies entre-elles, & sont vnies aussi
 à Dieu par volonté & par amour: ceste seule
 chair suffit à viuifier toutes les ames. Et d'autant
 qu'à la chair de Iesus Christ est vnies son ame par
 la société naturelle, ame tres-digne & tres-sain-
 te: à ceste cause toutes les autres ames qui s'v-
 nissent à ceste chair, s'vnissent par consequent
 & s'associent à ceste ame diuine, & s'asso-

*La chair de
 Iesus Christ
 cause v-
 nion des
 ames.*

*Toutes les
 ames se
 peuuent
 joindre à
 la seule
 chair de Je-
 sus Christ.*

*La chair
de Iesus
Christ re-
duit tou-
tes les
ames en
vn.*

cient & vnissent en outre à la deïté, qui y est iointe. Puis donc qu'elles s'vnissent & s'associent à la chair de Iesus-Christ & à l'ame de Iesus-Christ & à la deïté de Iesus-Christ, ce n'est pas merueilles si toutes elles s'assemblent & reuiennent à vne. Lors que Iesus-Christ donne sa chair aux ames, il leur donne ensemble son ame & sa deïté & les reduit toutes en vn par sa chair: toutes les ames donc partent premiere-ment & sont produites d'un mesme qui est Dieu, puis elles se multiplient par la multiplication de la chair premiere & se corrompent, & en fin encores purifiees & mundifiees elles se reünissent en Dieu par l'vnité de ceste sainte chair. Ainsi la chair est cause de la multitude des ames & cause de leur vnion, elle est cause qu'elles partent de Dieu par la creation & causes qu'elles y retournent, elle est cause de leur damnation, & cause de leur salut: elle est cause de leur mort, & cause de leur vie: de sorte que la chair fait toutes choses, mais ce n'est pas mesme chair. Nous voyons donc cōme il est tres-conuenable tres a propos & tres-necessaire à l'ame raisonnable & immortelle, iointe selon nature & vnie à la chair mortelle & corrompuë, qui luy apporte par son infection le reproche, la peine & la mort; de s'associer & vnir par volonté & par amour à la chair de Iesus-Christ tres-pure & immortelle, qui luy apporte la gloire, la recompense & la vie. Nous voyons aussi cōme tres-conuenablement Iesus-Christ en ce sien Sacrement vnitif, substantatif, conserua-

tif & nutritif nous donne sa vraye chair à manger, pour vñir nos ames à elle, pour les en sub-
 stenter, nourrir, viuifier & parfaire. Il estoit tres
 necessaire que nostre ame s'approchast de la
 chair de Iesus-Christ, que la chair de Iesus-
 Christ s'approchast de nostre ame d'aussi pres
 qu'il fust impossible de, les plus parfaitement
 joindre. Or cela ne se pouuoit conduire plus
 proprement qu'en la reception & prinse realle
 de sa chair par la voye de manducation visi-
 ble, & pourtant estoit il tres-necessaire que sa
 chair fust tres-veritablement & tres-essentielle-
 ment contenuë en ce Sacrement pour la vie &
 substation du mode. Voyez la merueilleuse
 eschelle & tres-accomplie de ce haut & diuin
 Sacrement. Premièrement y est la forme & es-
 pece visible & sacramentelle, voila la premiere
 marche: apres sous ceste forme & espece visi-
 ble est la vraye chair de Iesus-Christ inuisible,
 voila la seconde marche: tiercement en la chair
 est le sang inuisible de Iesus Christ, voila la tier-
 ce marche: quaterment en la chair & au sang
 est sa tres-saincte ame: voila la marche quatrie-
 me finalement en la chair, au sang & en l'ame
 est toute la diuinité infinie en la personne du
 fils de Dieu. Toutes ces choses sont reallement
 en ce Sacrement, & ce à cause de la chair: il con-
 tient vne chose visible & quatre inuisibles, & les
 quatre inuisibles, c'est vn Iesus Christ. La chair
 de Iesus Christ, le sang de Iesus Christ, l'ame de
 Iesus Christ & la diuinité de Iesus Christ, c'est
 Iesus Christ, ce n'est qu'un Iesus Christ, Iesus
 Christ est vn mont de hauteur infinie. Receuās

*Vray moyē
de joindre
nostre ame
à la chair
de Iesus
Christ.*

*Les degrez
du Sacre-
ment de
l'Eucharis-
tie.*

*On reçoit
tout Jesus-
Christ en
l'Eucharis-
tie.*

l'espece & la forme visible du pain, nous receuons l'inuisible chair de Iesus Christ, qui y est cachee. Receuâs la chair nous receuons le sang caché en la chair, receuans la chair & le sang nous receuons l'ame comprinse en la chair & au sang, & receuâs la chair, le sang & l'ame nous receuons la diuinité cachée en tous trois. Si nous arrouzant exterieurement de l'eau du baptesme suyuant l'ordonnâce de Iesus Christ, il arriue interieurement tant de grace en nostre ame, combien plus nous y en doit-il venir, receuans au dedâs & en nostre corps ce Sacrement, auquel sôt inuisiblement receuës toutes les choses susdites? C'est bien peu que sa visible partie, mais l'inuisible est infinie, ce qui se mōstre n'est guere, mais ce qui se cache est incōprehensible. Remarquōs cōme ces trois Sacremēs, le baptesme, la confirmatiō & l'Eucharistie font entr'eux cōme vne eschelle parfaite: du premier on monte au second, & du second au tiers en receuant: & comme chacun d'eux, fait en outre en soi vne eschelle pour y monter du visible a l'inuisible, & pour receuoir l'inuisible par le visible.

*Declaration par exemples de l'essentielle presence
de Iesus-Christ au Sacrement de l'Eucharistie.*

CHAP. CCXCIII.

ATtendu qu'une & mesme chair de Iesus-Christ est la vie & refection de toutes les ames, & qu'il est necessaire que tous les Chrestiens qui sont en aage la recoiuent & mangent en ce Sacrement, qui ne peuvent tous estre cor-

porellement en vn lieu, il est necessaire que ce-
 ste vne & mesme chair de Iesus Christ, ce sien
 vn & mesme corps puisse estre ensemble & en
 mesme temps en tous les endroits & lieux de ce
 monde, car tous les Chrestiens en ont besoin,
 & le doiuent prendre. C'est vn tres-vray Sacre-
 ment, comme nous auons dit, Iesus Christ l'a
 institué & ordonné à ce que tous prins-
 sent sa chair en iceluy, tout ainsi qu'il a ordonné que
 tous prins-
 sent l'eau du baptesme: puis donc que
 cela ne se peut faire à sçauoir que tous prennent
 ce Sacrement, si sa chair & son corps qui y est
 reallement & essentiellement enclos n'est en
 plusieurs lieux ensemble & en mesme temps, il
 s'esuit de necessité qu'il peut estre ainsi: & qu'il
 est ainsi, que sa chair vne en nombre subsiste &
 se trouue en diuers lieux, car son ordonnance
 en ce Sacrement requiert cela de necessité. Puis
 que c'est vn Sacremēt & Sacrement tres-verita-
 ble, qui demande cela comme chose attachee &
 iointe à foy par necessité de consequence, il
 s'en suit qu'il est vray, & qu'une mesme chair de
 Iesus Christ peut estre & est reallement en plu-
 sieurs lieux. Si cela n'estoit vray, ni ce Sacrement
 ne seroit vray, ni Iesus Christ ne seroit verita-
 ble, ce qui est impossible. Pour nous asseurer
 & respondre qu'il est ainsi, il suffit que ce soit
 de l'institution & ordonnance de Iesus Christ,
 qui ne peut ni mentir ni establir chose menfon-
 gere. D'auantage comme il est necessaire
 qu'une mesme chair de Iesus Christ soit en plu-
 sieurs & diuers lieux en mesme temps & en-
 semble, aussi est-il necessaire que si la forme ou

*Tous Chre-
 siens doi-
 uent pren-
 dre l'eu-
 charistie.*

*Le corps de
 Iesus
 Christ peut
 estre en
 plusieurs
 lieux.*

*La chair de
 Iesus Christ
 toute en
 chaque par-
 tie del'ho-
 me.*

il est impossible que la chair de Iesus Christ puisse estre mise en pieces.

il se faut rapporter à la puissance de Dieu de tout le mystere de l'Eucharistie.

L'homme ne doit mescrire des Sacramens pour n'en entendre le mystere.

espèces du pain se brise & se diuise, l'une & mesme chair de Iesus Christ se trouue en chaque portion & en chaque partie: car la chair de Iesus Christ ne se peut ni departir ni mettre en pieces veu qu'elle est glorifiée. Mais comme cela se puisse conduire, il ne nous est aucunement necessaire de le sçauoir, il suffit que nous sçachions & croions que de toute impossibilité il est impossible qu'il soit autrement, puis que la verité de ce Sacrement le demande, & que l'honneur de Iesus Christ le demande aussi, qui en est l'auteur, & qui ne l'eust iamais ainsi prescrit, s'il n'eust peu aduenir. Pour auoir vne asseuree certitude & suffisante intelligence de ce Sacrement, c'est assez que nous sçachiōs que Dieu l'a institué & ordonné, que nous voyons par experience son effet & quel besoin nous en auons pour nostre profit. Le moyen par lequel il est effectué n'est pas de nostre cognoissance, Iesus Christ le sçait, qui l'a ordonné. Tout ainsi qu'au malade il suffit de sçauoir qui c'est son bon & fidele medecin qui luy a prescrit sa medecine, & de sçauoir que l'estat de sa santé requiert qu'il en prenne sans s'informer de quoy elle est faite, ni comme elle se peut faire, car de ce poinct il s'en doit reposer sur celuy que l'a luy ordonnee. Les Sacramens ne sont pas establis à ce que l'homme sçache & entende comme ils se font, mais à ce seulement qu'il recoiue par eux la grace, le secours de Dieu & son salut: & la grace de Dieu receuë nous aide à les cognoistre & la verité qui est en eux. Ce n'est pas à dire pourtant que l'homme asseuré & tres-cer-

tain de leur verité necessairement infallible, ne puisse pour vne plus grande euidence chercher des argumens & des exemples qui luy descouurent de plus en plus leurs merueilles, mesmes en ce Sacrement auquel elles sont plus grandes & plus hautes qu'en nul des autres. En cestuy cy vn corps de Iesus Christ est ensemble en plusieurs & diuers lieux, il est autant en la plus petite hostie qu'en la plus grande, & quand l'hostie sera diuisee, Iesus-Christ n'est pas diuisé pourtant ni le corps de Iesus-Christ, ains tout Iesus-Christ est en chaque portion de ceste diuision. Ce mystere de ce Sacrement est plus mal aisé à conceuoir que ne sont les autres, d'autant que toutes ces choses combattent apertement la raison de nos sens & l'experience d'iceux: toutesfois il semble n'estre point si esmerueillable que la chair de Iesus-Christ iointe inseparablement à la diuinité soit montee iusques à ce degré de pouuoir estre ensemble & en mesme temps en plusieurs lieux, veu que la diuinité en mesme temps est toute en chaque lieu: & encore puis que la diuinité se trouue en ce Sacrement à raison de son vniō à la chair, la chair peut estre aussi ensemble en diuers lieux à raison de son vnion à la diuinité. Nous pouuons voir encores ailleurs vne mesme chose estre multipliee, & estre toute ensemble & en mesme temps en diuerses places. Voila vne parole, elle est toute ensemble & en mesme temps en plusieurs oreilles, toutesfois elle est toute en chaque oreille, de vray ceste voix n'est pas vne en nombre, ains vne seulement en espee: mais

*Merueilles
du Sacre-
ment de
l'Eucharis-
tie.*

*Raisō pour
quoy le
corps de Ie-
sus-Christ
est en plu-
sieurs lieux*

*Exemple de
la parole
pour prou-
uer le corps
de Iesus-
Christ en
diuers
lieux*

si la voix humaine, vne en espee, est à mesme instant toute en plusieurs oreilles, pourquoy ne donnerons nous vn degré au dessus du corps de Iesus-Christ : glorifié, vny à la diuinité? & ne dirons nous qu'un en nombre il puisse estre en diuers lieux? Nous voyons aussi qu'une diction, quoy qu'elle soit plus grande ou plus petite, signifie tousiours vne mesme chose, de façon que ce mot, Roy, remplist-il de sa grandeur tout le plain d'une grande muraille, ne signifie pas d'avantage que, Roy, escrit aux plus menus traits du monde : la petitesse ou la grandeur du mot ne le diuersifie aucunement quant à la signification, pour estre plus grand il ne signifie pas plus, ny ne signifie pas moins pour estre moindre. L'espee & la forme du pain est comme la diction signifiante, & le corps de Iesus-Christ c'est la signification. La grandeur donc ou petitesse del'hostie n'y diuersifie rien & autant est Iesus-Christ en la petite qu'en la grande, car ceste hostie ou forme visible n'est que le signe du corps de Iesus-Christ : bien que le corps de Iesus-Christ y soit reallement contenu, & cōtenu non localement, ny comme logé en ce lieu, ny comme le vin au vaisseau, mais cōme au signe la chose signee & la signification en la diction. Aussi encores que la diction se multiplie, la signification ne se multiplie pas pourtant, c'est tousiours vne mesme signification quant à soy : ainsi, bien que l'hostie se multiplie infiniment, non pourtant se multiplie la chair, & le corps de Iesus-Christ, c'est tousiours celuy-là mesme. Et comme la diction autant qu'elle retiendra sa

Exēple d'vne diction.

Iesus-Christ est en l'hostie non localement.

forme & la nature aura la signification, & aussi
 autāt que la forme du pain demeurera en la na-
 ture, autant aura elle au dedans le corps de Je-
 sus-Christ. Aussi long temps demeure le corps
 de Iesus-Christ sous la forme du pain que de-
 meure la forme du pain: mais si la forme du
 pain se change, d'autant que le signe ny est plus, *Iesus Christ*
 le signé n'y est plus aussi. A ceste cause, veu que *demeure en*
 chaque partie du pain & de l'hostie a la forme, *l'hostie au-*
 nom & espee de pain, en chaque partie de *tant quelle*
 l'hostie petite ou grande est toute la chair & *reniēt for-*
 corps de Iesus-Christ: ce que nous pouuons *me de pain.*
 aussi manifester par le miroüer, car fust-il aussi *Que Iesus-*
 grand que le monde, il ne representera qu'une *Christ est*
 seule image de l'homme & brisez-le en mille *tout en cha-*
 pieces: chaque piece representera ceste vne *que parcel-*
 image, que representoit tout le miroüer: autant *le de l'ho-*
 en verrez vous en vne part qu'en son tout, &
 autant en l'une part qu'en l'autre part. De mes-
 me, s'il y auoit vn pain grand comme le mon-
 de ou vne hostie, il n'y auroit en elle qu'un
 corps de Iesus-Christ, qu'une chair & qu'un
 Iesus-Christ, & si vous le departiez en mille
 morceaux, en chacun seroit le corps de Iesus-
 Christ, vn en nombre. Là où aux pieces du mi-
 roüer l'image n'est pas vne en nombre, mais
 vne seulement en espee, aussi est-ce raison de
 donner au corps de Iesus-Christ aduantage sur
 ces choses corporelles, & faire, qu'il soit vn en
 nombre en plusieurs morceaux de l'hostie.
 Comme le corps de Iesus Christ puisse estre cō- *Commēt le*
 prins sous vne si petite quantité montrons-le *corps de Je-*
 par luy-mesme le corps de Iesus-Christ est de- *sus-Christ*
 est contenu

*sous une
tres-petite
quantité.*

venu spirituel & transformé en la nature de l'ame, autant que faire se peut, car comme nous voyons que nostre ame, qui est spirituelle & sans quantité, transforme à sa façon spirituelle & à sa nature ce qu'elle reçoit en soy, de sorte que quand elle reçoit la lettre, A, elle la reduit

*Exemple
prouuit la
spiritualité
du corps de
Iesus Christ.*

à la spiritualité, en maniere que bien que l'A escrit soit corporel, large & long, toutesfois lors qu'il est en l'ame, il n'est ny long, ny large, ny exprimé, mais tout ensemble a la mode de l'ame. Il en va de mesme du corps de Iesus-Christ, d'autant qu'il est glorifié & reduit à la spiritualité, le plus qu'il le peut estre. La diuinité change en sa nature l'ame de Iesus Christ, autant que faire se peut: & l'ame, deïfée ensemble avec la diuinité, deïfie le corps & la chair, les fait de sa nature, & se les rend semblables le plus qu'elle peut. Le corps de Iesus-Christ n'occupe point de place, ny n'est pesant, & peut estre tout en vn point sans longueur, lar-

*L'image des
choses cor-
porelles est
sans quan-
tité.*

geur & profondeur, à la façon que Iesus Christ mesme le veut. Ainsi en ce Sacrement Iesus Christ n'occupe point de place, ni n'est pesant, estendu, long large ou profond, mais toutes ses parties sont ensemble: ainsi il peut estre tout en vn en chaque part de l'hostie, tant petit soit elle. L'experience nous apprend es choses naturelles que l'image d'une chose corporelle, quelque grandeur qu'elle ait, n'est ni longue, ny large, ni estenduë, ni profonde, ny pesante, ny grosse, ny espaisse, ains qu'elle est tout ensemble, & toutesfois elle paroist longue estenduë, ample, grosse & grâde. Toute vne grande Eglise & vne

grande cité entre par la prunelle de nostre œil, qui n'est qu'un point indiuifible : & la nuit ceste mesme cité se represente à nous en songe en sa propre forme & grandeur : toutesfois ceste image, qui est au dedans de l'ame, n'est qu'un point indiuifible entré en nous par la prunelle de l'œil. Pareillement, veu que le corps de Iesus Christ est plus spirituel que ceste image qui passe en nos yeux, il peut estre tout ensemble en un point, & si gardera toutes ses parties entieres, sans retranchement ou sans diminution.

Le corps de Iesus Christ au sacrement est en maniere spirituelle.

Attendu que le corps de Iesus-Christ est en ce Sacrement pour le regard de nostre ame qu'il veut ioindre & tirer à foy, il y doit estre en la maniere conuenable à l'ame non en vne contraire maniere: Il y doit estre en vne maniere spirituelle non corporelle, non grossièrement, non localement, non quantatiuement, non occupatiuement, car lors il discorderoit de l'ame & l'attireroit & reduiroit en quelque façon a la matiere corporelle, grosse & brutalle, la où elle doit estre changée en mieux par ce Sacrement, bonifiée & amendée en vne plus excellente nature, veu que c'est icy le Sacrement de transmutation & de transformation : ainsi il n'y doit auoir rien de repugnât a la nature de l'ame. Par-

L'ame ne doit chercher en l'Eucharistie rien de sensuel.

quoy en l'Eucharistie l'ame ne doit penser ny chercher en aucune façon ny la quantité, ny le lieu, ny la longueur, ny largeur, ny la profondeur, ny la grosseur, ny l'espeſſeur, ny le poix, ny l'estendue, ny la couleur, ny la ſauueur, ny la figure, ny rien en ſomme de ce que la beſte brute y pourroit apperceuoir: car toutes ces choſes ſont

*Cōparaison
du Sacre-
mēt de l'an-
nel à la voix
Galacho-
le signifiee
par elle.*

contraires à l'ame, & il luy messied d'y chercher telles choses : elle ny doit rien chercher & penser que la spiritualité & ce que precisément signifient les paroles de Iesus-Christ & rien plus, ce qui se voit en ce Sacrement est comme la voix ou le son, & ce qui y est contenu est comme la signification de la voix, signification non longue ny large, non pesante, non accompagnée de quantité, ny logée entant que signification : comme donc la signification se rapporte à la voix, ainsi se rapporte Iesus-Christ en ce Sacremēt à la forme & espee que no⁹ y voiōs : & tout ainsi que la signification, entant que signification du son de la voix, n'est pas signifiee comme estant accompagnée de quantité, ou comme estant en lieu, ny comme profonde, longue, large, & ainsi des autres : de mesme le corps de Iesus-Christ, entant qu'il est en ce Sacrement, n'est pas signifié par l'espee visible, cōme estāt accompagné de quantité, ou comme estant en lieu, ni comme profond, long, large, & ainsi des autres, mais seulement comme corps de Iesus-Christ. La signification regarde l'entendement seulement & nullement le sens, & le son de la voix regarde le sens : la signification se reçoit seulement par l'entendement & non par le sens, & le son de la voix se reçoit par le sens, parquoy la signification est toute spirituelle, & intelligible, elle a la façon de l'intelligence non la façon du sens, elle est proportionnée à l'entendement & non au sens : ainsi les bestes brutes qui n'ont que le sens & point d'entendement, reçoivent non la signification, mais le son de la voix. Pa-

reillement le corps de Iesus-Christ, entant qu'il est signifié par l'espece visible se rapporte seulement à l'entendement & nullement au sens: l'espece visible se rapporte à la veüe & au sens, & la veüe & le sens ne voit & ne reçoit que l'espece & forme visible du pain: ainsi le corps de Iesus-Christ est là en mode spirituelle, en mode d'entendement & non de sens, & proportionnée à l'entendement & non au sens. La beste brute peut voir & appercevoir la forme & espece visible, mais non le corps de Iesus-Christ, qui y est contenu & signifié. Comme donc nostre ame fait distinction & difference entre le son de la voix & la signification de la voix, aussi en ce Sacrement doit-elle faire distinction & difference entre l'espece & forme visible du pain & le corps de Iesus-Christ invisible. Avant que le corps de Iesus-Christ fust en ce pain, il y avoit deux choses au pain, desquelles l'une s'appercevoit par le sens, & l'autre se concevoit par l'intelligence: l'espece & la forme du pain s'appercevoit seule par le sens de la veüe, & s'appercevoit par un cheual comme par l'homme: la substance du pain se concevoit par l'intelligence & non par le sens, car nulle beste n'en peut appercevoir l'invisible substance du pain. Autre chose est la forme du pain, autre chose la substance du pain: au miroir & en songe nous découvrons la forme du pain, mais non pas la substance du pain: & qu'il soit ainsi, chacun sçait bien qu'il a eu de nuit en sa fantasie, ou qu'il a vu de jour au miroir l'image & la forme du pain, & sçait bien aussi que la substance ny estoit pas

*Deux choses au pain
avant la cō
secration*

*Difference
de la forme
& de la
substance
du pain.*

pourtant: pareillement en ce Sacremēt la vraye forme du pain & principale espece est bien en ce Sacrement, mais la substance du pain n'y est pas, car elle est changee au corps & en la chair de Iesus-Christ par la vertu des paroles significatiues & effectiues d'une telle transmutation: Il n'y reste que la realle espece du pain seulemēt sans la substance. Ainsi de mesme que la substance du pain se rapporte a la forme du pain, de mesme s'y rapporte le corps de Iesus-Christ: & comme la substance du pain ne se receuoit que par l'intelligence non par le sens, semblablement le corps de Iesus-Christ, existant là mesme au lieu de la substance du pain, se comprend par l'intelligence & non par le sens. Et d'autant que la substance du pain, en soy consideree & entāt qu'elle est receuë par l'intelligence, n'est ny longue, ny large, ny profonde, ny pesante, ny coloree, ny visible, touchable, favorable, ny preceptible par aucun sens corporel; ny occupant aucune place, & qu'elle est en chaque part du pain où est la forme du pain, de façon qu'elle n'est pas plus substance du pain en la plus grāde part qu'en la moindre: de mesme le corps de Iesus-Christ, qui est au lieu de la substance du pain, n'est ny long, ny large, ny profond, ny pesant, ny coloré, ny visible, ny touchable, ny favorable, ny preceptible par aucun sens corporel, ny occupant aucune place, & est en chacune part où est la forme du pain, & n'est pas plus en la plus grande quantité qu'en la moindre: ainsi il y est à la mode de la substance du pain par soy consideree, & comme elle se conçoit par l'etendement,

La substance du pain en soy consideree n'a aucune qualité du corps.

dement. A ceste cause, tout ainsi que la substance du pain, entant qu'elle se conçoit par l'entendement, à la façon de l'entendement, & à toutes les conditions susdites: car, entant qu'elle est conçue de l'entendement, elle n'a ni lieu, ni quantité ni extention, mais est comme la signification au respect de la voix, & se proportionne à l'intelligence: de mesme est le corps de Iesus Christ en ce Sacrement. Qui veut donc entendre comme le corps de Iesus Christ est ici, il doit nécessairement considerer la substance du pain pure & seule, ainsi que l'entendement la reçoit, & ainsi qu'elle s'incorpore en l'intelligence: car la substance du pain, comme elle se rapporte à l'entendement, & comme elle se conçoit en iceluy, est changée au corps de Iesus Christ, & rien de ce qui se peut percevoir par le sens n'est changé au corps de Iesus Christ. Au pain y a deux choses, l'une qui ne se reçoit que par l'entendement l'autre qui se reçoit par le sens: celle qui seule se reçoit par l'entendement est changée au corps de Iesus Christ, celle qui se reçoit par le sens de la veüe demeure en son entier, car ce Sacrement est pour l'entendement & pour le liberal arbitre, & non pour le sens: ainsi cela seulement qui se conçoit par l'entendement est changé & transmué au corps de Iesus Christ sous la mode qu'il est pris par l'entendement, & est reçu en la mode en laquelle il est signifié par la voix signifiante: car l'entendement entend premierement, & puis il signifie par la voix, & en la mode qu'il entend, en ceste mesme mode il signifie: ainsi la substance du pain se conuertit

La substance du pain est changée au corps de Iesus Christ comme elle se rapporte à l'entendement.

& transmuë au corps de Iesus Christ sous ceste mode qu'elle est entendue par l'entendement, & signifiee par la voix. Tout ainsi qu'en ce Sacrement l'ame intellectuelle doit estre trāsformee en Iesus Christ en ce qu'elle differe des be-

*Rien n'est
conuertidu
pain au
corps de
Iesus Christ
que ce qui
en conçoit
par le seul
entende-
ment.*

stes & des sens corporels, semblablement il ne doit estre rien conuertiu au corps de Iesus Christ en ce Sacremēt, que precisēment cela seulēmēt qu'il le conçoit par l'entendement, par lequel l'ame differe des bestes. Tout ce qui se fait es Sacremens doit estre proportionné à l'ame iouxte sa condition, & entant qu'elle est intellectuelle & differente des bestes. D'autāt que le corps de Iesus Christ subsiste premierement & auāt que la substance du pain soit conuertie en luy, toute la forme du pain qui se voit est comme vn vestement & accoustrement accidentel du corps de Iesus Christ: le corps de Iesus Christ y est vestu & habillé d'une robe estrangere: & la forme de ce pain qui auoit auparauant la façon d'accident & d'adherent, & qui s'appuyoit & soustenoit en la substance du pain, reçoit vne façon nouuelle plus noble & plusdigne, car elle reçoit la façon de substance qui surpasse de biē loin en excellence la façon de l'accident. La forme & espece du pain qui n'est qu'accident subsiste là de soy, & ne se soustient en nulle chose comme en son subiet. Voila cōme en ce Sacrement toutes choses sont dignifiees, esleuees & ameliorees: La substance du pain passe & se conuertist au glorieux corps de Iesus Christ, les accidens, qui s'y voyent, reçoient la forme de substance, qui est le plus haut rang qu'on leur

*La forme
de l'hostie
consacrée
subsiste de
soy.*

puisse donner : toute l'espece & toute la forme
 du pain, qui comprend tous ses accidens, se fait
 l'habillement & le vestement du corps Iesus
 Christ: que peut il estre de plus grand & de plus *La forme*
 digne: C'est bien raisõ que l'espece mesme, for- *mesme de*
 me, & accidens du pain & du vin nous soient *l'hostie est*
 en grand honneur & reuerence, puis que c'est la *Generable*
 robbe, l'ornemēt & la couuerture de nostre Sau-
 ueur Dieu, fils de Dieu, de nostre Roy eternel &
 immortel. C'est vne extrême humilité & beni-
 gnité siene de vouloir estre couuert d'un si hum-
 ble & si simple accoustrement, & de s'humilier
 iusques là, pour s'occommoder & approcher à
 l'homme. Premieremēt il souffrit d'estre vestu de
 l'habillemēt de nostre charnelle mortalité, qu'il *Humilité*
 print de sainte Marie Vierge incorrompuē & *Et bonté*
 sa mere tres-glorieuse, sous lequel il daigna se *de Iesus-*
 faire voir au monde, & prescher les hommes de *Christ.*
 sa parole & de son exemple, portant en fin en la
 chair vne tres-dure & tres-amere mort pour no-
 stre salut: secondemēt il s'est voulu vestir d'une
 robbe de pain qui encores au dessous. Comme
 le pain que les hommes prennent pour viande se
 cōmuē au sang & en la chair du coprs, le succāt
 & le tirāt a soi, tout ainsi ce Sacremēt de l'Eucha-
 ristie prins par le Chrestien fidelle trās-substan- *Deux ha-*
 cie son ame en Iesus Christ, & le fait en esprit & *billemens*
 en verité vn & mesme avec lui. Ainsien premier *de Iesus*
 lieu il reuestit sa diuinité d'un accoustrement de *Christ.*
 chair, pour se faire voir à nous qui ne le pou-
 uions descouurir en sa gloire, & puis il a reuestu
 encores sa chair d'un accoustrement du pain: il
 se fit luy-mesme son premier habillement, &

second les hommes le luy font : il recourrit luy
mesme sa diuinité d'une chair humaine, à ce que
il peust mourir, & souffrir pour l'homme, puis il
reuestit sa chair d'un habillement de pain, à ce
que ce fust la nourriture, l'aliment & refection
des sains & des infirmes. Puis que toutes choses
sont en ce Sacrement rehaussées, dignifiées &
méliorées, d'autant plus se doit l'ame deuote,
pour laquelle il a esté ordonné, estably, institué
& consacré, s'esleuer des choses charnelles,
mondaines & transitoires, & receuoir en ce
sainct Sacremēt un rang plus grand & une aug-
mentation de dignité: s'incorporāt en luy, se
deissant en sa grace & en la royale grandeur de
ce Sacrement Dieu & homme, fils de Dieu & Roy
eternel: & en doit receuoir la gloire & beatitu-
de sans fin avec les Anges & esprits bien-heu-
reux, à laquelle nous vueille conduire ce mesme
Iesus Christ nostre redempteur & sauueur.

De la penitence quatriesme Sacrement.

CHAP. CCXCIV.

Nous auons monstré cy deuant la confor-
mité de la vie spirituelle à la vie corporel-
le, & comme tout ainsi qu'en la corporelle il y
à premieremēt la generatiō, secondemēt l'aug-
mentation, & tiercement la continuation de
nourriture: aussi en la vie spirituelle le baptisme
sert de generation, la confirmation d'accroissan-
ce, & l'Eucharistie d'aliment & de nourriture
continuelle: à ceste cause de mesme que si l'hom-
me estoit impassible en sa vie corporelle &

exempte d'inconueniens & de maladies, ces trois choses luy suffiroient : aussi suffiroient ces trois Sacremens à sa vie spirituelle, s'il n'estoit point fautier & pecheur : mais d'autant qu'il est subiet à vn million de maux, qui assaillent sa vie corporelle, & le mettent en hazad de la perdre, il luy faut encores du secours & de la medecine pour l'en preseruer. Ainsi est-il de sa vie spirituelle, car d'autât qu'elle est aussi de sa part subiette à ses infirmitéz & trauerfes perilleuses & mortelles, qui sont la coulpe & le peché, il a fallu la prouoir de remede conuenable pour s'en garentir & sauuer, c'est la penitence, medecine spirituelle. Chacun peut perdre par son iniquité & offense la grace qui luy à esté donnée par le baptisme, car il est proueu naturellement du liberal arbitre & liberté naturelle : & d'autant que la grace n'est pas du liberal arbitre, car c'est autre chose grace & autre chose nature, comme nous auons dit ailleurs, il peut faire contre elle, la laisser & la perdre, ainsi que l'un de nos membres peut perdre son mouuement & son sens, car il est de mesure du Chrestien au respect de Iesus Christ que du membre au respect de la teste. Comme le membre peut deuenir paralytique pour ne receuoir point des esprits de l'influence de la teste, aussi peut le Chrestien deuenir paralitique pour ne receuoir point d'influence de la grace de Iesus Christ, qui est son chef, grace qui luy fait besoin en beaucoup de sortes, à cause qu'il est logé parmy tout plain d'aduersaires & d'ennemis de sa vie spirituelle, contre lesquels il a guerre sans cesse & n'a besoin

Trois Sacremens suffiroient à l'homme s'il n'estoit fautier.

L'homme par son liberal arbitre peut perdre la grace de Dieu.

*L'homme
ne peut
estre vain-
cu que vo-
lontaire-
ment.*

de rien laisser en arriere pour les vaincre, s'il ne veut estre battu, & perdre l'esperance du couronnement & de la victoire : & veu qu'il ne peut estre vaincu que volontairement : s'il est vaincu c'est à sa faute, ainsi il en est tres-iustement condamné. Puis donc que nous estions capables de la maladie spirituelle, c'est à dire, du peché apres le baptesme, nous auions besoin de la penitence, medecine salutaire & propre à nous rendre la santé, qui est la grace que nous receuons à la naissance de nostre vie spirituelle. Et d'autant que Iesus Christ ouure en l'homme par visibles Sa-

*Penitence,
medecine
de l'ame.*

cremens & manifestes, il a ordonné cestui-cy de penitence comme vne vraye guerison de la fieure de l'ame, & pour purger le peché & l'offense commise apres le baptesme. La penitence est bien necessaire aux personnes d'aage, mesme auant le baptesme : mais celle-là n'est pas Sacrement, car elle est inuisible & occulte, & riē d'elle ne paroist au dehors, & aux Sacremens il y faut des signes exterieurs, qui signifient les choses inuisibles qui se font au dedans & en l'ame. La medecine inuisible de la coulpe & offense contre Dieu, c'est la remission & indulgence octroyee de sa part, car l'iniure ne peut estre mieux

*Nature de
l'offense.*

effacee que par l'excuse & pardon de celuy à qui elle est faite, & auquel est obligé l'offenseur & l'iniuriant. L'offence est de telle nature,

*Absolution
est vaine si
elle ne suit
la desblai-
sance d'a-
voir mal
fait.*

qu'elle oblige celuy qui la fait à celuy à qui elle est faite : autant d'iniures, autant d'obligations & de debtes. Et veu que la vraye indulgence ne se peut recevoir si la coulpe ne desplaist premierement, & que nul ne merite qu'on luy

pardonne s'il ne se repent d'auoir mesfait, & *Donn ches*
 que touté coulpe est volôtaire, il faut qu'elle de- *ses neces-*
 uienne desplaisante & nō volôtaire, autrement *saies à*
 elle demeure en sa force & vigueur, par ce qu'elle *l'abolition*
 ne se peut naturellement ruiner que par son *du peché.*
 contraire. A ceste cause il y a deux choses neces- *Propos de*
 saires pour l'abolition & ruine du peché, l'vne *mieux, co-*
 qui vient de Dieu offensé, c'est l'indulgence, re- *gnissance*
 mission & pardon, l'autre del'homme pecheur *de sa faute*
 & offensant, c'est la contrition, desplaisance *espoir de*
 & repentance. Sil'homme n'est marry & at- *pardon*
 tristé d'auoir offensé son createur, il est impossi- *doment ac-*
 ble que Dieu l'excuse, & luy pardonne. D'auan- *compagner*
 tage par ce que la racine du peché c'est la volô- *la peniten-*
 té, il faut que l'homme propose en son cœur & *ce.*
 en son intention de ne retourner iamais plus à
 sa faute, autrement il n'y auroit pas vraye repen-
 tance: il faut encores qu'il cognoisse & iuge qu'il
 a failly enuers Dieu, autrement il ne se pourroit
 desplaire de sa faute: & si faut en outre qu'il ait
 bonne esperance d'impetier pardon, autrement
 pour neant s'attristeroit-il, pour neant prédroit
 il en soi ceste douleur & amertume, qui n'est or-
 dōnee que pour cet effet: ainsi de la part de Dieu
 doit estre l'indulgence, & de la part del'homme
 l'aptitude à la recevoir. Car comme Dieu don-
 ne l'ame raisonnable au corps capable & prepa-
 ré a loger, de mesme donne-il son indulgence
 à l'ame capable & préparée à la recevoir: par-
 quoy comme le corps est proportionné à l'ame
 autrement on ne la luy donneroit point, aussi
 doit necessairement l'ame estre proportionnée
 à l'indulgence, autrement elle ne la recevra pas.

*Peché capital
ennemi de Dieu.*

D'autant que le peché est directement contre Dieu, Dieu n'a rien contre soy que le peché, qui l'a outragé & offensé : ainsi qui ne le prendra en haine, qui ne luy voudra mal comme à l'ennemy capital de son Roy, ne pourra esperer ny pardon ny grace de sa maiesté. Comme pourroit l'homme estre amy de Dieu, aimant son capital aduersaire ? le logeant, le nourrissant & le defendant ? comment pourroit-il estre bien avec Dieu, & luy plaire, estant bien avec son mortel ennemy, & le maintenant ? Si donc l'homme veut meriter le pardon, l'amitié & la société de son createur, qu'il se bande de toute sa force cōtre ceste sienne aduersé partie, qu'il s'arme contre le peché, qu'il a luy-mesme engendré : il faut qu'en toute maniere il le combatte exterieurement & interieurement, il faut qu'il l'accuse du cœur & de bouche, & que de parole & de fait il pourchasse sa destruction & sa ruine, autrement il ne scauroit rentrer en la bien-vueillance de Dieu. Mais ce n'est pas de Dieu seulement que le vice est ennemy, ains encores le sien : c'est le peché qui pousse l'homme non a la peine temporelle seulement, mais a l'e-

*Peché cher-
che naturel-
lement les
tenebres.*

ternelle, qui l'eslongne de Dieu, de toute cōsolation & de tout repos, & qui le donne au diable, a la douleur & a la tristesse : qu'il s'arme dōc pour se venger de luy, pour le chasser & pour le desfaire. Et d'autant que le peché est vn ennemy secret & occulte, duquel c'est la nature de vouloir estre caché, il faut qu'il le descouure, qu'il le mette en euidence par confession : car c'est la vraye façon de l'en enuoyer, & de luy faire la

*Confession,
remède ne-
cessaire co-
tre le pe-
ché.*

guerre: si l'homme le tient secret, il le nourrit, il le conforte & l'entracine, car il fait pour luy ce que sa condition demande, qui est d'estre recellé & de n'estre ni veu ni sçeu. Sa vraye confusion, sa honte & la ruine c'est de le monstrer au doigt, le releuer & le manifester. Si l'homme s'aime, s'il veut chasser son capital aduersaire, il faut qu'il inuente & qu'il cherche tous les moyens qu'il a de luy nuire, & d'autant que c'est vn faulx faire, trôpeur, il faut qu'il le mette en iugement, & l'accuse cōme tel, & qu'il sollicite qu'on le punisse: il apert dōc, que pour obtenir l'entiere victoire du peché, il ne suffit pas de s'en desplaire interieurement, ny de se hayr ou de s'en contrister & fascher, il y faut encores adiouster la reuelatiō & la descouuerte, l'accusatiō & la poursuite. L'homme se prepare par ces moyens a receuoir l'indulgence, de testāt sa faute, l'accusant de bouche, l'abandonnāt de fait, & en esperant son pardon. Il y a deux choses inuisibles qui destruisent le peché, le pardon de la part de Dieu, & de la part de l'homme la penitence interieure en son cœur, qui est vne desplaisance occulte & inuisible de l'offence qu'il a faite à son createur, ce sont deux choses proportionnees l'vne à l'autre. Et veu qu'en tous Sacremens le visible se manifeste par l'inuisible, & que ce qui est d'apparent & d'euidēt se rapporte à ce qui se fait interieurement en l'ame, comme en cestuy-cy il y a deux inuisibles necessaires à la ruine de la coulpe, l'vn de la part de Dieu offensé, l'autre de la part de l'homme offensant, l'vn pre-

*Que c'est
que peni-
tence.*

*Deux inui-
sibles neces-
saires à la
ruine du
peché*

*Deux visi-
bles en la pe-
nitence.*

paratoire & l'autre qui se reçoit & qui se donne:

conformémēt il y a aussi deux choses visibles & manifestes qui s'y font exterieuremēt, relatives & proportionnees aux deux inuisibles qui se font au dedans & en l'ame. L'un des visibles est pour signifier la penitence interieure & inuisible de l'homme se repentant en son cœur: & d'autant que les faits & paroles exterieures signifient & declarent ce qui est secret dans le cœur, le premier visible sont les paroles & faits quel'homme fait & dit exterieurement, par où il declare & signifie qu'il est repentant, & que son cœur est esloigné du peché. L'autre visible est pour signifier l'inuisible que Dieu fait en nostre ame, qui est la remission & indulgence de nos fautes: ce second visible c'est l'absolution qui se fait en ce Sacrement par les mots expressément signifians la remission des pechés. Et cōme il y a deux choses aux autres Sacremēs, le corps visible, comme est l'eau au baptesme, le Chresme en la confirmation, & la forme du pain au Sacrement de l'Eucharistie: & en outre des mots ordonnez par Iesus-Christ qui signifient l'operation inuisible qu'il fait en nous, & qui se rapportent proportionnēmēt à ceste chose corporelle, comme ces mots sont au baptesme, Je te baptise, & le reste qui regardent l'eau, & qui emportent ablution: de mēme ya-il double visible & exterieur en ce Sacrement, l'un ce sont les paroles & les actions que dit & fait le penitent, l'autre ce sont les mots ordonnez par Iesus-Christ significatifs de l'operation inuisible qu'il fait en nous, correspondans proportionnellement aux paroles & actions del'hom-

*Les deux vi-
sibles au Sa-
crement de
penitence.*

me, qui se repend, comme à leurs corps. Voicy les mots, Ie t'absous, & le reste: ces mots se rapportent aux paroles & actions de l'homme qui se repent, car par elles il s'ignifie son cœur estre eslongné de peché, & sa faute luy desplaire & par ces mots, Ie t'absous, il se signifie que Dieu a remis l'offense & le peché. Affin donc que chacun de nous fust asseuré de son pardon, & qu'il n'en peust faire doute, Iesus-Christ ordonna & institua ces formes, premierement quel'homme se repentiroit & doulouroit interieurement de sa faute, & puis qu'il exprimeroit sa douleur exterieurement par larmes & par pleurs, se confessant en outre par sa bouche, & s'accusant soy-mesme. D'auantage il institua son lieutenant & son vicaire au lieu de son corps, auquel l'homme penitent dist & cōfessast son offense, & fist apparoir des marques exterieures de sa tristesse, qui eust puissance d'absoudre en son nom, & de remettre les fautes & les offenses: ainsi quiconque voudra acquerir pardon de son peché, qu'il suiue le train que Iesus-Christ luy a prescrit, & ce qu'il nous a commandé pour c'est effet, & indubitablement il obtiendra ce qu'il demande. Dieu a ordonné ce Sacrement de penitence comme les autres: comme les autres sont tousiours vrais, & qu'en eux ce qui en est signifié se donne, aussi est ce luy-cy tousiours vray, & se donne en iceluy ce qui y est signifié, à sçauoir l'indulgence des fautes commises depuis le baptisme. En cela se montre l'infanie bonté de Iesus-Christ & sa clemence, qui, de peur que les hommes ne se deses-

*Formes de
la penitence
instituees
par Dieu.*

*Le prestre
est vicaire
de Dieu en
l'absolutio.*

*Penitence
est aussi
vray que
les autres
Sacrements.*

perassent pour auoir offensé, ordonna ce Sacrement moyen tres-salutaire pour les rappeler & ramener à soy. Il y a vne merueilleuse seureté en cecy, puis que celuy-mesme qui est l'offensé, & contre qui le peché s'est commis a ordonné vne façon par laquelle les hommes le peussent appaiser, & que c'est luy-mesme qui nous monstre le sentier & la voye par où nous pouuons retourner à sa grace. Parquoy c'est icy la seconde eschelle apres le baptesme par laquelle le Chrestien peut remonter encores vn coup à Iesus-Christ: elle a trois marches, la contrition en l'ame, la confession en la parole, & la satisfactiō en l'œuure, & apres suit l'absolution: v oila comme l'homme monte & arriue à la remission & à l'indulgence. Et d'autāt que le pardon ne se peut donner, si la grace de Iesus-Christ n'est aussi reçeuë & le bien estre, à mesure que l'offense se remet la grace se donne, le bien estre se recouure, & l'homme s'en va quite de son obligation infinie à la peine eternelle. En ce Sacrement toutes ces choses se font ensemble, la grace, la vie spirituelle & le bien estre sont rendus, la coulpe est pardōnee, l'homme est desobligé & de la peine, & est vny & reçoit en soy la mort & passion de Iesus Christ, par le merite & vertu de laquelle toutes ses operations se conduisent. & d'autāt que i'ay desia monstre que ceste mort tres-precieuse surpasse tous les pechez qui se puissent faire, il n'y a point de doute qu'elle ne satisface entierement pour nous, si nous nous ioignons à elle. Lors qu'au baptesme, estant regenez & faits nouueaux hommes, nous nous associons à

*Seureté du
Sacrement
de penitēce.*

*Penitence
seconde es-
chelle apres
le baptes-
me.*

*L'operation
de penitēce.*

Iesus-Christ, elle nous est appliquée comme si elle estoit nostre, & comme si nous l'auions soufferte nous-mesmes, & nous sommes par conséquent entièrement acquitez de nostre obligation & de nos fautes : mais quand l'homme rechet au peché, il est separé & diuisé du merite de ceste mort & passion, & par consequent il retombe en son obligation de la peine eternelle comme auant le baptesme. C'est en ce Sacrement que l'homme diuisé de Iesus Christ se remet, & par consequent à luy s'applique encor le merite de sa mort & passion, il en est fait participant, & est absous derechef de son obligation à la peine de mesme qu'il fut au baptesme: ainsi l'un Sacrement represente l'autre, sauf qu'au baptesme il se fait vne plaine remission de toute peine eternelle & temporelle, & icy l'eternelle est bien remise, & l'obligation à la peine infinie abolie & tollue, mais l'obligation à la peine temporelle y demeure, car il est necessaire que l'homme souffre quelque peine pour sa faute, comme ie diray ailleurs plus à plain. Aussi autrement s'applique la mort de Iesus-Christ en ce Sacrement, autrement en celuy du baptesme, autrement se fait cestuy-ci, autrement l'autre: au Sacrement de baptesme l'eau exterieure, qui est l'eau de Iesus-Christ, se reçoit, & icy ce ne sont que les paroles & les actions de l'homme mesme: parquoy selon la qualité des paroles & actions exterieures, & selon la disposition interieure & inuisible du cœur que ses paroles & actions signifient, & à leur mesure se reçoit le merite de la mort & passion de Iesus-Christ. Les paroles & les actions de ce

*Penitence
reçoit l'hom-
me de Dieu.*

*Difference
du baptes-
me & de
la penitence.*

Sacrement sont au lieu del'eau du baptesme: là l'homme reçoit chose qui est a autrui & non sienne, pour signifier que gratuitement & liberalement vne vertu estragere luy est appliquee: ainsi il y reçoit ce qui est signifié par c'est eau, c'est à dire vne ablution generale & entiere de

*Le Sacre-
mēt de pe-
nitence be-
songne a
mesure de
nostre dis-
pōsition.* ses pechez: mais icy l'homme reçoit en soy les propres actions, les propres paroles & rien d'estranger, & par consequent il reçoit la grace & la vertu de ce Sacrement proportionnee à sa capacité & à ses actions interieures & exterieures. Qui plus se deult & se repend en son cœur, qui plus monstre son dueil, les plaintes & larmes exterieures: & qui plus de parole & de bouche accuse & deteste son peché, plus y reçoit de la vertu & du merite de la mort & passion de Iesus-Christ. Voila comme ce Sacrement de penitence, prescrit & ordonné par nostre Seigneur, vray medecin spirituel, est la vraye medecine de l'infirmité spirituelle qui purge & arrache entierement le peché: sa racine qui estoit plantee en nostre cœur par le plaisir en est desracinee par la desplaisance, comme il estoit entré en nous par nostre vouloir, par la delectation & plaisir que nous y prenions, il faut qu'il soit chassé par le non vouloir, par le desplaisir & amertume que nous sentions de luy. Quand cesté mauuaise & venimeuse humeur sera extirpee & desprinse du cœur, ou elle nous tiēt, no⁹ la vomirōs & mettrōs du tout hors par la cōfessiō. Qui descouure le giste du peché, qui le monstre à la lumiere & au iour fait chose entierement repugnante à la nature, qui est de se

muffer en l'espés de la nuit, & de fuyr mortel-
lemét l'euidéce & la clarté: parquoy reuelé que
il est & manifesté par la cōfessiō, hôteux & cōf⁹
il s'enfuit de l'homme, ne prenant plus place ny
au dedans en son cœur, ny au dehors en la bou-
che: il est combatu au dedans par la contrition
& par le repentir, & chasse & pousse hors de la
bouche par la confession: il faut necessairement
qu'il gaigne au pied comme vn traistre, faussaire
& trompeur, qu'on a descouuert. Dieu a iuste-
ment prouueu à ce qu'il luy falloit, il a tres-iu-
stement choisi l'endroit où il luy falloit don-
ner, nous armant de la reuelation & de la con-
fession. Afin que l'hōme ne laisse rien derriere,
qui serue à combattre son vice, & que de bou-
che, de cœur & d'action il se destruisse, il doit ad-
iouster à la confession l'amende, par le moyen ce.

*Satisfactio
necessaria
la peniten-*

de laquelle il fera l'action contraire au vice: ce
fait il aura de tout point acquis l'entiere des-
charge de son obligation à la peine, la remission
de son peché si viuement combatu, & le resta-
blissement & restitution de tout ce qu'il auoit
perdu à son occasion: il sera par ce moyen remis
& rendu à ce premier estat, auquel l'auoit logé
la grace du baptesme. Le Chrestien a donc ces
deux Sacremens du baptesme & de la penitence
comme deux medicamens qui le nettoient &
deschargent de l'infecte & dangereuse humeur
du peché, mais diuersement: car comme la me-
decine corporelle n'a que deux voyes de purger
les mauuaises humeurs qui sont en nous, celle
du vomissement & celle du vêtre: & que la pur-
gation qui se fait par le ventre commence d'en

*La medeci-
ne n'a que
deux voyes
de purger.*

*Le baptême
purge plus
douce-
ment
que peni-
tence.*

haut & pousse en bas, & celle du vomissement se tire d'embas contre-mont : aussi le baptême vise d'en haut en bas, comme purgeant par le dessous, & la penitence du bas en haut, comme purgeant par le dessus. Et tout ainsi que la purgation, qui se fait par le ventre, se fait avec moindre violence, & purge doucement les mauuaises humeurs, mais celle qui se fait par la bouche, se fait, & purge avec grand effort & violence: pareillement la purgation, qui se fait par le baptême se fait doucement & sans effort, mais celle qui se fait par la penitence, est vn peu malaisée & violente. Reste donc que ce qui se fait au dehors en ce Sacrement signifie ce que s'y fait au dedans, & cōme nous vomissons les pechez par la confession, il est signifié que nostre ame les rend aussi au dedans & s'en purge, de façon que confessez qu'ils sont, ils sont hors d'elle, l'absolution premierement donnee.

Comme le Sacrement de penitence a esté institué par Iesus Christ en forme de iugement volontaire particulier & secret, où le criminel s'accuse soy-mesme, & s'excuse à mesure qu'il s'accuse le plus.

CHAP. CCXCV.

Deux ordres de nature & de iustice.

POur auoir plus grande cognoissance de ce Sacrement de penitence, il nous faut considerer qu'il y a deux ordres, l'ordre de nature & l'ordre de iustice, qui comprennent toutes choses, car ce qui s'estoigne de l'ordre de nature retombe en l'autre de iustice : & i'ay desia montré, lors que ie parlois de nostre repa-
ration.

ration, que l'homme s'estant departy de ce-
 luy de nature s'estoit empestre en celuy de la
 iustice, du iugement & de la peine. S'il n'ya-
 uoit point d'ordre de iustice, le mal & le pe-
 ché seroient hors de rang, & des-reigleroit
 l'ordonnance du monde, ce qu'il ne faut pas.
 Comme auant le baptesme nous considerions
 vn double estat de l'homme, le premier par-
 fait, auquel il fut produit, & le second impar-
 fait, auquel il s'estoit volontairement mis: de
 mesme encores apres le baptesme recognois-
 sons nous vn double estat en l'homme: le pre-
 mier bon & sain, auquel il est renouuelé & re-
 stitué, respondant à cet autre parfait, auquel il
 fut produit: le second alteré & corrompu, au-
 quel il est receu apres le baptesme, respondant
 à l'autre imparfait, auquel il s'estoit mis. Car
 comme le premier homme pour son offense
 cheut de l'estat parfait à l'estat corrompu, sem-
 blablement ce nouuel homme regeneré par
 le baptesme peut par son offense retomber de
 ce bon estat, auquel on le remet, en l'estat de
 perdition & de misere: ainsi il nous faut com-
 parer ces deux estats apres le baptesme aux
 deux estats auant le baptesme, & par conse-
 quent il en y aura quatre en l'humaine nature.
 Tout ainsi que quand l'homme quitta l'estat au-
 quel Dieu l'auoit premierement fait, il tomba
 en l'estat & ordre de iustice, s'obligeât à la pei-
 netant eternelle que temporelle, semblable-
 ment quand l'homme renouuelé au baptesme
 par la grace de Iesus Christ, quitte ce bon estat
 auquel son sauueur l'a regeneré, il est necessaire

*Double
 estat en
 l'homme
 encore
 apres le
 baptes-
 me.*

*Comparai-
 son des
 quatre
 estats de
 l'homme
 entre-eux.*

qu'il tombe en l'ordre de iustice & de iugement, & aux liens de l'obligation eternelle & temporelle: & si est vray-semblable qu'il s'oblige d'autant plus, & qu'il se charge d'une peine d'autant plus grande que plus couste ce second estat que le premier, & qu'il a esté plus cherement renouvelé que produit. Il a esté regeneré, & luy a esté ce second estat parfait achepté d'un pris infini, c'est à dire de la mort de Iesus Christ Dieu & homme, là où le premier fut fait sans labeur, sans peine & de neant: il est donc d'autant plus criminel & plus coupable d'ingratitude que plus coustoit ce qu'il a mesprisé & laissé perdre. L'homme fut tres-aisément produit, mais il a esté tres-mal aisément réparé. Qui par sa volonté perd un tel estat merite double chastiment, car il n'offense pas seulement Dieu son createur, mais encores Dieu son redempteur & sauveur, & si offense toute la societé des Chrestiens & tous les membres de Iesus Christ. L'offense & l'iniure qui se commet apres le baptesme est bien plus grande & plus punissable que celle qui se commet avant. Avant le baptesme l'homme offensoit Dieu, & apres le baptesme il offense Dieu fait homme & crucifié pour son salut: à mesure que Dieu à plus fait pour nous, & s'est plus accommodé à nostre besoin, plus est atroce & grieve l'iniure que nous luy faisons: nous luy estions obligez comme à nostre facteur, nous luy sommes encores obligez comme à tel, & en outre comme à nostre redempteur & sauveur. Pour rabiller nostre premiere cheute, il fut necessai-

*L'offense
d'apres le
baptesme
est plus
grieue que
celle de
avant.*

re que Dieu & homme mourust, il l'est bien aussi pour la seconde, car c'este mort est le seul moyen de satisfaire pour nos fautes. L'homme qui peche apres son baptesme a besoin, s'il veut estre sauué, que Iesus Christ meure encores pour luy, & par consequent il est necessaire que iournellement & a toute heure il meure pour nous: mais il est mort vne fois, la mort, comme i'ay dit, contrebalance & emporte au poix tous les pechez qui sont, qui seront & qui furent oncques: il nous suffit de celle-là, & estant fait immortel, il ne peut mourir secondement. Au lieu donc de sa mort & passion actuelle nous en renouuellons la memoire en la Messe, & l'a
 rafraichissons & remettons en nous, comme si elle estoit soufferte sur l'heure. Parquoy si l'homme tombé apres le baptesme veut estre deliuré de son peché, il faut qu'il renouuelle en son ame & y remette la mort & passion de Iesus Christ: & cela par memoire, par deuotion & par foy. Or afin que nous entendions plus à clair qu'elle est ceste seconde reparation, il l'a faut comparer à la premiere: Il nous faut comparer la cheute premiere à la cheute seconde, & l'estat de nostre renouation à l'estat de nostre
 creation. Le premier homme sentit en soy deux conditions & deux estats de sa vie: le premier auquel Dieu l'auoit créé, qui estoit entier & accompli, & le miserable & imparfait, qu'il s'acquist volontairement par sa faute. D'autant que par luy & en luy cheut tout le genre humain, ses descendans & successeurs n'ont goûté que de ce sien second estat, & qui plus qui

*Mort de
Iesus Christ
suffisante
pour les pe-
chez pas-
sez, presens
& futurs.*

*Deux
estats du
premier
homme.*

moins, chacun en outre la volontairement em-
piré en soy par ses fautes & iniquitez particu-
lières: à ceste cause, veu qu'en ceste premiere
cheute les hōmes sont cheuts par autrui, Dieu
les en releue & les regenere gratuitement par le
baptisme. L'enfant est restitué au baptisme,
pourueu qu'un autre consente & respōde pour
luy, car tout son mal luy est venu d'autrui, sans
qu'il y ait rien mis ni adiousté du sien. Celuy
qui est en aage y doit apporter sa foy, son con-
sentement & sa volonté, accompagnée d'une
desplaisance interieure de la vie passée: mais il
n'est pas requis qu'il tesmoigne au dehors son
dueil par gemissemens, par larmes & par con-
fession: car bien qu'il ait failli de sa propre vo-
lōté ç'a esté toutesfois poussé & nécessité à ce
faire par sa nature corrompue & inclination au
vice, qu'il tenoit d'ailleurs. Nostre premiere re-
paration au baptisme se fait gratuitement &
sans nostre exterieure repentance, la mort de
Iesus Christ nous y est liberalement appliquée,
& nous purge entierement de toutes nos fau-
tes. Tout ce que nous auons failly iusques lors
par ceste propension vicieuse, qui estoit origi-
nellement en nous, nous y est effacé & aboly,
pourueu que ceux qui sont en aage de vouloir
ayent affection de se ioincre à Iesus Christ, &
soient marris interieurement du passé. Comme
Dieu fist gratuitemēt l'homme qui n'estoit pas,
aussi le refait-il gratuitemēt, quand il est cheut:
il est vray que de celuy qui n'estoit pas on ne
pouuoit requerir le consentement pour le faire
estre, mais de celuy qui est cheut, d'autant qu'il

*Ceux qu'on
baptise en
aage n'ont
besoin de
confession
auant.*

*Dieu rele-
ue le pe-
cheur gra-
tuitement.*

est, on peut raisonnablement auant que le remettre sus demander s'il le veut: ie di s'il est en aage de vouloir, car il ne doit rien estre fait à l'aduantage de l'homme contre sa volonté, ny contre la frâchise de son liberal arbitre. Ainsi en ceste premiere reparation on demande en nous du consentement de la foy & de la repentance en nos cœurs sans autre satisfactiō ou exterieure penitence, par ce que le peché iusques lors commis, a esté cōmis, bien que volontairement par la force & necessité toutes fois de ce mauuais ply qu'auoir donné à tout le genre nostre premier pere. Mais après que par le baptesme nous sōmes renouuellez, reformez, rebastis & remis en nostre entier par le bien-fait d'autrui & sans aucun nostre merite, si nous retombons au peché, nous retombons en l'obligation de la peine eternelle, & ne pouuons si aisément nous r'auoir & releuer de ceste cheute que de la premiere, par ce qu'elle est aduenüe par nostre propre faute sans necessité & sans cause estrangere. Puis que nous estions purgez de ceste originelle contagion, & reestablis en nostre premier point, auquel nous nous pouuions maintenir si nous eussions voulu, la faute est tout nostre, c'est a nous seuls qu'il nous en faut prendre, elle est toute telle en nous qu'estoit la sienne en nostre premier pere: & comme il sentit deux diuerfes conditions de vie, la bonne en laquelle il estoit né, & l'imparfaite en laquelle il estoit cheut, aussi faisons nous de nostre part, à sçauoir celle en laquelle nous auoit logez la grace du baptesme, où nous nous pouuions & deuions

*Le peché
d'après le
baptesme
est tout au
pecheur &
sans excu-
se.*

*Enquoy
nostre pe-
ché propre
est plus ex-
cusable que
celuy d'A-
dam.*

tenir si nous estions sages, & celle en laquelle nous tombons par nos iniquitez & offenses. En ceci est la difference, que le premier homme n'eut qu'une extérieure incitation à la faute & nulle intérieure, là où nous auons au dedans la chair qui nous y esguillonne & achemine, & au dehors le diable qui nous en sollicite sans cesse: pourtant quant à ce poinct, le peché que nous commettons apres le baptême est plus excusable & moins punissable en nous que ne fut en nostre premier pere son premier peché: si est ce que d'autant qu'en ceste incitation & tentation il n'y a ni contrainte ny force, & que par consequent ceste seconde cheute est causee par nous mesmes, elle n'en est pas si aisée à rabiller que l'autre, & à ceste cause sa reparation s'obtient bien avec plus de mystere. Comme l'une cheute est plus punissable que l'autre, & comme elle est plus nostre, il nous faut aussi plus de choses pour la rabiller: au baptême nous n'auons besoin que de nostre consentement, foy & intérieure repentance, la passion de Iesus Christ suppleoit le reste par sa grace, il nous faut ici tout cela, & en outre la repentance extérieure. Si nous voulons racoustrer avec la grace de Dieu ce que nous auons dernièrement gâté, il nous faut repentir non au dedans seulement, mais au dehors encores: & attendu qu'en la pénitence extérieure la punition & la peine est requise selon l'exigence de la faute, il faut que la justice y mette la main, car nous sommes retombés en son ordre, cōme fit nostre premier pere. Lors que ie parlois du liberal arbitre de l'hom-

me ie monstre comme toutes nos actions sont naturellement ou meritoires ou desmeritoires, & par consequent qu'elles demandent estre examinees par la iustice : si les bien-faits n'estoient salarizez & les maux punis, il y auroit du desordre en l'vniuers: il faut que le peché vienne en iugement. Le peché, entant qu'il regarde Dieu infiny & eternal, contre lequel il est commis s'acquiert sans doute vne peine infinye & eternelle, car il est tel luy-mesme, mais entant qu'il regarde l'homme qui l'a commis, il n'est pas infini, aussi ne luy faut-il pas pour ce regard vne peine infinie: il est volontaire, desordonné & engendré par vne volonté desordonnee: or vn tel desordre est finy non infini, parquoy en ceste contemplation il ne peut qu'encourir vne peine finie. Nous pouuons cōsiderer trois choses au peché. Premièrement l'offense & le mepris de Dieu, secondement le mal mesme de l'action, qui est desoy desreiglee, & qui n'eust pas deu estre faite: tiercement qu'il est volontaire, & que nous nous sommes agreez & pleus à le faire. Quant au premier point, la peine infinie s'en doit ensuyure, quant au second & au tiers elle doit estre finie & par consequent temporelle non eternelle. Il eschet donc en la coulpe double punition, l'vne de la part de Dieu offense, l'autre de la part d'elle mesme, entant qu'elle est coulpe. La punition se doit rapporter à la coulpe, & durer autant qu'elle dure: si la coulpe est perpetuelle, aussi doit estre la peine: si elle est temporelle, la peine sera temporelle. Et veu que la coulpe est coulpe de ce qu'elle

*Le peché finit
& infini
pour diuers
esgard.*

*Trois choses
se considerent
au peché.*

*Double punition es-
chet en la
coulpe.*

*La punition se me-
sure sur la
coulpe.*

est volontaire, & que nous nous y plaisions, elle ne peut estre tollue que par son contraire: il faut qu'elle deuienne desplaisante & non volontaire, entant qu'elle est coulpe, autrement elle demeure tousiours. Si l'homme qui a failli meurt en la coulpe, sans se desplaire d'elle entât qu'elle est coulpe, il s'en va avec elle, & telle coulpe ne le laisse iamais, ni consequemment la peine, qui est necessairement attachee & qui suit perpetuellement les pas de la coulpe: mais celuy qui s'en desplaist, la destruit en soy & aneantist entierement, & par mesme raison il arreste la peine: non pourtant qu'il n'en soit puni, car il l'est pour auoir vne fois failli. Bien que nous nous desplaisions de la coulpe entant qu'elle est coulpe, nous ne sommes pas pourtant deliurez de la peine qui luy estoit acquise, mais nous pouruions seulement qu'elle ne nous suyue pas tousiours, & qu'elle ne soit pas en nous eternelle non plus que sa cause, que nous auons radicalement estainte. Vne coulpe finie de soy tire à sa queue vne punition perpetuelle, si elle est perpetuelle elle mesme, comme elle est à qui ne mettra peine de l'effacer & destruire par la desplaisance. Quant à la coulpe, entant qu'elle est offense enuers Dieu, & qu'elle merite vne peine eternelle & infinie, comme iniuriant l'eternité & l'infinité, il faut, si nous nous en voulons purger, que nous nous desplaisions d'elle en ceste consideration qu'elle est offense, autrement l'offense reste tousiours en nous. Si la coulpe desplaist à l'homme entant seulement qu'elle est coulpe & desordre volontaire, & ne

*La peine ne
s'oste pas
avec la
coulpe.
Vne coulpe
finie tire
une peine
perpetuelle.*

luy desplaist point entant qu'elle est offensé de
 Dieu, la coulpe demeure en luy de ceste part
 là, accompagnée de sa peine eternelle & infi-
 nie: d'autant que la coulpe, en ce qu'elle of-
 fense Dieu, est infinie comme Dieu est infini-
 ment bon, & comme elle outrage vne bonté
 infinie elle ne peut estre destruite comme of-
 fense de Dieu si nous n'en receuons en nous v-
 ne desplaissance infinie. Aussi veu que la coulpe
 entant qu'elle offense Dieu, & qu'elle blesse s^{on} *La coulpe,*
 honneur infiny, requiert vne amende infinie, *entant qu'elle*
 il faut que nous l'amendions infiniment: car il *l'offense*
 ne suffit pas en l'offense de se desplaire, si on *Dieu est in-*
 ne satisfait en outre à ce qui à esté gasté: mais *finie.*
 à ce cōpte il est impossible à nos forces de prou-
 uoir ny à l'un ny à l'autre: nous ne pourrions
 ny conceuoir vne desplaissance infinie, ny faire
 aussi vne amende infinie: ainsi nos moyens ne
 sont pas suffisans, quand nous les y emploirions
 tous, pour effacer la coulpe entant qu'elle est *Doublée des-*
 offense enuers Dieu, il nous faut employer à ce *plaisance*
 besoin le merite de la passion de Iesus Christ: *nécessaire*
 l'adioustant à nos moyens & à nos forces, il *au peché.*
 nous releuera de ceste infinité, qui n'est pas en
 nostre puissance. Si l'homme se veut donc re-
 mettre sus de sa cheute seconde, il faut qu'il se
 desplaise de son peché en deux manieres, entant
 qu'il est peché, & entant qu'il offense Dieu, y
 adioustant le merite de la mort & passion de Ie-
 sus Christ. Par ceste mort tres-precieuse & par
 nostre desplaissance s'oste entierement l'offense *Peine té-*
 enuers Dieu, & le peché pour ce regard est sa- *porelle*
 tisfait & son amende payée: mais entant qu'il *deuë au*
 peché.

est peché & volonté desordonnée, il luy reste encores sa peine & sa punition, qui, estant finie, respond tresbien à nos forces, & la raison veut que nous la souffrions, pour nous estre despartis à nostre escient du bon estat auquel on nous auoit remis, & auquel nous nous pouuions arrester, si nous eussions voulu. Pour ce regard dōc il faut à l'homme vne peine temporelle, qui responde à la grandeur & qualitez de son iniquité: bien que la mort de Iesus Christ puisse effacer telle peine, elle ne le doit pas faire, car la iustice demande que nous lentions du chastimēt de ce que nous nous sommes de nous-mesmes precipitez en la coulpe. Puis que ceste punition doit estre proportionnee au peché, il est necessaire qu'il y ait ordre iudiciaire en ce monde, auquel les fautes soiēt examinees, iugees & chastiees selon leur exigence, & que par ce moyen elles soient reengees à l'ordre de l'vniuers: car on contient le peché en rang & sous ceste generale police, quand on le punit & qu'on le chastie. Il y a double façon de fautes, les vnes occultes, les autres manifestes: consequemment il est necessaire qu'il y ait double façon de iustice, l'vne occulte, l'autre publique, double iugement aussi & double punition, secrette & manifeste. Le peché manifeste fait vn manifeste desordre & scandale publicque, parquoy la condition demande qu'on luy rende vne peine de mesme: quant au peché occulte, il ne peut estre iugé & examiné, s'il n'est reuelé & mis en euidence, à cest effet est necessaire le Sacremēt de penitence, auquel il se face vn iugement secret, vne exa-

*Deux for-
ses de feu-
ses.*

*Deux for-
ses de iu-
stice.*

mination secrette & confession secrette : la pen-
 itence exterieure requiert la confession du pe-
 ché & de sa condigne punition. Or par ce que
 l'homme se veut releuer & remettre sus de sa
 cheute, il faut qu'il face volontairement toutes
 les choses qui sont necessaires à ruiner le peché,
 qu'il se repēte volontairemēt en son cœur, que *ce qu'il*
 volontairemēt il se cōfesse de bouche, & que vo- *faut faire*
 lōtairement encores il souffre la peine de sa coul- *pour se re-*
 pe : s'il oste de ces choses son consentemēt, & sa *leuer de*
 volonté, il en oste l'effet, & quoy qu'il face, il *peché.*
 n'en est pas pourtant moins obligé à la peine
 eternelle. Par ce que la confession apporte d'el-
 le-mesme de la peine & de la vergongne au pe-
 cheur, qui auouē sa vilanie & son vice: en la cō-
 fession mesme il y a quelque chastiment du pe-
 ché, à ceste cause plus elle est accusatoire, plus
 elle est penible & honteuse, plus elle satisfait
 pour la peine & pour la coulpe: & d'autāt qu'el- *Borne com-*
 le est volontaire & non contrainte, & que l'hō- *feccion.*
 me s'accuse soy-mesme de propos deliberé, &
 s'appelle luy-mesme en iugement, elle en est
 d'autant plus acceptable à Dieu & nous excuse
 d'auātage. Ainsi nous appert-il que le Sacremēt
 de penitence est estably par Iesus Christ, pour
 nōstre seconde cheute, qui est le peché commis
 apres le baptisme : & estably à la mode d'un iu-
 gemēt particulier, où l'homme se met luy-mes- *Penitence*
 me en cause, & se rend instigant contre soy. Veu *est neces-*
 que c'est vn Sacremēt necessaire a tout Chrestie, *faire à tous*
 par ce que tout Chrestie peut pecher apres estre *Chrestien.*
 baptisé, & que les Chrestiens sont espars en di-
 uers lieux du monde, il faut qu'il y ait vn grand

nôbre d'officiers ordonnez de Dieu, qui ayent la science d'examiner iuste ment ces causes, & la puissance de les iuger. Et par ce que l'ordre est requis en toutes choses, il faut en outre que ceste charge & autorité ait esté principalement & premierement attribuee à vn, qui la confere apres & distribué à d'autres, selon qu'il verra estre à faire, pour esprendre tout par tout & mettre en main à tout Chrestien le fruit & la commodité de ce saint Sacrement. Il nous appert aussi que, comme il y a deux cheutes, il y a deux modes de se releuer : le baptisme & la penitence: qu'il y a plus à faire à se releuer de la seconde cheute que de la premiere, & qu'autrement ouure la penitence, autrement le baptisme: le baptisme par voye de grace, & la penitence par la voye de iugement & de iustice.

Comme il reste à l'homme en sa premiere cheute quelque marque & trace de sa creatiō, aussi luy reste-il en la seconde quelque marque & trace de sa regeneration.

CHAP. CCXCVI.

D'Autant que la secōde cheute del'homme, qui est apres son baptisme, se rapporte à la premiere cheute, qui fut apres sa creation, tout ainsi qu'é la premiere le liberal arbitre nous demeura, qui est l'image perpetuelle, naturelle & ineffaçable du createur, difformé routes fois & garny de la dissemblance au lieu de la semblance de Dieu: & comme nous retinsmes quelque chose en tōbant & en perdismes quelque autre

Le liberal arbitre viscé par le peche originel.

nous perdîmes la semblâce de nostre createur, & retinîmes sô image naturelle, ineffaçable, & p  rpetuelle, qui nourrissoit en nous le fondement, l'esperance & l'aptritude de nous pouuoir releuer quelque iour, & recouurer encores vn coup la semblance que nous auions perduë: car si ceste image eust est  abolie, elle n'eust peu estre reformee, restituee & rabillee c  me elle a esté. De mesme en la seconde l'image ou sein de Iesus Christ nous demeure perpetuel & ineffaçable, deformé toutesfois & desgarny de la s  -
 blance de nostre sauueur, & nous reten  s quel-
 que chose en t  bant, comme nous en perdons
 quelque autre: Nous perdons la semblance de
 nostre sauueur, & retenons son image & son
 sein si fort empraint en nos ames, qu'il est im-
 possible de l'en oster. Il reste en l'homme sec  -
 dement cheut quelque trace de sa regeneration
 & de ce b   estat auquel le baptisme l'auoir mis,
 car c'est bien raison, comme il luy estoit demeu-
 ré en sa premiere che  te quelq   marque & tra-
 ce de sa creation & l'image du createur, qu'il lui
 reste aussi en la sec  de quelque trace & marque
 de sa regeneration & l'image du reformateur &
 redempteur. Ce caractere, ceste marque & ce
 sein de Iesus Christ, qui nous reste, nous sert de
 fondement & de moyen pour pouuoir quelque
 fois regagner sa semblance & son amitié, que
 nous auions perduë: si nous n'auions rien du lien
 en nous, il ne s  cauroit par où nous retirer & re-
 leuer. Le bras tombé en paralysie ne perd pas
 tout ce qu'il a de la teste, il en perd l'vne par-
 tic, & en retient l'autre: il perd le mouuement

*Ce qui reste
 au pecheur
 apres la
 cheute.*

& le sens, mais les nerfs demeurent encor en luy moyen de sa guerison future, & sans l'esquels il n'y auroit plus d'esperance de le remettre sus & luy recouurer son sens & mouuement perdu. Non plus qu'il n'y pourroit auoir aucune esperance que l'homme Chrestien fut remis sus, si, lors mesme qu'il est en sa maladie & en sa cheute, il ne restoit en luy quelque partie de ce qu'il a de Iesus Christ, qui est son chef & sa teste. Tout ainsi que les nerfs fondamentaux demeurent lors au bras, maintenât tousiours quelque liaison & connection entre luy & la teste, tout ainsi demeure-il au Chrestien cheut vn image, vn caractere & vne marque de Iesus-Christ fondamentale, l'entretenant & maintenant en quelque façon attaché & lié avec son chef, lors mesme qu'il est malade & desuoyé, par où il peut nourrir tousiours en soy quelque esperance de guerison.

Le caractere de Iesus Christ reste tousiours au Chrestien pecheur.

Comme le baptesme laisse quelques demourans de la premiere cheute en l'homme, aussi laisse en luy la penitence quelques demourans de la cheute seconde.

CHAP. CCXCVII.

Il est requis moins de penitence contre le pechie original que contre leuelotage LE Sacrement du baptesme regarde donc à la cheute premiere de l'homme, & le Sacrement de penitence à sa cheute seconde. Pour nous releuer de la premiere, il ne nous faut qu'une repentance interieure & la foy, la vertu du baptesme supplée le reste par la grace de Iesus-Christ : il laue le peché, & nous remet toute la

peine que nous deuions pour nos propres offenses. Quant a la seconde, d'autant qu'en elle il y a plus de nostre faute, il faut aussi que nous y mettions plus du nostre pour nous en releuer: il faut adiouter a la penitence interieure & a la foy, la penitence exterieure, la confession, la satisfaction, l'amende & la peine temporelle: la passion de Iesus Christ parfait le surplus, & abolist en nous l'offense de Dieu & la peine infinie qui s'en ensuiuoit: ainsi quant a la passion de Iesus-Christ, le baptesme ouure plus que la penitence, la mort de Iesus Christ ouure plus au baptesme qu'en la penitence. Au baptesme toute la passion s'applique a l'homme pour le renoueller, tout ainsi que s'il l'auoit soufferte luy-mesme, mais non pas en la penitence: au rebours l'homme fait plus & met plus du sien en la penitence qu'au baptesme. La nature de ces deux Sacremens demade que l'homme ouure plus en l'un qu'en l'autre, & que la mort de Iesus Christ ouure plus en l'un qu'en l'autre: bien est-il vray que l'action de l'homme y est requise par tout, & la mort de Iesus Christ requise par tout, car sans elle rien ne se fait, sans elle le pe-
 ché & la peine eternelle ne se peuuent remettre: elle paye plus pour nous en l'un qu'en l'autre: toutesfois tout par tout elle nous deliure d'une dette infinie. A ceste cause d'autant que proportionnellement se raporte le baptesme a nostre cheute premiere, & la penitence a nostre cheute seconde, comme le baptesme laisse en nous quelque reste de nostre tache ancienne, aussi fait la penitence quelques reliques du pe-

*Ce que la
baptesme
laisse en
nous du pe-
ché origi-
nel.*

*Ce que lais-
se la peni-
tence du se-
cōd peché.*

ché & de nostre cheute dernière. Le baptesme laisse en nous la concupiscence de la chair & ses appetits, reiettons & semences de vice, contre quoy nostre ame a durant ceste vie continuellement à combattre : Il est vray quant à l'ame qu'il la purge de tout point, & l'arme encores de la grace, pour luy donner tout aduantage sur son ennemy, duquel il amoindrist & rabat les forces. La penitence laisse en nous des aptitudes, inclinations & propensions au vice, que le peché a engendrees en nous : car c'est vne condition generale de toutes les operations humaines & bonnes & mauuaises, qu'elles laissent tousiours quelque similitude d'elles en nostre ame, & vne dispositiō à refaire de mesme, par laquelle nous sommes rendus commodés & propres à ouurer le biē ou le mal, & à mesure qu'elles se reiterent souuent, il s'engendre en no^r vn vsage & volontaire accoustumāce d'agir ainsi, & vne habitude à ce train. La mauuaise operation laisse donc deux choses apres soy, la coulpe & offense enuers Dieu, d'où se produit l'obligation à vne peine temporelle & eternelle, & en outre vne disposition inclination à faire le semblable, qui est vn vice de corruption en nostre ame : c'est ce que nous appellons les re-

*Deux cho-
ses en pe-
ché.*

liques du peché. Il y a necessairement deux choses en la faute, l'abandon & le mespris de Dieu, & vne affection desordonnee enuers la creature, par laquelle l'homme embrasse plustost sa volonté que la volōté de son createur. A raison du premier s'engēdre l'iniure & l'offense de Dieu, & à raison du secōd & de ceste affectiō desordō-

nec & volōtaire & delēctation en la chose crēe
 s'engendre la virieuse disposition & inclination *peché mortel.*
 en l'ame: tout ceci ensemble s'appelle vn peché *tel.*
 mortel, mortel d'autant qu'il eslongne l'ame de
 Dieu, qui est sa vie, & qu'il la tuē soudain & l'o-
 blige à la peine eternelle, non en consideration
 de ce que l'homme s'est desordonnéement con-
 uerti à soy & au bien créē, mais en consideration
 de ce qu'il s'est d'estourné de Dieu, desdaignant
 & mesprisant son commandement. De manie-
 re, que, quand nous aimons & conuoitons, ou
 que nous nous addonnons desordonnéement à *peché veniel.*
 la chose crēe, & nous plaçons plus que de rai- *niel.*
 son en nostre volonté, si c'est sans deliberation
 & sans que pourtant nous abandonnions Dieu,
 c'est vn peché veniel & nē mortel: il se fait bien
 lors en l'ame quelque disposition & inclination
 au mal, qui la rend moins iointe à Dieu qu'elle
 ne deuroit, toutesfois elle n'en est pas du tout
 desprinse & eslongnee: mais la multiplication
 de telles actions peut produire en nous vne plus
 grande & plus grande inclination, & telle qu'en
 fin il s'en pourroit ensuyure l'entiere separation
 de Dieu & vn peché mortel: car l'ame se con-
 uertissant totalement, & s'appliquant de tout
 point à la creature, abandonne par conse- *Perbēne se*
 quent & delaisse le createur. Ainsi les fautes au *diuersifie*
 respect de Dieu ne se diuersifient point, ni ne se *au regard*
 changent, car pour ce regard elles ne sont autre *de Dieu.*
 chose que son eslongnemēt & mespris, mais au
 respect des creatures & du bien créē elles se di-
 uersifient & distinguent selō que ce bien créē se
 diuersifie, si que tous les pechez mortels en ge-

*Sept pe-
chez, mor-
tels.*

neral reuiennent à sept en nombre, s'accordans toutesfois tous en ce point, d'estre le mespris & delaissement de Dieu. Parquoy le Sacrement de penitence, estant ordonné pour effacer le peché mortel en ce qu'il offense Dieu & qu'il tire apres soy vne peine eternelle, faisant ce sien effet & abolissant pour ce regard & la peine & le peché, n'abolist pas la disposition & inclination que ce peché nous a laissé pour le regard de ce qu'il est vn desreiglé conuertissement à la creature, ny n'abolist la peine deuë pour ceste affection desordonnee: toutesfois, comme fait le baptesme en sa part, elle rabat & diminuë les forces de ceste disposition & inclination, & fournit à l'ame secours & moyen pour la combattre, & pour la destruire peu à peu, comme peu à peu elle s'estoit engendree. Le baptesme efface & rase de l'ame tous les restes de la premiere cheute, & les laisse bien loin d'elle au corps: il laisse en la chair vne inclination vitieuse au mal, mais diminuee & affoiblie: la penitence n'arrache pas totalement de l'ame ses superfluites & demeurants de peché, bien qu'elle les diminuë & apettisse, aussi n'est-elle ordonnee que pour abolir la coulpe en ce qu'elle est offense de Dieu, & pour oster la peine eternelle.

*Penitence
n'abolist
l'inclina-
tion ape-
cher, mais
l'affoiblist.*

*Comme le Sacrement de l'eucharistie est neces-
saire apres celuy de la penitence, &
comme ils se rapportent l'un
à l'autre.*

*Penitence
doit prece-
der l'eu-
charistie.*

CHAP. CCXCVIII.

P Vis qu'il est ainsi que le Sacrement de penitence rend à l'homme la vie spirituelle perduë,

& que le corps de Iesus Christ est ordonné pour la nourrir, entretenir & parfaire: pour le prendre & receuoir duement & à son heure, il faut qu'au prealable nous ayōs esté par la penitence releuez de nostre cheute seconde, resuscitez de la mort & recōciliez à Iesus Christ, car la nourriture presuppōse la vie. Et comme l'homme mort n'a mestier d'aliment, de mesme l'homme estant en sa seconde cheute & mort quant à la vie spirituelle n'a que faire d'alliment spirituel: ains pour faire tout d'ordre, il faut qu'il soit reuiuifié premierement, & puis il sera refait & sustenté de sa nourriture. Cōme on abuseroit de la viande, si on la presentoit à vn hōme mort, plus seroit-ce abuser du Sacrement du corps & sang de Iesus Christ & l'inurier, si on le presentoit à vn homme mort quant à sa vie spirituelle, & au lieu de s'en alimenter, luy-mesme plustost multiplieroit en soy & accroistroit sa mort, c'est à dire l'offense & la coulpe. Vouloir loger en soy son createur, recelant au dedans, & en son cœur aimant & fauorisant son mortel ennemy (car il n'est riē ennemy de Dieu que le peché) seroit ce pas le mal-heureusement trahir? seroit-ce pas vendre son Prince que le cōuier en vne maison, où l'on tiédroit couuert & caché son capital aduersaire? D'auantage ce seroit aller a poinct nōmé contre la signification mesme & effet de ce Sacremēt, veu que c'est le Sacremēt d'vnion & de cōcorde, & que l'hōme en sa cheute est entiermēt des-vny & des accordant a son createur. Puis qu'il n'est pas bien avec luy, & qu'il luy est en haine, il seroit tres mal-cōseillé de l'appeller.

chez soy avec tant de force & tant de puissance : de mesmes que ce ne seroit pas raison qu'un homme avant le baptisme & encores en sa premiere & originelle corruption receust ce Sacrement, aussi ne seroit-ce pas raison qu'il le receust apres le baptisme, sans estre releué premiere-ment de sa cheute seconde. Parquoy ce Sacrement de penitence doit preceder celuy de l'eucharistie. Au demeurant attendu que la purification se fait par la chaleur & par le feu, que c'est à la chaleur & au feu spirituel, qui est l'amour, de purger nostre ame, & deffacer les taches spirituelles qui sont en elle, puis que, comme nous venons de dire, le Sacrement de penitence laisse encor en nous quelques reliques de peché, à sçavoir des inclinations & dispositions vicieuses qui offusquent auenement nostre ame, & l'empeschent de ioindre Iesus Christ de si pres comme elle deuroit : & aussi puis que le Sacrement de l'eucharistie est le Sacrement d'amour, que c'est le soufflet qui enflamme en nous la charité, & qui allume ce feu spirituel & l'embrase en nos ames, il sera tres-à propos pour nous nettoyer & purifier de tout ce reste d'ordures & pour brusler & consommer ces excremens qui nous possèdent encores. Comme c'est sa charge de nous enluminer & esclairer à la vertu, aussi le devons-nous prendre pour nous oster ces reliques de peché, & pour changer en leur contraire ces inclinations & dispositions vicieuses, qui nous restent. Attendu que c'est à ce Sacrement de nous vnir de plus en plus & incorporer à Iesus Christ, & de nous appliquer par conse-

*La purga-
tion de no-
stre ame se
fait par la
chaleur.*

quent plus & plus de merite de sa mort à la del-charge de nos pechez, il parfera certainemēt en nous tout ce que la penitence y aura laissé d'imparfait, il acheura de nous purger & nous remettre de tout point en l'estar que nous auions prins par le baptesme. La penitence & l'eucharistie font en la seconde cheute ce que le baptesme a fait en la premiere: parquoy estās subiets à faillir souuent & a retomber au peché mortel, nous deuons-nous exercer continuellement en ces deux Sacremens. Par la penitence nous pouons nous releuer & remettre aussi souuent que nous serons tombez, recouurer nostre vie perduë & l'amitié de Dieu: & par l'eucharistie nous pouons reprendre vigueur & nos forces spirituelles. Cesont les deux Sacremens souuent reiterables, car le baptesme ne peut estre prins qu'vne fois: & de mesme qu'un homme n'a esté créé qu'un coup, n'a esté engendré qu'un coup & non deux, aussi ne doit il estre regeneré qu'un coup: par ce principalement qu'en ceste regeneration il reçoit en son ame l'image ou caractere de Iesus Christ perpetuel & ineffaçable, qui fait ce Sacrement non reiterable. Ainsi ces deux autres ensemble suplément sa charge & sa place, de sorte que tout ainsi que qui se mourroit soudain apres le baptesme s'en voleroit tout droit à la vie eternelle, aussi qui s'exerceroit en ces deux autres Sacremens se purifieroit de sorte qu'il passeroit sans peine au royaume celeste.

*L'eucharistie parfait
l'imperfection de la
penitence.*

*Penitence
& l'eucharistie, Sa-
cramens
reiterables.*

Des tribulations & afflictions corporelles, & comme elles seruent à purger l'ame du Chrestien, & à la ioindre à Iesus Christ.

CHAP. CCXCIX.

NOus auons appris que le Sacrement de penitence laisse en nostre ame les reliques du peché & des inclinations & dispositions vicieuses, qui l'appliquent aux choses corporelles & delectations mondaines & la destournét & empeschent de la parfaite societé de Iesus Christ, combatant par consequent son vray bien & sa vie qui en depend, cōme son mal & sa mort depend de son vniō & amour desreiglee enuers les choses créées. Pl⁹ vne ame s'vnist à Iesus Christ, mieux elle en vaut, plus elle s'vnist à la chair & à la creature, plus elle s'infecte, s'entache, peche & offense : parquoy tout ce qui la retire des plaisirs du monde, de la chair & d'une affection vicieuse & extraordinaire aux choses créées sert à la purger, mondifier & releuer. D'autant qu'elle ne faut que lors, qu'oublieuse du createur, elle s'adonne trop aux creatures, & s'y agrée outre mesure, tout ce qui sert à luy faire perdre ce ply, sert à la redresser : & par ce que les tribulations, afflictions & peines corporelles destournent singulierement l'ame des voluptez de la chair & de l'esioüissance mondaine, il s'ensuit qu'elles sont tres-commodes à la purger & nettoyer des restes du peché, qui sont en elle. D'un costé la peine & les maux, qui desgoustent l'ame de ses vains desirs, & de l'autre la sainte amour, qui l'attache à Iesus Christ moyennent sa repa-

*Tribulations sont
profitables
au pecheur*

ration & sa guerison : car sentant la desolation, la tristesse, le trouble & le desordre de la chair & du monde, & n'y trouuant aucune ioye ni delectation solide, elle en retire son cœur, & resueille tout d'un train, esmeut & enflamme la partie amoureuse qui est en elle, par où elle se reiette & reprend à Iesus Christ, se viuifie, & fortifie, & se descharge par consequent & despoüille de toutes ses inclinations, propensions & dispositions vicieuses qui l'em-
Tribulations comme parcs au marteau.
 peschoient d'embrasser estroitement & à son aise son redempteur & sauueur. Ainsi la tribulation est à l'ame, comme vn marteau qui la frappe & pousse à force dans Iesus Christ, & qui en la battant la fourbist & desfroüille. La tribulation c'est la fournaise avec ses soufflets, l'amour de Iesus Christ, c'est le brasier allumé au foyer de ceste fournaise : là est l'ame réchauffée, cuite & recuite iusques à la parfaite purgation & deschargee de tous les excremens du vice & de toute infection acquise de l'amour de la chair & du monde. Iointe qu'elle est à Iesus Christ & vnue à luy parfaitement & de tout point, il ne luy reste nulle tache & orduie, car Iesus Christ est de soy-mesme vn feu inextinguible, diuin, purifiant, mondifiant & attractif. Mais il semble
Fournaise à recuire l'ame.
 que l'amour ne fuisse pas à conduire ceste con-
Autre argument du profit de la tribulation.
 iunction, car l'ame prouueue du liberal arbitre n'est pas contrainte si elle ne veut, de se desprendre des delectations charnelles & du monde, & de se rallier à son redempteur : parquoy à raison de ceste sienne liberté la tribulation y est encores necessaire pour l'esmouuoir & acheminer,

& pour occasionner sa conuersion & sa retraire vers Iesus Christ, veu qu'autrement à peine se pourroient deffaire les nœuds dont les plaisirs corporels lient l'ame à la chair. Et si la tribulation n'est pas seulement necessaire pour la mettre en ce trin, mais en outre pour l'y conseruer, pour la tenir continuellement diuertie des choses de ça bas & empeschee à celles d'enhaut, & pour garde inuiolable sa saincte vnion & conionction. Voila comment en toutes façons le Chrestien à besoin de la tribulation, soit qu'il soit purgé, soit qu'il ne le soit pas: elle est certainement si bonne, si vtile, si commode & si medecinale, que sans elle nul ne se peut par amour ioinde à Iesus Christ comme il doit.

*Afflictions
ordonnees
de Dieu
ainsi que
les Sacre-
mens.*

Parquoy tout ainsi que Dieu a ordonné les Sacremens pour nostre salut, aussi a-il ordonné les afflictions: comme les Sacremens sont necessaires, aussi sont les afflictions necessaires, & aussi long temps que dureront les Sacremens, aussi long temps dureront les afflictions: il faut qu'elles nous accompagnent tousiours, il faut que ceste fournaise & braise cuisant en nous espure sans cesse, puis que ceste demeure au monde n'est au Chrestien qu'une preparation à une plus saincte & meilleure vie. Iesus Christ parfait le salut de nos ames tant par les afflictions que par les Sacremens: autant necessaire est il au Chrestien de souffrir l'un, que de receuoir l'autre: quiconque refuse les tribulations se separe de Dieu, elle se multiplie à mesure que se multiplient les pechez, car à plus grande repletion plus grande purgation. D'autant que

*Peine vo-
lontaire est
satis-fa-
ctoire.*

la tribulation c'est peine, elle est satisfactoire pour les pechez & pour la coulpe, si elle est soufferte volontairemēt : car toute peine volontaire est meritoire & satisfactoire. L'hōme releué de la seconde cheute par le Sacrement de penitence reste obligé à la peine temporelle selon la grandeur & qualité de sa faute : souffrant donc volontairement la tribulation & l'affliction temporelle & corporelle, à mesure qu'il en souffre, à mesme mesure satisfait-il pour sa faute : & celui-mesme qui ne seroit point obligé à la peine temporelle, soustenāt volontairemēt & au nom de Iesus Christ la tribulation, augmenteroit en soy le merite & la grace. Ainsi la tribulation est bonne & à purger nos ames, & à satisfaire pour nos debtes, & à augmenter nos merites, & à lier & vnir estroitement l'ame à Iesus Christ, & à la separer & eslongner du tout des plaisirs corporels & charnels, qui la corrompent, & qui la tuent. La tribulation est donc chose tres-aimable à tout homme Chrestien.

Si l'ame apres le Sacremēt de penitēce sort du corps avec les traces du peché & sans auoir parfaitemēt satisfait pour ses fautes il faut qu'elle soit logee en quelque lieu d'oū elle ne bouge iusques a ce qu'elle soit entierement purgee, & sa coulpe du tout satisfaite.

CHAP. CCC.

ET d'autant que l'ame peut sortir de son corps non encores purgee de ses reliques *L'ame peut sortir du*

*corps nō du
tout purgée
des reſ-
ques de pe-
ché.*

du peché que ie viens de dire, qui demeurent en nous apres le Sacrement de penitence, & non encores absoulte des peines deuës à la coulpe, d'où il aduient qu'elle ne se peut par amour reioindre parfaitement à Iesus-Christ: car pour ce faire, il faut qu'elle n'ait rien d'eſtranger, il faut qu'elle ſoit toute telle, qu'elle partit de la main de Dieu en ſa creation, ſans macule, ſans infection & ſans aucune mauuaiſe inclination: il luy reſte de ſe purger & de ſe deſcharger auant, de tout ce qu'elle s'eſt acquis par la vicieuſe conuerſation des creatures depuis le iour de ſa naiſſance iuſques au iour de ſon partement. Attendu qu'aymant la chair & les choſes corporelles d'une amour deſordōnee & deſreiglee, elle s'eſt elle-meſme imbuë & enyuree de ceſte affectiō & de ce plaiſir, il eſt neceſſaire, auāt qu'elle entre en la derniere & plus priuee ſocieté de ſō createur, qu'elle en ſoit netroyee d'une purificatiō entiere & tres-accōpliē. Et veu que (cōme i'ay monſtré) chaque coulpe demande ſon entier chaſtiment, l'ame, non absoulte de ſes pechez, en doit porter la punition ſelon leur exigence: la iuſtice de Dieu requiert cela d'elle auant qu'elle ſe reioigne à Iesus-Christ, & ne peut permettre qu'elle ſe ſauue ſans ſatisfaire. Or l'ame ſortant de ce corps part de la court de la miſericorde de Dieu, pour entrer en la court de la pure iuſtice, où elle doit eſtre iugee & punie à la rigueur ſouueraine du droit: il n'eſt rien plus extrême que la iuſtice diuine, ny ne peut eſtre rien imaginé de plus grand. Vn tres-iuſte iuge a tresfort en hai-

*Iuſtice de
Dieu eſt ex-
trême.*

ne l'iniustice, & la doit par consequent tres-aigrement punir : parquoy les mesfaits qu'apres ceste vie Dieu punist, il les punist d'une rigueur, d'une seuerité & d'une punition si aspre, qu'il n'est pas en nous d'en concevoir de pareille: L'ame dōc qui n'aura pas souffert en son corps, pendant qu'elle estoit en la court de misericorde, les peines deuës à son demerite, les souffrira apres ceste vie extrêmes & incomprehensibles, à ceste cause tant pour la purgation que pour la punition non eternelle mais temporelle de nos ames, il est besoin qu'il y ait vn lieu assigné punitif & purgatoire. Et comme en ce monde & en nos corps les ames se purgent par affliction iointe à l'amour de Iesus-Christ, il faut tout de mesme que l'amour de Iesus-Christ estant en l'ame & la tribulation ensemble la purge des restes de ses pechez : pourtant est-il necessaire qu'il y ait quelque chose affligeante & doloieuse, par le moyen de laquelle l'ame sente, autant de desplaisir & de peine qu'elle a pris de plaisir & de contentement à faillir, & qui entre aussi auant en ses moëles & en ses entrailles, qu'y estoit entree l'affection des choses terriennes. Aussi veu que la purgation se fait par son contraire, & que l'ame n'a besoin d'estre purgee que de l'amour des choses mondaines & corporelles, qui s'estoient logees en elles par le plaisir, car c'est cet amour estranger qui l'a reduë dissemblable à son createur, plus auant sera-il enraciné en elle, avec plus de desplaisance & mal-aisance en sera-il chassé, & chassé à cōtrepoil par les aigres poin-

*Il faut que
en l'autre
monde il y
ait une pei-
ne pur-
geante.*

ctures d'un instrument materiel & corporel: Que ceste punition se doive faire par un feu materiel, ie l'ay prouvé là où j'ay parlé de l'éternelle iustice. L'amour donc de IesusChrist logé en nostre ame, secouru & esueillé par l'affliction & tribulation de ceste cuisson sensible & douloureuse l'espurera & deschargera, comme le feu fait l'or, & la purgation parfaite la voila deliurée de tout sentiment de douleur, comme n'ayant plus rien en soy à quoy le fait corporel se puisse prendre. Il vaut mieux à l'homme se nettoyer en ce monde, & soutenir durant sa vie la peine due à ses pechez, qu'attendre d'en estre nettoyé ailleurs, & châtié par la souveraine rigueur de la iustice divine est nécessaire que les fautes soient punies ou icy volontairement par la penitence, par les Sacremens & par les tribulations, ou ailleurs par la iustice de Dieu: nul peché ne s'en va sans sa peine, il est ou eternellement ou temporellement puny: eternellement en enfer, temporellement en ce monde ou en purgatoire. Nous portons sans doute la punition merite par nos fautes commises depuis le baptesme, mais autrement en ce monde & autrement en l'autre. Au reste aux ames qui s'enuellent d'icy chargees des reliques du peché, les mesmes choses servent ailleurs qui leur servoient par-deça: ce qui se fait par les viuans en leur faueur satisfait pour elles, & contente leur iuge, non tant toutesfois que si pen dât leur vie elles l'eussent fait elles-mesmes: elles sont encores par delà membres de IesusChrist, & peuuent rece-

Toutes fautes sont punies.

Prieres pour les morts.

voir l'influence de sa passion & de ses autres membres, les Chrestiens viuans ne font qu'un corps avec elles, duquel Iesus Christ est le chef. Ainsi ce n'est pas merueilles s'ils se peuuent entre aider les vns les autres, & si les viuans peuuent satisfaire pour le peché de leurs amys decedez, faisant en leur descharge les choses propres & ordonnees pour la satisfaction: cela ne deroge aucunement à la iustice diuine. Biẽ que les ames qui sont en cet estat ne se puissent pas aider elles-mêmes, toutes-fois elles peuuent estre aydees par les autres, & leurs debtes peuuent estre payees par leurs amis: car bien qu'elles soiẽt punies par la iustice de Dieu, elles sont toutes-fois en son amitié & bien-veillance, en maniere qu'il accepte agreablement ce qui se fait pour elles, & le prend en decharge de leur obligation.

Des choses incitatives à penitence.

CHAP. CCCI.

ATrendu que l'homme tombé apres le baptisme ne se peut sauuer que par la penitẽce, & que le priuilege de sa liberte garde qu'il n'y puisse estre poullé par contrainte (de vray *Penitence doit estre* aussi est elle de foy frustratoire, si elle n'est vo- *Volontaire.* lontaire: & plus allegrement & franchement on y court, mieux elle en vaut) il nous est commode & profitable d'assembler en un toutes les choses qui nous y peuuent induire & acheminer, car quant au peché il nous en destourne

tant qu'il peut, & l'euite de toute sa force cōme l'escueil de son naufrage. Premièrement nous y pouuons estre esmeus par la consideration de ce qu'elle est tres-aggreable à nostre createur: nostre createur, n'ayāt rien en haine, n'ayāt rien qui lui soit rebelle & cōtraire que le peché, sçait necessairemēt bō gré à celuy d'être nous qui de cœur, de bouche & d'œuure le guerroye cōme nous sçauons bon gré à ceux qui nous défont de nos ennemis, & qu'un Roy reste obligé au gendarme des siens qui luy a tué son capital aduersaire. L'hōme qui armé de penitence va cōbattant le vice à outrāce par ce qu'il est contre Dieu, qui le va en ceste consideration persecutant par tous moyens, se rend necessairement tres-aggreable à celuy pour l'honneur duquel il entreprend ceste querelle. Ainsi c'est vn plaisant & acceptable sacrifice à Dieu que la penitence: nul sacrifice ne luy est plus acceptable que celuy que l'homme offre de ses actiōs, & cestuy-cy est le premier qu'il puisse offrir du sien. Quiconque emprunte de Iesus Christ son secours pour vne telle querelle, s'il l'emprunte comme il doit, n'a garde d'estre esconduit de sa requeste: car cōme refuseroit-il de le secourir en vne entreprinse faite contre sa mortelle partie? Voire il l'accommode de son equipage, & l'arme de ses propres armes. Le peché est certainement bien ennemy de Dieu, mais si est-ce que Dieu n'entreprend point de le destruire, si l'homme qui l'a volontairement receu, ni consent aussi & ne le veut, il faut qu'il sorte par la mesme voye qu'il est entré, & que nous le met-

*Premiere
esguillon a
penitence.*

*Penitence
aggreable
sacrifice a
Dieu.*

*Nostre vo-
lōrē requi-
se à la de-
struictiō du
peché.*

sions dehors volontairement, comme volontairement nous le receuſmes : Enquoy faiſant nous n'acquieſ pas ſeulement l'amitié de Dieu mais de tous ſes amis, qui nous ſçauent tresbon gré de ce bel exploict. Si y a-il bien du choiſ à nous gagner la bonne grace de Dieu & des ſiens: ou à no^r maintenir en celledu peché: c'eſt toute laydeur, deformité, horreur & malencôtre que le peché, & au rebours Dieu eſt toute beauté, toute bonté & tout bon rencontre. La penitence plaift encores a Dieu en ce qu'elle remet & reſtabliſt l'hôme qui s'eſtoit eternellement perdu de ſoy-meſme, & il s'eſioiit de veoir en bon train ſa facture & ſa creature: tous ceux de ſa ſuite en ſont auſſi bien aiſes, d'autât qu'ils ſont bons, & que toutes choſes bonnes leur plaiſent, comme au diable & aux mauuais plaiſent, toutes les mauuiſes: ainſi ce contêtement & de Ieſus Chriſt & de ſes membres nous doit ſeruir d'eſperon à nous piquer à penitence. D'auantage ce qui nous y doit encores conuiſer c'eſt la preſence de Dieu, il voit tout par tout au dedans de nous, il voit noſtre volonté, & comme nous courons, recelons & fauoriſons ſa mortelle partie, que nous auôſ volontairement logee, & logee au plus bel endroit de chez nous, ains de chez luy pluſtoſt: car à la verité & de toute raiſon le cœur de l'homme eſt la vraye habitation & vray domicile de Dieu: il voit, qui pis eſt, que nous luy auons engendré ce ſien ennemy, & que nous le nourriſſons, multiplions & aggrandiſſons ſans ceſſe, Ce n'eſt pas peu de choſe que ſe partialiſer pour l'ennemy de no-

*Second eſ-
guillon de
penitence.*

stre createur, de nostre redempteur & de nostre iuge à sa veüe & en sa presence. Qui seroit si osé de retirer au sçeu du Roy son aduersaire? seroit-ce pas luy faire vne euidente iniure? seroit-ce pas meriter vne tres-aigre vëgeâce? Qui seroit si osé d'auoir seulement proposé & deliberé de retirer l'ennemy de son Prince, si le Prince deuoit estre aduerty d'une telle deliberation? & qui voudroit se presenter à son maistre, duquel il tireroit sa vie, ses gages & tout son bien, portant notoirement & espousant le fait de son ennemy capital & iuré? L'homme qui se sçait loger en son cœur la partie de son facteur, qui sçait son facteur en estre aduerty, doit-il pas viure en merueilleuse crainte & destresse? Que pouuons nous dire de luy? si ce n'est qu'il estime Dieu ou impuissant, ou ignorant, ou grossier & nonchallant de ses affaires. N'a-il pas peur, s'il ne la chafse soudain, que Dieu monstre sur luy sa iustice, sa vengeance & sa toute puissance, & qu'il abisme sur le champ au profond des enfers & luy & ceste sienne partie? A la verité c'est miracle qu'il ne le fait, c'est miracle comme il soustient si long temps son indignation, & qu'il souffre son ennemy viure & brauer en sa presence. Si nous ne recognoissons cela, si nous ne conceuons l'horreur de ce danger auquel nous sommes, il faut confesser que nous sommes entierement priuez d'entendement & de raison: & pouuons hardiment faire nostre compte d'estre traictez en furieux & temerairement insensez au iour de sa sainte vengeance. C'est vne bonté indici-
ble & ineffable de Dieu, gardant & defendant
des princes

*Le pecheur
dost viure
en merueil-
le & se crain-
re.*

des prinſes du diable les fauteurs meſmes de ſon ennemy, deſobeiſſans & rebelles. Eſt-il im-
 menſité de benignité comparable à celle-là: elle
 nous fait voir à l'œil qu'il ne demande nulle-
 ment noſtre ruine, qu'il nous attend & noſtre
 conuerſion pour nous ſauuer, & temporifant
 nous conuié & rappelle à la penitence. D'où *La long a-*
 nous pouuons tirer encor vne autre considera- *nimite de*
 tion, c'eſt que ceſte ſienne lentitude, moleſſe & *Dieu aug-*
 peſanteur à la vengeance augmente en nous de *mente no-*
 plus en plus l'ingratitude, & rend noſtre felon- *ſre deme-*
 nie contumace & peruerſité d'autât plus odieu- *rite.*
 ſe & plus puniſſable. Fuyons donc à toute bride
 ce peril, auquel il nous va non de ceſte vie ſeule-
 ment, ains de la vie immortelle de noſtre corps
 & de noſtre ame, & courons alaigrement em-
 braſſer la penitence noſtre ſauuegarde & ſeure
 deſenſe. Nous y pouuons encores eſtre incitez *Tiers e-*
 par la iuſte punition qui ſuit le peché. Il a eſté *guillon à*
 monſtré par ci deuant, & eſt neceſſairement *penitence*
 vray, que toutes les actions, paroles & cogita-
 tions de l'homme doiuent eſtre iugees, & rece-
 uoir le bien ou le mal en recompenſe: toutes
 les mauuaiſes ſeront neceſſairement punies, il
 eſt impoſſible qu'elles s'en aillent ſans leur ſa-
 laire comperant: ainſi elles ſont deuëment cha-
 ſtiees ou en ce monde ou en l'autre. Dieu à or-
 donné qu'elles le fuſſent en ce monde par la pe-
 nitence, & a eſtably notamment pour cet eſſet
 des iuges ſes lieutenans, qui iugent ici, corrigēt
 & puniſſent les fautes, à ce que reſeruees au iu-
 gement de l'autre monde, elles n'en encourent
 vne peine eternelle. Si l'homme ne fait en ceſte

*Il faut
mieux fai-
re peniten-
ce en ce
monde que
d'attendre
après la
mort.*

*Quart
éguiillon à
penitence.*

vie la penitence, & ne met ordre à passer ses fautes par la balance de la justice d'icy, qu'il s'attende d'en estre ailleurs immortellement puni: & de qu'elle digestion soit ceste punitiō, de quel goust & de combien mal plaisantes circonstances, ie le monstre suffisamment en son lieu: qu'il choisisse dōc bien plustost la penitence, & s'il ne veut venir à l'exacte & rigoureux iugement de l'autre mōde, qu'il se presente au iugement secret & volontaire deuant le iuge ordonné de Dieu, qu'il luy confesse ses fautes, qu'il s'accuse en sa presēce, & qu'il se defere à luy en verité & bonne conscience: ainsi eschappera il la damnation eternelle. L'autre incitatiō que nous auōs à la penitence c'est la certitude infailible de la mort & la douteuse incertitude de son heure: il n'est en la puissance d'aucun d'allonger sa vie d'une minute, car elle est entre les mains & au maniment d'autrui. Si nous sommes donc si ignorans de l'heure qu'il nous faut partir, comme oson-nous nous tenir en ce danger d'encourir la peine & tristesse infinie? que nel'euiton-nous, & ne nous en sauons, même ayans en main vn si aise moyē de ce faire? La penitence cōsiste au vouloir & au parler, & qu'est il plus aisé que parler & vouloir? quelle difficulté ya-il en cela? & quel traual? voulant & parlant deuant le iuge l'homme destruit le peché, & eschappela peine eternelle & la tristesse qui n'a point de fin. C'est vne tres-forte & dangereuse temerité que s'arrester volontairemēt en vne desmarche si des-aduantageuse & si hazardeuse, c'est vne inconsideration éceruēlee de se

tenir en vn estat si perilleux qu'il est impossible de plus, ayans moyen de l'euer d'une pareille facilité & bien aysance. Nous y deuons encores plus estre poussez par le sang de Iesus Christ res-
 pandu pour nostre salut: ce diuin & sacré sang *Cinquiesme egiptō à penitēce.* surpasse de bien loin, comme nous auons dit, & la grandeur & la multitude de tous les pechez, il appelle les pecheurs, afin qu'ils viennent à luy receuoir par la voye de penitēce sa vertu & son influence: il crie qu'il n'est versé que pour nous lauer & purger. Qui le mesprise en ce monde, qui dedaigne, pendant qu'il est en ceste vie, de s'aller oindre & nettoyer d'une si salutaire & si precieuse liqueur, merite tres-iustement estre damné: & plus le Chrestien, pour en auoir esté si cherement racheté. Quiconque veut donc euer les peines eternelles, & s'acquérir la beatitude celeste, pendant qu'il est ici, & qu'il en a le loisir, qu'il coure à ce fructueux Sacrement de penitence, que par son moyen & secours durant son opportunité il déchasse de sa cōpagnie l'enemy mortel & de soy & de son createur & de toutes les creatures, qu'il garde bien que le peché ce vilain & dangereux hoſte ne se trouue chez luy à l'heure de sa mort, car sans doute il l'emporteroit dans le feu & dans la peine eternelle. Si l'homme ne peut endurer en son voisinage, en son iardin, en sa maison ou en sa chambre son aduersaire, ni le souffrir, comme supporte-il cestui-cy, qui l'est encores de son createur, & de tout le monde? Comme est-il si fol de le loger en son cœur? & non loger seulement, mais si long temps l'entretenir & nourrir? car il le lo-

*Folis de
ceux qui
s'endorment
en leur pe-
ché.*

ge, entretient & nourrist aussi long temps qu'il ne le hait point, & qu'il ne la chasse. Comme peut il estre pipé de l'amour d'une chose qui luy apporte tous les plus grands maux qui puissent estre, & qui luy fait perdre autant de biens? Comme peut-il aimer la chose pour laquelle il a fallu que Dieu son createur s'incarnast & mourust d'une mort tres-honteuse? Comme se peut-il souffrir ord, sale & mauuais, qui n'en peut souffrir aucune autre chose des siennes: Il veut son habillement, sa femme, ses enfans, sa maison bonne, nette & propre, & ne se met pas en train de l'estre luy-mesme, qui s'en peut rendre plus aisément que rien du reste. Si vn tel homme est condamné, ne le sera il pas tres-iustement, mesprisant son salut & le sang de Iesus Christ, fils de Dieu? refusant le fruit de sa mort, & l'estimant de neant soucieux des biens vils, terriens, transitoires & estrangers, & nonchallant des biens de haut pris, celestes, eternels & domestiques? Que peut-il estre plus mesfisant & plus laid que de voir l'homme garny d'une ame raisonnable & immortelle appuyer son esperance, & fonder ses biens en choses terrestres, mortelles, caducques & corruptibles? Sera il pas chastié par son iuste merite, ayant esté si songneux des choses estrangeres & hors de foy & s'estant laissé perdre & aneantir au dedans? ayant esté si diligent à reparer l'exterieur, & abandonnant l'interieur, & le laissant aller en ruine? embelissant l'esorce, & corrompant la chair & la moëlle? reiglât, disposant par ordre & corrigeât les defaux des autres choses desreiglé,

*Cōtre ceux
qui laissent
Dieu pour
les choses
terriennes.*

desordōné & deffaillant en luy mesme? ostant & diminuāt les ordures & imperfectiōs d'ailleurs, & aggrādissant & augmētant les siennes? Demandant qu'on luy paye ce qu'on luy doit, & qu'on luy face iustice, & ne se payant ni ne se la faisant à soy-mesme? Demandant que tout luy profite & que rien ne luy nuise, & ne se profitant pas à soy, ains se nuisant continuellement, & poursuivant sa perte & sa ruine? autant soigneux de cognoistre & entendre les autres choses hors de soy, que negligent & curieux de se cognoistre luy-mesme, luy pour lequel tout le reste est produit? Qu'il pense tout ainsi qu'il vse des choses qui luy sont subietes, & comme il met au feu les inutiles, & iettes hors de sa maison, & loin de sa veüe les puantes, laides & infectes, qu'aussi fera Dieu, qui est au dessus de luy, le mettant au feu, & s'elongnant infiniment de sa compagnie & de sa presence, s'il le trouue corrompu & inutile. Ce mesme goust que nous auons de souhaiter tout ce qui est nostre & autour de nous entier, propre, net & commode à quelque seruice est aussi en nostre Seigneur: voire il est en luy plus pur & plus exquis, d'autant qu'en toutes choses il nous surpasse: & si la netteté, pureté & mondices, qu'il demande, doiuent estre aussi à mesme raison plus parfaites & plus excellentes. Courons donc à la penitence, purifions nous & nous y lauons de nos fautes: afin que ceste purgation & netteté nous rende dignes & commodes à la société de nostre createur, qui ne veut rien de si net que nostre conscience, sa propre habitation & demeure. Tremblons à la crainte de bien

*Dieu aime
les choses
nettes pro-
pres & de
quelque
seruice.*

*Conscience
maison de
Dieu.*

horrible sentence, qui doit estre prononcee cōtre les infects & immondes, qui seront renuoyez à la societé & conuersation eternelle des esprits de mesme eux, laids & difformes, & desquels le seul regard est plus espouuantable que tous les maux de ce monde.

Del'extreme Onction cinquiesme Sacrement.

CHAP. CCCII.

*Comment
l'ame ac-
quier la
vie eter-
nelle.*

NOUS auons tous a mourir & à laisser ceste vie: & d'autant que nostre ame est ordonnee pour paruenir finalement à la gloire eternelle, qu'elle acquiert ayment Dieu de tout son cœur, se ioignant à luy d'une entiere volonté & s'eslongnant de tout point du mal & de l'amour desordonnee: & qu'il est impossible pendant sa societé corporelle que la chair ne l'incline souuēt & ne l'attire à son party, d'où elle demeure, vueille ou non, chargee de beaucoup de pechez veniels, & aucunement entachee & empeschee de pouuoir remonter a son createur & se rallier à luy d'une entiere affection: ayant à passer d'un estat à autre & aller par consequent ou en paradis ou en purgatoire, elle à besoin d'un nouuel appuy & d'une nouvelle vigueur, qui resuscite & renouuelle la braise languissante de son amour, vnique moyen de sa reunion & racointance: elle à besoin d'une nouvelle grace & faueur, qui l'emporte sur les ailes de sa deuotion heureusement & promptement contre-mont, & qui l'esleue à son createur, d'une roide & viste secouffe. Il faut à celles mesmes qui ti-

rent vers le purgatoire vn renfort de nouveau secours, pour leur faciliter & biēaiser ceste brulante & cuisante purificatiō, qu'elles ont à souffrir. Il y a deux choses qui peuuent accrocher nostre ame, la retarder & arrester en ce voyage, vn engourdissement & foiblesse que le peché mortel laisse en elle, car il luy demeure de ce facheux & pesant fardeau encores apres qu'elle en est deschargee vn estonnement & eslourdissement spirituel, tout ainsi qu'à ceux qu'une forte fièvre vient de laisser. Elle est aussi pressée contre-bas & aucunement retirée de Dieu par les pechez veniels & leur suite, car toute façon de coulpe des-accompagne plus ou moins l'ame de son createur : la mortelle l'en diuise entièrement, la venielle refroidist quelque peu & atiedist l'affection, seule cause de ceste coutume & alliance. Pour rendre donc à l'ame son allegresse au desloger, pour luy rendre son vol entier & disposé, il l'a faut mettre à deliure de toute espee de coulpe : & d'autant que les Sacramens visibles sont les moyens ordonnez pour la reformer, fortifier, nourrir, purger & fournir de la grace diuine, le Sacrement de l'extreme onction a esté inuenté, institué à ce qu'il la purifie, guerisse & nettoye de toute tache & infirmité spirituelle, & auquel elle reçoie pardon du peché veniel, non quant à la peine, mais quant à la coulpe : & ce afin que deschargee & desempessee de toutes ces façons d'empeschemens, qui entrauent ses pas, & qui la desbauchent de sa naturelle allegresse, elle puisse, esbaillie viuement par sa deuotion, s'en voller dispose & le-

Deux choses qui alongent le chemin de purgatoire.

Tout peché recule l'homme de Dieu.

Cause finale de l'extreme onction.

gere vers le ciel, & d'une gaillarde sallie se pousser contre mont & arriuer à la vie eternelle. Or ce Sacrement se donne à la mode d'un médicament corporel, toutainſi que le baptême à la mode d'une corporelle ablution: Et comme és autres le viſible ſignifie l'inuiſible, & ce que nous voyons exterieurement nous apprend ce qui ſe fait interieurement en noſtre ame, auſſi eſt-il en ceſtui-ci: ce que ſ'y voit & qui ſ'y fait au dehors c'eſt l'onction d'un huile conſacré, qui ſ'applique à la façon d'une autre medecine en ſept parties de noſtre corps certaines & determinees, aux yeux, aux oreilles, aux nez, aux mains, aux léures, aux pieds & aux reins, y adiouſtant des mots de ſupplication & de priere. Au reſte il ne ſe donne qu'aux perſonnés qui ſont enaage, & qui le demandent, & ne ſe donne qu'au danger de la mort. Voyons à ceſte heure comme ce viſible ſe proportionne à l'inuiſible, puis qu'il faut neceſſairement qu'ils ſe rapportent l'un à l'autre. Ce que nous voyons qu'en mode d'un huile corporelle naturellemēt comme à la guerifon des playes on frotte & oinct quelques parties de noſtre corps, c'eſt ſigne qu'au dedans noſtre ame eſt auſſi penſee de ſes imperfections par la grace de Dieu, & renduë habile à remonter plus promptement au ciel. Et d'autant qu'elle à acquis en ce corps des infirmités ſpirituelles & pechés veniels, ſpecialement par ces ſept endroits, on les oinct pour ſignifier que l'ame ſ'en va en eſtre purgee, & que elle ſe diſpoſe par ce Sacremēt à une ſanté pleine & entiere. L'huile nous demonſtre que, cō-

*Sept lieux
où ſ'appli-
que l'ex-
treme on-
ction.*

*Comment
l'inuiſible
de l'onction
& le viſi-
ble ſe rap-
portent
l'un &
l'autre.*

me il est linitif & abstercif, aussi nostre consci-
 ce par ce Sacremēt se nettoye doucement & se
 purge de toute infection de la coulpe: & ny ad- *Pourquoy*
 iouste-l'on pas du basme comme en la cōfirma- *on n'adon-*
 tiō, car là on veut armer & fortifier le Chrestie- *se du bas-*
 à vne guerre publique & le rendre propre à la *me à l'ex-*
 conuersation des hommes, où la douce senteur *tre fine on-*
 de la bonne renommee est requise qui est signi- *ction.*
 ficee par le basme: mais en ce deslogement & is-
 suë il suffit que la conscience soit nettoye &
 mondifiée, & l'huile simple represente la pure-
 té & la netteré, suiuant laquelle nous auons à
 estre iugez par le iuge celeste. D'auantage il se
 fait ici vne guerison souleuant l'ame en haut
 & la conuertissant à son createur: & pource on
 ne la donne point aux enfans, qui ne faillent
 point de ce peché, & qui n'ont encores point
 de deuotion, qui les peust ainsi enleuer. On ne
 le donne aussi qu'à ceux qui le demandent, par *Pourquoy*
 ce que la deuotion en est la principale partie: *l'extreme*
 Il ne se presente qu'aux malades, d'autant qu'il *onction, ne*
 se presēte en maniere de medecine corporelle, *se baille*
 qui signifie la guerison spirituelle: s'il n'y auoit *aux enfans*
 infirmité au corps, il n'y auroit point d'entiere *qu'à ceux*
 correspōdāce. Et bien q̄ partelle onctiō le corps *qui la de-*
 ne se medecine pas, ce n'est pas à dire q̄ le signe *mandent*
 visible soit faux ou mal accordāt: car il n'est pas *Et qu'aux*
 appliqué pour guerir le corps, ains pour nous *malades.*
 signifier seulement la guerison spirituelle, qui se
 fait au dedans, & que tout ainsi qu'on oinct
 d'huyle vne chair malade, aussi oinct Iesus
 Christ de sa grace nostre ame infirme & debile.
 Ce qui y est signifié y aduient tousiours, mais la

*Extreme
onction
quelquefois
utile au
corps mes-
me.*

guerison corporelle n'y aduiét que par accidēt. Attendu que ce Sacrement se fait pour esleuer l'ame à Dieu par zelle & par deuotion, en quoy elle se fortifie, s'allege, s'esioüist & se calme: il aduiet que le corps sent aussi quelque repos & descharge de ses maux, d'autant qu'il depend del'ame, & que le plus souuent la guerison d'elle luy apporte la sienne: de maniere que bien que la fin principale de l'extreme onction ne soit pas de guerir les infirmittez corporelles, mais les infirmittez seulement du peché veniel (car quant au peché mortel c'est plustost mort que maladie, & par consequent la penitēce qui l'efface se doit plustost dire resusciter que guerir) si est-ce toutesfois que, quād il est expedient au malade d'alonger sa vie pour augmenter ses merites, elle sert par accident pour soulager & medeciner le corps, medecinant l'ame, la ramenant au bien & eslongnant du mal: car comme l'ame desolée & attristee deseiche & cōsomme le corps, aussi elle l'amende & viuifie, purifiee & satisfaite. Il y à bien grande difference entre ce Sacrement & celuy de la confirmation, bien qu'il y ait de l'onction & en l'un & en l'autre, car celuy de la confirmation prepare & dispose l'ame pour mieux combattre ses ennemis visibbles en vne guerre publique & descouuerte, & cestuy-cy ne la dispose & prepare qu'à passer plus aisément & s'en voler au royaume celeste, l'armant aussi contre les diables ses ennemis spirituels & inuisibbles. L'autre se fait de bafme meslé à l'huile, & cestuy-cy d'huile simple sans meslange: l'autre s'applique au front, & cestuy-

*Difference
de la confir-
mation &
de l'extre-
me onction.*

cy en sept certaines parties de nostre corps: l'autre se distribué durant la santé, & cestuy-cy durant la maladie: l'autre se dōne & aux enfans & aux personnes d'aage, & cestuy-cy ne se donne point aux enfans, ains seulement à ceux qui sont en aage: en l'autre il y a des paroles indicatiues & demonstratiues, & icy ce sont paroles requi-
 fitoires & supplicatoires. Enquoy il differe aussi de tous les autres Sacremens: mais ceste façon de parler luy est plus propre pour diuerses con-
 siderations: premierement par ce que celuy qui le reçoit destitué de ses propres forces a be-
 soin de demander secours & aide par priere: secondement que l'ame s'y guerist esleuee par deuotion aux choses spirituelles, propre guetison au peché veniel qu'il la tiroit contrebas: & il n'est rien qui nous esueille tant à la deuotion que l'oraison & la priere. D'auantage il est dōné aux hommes qui sont prests de se departir des autres Chrestiens, & de s'aller reposer entre les bras de Iesus-Christ: & la façon de recommander à Dieu quelque chose, c'est la priere. Ce n'est pas à dire pourtant que les paroles n'ayent autant de certitude que les autres, & que ce qui y est signifié ny soit certainement conféré, car il l'est infailliblement, si celuy-mesme qui le reçoit ny donne empeschement par feinte religion & par fa mescreance.

*Difference
de l'unction
Et de tous
les autres
Sacremens.*

De l'ordre vi. Sacrement.

CHAP. CCCIII.

NOus auons parlé de cinq Sacremēs ordonnez pour rendre la vie spirituelle à to^r hō-

mes decedez, cheuts & perdus, nous auons mō-
stré comme le baptisme regenere & releue de
la premiere cheute. La confirmation assure &
fortifie au cōbat, l'Euchariste nourrist, la peni-

Sacremens tence remet ceux qui sont secondemēt cheuts.

sunt de h' ex L'extrême onction purge totalement des pe-
preste insti chez veniels, prepare & dispose l'homme à pas-
suies de le ser au Royaume celeste. Puis que ce sont cinq
Jus Christi.

Sacremens necessaires à qui veut estre sauué,
au moins les vns totalement necessaires, & les
autres vtils & commodés, si non tousiours ne-
cessaires: puis que ce sōt choses desquelles l'hō-
me tombé ne le peut passer, il s'ensuit qu'il y a
quelques hommes en chargez de les distribuer
& administrer. Et veu quel es Sacremēs sont de
la propre & particuliere institution de Iesus-
Christ, qu'ils peudent de luy & qu'ils sont siens,
il s'ensuit aussi que c'est luy qui a choisi ces hom-

L'admini-
stratiō des
Sacremens
n'est a tous
indifferēte

mes & commis à ce faire: car ce seroit cōtre tout
ordre & iustice d'entreprendre de gouverner &
mesnager les choses d'autrui, sans son expresse
commission & ordonnance: c'est donc vne au-
thorité & puissance qui touche non indifferem-
ment vn chacun, mais signāmēt certaines per-
sonnes esleues & nōmees par Iesus Christ. Cō-
me il a estably les Sacremens, aussi a-il estably
quelques vns qui en eussent en son nom la di-
stribution & la garde: relte donc qu'ē ceste vie
nous auōs besoin premieremēt de la grace, par
laquelle nous sommes regenerez & rendus pro-
pres à monter au Royaume celeste: & d'autant
qu'elle se donne par Sacremens visibles, nous a-
uons besoin secondemēt de l'autorité & puis-

fance de les administrer: en ces deux pieces cō-
 siste l'accomplissement du salut de l'homme.
 Cōme en nostre generation il se fait vn recon-
 tre de Dieu & de l'homme, l'hōme y fournisāt
 du corps & Dieu d'ame, aussi fait-il en la rege-
 neration des Sacremēs: l'homme y fournit des
 choses visibles & corporelles, & Dieu y infond
 sa grace corporelle & inuisible, l'ame se rapor-
 te à la grace, & le corps aux choses visibles. Cō-
 me en la generation aussi en la regeneratiō tout
 ce qui est corporel vient de l'homme, & tout ce
 qui y est spirituel viēt de Dieu. Cōme l'homme
 s'engēdre de l'hōme par le ministere du corps,
 & cōme d'un office ordonné de Dieu, aussi l'hō-
 me se réengendre de l'homme par vn ministere
 corporel & d'un office ordonné de dieu. Cōme
 la puisāce de faire le corps a esté dōnnée à l'hō-
 me, & que Dieu s'est reserué de créer l'ame,
 aussi luy a esté donné la puissance d'administrer
 les Sacremens visibles, & s'est Dieu reserué d'y
 mettre sa grace. Comme la generatiō qui se fait
 de l'homme par l'homme produit entre nous
 tous plein de semence d'amitié & de conion-
 ction, & que nous en sommes bien plus vnis
 que si chacun partoit entier immediatē de
 la main de Dieu, de mesme il se fait vne tres-
 estroite vnion entre nous de ce que l'hōme re-
 genere instrumentalement l'homme, & luy
 donne ce Sacrement auquel Iesus-Christ luy
 fournit de vie spirituelle. Voilacomme il estoit
 tres-conuenable que la puissance & autorité
 d'administrer les Sacremēs fut communiqee
 aux hommes.

Ce que
 Dieu &
 l'homme
 fournissent
 es Sacre-
 mens.

Comme l'autorité de distribuer les Sacremens engendre de l'ordre entre les Chrestiens, & de la superiorité & inferiorité.

/ CHAP. CCCIII.

Les Sacremens sont nécessaires à tous.

Que c'est que l'ordre.

Tous les Chrestiens membres de Iesus-Christ s'accordent en la receptiō des Sacremens, car tous en ont besoing, il sont nécessaires à tous, veu que la vie spirituelle doit estre en to^r: à ceste cause nous sommes quant à cela tous egaux, & pour ce regard il n'est point de plus grand l'un que l'autre: mais d'autant, comme ie viens de dire, que l'autorité & puissance de les administrer est commise à quelques vns d'entre nous, qui est vne autorité & puissance de dignité & d'honneur, esleuant ceux à qui elle est attribuee de quelque rang au dessus des autres: tout ainsi que la generation corporelle esleue l'engendrant au dessus de l'engendré, il faut qu'en ceste contemplation il y ait de la difference & de la distinctiō entre les Chrestiens fideles membres de Iesus-Christ. L'ordre est nécessaire ou il y a de la superiorité & de l'infiriorité, & pour ceste raison appellons nous ordre ceste autorité & ceste puissance, entant qu'elle cause entre les Chrestiens du plus & du moins en dignité. Comme les Chrestiens sont montez d'un point au dessus des infideles, ainsi sont montez les Chrestiens ayans ceste charge d'un point au dessus de ceux qui ne l'ont pas. Il y a entre nous de l'equalité & de la conuenance de la disparité à raison de ceste conuenance, & equalité: de la superiorité & infiriorité à rai-

fon de la disparité. Celuy qui a puisſâce & charge de Ieſus-Chriſt a pl^r que celuy qui ne l'a pas.

Et comme les membres du corps humain con-
uiennent en la vie & en la chaleur naturelle, de
laquelle il viuent, & differēt auffi en leurs par-
ticuliers offices & charges, de meſme entre les
fideles il y a vne conuenance generale quant à

*Conuerſa-
tion generale
entre tous
les Chre-
ſtiens.*

la charité, mais diſtinction & difference quant
à l'office & à la charge, Et d'autant que telle di-
ſtinction eſt neceſſaire entre les Chreſtiē pour
viure d'ordre & de meſure, & qu'il faut qu'il y
en ait qui prennent les Sacremens & qui ne les
donnent pas, ny ne les puiſſent dōner, & qu'el-
ques autres qui les prennent premierement &
puis qui ayēt puisſance de les dōner aux autres,
il ſ'en faiēt comme deux parts & comme deux
natiōs diuerſes des laics & des clers. La part cle-
ricale eſt ſuperieure & plus digne, plus appro-
chante & plus ſemblable à Ieſus-Chriſt, car les
clers ayans puisſance ſe rencontrent en meſme
beſongne avec noſtre Seigneur, il dōne la grace
inuiſible, & eux ſes miniſtres donnent le Sacre-
ment viſible : parquoy ils ſont coadiuteurs &
cooperateurs de Ieſus-Chriſt, & par conſequēt
de tres-grand honneur & dignité à raiſon de
leur office.

*Diſtinctiō
des Chre-
ſtiens en laics
& clers.*

*Ceſte puisſâce inuiſible & ſpirituelle ſe donne par un
Sacrement viſible, tout ainſi que la
grace eſt autres Sacremens.*

CHAP. CCCV.

PVis que ceſte charge & puisſance d'admini-
ſtrer les Sacremens eſt neceſſaire & qu'elle

met de la différence entre les Chrestiens, particularisant certaines personnes & les esleuant au dessus des autres, cōme és autres Sacremēs l'inuisible se donne par le visible, & l'occulte & interieur s'applique à nostre ame par quelque signe exterior & apparēt, en maniere que ce qui se fait au dehors remarque ce qui se fait au dedans: qu'il y a des choses corporelles & des paroles meslees parmy, qui dénotent & signifient ce qui s'yreçoit interieuremēt, aussi est-il necessaire qu'elle se dōne par quelques signes manifestes & par quelques paroles qui la signifient. Ainsi qu'au baptême par l'eau visible & par certains mots, qu'on y adioust, se fait par la grace l'ablutiō en l'ame, il est necessaire qu'il y ait vn Sacremēt d'ordre cōme vn Sacremēt de baptême, auquel se donne la puisſāce establisſāt l'ordre, le rang & les degrez entre les Chrestiens: & veu que les personnes à qui elle est attribuee doyuent estre distinguees & separees des autres, il est tres-conuenable que cela se face par marques publiques & exterieures. S'il est ordonné que l'homme qui n'est pas Chrestien en soit rendu par quelques signes apparens & manifestes, il est aussi tres-conuenable que par quelques signes apparēs & manifestes le Chrestien soit appellé à ceste superiorité & puissance: ainsi a elle deu estre donnée par vn expres Sacrement: elle est spirituelle, & qui loge en l'ame, il faut quand elle se donne qu'il s'imprime quelque chose d'inuisible & de permanent en celuy qui la reçoit: ce n'est pas la grace des autres Sacremens il faut donc que ce soit ie ne

*Il faut que
il y ait vn
Sacrement
des ordres.*

ſçay quoy d'inuiſible outre la grace : parquoy c'eſt vn ſigne ou ſein emprinçt en l'ame, qui ſe nomme caractere ſpirituel, lequel graué en l'eſprit eſt la puiffance ſpirituelle, où la puiffance exterieure ſe fonde. Les perſonnes auſquelles vne telle autorité eſt conferee doyuent plus reſembler à Ieſus Chriſt, que le commun, & d'vne autre & differente maniere : ils reçoient comme vn chacun la ſemblance qui ſe donne es autres Sacremens par la grace de Dieu : il faut donc qu'outre ceſte grace ils reçoient par priuilege en ce Sacrement quelque choſe d'inuiſible en leur ame, qui les eſleue au deſſus des autres, & qui les face reſembler à Ieſus Chriſt de plus pres par quelque ſpirituelle accroiffance. Ils y reçoient donc telle choſe & ſi particuliere & differente qu'elle pourroit eſtre en eux voire lors meſme qu'ils auroient perdu la grace, qui releue du peché & qui ſ'acquiert par les autres Sacremens : car cet inuiſible ou ceſte puiffance inuiſible, qui ſe dōne en ce Sacrement, eſt choſe à part de ceſte grace, de maniere qu'elles peuvent eſtre l'vne ſans l'autre. L'homme Chreſtien qui a vne fois reçu telle autorité & telle puiffance ne la peut perdre par ſon peché, cheute & offense : il n'eſt pas en luy d'aneantir & effacer ce caractere, ce ſigne & ce ſein eternal & perpetuel, depuis qu'il eſt vne fois empreint en ſon ame, & y durera autant que durera ſon ſubiet. Qui reçoit le Sacrement del'ordre, reçoit choſe ſpirituelle, ineffaçable, invariable & immortelle comme l'ame.

*L'ordre de
meur au
preſtre pe-
cheur.*

La bonté ou malice de l'homme ne diminuë ni ne change ceste puissance de l'administration des Sacremens.

CHAP. CCCVI.

*Le peccé
d'administra-
ecclesiasti-
que ne
blesse sa
puissance.*

ET il est tres-apropos qu'elle soit telle, car puis qu'elle se donne, non en faueur de ceux qui la reçoquent ni spécialement pour eux, ains en faueur de toute la Chrestienté, qui doit prendre sa vie & son salut par l'administration des Sacremens qui leur est commise, ce ne seroit pas raison que pour estre deuenus mauuais, ce qu'ils peuuent tres-aisémēt estant hommes, ils perdissent ou alterassent leur ministere, moyē d'vne si grande commodité publique. Puis que de l'ordonnance de Dieu tous hommes ont à receuoir les Sacremēs pour leur biē, & que de l'ordonnance de Dieu aussi certaines personnes doiuent en auoir l'administration & la charge, il ne faut pas que leur bôté ou leur malice puisse riē adiouter ou diminuer de la puissance qu'ils ont en main, veu qu'à tout momēt ils deuiennēt de bōs mauuais, & cependant la peine de leurs fautes toucheroit ceux qui n'en sont couplable, & chacun seroit priué à tous coups de la receptiō tres-fructueuse & tres-necessaire des Sacremēs. D'auantage le doute cōtinuel auquel no^r sommes de la preud'hēmie ou vice d'autrui nous tiē droit aussi cōtinuellement en doute de la force du Sacremēt si elle depēdoit de la vie des ministres. Attēdu que telle puissance n'est que l'autorité de distribuer les choses, visibles, & de prononcer les paroles qu'on peut ouir, & que c'est Dieu qui

*Diffiance
des Sacre-
mens sou-
draist ils
gisoient en
la valeur
du mini-
stre.*

donne la grace & tout ce qui y est d'inuisible, il s'ensuit que la bonté ou malice du ministre ne peut rien à la vertu du Sacrement, pourueu que simplement il execute ce qui luy est commandé: rien du sien ne touche nostre ame, il n'est qu'exterieurement coadiuteur & cooperateur de Iesus Christ. Et comme l'homme bon ou mauuais ne change rien en la generation corporelle, car Dieu fournit d'ame à tout corps engendré de quelque pere que ce soit, l'integrité ou l'iniustice de l'engendrant ne pousse ni ne reculle Dieu de créer l'ame à sa creature: de mesme le vice du ministre n'importe aucunement à l'effet du Sacrement, toujours Dieu y donne sa grace: le Sacrement c'est le corps, & la grace c'est l'ame. Comme Dieu ne refuse pas l'ame au corps engendré par vn mauuais pere, aussi ne refuse il pas sa grace au Sacrement administré par vn meschant ministre. Les Sacremens sont à Iesus Christ, qui les a ordonnez, non à celuy qui les distribue: ainsi en la chose distribuee il ne faut auoir respect à la malice ou bonté du distribuant. Et d'autant que c'est autre chose, la grace donnee au baptesme, autre chose ceste puissance & ce caractere emprainct en l'ame, il n'est pas inconuenient que celuy qui seroit en mauuais estat & en sa cheute seconde receust le Sacrement de l'ordre & son effet: car il ne presuppose de necessité ni la grace ny la bonté de l'homme qui le reçoit, & presuppose seulement de necessité qu'il soit chrestien. D'où il apert que par tel Sacremēt & attributiō de puissance l'homme n'en est aucunement fait

*Les prestres
font seule-
ment distri-
buteur des
Sacremēs.*

*Le Sacra-
ment des
ordres ne
rend l'hō.
me meil-
leur que
par acci-
dent.*

meilleur, si ce n'est par conséquent & par accident: car veu que la personne, à qui on commet vne telle & si grande charge & le gouuernement de choses si hautes, si saintes & si sacrees, doit surpasser les autres hommes en perfection de iustice & de vertu, d'autant qu'il les surpasse en autorité & en office, & que les Sacremens ne peuuent estre dignement administrez, si le ministre n'est pourueu d'une singuliere & excellente bonté, il aduient que bien que ce Sacrement soit institué principalement pour conferer ceste puissance spirituelle, toutes fois par consequence & par accident la grace s'y donne aussi comme és autres Sacremens, sans laquelle telle charge ne peut estre dignement executée. Parquoy si celuy qui le reçoit à la grace qui se donne és autres, elle y croist & s'y augmente, mais s'il ne l'a pas, & qu'il soit sciemment en vn peché mortel, il ny reçoit pas de grace, ains y augmēte sa coulpe & reçoit toutes fois la puissance, qui ne requiert de necessité ni la bonté ni la grace. C'est donc vne curiosité de neant & vn soin frustratoire à qui veut prendre les Sacremens de se mettre en peine de la vie ou conicience du ministre qui les distribue: c'est assez qu'il regarde à leur vertu & efficace, & qu'il reiette son pensément à Iesus Christ, qui les a instituez & ordonnez. C'est vne tres-sotte erreur de se persuader qu'on reçoit plus d'un bon que d'un mauuais ministre: ils ne sont que simples executeurs: ce n'est pas à eux de donner plus ou moins aux Sacremens, leur force & leur vertu ne depend pas d'eux mais de leur auteur, au nom duquel ils

se reçoient. Que fait la preud'homme de l'apotichaire à la force des drogues & à l'operation de la medecine? si elle est bonne & operatiue de soy, la malice de celuy qui la presente & la mauuaise conscience n'empeschera ni ne retardera son effet: qu'il la dispense seulement suiuant la recepte qu'on luy en a prescrite, du reste il n'importe au malade.

Que le Sacrement de l'ordre est principalement institué pour l'administration du Sacrement de l'Eucharistie.

CHAP. CCCVII.

P Our nous attribuer l'autorité de l'administration des Sacremens, de laquelle nous ne nous pouuions passer, fut institué le Sacrement de l'ordre. Veu que ceste autorité & puissance, qu'il nous donne, est pour les Sacremens, il faut qu'elle regarde principalement le principal d'entre-eux, que sa principale dignité & dernier honneur soit en l'administration d'iceluy, & qu'elle en prenne son tiltre & son nom. Or attendu que le Sacrement du corps & sang de Iesus Christ, où Dieu & hōme parfait se trouue reallement enclos, surpasse tous les autres en excellēce, il s'ensuit que le Sacrement de l'ordre se rapporte premieremēt & directemēt à la puissance qui nous est dōnee en ce grād Sacremēt, & que principalement pour celuy-là fut il ordonné & institué. D'autāt que le dernier degré de ceste puissance consiste en ce point, il faut pour nous y acheminer seāment & cōme il appartient au respect d'vne

*Eucharistie
sac principal des
Sacremens*

noblesse si esleuee, que no'y mōtions peu à peu par les degrez des puiffances inferieures: car d'y arriuer de prinfaut & du premier bond, ce seroit faire iniure à vne dignité si extrême. Tout ainsi que le teinturier, qui veut colorer son drap encores blâc de quelque excellēte teinture, ne l'en va pas abreuant d'arriuee, mais cōduisant sa besongne par ordre monte de degré en degré par la noblesse des teintures iusques à ce qu'il soit paruenù à la plus parfaite & derniere couleur, qu'il dōne au drap lors qu'il le voit estre prest & propre à la recevoir: aussi ceux, qui ont à recevoir ceste diuine autorité de l'administration du Sacremēt du corps & du sâg de Iesus Christ, ne doiuent pas cōmencer par là, ains prendre premieremēt autres puiffâces inferieures & moins nobles. Voila pourquoy il ya six degrez ordonnez, six puiffances, six authoritez ou six offices auant qu'on paruienne à ce dernier & souuerain: la solennité & grandeur de la dispensation & distribution de ce haut Sacrement requiert tous ces offices au dessous & puiffances distinguees. Le Sacrement de l'ordre contient sept degrez rangez & disposez pour ceste charge derniere & suprême: pourtant ne faisons nous qu'un Sacrement de tous les sept ordres, d'autant que les six premiers se rapportent au septiesme, qui est immediatement estably pour le Sacrement du corps & sang de Iesus Christ, & à les autres six comme suffragans & ministres. Nous voyons en nostre ame que les facultez & puiffâces sont distribuées par rang: la vegetatiue y est la plus basse, la sensitiue moyenne, & l'intellectuelle supre-

*Six degrez
pour mōter
à la pre-
strie.*

me, & à ceste-ci, les autres visent & se rapportēt
 comme i'ay largement traicté quand ie parlois
 de nostre obligation naturelle : de mesme en va
 il de ces puissances spirituelles, il y en a de bas-
 ses & des moyennes, qui tendent & regardent à
 vne suprême. Au reste elles sont multipliees &
 distinguees en contemplation de ce Sacrement
 des Sacremēs, & la principale & dernière d'en-
 tr'elles, qui est la prestite ou ordre sacerdotal,
 consiste en sa consecration & administration.
 Les autres six ne sont que pour la commodité
 & seruice de ce grand ministere, & sont multi-
 pliees & diuisees selon le besoin de sa perfe-
 ction : car il faut que les vns y ministrent com-
 me de plus loin, les autres de plus pres, & quel-
 ques vns du milieu, afin qu'il ne defaille rien à
 ce diuin office, & qu'il soit rangé & ordonné en
 toutes ses pieces. Il y a donc sept degrez, le pre-
 mier du Portier, le second du Lecteur, le tiers
 de l'Exorciste, le quatriesme de l'Acolyte, le cin-
 quiesme du Soudiacre, le sixiesme du Diacre &
 le septiesme du Prestre, & tous distinguez par
 puissances & charges différentes & particulie-
 res, ordonnees pour le Sacrement de l'Euchari-
 stie. Et par ce que les personnes, auxquelles on
 commet ces puissances spirituelles, sont tricees de
 la troupe des autres, & esleuees au dessus du
 commun, il leur faut quelque distinctiō visible,
 par où on les puisse remarquer & recognoistre :
 ainsi reçoquent-ils auant toute œuvre le signal
 de la tonsure. Voyla cōme la part du clergé mon-
 te au dessus de celle des laïcs. La premiere diui-
 sion en superiorité & inferiorité, que fait ceste

*Les sept de-
grez des
ordres.*

*Tonsure sa-
cerdotale.*

puissance spirituelle, c'est la generale de ces deux parts, & puis elle en fait d'autres en la part mesme des clerics par la distribution de leurs degrez, & par ce moyen ceste part là se treuve ordonnee & en soy & au dessus de soy : d'où ce n'est pas sans cause qu'on nomme le Sacrement, auquel telle puissance se donne, le Sacrement de l'ordre, ordonnant la Chrestienté, premiere-ment en general, & sous-ordonnant encores apres l'une des parts en diuerses puissances. C'est donc vn Sacrement ordinatif, distinctif & potestatif.

Comparaison de l'ordre des puissances spirituelles à l'ordre qui se voit es naturelles puissances.

CHAP. CCCVIII.

POur mieux entendre cet ordre des puissances spirituelles, il nous le faut comparer à l'ordre que nous voyons ailleurs. Les puissances naturelles, qui sont en l'homme, s'y treuvent en deux manieres conioinctement & separément. Les puissances vegetatives se treuvent aux arbres & aux plantes, où les sensitiues ne sont pas ni les intellectuelles. Semblablement les sensitiues se treuvent es animaux, où les intellectuelles ne sont pas, & finalement toutes se treuvent en l'homme iointes ensemble & ordonnees de façon qu'il ne luy reste rien pour sa perfection, ni ne luy peut estre adiousté aucune puissance naturelle plus grande, car celle de l'entendement & du liberal arbitre est la dernière en excellence: de mesme ces puissances spiri-

tuelles ou offices qui sont à cause de l'homme,
 & qui se doiuent conformer à luy, se treu-
 uent quelques fois ensemble, & quelques fois
 diuisees. Il y a des personnes qui n'ont que la
 tonsure clericale, quelques vnes que les quatre
 bas ordres, quelques autres qui ont l'ordre de
 soudiaconat seulement, les autres l'ordre du dia-
 conat: mais finalement toutes ces puissances se
 treuuent ioinctes au prestre, & la puissance sa-
 cerdotale est la consommation & accomplis-
 sement de toutes. La perfection du prestre
 ressemble celle de l'homme: parquoy comme
 la puissance du liberal arbitre se rapporte aux
 autres puissances naturelles, ainsi se rapporte
 aucunement la puissance sacerdotale aux au-
 tres puissances inferieures. Comme il n'y a au-
 cun degré de puissances naturelles au dessus du
 liberal arbitre, aussi n'y a-il nul degré de puis-
 sance spirituelles au dessus de l'ordre sacer-
 dotal. Comme toutes les puissances naturel-
 les sont a cause du liberal arbitre, le seruent
 ou luy ministrent immediatement ou mediate-
 ment par certaine proportion & certain ordre:
 aussi sont toutes les puissances spirituelles pour
 la puissance sacerdotale, la seruent; luy mini-
 strent mediatement ou immediatement par vn
 ordre tres-reiglé & tres-mesuré. Comme les
 puissances naturelles inferieures s'anoblissent
 en l'homme, d'autant qu'elles y sont accou-
 ples & ioinctes à celle du liberal arbitre, qui est
 la plus digne de toutes, & comme elles deuie-
 nent plus excellentes par la societé de ceste gran-
 de partie, qui est la perfectiō de la nature, quel-

Tous les
 ordres se
 rapportent
 à la prestre-
 se.

Puissances
 naturelles
 inferieures
 s'anoblissent
 en l'homme

les ne sont estant departies & diuisees és autres creatures : de mesme les puissances spirituelles inferieures s'anoblissent au prestre par la con-iōctiō de la puissāce sacerdotale. Cōmeles puissances inferieures naturelles, la vegetatiue & sē-sitiue ne se ioignent pas immediatēment à Dieu, ains moyennant le liberal arbitre, & que c'est au liberal arbitre de se ioin-dre à Dieu sans entre-deux & sans moyen ? conformément les puissances spirituelles & inferieures ne sont pas im-mediatement ordonnees pour le Sacrement de l'Eucharistie, auquel est Iesus-Christ, ny ne se vnissent à luy que par le moyen de la puif-sance sacerdotale : c'est elle seule qui est imme-diatement ordonnee & vnice à ce Sacrement & à Dieu par consequent : il n'y a point de milieu ny d'entre-deux entre le Sacrement de l'Eucharistie & le sacerdoce. Comme l'homme s'approche & s'auoisine de Dieu par la puissance intellectuelle, aussi fait le prestre de ce Sacre-ment où Dieu est, par la puissance sacerdotale. Comme le liberal arbitre, lors mesmes qu'il est deformé du vice & du peché, est toutesfois tres-voisin à Dieu par nature, aussi le prestre, biē que deformé par sa malice & iniustice, est toutesfois prochain & voisin de ce Sacrement par la puif-sance sacerdotale. Comme le liberal arbitre est immortel & perpetuel, aussi est la puissance sa-cerdotale perpetuelle & immoitelle. Comme toutes les creatures inferieures, esquelles sont les inferieures naturelles puissances, se rappor-tent à Dieu, & s'y reduisent par le moyen de l'homme, qui est immediatement ioint à luy

*liberal ar-
bitre est
immortel.*

par son liberal arbitre, de façon que l'homme est par nature moyen entre Dieu & les creatures : ainsi tout ce qui est au dessous du prestre & tous les degrez inferieurs, voire aussi la part laye se rapporte & se reduit au Sacrement de l'Eucharistie & par consequent a Dieu par le moyen du prestre, qui luy est immediatement ioint par la dignité sacerdotale : de façon que le prestre par ceste sienne puissance sert de moyen entre Iesus-Christ en ce Sacrement & les choses qui sont au dessous. Comme l'homme contient en soy toutes les autres creatures, qu'il a conuenance avec elles ? car il est pourueu de la nature des elemens des arbres & des animaux, par où il les reioinct toutes à Dieu : ainsi contient le prestre tous les degrez de la chrestienté, & a conuenance avec tous : il contient la part laïque, car il a esté autresfois laic avec les autres, & a encore en soy tout ce qu'il auoit receu en cest estat : il contient aussi tous les ordres inferieurs de la part clericale, & par consequent il contient tout, & ioinct & reduit à Dieu au Sacrement de l'Eucharistie. Comme la puissance du liberal arbitre est de sa nature sur toutes les autres puissances naturelles, ainsi est la puissance sacerdotale de sa propre nature sur toutes les autres puissances spirituelles. Comme il n'y a qu'un seul premier homme, que Dieu forma de sa propre main, & par luy apres multiplia tout le genre, pareillement il n'y a qu'un seul premier prestre, que Dieu fit premierement de sa main, & par luy apres multiplia en-

*L'homme est
moyen entre
les inferi-
eures crea-
tures &
Dieu.*

*Le prestre
est le moyē
entre Dieu
& nous.*

*L'ordre sa-
cerdotal
contient
tous les de-
grez de la
chrestienté.*

*Iesus-Christ
premier
prestre.*

*Les cou-
leurs sont
en deux
sortes.*

*Comparai-
son de l'or-
dre aux
teintures
d'un drap.*

tre les hommes la prestise. Ce premier prestre c'est Iesus-Christ, c'est le seul & vray prestre ioinct immédiatement à la deité. Comme en nature l'homme par la puissance de son liberal arbitre respond aux choses inferieures & à Dieu, ainsi aucunement en la chrestienté respôd le prestre par la puissance sacerdotale à tout ce qui luy est inferieur, & au Sacremēt de l'Eucharistie où est Dieu : car de mesme qu'en nature l'homme se rapporte à Dieu, de mesme se rapporte en la chrestienté le prestre aux Sacremens. I'y pourrois encore adiouter la comparaisson du drap, qui reçoit les couleurs, Les couleurs se trouuent en deux façons, separémēt & coniontemēt: car le teinturier ayant à mettre le pourpre ou escarlate en son drap, l'abreuue premierement d'autres couleurs moins excellentes, & le reteignant a diuerses fois, monte de degré en degré iusques à ce qu'il soit paruenue à la dernière & parfaicte couleur, qu'il a delibéré d'ōner au drap: & ainsi il se trouue en ce drap là beau coup de couleurs ioinctes ensemble, qui se peuuent veoir departies & dispersees en beaucoup d'autres draps, chacun n'ayant qu'une portion de ce noble meslange. Il se fait en quelque façon de mesme quand on distribuē les degrez en ce Sacrement de l'ordre, car on monte de l'une puissance à l'autre iusques à ce qu'on soit arriué au sacerdoce, qui est la plus haute & dernière, Voila comme l'ordre des puissances spirituelles se conforme en quelque façon à l'ordre des puissances naturelles, qui sont en l'homme & à l'ordre d'autres choses encores. Veu que tout cecy

est pour l'homme, & qu'il se fait en luy, c'est raison qu'il soit conuenablement proportionné à sa condition: & s'il y a de l'ordre és choses naturelles, il faut bien qu'il y en ait aux choses spirituelles qui ne regardent que l'ame, à laquelle il appartient proprement & de la nature de cognoistre l'ordre, & de faire ordonnément toutes choses.

La puissance sacerdotale regarde les Sacremens de penitence, du baptesme & de l'extreme onction en consequence de celuy de l'Eucharistie.

CHAP. CCCIX.

D'Autant que le Sacrement de l'ordre, qui donne la puissance spirituelle, regarde les Sacremens & est ordonné pour eux, il faut qu'il la donne selon que les Sacremens le demandent & le requierent à ceste cause attendu que celuy de penitence se conduist par forme de iugement secret & priué, où il est besoin d'un iuge particulier, qui oye, examine, discerne & iuge les fautes, ce que nul ne peut entreprendre, s'il n'y à esté commis par celuy à qui sont ceux qui faillent, il faut que quelqu'un l'ait esté. Et veut que le Sacrement du corps & sang de Iesus-Christ ne se peut receuoir que par l'homme remis & releué du peché & de sa cheute seconde, qui est la charge du Sacrement de penitence, lequel comme ie viens de dire, on ne peut mettre en effect sans l'autorité & la puissance de iuger & absoudre les pechez, il s'ensuit que telle puissance

iudiciaire se doit donner au Sacrement de l'ordre, que c'est vne puissance iointe & attachee par necessité de consequence à la puissance de dispenser le Sacremēt de l'Eucharistie, & que le prestre les reçoit ensemble toutes deux, veu que l'une se peut passer de l'autre. Le prestre reçoit donc au Sacremēt de l'ordre avec la puissance d'administrer l'Eucharistie, la puissance d'absoudre & de iuger, que se nōme la clef, parce qu'elle ouure à l'homme cheut l'huis & l'entree à la reception du precieux corps de Iesus-Christ, c'est la clef qui introduit l'homme esgaré en la société des Chrestiens fidelles, & en l'amitié de nostre Seigneur, c'est la clef qui ouure le royaume celeste clos & verrouillé par le peché. Comme la puissance sacerdotale regarde le Sacrement de penitence en consequence de celui de l'Eucharistie, aussi fait elle tous les autres qui purgēt les pechez comme le baptisme. I'ay dit ailleurs que le baptisme & la penitence s'accordent en beaucoup de sortes, mais il n'y faut pas pareille puissance: car au baptisme, où il n'est besoin ny d'ouyr ny d'examiner les fautes de celui qui se presente, il suffit d'administrer l'eau comme il faut, & de pronocer les paroles ordonnees à cet effet, là où en la penitence il nous faut entierement sous-mettre à l'autorité presbyterale, qui est l'autorité de iuger, d'absoudre & de resusciter encores. Par ainsi il est requis vne speciale & particuliere puissance, qui n'est requise ni au baptisme ny au Sacremēt de l'extrême unction, duquel l'administration est aussi donnée au prestre. Le Sacrement de

*Le prestre
peut absou-
dre & iu-
ger.*

*Clef de pre-
sbytere.*

l'ordre donne donc principalement la puissance d'administrer, dispenser & conferer le Sacrement de l'Eucharistie, pour lequel il est ordonné, & à la suite ceux de la penitence, du baptême & de l'extrême onction.

Comme l'administration du Sacrement de l'ordre requiert encores une puissance au dessus de la sacerdotale.

CHAP. CCCX.

D'Autant que l'ordre est vn Sacrement aussi *il faut en* bien que les autres, cōme il y faut de l'autorité & de la puissance à les administrer, dispenser & donner, qui est la cause de son institution, aussi faut-il de l'autorité & de la puissance *l'Eglise & ne possédant ce par dessus l'administration des Sacramens.* pour l'administrer, dispenser & donner, autrement il y auroit de l'imperfectiō en ceste police: & si faut que telle puissance ait de l'excellence, de la preeminence & de la dignité au dessus de celle que ce Sacrement donne. La plus haute & la plus digne puissance qu'il donne c'est la sacerdotale, certainement il faut donc qu'il y en ait encores quelque vne au dessus, qui face vne nouvelle distinction en superiorité & inferiorité. Comme tous les Chrestiens sont premierement pareils & conuiennent esgalement en la reception des Sacremēts, & qu'apres on en choisist & esleue quelques vns d'entr'eux en l'autorité sacerdotale, pour administrer & donner les Sacremens, aussi faut-il que de cet ordre des prestres, esgaux en la reception du Sacrement del'ordre, il se face encores vn choix & vn se-

Degrez de
l'elevation
des Chre-
stiens.

cond triage plus parfait & plus excellent de ceux qui ayent la puissance d'administrer & cōferer ce Sacrement: car tout ainsi que celuy qu'on esleue au dessus des Chrestiens doit estre Chrestien, aussi doit estre prestre celuy qu'on esleue au dessus des prestres. Voicy la droite eschelle & ordre tres-mesuré de ce progres: l'homme est premierement releué de la cheute generale & premiere par le Sacrement de baptesme & les autres ausquels la grace se donne, voila vne montee & eslevation fondamentale & radicale, par laquelle celuy qui est rendu Chrestien gaigne de la dignité & superiorité sur celuy qui ne l'est pas, car le non Chrestien est encores veautré & acroupy en ceste commune ruine de l'humaine nature, d'où l'autre s'est releué & remonté. Le Chrestien s'esleue secondement receuant la puissance sacerdotale: voila la seconde eslevation & superiorité, car deuenu prestre il monte au dessus d'un Chrestien non ordonné. Et d'autant qu'il est besoin de quelque autre qui ait la puissance d'ordonner vn prestre, & de distribuer le Sacrement de l'ordre, il y a vne tierce montee & superiorité au dessus du simple prestre, qui s'acquiert par ceste autorité & puissance qui excède la sacerdotale. Comme le prestre regarde immediatement les Chrestiens non ordonnés & la part laïque, aussi regarde immediatement ceste tierce puissance les prestres & la part clericale. Et attendu que nul Chrestien ne peut estre esleué au sacerdoce que par le Sacrement de l'ordre, qu'il doit prendre d'autrui non de soy-mesme: que nul ne peut esleuer au-

truy,

truy au sacerdote, s'il n'a l'autorité & la puissance de conferer ce Sacrement de l'ordre, & que nul ne peut auoir telle puissance & autorité, s'il ne l'a receuë immediatement de Iesus-Christ, à qui sont tous les Sacremens, il s'ensuit de necessité qu'ou Iesus-Christ mesme en sa propre personne doit cōferer le Sacrement de l'ordre & constituer le sacerdote, ou qu'il doit establir & faire vn vicaire en sa place, à qui il donne son autorité & sa puissance en la collation & dispensation de ce Sacrement & del'vniuerselle cōstitutiō du sacerdote. Mais veu qu'apres sa resurrection il a deu monter au ciel, non demeurer en ce monde & entre nous, il a esté besoin qu'il constituast vn ou plusieurs preb-^{Necessité de confesser & admettre vn vicaire de l'us Christ en son Eglise.}stres en terre, auquel ou auxquels il donnast la puissance sacerdotale, & en outre la puissance & autorité de dispenser & de distribuer le Sacrement de l'ordre, & d'ordonner d'autres preb-^{se.}stres en terre: de sorte qu'ce premier preb-
stre immediatement establi par Iesus-Christ ou en eux, si plusieurs il en fist, il n'y eust pas seulement la puissance & autorité sacerdotale, qui consiste en l'administration du Sacrement du corps de Iesus Christ & au iugement & absolution des pechez, mais il y eust encores vne autorité & puissance bien plus generale, plus estendue & plus ample, à sçauoir de constituer & d'ordonner d'autres preb-
stres en son lieu par le Sacrement de l'ordre. Par là se descouure l'ineuitable necessité d'establir vn ou plusieurs premiers preb-
stres, car sans ce commencement & acheminement, nul preb-
stre n'eust peu depuis estre

*Voilà ce que
il y aie vn
souverain
en l'Eglise.*

estably, ny par consequent les Sacremens de salut administrés & dispensés: La mort mesmes & passio de nostre Seigneur qui se communique par eux fust inutile & frustratoire. Au demeurant comme Iesus Christ a deu immediatement ordonner des prestres premiers: aussi deut-il en constituer vn entre les autres, qui eust sur eux toute préeminence & excellence, autrement la societé des Chrestiens ne fust ny ordonnée, ny reiglee, ou appuyee sur l'vnité, qui est la vraye baze de la force, ains sur la multitude, des-vniō & pluralité compagne naturelle de la dissolution & foiblesse: il est incroyable que son immense sapience eust fondé la chrestienté en vn estat de corruption & de ruine. Si donc il a ordonné des prestres, necessairement il en a ordonné vn principal & plus grand, qui eust de l'aduantage, de l'honneur & du rang sur les autres, qui fust chef & prince de ce college, qui particulièrement & specialemēt representast sa personne, qui tint son lieu & fust comme luy mesme, puis qu'il deuoit remōter au ciel & n'habiter plus visible entre les hommes. Voila comme nous mōstrōs la necessité d'establir vn premier prestre, immediat vicaire de Iesus-Christ, represētāt sa personne en ce mōde, qui soit chef de la chrestienté & de la chrestienne locieté.

De la grandeur & excellence de la premiere & souveraine prestrise.

CHAP. CCCXI.

PArce que ce premier prestre n'est pas simplement prestre, mais qu'il est premier, &

vicaire de Iesus Christ, representât sa personne,
 à ceste cause a-il en soy non seulement la puis-
 sance sacerdotale, mais vne autre encores au *Puissance*
 dessus souueraine & derniere: c'est à luy de cō- *du souue-*
 ferer & dispenser le Sacrement de l'ordre à to- *rain pre-*
 hommes propres à la receuoir, & de confirmer *stre.*
 & ordonner indistinctement par le monde les
 prestres: c'est à luy de pouuoir iuger & absou-
 dre tous les pechez de tous les chrestiens sans
 limitation & sans restriction: car puis que son
 autorité est la premiere, & qu'elle luy a esté
 immediately donnee par Dieu sous le tiltre
 de son vicaire, lieutenant & vicegerât en terre,
 elle doit estre non retrainte, non limitee, non
 mesuree, & si pleine & accomplie qu'en rien ne
 luy defaille. La puissance sacerdotale est double
 quant à son effet: de l'une part elle s'estend au *La puis-*
 Sacrement du corps & sang de Iesus Christ, & *ce sacer-*
 de l'autre au Sacrement de penitence, pour y *dotale est*
 donner iugement & absolution à nos fautes. *double.*
 Ces deux puissances sont differentes, biē qu'elles
 partent d'une mesme racine, & qu'elles soient
 indissolublement attachees l'une à l'autre: car
 la puissance qui concerne le Sacrement du corps *Difference*
 de Iesus-Christ ne peut croistre ny diminuer. *des deux*
 Les prestres sont en celle là tous esgaulx, & l'un *puissances*
 n'y peut auoir plus que l'autre, voire ce grand *sacerdota-*
 & premier prestre n'y a pas plus que l'un de *les.*
 ceux qu'il a establis. Son aduantage cōsiste en
 cela d'auoir la charge de conferer le Sacrement
 de l'ordre, auquel se donne telle puissance, &
 s'y donne non par luy pourtant, mais immédia-
 tement par Iesus Christ: car elle est le caracte-

re, ou est fondée en ce caractère que nul que Iesus Christ ne peut empreindre en nos ames. Il n'y a point de rang ou de degré au dessus du sacerdoce en ce qui concerne sa puissance en l'Eucharistie, & l'autorité & souveraineté du premier prestre ne s'amplifie & ne s'estend pour ce regard qu'en ce que c'est à luy de distribuer le Sacrement de l'ordre, par le moyen duquel Dieu cōfere telle puissance. Quant à la seconde du iugemēt & absolution des pechés, qui est attachée à la premiere, & qui se donne ensemble avec elle, il n'en va pas de mesme, car telle puissance peut estre plus grande ou plus petite, relaschée ou restraincte, non quant à la racine & quant à ce qu'elle se donne par Iesus Christ au caractère sacerdotal, mais quant à son usage & exercice : car l'autorité de iuger & d'absoudre ne peut estre effectuée ou mise en besongne, si elle n'a des hommes subiets à l'endroit desquels elles'exerce : telle puissance requiert donc des hommes pour son execution, comme de la matiere en laquelle elle puisse ouurer, là où la premiere ne demande que la seule matiere, qui est le pain & le vin, & ne demande pas des hōmes esq̄ls elle puisse ouurer, car elle ne s'execute pas immediatēmēt en eux, ains seulement entant que le Sacremēt leur est administré. Il y a donc deux choses à considerer en ceste puissance iudiciaire, à sçauoir elle & son usage quant à elle & quant à l'autorité, en soy elle est pareille & esgalle à to^r prestres cōme la premiere puissance, mais quant à son effet & usage elle ne l'est pas, car son execution depend des

La puissance d'absoudre n'est esgalle en tous prestres.

Deux choses à considerer en la puissance iudiciaire ecclesiastique.

hommes & des pechez qu'elle a à iuger & absoudre: Pourtant elle n'est entiere & absolue de tout point qu'en ce premier prestre, à qui est attribuee l'vniuerselle & souueraine charge du iugement de tous pechez & de tous hommes: c'est à luy que toute la chrestienté respõd & est subiette en ceste contemplation, & nul ne peut estre ny iugé ny absous que par luy. Si les autres prestres, qui par le Sacrement de l'ordre ont reçeue ceste puissance, la veulent exercer & mettre en besongne, il faut que ce premier, à la souueraineté duquel est pour ce regard subiette toute la Chrestienté, leur assigne certains limites & certains hommes, en l'endroit desquels ils puissent effectuer leurs charges: sans cela nul prestre ne peut ny iuger ny absoudre. Parquoy bien qu'il ne confere pas la puissance iudiciaire, car c'est à faire à Iesus Christ seul, toutesfois cõme le dernier iuge de tous il taille & distribue en diuerses charges la iurisdiction d'un chacun, & luy donne certains hommes pour executer sa puissance: Voila cõme la puissance de iuger & d'absoudre peut estre plus grande ou moindre, plus ample ou plus restrainte selon qu'il y a plus ou moins d'hommes qui y ressortissent, & selon aussi que par la qualité des pechez qu'on a à iuger la iurisdiction est plus haute ou plus basse. Ainsi quant à ceste puissance de iuger & d'absoudre tousiours est au dessus de l'authorité sacerdotale l'authorité du premier prestre, car c'est à luy d'empescher l'usage de telle puissance, de l'amplifier ou diminuer, y assuiettissant plus ou moins

*Le sonneur
rain pre-
stre borne
aux autres
l'usage de
leur puis-
sance.*

d'hommes selon que bon luy semble. Ce souuerain prestre vicaire de Iesus-Christ en terre a en soy la puissance sacerdotale, à la puissance de conferer vniuersellement le Sacrement de l'ordre & d'y appeller ceux que bon luy semble; & a en outre la puissance de iuger indistinctement & absoudre tous les Chrestiens, & telle puissance est plantee radicalement en luy: c'est luy qui no⁹ peut distribuer en diuerles troupes, & donner aux prestres qu'il a establis certain nōbre d'entre nous & certaine portio de Chrestiens, en laquelle ils exercent leur puissance. Telle puissāce d'absoudre & de iuger receuē du premier prestre par les prestres inférieurs se nomme puissance de iurisdiction, & nul prestre ne peut iuger vn d'entre no⁹, s'il n'est de sa charge & assignē à sa iurisdiction par le vicaire de Iesus-Christ, à qui appartient la generalle & vniuerselle puissance. Il se dōne donc au Sacremēt de l'ordre vne double puissance, la puissance de l'ordre & la puissance de iurisdiction: la premiere depend immediatement de Iesus-Christ non du souuerain prestre, la seconde depend premierement de Iesus-Christ, & se donne au premier prestre son vicaire, & puis son vicaire la distribue à qui il veut & comme il veut, car elle est toute sienne, & luy a esté toute donnee. Le prestre reçoit au Sacrement de l'ordre la puissance de l'ordre, mais non la puissance de iurisdiction: & d'autant que ce grand prestre & vicaire de Iesus-Christ ne peut pas estre tout par tout, & que toutesfois il est besoin qu'en tous lieux il y ait des prestres, qui ad-

*Puissance
de iurisdiction
sacerdotale.*

ministrent les Sacremens & qui iugent & absoluent les Chrestiens de leurs pechez, luy à qui la puissance vniuerselle & generalle à esté attribuee, la peut departir & distribuer à d'autres prestres, leur assignant certains cartiers de la Chrestienté; où en sa place ils exercent la puissance de iurisdiction, & où ils conferent le Sacrement de l'ordre, & multiplient la prestrise. Ces prestres icy, qui ont la puissance de dispenser immediatement les Sacremens, & qui *Euesque.* recoyuent immediatement la puissance de iurisdiction & la puissance de conferer le Sacrement de l'ordre s'appellent Euesques: ceux-cy sont iustement au dessus des simples prestres. Il y a donc par necessité premierement vn souverain prestre, secondement les prestres Euesques, garnis de la puissance de iurisdiction & de la puissance d'administrer le Sacrement de l'ordre, & de faire d'autres prestres: tiercement *Trois rangs en la prestrise.* les simples prestres, qui dispensent immediatement les autres Sacremens aux Chrestiens. Pour la perfection il y a trois rangs necessaires en la prestrise, le simple prestre, le grand prestre & le souverain prestre. Le simple reçoit du grand le Sacrement de l'ordre & sa part de iurisdiction, & regarde immediatement le peuple Chrestien, à qui il administre les Sacremens, mais le grand prestre reçoit sa puissance du souverain prestre: le simple prestre est au dessus de la part laicque, le grand prestre est au dessus du simple prestre: ainsi il est le prestre des prestres. Le souverain prestre est au dessus du grand prestre, ainsi c'est l'Euesque des Eues-

ques. Voila comme ce Sacrement de l'ordre
 establist vne merueilleuse ordonnance en toute
 la Chrestienté. La puissance iudiciaire, qui est
 puissance de iurisdiction, quant a l'usage est
 premierement **concedee & totalement & plei-**
nement attribuee à vn souuerain prestre com-
me au chef, & puis de là elle se soudiuisé es Euef-
ques & grands prestres, & paruient en fin aux
simples prestres. Bien que chaque prestre ait la
 puissance de l'ordre & la **chef**, qui est l'autorité
 de iuger & d'absoudre, toutesfois l'usage &
 l'execution de sa puissance s'estend seulement a
 ceux qu'on luy a faits subiets. Et d'autant que
 l'administration des Sacremens est de soy inef-
 facable & perpetuelle, tout ainsi que le prestre
 ne peut perdre la **puissance sacerdotale**, qui luy
 est conferee au Sacrement de l'ordre, tout ainsi
 ne peut l'Euesque en aucune façon perdre sa
 puissance d'administrer le Sacrement de l'or-
 dre, car elle est essentiellement iointe & atta-
 chee à sa puissance sacerdotale, & a son degré.
 Ce n'est pas comme la puissance de iurisdiction,
 qui se peut perdre, aussi sont elles differentes:
 & la puissance d'administrer le Sacrement de
 l'ordre ne se dōne pas en la maniere qui se don-
 ne la puissance de iurisdiction. Quant elle se
 donne il ne s'imprime point en l'ame vn nou-
 uveau caractere au dessus du caractere sacer-
 dotal, car celui là est le dernier. Le premier ou
 premiers prestres immediatement ordōnez de
 Iesus Christ, qui eurent ceste puissance d'admi-
 nistrer le Sacrement de l'ordre, n'auoient pas
 receu pourtāt vn autre caractere en l'ame ou,

*L'Euesque
ne peut or-
doner qu'e
soudiuisse.*

*L'Euesque
ne peut per-
dre la
puissance
d'ordonner.*

*Difference
de la puis-
sance de
iurisdiction
& d'admini-
stration de
Sacremens.*

tre leur caractere sacerdotal, & de mesme no⁹ en faut-il dire de tous ceux qui ont pareille puissance : mais le caractere sacerdotal croist aucunement en puissance, s'agrandist, s'am- *Puissance sacerdotale conferente liberal arbitre.* plifie & se dignifie par ce moyen. La puissance sacerdotale est comme la puissance du liberal arbitre, au dessus duquel il n'y a point de puissance naturelle : & comme le liberal arbitre peut croistre, se dignifier & agrandir par les sciences, vertus, arts & offices, & qu'en ceste contéplation le liberal arbitre de certain homme peut estre plus grand & plus excellent que celui de l'autre, non toutesfois naturellement ny radicalement : tout de mesme bien que la puissance sacerdotale face radicalement le dernier degré entre les puissances spirituelles qui se donnent par le Sacrement de l'ordre, toutesfois elle peut s'honorer & s'accroistre, & peut s'estēdre aux Sacremens de l'ordre, comme elle s'estend aux autres Sacremens, de façon que ce ne soit pas vne nouvelle puissance, mais que ce soit la premiere estendue, dilatée, & eslargie. Parquoy comme la puissance sacerdotale est ineffaçable, aussi est l'episcopale, & de mesme que la puissance episcopale s'estēd outre la puissance sacerdotale à la collation du Sacremēt de l'ordre, qui est potestatif, car en iceluy il se donne de la puissance, de mesme s'estend il au Sacrement de la confirmation, auquel se donne la vertu & la puissance de batailler publiquemēt contre les ennemis de Iesus Christ, qui est cōme vn office spirituel. La fermeté & l'extreme force, qui se donne en ce Sacrement, à fait qu'o

en ostela charge au simple prestre pourueu d'une simple puissance, & qu'il la reserve au grand prestre & à l'Euesque qui a une plus excellente puissance, & qui a une puissance sur la puissance, veu qu'il a puissance sur le Sacrement de l'ordre, qui est potestatif. Ces grands prestres & Euesques ont particulièrement deux Sacramens à administrer, de la confirmation & de l'ordre.

La puissance du Pape est eternelle en ce monde.

CHAP. CCCXII.

Eschelle de l'ordre clerical.
DES choses precedentes il nous appert comme le clergé est singulierement bien ordonné, reiglé & disposé par diuers ordres, come par une tres-artificielle eschelle, en laquelle on monte des choses inferieures aux supremes, & descend-on des choses supremes aux inferieures. La premiere marche, c'est la tonsure clericalle, la seconde c'est le psalmistere : ce ne sont pas deux ordres, mais s'en sont les preparatoires : En la tierce marche est le portier, en la quatriemesme le lecteur, en la cinquiesme l'exorciste, en la sixiesme l'acolyte, en la septiesme le soudiacre, en la huitiesme le Diacre, en la neufiesme le prestre. Le sacerdotat ou la prestrise c'est le dernier but & fin des ordres, mais on leur suradiouste par maniere d'embellissement & d'accompliment l'episcopat, l'archiepiscopat, le patriarchat, le cardinalat & le papat, par lesquels les ordres se dispent & en viennent. De ceux-ci nous pouons faire le reste des marches de l'eschelle :

l'Euesque fera la dixiesme & xi. le patriache, & le Pape l'extrême & la derniere, auquel consiste le souuerain honneur du sacerdoce. L'excellence de la puissance se depart & s'espand à mesure qu'elle descend le plus, & se particularise & ynist à mesure qu'elle monte le plus (cōme nous disions de l'eschelle de nature qu'elle se singularisoit & referroit à mesme qu'elle mōtoit, & qu'en fin elle s'aboutissoit en l'vnité.) Ainsi il y a plus de simples prestres qd'Euesques, pl^{us} d'Euesques que d'Archeuesques, plus d'Archeuesques que de Patriarches, plus de Patriarches que de Cardinaux, & en fin tout se termine en vn seul Pape pere vnique de tous les peres spirituels, surintendant, Prince souuerain & chef inuisible de tous les Chrestiens fideles, grand pontife, vicaire de Iesus Christ, fontaine, origine & reigle de toute principauté spirituelle: duquel comme de la source premiere, se deriuēt tres. ordōnement toutes puissances iusques au dernier membre de la chrestienté. Voyez de combien merueilleuse & iuste proportion & disposition s'esleue le clergé au dessus du populaire. Si la consue dōne de soy quelque dignité à celuy qui la prend sur ceux qui ne l'ōt pas, si elle luy apporte quelque particulier respect & honneur, cōbien doit estre honoré & respecté celuy qui est en ce dernier siege & suprême? L'vnité de ce souuerain prestre tient toute la chrestienté vnée & en soy & à Iesus Christ. D'autant que ceste sienne puissance vniuerselle est tousiours necessaire à la chrestienté, comme vne viue source de laquelle s'escoulent & deriuēt toutes les autres puis-

Pape som-
uerain hō-
neur en l'E-
glise.

Combien le
Pape est ho-
norable.

*Papay suc-
cessif.*

*Le Papay
est perpe-
tuel.*

ces, qu'elle fut donnée au premier non pour luy-mesme, mais pour le besoin que nous en auions tous, & fut donnée a vn homme mortel, il s'ensuit que ce fut en telle condition que elle peut successiuemēt passer de l'vn a l'autre. Et veu que telle puissance despendoit de Iesus Christ, de qui elle estoit receuë non d'ailleurs & qu'elle estoit toute à ce premier prestre immediatemēt ordonné par luy, il s'ensuit en outre qu'elle luy fut donnée de façon qu'il eust l'autorité d'en disposer, dispenser & ordōner comme bon luy sembleroit à l'vtilité & profit de toute la chrestienté, & qu'il fust en luy d'establi les formes propres a la trāsferer d'vne mai en l'autre, & à la continuer & maintenir entre nous. Telle puissance vniuerselle ne se peut dōc perdre, elle demeure radicalement en la Chrestienté comme l'ordonna le premier prestre, à qui elle estoit. Elle durera sans doute autāt que la Chrestienté, & si Iesus Christ est immortel & tousiours viuant, les choses ordonnées par luy demeureront eternellement. Son Eglise, qu'il a establie par ses Sacremēs, par son premier prestre & vicaire, & par les autres prestres vnis au premier, durera tout autāt que durera le monde, & ne peut defaillir si Iesus-Christ mesme ne défaut: ce qui est impossible, car il est luy-mesme le grand prestre entant qu'il est hōme, non descendant d'vn autre prestre, mais de Dieu immediatement, & demeure eternellemēt au ciel benist és siecles des siecles.

NOus auons arresté que toute la Chrestienté se diuise necessairement en deux parts generales, celle des clerics & celle des laics, ou bié en ceux qui donnent & en ceux qui reçoient: la difference consiste au donner & au recevoir: les clerics sont les plus nobles, parce qu'ils donnent & les laics se sont moins par ce qu'ils reçoient. Comme nous auons veu la part clericale estre ordōnee en soy d'un singulieremēt bel ordre à la façon d'une tres-parfaite hierarchie, aussi faut-il que la part laïque le soit en la maniere. Elles sont toutes deux vne Eglise, vn corps & quasi vn homme. L'une est superieure, l'autre inferieure: l'une reçoit & l'autre donne, s'être-rapportāt comme le corps & l'ame: car de mesme q de ces deux pieces l'homme se fait, aussi se fait l'Eglise de ces deux autres: & de mesme que l'ame se porte enuers le corps influant & infondāt en luy la vie corporelle, de mesme se porte la part clericale enuers la part laïque, infondant & inspirant en elle la vie spirituelle. Parquoy si cōme l'ame est ordōnee en soy par ses puissances, aussi l'est le corps par ses mēbres & organes visibles, puis que nous venōs de voir la dispositiō & distribution de la part clericale, il s'ensuit que celle des laics est aussi à la façon disposee en soy & distribuee. Et à mesure que la part clericale est departie & ordonnee par la puissance spirituelle, establisant en elle diuers degrez & diuers ordres, aussi doit

La cōpositiō du clergé & des laics comparee a vn corps.

estre celle des laics departie & ordonnée en di-
 vers ordres par la puissance corporelle & tem-
 porelle. Il ya vne puisſance corporelle aussi bié
 qu'une puisſance spirituelle. Si l'ame est, aussi est
 le corps. Certains biens regardét le corps ainsi q
 d'autres regardét l'ame: & le corps a sa vie cor-
 porelle, comme l'ame a sa vie spirituelle. Il y a
 deux vies, la terriéne & la celeste, ou la corporel-
 le & la spirituelle: l'une de laquelle le corps vit
 par le moié de l'ame, & l'autre de laquelle l'ame
 vit par le moié de Dieu, chacune a un bié parti-
 culier duquel elle se nourrit & se sustate: La cor-
 porelle a le terrié, & la spirituelle a le spirituel. A
 la vie terriéne appartient tout ce qui est terrestre,
 & a la spirituelle tout ce qui est spirituel: par
 ainsi de mesme que nous auons eu besoin d'une
 puisſance spirituelle pour l'administratiō des
 biens spirituels, qui sont les Sacremens esquels
 la vie spirituelle consiste: ainsi auons nous be-
 soyn de la puissance terrienne & seculiere pour
 l'administration des biens terriens, esquels la
 vie corporelle consiste. Comme la iurisdiction
 spirituelle nous est necessaire, ainsi nous est ne-
 cessaire la iurisdiction temporelle ou terriéne:
 & tout ainsi que la part clericalé est ordonnée
 & rangée par la puissance spirituelle, ainsi est la
 part laïque ordonnée & rangée par la puissan-
 ce terrienne. Comme la puisſance spirituelle re-
 çoit beaucoup de degrez & d'ordres en soy qui
 se raportent tout à vne souveraineté, ainsi en la
 puissance terriéne beaucoup de degrez & d'or-
 dres en soy, qui se raportent tous à vne autho-
 rité royale & imperiale. D'autant que la

Deux vies.

Deux vies.

*Deux puis-
sances spiri-
tuelles ou
terriennes.*

vie spirituelle est plus digne que la terrien-
 ne, & l'ame plus digne que le corps, d'autant
 est l'une autorité & puissance plus digne que
 l'autre : comme l'ame regist le corps, aussi
 doit la puissance spirituelle regir la puis-
 sance corporelle & terriene. Comme l'ame n'a pas
 fait le corps, mais Dieu a fait l'ame & le corps,
 ainsi la puissance spirituelle n'a pas institué la
 temporelle, mais Dieu les a immediatemēt or-
 donnees & instituees routes deux. Comme le
 corps est pour l'ame & se rapporte à elle, aussi la
 puissance terrienne est pour la spirituelle & s'y
 rapporte : & comme le corps doit estre subiet
 à l'ame, aussi le doit estre à la puissance spirituel-
 le la puissance terriene. De là nous descourons
 trois merueilleux ordres au monde : le premier
 en la nature & es creatures, duquel i'ay traité au
 commencement de celiure, & les autres deux
 en la Chrestienté & humaine nature, à sca-
 uoir l'ordre de la puissance spirituelle, & l'or-
 dre de la puissance corporelle ou temporelle,
 Ces deux excellent le premier, d'autant que les
 hommes surpassent les autres creatures : en
 l'ordre de nature l'une creature s'esleue sur l'au-
 tre, & l'homme s'y treuve le plus haut, & en ces
 deux dernieres l'homme s'esleue sur l'homme,
 le peuple sur le peuple, & la natiō sur la nation.
 Si la beauté du monde est esmerueillable pour
 le tres-parfait ordre de nature, plus est esmer-
 ueillable la beauté de l'Eglise de la Chrestienté
 pour le parfait ordre de sa double puissance.
 Qui voudra descourir l'excellence de ces deux
 derniers ordres, qui les compare l'un à l'autre.

*Trois mer-
 ueilleux or-
 dr. s au mō
 de.*

*L'Eglise
 Chrestienne
 est plus bel
 le que le
 monde.*

Comparaison de la puissance spirituelle à la puissance temporelle.

CHAP. CCCXIII.

LA puissance corporelle ou temporelle, qui regarde & ordonne la part laïque représente le corps : & la puissance spirituelle, qui regarde & ordonne la part clericale, représente l'ame. Parquoy comme Dieu fit premierement le corps & auant l'ame, cōme le corps est premierement habilité & préparé a loger l'ame, & que secondement l'ame y arriue & y est receuë le parfaissant & le viuifiant, de mesme la puissance terrienne & seculiere fut en ce monde auant la spirituelle. Dieu ordōna premierement celle qui represente le corps, & la prepara & rēdit propre à loger celle qui represente l'ame. La puissance terrienne fut en ce monde parvn grand nombres d'ānees, se formant peu a peu, & se disposant a receuoir en soy la puissance spirituelle, & accōplie qu'elle fut en sa disposition & preparation, elle la reçeut par le moyen de Iesus-Christ, qui la vint installer en terre. La venuë de nostre Seigneur choisit la puissance terrienne vniuersellemēt en son meilleur estat, & ayant son siege à Rome premierē cité du mōde: d'où il aduiant que la puissance spirituelle fut logee & receuë en ceste mesme cité: cest là qu'elle s'instala, & soumit a soy la puissance terrienne, car c'estoit bien raison qu'elle se logeast au plus honorable lieu du monde. Ainsi reçeut la puissance terrienne la puissance spirituelle, de mesme que le corps reçoit l'ame, elles firent

*Rome siege
de la puissance
temporelle puis
parolle puis
de la spirituelle.*

furent ensemble comme le meslange d'un homme, & demeurēt encores iointes & associees en la chrestienté l'une aidant & secourant l'autre. *La puissance terrienne n'est de l'ordonnance de Dieu.*

Puis que la puissance terrienne, qui estoit la premiere au monde, n'a point esté destruite par l'aduenement de la puissance spirituelle, ains lui est seulement assubietie & asservie, c'est un signe euident qu'elle est à Dieu, & de son ordonnance, autrement elle fust infailliblement abolie & n'eust eu ni rang ni place avec la spirituelle. *La puissance temporelle tient sa vie de la spirituelle.*

Comme l'ame viuifie & façonne le corps, & comme elle le conforme & rameine à Dieu, ainsi la puissance spirituelle viuifie & façonne la temporelle, la conforme & rameine à Dieu. La puissance temporelle separee de la spirituelle, reste morte & eslongnee totalement de son createur comme le corps, qui perd sa forme, ou le corps qui laisse son ame. Que les Princes terriens se donnent donc bien garde de ne contreuenir à la puissance spirituelle, qu'ils se donnent bien garde de luy desobeyr, qu'ils la respectent & qu'ils la seruent, car leur auctorité n'a force ne vie qu'entant qu'elle est au seruice & en l'obeyssance de la puissance spirituelle. *Les Princes doivent obeir à l'Eglise.*

Que les Princes d'aujourd'huy considerēt comme leurs predecesseurs & ceux auxquels ils doiuent tout ce qu'ils ont, soumirent tres-volontairement & assubietirent leur grandeur à ceste puissance spirituelle: qu'ils regardent comme le feste de la puissance terrienne qui est l'Empire de Rome à esté desia mille ans & plus en la subiection de la puissance spirituelle: qu'ils craignent la main de Iesus Christ, qui a rendu obeissance à son lieute-

nant toute la terrienne puissance, & qu'ils le craignent hardiment, car leurs deuanciers, qui ne leur doiuent rien en grandeur, ont bien baillé la teste sous son vicaire, & l'ont seruy comme vrais subiets. Qui sera si osé d'aller persecutant l'Eglise de Iesus Christ? pensons comme la chrestienté quelquefois n'estoit pas, de qu'elle façon elle est arriuee & de qu'elle façon elle est augmentee, comme elle est paruenüe au dernier point de toute hauteur, & comme elle y dure & perseuere. Craignons Iesus Christ fils de Dieu comme nos predecesseurs l'ont craint, honorös le comme nos predecesseurs l'ont honoré. Si les plus grands d'entre nous se representent la grandeur, la magnificence & l'excellence de leurs deuanciers, & de l'autre part leur petitesse & leur foiblesse, ils trouueront certainemēt qu'il n'y a rien de pareil. Et si leurs ayeuls si grands, si vail-lans, si puissans & si sages ont eu la deuotieuse crainte de Iesus Christ tousiours presente à leurs yeux accompagnée d'une foy tres-constante & inuiolable, s'ils ont honoré son vicaire en terre & luy ont esté obeyssans & subiets; s'ils ont aimé, defendu & chery tous les fideles, certainement il siera tresbien à ceux-ci de les imiter, & de se maintenir en leurs saintes traces. Encore voient-ils luyre ceste grande puissance en la cité de la terre la plus fameuse cité dominatrice du monde, & y tenir glorieusement le siege de sa iurisdiction apres tant de trauerses, tant de rudes secousses, & par vne si longue suite de siecles.

*Exhorta-
tion à imi-
ter les an-
tiens en la
crainte de
l'Eglise.*

Du septiesme Sacrement, qui est le Sacrement du mariage.

CHAP. CCCXV.

Dieu n'a pas créé ensemble les hommes, ny ^{pourquoy}
 ne les a faits tous en vn coup comme les ^{Dieu ne}
 Anges, ains apres auoir produit de sa propre ^{creatous les}
 main & sans moyen le premier couple, il ordon- ^{hommes en}
 na que le genre se multipliaft dès lors en auant ^{semble.}
 par vne generation & propagation naturelle, &
 que nous descendissions les vns des autres: afin ^{Mariage}
 que nous voyans tous deriuez d'un mesme ho- ^{figure de}
 me, nous nous en estimassions plus vns, & que ^{l'amitié &}
 la maniere mesme d'engendrer fust signe d'vnio- ^{société oc-}
 & d'alliance. Le principal bien de l'homme, sa ^{culte du}
 vie & son souuerain bon heur, comme i'ay sou- ^{chrestien}
 uent mōstré, c'est son amitié & société avec son ^{avec Iesus}
 createur: & d'autant que telle société & amitié
 est occulte, spirituelle & inuisible, elle a deu
 estre figuree & representee, autant que faire se
 peut, par quelques choses sensibles & visibles, à
 ce que l'homme les ayant souuent deuant les
 yeux y vist comme dans vn miroüer l'image de
 ce qu'il à le plus à souhaiter. Or d'autant que la
 conionction inuisible ne se peut mieux repre-
 senter que par la visible, & que le signe de ceste
 société spirituelle nous deuoit estre familier &
 ordinaire, Dieu voulut que non seulement
 nous nous multiplissions par la generation,
 mais en outre que nous nous multiplissions
 d'une façon qui seruist de marque visible & fi-
 gure apparente de l'amitié & société spirituelle
 & inuisible que nous auons a dresser avec luy,

Deux causes du mariage.

*Deux con-
ditions
grandes en
la nature
humaine.*

pour acquerir nostre derniere beatitude. Il ordonna donc que ceste generation se conduiroit par la conionction singuliere & indiuiduë du masle & de la femelle, qui est le mariage: à ceste cause il fit dès le commencement, non plusieurs, mais vn seul premier homme & vne seule femme premiere, les associant ensemble d'vn nœud inuiolable & indissoluble. Voila comme le mariage fut estably dès nostre origine pour deux considerations, à ce que ce fust vn moyë de nostre generation, & multiplicatiō, & à ce que ce fust aussi vn signe & sacrement representant la conionction spirituelle & inuisible engendree d'vne amour franche & liberale entre Dieu & nostre ame. A la verité nostre Seigneur fit lors deux grandes conionctions en l'humaine nature, la premiere de l'ame raisonnable avec le corps, qui fut naturelle & non anticipée de volonté & de consentement, car à mesure que Dieu crea l'ame il l'attacha au corps auant qu'elle eust ni chois ni cognoissance: la seconde de l'homme & de la femme, qu'il associa d'vne société inseparable: ceste ci fut non naturelle, mais volontaire & engendree par l'affection & amour de l'vn & de l'autre. La premiere conionction fut comme vne marque, & signe de la seconde: car tout ainsi quel'esprit est plus grand, superieur & plus digne, aussi est l'homme: tout ainsi que la chair est moindre, inferieure & moins digne, aussi est la femme. Comme vne ame fut accouplée à vne seule chair, aussi fut l'homme à vne seule femme. Comme la conionction de la chair & de l'ame ne se pouuoit d'estruire que par la

mort, aussi ne se pouuoit destruire que par la mort la conionction de l'homme & de la femme. Voila comme la premiere societé qui fut radicale & fondamentale en l'humaine nature, à sçauoir de l'ame & de la chair, signifioit l'autre societé seconde & plus excellente de l'homme & de la femme, & la societé seconde signifioit la tierce de nostre ame avec dieu, ou de l'humaine nature avec son createur, qui est la plus parfaite de toutes: de vray aussi ne furent les deux premieres introduites que pour elle.

Comparaison des trois societez de l'ame & du corps de l'homme & de la femme, & de l'humaine nature & de Dieu.

CHAP. CCCXVI.

VEu que ces trois societez reçoient entre elles de l'ordre & des degrez en dignité & en noblesse à la mode d'une eschelle, & qu'elles s'entremarquent & s'entreprésentent l'une à l'autre, il n'y aura pas de mal de les comparer ensemble. Les deux premieres qui sont en l'humaine nature, sont pour la tierce celeste, qui est au dessus de nous: en la premiere la chair monte à l'esprit raisonnable & se ioint naturellement à luy, en la seconde la femme monte à l'homme & se ioint à luy par le libre consentement. Et *il se fait double con-* veu que la femme est prouuee d'ame & de *ionction* corps, & l'homme pareillement, il se fait en *entre l'ho-* ce cy, double conionction à sçauoir de l'ame à *me & la* l'ame, & du corps au corps: mais en la tierce *femme.* tant l'homme que la femme se ioignent à Dieu,

& non seulement l'homme & femme assemblez, mais toute l'humaine nature, au moins elle à esté ordonnée pour cet effet. Comme donc en la premiere conionction qui est de l'esprit & de la chair, la chair se viuifie, s'anoblif

Toute nature se viuifie & s'anoblif iointe à son createur.

& se dignifie par la société de l'esprit raisonnable, sans lequel elle n'a ny vie ni façon: & comme en la seconde la femme se viuifie, s'anoblif & se dignifie par la société de l'homme, de mesme se viuifie, s'anoblif & se dignifie l'homme, la femme & toute l'humaine société par la conionction de son createur. Et tout ainsi que la chair est iointe à l'esprit, tout ainsi l'est la femme à l'homme: & tout ainsi que la femme l'est à l'homme, tout ainsi le doit estre à Dieu le genre humain. Ces deux sociétés nostres l'une entre l'ame & la chair, faisant par nature vne personne indiuiduë, l'autre de l'homme & de la

Double conionction entre nature humaine & son createur.

femme faisant par volonté vne liaison inseparable, signifioient qu'il y pouuoit auoir aussi double conionction entre la nature humaine & son createur: l'une à la mode de l'ame & du corps par vnion personnelle où Dieu & l'homme se trouuaient en vne mesme personne: l'autre à la mode de l'espouse & du mary par vnion volontaire, où l'homme se trouuaist indissolublement associé à son createur par amour & par affection. L'humaine nature ne se pouuoit ioindre à Dieu qu'en ces deux manieres: la premiere est accomplie dès lors que Iesus Christ, Dieu & fils de Dieu, s'vnist corporellement à nous: & la seconde l'est aussi par luy-mesme attachant à soy son Eglise, qui est la congrega-

tion des Chrestiens, à laquelle a il donné la forme & le visage d'vnion & d'vnité autant qu'il est possible, la rapportant toute & la terminant en vn souverain prestre son vicaire. Ainsi toute l'Eglise c'est comme l'espouse, & Iesus Christ en est l'espoux: l'Eglise est comme vne personne, & Iesus Christ est l'autre personne: il se dresse entre elles vn mariages comme entre le premier hōme & la femme premiere. En ce premier estat & auant nostre cheute la seconde conionction estoit desia en effet, car l'homme & la femme, qui faisoient l'Eglise, estoient associez par amour & par affection à Dieu non encores incarné, de mesme qu'apres nostre reparation elle s'est rafraichie & renouuelee entre la chrestienté ou l'Eglise avec le fils de Dieu & Dieu incarné. Ainsi à present il y a deux societéz, la premiere de Dieu s'humanizant & s'incarnant, & la seconde de luy-mesme ioignāt à soy la chrestienté toute sienne. C'est vne tres-noble & tres-digne conionction & société que celle de Iesus Christ avec son Eglise, car c'est vne grande chose Iesus Christ, & grande chose l'Eglise de Iesus Christ. Voila deux femmes que il a prinse, son humanité & son Eglise. L'Eglise se rapporte à son espoux à la mode de la femme premiere: car comme elle descendit & fut formee del'homme, ainsi est l'Eglise formee par Iesus Christ & en descend, par ce que ce sont les Sacremens qui la renouellent & remontent. Ce mariage de Iesus Christ & de son Eglise se represente doublemēt par le mariage de l'homme & de la femme: il y a de la ressemblance na-

*L'Eglise est
l'espouse de
Iesus
Christ.*

*Iesus Christ
a pris deux
femmes.*

turelle entre l'homme & la femme, aussi y a-il entre Iesus Christ & son Eglise: il est pourueu de chair & de corps comme elle : parquoy il se trouue & en l'un & en l'autre de la conformité de natures & conformité d'affections.

Le mariage est vn ancien & nouveau Sacrement.

CHAP. CCCXVII.

*Mariage
est Sacre-
ment.*

*Cause fina-
le du ma-
riage.*

LE mariage est Sacrement à cause qu'il signe & signifie chose sainte, sacree, spirituelle & inuisible : & attendu que ce qui est signifié est tousiours beaucoup plus que ce qui signifie, car le signe est pour la chose signee & non au rebours: certainemēt la conionctiō spirituelle, qui est signifiée par le mariage, est sans comparaison plus noble & plus grande que n'est le mariage qui la signifie. Le mariage est institué pour signifier & représenter l'vniō & conionction spirituelle qui se fait & faire ce doit entre l'humaine nature ou l'ame & Dieu, car toutes les deux societez sont volontaires & engédrees du liberal arbitre. Or autrement estoit l'humaine nature iointe à son createur en son parfait estat, autrement apres la reparation de sa cheute: lors elle luy estoit seulement iointe par amour, & par vn libre consentement, mais depuis elle l'a esté d'une autre & nouvelle façon, Dieu s'estant ioint à elle en vnitē de personne, & s'estant fait Dieu & homme, qui est Iesus Christ, & en outre encores Iesus Christ ayant associé à soy la chrestientē & son Eglise nouvelle par l'ablution

& purification de ses Sacremens, qui est vne grande conionction entre nous & luy. Voila donc trois societez spirituelles. Parquoy si le mariage fut premieremēt institué pour les représenter, & que dès le commencement il représentast la société premiere & originelle de l'humaine nature avec son createur, il a deu encor depuis estre ordonné pour représenter pareillement les deux societez dernieres & nouvellement establies, tant par la conionction de la personne du fils de Dieu à l'humaine nature, que par son vnion à sa nouvelle Eglise, qui sont toutes deux volontaires, & contractees toutes deux en mode de mariage. Le mariage est donc l'ancien & premier Sacremēt, & si est nouveau Sacremēt comme le baptême & les autres: car c'est raison que ceste nouvelle conionctiō faite depuis nostre reparation soit signifiee & representee aussi biē que l'ancienne. Le mariage est Sacremēt de Iesus-Christ comme les autres, & a esté comme renouvelé par luy pour vne nouvelle signification. Il signifie les trois conionctiōs spirituelles, la premiere qui estoit entre l'homme, ou l'ame & Dieu par le moyē de la seule amour, & les autres deux à sçauoir celle du fils de Dieu avec l'humaine nature, qu'il print, & celle de Iesus-Christ avec son Eglise, qu'il forma. En chacune de ces deux dernieres il se trouue l'vnion de deux, l'un agēt & influant, l'autre patient & receuant, tissué par l'amour, qui procede de la frēche volonté: ainsi l'une & l'autre est tres-proprement representee par le mariage, basty semblablement de la conionctiō

*Mariage
est viciel &
nouveau
Sacremēt.*

*Double
nœud au
mariage
char. el, &
en celuy de
Iesus Christ
avec son
Eglise.*

amoureuse & volōtaire dedeux personnes, des-
quelles l'vne est agēt & influant, l'autre patient
& receuant. Ces significations rēdent le maria-
ge vn haut & tres-noble Sacrement, mesme la
significatiō de ceste tierce conionction de Iesus
Christ & de son Eglise, à laquelle il raporte sin-
gulierement bien: car comme au mariage il y a
double nœud, l'vn de l'affectiō, qui est spirituel
& volōtaire, & l'autre de la conioction char-
nelle qui s'ēgendre du premier, & qui parfait
entierement & consōme ceste societé: sembla-
blement il y a deux nœuds en ceste societé de
Iesus Christ & de son Eglise, l'vn partāt de l'af-
fection reciproque de toutes les deux parts, &
l'autre de la ressemblance des natures, car Iesus
Christ & son Eglise ont de la conformité char-
nelle & corporelle à produire & engēdrer des
nouveaux & spirituels hommes.

*Des effets du Sacrement de mariage, & de la gra-
ce qui s'y donne.*

CHAP. CCCXVIII.

*Puissance
que recoit
l'homme au
sacrement
de maria-
ge.*

PVis que le mariage est Sacrement de Iesus-
Christ, il faut que l'homme recoiue en luy de
la grace spirituelle & quelque spirituel secours.
Signamment pour son besoin en ceci, comme
il fait és autres sacremens: il y reçoit donc la
puissance & la faculté d'vser de sa femme à la
procreation de lignee suiuant l'institutiō diui-
ne. A ceux qui s'y soumettent dignement, &
d'vne chrestienne & sainte intention, il se don-
ne en ce sacremēt d'estre vnis d'vn heureux ac-

cord & vnanime consentemēt pour leur multiplication a la louïange & gloire de Dieu: il s'y donne aussi a ceux-la de la grace pour combattre la concupiscence charnelle, & pour retirer par ce moyen leur ame de la corruption & du desordre, afin que ce soit vn lien singulier, profitable & inseparable, qui sont trois qualitez necessaires à parfaire & sanctifier vn mariage. Ceste grace prouuoit à trois assaux de la chair, & engēdre en nous triple commodité: premiere-
ment elle nous defait de ce vilain & desreiglé appetit à la diuersité & au change, & nous tient arrestez & contens en la partie que nous auons seule choisie: secondement elle proportionne iustement & mesure nostre plaisir à la seule generation, regeant à ceste fin là les dernieres bornes de nostre concupiscēce, & la gardant de nous emporter outre le fruit à la delictation vaine & voluptueuse: tiercement elle prouuoit à ce qu'il ne s'engendre en nous aucun desdain ou desgoustemēt par la longue cōuersation & continuel vsage, nous vnissant d'une affectiō insatiable & inseparable. La singularité de ce lien engēdre en nous vne foy tres certaine, que nous gardōs l'un à l'autre, son profit y engendre le bien de la procreation, pour lequel quāt à l'office de nature le mariage a esté ordonné: son inseparabilité y engēdre le fruit du Sacremēt, car tel lien c'est le Sacrement de cōionction spirituelle, de laquelle nous venōs de parler. Ainsi trois choses nous viennent du mariage, la foi ou loyauté, la lignee & le Sacrement. Ces trois biens reiglent & moderent le

Trois qualitez necessaires au mariage.

Effet de la singularité du mariage.

Trois profits du mariage.

desordre de nostre chair, domestiquent la farouche insolence de la concupiscence, ostent la deshonesteté de ceste iouissance charnelle, cachent & recourent la laideur de ceste action brutale de soy, hôteuse & inexcusable. Le mariage rend licite ce qui estoit illicite, & fait que ce ne soit plus peché, ce qui l'estoit auparauar, à cause que ces trois biens, qu'il accompagnent ont plus de bonté, d'honesteté en eux & de beauté, que ceste operation n'a de vice, de laideur & de honte. D'auantage il rebride & refroidist l'ardeur de la cōcupiscence, & nous deliure de tous les maux qu'elle tiēt à sa suite : car lors que par l'action legitime du mariage nous accomplissons nostre enuie, nous rabatons & arrestons le furieux effort de la chair, qui pourroit sās cela brusler & cuire quelques vns. Voila comme il nous deliure du peché que nous commettriōs sans luy, & comme il vaut mieux se marier que de brusler. Trois choses se considerent au mariage, le signe ou signification ou Sacrement, & l'office, & le remede. La signification est double, car elle represente la coniōction de Iesus-Christ avec son Eglise, tant par amour que par ressemblance de nature. L'office est double, car il concerne la communauté de vie & de nourriture, & concerne aussi la production des enfans. Le remede est aussi double, car il regarde le cours de la concupiscence arrestāt chacun à sa chacune, & regarde aussi le desordre, ordonnant quel vn se serue de l'autre pour l'effect du mariage seulement, c'est à dire pour la seule generatiō, non pour le plaisir ou pour la

*Trois choses
à cōsiderer
au mariage.
se.*

volupté. Ainsi ce sont deux significations, deux offices & deux remèdes. La première significatio, premier office & premier remède se rapportent à la conionction des ames, mais la seconde signification, second office, & second remède se rapportent à la conionction des corps. Comme es autres Sacremens il y a quelque chose visible & exterieure, & quelque autre invisible & occulte, aussi y a-il icy, autrement ce ne seroit pas Sacrement. Il y a des paroles & signes exterieurs ou actions & operations visibles, qui tiennent le lieu des choses corporelles qu'on voit ailleurs, cōme l'eau au baptesme: en quoy il y a de la ressemblance avec le Sacrement de penitence, qui n'a non plus de choses corporelles. Les paroles de l'homme & de la femme significatives de leur intètion, c'est ce qui appert au dehors, & leur consentement & accord c'est ce qui est remarqué au dedans. Tout ainsi qu'è la penitence les paroles de la confession exterieure signifient l'interieure contrition & desplaisance, apres il s'y fait vn liè obligatoire, invisible & spirituel, & vne conionction indissoluble, & ce par la diuine ordonnance, car Dieu a institué le mariage pour signifier la conionction spirituelle: & ce lien obligatoire seulement par le reciproque consentement de l'homme & de la femme, déclaré par les paroles exterieures de tous deux ou par quelque autre signe, c'est proprement le mariage. Le consentement donc tesmoigné par les paroles n'est pas mariage, mais il cause le mariage. Ce sont trois choses par ordre, les paroles exterieures & si-

Au Sacrement de mariage il y a du visible & de invisible.

Ce qui est proprement mariage.

*Deux biens
au mariage.*

gnificatiues, le franc & volontaire cōsentemēt des deux parties, & le lien obligatoire inuiolable & indissoluble. Ce lien est le Sacrement, & signifie la conionction spirituelle d'entre Dieu & l'ame, d'entre le fils de Dieu & la nature humaine par luy reuestuë, & d'être Iesus Christ & son Eglise: telle signification cause le nœud indissoluble de ce lien. Et de ce lien obligatoire par la force duquel l'hōme passe en la puissance de la femme, & la femme en la puissance de l'homme, s'engendre en outre vne autre conionction à sçauoir la corporelle & charnelle: de façon que par telle obligation l'hōme est obligé de rendre le deuoir à la femme, & la femme à l'homme. Ainsi il nous appert que de l'ordonnance de Dieu le consentement volontaire exprimé par les parolles cause vne obligatiō perpetuelle, & nous apert aussi qu'au mariage il y peut auoir tousiours deux biens, la foy & le Sacrement encor' que le fruit & la lignee ne s'y trouue pas tousiours. Car ce neātmoins le paiement du deuoir y peut maintenir la foy & la loiauté, & quant au Sacrement ou signe de la conionction ou conionctions spirituelles, il ny māque iamais.

L'homme chrestien se doit bien garder de ne violer ny son mariage ny celuy d'autruy.

CHAP. CCCXIX.

PVis que le mariage est vn si grand & si noble Sacremēt, puis qu'il est institué & ordōné pour representer & signifier des cōionctiōs

spirituelles si dignes & si diuines, chacun se doit prendre bien garde de ne violer le sien, car qui viole le signe, fait iniure & à celuy qui l'a institué & à la chose signifiée: qu'est-il plus iniurieux ou plus inique que d'outrager & offenser la sainte conionction du fils de Dieu & de l'humaine nature en vne mesme persōne, de laquelle tres-sacree & tres-vénérable conionctiō le mariage est signe & Sacremēt? Qu'est-il plus iniurieux & plus inique, que d'outrager & offenser la conionction de Iesus-Christ avec son Eglise de laquelle ce Sacremēt est vn signe tres-manifeste? Quicōque mesprise ces conionctiōs encourt vne tres-aigre vengeance, car il des-honore l'humanité de Iesus-Christ, la personne du fils de Dieu & toute son Eglise. Semblablement chacun se doit bien garder de violer le mariage d'autrui, & doit penser qu'en ce faisant il viole vne tres-sainte ordonnance & institution, faite par la main mesme de Dieu, qui accoupla originellement en paradis vn seul homme a vne seule femme: parquoy le mariage doit estre reueré pour la reuerence de son auteur.

Iesus-Christ espoux de son Eglise.

CHAP. CCCXX.

Iesus-Christ se porte enuers l'Eglise ou enuers la chrestienté tout de mesme que l'espoux & mary se porte enuers sa femme & espouse. Cōme tout bō mary aime sa femme d'une amour chaste, pur, singulier & inuio'able, & comme la bonne femme aime son mary d'un pareil

*Mariage
de Iesus-
Christ &
de son
Eglise.*

amour, ainsi aime Iesus Christ l'Eglise, & l'Eglise Iesus Christ. Côme le vray & bõ espoux honore, pare & embellist son espouse le plus qu'il peut pour son honneur, aussi fait Iesus-Christ son Eglise de tout ornement & spirituel & corporel, au dedans & au dehors, autant que faire se peut pour sa gloire. Comme le bõ mary chaste sa femme & ne la tue pas, aussi Iesus Christ ne destruit pas son Eglise, mais il la chast. Comme le bon mari ne permet pas que sa femme faille ou se desuoie, aussi ne permet pas Iesus Christ que son Eglise faille ou se desuoie. Côme le bon mary defend & soustient sa femme, aussi fait Iesus Christ son Eglise. Et comme la femme de biẽ honore & craint son mary, aussi fait l'Eglise Iesus-Christ. Pour faire brief, Iesus Christ se porte tout ainsi enuers son Eglise, qu'un bon mary fait enuers sa femme : c'est un espoux immortel d'une espouse immortelle.

Le sommaire des choses precedentes.

CHAP. CCCXXI.

NOus auons doncques appris la façon & la forme, en laquelle Iesus Christ, fils de dieu & vray homme, donne à la mode d'un vrai medecin & Sauueur le bien estre, la grace, le salut & toutes choses necessaires à l'homme tombé, & comme l'homme reçoit effectivement en foy la vertu de sa mort & passion, & s'unist & incorpore à lui se regenerant & reformant par ce moyen. Nous scauons desormais que Iesus Christ ouure en nous par certaines choses visibles

bles & sensibles, pour nous renoueller, parfaire & accomplir, & que la vertu salutaire se desriue de la diuinité, qui est en luy, & par son humanité descend en ses Sacremens, qui sont instrumens visibles par lesquels il touche l'homme & applique à l'indigent sa faueur & son secours, & qui sont des viues memoires de sa mort passée. Nous auons appris que la passion de Iesus Christ n'ouure en nous que par la memoire, & qu'à ceste cause il a remply son Eglise & la chrestienté d'expressiues memoires, qui nous refreichissent continuellement sa mort, & qui nous sauuent par consequent. Il a esté dit comme les Sacremens sont instituez & ordonnez selon la necessité & indigence des hommes, à qui on les applique, & que les cinq premiers, le baptesme, la confirmation, l'Eucharistie, la penitence, & l'extrême onction regardent le besoin de chaque homme particulièrement en soy, & en ce qui est vne seule personne: & que les deux derniers, l'ordre & le mariage sont ordonnez pour autrui: de façon que qui les reçoit, les reçoit plus pour les autres que pour soy, car c'est l'effet & la cause de leur institution. Le Sacrement de l'ordre est ordonné pour la multiplication spirituelle des Chrestiens & de l'Eglise, & pour la multiplication & renouellement de l'estre spirituel, car par iceluy se donne la puissance d'administrer les autres Sacremens: & le mariage est ordonné pour la multiplication naturelle & corporelle des Chrestiens fideles, & pour le renouellement & multiplication du naturel

estre, car par iceluy se donne la puissance de procréer lignee. Comme en nostre nature il y a quelques vertus establies pour la conservation de l'espee, ainsi y a-il en la spiritualité cinq Sacremens, qui ne regardent que la personne & à y parfaire la grace, mais l'ordre & le mariage regardent à la consommation & perfection de toute l'Eglise. A ceste cause d'autant que les cinq se rapportent à la singularité, & les deux à la multitude tout ainsi que la pluralité suit l'unité, aussi a-on logé ces deux Sacremens apres les autres, & en dernier lieu celui du mariage, parce qu'il a moins de spirituel, si ce n'est quant à la signification, pour le regard de laquelle c'est vn tres-grand Sacrement. Il a esté monstré comme il y a deux effets en general, qui restent en nous de la reception des Sacremens, la grace & le caractere, ou signe ineffaçable. De toutes ces choses nous pouuons tirer l'ordre, le nombre, la suffisance & l'operation des Sacremens: Nous pouuons voir comme la Chrestienté & l'Eglise de Iesus-Christ est armee d'armes inuisibles & de medicamens spirituels si bien a point, que rien neluy manque, & que tout son bien & son thresor consiste en ces Sacremens, & sa vraye occupation & exercice en leur vsage.

Profit des Sacremens à l'Eglise. L'Eglise & la Chrestienté contient en soy toute la vertu de Iesus Christ par le moyen de ses tres-sacrez Sacremens: ainsi elle est tres-pleine & tres-abondante en richesses spirituelles. Tous les autres biens qui sont en elle ne sont qu'accidens & accessoi- res, ce ne sont qu'ap-

puis & ornemens des Sacremens les vrais biens
 & solides. La Chrestienté se desruiue & se sur- *Sacremens*
 nomme de Iesus Christ : ainsi les biens que Ie- *vrais biens*
 sus Christ mesme luy a donnez sont ses biens *de l'Eglise.*
 souuerains & principaux , comme les Sacre-
 mens , par lesquels il s'est luy-mesme donné à
 elle. Les autres biens qui viennent du present
 des hommes ne sont pas tels ni de telle valeur,
 il faut donc bien euitier & se garder soigneu-
 sement que les vrais & principaux biens de *Exhortatio*
 l'Eglise & de la Chrestienté, & que Iesus Christ *aux pre-*
 à luy-mesme donnez , ne soient aneantis & *stres de*
 auilis pour esleuer & estimer les autres qui sont *traiter ho-*
 moins querien au pris de ceux-là. O quelle in- *norablemēt*
 iure ce seroit à Iesus Christ, quel mespris, quel *les Sacre-*
 desordre, quel aueuglement & quelle erreur! *mens.*
 Que les ministres de l'Eglise se gardent hardi-
 ment donc bien d'y tomber, car que seroit-ce
 cela sinon loger le corps au dessus de l'ame,
 le mortel sus l'immortel, le corporel sus le spi-
 rituel & le visible sus l'inuisible? A la verité ce
 seroit subuertir de tout poinct l'ordre de la
 Chrestienté & de l'Eglise. Comme s'accorde-
 roit vn tel ministre avec Iesus Christ? comme
 luy rendroit-il compte de l'administration des
 grands biens, desquels il a esté fait dispensa-
 teur? comme seroit-il digne d'auoir le gouver-
 nement & la charge des choses si hautes, les
 desprisant & desestimant si fort? Que tous
 ministres soient donc tres-soigneux d'honorer
 les Sacremens de l'Eglise, pour raison desquels
 on les honore, afin qu'ils puissent paruenir à
 celuy duquel les Sacremens prennent leur fon-

Du iugement vniuersel & resurrection generale.

CHAP. CCCXXII.

*L'homme
est l'ouura-
ge pour le-
quel tous
autres sont.*

ATtendu, comme ie disois au commence-
ment, que celiure ou ceste science est de
l'homme, ie suis obligé de ne rien obmettre
qui conserne son estat & son progres en quel-
que façon. Or iusques à present ie luy ay appris
à se cognoistre, ie luy ay appris comme Dieu
l'auoit fait, comme Dieu auoit fait toutes
choses pour luy, comme il en estoit extremé-
ment obligé, & de quelle monnoye il deuoit sa-
tisfaire à sa débte: i'ay monstré qu'il est, entant
qu'il est homme, punissable ou recompensable
de ses œuvres, i'ay traité de son deuoir, de sa
cheute & de sa reparation, des Sacremens qui
le ramenant & reduisent à son premier estat,
& qui le rendent apte à faire bonnes œuvres
& dignes de luy. Puis que des operations que
nostre createur doit effectuer en nous celle
de la condition & celle de la reparation ou re-
stauration sont desia passées, il ne nous reste
que celle de la glorification ou finale retribu-
tion: car comme i'ay dit ailleurs. Dieu n'ouure
autour de nous qu'en ses trois façons, esquelles
est enclose l'action du gouuernement. L'hom-
me est le vif ouurage de Dieu, l'ouurage pour
lequel tous ces autres ouurages ont esté pro-
duits, & au salut & vtilité duquel sa proui-
dence se monstre continuellement attentue. Il
est impossible qu'il reste imparfait, & que

Dieu n'accomplisse en luy tout ce que sa nature demande. Puis donc que par la condition de sa liberté volontaire il est rendu exempt de contrainte, & seul entre toutes les creatures libre maistre de ses œuvres, luy seul s'acquiert en agissant de la punition ou de la recompense. Puis que naturellement il se doit acquérir luy mesme par ses bonnes œuvres & par le merite son souverain & dernier bien pour son loyer, payement & iuste retribution, il est nécessaire que toutes ses œuvres soient exactement iugées & examinees, à ce qu'elles reçoivent en fin ce qui leur est deu par la souveraine iustice. Pour espargner donc la peine du redire, ie presupposeray ici ce que i'ay suffisamment gagné ailleurs, qu'il est impossible de toute impossibilité, qu'il ny aye vn iugement, auquel toutes nos actions se iugent : mais il me reste à traiter comme il se fera, qu'elle sera ceste examination & enqueste, & qu'elle la retribution & recompense. Ie presupposeray aussi ce que i'ay arresté où ie parlois de nostre souveraine ioye & tristesse, que pour les parfaire il faut nécessairement que l'ame reprenne le corps en ce iugement, & ne diray de la resurrection en ce lieu, que la façon dequoy elle sera conduite. Ce doit estre ici le dernier ouvrage de Dieu autour de l'humaine nature, ce doit estre la confirmation de la nature humaine & par consequent de tout le monde, qui est à cause d'elle. Pour ceste raison il faut que ceste retribution finale, qui doit estre l'accompliment de toutes choses, se rapporte convenablement & à

*L'homme
seul merite
par ses
actions.*

*Le grand
iugement
sera le dernier
ouvrage de Dieu
environ la
nature.*

Dieu, qui la doit faire, & à l'homme pour qui elle sera faite. C'est vne action que Dieu seul fera sans secours d'aucune creature & où nostre roole ne sera que de recevoir le payement & la retribution qui nous sera deuë: parquoy la forme de nous recompenser se reiglera sans doute iuxte la nature de nos œuvres bonnes

*Dieu iuge-
ra l'homme
suuant ses
œuvres.*

ou mauuaises; & iuxte ce qui est conuenable à leurs diuerses conditions. D'autant qu'aux bonnes il est deu de l'honneur & de la gloire,

& aux mauuaises de la confusion & de la honte; il aduiendra que les bons y receuront autant d'honneur qui se puisse imaginer, & les mauuais vne pareille honte. A ceste cause il s'y fera vn iugement solennel, auquel se trouueront ensemble avec Dieu tous les hommes

*Tes œuvres
de chacun
seront pu-
bliées au
dernier iu-
gement.*

tous les Anges, & toutes les creatures qui ont intelligence & raison: non seulement chacun recognoistra là toutes ses operations passées, mais elles seront en outre manifestées à toute l'assistance: car bien qu'au partir d'icy nous ayons particulièrement certaine cognoissance de nostre damnation ou de nostre salut, toutesfois il faut que cela soit generally publié & notifié à tous: & il ne le scauroit estre mieux à propos qu'au iour d'vne si grande assemblée. Telle publication causera vn merueilleux contentement aux vns, & aux autres vne merueilleuse destresse: chacun portera en son cœur & en sa conscience ses actions escrites par rang, & ce cœur & ceste conscience se verront clairement de toute la compagnie, afin que les bons y reçoient vn triomphe & gloire pu-

blique, & les mauuais vn semblable reprocher
 car sans cela il manqueroit quelque chose au
 parfait salaire des œuvres. Ce sera aux mau-
 uais vne non legere accroissance de peine de
 se voir iustement condamnez par leur faute,
 & puis la confusion & la honte c'est leur pro-
 pre chastiment, car il n'y a que les creatures
 raisonnables qui en puissent sentir les aigres
 poinctures, là où les torments corporels, com-
 me du feu & autres, sont communs aux bestes
 qui ont sentiment de douleur. D'auantage il
 n'est rien que le mesfait craigne tant que la lu-
 miere: ainsi en toute façon il est necessaire, pour
 dresser vn chastiment parfait & auquel il ne
 puisse rien estre adiousté, que ce iugement gene-
 ral se face, auquel les mauuais recoiuent vne hon-
 te vniuerselle. Il n'est rien qu'ils craignent tant
 que la face de Dieu, & accepteroient plus volon-
 tiers tous autres tormens que voir mettre en
 telle euidence leurs sales pensees, les meschan-
 tes intentions de leur cœur, leurs desits & leurs
 affections desordonnees, leurs trahisons, leurs
 tromperies & leurs fraudes abominables, qu'ils
 ont tenues si curieusement cachees & couuer-
 tes. Voila pourquoy il les faut pousser en pla-
 ce marchande & en la presence de ce grand &
 public theatre, afin que comme ils ont in-
 terieurement & a cachettes aimé leur propre
 honneur contre l'honneur de Dieu, on voye
 exterieurement & à la lumiere leur deshonneur
 & leur ignominie. Ce que nous disons des mau-
 uais il le faut aussi dire des bons, mais d'une au-
 tre façon: car ce qui est de desaduantage aux vns

*Le sentiment
de honte
particulier
à l'homme*

*Parquoy le
dernier iu-
gement se-
ra public.*

est l'aduantage des autres, ce qui estoit vn extreme des-honneur à ceux-là, & à ceux-ci vn honneur extreme, & la cognoissance & magnification de la vertu est aussi glorieuse, qu'est ignominieuse celle du vice. Or d'autant que les bōs & les mauuais verront pareillement la verité, & autant les vns que les autres, il y aura vn commun accord soit à louer & magnifier la bonté, soit à accuser & abominer la malice tant en soy mesme qu'en autrui : car ayant leur iugement & raison entiere ils louront ensemble ce qui sera louable, & condamneront ce qui sera condamnable: il y aura donc vn honneur vniuersel & vn blasme vniuersel, vn approbation vniuerselle & vne vniuerselle reprobation. Si cela n'y estoit, ceste retribution ni seroit pas si parfaite, qu'ō n'y peut adiouster quelque chose, & ceste vniuersité de consentement cōclud de necessité vn iugemēt vniuersel, auquel tous les hommes ayent à se trouuer garnis de leurs œuures, cogitations & volonte. Et attendu qu'il ny a à iuger que deux choses, les bonnes & mauuaises œuures, il faut qu'elles soient mises en vn, & presentees ensemble, par ce qu'estant cōtraires elles se donneront lustre l'vne à l'autre & se presenteront plus grādes & plus extremes chacune en sa conditiō. Ceste conference des biēs & des maux fera paroistre les biens plus louables, & les maux plus reprochables: ainsi l'vniuerselle confusion croistra par l'vniuerselle louange, & l'vniuerselle louange croistra par l'vniuerselle confusion. Voila comme la nature de nos actions demande vn iugement general & pu-

Bons & mauuais accorderōt en vne opinion au dernier iugement.

Pourquoy les bonnes & mauuaises œuures apparoistront ensemble au iugement.

blique, à laquelle Dieu satisfera certainement: autrement il y auroit de l'imperfection en l'ordre des choses, ce qui ne peut estre.

Comme necessairement il faut qu'il se face vne seule & generale assemblee pour iuger toute l'humaine nature.

CHAP. CCCXXIII.

D'Auantage la nature de la ioye & de la tristesse le demande aussi, car & la ioye des bons & la tristesse des mauuais y doit estre parfaite (ie parle icy de la ioye & tristesse qui nous doit venir des choses exterieures) les bōs seront bien plus contens de se voir honorez en la presence de leur createur & d'une troupe si noble, & les mauuais plus marris de s'y voir blasmez: pour ce regard dē il faut q̄ ceste generale assemblée des hommes & des Anges se face. En outre l'humaine nature n'est qu'une nature & une espece, suiette à vn seul iugement de retributiō & a vn seul iuge: parquoy ce ne seroit pas raison d'ē faire à deux fois, il siera beaucoup mieux de la iuger definitiuiement toute, & à mesme heure. Puisq̄ les hōmes pour l'idemnité de leur gēre & de leur nature, sont tous punissables ou recompensables par iustice: il est cōuenable qu'ō leur apprestevn iugement general, où ils soient tous en vn coup & recōpensez & punis. Et veu que la retribution est l'accomplimēt & derniere façon de l'humaine nature, il faut qu'elle luy soit donnee en mesme instant & tout d'un train, car

*Argument
du iuge-
ment ge-
neral.*

Priorité & posteriorité en la mort des homes n'empesche la generalité du dernier iugement.

apres cela il n'y aura rien plus à y adiouster ou diminuer : il seroit des-raisonnable qu'on le fit particulièrement & à diuerses pieces : car bien qu'un homme naisse ou meure plustost ou plus tard que l'autre, ce n'est pas à dire pourtant qu'on doie diuersifier l'heure & le rang de nostre iugemēt definitif & entiere consummation, attendu que ceste priorité & posteriorité est en nous d'autrui non de nous-mesmes, & que ce deuant & apres ne regarde aucunement nostre merite ou demerite, duquel seul il est ici question. Si donc la priorité & posteriorité ne touchent en rien nostre peine & recompense, & que les hommes soient ce neantmoins tous vns pareillemēt iugeables du iugemēt de retribution & par vn mesme iuge, il faut qu'ils soient despeschés tous ensemble & à mesme temps, & q̃ nulle part de l'humaine nature n'aille deuant l'autre, si ce n'est pour quelque cause singuliere & speciale prerogatiue. Veu que l'humaine nature y doit estre diuisee en deux parts, & distribuee pour tout iamaïs en deux bandes contraires, il faut premierement qu'on en face vne reueüe generale, & qu'on l'assemble en vn corps : car la diuision presuppose quelque vniō precedente. Puis qu'elle n'a peu se voir vnie & en sa forme entiere durant le temps de sa generation & du merite, il est tres-conuenable qu'elle s'y puisse voir au moins au temps de la retribution & de la recompense. Et si est fort à propos que ces deux troupes, qui en deuoiēt estre faites, se recognoissent auant le depart, afin que l'aïse en accroisse aux bōs, & aux mauuais leur tristesse.

Diuisiō presuppose vnion precedente.

Les bōs aurōt a se resouuenir eternellemēt de la misere en laquelle ils auront veu les mauuais, d'oū leur bon-heur leur paroistra d'autant plus grand : & la gloire & contentement des bons sera sans cesse en l'imagination des mauuais, d'oū leur condition se rendra beaucoup plus desplaisante & insupportable. Ce qui n'aduendroit pas si leur entre-veü generale ne se faisoit, car la cognoissance par l'experience est la parfaicte cognoissance : & telle cognoissance manqueroit & aux vns & aux autres. Voila comme la nature humaine & la condition des œuures concluent necessairement vn seul iugement du monde general & vniuersel.

Que la retribution generale doit estre faite tant en nostre corps qu'en nostre ame.

CHAP. CCCXXIII.

PVis quel l'humaine nature se doit consommer par vne finale retributiō, & qu'elle doit estre iugee du iugement de recompense, il faut que ceste consommation & ce iugement se rapporte proportionnement à elle & à ses conditions. Il y a, comme i'ay dit ailleurs, trois natures en l'vniuers, la corporelle, la spirituelle & la meslee, qui est la nostre: ainsi veu que le corps & l'ame, ou la nature spirituelle & corporelle, nous appartiennent, & que nous sommes à iuger, il faut que le iugement touche nostre corps comme nostre ame, & que nous soyons iugez en l'vn & en l'autre ensemble, car ce n'est ny le corps à part ny l'ame à part, mais leur conion-

*La conion-
tion du
corps & de
l'ame fait
l'humaine
nature.*

ction, qui fait l'humaine nature. Si elle a mer-
 té ou demerité, ce n'est pas au corps seul ny en
 l'ame seule, mais au corps & en l'ame ensēble.
 Il faut dōc qu'elle soit ou glorifiée ou chastiee
 entre tous les deux: car bien que l'ame au partir
 de ce corps soit ou recompensée au ciel, ou pu-
 nie en purgatoire, ou damnee en enfer, ce n'est
 pas touresfois d'un plain & final payement, si
 elle ne se reioint encores au corps, veu qu'elle
 n'est pas l'homme non plus que la chair. Puis
 que ce dernier iugement de retribution se doit
 donner sur toute l'humaine nature & sur toute
 la communauté des hommes, entant qu'ils sōt
 hommes, il faudra qu'elle s'y trouue avec tou-
 te ses pieces, & que chaque homme s'y presen-
 te garny du corps & de l'ame. Le iugement ge-
 neral & la generale resurrection sont choses
 qui dependent l'une de l'autre. Attendu que la
 nature corporelle seulement & la nature seule-
 ment spirituelle ont a durer eternellement, la
 perfection de l'univers demande que celle qui
 est composee des deux, soit aussi eternelle: &
 puis que par la mort il s'en fait en nous vne se-
 paration, il est certain qu'en ce dernier iour, au-
 quel toutes choses receuront leur entiere con-
 sommation elles seront encores reiointes &
 reünies, non en mesme estat pourtant, mais se-
 lon l'exigēce des merites & demerites, car l'or-
 dre des choses demande aussi cela. La police v-
 niuerselle veut que toutes actions humaines
 soient iusques au dernier quattrain ou chastiees
 ou recompensées: si donc ceste retributiō doit
 estre immortelle, il faut que le corps & l'ame la

*Il faut
 que les hō-
 mes ass-
 fient en
 corps &
 en ame
 au grand
 iugement.*

sentent ensemble, soit vne ioye, soit vne tristesse
 eternelle qu'elle leur apporte, car & l'un &
 l'autre partira d'un iugement saint & droitu-
 rier, auquel consiste la grace & la beauté de l'un-
 niuers. Il ne pourroit pas estre que quelque
 partie de l'humaine nature demeurast eternel-
 lement & non l'autre, car elle est toute vne
 & pareille : parquoy ou rien d'elle ne sera im-
 mortel ou elle le sera toute, & si l'ame l'est, le
 corps le sera quant & quant. Aussi peu peut
 il aduenir qu'une ame recouure son corps &
 que l'autre ne le recouure pas, car l'orde des
 choses de mande ces trois natures en soy, & que
 l'humaine se maintienne eternellement au corps
 & en l'ame, ses deux membres. Ainsi quand
 bien ce iugement ne toucheroit pas les pe-
 tits enfans, pour n'auoir rien merit   ou demeri-
 t   par leurs propres actions, & qu'ils ne soient
 coupables que de la coulpe d'autrui, qui leur
 est imputee s'ils ne sont baptisez, si est-ce tou-
 tesfois qu'il est necessaire qu'il ressus-
 citent, car non seulement le iugement requiert la resurre-
 ction generale des hommes, mais encores la per-
 fection & accomplissement de l'univers le de-
 mande. Au demeurant i'ay monstré ailleurs com-
 me l'humaine nature fut premierement produi-
 te immortelle, & que la mort y entra pour la
 punition du premier homme, sans la faute du-
 quel l'ame estoit par le dessein de Dieu inse-
 parablement iointe au corps, & l'homme en-
 tier auoit par consequent    iouir de sa derniere
 beatitude : puis donc que, nonobstant la mort
 qui nous accompagne pour ce premier peché,

*Tout l'hom-
me sera im-
mortel.*

*Tous hom-
mes resus-
citeront.*

*Les petitem-
sont resus-
citeront
baptisez
En non bap-
tisez*

nous auōs à receuoir nostre loyer, il s'ēsuit que nous serōs encor' reunis & remis en nostre entier, suiuant le premier dessein de Dieu, qui estoit de recompenser coniointemēt & nostre corps & nostre ame.. Nous voyons que Dieu n'a pas aboly l'humaine nature pour le peché d'Adā, ains qu'il la laissée multiplier & croistre, il nous doit donc estre certain qu'il veut faire d'elle ce qu'il en auoit destiné, & en la façon qu'il l'auoit destiné: parquoy il la salarizera entiere & parfaite. Ainsi puis que nous auons gagné ailleurs que la resurrection doit necessairement estre, ce que nous voyons à l'œil les corps des personnes decedees ne se releuer pas, signifie clairemēt qu'il s'atend vne resurrection generale & commune. D'auantage ou nous resusciterons tous, ou nul ne resuscitera: or Iesus-Christ vray homme & vrayemēt mort, est pieça resuscité, nous resusciterons dōc tous. La resurrection n'est plus impossible, puis qu'elle est aduenüe à qu'elqu'vn d'entre nous, & par la mesme vertu, que celuy. là resuscita, toute l'humaine nature pourra resusciter, & pourra comme Iesus-Christ apres ceste mort reuiure eternellement & en son corps & en son ame. nul ne peut faire doute de Iesus-Christ, car s'il est encores mort, ie demāderois volontiers d'où a prins son origine ceste grande chrestienté, qui n'est fondee, qui ne fait & qui ne croit rien qu'en luy & en son nom? Si apres auoir esté meurry par ses ennemis il est demeuré mort, ie demande, pauvre comme il estoit, qui des siens apres son decez auroit esté si fol & si hardi mēt temer-

*Argument
de la resur-
rection de
Iesus-Christ
à la nostre.*

*Argument
de la resur-
rection de
Iesus-
Christ.*

raire, de l'aller prescher par le monde avec tant d'assurance? Puis que nous voyôs la Chrestienne si bien appuyee, ordōnee, reiglee & obeissante à son autheur, que nous sçauons tres-veritablement auoir esté crucifié & enseuely, nous pouuons argumenter tout resolumēt par la comparaison de sa mort aux circonstances qui l'ont luyue, qu'il est impossible qu'il ne soit resuscité, car si luy-mesme n'eust effectué toutes ses grandes choses aduenues depuis sa passion, nul autre ne l'eust peu faire. Qui enterre le grain de formēt, s'il ne reiette plus & s'il ne multiplie peut, respondre qu'il est mort, mais s'il reiette & multiplie, il assure qu'il est reuiuifié & resuscité. Semblablement nous auons veu Iesus-Christ mort & enseuely, s'il n'a point reuescu depuis, & s'il n'a point eu de force pour se releuer du tombeau, il ne faut rien plus attendre de luy ny propagation ny multiplication: mais si au rebours nous l'auons veu depuis multiplier & remplir le monde, si nous l'auons veu depuis ceste mort conuertir à soy, à sa foy & à son amour vn nombre infiny d'hommes, iusques à telle esmotion & zele que de souffrir volontairement la mort pour la gloire, assurons nous tres-veritablement qu'il est resuscité. Or il n'a peu resusciter, s'il n'a eu en soy quelque plus qu'humaine vertu, car ne le corps n'eust sçeu de soy se faire reuiure ny l'ame releuer le corps, la vertu diuine estoit doncques en luy: c'est sa deité qui a arraché Iesus-Christ du tombeau: puis donc qu'il est resuscité, il s'ensuit que tous les hommes resusciterōt par ceste mesme vertu &

*Tous ne re
susciteront
en mesme
estats.*

puissance, mais non en mesme estat, car les Chrestiens fideles ses membres resusciteront glorifiez en leurs corps & semblables à luy, les autres dissemblables & de forme diuerse. La cause de la resurrection de nos corps c'est d'une part le merite ou demerite des actions que le corps & l'ame produisent coniointement, & de l'autre la perfection & accompliment de l'univers: Si ceste cause demeuroit vaine il y auroit du vuide en l'ordre des choses: elle est des-toujours, mesme auant nostre mort corporelle, & quoy que nous mourons, le merite, le demerite & la constante ordonnance du monde ne bouge: parquoy il ne faut pas faire doute que Dieu, à qui c'est d'effectuer telle cause, ne le face en fin & qu'il n'assigne nostre resurrection a certain lieu & temps commode & opportun.

Nos corps seront refaits de ceste mesme terre en laquelle ils seront dissous.

CHAP. CCCXXV.

ET que ces mesmes corps, qui sont, puissent encores vn coup estre formez de terre & tous en mesme temps, les choses desia aduenues le rendent peu esmerueillable. Ne scauons nous pas que d'une mesme terre Dieu au commencement crea vn million d'especes de creatures, & que toutes les façons d'herbes, d'arbres, d'animaux & de corps humains sont produits de pareille matiere? Si cela c'est peu faire, pourquoy ne se pourra re bastir cha-
que

que corps de ceste mesme terre dequoy il estoit
 premieremēt composé, & rebastir de la pouldre
 en laquelle il est dissouls? Aussi aisé est-il de re-
 tirer vn corps humain de ceste terre, en laquelle
 il est deuenu que de l'en faire auant qu'il fust. Si
 tant de corpsont peu estre produits n'estant pas
 qui les gardera d'estre reproduits ayant esté? Et
 si nous voyons au monde desia quelques corps *Corps in-*
 incorruptibles, comme sont les celestes, qui em- *corrupti-*
 pesche que les nostres ne s'en puissent rendre? *bles au*
 Dieu crea l'homme & le monde qui n'estoient *monde.*
 pas, esmeu de sa seule bonté, ici sa iustice, la na-
 ture de nos actions & l'ordre des choses requie-
 rent, demandent & crient qu'il renouuelle &
 reface le corps humain. Il est impossible qu'il *Causés*
 n'ordonne ceste resurrection generale de no- *pour les-*
 stre nature, sollicité par le merite & demerite, *quelles il*
 par la police du monde & par sa iustice encore: *sont que*
 poussé par sa propre volonté, qui ne se peut rien *nos corps*
 refuser de comode & de conuenable. *resusciter,*

*Comme l'honneur de Dieu mesme demande
 ce iugement vniuersel.*

CHAP. CCCXXVI.

I'Ay arresté de la part de l'humaine natu-
 re qu'il y doit auoir vn iugement vniuer-
 sel au monde & vne resurrection vniuerselle,
 ie m'en vais en prouuer autant de la part de
 l'honneur de Dieu. Puis que sans requeste
 d'autrui & de son seul plaisir il fit l'humaine

nature, qui n'estoit pas, à plus forte raison fera-il vne si iuste retribution en estant requis tres-instamment par l'ordre de l'vniuers & par

*Dieu seul
peut faire
le general
& dernier
iugement.* la condition de nos actions: luy seul la peut faire, tant par ce que nul autre n'est de toute eternité, ni n'a dequoy rendre vn eternal payement, que d'autant aussi qu'il est seul qui voye au dedans de nous & en nos cœurs.

I'ay dit ailleurs qu'il ouure tout ce qu'il ouure exterieurement à son honneur, gloire & louange: ceste action donc qui est vne action hors de luy & la derniere qu'il doyue faire en nous, sera sans doute accommodee à esleuer l'honneur de sa puissance, sapience & iustice. *Iustice bel-
le de soy.* Or il est tresbeau de soy de rendre à chacun ce qui luy appartient, il le fera donc, & de la façon qui pourra le plus manifester sa verité, maiesté, iustice & rectitude: parquoy ce ne sera pas vn iugement particulier & secret de chaque homme, ains patent & publique à toutes creatures, mesme à celles qui ont la suffisance de cognoistre & de iuger l'excellence d'une telle action; & par consequent tesmoigner & haut louer l'infinitie sapience d'un tel iuge. Puisque ce doit estre vn iugement parfait & accompli, il s'y fera vne tres-manifeste declaration de tous merites & demerites, selon l'exigence desquels il s'y donnera des sentences diffinitives & irreuocables, qui seront apres soudainement & de poinct en poinct executees. Ce dernier & final iugement demandent qu'en la declaration des merites & demerites l'entiere verité se demonstre, & l'autorité, puissance & maiesté en la

prononciation des sentences, la iustice & bonté en la retribution. L'intention occulte du cœur de chaque homme est le fondement de ceste cause, c'est selon elle qu'on doit iuger, remunerer ou punir. Il faudra donc en premier lieu mettre en pleine euidence nos cogitations, conseils, desirs & deliberations interieures, & faudra que tout ce que nous sçauons particulièrement soit sçeu de tout le monde: parquoy le liure de nostre conscience fera leu à haute voix deuant toute la compagnie, en maniere que chacun entende & cognoisse non seulement ses faits propres, mais ceux d'autrui d'une telle certitude qu'il n'en puisse point estre de plus grande. Et par ce qu'il n'est rien plus certain ny plus present à chacun que sa propre conscience, là seront enregistrez en gros caracteres nos merites ou nos demerites, afin que toute l'assemblée puisse clairement appercevoir l'equité, la verité & la rectitude des iugemens de Dieu, & que chacun s'en aille tres-asséurée en soy-mesme non seulement d'auoir esté quant à luy tres-iustement iugé, mais d'auoir encores veu tres-iustement iuger tous les autres: D'autant que les sentences, qui s'y donneront, seront toutes souueraines & definitiues, & qu'il n'y aura que deux parts des bons & des mauuais: il n'y aura aussi que deux sentences, l'une du chastiment & l'autre de la recompense: & veu que si l'honneur de la puissance de Dieu doit reluire en aucune de ses actions, ce doit estre au iugement, qui de soy emporte terreur & crainte, il mon-

*Dieu iuge
selon l'in-
tention.*

*Toutes in-
tentions se-
ront descon-
uertes au
dernier iu-
gement.*

*Deux sen-
tes senten-
ces au der-
nier iuge-
ment.*

strera certainement ce iour là de la hautesse & de la maiesté autant qu'il en puisse estre: il n'y sera oublié aucun appareil & apprest, qui serue à faire reuerer & craindre sa toute puissance, afin que toute creature tremble deuant sa face comme deuant la face de son iuge, & d'autant plus deuant luy, qu'il est plus que tout autre. Somme toutes choses y doiuent estre extrêmes & parfaites, & entre autres l'horreur & la crainte. Aussi le mespris, auquel les meschans ont eues commandemens & son autorité, semble reqnerir necessairement cela, qu'il se presente a eux si magnifique, si grand & si venerable, & qu'il comparoisse en ceste audience publique de toutes ses creatures en vn arroy si royal & si digne, qu'il remplisse tout d'admiration, d'espouuementement & d'effroy. Il est vray qu'en ceci sera la difference, que l'estonnement des mauuais leur causera vne tristesse infinie se voyans en la male grace d'un si grand prince, & vn singulier contentement aux bons assurez de son eternelle cōuersation & compagnie. Considerant dōc la gloire de la diuine maiesté, & la solennité d'une telle action, qui est la derniere des siennes: nous pouuons à peu pres imaginer toutes ses conditions & circonstances. Si l'honneur appartient tres-conuenablement à nostre Seigneur, il luy appartient aussi tres-conuenablement de iuger, qui est de sa nature vrayemēt action d'honneur: ainsi concluons nous & le iugement vniuersel & ses conditions par l'honneur de Dieu.

*Difference
de la crainte
des bons
& des
mauuais
au dernier
iugement.*

*Le liure de nature & celui de la Bible s'accordent
à predire ce general iugement.*

CHAP. CCCXXVII.

Nous auons desia monsté qu'il y auoit deux liures, celui de nature & celui des saintes escritures, tresbien accordans tous deux & tous deux à Dieu. Nous auons monsté aussi que la Bible est le liure escrit par la main de la diuinité mesme, ainsi qu'il faut croire aux paroles de l'ancien & nouueau testament comme aux paroles expresses de Dieu. Or ils afferment ce iugement deuoit estre, & en perscriuent la forme & la maniere: car Iesus-Christ dit de soy *Iesus Christ* qu'il est le iuge general & vniuersel de l'humaine nature, il dit que le pere a donné au fils la charge de iuger, & la puissance de toute chair, *à luy mesme* d'autant qu'il est fils de l'homme, il dit qu'il resuscitera les morts, & qu'il viendra pour rendre à chacun selon ses bonnes ou mauuaises operations: ainsi tant par l'autorité du liure des creatures, qui ne sçait point mentir, que par l'autorité des escritures plus certaines q toute autre raison, nous sommes asseurez qu'il y aura vn iugement vniuersel & vne resurrection vniuerselle de tous hommes. *affirme le dernier iugement*

Comparaison du dernier iour aux autres.

CHAP. CCCXXVIII.

Le iour du iugement sera le dernier iour, & le iour terminât & finissant tous les iours precedens: ce iour là seront mis en vn, & ensemble *Le iour du iugement sera comme le iour.*

*Vniuersel
jour des
autres
iours.*

en euidence toutes les actions des autres iours depuis l'origine du monde. Nous pouuons comparer ce iour là aux autres comme l'vniuersel au particulier, & comme le tout à ses membres, d'autant que c'est vn iour qui comprēdra en vertu tous les iours qui furent oncques, & les autres iours ne sont que parties du dernier iour, car ils se rapportent & s'amoncellent en luy. Ce qui sera fait iusques lors s'y d'escourrira, examinera, iugera & recompensera selon la nature: & tout ce qui est espart & dispersé en tāt de siecles, sera recueilly & ramassé pour ceste grande iournee, seule plus grande que toutes les autres ensemble, veu que tout ce qui est aduenu és autres sera en celle là, & que Dieu ouurera

*Iour du iugement se
peut appeler le iour
de Dieu.*

autant ou plus en elle qu'e toutes les precedentes. Attendu qu'il resuscitera & refera en corps immortels tous les hommes qu'il aura produits iusques lors, ce sera proprement le iour de Dieu, car il besongnera luy seul & les hommes y chomeront. Les autres iours sont nos iours, car nous y agissons & les employons à nostre vsage, en celuy là cesseront d'agir toutes les creatures, & dieu agira dernièrement en elles. Le dernier iour est le iour du Seigneur, & les autres iours sont (pour le regard de l'ouurer) les iours des hommes. Puis que c'est le iour du createur, il sera bien plus grand & plus noble que les iours

Les hommes cesseront d'ouurer au dernier iugement.

des creatures: & attendu que ce iour là sera le iour du Seigneur, comme les autres iours aurōt esté ceux des hommes, de mesme que les hommes auront ouuré iusques à celuy là, & y cesseront d'ouurer, ne faisant plus que receuoir le

payemēt de leur ouurage, de mesme besongne- *Dieu de-*
 rail en celuy-là pour n'ouurer plus au delà & *clarera ex-*
 pour y donner le dernier trait à sa besongne. A *trememēt*
 ceste cause il faut estimer que (comme pour sa *sa gran-*
 derniere main) il fera ce iour là paroistre en tou *leur au*
 te extremité la grandeur de sa puissance, sapien- *gement.*
 ce & bonté, & qu'il agira tout ce qui se peut
 agir pour son extrême hōneur, gloire & louan-
 ge. Certainement sa grandeur, sa maiesté & sa
 magnificence diuine y seront manifestees en
 leur souueraineté, & nous le verrons là propre-
 ment en rang de maistre & de iuge du monde.
 Puis qu'il delibere de clorre ses actions en ce
 iour là, comme nous aurons clos & fini les no-
 stres és autres, il les produira sans doute, accō-
 pagnees d'amour & de crainte iusques au der-
 nier point d'amour pour les esleus, & de crain-
 te pour les reprouuez. Tous les iours visent au
 dernier comme à leur fin, perfection & accom-
 plimēt: voire il est cause des autres, qui seroient *Tous iours*
 vainement & pour neant, s'ils n'estoient suiuis *visēt à ce-*
 de celuy qui porte leur retributiō & leur loyer. *lui du der-*
 Parquoy comme naturellemēt le pesant cher- *nier iuge-*
 che le centre, & que toutes les parts de la terre *ment.*
 s'y rapportent, aussi les autres iours tendent & *Tout pe-*
 courent au iour du iugemēt comme a leur fin, *sant cher-*
 cōsommation, retribution & repos. Ce dernier *che le cen-*
 iour, & iour de nostre createur, clorra dōc tous *tre de la*
 les iours des hommes, tout ainsi que ceste siēne *terre.*
 derniere action clorra toutes leurs actions.

La memoire du dernier iour doit continuellement estre presenté a l'homme Chrestien.

CHAP. CCCXXIX.

P Vis que les actions de tous les autres iours regardent l'actiō de ce iour là & l'attendēt, pour s'y ioinde comme le corps fait a l'ame, ou la matiere à sa forme : car les actions de tous les autres iours sont du merite ou demerite, & l'action de ce iour là est de retribution ou approbation & reproche. Et puis que de necessité il faut que toutes les œuvres humaines se produisent & se passent ce iour là par l'estamine, pour estre recogneuës & salarizees selon leur condition, autrement elles fussent toutes inutiles & frustratoires, il s'ensuit que sa memoire doit

La memoire du dernier iour doit estre continuellement presenté a tous ceux qui ont a ouurer & a recevoir lors leur absolutiō & perfection par la recompense ou peine eternelle. Attendu que toute action regarde l'action de ce iour là, nous auons besoin de ne rien agir sans sa souuenance : car l'homme estant en sa pleine liberté d'ouurer ou le bien ou le mal, & n'estant contraint par necessité ni a l'un ni a l'autre, toutesfois panchant plus volontiers & s'inclinant vers le vice, doit se représenter sans cesse ce grand iour, afin que iusques au dernier point du pouuoir il soit incité à la vertu & à la diligence, & retiré de l'iniustice & de la paresse. La memoire d'un tel iour est vne tres-pessante incitation au bien faire, & où elle ne soit pas il est impossible de trouuer action ou intention qui vaille, car chacun ouure pour la retribution &

Chacun propose que que loyer à ses actions.

pour la fin. L'artizan qui pense sa besongne de-
 uoir estre examinee par quelque expert & bien
 entendu, met plus de diligence & de soin à la
 rendre parfaite, de mesme tant qu'il nous sou-
 uiendra qu'il ne nous eschappe aucune action
 qui ne doiuë estre ce iour exactement pesee &
 balancee, sans doute nous regardons bien plus
 soigneusement à ne faillir point, là où autre-
 ment nous en sommes rendus incurieux & nō-
 challans. Au reste ce n'est pas d'un apprenty ou
 ignorant duquel nous deuons estre iugez, mais
 d'un iuge tout voyant tout sçachant & incapable
 de mesconte. Parquoy la continuelle represen-
 tation de toutes ces choses est de grande vertu
 & efficace au bien ouurer? plus elle est vnice &
 entiere, plus elle nous esueille & nous esmeut:
 mais si nous n'en auons aucune inspiration &
 influëce, certainement nous ne ferons rien qui
 vaille. Aussi nous doit estre la memoire de ce
 iour solennelle & religieuse entre les autres,
 d'autant que c'est un grand, pur & noble iour,
 que nostre createur s'est particulieremēt reser-
 ué pour soi: & c'est le mespriser que n'auoir au-
 cune resouuenance de son iour & de ceste di-
 uine & excellente action, qu'il doit ce iour-là
 effectuer en l'humaine nature. Telle memoire
 nous est donc recommandable, tant pour le pro-
 fit, qui nous en vient, que pour euitier le mes-
 pris de nostre createur. Or il y a trois iours entre
 les autres desquels le Chrestien doit auoir prin-
 cipalement souuenance, le iour de sa naissance,
 le iour de sa mort & le iour du iugement: celui
 de la naissance est le commencement, celui de

*Nostre iu-
ge dernier
est indece-
nable.*

*Trois iours
dont le chre-
stien se doit
sur tout
souuenir.*

la mort est le milieu, & celuy du iugement c'est la fin. Ces trois iours enferment tout l'homme & s'entre-rapportent proportionnellement en ce que nous sommes tres-incertains de leur venue, car nul n'est aduertý de l'heure de sa naissance auant qu'il naisse: & comme il n'est rien plus certain que la mort, aussi n'est-il rien plus certain que le iugement, mais l'heure de l'un & de l'autre est incertaine.

De la derniere separation des bons & des mauuais.

CHAP. CCCXXX.

*Deux bandes
des finales
& contraires
en l'humaine
nature.*

CE iugement vniuersel fait & accomply, il est necessaire qu'il se dresse deux troupes & deux bandes en l'humaine nature, l'une des bons & l'autre des mauuais, diametralement opposites l'une a l'autre. La nature angelique fut des le commencement du monde diuisee aussi en deux contraires societez, comme i'ay dit ailleurs, & le premier Ange qui cheut du ciel fut fait chef des mauuais Anges, qui sont ses membres, comme sont aussi tous les mauuais hommes: car qui n'est pas du corps de Iesus Christ, est necessairement du corps du diable. Ainsi tout a mesme instant ceste societe des mauuais Anges & des mauuais hommes, sous la charge de ce premier Ange sera precipitee au lieu, qui luy est assigne pour son tourment, a sçauoir au centre de la terre, ou est l'enfer. Là seront les meschans punis eternellement & en leur corps & en leur ame, comme au rebours

les bons Anges & les bons hommes feront vne
autre société, de laquelle Iesus Christ sera chef,
& remonteront tous en mesme instant aux
sieges heureux, qui leur sont preparez au
Royaume celeste. Là seront les gens de bien
glorifiez eternellement & en leurs corps & en
leur ame. Mais i'ay traité suffilamment de cet
estat à venir là où i'ay parlé de la derniere ioye
& tristesse. Comme donc ceux de la suite du
diable seront tourmentez de tourmens infinis
& incomprehensibles, aussi seront ceux de la
suite de Iesus-Christ accompagnez eternelle-
ment d'une souveraine beatitude, à laquelle
nous daigne conduire Iesus-Christ, fils
de Dieu, Roy de gloire eternelle,
qui est benist és siecles des
siecles. Amen.

*Enfer cen-
tre de la
terre.*

FIN.

TABLE DES CHOSES

ET POINTS, QUI SONT EN
celiure plus remarquables.

A


	Age double, voir.	478.
	l'un du corps, Actions du liberal arbitre.	334.
	l'autre de l'ame. 700.	Comme les actions de
	'Absolution est vaine si elle ne suit la desplaisance d'auoir mal fait. 758.	l'homme sont entiere-ment contraires au de-voir de la parenté.
	Absurdités qui s'ensui-uent de nier que Iesus-Christ soit le Messie. 643.	500.
	les Accidens distinguās les hommes entre-eux. 108.	les Actions vertueuses sont necessairement sui- uies d'honneur. 373.
	l'Accord perpetuel re- pugne à la multitude. 151.	les Actions de l'homme ne respondent aucune- ment au deuoir duquel il est obligé enuers son prochain. 489.
	quelles sont les Actions de Dieu & quand il cessera d'ouurer exte- rieurement. 337.	Toutes les Actions de l'homme reuiennent a l'honneur, ou des-bon- neur de son createur. 389.
	Comme les Actions de l'homme sont tres-mal accordantes à son de-	Adam n'a peu sçauoir l'heure de l'origine des choses auant luy. 440.

TABLE.

<i>L'Administratiō des Sacremens n'est à tous indifferente.</i>	8 12.	<i>Aimer Dieu premiere- mēt est nostre premier bien.</i>	231. 262.
<i>Aduertissement pour nous cōfirmer en la foy chre- stienne.</i>	139.	<i>l'Aimē surnommē l'a- mour.</i>	242.
<i>Afflictions ordonnees de Dieu ainsi que les Sa- cremens.</i>	792.	<i>il faut aimer Dieu vo- lontairement.</i>	215.
<i>les Afflictions pour Dieu tres-douces au chrestien</i>	680.	<i>que c'est contre nature d'Aimer premier emēt autre chose que Dieu.</i>	244.
<i>qui aime Dieu, ayme tous les hommes.</i>	283.	<i>faut tousiours Aimer Dieu.</i>	215.
<i>Aimer les creatures in- ferieures de l'amour premiere est un mon- stre.</i>	255.	<i>on ne peut forcer de ne Aimer.</i>	241.
<i>qui n'Aime Dieu sur tout, cherche son mal- heur.</i>	306.	<i>faut Aimer son pro- chain comme soy.</i>	230.
<i>qui aime Dieu, premie- rement l'honneur.</i>	390.	<i>il nous faut aimer tous hommes indifferēment</i>	230.
<i>qui s'aime soy-mesme ne peut bien aimer au- truy.</i>	272.	<i>qui Aime Dieu en se- cond lieu aime desor- donnément.</i>	259.
<i>il faut Aimer toutes cho- ses comme appartenan- tes a Dieu.</i>	228.	<i>l'Air parlant a l'hōme.</i>	172.
<i>il faut aimer Dieu de toute sa force.</i>	215.	<i>l'Aise des bien-heureux s'accroistra d'autant plus qu'ils se verront de compagnons.</i>	293.
<i>Aimer l'ame de son pro- chain comme la sienne.</i>		<i>l'Alliance spirituelle est</i>	

TABLE.

eternelle.	498.	non du tout purgée des reliques de peché.
l'Ame est toute spirituelle.	230.	793.
l'Ame se doit ioindre à la chair de Iesus Christ par volonté.	735.	l'Ame deuient telle que la chose aimée. 734
toutes les Ames se peuvent ioindre à la seule chair de Iesus Christ.		l'Ame est sans qualitez corporelles. 459.
739.		l'Ame humaine est immortelle. 137.
l'Ame ne doit chercher en l'Eucharistie riē de sensuel.	754.	l'Ame contient en soy cōme vne police royale. 198.
comment l'Ame se ioinct à la chair de Iesus Christ		l'Ame a deux manoirs. 736.
733.		l'Ame n'est pas l'homme toute seule. 290.
l'Ame reçoit la vie de la chair seconde.		comment l'Ame s'acquiert la vie eternelle. 806.
734.		l'Ame aime naturellement son corps. 523.
l'Ame condamnée recouvrera son corps difforme & hideux.		l'Ame vit doublement. 511.
321.		les blessures de l'ame. 310.
l'Ame damnée ramenoit sans cesse ses pechez.		l'Ame n'est aucunement corporelle. 460.
305.		l'Ame hors de ceste vie est en perpetuelle action. 305.
l'Ame se sent des infirmités du corps.		l'Ame merite combattant cōtre le corps. 682.
309.		l'ame dānée cognoistra
l'Ame damnée se bande contre soy-mesme.		
322.		
'Ame peut sortir du corps		

TABLE.

combien elle aura perdu.	307.	mât en la chose aimée.	260.
l'Ame de l'homme est immortelle.	183.	Amour plus précieux don de la volonté.	208
l'Ame cognoist mieux ce qui luy est plus proche.	386.	Amour premier presët de Dieu à l'homme.	213.
l'Ame damnee sera-elle mesme cause de son martire.	304.	Amour vient de sa cognoissance.	286.
l'Ame morte selon Dieu demeure nonobstant immortelle.	511.	l'Amour de Dieu engendre paix entre les hommes.	269.
l'Ame n'a souuenâce d'auoir esté autrefois.	462.	l'Amour de nous-mesmes dresse une guerre contre Dieu.	261.
l'Ame apres le sacremēt de penitence sort du corps avec les traces du peché & sans auoir esté parfaitement & entierelement purgee.	793.	l'Amour que l'homme doit à l'homme.	489.
l'Ame & le corps ont chacun sa vie propre.	449.	l'Arbre d'amour.	248.
Amour source de liesse.	278.	l'Amour de Dieu est cause de toute uniō entre les hommes: & l'amour de soi fōdemēt de toute discorde.	269.
l'Amour de Dieu solide & perpetuel thesor.	284.	l'Amitié mutuelle des hommes tourne toute a leur profit.	232.
Amour n'est sans haine.	331.	l'Amour est le plus beau presët de l'homme.	210
Amour conuertist l'a-		si nous perdons l'Amour nous nous perdons.	240
		de l'Amitié cōmune que nous deuons porter les uns aux autres.	250.
		comme l'Amour de soy	

TABLE

produit tous les vices du monde. 267.	l'Amour de Dieu nous fait cognoistre le bien. 266.
proprieté d'amour. 240.	l'Amour de soi-mesme est obscur és hommes. 267.
l'Amour de Dieu ne se pert ny diminue. 239.	deux Amours diuerses produites de l'amour de soy. 268.
nostre Amour & volonté s'estend a mesure que s'estend la chose premierement aimée. 247.	les deux premieres Amours sont capitalement contraires. 257.
la premiere Amour est fertile. 249.	par la seule Amour nous pouuons correspondre a nostre createur. 211.
comme il n'y peut auoir que deux premieres Amours, l'amour de Dieu & l'amour de nous. 255.	l'Amour de soi est lourde & pesante, celle de Dieu au contraire. 323.
comme l'Amour de Dieu est racine de tout bien aussi est l'amour de nous mesmes racine de tout mal. 262.	l'Amour, bonté & pitié ce de laquelle il faut que soit pourueu celui qui doit estre nostre sauueur. 598.
comment l'Amour de l'homme enuers Dieu est suffisant payement de nostre dette & luy est acceptable. 209.	Amour est auant la haine en la volonté. 327.
Amour adoucist & assaisonne tout. 344.	Amour & conioction l'un a l'autre est le bien des freres. 508.
l'Amour de Dieu & l'amour de soy sont les deux fondemens du bien & du mal. 266.	Amour chose libre en l'homme. 216.
	Amour boucle generale du monde. 226.
	l'Amour

TABLE.

<i>L'Amour de Dieu enuers nous vaut autant que Dieu.</i>	202.	<i>les Anges sont obligez à Dieu comme nous, & nous sont semblables en plusieurs sortes.</i>	476
<i>Amour de soy est cause de tout mal.</i>	264.	<i>les Anges ont failly premier que les hommes</i>	544.
<i>propre Amour est racine de tout peché.</i>	297.	<i>les Anges sont tres voisins de la nature de Dieu.</i>	471.
<i>Amour n'est que dō.</i>	240	<i>les Anges n'ont peu estre seduits par aucunes autres creatures.</i>	548.
<i>l'Amour de Dieu doit auoir le premier lieu.</i>	258.	<i>les Anges furent produits chacun à part soy.</i>	548
<i>de l'Amour de nous mesmes s'egendre en fin la haine de nous mesmes.</i>	304.	<i>les Anges pecherent incōtinent apres leur creation.</i>	551.
<i>Amour n'est suiet à satieté n'y lasseté.</i>	220.	<i>deux Apprests a faire en l'humaine nature pour recevoir Iesus Christ.</i>	639.
<i>Amour naturellement requiert vne cōtre amour</i>	209.	<i>progrez de l'Aprentissage humain.</i>	495
<i>l'Amour est le plus beau ioyau de l'homme.</i>	208.	<i>Aptitudes au changemet.</i>	549.
<i>l'Amour est de soy souhaitable.</i>	210.	<i>se vouloir Aquiter est naturel.</i>	206.
<i>Anges produit en estat de merite.</i>	550.	<i>Argumens & signes de la mort de l'ame.</i>	510.
<i>Anges creés tous ensemble.</i>	476	<i>Argumens pour nous rendre tres-aisé à croire le mystere de la trinité.</i>	37
<i>les Anges sont en certain nombre.</i>	472.		
<i>comment l'Ange peut bien iuger de sa dignité</i>	477.		

TABLE.

<i>Argumens de l'efficace de l'Eucharistie.</i>	722.	<i>le Baptisme nous fait mēbres de Dieu.</i>	697.
<i>les Argumens qui preuuent lageneration faite par Dieu d'une nature toute pareille à la sienne.</i>	71.	<i>l'effet du Baptisme durera eternellement.</i>	698.
<i>l'Artisan aime sa besongne.</i>	343.	<i>conclusion des effets du Baptisme.</i>	700.
<i>l'Artisan ne produit la maison comme homme</i>	70.	<i>le Baptisme marie nostre ame a Iesus Christ.</i>	698.
<i>de l'Ascension.</i>	136.	<i>Biens procedans du Baptisme.</i>	694.
<i>l'Assistance de Dieu est necessaire a la conseruation des choses.</i>	36.	<i>des effets du Baptisme.</i>	696.
<i>propre Assiette de l'enfer</i>	314.	<i>la foy d'autrui suffit au Baptisme de l'enfant.</i>	695.
<i>Auarice qualité contraire a Dieu.</i>	79.	<i>parole du Baptisme.</i>	692.
<i>Aueuglement de l'homme en son pileux estat.</i>	490.	<i>Baptisme premier des sacremens.</i>	693.
<i>l'Authorité de distribuer les Sacrements engendre de l'ordre entre les Chrestiens & de la superiorité & inferiorité.</i>	814.	<i>ce que le Baptisme laisse en nous du peché originel.</i>	698.
		<i>Baptisme hameçon de Dieu.</i>	698.
		<i>Baptisme purge plus doucement que la penitence</i>	768.
		<i>comme le Baptisme laisse quelques demourans de la premiere cheute en l'homme : aussi laisse en luy la penitence quelques demourans de la cheute seconde.</i>	782.

B

C *Ause du Baptisme*
692.

TABLE.

de la triple Barriere qui est entre Dieu & nous. 175.	nostre principal Bien est celuy de nostre intelli- gence. 153.
les Bestes n'ont le liberal arbitre. 141.	le Bien sera recompensé. 159.
les bestes seruent à l'hom- me d'instruction. 176.	Bien estre que c'est. 656.
façon d'enseigner propre à la Bible. 435.	le Bien vray de l'homme n'est ni local ni tempo- rel. 153.
difference de la Bible & des autres liures. 429	tout nostre Bien ne gist qu'en la bõne amour. 239
la doctrine de la Bible tes- moigne Dieu estre bon. 434.	le Bien de l'homme ne to- be sous les sens. 153.
la Bible est pleine d'une doctrine par dessus l'en- tendement humain. 437.	souverain Bien de l'hom- me est, estre ioint à Dieu. 204.
comme par les mots & façons de parler de la Bible on peut certaine- ment cõclure que Dieu en est l'auteur. 428.	nous recevõs des Biens de Dieu malgré nous. 202.
une bonne creature n'est auteur de la Bible. 434	le Bien est vainqueur du mal en deux sortes. 625.
autres argumens pour prouver que Dieu est auteur de la Bible. 433	les Biens qu'il faut atten- dre de Dieu sont spiri- tuels. 504.
Biens que fait la parole de Dieu à nostre ame. 460.	tout Bien fait sera recom- pensé, tout mesfait pu- ni, liberal arbitre im- mortel. 159.
trois Biens-faits de Je- sus Christ. 660.	l'inevitable Besoin des biens de Dieu. 203.
	merveilleuse Bonté de Dieu. 936
	Bonté merveilleuse de Dieu envers l'homme. 711

TABLE.

<i>la Bote ou malice de l'homme ne diminue ni ne change ceste puissance de l'administration des Sacremens.</i> 818.	<i>sa multiplication la multiplication des ames, aussi fait celle de Iesus Christ par son unite leur union.</i> 737.
<i>Bons & mauuais accorderont en vne opinion au dernier iugement.</i> 872.	<i>la Chair de Iesus Christ reduit toutes les ames en vn.</i> 740.
<i>But de toutes choses.</i> 276.	<i>la Chair de Iesus Christ toute en chasque partie de l'hostie.</i> 743.
<i>But de tout ce qui se fait</i> 350.	<i>la Chair cause la separation des ames entre elles mesmes, puis de Dieu & d'elles.</i> 738.
C	<i>la Chair de Iesus Christ non subiect e aux vices de son origine.</i> 737.
<i>Catechiser.</i> 696.	<i>la Chair de Iesus Christ est plus propre a l'ame que l'humaine.</i> 734.
<i>Causes & Origines de la corruption de nostre nature.</i> 528.	<i>difference de la Chair de Iesus Christ & de celle d'Adam.</i> 730.
<i>Cause du merite de l'homme.</i> 319.	<i>tout Changement doit estre en mieux.</i> 743.
<i>Celuy qui acquite l'homme enuers Dieu doit aimer Dieu & homme.</i> 588.	<i>le Caractere de Iesus Christ est etou siours au Chrestien pecheur</i> 782.
<i>Ce qui est hors de nous n'est pas en nostre entiere puissance.</i> 207.	<i>Chastier parfaitement que c'est.</i> 318.
<i>deux Chair generale.</i> 729.	<i>Cheute du premier Ange, & de ses adherans</i>
<i>la Chair de Iesus Christ donne la vie.</i> 730.	
<i>comme la Chair du premier homme cause par</i>	

TABLE.

550.	comme la Cheute de l'hō- me se descouure encore par la comparaison de ses actions au droit & devoir de la fraternité selon l'ame. 506.	les Choses corporelles sont insuffisant salaire de nos œuvres. 152.
preuve de la Cheute de l'homme par la consi- deration du devoir pa- ternel, filial & frater- nel. 494.	trois Choses produites. 69	toute Chose naturellemēt serapporte a un autre 145.
Choses dōt nostre corps ne se peut passer. 169.	Il n'y a qu'une Chose pre- mierement aimee. 248.	deux Choses ensemble ne peuēt estre premiere- ment aimees. 257
plus vne chose œuvre, pl ⁹ elle a denoms. 371.	quatre Choses suiuanes les actions de l'homme 143.	
toutes choses se font pour l'honneur ou pour le profit. 350.	les Choses spirituelles sont plus dignes que les cor- porelles. 461.	
les Choses inferieures sont en quelque sorte enclo- ses en l'homme. 187.	les Choses qui se corrom- pēt sont d'autant pires qu'elles estoient meil- leures. 555.	
toutes Choses sont faites pour la seule gloire de Dieu. 366.	la Chose comment est co- gneue viuante ou mor- te. 509.	
toutes Choses tendent au profit les vnes des au- tres. 14	les Chrestiens sont indis- posez a recevoir un au- tre messie. 644	
les Choses sensitives sen- tent toutes sortes par Dieu. 51.	le faux Chrestie pire que tout le reste des hom- mes. 650.	
les Choses mondaines sōt fragiles. 794	Cresme. 703.	
	le Ciel parlāt a l'homme.	

TABLE.

172.	trois Circonstances esquel- les se fonde la punition de l'homme. 316.	ment son sauueur. 636.
	autres Circonstances de nostre obligation en- uers Dieu. 203.	Comme celuy qui cherche son honneur particu- lier, se bande mortel- lement contre son crea- teur. 394.
	des deux Citez eternelles qui se concluent par les deux amours. 323.	Comme l'on a espluché la conuerance que l'hom- me a avecques les trois degrez inferieurs aussi faut-il la difference.
	Classes hierarchiques en l'ame, trois. 474.	104.
	Clef de prestrise. 830.	Comme la confirmation du liberal arbitre de l'homme nous mene a la cognoissance de Dieu
	Cognoissance de Dieu par l'homme est la meilleu- re. 141.	144.
	double Cognoissance de l'homme. 676.	l'entiere communication du pere au fils, conclud un seul Dieu en deux personnes. 81.
	moyen d'arriuer à la Co- gnoissance de Dieu. 677.	comparaison particuliere de l'homme qui est en la quatriesme marche avec les choses de la premiere. 97.
	Comment les choses entrêt en l'ame. 459.	comparaison des paroles de Dieu avecques ses auures. 426.
	Comment tous Chrestiens sont en l'Eucharistie 717.	comparaison des quatre estats de l'homme entre eux. 769.
	Comme c'est la volonté & dessein de Dieu de donner a l'humaine na- ture un homme qui la puisse sauuer. 634.	comparaison de la chair
	Comme il faut que Dieu prepare l'humaine na- ture a recevoir digne-	

TABLE.

du second homme a la chair du premier hom me. 728.	tuelles puissances. 824. comparaison de l'homme change a la putain. 493.
comparaisō tres-familie- re pour nous sclarcir encores plus ce mistere de la trinite. 89.	de la conception du fils 134. conditions du rachepteur du monde. 591.
comparaison de la dou- ble & mortelle societē de l'ame avec la chair du premier homme, a la societē salutaire de l'ame avec la chair de Iesus Christ. 731.	des conditions de l'estre de Dieu. 22. de la condition de l'estat corrompu du premier ange. 555.
cōparaison des deux pre- mieres craintes qui se engendrent des deux premieres amours. 346	quelques generalles condi- tions de ceste mort sau- neresse du genre hu- main. 610.
comparaison de nostre e- stat corrompu au vin- aigre. 517.	conditions de nostre obli- gation envers Dieu 479.
comparaison des sēs entre eux. 196.	des conditions de la ioye qui s'engendre de l'a- mour de nous-mesmes 295.
comparaison des sympto- mes d'une maladie aux accidēs du deme- rite. 160.	par les cōditions que l'hō- me a en soy, il en peut argumēter en son crea- teur d'autres correspo- dantes. 337.
cōparaison de l'ordre aux teinctures d'un drap. 828.	conditions du peché origi- ginel, & comme ce ne fut que desobeyssance 554.
cōparaison de l'ordre des puissances spirituelles a l'ordre qui se voit es na-	conditions du premier e- Mmm iiii

TABLE.

stat de l'homme par la consideratiō de l'ordre des creatures. 521	Dieu. 342.
de la Confirmation. 700.	Consideration pour la chrestienne. 648.
Confirmation doit suivre nécessairement le bap- tesme. 701.	Considerations diuerses concernāt l'originelle corruption de nostre nature & la conclusiō de ce propos. 569.
pourquoy la Confirmatiō est nécessaire. 703.	deux Cōsiderations de la notice de Dieu par ses œuvres. 384
Confirmation de la reli- gion Chrestienne. 420.	Conscience maison de Dieu. 805.
Confirmation du Sacre- ment de plénitude. 701.	des Consonantes. 627.
bonne Confession. 779.	Consolations & confir- matiōs des Chrestiens. 420.
nécessite de Confesser & admettre un vicaire de Iesus-Christ en son Eglise. 833.	le Contentement plus grand de l'homme d'oū vient. 174.
Conformité d'entre ceux qui aiment Dieu. 507.	Cōtre ceux qui afferuis- sent l'ame au corps. 516
Coniōctiō des Anges avec Dieu, & par en- tre eux. 554.	cōtraires se cognoist par son contraire. 518
Coniōctiō des deux na- tures en vne personne est esclaircie. 626.	deux Cōtraires ne peu- uent estre en vn, si un tiers ne les y cōiōit. 13.
la Coniōctiō du corps & de l'ame fait l'hu- maine creature. 875.	Cōnuenāce generale en- tre tous les Chrestiens. 815
deux Coniōctiōs de l'a- me avec sa chair. 731.	Conuenancedes hommes & des Anges par le li- beral arbitre 476
la Consideration generale de ce que nous deuons a	Connenāce entre la bible

TABLE.

le liure de nature.	tité.	747.
432.	le corps de Iesus-Christ au	
le corps humain ouurage	Sacremēt est en manie-	
excellent.	respirituelle.	749.
191.	raison pourquoy le corps	
les choses dont nostre corps	de Iesus-Christ est en	
ne se peut passer.	plusieurs lieux.	745.
169.	le corps peut subsister sans	
quel sera le corps resusci-	l'esprit.	464.
té.	240.	
le corps ne voit ny ne sent	coulpe originelle & actuel-	
de soy-mesme.	le.	572.
57.	la Coulpe originelle que	
le corps des damnez sera	c'est.	539.
passible & immortel.	la Coulpe ne s'efface que	
321.	par le merite.	587.
le corps de l'homme est	la Coulpe entant qu'elle	
bonifié & amendé par	offense Dieu est infinie.	
le Sacrement de l'au-	777.	
tel.	une Coulpe finie tire une	
720.	peine perpetuelle.	776.
les corps des hommes &	les couleurs sont en deux	
autres choses animees	sortes.	828.
sont d'une matiere mes-	de la crainte de Dieu.	
me.	344.	
102.	la crainte de Dieu ne se	
le corps resuscitera.	multiplie.	347.
290.	la crainte qui est en celui	
le corps est maintenant	qui s'aime.	347.
rebelle au liberal arbi-	la crainte & la reuerence	
tre.	se rendent comme au su-	
534.	perieur.	348.
le corps de l'homme quel	la crainte ne peut estre	
estoit deuāt le peché.	franchement	donnee
523.		
le corps de Iesus-Christ		
peut estre en plusieurs		
lieux-		
743.		
comme le corps de Iesus-		
Christ est contenu sous		
une tres-petue quan-		

TABLE.

345.	nulle creature n'est contre Dieu.	328.
creature propre à estre premierement aimée de la volonté humaine retourne en soymesme. 256	des creatures inferieures comme nous tirons de la doctrine & du consentement en nostre ame.	174.
les creatures nous manifestent la volonté de Dieu. 320.	chaque creature engendre son semblable. 75.	
de toutes les creatures le seul homme peut cognoistre Dieu. 57.	toutes creatures sont pour l'homme. 166.	
creatures toutes ne sont également iointes au liberal arbitre. 188.	les creatures sont les rayons de l'estre du mode 45.	
les creatures nous seruent à la bonne foy. 218.	toutes creatures ne sont également iointes au liberal arbitre. 188.	
les creatures seruent l'homme par contrainte. 171.	il n'y a creature qui ne puisse profiter à l'homme. 173.	
toutes creatures reuiennent à deux natures. 463.	les creatures seruent l'homme par contrainte. 171.	
toutes creatures obeissoient à l'homme en son premier estat. 525.	cōme les creatures se portent enuers nous ainsi nous deuons nous porter enuers nostre createur. 217.	
toute creature profite à l'homme. 173.	de la creation. 133.	
toutes creatures & actions de Dieu seruent à establir son nom. 375.	par la creation du monde faite de neant nous concluons la creation d'une autre nature diuine & tout pareille à celle	
la creature ne peut comprendre plus que son createur. 113.		
les creatures seruent l'homme sans respect. 233.		

TABLE.

de Dieu.	69.	foy chrestienne.	647.
le vray chrestien vaut		Degrez de l'esleuatiō des	
micux que touz ceux		chrestiens.	832.
qui ne le sont.	610.	Degrez cinq comment	
chrestiens doiuent estre v-		l'homme differe des cho-	
nis a Iesus-Christ &		ses inferieures.	163.
entre eux.	707.	il y a beaucoup de degrez	
chrestiens heureux.	411.	en la cognoissance de	
comme la chrestienté est		Dieu, & en son nom	
fondee en toute verité.		aussi par consequēt.	382.
415.		dernier degré de tristesse.	
le nouveau chrestien doit		302.	
changer de vie.	695.	le demerite n'est destruit	
le chrestien est d'un pris		que par le merite.	159.
infiny.	697.	Demeures trois, le ciel, la	
les chrestiens aiment le		terre & l'enfer.	158.
reste des hommes a rai-		Destruction se fait d'un	
son de deux fraterni-		contraire.	159.
tez.	665.	Devoir des freres entre-	
auoir esté cree' de neant est		eux.	506.
meilleur a l'homme, que		Devoir des sages enfans.	
autrement.	133.	507.	
faut croire Dieu.	341.	Devoir de l'homme à son	
il faut croire a la parole		pere celeste tiré du de-	
de Dieu pour l'amour		voir au pere paternel.	
de luy-mesme.	424.	468.	
Il faut croire a Dieu sans		Deuotion en necessité su-	
argumens.	424.	plée l'application du sa-	
		crement.	721.

D

Comme la dānation
eternelle est certai-
nement à qui ne croit à la

double Desplaisāce neces-	
saire au peché.	777.
l'exemple d'une Diction	
746.	

TABLE

le Diable n'aymer rien que le mal, & ne se peut re- pentir. 557.	l'homme comme d'un porte faix on d'un che- ual. 566.
le Diable se resjouist & re- pose quelque fois. 561	si le Diable n'eust peché il fust eternellement de- meuré maistre des An- ges. 552.
le Diable commēt deuint maistre du gère humain 562.	les Diables sont tous d'ac- cord. 554.
le Diable commēt nous fit des siens. 564.	Donner est propre à Dieu. 77.
le Diable est capital ad- uersaire de Dieu. 585.	le donner de Dieu aux creatures n'est rien an regard de sa liberalité. 79.
le Diable comment exerce en nous son authorité. 566.	Donner n'est sans le pré- dre. 80.
le Diable ne cherche qu'à nous rendre des siens. 562.	Donner & recevoir en- gendre l'amour. 84.
les Diables sont d'accord. 563.	Donner actuel plus grād que le potentiel. 79.
le Diable n'est encore pu- ny du dernier supplice. 559.	Dieu ne se peut rien don- ner. 64.
le Diable se ruina luy mesme procurant la mort de Iesus-Christ. 612.	Dieu donne luy-mesme a l'hōme en debté de quoy s'acquiter. 651.
le Diable s'est trompé luy mesme contre nostre re- dempteur. 605.	Dieu a donné à chaque chose en sorte qu'elle peut aussi donner. 77.
Diables chassez du ciel. 558.	Dieu a créé le monde sans peine. 36.
les Diables se seruent de	Dieu a créé le mōde pour monstrer sa bonté. 38.

T A B L E.

<i>Dieu a creé le monde à quelque fin.</i> 39.	<i>Dieu est tout-puissant,</i> 149
<i>Dieu a engendré le monde sans besoin qu'il en eust.</i> 37.	<i>Et tres-juste.</i> 150.
<i>Dieu a tout créé par sa parole,</i> 449.	<i>pourquoy Dieu est premièrement aimable.</i> 340.
<i>Dieu a creé le monde par sa simple volonté non par aucune nécessité naturelle.</i> 34.	<i>Dieu voit en un moment toutes actions.</i> 148.
<i>pourquoy Dieu a créé le monde pour soy, qui n'e auoit que faire.</i> 40.	<i>Dieu a plus donné à l'homme lui donnant sa parole que luy donnant les creatures.</i> 446.
<i>il faut que Dieu engendre son pareil.</i> 74.	<i>pourquoy Dieu doit estre obey.</i> 341.
<i>Dieu s'accroist extérieu- rement en plusieurs sortes.</i> 368	<i>Dieu ne doit rien à chose qui soit.</i> 21.
<i>comment Dieu croist extérieu- rement.</i> 366	<i>Dieu se conioint à l'homme par sa parole.</i> 450.
<i>Dieu nous a fait deux presens.</i> 200	<i>Dieu n'est piece d'aucune chose.</i> 33.
<i>Dieu est un estre engendrant.</i> 35.	<i>Dieu a l'estre, le viure, le sentir, l'entendre Et le liberal arbitre sans borne ni mesure.</i> 19.
<i>Dieu le fils coëternel au pere.</i> 81.	<i>il ny a qu'un Dieu non plus qu'un Soleil pour mesme raison.</i> 18.
<i>Dieu n'auoit besoin du monde.</i> 37.	<i>Dieu a donné l'homme à l'homme.</i> 168.
<i>Dieu iuger l'homme suivant ses œuvres.</i> 870.	<i>ou Dieu n'est pas Dieu, ou il produit son pareil.</i> 80.
<i>à Dieu seul appartient s'aimer premierement.</i> 261.	<i>Dieu est la vraie vie.</i> 50.
	<i>pourquoy Dieu est à craindre.</i> 340.
	<i>Dieu doit estre honoré co-</i>

TABLE.

me premier & principal principe. 360.	ne luy impoſa que l'obeiſſance. 538.
Dieu ne demande que la bonne volonté. 211.	Dieu a tout fait pour ſa gloire. 391.
Dieu a deux fois tiré l'homme du neant. 671.	ce que Dieu & l'homme fourniffent és Sacremens 813.
Dieu peut de rien baſtir quelque choſe. 28.	Dieu eſt guerdonné par ſa creature. 362.
Dieu a eu en ſoy ſes quatre qualitez. 19.	Dieu eſt un abyſme d'eſſence. 25.
Dieu ſe cognoiſt par ſes actions. 367.	Dieu pourquoy ne puniſt incontinent le pecheur. 156.
Dieu a tout parfait contentement. 77.	Dieu n'eſt coupable des pechez de l'homme. 573.
Dieu demande de nous plus de reuerence que ne font les peres charnels. 500.	plus Dieu agiſt en l'homme plus Dieu le cognoiſt. 385.
ſi Dieu produit artiſciellement, il le peut naturellement. 75.	a Dieu ſeul appartient toute gloire & honneur. 392.
Dieu eſt auſſi grand qu'il veut. 62.	Dieu eſt ſon ſentir. 51.
Dieu eſt commun à toutes creatures. 273.	Dieu conſerue les viuans en vie. 50.
Dieu prend fort en gré les maux endurez pour ſon nom. 980.	Dieu releue le peché gratuitement. 772.
Dieu eſt le ſeul iuge tout viuant, 560.	Dieu aime ſon honneur extremement. 404.
Dieu n'eſt autre choſe que eſtre. 32.	Dieu ne prepare aucun peuple a receuoir Ieſus-Chriſt. 640.
Dieu produiſant l'homme	Dieu contemplant ſon eſtre y voit tout comme

TABLE.

<i>en un miroir.</i>	53.	<i>neur.</i>	373.
<i>Dieu seul est tout pouuoir.</i>	76.	<i>cōment Dieu ne recognoist</i>	
<i>en Dieu ny a conionction</i>		<i>ni ne punist soudaine-</i>	
<i>ni meslange.</i>	57.	<i>ment les œuvres de l'hō</i>	
<i>Dieu est toute force, toute</i>		<i>me ains sursoit son iu-</i>	
<i>vertu & toute puissan-</i>		<i>gement iusques a la</i>	
<i>ce.</i>	27.	<i>fin.</i>	155.
<i>Dieu se cognoist premiere-</i>		<i>ce qu; est contraire à Dieu</i>	
<i>ment.</i>	59.	<i>est naturellemēt vilain</i>	
<i>Dieu n'a pas produit l'hō-</i>			308.
<i>me en la forme que ores</i>		<i>Dieu veut tout a cause</i>	
<i>nous le voyons.</i>	512.	<i>de soy & comment.</i>	59.
<i>Dieu ayme les choses net-</i>		<i>Dieu iouist sans cesse de</i>	
<i>tes, propres & de quel-</i>		<i>parfait contentement.</i>	60
<i>que seruice.</i>	805.	<i>Dieu & son intelligence</i>	
<i>pourquoy Dieu ne punist</i>		<i>sont un.</i>	55.
<i>incontinent le pecheur.</i>		<i>Dieu est ce qu'on peut ima-</i>	
	156.	<i>giner de plus parfait.</i>	
<i>Dieu est tout esprit.</i>	58.		115.
<i>il est imposs ible que Dieu</i>		<i>Dieu ne peut rien con-</i>	
<i>souffre de la peine.</i>	316.	<i>tre son honneur.</i>	352.
<i>Dieu n'a proprement estre</i>		<i>Dieu ne peut estre enclos</i>	
	23.	<i>ni de lieu ny de temps.</i>	
<i>Dieu n'a besoin de nature</i>			116.
	35.	<i>entre Dieu & l'ame il n'i</i>	
<i>Dieu fauorise plus l'ame</i>		<i>a aucun entre deux.</i>	
<i>que le corps.</i>	465.		449.
<i>Dieu ne peut croistre au</i>		<i>on prend pour Dieu tout</i>	
<i>dedans, ni la creature</i>		<i>ce qu'on aime premiere-</i>	
<i>au dehors.</i>	366.	<i>ment.</i>	260.
<i>Dieu seul doit acquerir</i>		<i>Dieu le pere n'a qu'un</i>	
<i>un nom de vray hon-</i>		<i>seul fils.</i>	93.
		<i>Dieu parle tousiours par</i>	

T A B L E.

resolution.	431.	du corps humain.	666.
pourquoy Dieu doit estre honore premierement.	341.	Difference de l'homme aux autres choses a cause de son liberal arbitre, d'où il se tire vne grãde co- gnoissance de sa nature & de ses œuvres.	140.
Dieu est plus que nous ne pouuons imaginer.	116.	Difference du Baptesme & de la penitence.	765.
Dieu est actuellement ce suprême que nous ima- ginons seulement.	119.	Difference de la chair de Iesus-Christ & de la nostre.	735.
Dieu tressage, trespuissant & tres-iuste.	150.	la generalle Differēce qui est entre l'homme & les trois de grés inferieurs	109.
Dieu peut deffaire & a- bandonner le monde quand bon luy semble	36.37.	qu'elle Differēce est entre Dieu pere & fils.	81
Dieu le pere cōmunique tout au fils excepté la paternité.	91.	la Dignité du parlāt au- thorise la parole.	425.
Dieu contraint les crea- tures à nostre seruice.	222.	la Dignité du seruāt ho- nore le seruy.	181.
Differēce d'Adam & de Iesus-Christ.	663.	Discretion doit estre em- ployee en guerdonant	147.
Difference de la creatiō d'Adam & de ses suc- cesseurs.	661.	Distributiō de l'ame ve- getatiue.	195.
Differēce de la premiere generatiō & de la tier- ce.	662.	Distinction des Chrestiens en clerics & laics.	815.
Difference de l'estre au- biē estre & de la grace à la nature par l'exemple		de la Diuersité qui est sous chaque marche en gene- ral.	105.
		Diuisiō generale de na- ture humaine	

TABLE.

re humaine.	569.	l'Eglise de Iesus Christ	
Diuision del'homme.	185.	infaillible.	415.
Diuision generale du		Eguillon premier a peni-	
temps de l'humaine		tence.	798. second.
nature.	640.	tiers.	801. quatriesme.
generale Doctrine del'e-		802.	
stre & du viure qui sert		les Elemens comment sont	
aussi aux autres.	48.	en l'homme.	9.
de la Doctrine & conten-		Embusches du diable con-	
temet de nostre ame.	174.	tre nostre redẽpteur.	603.
		Empeschemens de nostre	
		recõciliation avec Dieu.	
		578.	
E Au parlant a l'hõ-		Empire du diable.	563.
me.	172.	les petits Enfans resuscite-	
que represente l'Eau du		ront baptizez & non	
baptisme.	693.	baptizez.	877.
l'Eau court de soy-mesme		cõbien nous sommes mau-	
a la froiðure non au		uais Enfas a Dieu.	504.
chand.	331.	l'Enfant qui n'honore son	
l'Effet doit suyure le de-		pere est meschant.	501.
noir.	479.	Enfer excremet de toutes	
Effets de l'amour de soy		choses corporelles & a le	
mesme.	270.	feu pour tourment.	314.
Effets cõtraires des deux		l'Enfer.	558.
amours.	265.	l'Entendement est pour	
il faut a l'Eglise vne		contempler les inuisi-	
puissance par dessus		bles, le sens pour les cor-	
l'administratiõ des Sa-		porelles.	58.
cremens.	831.	l'Etendre de Dieu est tres	
l'Eglise est esponse de Ie-		simple.	52.
sus Christ & mere des		Entendre negatif, & pri-	
Chrestiens.	653.	uatif.	53.

T A B L E.

Eschelle de l'ordre clerical	par l'estre de Dieu on
842.	preuue toutes les autres
le saint Esprit est produit	conditions qui sont en
du pere & du fils. 85.	luy. 21.
Le saint Esprit egal aux	comparaison des deux
deux autres. 85.	estres l'un a l'autre. 13.
faut Esperer en Dieu. 342.	l'estre de Dieu est parfaite
l'Espoir que les Iuifs ont	unie. 23.
de leur messie est refu-	comment l'estre real des
tee. 641.	creatures est en Dieu. 30.
dont le Essence de toutes les	l'estre se compare en deux
creatures. 29.	sortes au non estre. 48.
ce qui se dit de l'Essence de	estre negatif & priuatif
Dieu se ait de tout ce	48.
qui est en luy. 21.	l'estre inuisible des creatu-
l'Essence de Dieu, est Dieu	res est aussi en l'estre de
mesme. 26.	Dieu. 39.
l'Estre de Dieu est infini.	l'estre de Dieu & le pou-
24.	voir comprennent tout
l'estre par quiles animaux	ce qui entend. 65.
sont en Dieu. 29.	pourquoy le mal estre du
de l'estre double, & du	corps reste es Chrestiens.
double non estre. 28.	679.
comparaison des deux	il vaut mieux estre que
estres a un arbre. 33.	n'estre pas. 114.
non estre n'a aucune place	l'estre de l'homme est meil-
en l'estre. 42.	leur que celuy des autres
qualitez de l'estre. 42.	creatures, 185.
diuision de l'Estre produit	comparaison des deux
deneant. 31.	estres aux deux non
tout ce qui est de l'estre de	estres. 41.
Dieu conuient aussi a	c'est plus d'estre animee
son viure. 47.	que creée. 186.

T A B L E.

deux estres tels que celuy de Dieu ne peuuent estre. 27.	l'eucharistie parfait l'im perfection de la peni- tence. 789.
comparaison des deux estres au soleil & à la lune. 44.	l'eucharistie doit estre ho- noree auant l'applica- tion. 720.
estats deux en la nature spirituelle. 544	eucharistie contient la vraye chair de Iesus Christ. 728.
estat premier de l'homme & comme il estoit en son origine d'une tres- parfaite nature. 512.	cause du nom de l'eucha- ristie. 724
deux estats premiers en l'homme. 771.	eucharistie principal des sacrements. 821.
estats deux du liberal ar- bitre. 531.	eucharistie entre tous au- tres est seul sacrement a- uant l'application. 720.
double estat en l'homme encor apres le baptes- me. 769.	les degrez du sacremēt de l'eucharistie. 741.
estat double en la parfaite nature de l'homme. 536.	du tiers sacrement, qui est de l'eucharistie ou du corps & sang de Iesus Christ. 706.
estimation de l'homme par la consideration de son corps. 191.	eucharistie memorial de la passion. 727.
de l'estimation de l'hom- me par l'excellence du liberal arbitre. 184.	merueilles du sacremēt de l'eucharistie. 745.
estimation de ce que doit l'homme pour chasque creature. 180.	on reçoit tout Iesus Christ en l'eucharistie. 742
eucharistie sacrement & sacrifice. 727.	applicatiō de l'eucharistie 714.
	declaration par exemple de l'essentielle presence de Iesus Christ au sa- crament. Nnn ij

TABLE.

crement de l'Euchari- stie. 742.	que nous auons de nous acquiter enuers Dieu. 382.
tous Chrestiens doyuent prendre l'Eucharistie. 743.	Exemples des choses exte- rieures, par lesquelles on fait voir enidemment a l'homme sa cheute. 490.
il se faut rapporter a la puissance de Dieu de tout le mystere de l'E- uchariste. 744.	Exemple de l'alphabet pour monstrier la con- iunction des deux na- tures en vne personne. 627.
Enquoy differe le visible du sacrement de l'au- tel, du visible des autres 711.	Exhortation a l'homme de reconoistre Dieu par le service des creatures. 170.
le visible du sacrement de l'autel. 710.	Exhortation a suivre Je- sus Christ. 650.
institution du sacrement du corps de Iesus Christ. 710.	Exhortation aux prestres de traiter honorable- ment les sacremens. 867.
l'Euesque ne peut perdre la puissance d'ordonner. 840.	Exhortation a l'homme de reconoistre son crea- teur. 12.
l'Euesque ne peut ordon- ner qu'en son diocese. 840.	Estimation de ce que doit l'homme pour chascue creature. 180.
Excellence du liberal ar- bitre. 186.	l'Experiēce plus seure que l'ouye. 384.
l'Excellence de l'homme se voit par la comparai- son de luy aux autres creatures. 175.	Experience certaine mai- stresse. 402.
Excellence de l'intelligen- ce de Dieu. 53.	Extremite' de liesse. 576.
Exemple du peu de moyen	

TABLE.

F

Facon d'appliquer le
Sacrement de l'autel.

722.

Facultez de l'ame sont au-
tant que de membres
organiques au corps. 193

Facultez de l'ame sont di-
stinguées selon leurs di-
gnitez. 194.

tout ce qui est fait au mon-
de est fait pour l'homme
& sert à ses commodi-
tez, & premierement
de celles qui touchent le
corps. 169.

Fautes en deux sortes. 778

les Fautes du chrestien
plus punissables que des
autres hommes. 673.

Fecundité de l'amour en-
uers Dieu. 253.

la Felicité eternelle qui
s'engendre de l'amour
de Dieu, peut estre par-
fait, en chasque hom-
me & toute pareille.
285.

l'eternelle Felicité s'engen-
dre de l'amour de Dieu
premiere. 278.

la Fême pecha le plus ori-

ginellement. 534.
quel est le Feu d'enfer. 316.
le Feu est infini en possibi-
lié. 17.

le Fils de Dieu s'appelle
image de Dieu & ver-
be, noms du saint Es-
prit. 85.

il conuient mieux au Fils
de ioindre l'humanité
à sa diuinité qu'il ne
fait à une des autres
personnes de la trinite.
594.

Folie de la creature qui
cherche de la gloire. 364.

Folie de ceux qui s'endor-
ment en leur peché. 803.

Force principale d'amour
& de hayne. 329.

Force de la ioye. 301.

Formes de penitence insti-
tuées de Dieu. 799.

la Forme du pain & du
vin en la cene signi-
fient l'union des Chre-
stiens. 716.

que signifie la Forme exte-
rieure restant au Sacre-
ment de l'autel. 719

preuue de la Foy chrestien-
ne. 139.

ce qu'apprend la Foy chre-
Nnn iiij

TABLE.

stiennne.	138.	la Generation de Dieu se
qui embrasse la Foy chre-		preuue encore en Dieu
stiennne ne peut estre re-		par la perfection de la
prins.	139.	liesse qui doit estre en
de la Foy chrestienne en ge-		lux. 76.
neral.	137.	tierce Generation propre
Foy du iugement general		aux seuls Chrestiens. 661.
profite.	136.	par les Generations qui se
des trois Fraternitez des		font par les creatures,
chrestiens.	664.	en Dieu se peut prou-
double Fraternité de l'hô-		uer la generation de
me.	236.	Dieu. 74.
triple Fraternité entre les		comme il y a trois Genera-
membres, & entre les		tions en l'homme chre-
chrestiens.	669.	stien, celle du corps, cel-
tierce Fraternité des hom-		le de l'ame, & celle
mes.	664.	du bien estre ou de la
le Front porte tesmoigna-		grace. 660.
ge de la hardiesse & de		en quoy consiste la vraye
la crainte.	705.	Gloire de magnificence.
du Fruict que nous rece-		80.
uons de l'amour de		à qui la Gloire pi ^e propre-
Dieu en ce monde. 283.		ment appartient. 403.
Fruicts uniques nourri-		la Gloire de la puissance de
ciers de l'ame.	707.	Dieu, sapience & bon-
du Fruict qui s'engendre		te. 357.
de l'amour de nous. 294.		qui cherche sa Gloire pro-
du Fruict des deux haines.		pre, cherche sa honte.
331.		402.
		on ne scauroit faire pis que
		se glorifier en son mal.
		311.
		grace confirmatiue neces-

G

V Ne seule Generation
naturelle en Dieu. 83.

grace confirmatiue neces-

TABLE.

<i>faire au baptesme.</i>	302.	<i>Dieu.</i>	378.
<i>sans la grace de Dieu,</i>		<i>deux Habillemens de Je-</i>	
<i>l'homme est mort.</i>	223.	<i>sus Christ.</i>	755.
<i>Grace de Dieu dite par</i>		<i>Honneur du mystere de la</i>	
<i>excellence.</i>	655.	<i>trinité.</i>	437.
<i>de la Grandeur de la feli-</i>		<i>de la Haine.</i>	327.
<i>citéeternelle.</i>	292.	<i>faut Hair toute gloire cō-</i>	
<i>par la grandeur de la puis-</i>		<i>traire a celle de Dieu.</i>	
<i>sance de Dieu on preu-</i>			275.
<i>ue sa grandeur.</i>	66.	<i>ce qu'engendre la Haine</i>	
<i>de la Grandeur de nostre</i>		<i>del'amour de nous mes-</i>	
<i>obligation par la confi-</i>		<i>mes.</i>	328.
<i>deration de nostre ne-</i>		<i>de la Haine de nous sort</i>	
<i>cessité.</i>	202.	<i>celle de Dieu.</i>	304.
<i>par la Grandeur de la sa-</i>		<i>de la correspondance des</i>	
<i>pience de Dieu on preu-</i>		<i>deux haines aux deux</i>	
<i>ue la grandeur de sa</i>		<i>amours.</i>	329.
<i>puissance.</i>	65.	<i>la forme de l'hostie consa-</i>	
<i>Grandeur de l'offence se</i>		<i>creee consiste de soy.</i>	754.
<i>cognoist par la peine.</i>	532.	<i>l'Homme qui ne sert a</i>	
<i>Guerre de Iesus Christ &</i>		<i>Dieu le combat soy mes-</i>	
<i>du Diable.</i>	625.	<i>me.</i>	221.
<i>les Guerres d'entre nous</i>		<i>par où l'homme cognoistra</i>	
<i>d'ou elles sourdent.</i>	565.	<i>son miserable change-</i>	
<i>le Guerdonneur doit estre</i>		<i>men.</i>	491.
<i>juste.</i>	150.	<i>l'homme ne produit son</i>	

H

H *Abitudes habillent*
la nature & embel-
lissent.

108.

l'Habitation du nom de

l'homme chrestien se doit
bien garder de ne vio-
ler ni son mariage ni
celuy d'antruy.

362.

le seul homme se peut es-

Nun iij

TABLE.

- iouir des biens qu'il a* les Hommes excellent les
en soy. 164. *uns les autres acciden-*
l'fant que les Hommes tellement, non de leur
assistent en corps & nature. 107.
ame au grand iuge- comme l'Homme chrestie
ment. 376. *nedoit nourrir son ame,*
l'Homme propre a nostre ni s'entretenir d'autre
redemption comme & chose que de la mort de
par qui doit estre mis a Iesus-Christ. 673.
mort. 600. *l'Homme plus excellent*
l'Homme est obligé a membre du monde. 151.
Dieu pour les creatures comme l'Homme faillit
inferieures. 168. *premierement non de*
l'Homme s'est depraué luy soy, mais incité par
mesme. 528. *quelque autre.* 541.
l'Homme ne peut respon- rien n'est plus fascheux a
dre a la grandeur de l'Homme que la mort.
son createur ni lui ren- 523.
dre la pareille en nulle l'Homme seul recognoist
chose qn'en l'amour. Dieu pour son bienfai-
 211. *teur.* 165.
l'homme en quel estat a l'Homme doit autant a
esté cree de Dieu. 514. *Dieu que vaut le mon-*
comment l'Homme est te- de. 178.
nu de s'aymer. 489. *l'Homme n'a creancier*
l'Homme est donné de que Dieu. 205.
Dieu a l'Homme. 168. *diuision de l'Homme.* 185.
comparais de l'Homme a l'Homme on impute ses
miserablement change ceures. 142.
au vinaigre. 492. *les Hommes prennent un*
l'Homme ne peut estre estre & non nouveau
vaincu que volontaire- de Iesus-Christ. 693.
ment. 758. *l'Homme a necessairemēt*

T A B L E.

quelque partie immor- telles. — 183.	donner à soi-mesme. 10.
l'homme doit hair sur tout sa volonté particuliere. 328.	l'homme est composé du corps & de l'ame. 169.
l'homme est ordonné par autre que par soi. 145.	meilleur à l'homme d'a- voir un Dieu second qu'un sterile. 132.
l'homme n'est tenu d'ai- mer les creatures bien qu'il s'en serve. 228.	conuenance de l'homme avec les plantes. 78.
l'homme ne peut naturel- lement demander re- compense des plaisirs qu'il fait. 228.	l'homme a ce qui manque à toutes les creatures inferieures. 167.
l'homme doit tout à Dieu en vertu de son amour. 339.	l'homme ne repousse pas de soy tout non estre. 28.
l'homme ne se peut par- donner. 146.	l'homme par iniustice a encouru la mortalité. 573.
l'homme peut adiouster merite sur merite. 156.	l'homme doit plus à Dieu pour son corps, que pour l'estre du monde. 192.
l'homme peut estre sans bien estre. 667.	l'homme general receueur du monde. 182.
l'homme ne peut remōter au premier biē estre que par les sacremens. 685.	l'homme comment se doit porter enuers Dieu. 521.
l'homme se peut changer par le moien de son li- beral arbitre. 545.	l'homme se doit sans cesse comparer aux autres animaux pour cognoi- stre sa grandeur. 112.
l'homme seul recognoist Dieu pour son bienfai- cteur. 165.	en deux sortes l'homme differe des choses infe- rieures. 109.
l'homme ne se peut rien	l'homme qui s'aime pre- mierement soi-mesme

TABLE.

<i>se fait Dieu entât qu'il est en luy.</i>	260.	<i>blable en son degré.</i>	14.
<i>l'homme doit aimer l'homme incontinent apres aimer Dieu.</i>	229.	<i>l'homme est tenu d'aymer Dieu sans cesse.</i>	213.
<i>l'homme sert Dieu librement & pour ce nō tousiours.</i>	227.	<i>l'homme perd son bien estre laissant le service de Dieu.</i>	223.
<i>comment l'homme croist.</i>	368.	<i>tout homme de bon esprit ayne son corps plus que toute chose du monde.</i>	192.
<i>l'homme ne fut cree accompli du tout.</i>	535.	<i>le seul homme capable du liberal arbitre.</i>	189.
<i>les hommes sont produits par une organe de rebellion.</i>	535.	<i>l'homme doit procurer la louāge de Dieu en tout & par tout.</i>	388.
<i>l'homme naquit premieremēt en l'estat du merite.</i>	536.	<i>l'homme est tousiours obligé a Dieu.</i>	479.
<i>l'homme ne doit offenser Dieu quand toutes les creatures se deuroyent perdre.</i>	586.	<i>l'homme ne faisant son devoir se combat soy-mesme.</i>	482.
<i>comparaison de l'homme avec les choses de la seconde marche.</i>	98.	<i>l'homme a de quoi satisfaire puis qu'il doit naturellement.</i>	205.
<i>l'homme seul entre les animaux.</i>	163.	<i>l'homme doit aimer Dieu pour la recompense de ses biens-faits.</i>	210.
<i>l'homme a ensemble ce que tous animaux ont à part.</i>	10.	<i>l'homme doit plus à Dieu pour son corps, que pour l'estre du monde.</i>	191.
<i>l'homme n'a rien que pour le service de Dieu.</i>	334.	<i>il y a en l'homme necessairement quelque partie</i>	
<i>l'homme n'a que luy sem-</i>			

TABLE.

immortelle.	183.	comment l'Homme co
ce que l'hōme pecheur re-		gnoist Dieu par les au-
çoit de Iesus-Christ &		tres creatures. 387.
en quelle façon. 652.		la communauté de l'Hom-
l'Homme peut tirer tres-		me avec les plantes. 9.
certainement de soi-		l'Homme comme homme
mesme la doctrine de		n'ade quoi recompenser
son deuoir enuers Dieu.		ses œuvres. 144.
273.		l'homme doit a Dieu au-
l'Homme ne se doit rien.		tant que le monde vaut.
213.		178.
l'Homme seul a plaisir de		l'homme seul est libre. 111.
soi & des creatures. 173.		l'homme hay de Dieu est
les Hommes qui s'aiment		comme vn enfant per-
plus que Dieu ne sont		du. 464.
rien. 325.		l'homme est moien entre
l'Homme n'est subiet au		les inferieures creatures
prince des Diables ainsi		& Dieu. 827.
qu'eux. 562.		l'homme chrestien n'est
l'Homme doit chercher la		plus sien. 697.
cognoissance des choses		l'homme ne doit mescredi-
inferieures. 104.		re des Sacrements pour
ce que l'Hōme produit de		n'en entendre le miste-
soi lui est plus cher que		re. 744.
ce qu'il tire par artifice		l'hōme par son liberal ar-
71.		bitre peut perdre la gra-
les Hommes comment se		ce de Dieu. 757.
rendent membres du		tous hōmes entant qu'hō-
diabale. 561.		mes sont esgaux. 231.
l'Homme est le seel de		comment l'homme s'apli-
Dieu. 229.		que a la passion de Ie-
l'Homme seul à plaisir de		sus Christ. 675.
soy & des creatures. 173.		l'homme cognoist quelle

TABLE

lozil doit tenir.	154.	l'hōme ni l'Ange ne peut restituer l'homme.	576.
l'homme est l'ouvrage de Dieu.	18.	l'homme ouvrage de Dieu en trois façons.	677.
comment l'homme peut estre puny.	317.	l'homme deliuré par Iesus Christ du mal estre de l'ame ne deuoit pas estre pourtant deliuré du mal estre du corps, soit en ce qui concerne les douleurs & la mort & ce.	678.
l'homme quel il doit estre.	515.	tous hommes sont morts par deuers leur ame.	509.
l'homme seul d'entre les creatures peut remercier Dieu.	179.	l'hōme seul entre les creatures est propre a la nature.	526.
l'homme seul entre les animaux se cognoist.	163.	l'homme a cet hōneur d'estre fils de Dieu.	336.
tous hommes sont capables de l'amour de Dieu.	285.	l'homme ne se peut acquiter.	581.
l'homme se commandoit auant le peché.	527.	l'homme est produit de Dieu tel qu'il deuoit estre.	513.
l'homme est au corps en deux façons.	571.	l'homme est mort selō l'ame & ne vit quē d'une vie corporelle.	509.
les hommes bien vnīs sont inuincibles.	237.	tout l'homme ne sera immortel.	877.
l'homme est addonné aux choses terriennes.	505.	tous hommes resusciterōt.	877.
l'homme seul se peut esjouir des biens qu'il a en soy.	164.	l'homme genēral receueur du monde.	182.
l'homme premier par qui il fut seduit.	542.		
le second homme tout contraire au premier.	729.		
l'homme est ores en un estat contraire a l'ordre du monde.	515.		

TABLE.

<i>l'homme est tenu de croire ce qui luy est meilleur.</i>	<i>qui cherche l'honneur de Dieu fait son profit.</i>
126.	388.
<i>l'homme qui ne sert Dieu est a tort servi des crea- tures.</i>	<i>l'honneur de Dieu est beau- coup plus excellent que l'utilité de sa creature.</i>
224.	352.
<i>l'homme doit a Dieu au- tant ou plus que l'ou- vrage a son ouvrier.</i>	<i>l'honneur est pour le crea- teur.</i>
333. & 334.	351.
<i>comment l'homme peut es- tre puny, pourquoy il le doit estre & en quel- le maniere.</i>	<i>l'honneur de Dieu mesme demande ce iugement universel.</i>
316.	881.
<i>l'homme agist librement</i>	<i>comme par l'honneur de Dieu on conclud toute perfection en ses opera- tions.</i>
361.	356.
<i>l'homme doit mespriser les choses inferieures.</i>	<i>il est necessaire pour l'hon- neur de Dieu qu'il y ait des creatures eternelles.</i>
103.	359.
<i>l'homme par son peché. est as acquis une pei- ne infinie.</i>	<i>ce qui est plus a l'honneur de Dieu doit estre fait.</i>
586.	358.
<i>comme l'honneur appar- tient a Dieu souverai- nement.</i>	<i>comme par les choses sus- dites de l'honneur on peut prouver la verité de Iesus Christ.</i>
403.	405.
<i>l'honneur de Dieu ne nous achemine a des-honneur</i>	<i>comme l'honneur de Dieu encloist en soy le profit de sa creature raisonna- ble.</i>
401.	356.
<i>du des-honneur de Dieu suit nostre perte.</i>	<i>par la cognoissance de l'hon- neur de Dieu & de no- stre utilité nous pou-</i>
398.	
<i>le seul honneur de Dieu est permanent.</i>	
397.	
<i>ne c'est que vrayement honorer Dieu.</i>	
390.	

TABLE

uons acquerir la vraye science des operations diuines. 354.	pend de la foy chrestienne. 138.
comme il ny a qu'un honneur aussi ny a il que vne utilité principale. 353.	que signifie l'huile de la confirmation. 704.
l'honneur propre & priue de l'homme est ennemi capital de l'honneur de Dieu. 392.	l'humaine nature peut subsister en deux manieres. 629.
l'Honneur deu aux biens faisans. 390.	l'humanité de Ies ^s Christ respond à la diuinité autāt que faire se pent. 607.
l'honneur n'est deu a la creature. 363.	l'humanité de Iesus Christ excelloit celle du reste des hommes. 607.
il y a double Honneur & double accroissance. 360.	humilité & bonté de Iesus-Christ. 755.
de nostre hōneur particulier s'engendre nostre honte. 401.	I
l'honneur de Dieu est par puissance en ses œuures. 382.	I esus-Christ seul acceptable au pere. 672.
les maux que tire apres soi l'honneur propre. 398.	Iesus Christ proportionné a l'indigence des hommes. 653.
comme l'honneur n'appartient qu'aux choses intellectuelles. 402.	Iesus-Christ demeure en l'hostie autāt quelle retient forme de pain. 747.
Honneur est cher aux hommes sur tout. 404.	Iesus Christ espoux de son Eglise. 863.
l'Honneur de soy-mesme n'est que vanité. 400.	Iesus Christ a affermé luy mesme le dernier iour. 885.
l'Honneur de l'homme de-	Iesus Christ est en l'hostie

TABLE.

non localement. 746.	nature spirituelle du chre-
Iesus Christ tiers pere des	stien. 709.
hommes. 664.	Iesus Christ ne peut trem-
que Iesus Christ est tout en	per. 415.
chaque partie de l'ho-	Iesus Christ quasi comme
stie. 747.	une eschelle. 686.
Iesus Christ deuoit descen-	ce qui a touché Iesus christ
dre du premier hom-	merite honneur. 419.
me. 633.	Iesus Christ n'auoit rien
Iesus-Christ homme &	perdu, ni ne deuoit au-
Dieu. 629.	cune chose. 613.
pourquoi Iesus Christ fut	cōment Iesus Christ croist
promis long temps auāt	nourrissant les chre-
sa venue. 638.	stiens. 709.
à Iesus Christ seul double-	Iesus Christ fils de Dieu.
ment appartient l'heri-	406.
tage des cieux. 615.	Iesus Christ n'est mēteur.
comment Iesus-Christ se	408.
raporte à la nature des	Iesus Christ est la teste des
hommes. 653.	chrestiens. 667.
Iesus-Christ chef des An-	il falloit que Iesus christ se
ges, maistre des Dia-	resuscitast. 621.
bles. 623.	Ignorance de soy extreme
Iesus-Christ descend de-	mal de l'homme. 176.
dans le Baptisé. 696.	Ignorance entendre pri-
Iesus-Christ seigneur de	uatif. 54.
toutes creatures. 624.	l'Ignorāce des meurtriers
Iesus Christ nous a cedé ce	de Iesus-Christ diminue
que son pere luy deuoit	leur faute. 609.
pour estre mort, afin que	Images visibles & inuisi-
nous nous en aquitaf-	bles. 700.
sions. 615.	il n'y a que deux Images
Iesus Christ est la nourri-	de Dieu. 630.

TABLE.

<i>l'image des choses corporelles est sans quantité.</i>	<i>l'Immense Iniure de qui cherche sa gloire.</i>
748.	395.
<i>Immortalité de l'ame.</i>	<i>l'Inimitié regnante entre les hommes.</i>
453.	440.
<i>Immortalité du liberal arbitre.</i>	<i>l'Intelligence & volonté ne sôt attachees au corps</i>
158.	197.
<i>comme par l'Immortalité de la gloire de Dieu nous pouvons argumēter l'immortalité de la creature raisonnable & aussi l'immortalité de nostre bonheur.</i>	<i>par l'intelligence il se verifie que Dieu n'est pas chose corporelle.</i>
35.	56.
<i>l'Imperfectiō ennemie de Dieu.</i>	<i>toutes les intelligences sont imparfaites, excepté celle de Dieu.</i>
303.	54.
<i>Imperfections de l'hōme.</i>	<i>l'intelligence action incorporelle.</i>
519.	56.
<i>de l'Incarnation.</i>	<i>par l'intelligence de Dieu nous pouvons conclurre la grandeur & perfection de son vouloir.</i>
134.	60.
<i>indisposition des Juifs a recevoir le Messie qu'ils attendent.</i>	<i>de l'intelligence & volonté.</i>
644.	197.
<i>une infinité de monde ne scauroit payer le moindre de nos pechez.</i>	<i>interpretation de la toute-puissance de Dieu.</i>
606.	64.
<i>preuve de l'infinité de Dieu.</i>	<i>l'intentiō de Dieu est que nous soyons tous sauvez.</i>
613.	634.
<i>les iniures se mesurent a l'iniurié.</i>	<i>les choses insensibles sont toutes vnes, & non vnes.</i>
512.	106.
<i>il est Iniuste de commander a son pareil.</i>	<i>les plus dignes des Insensibles sont les plus hauts.</i>
245.	97.
<i>l'Iniure faite a Dieu se multiplie en une infinité des autres.</i>	<i>deux Insensibles necessai-</i>
392.	

TABLE.

res a la ruine du peché. 761.	le le corps de l'homme prendra une nouvelle & plus excellente for- me. 289.
Jours trois dont le Chre- stien se doit sur tout sou- uenir. 889.	differéces des deux Ioyes sorties, l'une de l'a- mour de Dieu, l'autre de l'amour de no ^s mes- mes. 297.
memoire du dernier Iour doit continuellement estre présentée a l'hom- me chrestien. 888.	Ioye ou tristesse termes de toutes les actions hu- maines. 277.
double Ioye en l'homme 174.	en quoy conuenient les deux Ioyes. 300.
la vraye Ioye ou tristesse sont les derniers fruiçts que l'homme peut at- tendre. 277.	Ioye double en l'homme. 174.
la Ioye qui s'engendre de l'amour de Dieu pre- mier, est la vraye vie de l'homme & de sa volonté. 218.	la Ioye qui vient de l'a- mour de Dieu est com- municable à tout le mō de sans diminutio. 283
Ioye est la vie de l'hom- me. 281.	nostre Iuge derniere est in- decenable. 889.
Ioye but des desirs de l'homme. 301	il n'y a qu'un seul Iuge de nos œuures. 151.
conditions de la Ioye sou- ueraine. 280	du iour du iugement. 136.
Ioye est tres-profitable au cœur. 281.	Dieu seul peut faire le der- nier Iugement. 882
Ioye est le dernier fruiçt 292.	le iour du Iugement sera comme un iour uni- uersel. 886.
origine de Ioye & de tri- stesse. 278	iour du iugement se peut apeller le iour de Dieu 886.
comme en la Ioye eternal-	

TABLE.

<i>Dieu sera terrible au iour du Jugement.</i> 884.	<i>de l'influence divine pour se mouvoir en haut.</i> 668.
<i>toutes intentions seront descouvertes au der- nier Jugement.</i> 883.	<i>le Liberal arbitre est in- tellectuel, & incorpo- rel.</i> 152.
<i>pourquoy le dernier Ju- gement sera publié.</i> 871.	<i>le liberal arbitre accõpa- gne par tout l'intelli- gence.</i> 59.
<i>du Jugemēt uniuerfel & resurrection generale.</i> 868.	<i>Liberal arbitre perfeõtiõ des biẽs de l'homme.</i> 11.
<i>argument du Jugement general.</i> 873.	<i>le Liberal arbitre viciẽ par le pechẽ originel.</i> 780.
<i>le grand Jugement sera le dernier ouurage enui- ron la nature.</i> 869.	<i>maux du Liberal arbi- tre.</i> 584.
<i>Iuifs peu ple miserable</i> 410	<i>la Liberalitẽ de Dieu se preuue en luy par la ge- neration d'une nature pareille a la sienne.</i> 77.
<i>Iustice en deux sortes.</i> 778	<i>de la Ließe qui s'engẽdre de l'amour de Dieu apres ceste vie.</i> 286.
<i>Iustice belle de foy.</i> 882.	<i>la Longanimitẽ de Dieu augmente nostre deme- rite.</i> 801.
<i>Iustice de Dieu est extre- me.</i> 794.	<i>La lune n'a aucune lu- miere de foy.</i> 44.

L

LEs laboureurs du
Royaume de l'ame. 195
comparaison de la part
Laicque à la part cle-
ricale. 845.
du liberal arbitre est im-
mortel en l'homme. 184
le Liberal arbitre est le
siege de Dieu. 188.
le Liberal arbitre à besoin

M

DE quelle Maniere
l'homme sera puny
en enfer. 317.

TABLE.

le Manoir present de l'hō- men'est qu'une prison. 520.	peine. 530.
Mariage de Iesus Christ & de son Eglise. 863.	le mal estre du corps est maintenant subiet au chrestien. 681.
Mariage de la volōté & de la chose aīnee. 251.	du mal volōtaire & non volōtaire du mauuais Ange. 557.
au Sacremēt de Maria- ge il y a du visible & de l'inuisible. 861.	le mal corporel a esté en- gendré du spirituel. 545.
deux causes du Maria- ge. 852.	il n'estoit pas bon que le mal estre eust esté osté du corps. 681.
le Mariage est un ancien & nouveau Sacremēt. 856.	le vray mal de l'hōme ne concerne les sens 154.
Des effets du Sacrement de mariage & de la grace qui s'y dōne. 858	la medecine n'a que deux voyes a purger. 767.
ce qui est propremēt Ma- riage. 861.	deux membres du liberal arbitre. 207.
le mari honore la femme. 252.	le merite de Iesus Christ est perdurable. 616.
Marques qui preuuent Ie- sus Christ estre nostre redempteur. 642.	le merite de Iesus Christ doublement infini. 610.
le Materiel de l'Eucha- ristie se change reale- ment. 718.	merite se peut adiouster sur merite. 156.
maux de la premiere cō- iunction de l'ame avec la chair. 732.	il n'i a milieu entre l'a- mour de Dieu & celle de nous. 330.
Maux deux: le mal de la coulpe & le mal de la	comme la misericorde de Dieu accompagne sa iustice en ceste satisfa- ction generale. 650.
	le monde n'est eternal. 38.
	le monde seroit pour neāt

TABLE.

<i>ſi l'homme ne deuoit eſtre ſauué.</i>	635	<i>la Mort de noſtre redempteur a perdu l'autorité du Diable.</i>	904
<i>le Monde eſt attaché a Dieu par triple reſpect.</i>	41.	<i>la Mort de Ieſus Chriſt euſt eſté vaine ſans ſa reſurrection.</i>	621
<i>le Mōde n'a point eſté de toute eternité, ainſque Dieu l'a produit de nouveau.</i>	38.	<i>deux Mouuemens de nos membres.</i>	667
<i>la Mort eſt naturelle aux beſtes.</i>	524.	<i>deux Mouuemens du liberal arbitre.</i>	668.
<i>la Mort de Ieſus Chriſt tres-doulourueſe.</i>	611.	<i>le Moien d'acquérir le ſouuerain bien eſt en nous.</i>	282.
<i>la ſeule Mort de noſtre redempteur eſt noſtre rançon ſuffiſante.</i>	596	<i>Multiplikation de la nature angelique.</i>	467.
<i>Mort de Ieſus Chriſt ſuffiſante pour les pechez paſſez, preſens & futurs.</i>	771.	<i>de la Multiplikation de l'honneur ou du meſpris de Dieu.</i>	391.
<i>la Mort de Ieſus Chriſt eſt le ſeul moien de reconuerir l'heritage du ciel</i>	616.	<i>Miſtere de l'Euchariftie</i>	439.
<i>comme la Mort de noſtre redempteur purgera le peché de ceux qui l'occiront.</i>	606.		
<i>Mort de Ieſus Chriſt a eſfacé nos pechez entierement.</i>	608.		
<i>la Mort de Ieſus Chriſt commune a tout le monde.</i>	675.		

N

Comme Nature humaine ſe prepare à recevoir Ieſus Chriſt 639.

la Nature angelique ſe arreſte immuablemēt à ce qu'elle a choiſi. 553.

la Nature qui eſt au deſſus de l'homme eſt non ſeulement vne, mais

TABLE.

plus une que la nature humaine. 15.	le Nom signifie toute la chose. 372.
propre Nature de la volonte. 219.	le bon Nom acquis de quelqu'un. 377.
Nature trois. 465	Notice d'une chose est son idee. 397
la Nature angelique comme reçoit de la corruption avant l'humaine & l'y achemina. 543	Nourriture spirituelle du chrestien. 728
Nature humaine ne se pouvoit sauvers à l'humanité de Iesus Christ 671. & 672.	en la nourriture spirituel le le nourry se change non l'aliment. 709.
Nature corporelle n'est une. 467.	différence de la Nourriture corporelle & de la spirituelle. 708.
la Nature ne se peut départir qu'en deux bandes. 157.	Nouveau testamēt est de Dieu. 646.
la Noblesse des creatures qui seruent a l'homme le monstrēt immortel. 183	Nous devons a Dieu autant que nous valons 182.
Nō essentiel de Dieu. 302	
deux Noms de Dieu & deux honneurs. 379.	
Nom de Dieu exterieur qu'est-ce. 377.	
le Nō de Dieu se considère en trois manieres 380	
le Nō de Dieu vise à l'utilité de l'honneur. 374.	
le Nō exterieur de Dieu se mesure à l'opiniō que nous auons de luy. 379	

O

L'Obligation infinie que nous devons a Dieu. 669.
d'une nouvelle Obligation qui est en l'homme Chrestien plus grande que la naturelle & premiere. 669.
L'Obligation des hommes a Dieu estescrite en papiers immortels. 224

T A B L E

<i>L'Obligatiõ que no^r auõs à Dieu a cause de son amour surpasse toutes les autres.</i>	200.	<i>de mal que Dieu ne luy auoit fait de bien.</i>	581.
<i>L'Obscurité de la foy en testmoigne la diuinité.</i>	441.	<i>Office de nostre redem- pteur.</i>	601.
<i>trois Obstacles entre Dieu & l'homme.</i>	578.	<i>le basme pourquoy n'est adiousté a l'extreme Onction.</i>	809.
<i>nos Oeuures meritēt par le liberal arbitre.</i>	151.	<i>l'extreme Onction ne se baille aux enfãs, qu'a ceux qui la demandēt qu'aux malades & pourquoi.</i>	809.
<i>les Oeuures de l'homme luy sont imputees.</i>	146.	<i>lieux sept où s'applique l'extreme onction.</i>	808.
<i>les Oeuures de chacun se- rōt publiées au dernier iugement.</i>	870.	<i>Operation de penitence.</i>	764.
<i>nos Oeuures sont exacte- ment examinees de Dieu.</i>	151.	<i>Operatiõs corporelles & charnelles.</i>	196.
<i>trois sortes d'Oeuures de Dieu enuers nous.</i>	677.	<i>trois sortes d'operations conuenables a Dieu.</i>	358.
<i>par nos Oeuures no^r pou- uons conclure le Para- dis & l'enfer.</i>	157.	<i>operations eternelles en l'homme.</i>	456.
<i>nos Offenses produisent deux obligations.</i>	581.	<i>l'operation des sens est cor- ruptible.</i>	456.
<i>L'Offēse d'apres le baptes- me est plus griesue que celle de deuant.</i>	770.	<i>l'ordre par lequel l'hōme doit aimer Dieu.</i>	214.
<i>qui Offence Dieu se rend ennemy de toutes les creatures.</i>	322.	<i>il n'y a qu'un ordre en la diuersité de l'vniuers.</i>	13.
<i>qui offēce Dieu fait plus</i>		<i>l'ordre que l'homme doit garder a paier sa debte enuers Dieu.</i>	212.
		<i>l'ordre angelique doit estre</i>	

TABLE.

ternaire.	476.	parole de Dieu nourriture	
deux ordres de nature &		de l'ame.	449.
de iustice.	768.	effets de la divine parole	
l'ordre demeure au pre-		receüe en un cœur.	445.
stre pecheur.	817.	la parole de Dieu est au	
trois merueilleux ordres		dessus de toutes creatu-	
au monde.	847.	res.	445.
l'ordre sacerdotal cõtient		Come les paroles de Dieu	
tous les degrez de la		font ce qu'elles signi-	
Chrestiente.	827.	fient.	712.
tous les Ordres se rappor-		les paroles de Iesus Christ	
tent a la prestrise.	825.	doivent valoir singu-	
l'orgueil du Diable.	561.	lierement en nostre en-	
l'originelle corruption de		droit.	418.
la nature angelique.	548.	il faut plus differer aux	
tout outrage fait à Dieu		paroles de Dieu que des	
oblige à une peine infi-		hommes.	712.
nie.	620.	deux sortes de paternité	
oisiveté doit estre chassée.		filiaion & fraternité.	
142.			494.

P

L epapat est perpetuel		memoire de la passion de	
844.		Iesus-Christ necessaire.	
le pardon seul destruit la		726.	
coulpe.	190.	peché capital ennemi de	
la parenté spirituelle nous		Dieu.	760.
est plus propre que la		ce qui reste au pecheur a-	
corporelle.	497.	pres sa cheute.	781.
parler simplement & sans		le pecheur doit viure en	
argument c'est parier		merueilleuse crainte.	
diuinement.	431.	800.	
		le peché du ministre eccle-	
		sastique ne blesse pas sa	
		puissance.	818

TABLE.

tout Peché recule l'homme de Dieu. 807.	qui façonne les membres de ses enfans. 100.
peché toucha premièrement l'ame des premiers peres. 570.	la peine n'efface le demerite. 160.
Peché laisse deux choses apres soy. 784.	il faut qu'en l'autre mode il y ait une peine purgeante. 795.
le Peché est parti de la libre volonté de l'homme. 574.	peine temporelle due au peché. 777.
peché originel offense en nous premièrement le corps. 570.	la peine ne s'oste pas avec la coulpe. 776.
Peché fini & infini pour diuers esgard. 775.	penitence doit estre volontaire. 797.
choses trois considerces au peché. 775.	Penitence doit preceder l'Eucharistie. 789.
Peché cherche naturellement les tenebres. 760.	Penitence & l'Eucharistie Sacremens reiterables. 789.
le Peché d'apres le baptisme est tout au pecheur & sans excuse. 773.	Penitence est necessaire a tout Chrestien. 779.
il se faut bander contre le peché qui veut auoir pardon de Dieu. 760.	Penitence seconde eschelle apres le baptisme. 779.
le peché premièrement assaillit la pl ^e foible partie de l'humanie naturelle. 548.	Penitence n'abolist l'inclination a pecher, mais l'affoiblist. 786.
nostre peché propre en quoi est plus excusable que celui d'Adam. 774.	ce que la penitence laisse du second peché. 784.
ce n'est pas le pere humain	Penitence est aussi vraie que les autres Sacremens. 763.
	Penitence agreable sacrifice à Dieu. 798.
	peuple choisi pour la nais-

TABLE.

sance de Iesus-Christ. 636.
 plaisir nul sans cognois-
 sance. 164.
 plaisir ne peut estre puni
 que par douleur. 314.
 pluralité ne tombe en l'es-
 sence de Dieu. 22.
 pouuoir ne se peut distin-
 guer de l'estre. 63.
 de la grandeur de la sou-
 ueraine prestrise. 854.
 le prestre est vicair de
 Dieu en l'absolutiō. 763.
 le prestre est moien entre

R

cremens. 816.
les presens sont seulement
signes visibles de la vo-
lonté inuisible. 200.
le pris du seruice se mesu-
re a la qualité du ser-
uant. 118.

Q

Qualitez de Iesus-
Christ. 650.
Qualitez de la mort de
Iesus-Christ. 610.
Qualitez de la chair de

le **R**achepteur du
monde doit nai-
stre sans operatiõ char-
nelle. 591.
qui Reçoit s'oblige. 168.
il faut que nostre Redem-
pteur ait quelque chose
entierement sienne. 599.
il est cõucenable que nostre
Redempteur soit né d'u-
ne femme. 592.
le Redempteur du genre
humain doit estre &
mortel & immortel
par diuerse raison. 595.

TABLE.

nostre Redempteur est necessairement Dieu & homme. 595.	Rien n'est en Dieu conjoint ni composé. 21.
nulle Redemption hors de Iesus-Christ. 647.	Rien ne peut contredire a Dieu. 499.
premiere Reigle d'affirmer ou nier. 128. & 129.	Rome siege de la puissance temporelle puis de la spirituelle. 848.
Reigle de ce que l'homme a accroire ou a mescroire quant a son salut. 126.	Roiauté de l'ame. 194.
moiens de la Reparation du genre humain. 275.	S les Sacremens sont necessaires a tous. 814.
Repentance est requise au baptizé en aage. 695.	les Sacremens donnent ce qu'ils representent. 688.
triple Respect est es choses artificielles. 41.	le Sacrement de l'ordre ne rend l'homme meilleur que par accident. 819.
c'est plus de Restaurer que de creer. 577.	efficace des Sacremens. 687.
de la Resurrection des morts. 135.	que le Sacrement de l'ordre est principalement institué pour la administration du Sacrement de l'Eucharistie. 821.
argument de la Resurrection. 878.	le Salut de l'humaine nature cōme se cause par la mort de Iesus Christ 613.
tous ne resusciteront en mesme estat. 880.	Satisfaction necessaire à la penitence. 767.
que la Retribution generale doit estre faite tāt en nostre corps qu'en nostre ame. 875.	nostre Sauveur ne pouvoit
Rien fait du neant n'est actuellement infini. 73.	
Rien ne merite d'estre aimé s'il n'a velonté. 246.	

TABLE

estre contraint a mourir.	124.
Sciences non tant necessaires que honnestes à l'homme.	599. de la Transformation & changement de la volonté qui se fait par l'ame.
la Science que l'homme acquiert par se cognoistre est la plus grande.	176. mour. 241. Tribulations sont profitables au pecheur. 790. Tristesse cause de mill maux. 281.
toute Secte qui met le souverain bié es choses corporelles est fausse.	154.
deux Sens l'un en Dieu, l'autre es creatures.	51.
deux seules Sentences au dernier iugement.	883.
le Sentiment de honte particulier à l'homme.	871.
Separation derniere des bons & des mauuais.	133.
le Service à l'homme honore les creatures pour tout loyer de leur peine.	226.
	V
	Valeur de la terre 178.
	Valeur de l'honneur. 362.
	Vanié des sciences mondaines. 2.
	de la Verité & autres verus qui sont en Dieu.
	Vie corporelle vie spirituelle. 700. & 701.
	les deux Visibles au Sacremēt de penitence. 762.
	l'Vniuers est basti pour l'homme. 170.
	l'Vniuersité des creatures diuisee en quatre. 623.
Tyrannie de peché.	583.
Tout ce qui est au monde est fait pour l'homme.	169.
Tout cherche sa conserua-	de avec celle de Dieu. 61.

T B A L E

<i>Volonté est capable de lies-</i>	<i>Volonté a seigneurie en</i>
<i>se & de tristesse. 301.</i>	<i>l'ame. 452.</i>
<i>la Volonté bien quelle soit</i>	<i>Volontez deux contrai-</i>
<i>libre peut toutesfois e-</i>	<i>res a Dieu. 563.</i>
<i>stre seduite. 546.</i>	

FIN.









82

480

720

